

ŒUVRES
DE
SAINTE TÉRÈSE

TOME TROISIÈME

LE CHEMIN DE LA PERFECTION. — FRAGMENT DU LIVRE SUR LE
CANTIQUE DES CANTIQUES.

LE CHATEAU INTÉRIEUR OU LES DEMEURES DE L'ÂME



ŒUVRES
DE
SAINTE TÉRÈSE

TRADUITES

D'APRÈS LES MANUSCRITS ORIGINAUX

PAR

LE P. MARCEL BOUIX

De la Compagnie de Jésus

CINQUIÈME ÉDITION REVUE PAR L'AUTEUR

TOME TROISIÈME

LE CHEMIN DE LA PERFECTION. — FRAGMENT DU LIVRE SUR LE
CANTIQUE DES CANTIQUES.

LE CHATEAU INTÉRIEUR OU LES DEMEURES DE L'ÂME



LIBRAIRIE VICTOR LECOFFRE

PARIS

90, RUE BONAPARTE, 90

LYON

2, RUE BELLECOUR, 2

1880



PRÉFACE DU TRADUCTEUR

Ce troisième volume des œuvres de sainte Térèse renferme : *le Chemin de la perfection, un fragment du Livre sur le Cantique des cantiques, et le Château intérieur ou les Demeures de l'âme.*

Sainte Térèse, ainsi que nous l'avons dit dans la préface générale mise en tête de ses œuvres, écrit deux fois son livre intitulé : *Le Chemin de la perfection.* Elle fit son premier travail de 1563 à 1567, c'est-à-dire dans le cours des cinq premières années qui suivirent la fondation du monastère de Saint-Joseph d'Avila, berceau du Carmel réformé.

Elle avait déjà fondé quelques autres monastères lorsqu'elle écrivit son traité pour la seconde fois; nous en avons la preuve dans ces paroles écrites de sa main en tête du second autographe : « Ce livre traite d'avis que Térèse de Jésus donne aux religieuses des monastères qu'elle a fondés. » En supposant qu'elle n'eût encore fondé que les monastères de Medina del Campo, de Malagon, de Valladolid et de Tolède, ce serait vers l'année 1569 qu'elle aurait repris la plume ¹.

1. Voir les Bollandistes, *Acta S. Teresæ, de Scriptis sanctæ.*

La sainte, revenant à son premier travail après quelques années, lui fit subir des modifications, elle le perfectionna ; en un mot, elle y mit la dernière main. A ce titre, ce second travail est celui qui devait faire autorité. Les éditeurs espagnols des œuvres de sainte Tèreſe auraient dû le publier ; or il ne figure dans aucune de leurs éditions.

Quant à nous, notre dessein bien arrêté étant de traduire les œuvres de la sainte sur ses manuscrits originaux, nous avons regardé comme un devoir de conscience de préférer son second travail, celui auquel elle avait mis la dernière main. Nous avons donc pris copie exacte et fidèle du second autographe, religieusement conservé chez les carmélites de Vallodolid, et nous l'avons reproduit dans notre traduction. Ainsi c'est dans la langue française qu'apparaît pour la première fois ce chef-d'œuvre tel que la sainte a voulu nous le léguer.

La sainte avait environ cinquante ans quand, à la prière de ses filles, et sur l'ordre du P. Bañez, alors son confesseur, elle écrivit pour la première fois *le Chemin de la perfection*.

A quarante ans, comme on le voit par le ix^e chapitre de sa *Vie*, elle était entrée avec une résolution magnanime dans la carrière de la sainteté, et depuis cette époque elle n'avait cessé d'y marcher à grands pas. A quarante-cinq ans, avec l'approbation du P. Balthasar Alvarez, qui fut son directeur par excellence, elle s'était liée par le vœu de faire en tout le plus parfait. Quand elle traçait les règles de la perfection, il y avait déjà environ cinq ans qu'elle

exécutait son vœu avec cette fidélité héroïque qui l'a mise au rang des saints. Ainsi ce chemin de la perfection, tel qu'elle le montre à ses filles, est celui qu'elle a elle-même parcouru; et tout ce qu'elle va dire est ce qu'elle a pratiqué sous la conduite du saint directeur que le divin Maître lui avait donné.

Sainte Tère se ne pouvait assez bénir Dieu de lui avoir choisi dans la compagnie de Jésus un guide tel que le P. Balthasar Alvarez; elle disait de lui : « Le P. -Balthasar Alvarez est la personne à qui mon âme doit le plus en cette vie, et qui m'a le plus aidée à avancer dans le chemin de la perfection ¹. »

Le *Livre sur le Cantique des cantiques* suivit celui du *Chemin de la perfection*. Nous ne parlerons pas ici de ce livre, attendu que nous lui avons consacré une préface spéciale.

Le Château intérieur ou *les Demeures de l'âme* fut le dernier ouvrage de sainte Tère se. Elle était âgée de soixante et un ans quand elle l'écrivit par ordre de ses supérieurs. L'ayant commencé au monastère de Tolède le jour de la très sainte Trinité 1577, elle le termina à Saint-Joseph d'Avila, la veille de Saint-André de la même année.

La sainte y traite, en maîtresse consommée, les sujets les plus relevés de la théologie mystique, et elle le fait avec une grâce et une sublimité de langage qui n'appartiennent qu'à elle.

1. *Vie du P. Balthasar Alvarez, de la compagnie de Jésus*, par le vénérable P. Louis du Pont, de la même compagnie, chapitre XI.

Mais dans ce livre comme dans tous ses écrits, nous ne saurions trop le redire, elle mêle perpétuellement à ce qu'elle dit de plus relevé les enseignements les plus élémentaires de la vie spirituelle, en sorte que toutes les âmes désireuses de servir Dieu y trouvent leur profit et se sentent puissamment excitées à avancer dans les voies de la perfection.

Ce qu'elle écrit dans les deux dernières *Demeures du château intérieur*, nous dit Ribera, le prince de ses historiens, est ce qui se passa en elle. Il y avait cinq ans, d'après le témoignage de la sainte elle-même, qu'elle était élevée à l'état sublime dont elle donne la peinture dans les *septièmes Demeures*, et elle devait y vivre cinq ans encore. On peut se figurer par là ce que le Très-Haut dut opérer en elle durant ces dix années, et ce qu'était cette vierge quand elle quitta la terre.

O bienheureuse Térése, qui nous avez obtenu la grâce de terminer cette cinquième édition de vos œuvres, et de concourir ainsi par notre humble travail au bien spirituel que vos écrits feront de siècle en siècle, daignez écouter la dernière prière que nous vous adressons : Demandez pour nous une sainte fin ; soutenez-nous, assistez-nous à la dernière heure, et remettez vous-même notre âme entre les mains de Dieu. Qu'il nous soit donné de dire avec vous : Je chanterai éternellement les miséricordes du Seigneur !
Misericordias Domini in æternum cantabo !

MARCEL BOUX, S. J.

LE CHEMIN DE LA PERFECTION

Secaux. — Imp. Charaire et fils.

AVANT-PROPOS

Mon confesseur actuel, le P. Bañez, religieux de l'ordre de Saint-Dominique, m'avait permis de m'occuper d'un petit écrit touchant l'oraison. Les religieuses de ce monastère de Saint-Joseph l'ayant appris m'ont aussitôt priée de leur dire quelque chose sur ce sujet. Elles ont cru qu'à cause de mes rapports avec tant de personnes spirituelles et saintes, je pourrais en parler d'une manière utile. Enfin elles m'ont tant importunée que je me suis déterminée à leur obéir. Le grand amour qu'elles me portent leur fera recevoir avec plus de plaisir une production imparfaite et incorrecte de ma plume que d'autres livres d'excellent style et composés par des maîtres. Je me confie en leurs prières : touché de leur ferveur, le divin Maître, j'ose l'espérer, daignera m'accorder la grâce de dire quelque chose d'utile et de convenable au genre de vie qui s'observe en ce monastère. Si je n'atteins pas ce but, le P. Bañez, qui, le premier, doit voir mon écrit, le corrigera ou le jettera au feu. Pour moi, je n'aurai rien perdu en obéissant à ces servantes de Dieu, et elles verront ce que je puis par

moi-même, lorsque le Seigneur ne me donne pas son assistance.

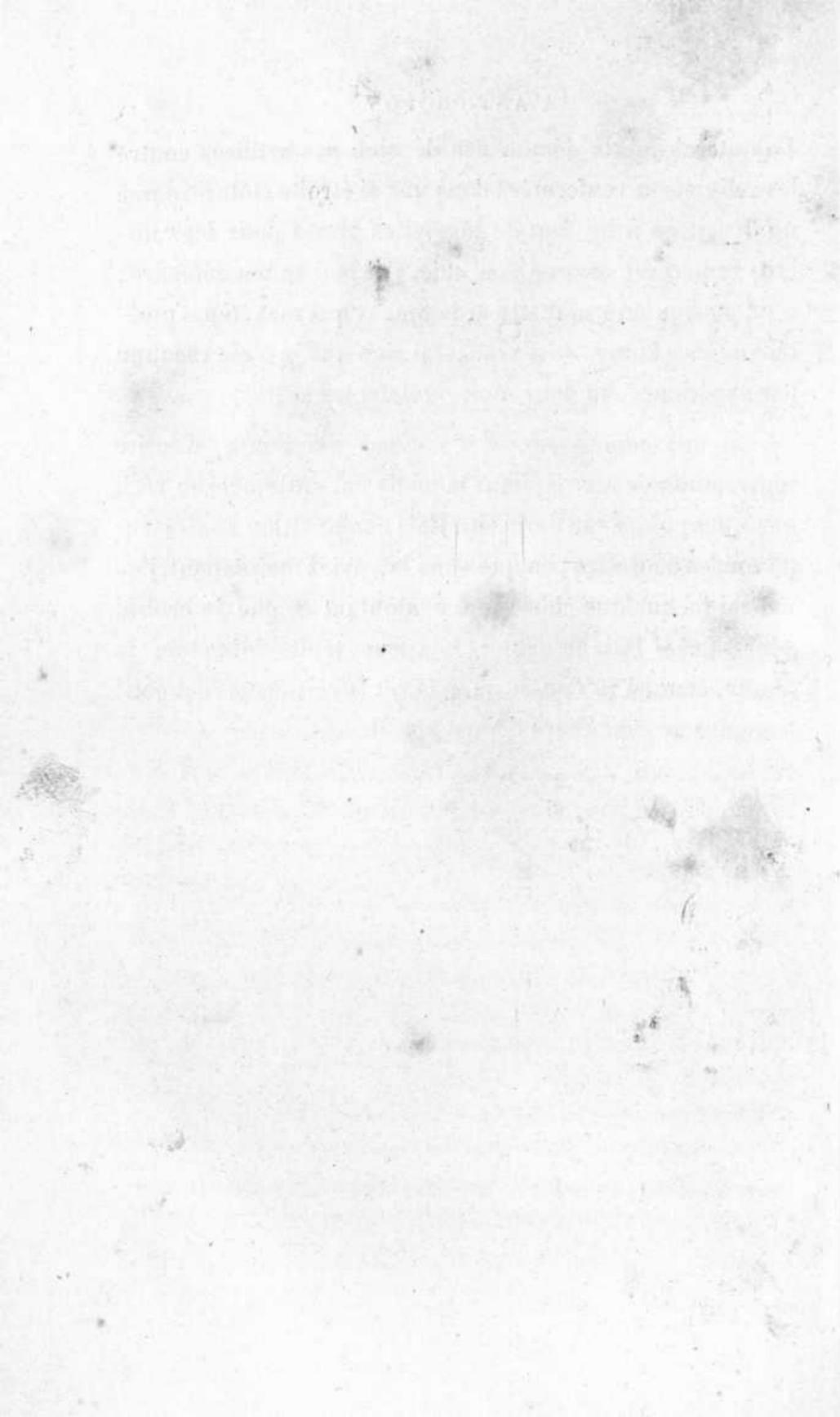
Mon dessein est d'indiquer quelques remèdes contre certaines petites tentations qui viennent de l'esprit de ténèbres, et qui, par cela même qu'elles paraissent si petites, n'inspirent aucune crainte; je traiterai aussi d'autres points, selon que Notre-Seigneur m'en donnera l'intelligence, et que je pourrai m'en souvenir. Ne sachant pas ce que j'ai à dire, je ne saurais le dire avec ordre; et peut-être vaut-il mieux qu'il n'y en ait point, puisque c'est déjà un si grand renversement de l'ordre que j'entreprendre d'écrire sur un tel sujet.

Je supplie Notre-Seigneur de diriger lui-même ma main dans cet écrit, afin qu'il soit conforme à sa sainte volonté. C'est là le but constant de tous mes désirs : et si mes œuvres n'y répondent pas, il ne faut en accuser que mon peu de vertu. Mais ce dont je suis sûre, c'est que ni le zèle ni l'affection ne me manquent pour aider de tout mon pouvoir mes chères sœurs à s'avancer de plus en plus dans le service de Dieu.

Cet amour que j'ai pour elles, joint à mon âge et à mon expérience de ce qui se passe dans quelques maisons religieuses, fera peut-être qu'en de petites choses je rencontrerai mieux que des savants. Ceux-ci, livrés à des occupations plus importantes, étant d'ailleurs des hommes forts, ne tiennent pas grand compte de ces imperfections qui paraissent n'être rien en elles-mêmes; et ils ne considèrent pas que, les femmes étant faibles, tout peut leur nuire.

J'ajouterai que le démon use de bien des artifices contre les religieuses renfermées dans une si étroite clôture, parce qu'il voit qu'il lui faut de nouvelles armes pour les vaincre. Imparfaite comme je le suis, j'ai mal su me défendre ; c'est pourquoi je souhaite ardemment que mes sœurs profitent de mes fautes. Je n'avancerai rien que je n'aie reconnu par expérience, ou dans moi, ou dans les autres.

On m'a commandé, il n'y a pas longtemps, d'écrire une relation de ma vie, dans laquelle j'ai entremêlé au récit quelques points sur l'oraison. Mais comme mon confesseur ne voudra peut-être pas que vous la voyiez maintenant, j'en redirai ici quelque chose, en y ajoutant ce que je croirai nécessaire. Daigne Notre-Seigneur tenir lui-même la plume, comme je l'en ai supplié, et faire tourner cet écrit à sa plus grande gloire ! Ainsi soit-il.



LE CHEMIN
DE
LA PERFECTION

CHAPITRE PREMIER

Des raisons qui portèrent la sainte à établir une si étroite observance dans le monastère de Saint-Joseph d'Avila.

J'ai rapporté dans le *Livre de ma Vie* les raisons qui me déterminèrent à fonder le couvent de Saint-Joseph, et j'ai raconté quelques-unes des faveurs miraculeuses par lesquelles Notre-Seigneur fit connaître qu'il y serait très fidèlement servi. Lorsqu'on jeta les premiers fondements de ce monastère, mon dessein n'était pas qu'on y menât une vie si austère, ni qu'il fût sans revenus. J'aurais au contraire souhaité trouver des ressources suffisantes pour qu'il ne manquât de rien. Un tel désir trahissait ma faiblesse et mon peu de vertu; néanmoins, en inclinant vers ce parti, j'avais des vues droites, et je cherchais à les suivre plutôt qu'à flatter la nature.

Mais ayant appris vers ce même temps les coups portés à la foi catholique en France, les ravages que ces malheureux luthériens y avaient déjà faits, et les rapides accroissements que prenait de jour en jour cette secte désastreuse, j'en eus l'âme navrée de douleur. Dès ce moment, comme

si j'eusse pu, ou que j'eusse été quelque chose, je répandais des larmes aux pieds de Notre-Seigneur, et je le suppliais de porter remède à un si grand mal. J'aurais donné volontiers mille vies pour sauver une seule de ces âmes que je voyais se perdre en si grand nombre dans ce royaume. Mais, hélas ! étant femme, et encore bien pauvre de vertu, je me voyais dans l'impossibilité de servir en rien la cause de mon divin Maître. Cependant j'étais sans cesse poursuivie par un désir qui me consume encore : voyant que cet adorable Maître avait tant d'ennemis et si peu d'amis, je souhaitais que du moins ceux-ci fussent d'un dévouement à toute épreuve. Ainsi je résolus de faire le peu qui dépendait de moi, c'est-à-dire de suivre les conseils évangéliques avec toute la perfection dont je serais capable, et de porter ce petit nombre de religieuses réunies à Saint-Joseph à embrasser le même genre de vie. Je fondais ma confiance en la grande bonté de Dieu, qui ne manque jamais d'assister ceux qui renoncent généreusement à tout pour l'amour de lui. Mes compagnes étant telles que mon désir se les figurait, j'espérais que mes défauts seraient couverts par leurs vertus, et qu'ainsi je pourrais contenter Dieu en quelque chose. Enfin, il me semblait qu'en nous occupant tout entières à prier pour les défenseurs de l'Église, pour les prédicateurs et les savants qui combattent pour elle, nous viendrions, selon notre pouvoir, au secours de cet adorable Maître si indignement persécuté. Car à voir l'acharnement avec lequel ces traîtres, comblés par lui de bienfaits, lui font la guerre, on dirait qu'ils veulent le crucifier de nouveau, et ne lui laisser sur la terre aucun lieu où il puisse reposer sa tête.

O mon tendre Rédempteur ! mes yeux ne peuvent se porter sur ce tableau sans que mon cœur soit percé d'un glaive. Que sont devenus les chrétiens de nos jours ? Faut-

il que ceux qui vous abreuvent le plus d'amertume soient ceux-là mêmes à qui vous avez fait plus de bien, que vous avez comblés de faveurs, choisis pour amis, au milieu desquels vous vivez, et à qui vous vous communiquez par les sacrements! Ne sont-ils donc pas satisfaits, ô Seigneur de mon âme, de tant de tourments que les Juifs vous firent souffrir? Certes, mon adorable Maître, ce n'est pas un sacrifice aujourd'hui de s'éloigner du monde. Puisqu'il vous trahit de la sorte, que pouvons-nous en attendre? Méritons-nous par hasard qu'il nous demeure plus fidèle? Avons-nous plus de titres à sa reconnaissance, pour qu'il nous garde son amitié? Que pouvons-nous donc espérer, nous qui, par la bonté du Seigneur, vivons loin de cette race perverse, et du venin de l'hérésie qu'elle propage? Qui peut douter que ces parjures ne soient déjà sous la puissance du démon? De quel châtiment ne se sont-ils pas rendus dignes? et qu'à bon droit le salaire de leurs plaisirs sera un feu éternel! Puisqu'ils le veulent, qu'ils affrontent la justice infinie. Mais, hélas! je sens mon cœur se fendre à la vue de tant d'âmes qui se perdent; je sais que pour celles qui sont déjà dans l'abîme, il n'y a plus de remède; mais je souhaiterais qu'au moins il ne s'en perdit pas davantage.

O mes filles en Jésus-Christ! joignez-vous à moi pour demander, par les plus ardentes supplications, cette grâce au divin Maître. C'est pour cette fin qu'il vous a réunies dans cet asile. C'est là votre vocation; ce sont là vos affaires; là doivent tendre tous vos désirs; c'est pour ce sujet que doivent couler vos larmes; enfin, c'est là ce que vous ne devez cesser de demander à Dieu. Non, non, mes sœurs, ce ne sont point les affaires de ce bas monde qui doivent nous occuper. En vérité, je ris, ou plutôt je m'afflige, en voyant ce que quelques personnes viennent nous recommander avec tant d'instance. C'est quelquefois pour des

intérêts temporels, pour un procès, pour une fortune, qu'elles réclament nos prières, tandis que, selon moi, elles devraient demander à Dieu la grâce de fouler aux pieds tous les biens de la terre. Leur intention est bonne, je veux le croire, aussi je prie selon leurs désirs ; mais je tiens pour certain que Dieu ne m'exauce jamais lorsque je lui recommande des choses de ce genre. Quoi ! toute la chrétienté est en feu ! ces malheureux hérétiques veulent, pour ainsi dire, condamner une seconde fois Jésus-Christ, puisqu'ils suscitent contre lui mille faux témoins, et s'efforcent de renverser son Église : et nous perdriens le temps en des demandes qui, si Dieu les exauçait, ne serviraient peut-être qu'à fermer à une âme la porte du ciel ! Non certes, mes sœurs, ce n'est pas le temps de traiter avec Dieu d'affaires si peu importantes. Et s'il ne fallait avoir quelque égard pour la faiblesse humaine, qui se réjouit d'être aidée en tous ses besoins, et à laquelle il ne faut pas refuser cette consolation quand elle dépend de nous, je serais fort aise que chacun sût que ce n'est point pour de semblables intérêts que l'on doit prier Dieu avec tant d'ardeur dans ce monastère.

CHAPITRE II

Les religieuses du monastère de Saint-Joseph d'Avila ne doivent point se mettre en peine du temporel. — Des grands avantages de la pauvreté.

Ne pensez pas, mes sœurs, qu'en ne cherchant point à contenter les gens du monde, vous deviez manquer du nécessaire. Une pareille crainte serait mal fondée, je vous assure. Ainsi, n'essayez jamais de vous le procurer par les artifices humains. Si vous le faites, vous mourrez de faim, et avec raison. Tenez les yeux élevés vers votre divin Époux, puisque c'est lui qui se charge de votre entretien. Servez-le de telle sorte qu'il soit content de vous ; dès lors ceux qui vous sont le moins affectionnés s'empresseront, malgré eux, de subvenir à vos besoins, comme vous en avez l'expérience. Et si, en travaillant à contenter en tout Celui qui est l'unique amour de vos cœurs, vous veniez à mourir de faim, je dirais : Heureuses et mille fois heureuses les carmélites de Saint-Joseph d'Avila !

Au nom du divin Maître, n'oubliez jamais ceci : puisque vous avez renoncé à avoir des revenus, dépouillez-vous aussi de toute sollicitude pour le temporel ; autrement, point d'espoir d'arriver à la perfection. Que ceux qui, par la volonté de Notre-Seigneur, possèdent des revenus, s'en occupent, ce soin est très légitime et conforme à leur état. Mais pour nous, mes filles, il y aurait de la folie ; car

ne serait-ce pas porter nos pensées sur le bien d'autrui ? D'ailleurs, ces sollicitudes inspireraient-elles aux personnes qui ne l'ont pas, la volonté de nous faire l'aumône ? Abandonnez-vous à Celui qui peut à son gré mouvoir les cœurs, et qui est le maître absolu des richesses et de ceux qui les possèdent. C'est par son ordre que nous sommes venues ici. Ses paroles sont véritables, elles sont infaillibles : le ciel et la terre passeront avant qu'elles manquent de s'accomplir. Soyons fidèles à nos engagements, et ne craignons pas que son assistance nous manque. Mais quand cela arriverait, ce serait, n'en doutons pas, pour notre plus grand bien. C'est ainsi que cet adorable Maître laissait périr les saints pour sa cause, afin d'accroître leur gloire par la palme du martyr. Quel comble de bonheur pour nous qu'une mort qui en un instant nous ferait passer des misères de cet exil à la plénitude des joies éternelles !

Pesez bien, je vous prie, mes sœurs, l'importance de cet avis : je vous le laisse par écrit afin que vous vous en souveniez après ma mort ; car tandis que je serai dans ce monde, je ne manquerai pas de vous en renouveler souvent la mémoire. Je sais par expérience combien l'on gagne à le mettre en pratique. Moins nous avons, moins j'ai de souci ; et Notre-Seigneur sait très bien que j'éprouve plus de peine quand les aumônes vont au delà du nécessaire, que quand il nous manque quelque chose : encore ne saurais-je dire que nous ayons été dans la nécessité, tant cet adorable Maître est prompt à venir à notre secours.

Mes filles, ce serait tromper le monde que d'avoir d'autres sentiments : en effet, nous passerions pour pauvres, et nous ne le serions qu'à l'extérieur sans l'être d'esprit. Je m'en ferais conscience, parce que, selon moi, nous serions alors comme des riches qui demandent l'aumône. Dieu veuille nous préserver d'une pareille faute :

car dans les monastères où l'on se laisse aller à ces soins trop pressés d'attirer des charités, on finira par en contracter l'habitude ; dès lors il pourra se faire que l'on demande ce qui n'est pas nécessaire, et peut-être à des personnes qui se trouvent dans un plus pressant besoin. A la vérité ces personnes ne peuvent que gagner à ces dons, mais les monastères y perdent.

Je prie Dieu, mes filles, de ne pas permettre que cela vous arrive : et si cela devait être, j'aimerais encore mieux que vous eussiez des revenus. Ainsi, que votre esprit ne se livre en aucune manière à ces préoccupations excessives concernant le temporel ; je vous demande cette grâce en aumône et pour l'amour de Dieu. Mais si ce malheur arrivait dans cette maison, alors la moindre de toutes les sœurs devrait élever des cris vers Notre-Seigneur, et représenter humblement à la prieure qu'elle est hors du vrai chemin, et qu'une pareille infidélité amènera peu à peu la ruine de la véritable pauvreté. J'espère de la bonté du divin Maître que cela n'aura point lieu, et qu'il n'abandonnera pas ses servantes ; et quand cet écrit que vous avez exigé de moi serait inutile sous d'autres rapports, il servira du moins à réveiller sans cesse en vos âmes les sentiments que vous devez avoir sur la pauvreté. Croyez-le, mes filles, Dieu m'a donné, pour votre bien, quelque intelligence des avantages renfermés dans cette sainte vertu. Ceux qui la pratiqueront, les comprendront, mais non pas peut-être autant que moi ; car Dieu me les a montrés à une lumière d'autant plus vive que j'avais été plus longtemps folle d'esprit, au lieu d'être pauvre d'esprit comme ma profession m'y engageait.

Cette heureuse pauvreté est un bien qui enferme en soi tous les biens ; elle nous confère comme le haut domaine des biens de ce monde ; car c'est en être maître, que de

les mépriser. Que m'importe à moi la faveur des monarques et des grands, si je ne désire point leurs richesses, et si, pour leur plaire, il me faut causer le moindre déplaisir à mon Dieu? Que me font leurs honneurs, si j'ai une fois bien compris que le plus grand honneur d'un pauvre consiste à être véritablement pauvre? Je tiens que les honneurs et les richesses vont presque toujours de compagnie; celui qui aime l'honneur ne saurait haïr les richesses, et celui qui abhorre les richesses ne se soucie guère de l'honneur. C'est là une vérité dont il faut se pénétrer.

A mon avis, l'honneur que l'on rend aux autres est toujours mêlé de quelque vue d'intérêt temporel. C'est merveille que dans le monde une personne pauvre soit honorée; quel que soit son mérite, l'on fait d'elle fort peu de cas. Mais quant à la véritable pauvreté, j'entends celle que l'on embrasse uniquement pour l'amour de Dieu, elle porte je ne sais quelle couronne d'honneur qui fait qu'elle est bien vue de tous; elle ne se met en peine que de contenter Dieu, et elle est sûre d'avoir beaucoup d'amis dès qu'elle n'a besoin de personne. Je le sais parce que je l'ai vu. Mais comme il existe tant d'écrits sur cette vertu, je m'arrête; d'ailleurs l'ayant si mal pratiquée jusqu'ici, et étant si loin d'en comprendre l'excellence, comment en pourrais-je parler dignement? N'aurais-je pas à craindre de la rabaisser par mes louanges? Qu'il me suffise donc d'avoir exposé ce que l'expérience m'en a appris.

Pour l'amour de Notre-Seigneur, mes filles, songez que nos armes sont la sainte pauvreté; souvenez-vous qu'au commencement de notre ordre elle fut si estimée et si étroitement observée par nos bienheureux pères, qu'ils ne gardaient rien d'un jour à l'autre, ainsi que me l'ont affirmé des hommes qui sont à même de le savoir. Puisque à l'extérieur la pauvreté chez nous est moins austère,

faisons du moins de généreux efforts pour qu'elle soit aussi parfaite en notre intérieur. Nous n'avons que deux heures à vivre; et puis, quelle récompense! Mais quand il n'y en aurait point d'autre que de suivre un conseil de Notre-Seigneur, quel salaire pour nous que le bonheur d'imiter en quelque chose ce divin Maître! Je le répète, mes filles, voilà les armes que l'on doit voir sur nos bannières. Que le plus cher de nos vœux soit donc de garder la pauvreté intacte. Que tout réponde à notre glorieux blason, nos demeures, nos vêtements, nos désirs, nos paroles et surtout nos pensées. Tant que vous tiendrez cette conduite, ne craignez point de voir tomber la régularité qui règne dans cette maison. Sainte Claire appelait la pauvreté et l'humilité les deux grands murs de la vie religieuse, et elle souhaitait que ses monastères en fussent entourés. En effet, que la pauvreté soit bien observée, elle sera, tant pour l'honneur du monastère que pour tout le reste, un bien plus ferme rempart que la magnificence des édifices. Gardez-vous, mes filles, de jamais élever de ces bâtiments superbes; je vous le demande pour l'amour de Dieu, et par le précieux sang de son Fils. Si cela vous arrivait, mon vœu, que je forme en conscience, est qu'ils s'écroulent le jour même où ils seraient achevés. Ce serait très mal, mes filles, de bâtir de grandes maisons avec le bien des pauvres. Je supplie le Seigneur de nous en préserver. Nos maisons doivent être petites, et tout y doit respirer la pauvreté. Ressemblons en quelque chose à notre Roi; il n'a eu en ce monde que l'étable de Bethléem où il est né, et la croix où il est mort. Étaient-ce là des demeures bien agréables? Quant à ceux qui font construire de vastes bâtiments, ils ont leurs raisons pour agir de la sorte, et sans doute ils suivent de saintes intentions. Mais pour treize pauvres religieuses, le moindre petit coin suffit. Ayez, je le veux,

un enclos, et dans cet enclos quelques ermitages où chacune de vous puisse aller prier seule, j'y consens de grand cœur. Je dis même qu'à cause de l'étroite clôture où vous vivez, cela vous est nécessaire, et j'ajoute que la solitude de ces ermitages favorise le recueillement de la prière et contribue à la dévotion. Mais des édifices vastes, ou quelque ornement recherché, Dieu nous en préserve! Ayez sans cesse présente à l'esprit cette pensée, que tout doit tomber au jour du jugement; et qui sait si ce jour n'est pas proche? Or, conviendrait-il que la maison de treize pauvres religieuses fit un grand bruit en tombant? Les vrais pauvres n'en doivent point faire; ils doivent être gens de petit bruit s'ils veulent qu'on ait compassion d'eux.

Quelle sainte joie pour vous, mes filles, si quelqu'un se délivrait de l'enfer par une aumône qu'il vous aurait faite! Or, tout est possible, vu l'obligation sacrée où vous êtes de prier très assidûment pour vos bienfaiteurs. Toute aumône nous vient sans doute du Seigneur, mais il veut que nous en sachions gré à ceux par qui il nous la fait. Soyez donc toujours bien fidèles à payer ce tribut de reconnaissance et de prières.

Je ne sais ce que j'avais commencé à dire, parce que j'ai fait une grande digression. C'est Notre-Seigneur, je n'en doute pas, qui l'a ainsi voulu, et ce qui me le fait croire, c'est que jamais je n'avais pensé à écrire ce que je viens de consigner ici. Je prie cet adorable Maître de nous soutenir toujours de sa main, afin que l'on ne nous voie jamais déchoir de cette perfection de la pauvreté. Ainsi soit-il!

CHAPITRE III

La sainte exhorte ses religieuses à prier continuellement Dieu pour ceux qui dévouent leur vie à la défense de l'Église. — Combien ils doivent être parfaits. — Prière de la sainte à Dieu pour eux.

Je reviens au principal, c'est-à-dire à la fin que Notre-Seigneur s'est proposée en nous réunissant dans cette maison. Cette fin, comme je l'ai dit, c'est le salut des âmes. J'ai le plus ardent désir que nous prêtions au divin Maître une petite part de concours dans une cause si belle, et que nous contentions ainsi le cœur de notre divin Époux.

En portant mes regards sur les grands maux causés par les hérétiques de nos jours, et sur cet incendie que les forces humaines ne sauraient éteindre, il m'a semblé qu'il ne fallait rien moins à l'Église de Dieu qu'une armée d'élite pour briser l'effort de l'hérésie et arrêter ses progrès. A mon avis, la conduite à tenir est celle que l'on tient en temps de guerre, lorsqu'un puissant ennemi, entrant dans un pays, porte partout la désolation et l'effroi. Le prince, qui se voit pressé de tous côtés, se retire avec l'élite de ses troupes dans une ville qu'il fait extrêmement fortifier. De là, il fait de fréquentes sorties, et comme il ne mène au combat que des braves, souvent avec une poignée d'hommes il fait plus de mal à l'ennemi qu'avec des troupes plus nombreuses, mais sans vaillance. Par cette tactique, souvent on triomphe de ses adversaires, et si l'on ne remporte

pas la victoire, au moins n'est-on pas vaincu. Pourvu qu'il ne se rencontre pas de traître dans la place, on y est invincible ; si on succombe ce n'est que par la famine. Mais dans la forteresse où se trouvent retranchés les défenseurs de l'Église, on ne connaît point de famine qui force à capituler : ils peuvent mourir ; être vaincus, jamais. Mais quel est mon dessein en vous tenant ce langage ? C'est, mes sœurs, de vous faire clairement connaître le but de nos prières. Ainsi, ce que nous devons demander à Dieu, c'est qu'il ne permette point que dans cette place forte, où se sont retirés les bons chrétiens, il s'en rencontre un seul qui passe au camp ennemi ; c'est qu'il donne aux capitaines de cette place, ou de cette ville, c'est-à-dire aux prédicateurs et aux théologiens, un mâle courage et une vertu éminente ; enfin, comme le plus grand nombre de ces capitaines sont tirés des ordres religieux, qu'il les fasse avancer de jour en jour dans la perfection que demande une vocation si sainte. Cela est absolument nécessaire, puisque c'est du bras ecclésiastique, et non du bras séculier, comme je l'ai dit, que nous doit venir le secours. Quant à nous, incapables, sous ce double rapport, de rendre aucun service à notre Roi, efforçons-nous du moins d'être telles, que nos prières puissent aider ces serviteurs de Jésus-Christ. N'oublions pas que c'est par une grande constance dans l'étude et dans la pratique de la vertu, qu'ils se sont rendus capables de défendre maintenant la cause de l'Église. Mais, direz-vous peut-être, pourquoi tant insister sur ce sujet, et pourquoi nous exhorter à secourir ceux qui sont meilleurs que nous ? Je vais vous en dire la raison : c'est que je ne crois pas que vous compreniez encore assez toute la grandeur du bienfait que Dieu vous a accordé, quand il vous a conduites de sa main dans un asile où vous vivez si tranquilles, loin des affaires, des occasions dangereuses et

du commerce du monde. C'est là une des plus éminentes faveurs qu'il pût vous accorder. Or, les serviteurs de Dieu dont je parle ne jouissent pas des avantages d'une si sainte solitude ; cela ne convient même pas, et de nos jours moins que jamais. Leur office est de fortifier les faibles, et de donner du courage aux petits ; car que deviendraient des soldats sans capitaine ? Il faut donc qu'ils vivent parmi les hommes, qu'ils conversent avec les hommes, qu'ils paraissent dans les palais, et que quelquefois même, quant à l'extérieur, ils se rendent semblables à ceux au salut desquels ils travaillent. Or, pensez-vous, mes filles, qu'il faille peu de vertu pour traiter avec le monde, pour vivre dans le monde, pour s'occuper des affaires du monde ? Pensez-vous qu'il faille peu de vertu pour condescendre extérieurement aux usages du monde, et pour être en même temps, dans son cœur, non seulement éloigné du monde, mais encore ennemi du monde ; pour vivre sur la terre comme dans un lieu de bannissement ; enfin, pour être non des hommes, mais des anges ? Car s'ils ne sont tels, ils ne sont pas dignes du nom de capitaine, et je prie Notre-Seigneur de ne pas permettre qu'ils sortent de leurs cellules. Ils feraient beaucoup plus de mal que de bien. A une époque telle que la nôtre, il ne faut point qu'on voie des imperfections en ceux qui doivent enseigner les autres. Si leur vertu n'a jeté de profondes racines, s'ils ne sont fortement persuadés qu'ils doivent fouler aux pieds tous les intérêts de la terre, et vivre détachés de toutes les choses périssables pour ne s'attacher qu'aux éternelles, en vain voudraient-ils couvrir leurs imperfections, elles se trahiront d'elles-mêmes. Ils ont affaire avec le monde, c'est tout dire : ils peuvent s'assurer qu'il ne leur pardonnera rien, et qu'aucun de leurs actes imparfaits n'échappera à ses yeux perçants. Les bonnes actions passeront très souvent inaperçues pour lui,

peut-être même ne les jugera-t-il pas telles ; mais un acte contraire à la vertu ou à la perfection, nul doute qu'il ne le remarque. J'admire qui peut apprendre aux gens du monde ce que c'est que la perfection. S'ils la connaissent, ce n'est pas pour la suivre, ils ne s'y croient point obligés et s'imaginent que c'est bien assez pour eux d'observer les simples commandements ; ils ne se servent de cette connaissance que pour condamner jusqu'aux moindres défauts dans les autres. Que dis-je ? souvent même il leur arrive de prendre pour une imperfection ce qui est réellement une vertu. Ainsi donc, gardez-vous de croire qu'il ne faille à ces athlètes qu'un faible secours d'en haut, pour soutenir le grand combat dans lequel ils s'engagent ; ils ont besoin que Dieu les assiste d'une manière toute particulière.

C'est pourquoi je vous conjure, mes sœurs, de travailler à devenir telles, que vous obteniez de Dieu deux choses : la première, que parmi tant d'hommes et tant de religieux instruits, il s'en rencontre plusieurs qui aient les qualités nécessaires pour servir utilement la cause de l'Église, et que ce Dieu de bonté daigne rendre capables ceux qui ne le sont pas assez, attendu qu'un seul homme parfait rendra plus de services qu'un grand nombre d'imparfaits ; la seconde, que lorsqu'ils seront une fois engagés dans la mêlée, et au milieu de cette grande bataille, Notre-Seigneur les soutienne de sa main, afin qu'ils échappent à tant de périls qui les environnent dans le monde, et qu'ils ferment leurs oreilles aux chants des sirènes qui se rencontrent sur cette mer dangereuse. Que si nous pouvons par nos prières contribuer à cette victoire, nous aurons, nous aussi, du fond de notre solitude, combattu pour la cause de Dieu. A ce prix, je m'estimerai heureuse des souffrances que m'a coûtées la fondation de ce petit monastère, où j'ai voulu

faire revivre, dans toute sa perfection, la règle primitive de Notre-Dame du Mont-Carmel.

Ne vous imaginez pas, mes filles, qu'il soit inutile d'être ainsi continuellement occupées à prier Dieu pour les défenseurs de son Église; gardez-vous de partager le sentiment de certaines personnes à qui il paraît fort dur de ne pas prier beaucoup pour elles-mêmes. Croyez-m'en, nulle prière n'est meilleure ni plus profitable que celle dont je parle. Peut-être craignez-vous qu'elle ne serve pas à diminuer les peines que vous devez souffrir dans le purgatoire: je vous réponds qu'elle est trop sainte et trop agréable à Dieu pour n'y être pas utile. Après tout, si le temps de l'expiation doit être pour nous un peu plus long, eh bien, qu'il le soit! Et que m'importe à moi de rester jusqu'au jour du jugement en purgatoire, si par mes prières je sauve une seule âme; si surtout, en travaillant à l'avancement spirituel de plusieurs, je procure à mon Dieu une plus grande gloire? Méprisez, mes filles, des peines qui ont un terme, dès qu'il s'agit de rendre un service plus signalé à Celui qui a tant souffert pour l'amour de nous. Attachez-vous toujours à ce qu'il y a de plus parfait, et, pour le bien connaître, ayez soin de vous en instruire auprès de ceux qui excellent en doctrine. Je vous conjure donc, pour l'amour de Notre-Seigneur, de lui demander qu'il exauce ces constantes prières que nous lui adressons pour ceux qui défendent sa cause. Quant à moi, toute misérable que je suis, je ne cesse de le demander à mon divin Maître; c'est pour le bien de son Église, là tendent tous mes désirs.

Ce serait présomption de ma part, je l'avoue, de croire que mes prières pussent être de quelque crédit auprès de Dieu pour obtenir une si grande grâce. Aussi, ô mon adorable Maître, ce n'est point en moi que je me confie, mais en mes compagnes, vos dignes servantes. Je vois et je sais

qu'elles n'ont d'autre désir, d'autre ambition que de vous plaire. Elles ont quitté pour l'amour de vous le peu qu'elles avaient, et elles auraient voulu posséder de plus grands biens, afin de pouvoir les abandonner pour votre service. O Créateur de mon âme, non, non, vous n'êtes point ingrat ! vous exaucerez donc, j'en suis sûre, ce qu'elles vous demandent du plus intime de leurs cœurs. Pendant que vous étiez sur la terre, mon divin Maître, vous n'avez point abhorré les femmes ; toujours, au contraire, avec la plus tendre bonté, vous avez répandu sur elles les trésors de votre grâce. Ne nous écoutez pas, quand nous vous demanderons des honneurs, des revenus, de l'argent, ou quelque autre chose de celles que le monde recherche. Mais, ô Père éternel, quand nous ne vous demandons rien que pour la gloire de votre Fils, pourquoi n'exauceriez-vous pas celles qui seraient prêtes à perdre mille vies, et tous les honneurs du monde, pour l'amour de vous ? Montrez-vous propice, grand Dieu, non à cause de nous, nous ne le méritons pas, mais à cause du sang et des mérites de votre Fils. O Père éternel, considérez que tant de coups de verges que ce Fils bien-aimé a reçus à la colonne, tant d'outrages, tant d'indicibles tourments qu'il a soufferts, ne sont pas à mettre en oubli. Et comment, ô mon Dieu, comment des entrailles aussi tendres que les vôtres pourraient-elles souffrir ce comble d'ingratitude et ces outrages dont votre très cher Fils est la victime ? Ce sacrement, où il nous a aimés jusqu'à l'excès, qu'il a institué pour vous plaire et pour obéir au commandement que vous lui aviez fait de nous aimer, ce chef-d'œuvre de sa dilection pour nous, est l'objet de la haine de ces hérétiques de nos jours : ils enlèvent à notre Jésus les sanctuaires où il avait fixé sa demeure, et ils démolissent ses églises. Encore, ô Père céleste, si ce Fils bien-aimé avait manqué à quelque chose de ce qu'il devait

faire pour vous contenter : mais il a tout accompli avec une souveraine perfection. N'était-ce pas assez que durant qu'il a été dans le monde il n'ait pas eu où reposer sa tête, et qu'il ait été continuellement accablé de tant de souffrances? Faut-il qu'on lui ravisse aujourd'hui les asiles où il convie ses amis, les fait asseoir à son banquet, et les fortifie de cette divine nourriture qu'il sait leur être nécessaire pour soutenir les combats de la vie chrétienne? N'avait-il pas surabondamment satisfait pour le péché d'Adam? Et faut-il que toutes les fois que nous péchons, ce très aimant Agneau payé encore pour nous? Ne le permettez pas, ô mon Dieu, ô mon Souverain! Que Votre Majesté s'apaise; détournez votre vue de nos péchés; souvenez-vous que nous avons été rachetés par votre divin Fils; ne considérez que ses mérites, les mérites de sa glorieuse Mère, et ceux de tant de saints et de martyrs qui ont donné leur vie pour votre service. Mais, hélas! mon adorable Maître, que suis-je pour oser vous présenter cette requête au nom de tous? Ah! mes filles, quelle mauvaise médiatrice vous avez en moi! qu'elle est peu digne de parler en votre nom, et d'obtenir ce qu'elle demande! Ce souverain juge ne va-t-il pas s'indigner encore davantage à la vue de ma témérité? Seigneur, ce serait avec raison et justice; mais considérez que vous êtes maintenant un Dieu de miséricorde : exercez-la, je vous en conjure, envers cette pauvre pécheresse, ce chétif ver de terre qui ose prendre tant de hardiesse en votre divine présence. Oubliez mes œuvres, ô mon Dieu; ne voyez que les désirs de mon cœur, et les larmes avec lesquelles je vous supplie de m'accorder cette grâce : au nom de vous-même, ayez pitié, je vous en conjure, de tant d'âmes qui vont à leur perte; secourez votre Église; arrêtez, Seigneur, le cours de tant de maux qui affligent la chrétienté, et, sans plus

tarder, faites briller votre lumière au milieu de ces ténèbres.

Mes chères sœurs, recommandez, je vous en conjure, à Jésus-Christ cette chétive créature, et suppliez-le de lui donner l'humilité : j'ose vous le demander comme une chose à laquelle vous êtes tenues. Si je ne vous exhorte point à prier d'une manière particulière pour les rois, pour les prélats de l'Église, et spécialement pour notre évêque, c'est que je vous vois maintenant si soigneuses de le faire que je tiens ma recommandation pour superflue. Mais il faut que celles qui viendront après nous comprennent bien que si elles ont un saint supérieur, elles seront saintes. Comme il est si important que Dieu vous donne de tels hommes pour vous gouverner, ne cessez point de lui demander une pareille faveur.

Je viens, mes filles, de vous indiquer le but auquel vous devez rapporter vos oraisons, vos désirs, vos disciplines, vos jeûnes : dès le jour que vous cesserez de les rapporter à ce but tout apostolique, sachez que vous ne faites point ce que Jésus-Christ attend de vous, et que vous ne remplissez point la fin pour laquelle il vous a réunies dans le Carmel.

CHAPITRE IV

La sainte recommande à ses religieuses l'observation de la règle. —
De trois choses très importantes dans la vie spirituelle.

Vous venez de voir, mes filles, la grandeur de l'entreprise où nous prétendons réussir. Or, quelle ne doit pas être notre vertu, pour ne point passer pour téméraires aux yeux de Dieu et des hommes ! Il est évident que nous avons besoin de beaucoup travailler. Ce qui nous aidera puissamment, ce sera de tenir bien haut nos pensées ; nous nous efforcerons ainsi de maintenir nos œuvres à la même hauteur. Attachons-nous à observer avec un soin parfait notre règle et nos constitutions, et j'espère de la bonté de Notre-Seigneur qu'il exaucera nos vœux. Je ne vous impose rien de nouveau, mes filles. Je vous demande seulement d'observer ce à quoi votre vocation et votre profession vous obligent ; à la vérité il y a grande différence entre les diverses manières dont on s'en acquitte.

Il est dit, dans la première de nos règles, que nous devons prier sans cesse. Si vous vous acquittez avec tout le soin possible de ce devoir, qui est le plus important, vous ne manquerez ni aux jeûnes, ni aux disciplines, ni au silence, auxquels l'ordre nous oblige. Vous savez bien, mes filles, que l'oraison, pour être véritable, doit s'aider de tout cela, et que les délicatesses et l'oraison ne s'accordent point ensemble.

C'est sur l'oraison, mes filles, que vous m'avez demandé de dire quelque chose. Je le ferai; mais en récompense de ce que je vous en dirai, je vous demande de mettre en pratique et de lire souvent avec affection ce que j'ai dit jusqu'ici. Toutefois, avant de parler de ce qui est intérieur, ou de l'oraison, il est certaines choses dont je crois devoir vous entretenir : à mon gré, elles sont si nécessaires aux âmes qui aspirent à marcher dans le chemin de l'oraison, qu'en les pratiquant, elles pourront se trouver très avancées dans le service de Dieu, sans être contemplatives; tandis que, sans ces choses, non seulement il est impossible qu'elles soient fort élevées dans la contemplation, mais elles s'abuseront étrangement, si elles croient l'être. Je prie Notre-Seigneur de me donner son assistance, et de daigner m'enseigner lui-même ce que je dois dire, afin qu'il en tire sa gloire. Ainsi soit-il!

Ne pensez pas, mes amies et mes sœurs, que les choses dont je vais vous recommander la pratique soient en grand nombre. Plaise à Notre-Seigneur que nous gardions seulement bien celles que nos saints pères ont ordonnées et qu'ils ont observées! C'est par ce chemin qu'ils sont arrivés à la sainteté; en prendre un autre ou par son propre choix ou par le conseil d'autrui, ce serait s'égarer. Je ne parlerai, avec quelque étendue, que de trois points de nos constitutions : il nous importe extrêmement de comprendre combien il nous est avantageux de les garder, pour jouir de cette paix intérieure et extérieure tant recommandée par Jésus-Christ. Je traiterai d'abord de l'amour que vous devez avoir les unes envers les autres; ensuite, du détachement de toutes les créatures; enfin, de la véritable humilité : ce point, bien que j'en parle en dernier lieu, est néanmoins le principal et embrasse tous les autres.

CHAPITRE V

De l'amour tout spirituel dont doivent s'aimer les religieuses. — Avec quel soin elles doivent éviter tout ce qui en blesse la pureté. — Sages avis de la sainte à ce sujet.

Cet amour mutuel que j'ai nommé en premier lieu, est de la plus haute importance; en effet, il n'y a rien de si difficile à supporter qui ne paraisse facile à ceux qui s'aiment, et il faudrait qu'une chose fût étrangement rude pour pouvoir leur donner de la peine. Si ce commandement était observé dans le monde comme il devrait l'être, il contribuerait admirablement à l'observation des autres; mais, hélas! tantôt par excès, et tantôt par défaut, l'on est loin de l'observer avec la perfection qu'il demande.

Au premier coup d'œil, on pourrait s'imaginer que l'excès ne saurait être nuisible dans les monastères de religieuses. Il cause néanmoins un tel dommage, et traîne après lui tant d'imperfections, qu'à mon avis il faut l'avoir vu de ses propres yeux pour le croire. Le démon s'en sert pour séduire et enlacer les consciences de mille manières. Les âmes qui ne veulent servir Dieu que fort imparfaitement, s'en aperçoivent peu, et prennent même pour vertu ces excès de tendresse. Mais celles qui aspirent à la perfection, en connaissent bien le danger, et sentent qu'ils affaiblissent la volonté, et l'empêchent de s'employer tout

entière à aimer Dieu. Ce défaut doit, je crois, se rencontrer bien plus parmi les femmes que parmi les hommes. Les dommages qu'il cause dans une communauté sont manifestes. L'amour que toutes doivent avoir les unes pour les autres en est diminué; l'on sent le déplaisir qui est fait à son amie; on désire d'avoir quelque chose qui lui soit agréable pour lui en faire présent; on cherche les occasions de lui parler, le plus souvent c'est pour lui dire qu'on l'aime, ou d'autres choses non moins déplacées, et non pour lui parler de l'amour qu'on a pour Dieu; car il est rare que ces grandes amitiés aient pour fin de s'entr'aider à aimer Dieu. Le démon, je crois, les fait naître pour former des ligues et des partis dans les ordres religieux. Lorsqu'on s'aime pour servir Notre-Seigneur, les effets le font bien connaître; la passion n'est pour rien dans cette amitié, et l'on n'y cherche au contraire qu'à s'animer mutuellement à vaincre les autres passions. Quant à ces sortes d'amitiés, je souhaiterais qu'il y en eût beaucoup dans les grands monastères. Mais pour cette maison où nous ne sommes et ne devons être que treize, toutes les religieuses doivent être amies; toutes se doivent aimer, toutes se doivent chérir, toutes se doivent assister. Ainsi, pour l'amour de Notre-Seigneur, je les conjure, quelque saintes qu'elles soient, de se garder de ces amitiés particulières: selon moi, loin d'offrir aucun avantage, elles sont d'ordinaire, même entre religieuses, un poison; et si ces religieuses sont parentes, c'est encore pis, c'est une véritable peste.

Ce que je vous dis vous paraît peut-être extrême: croyez néanmoins, mes sœurs, que la conduite que je vous trace renferme une grande perfection, met l'âme dans une grande paix, et fait éviter plusieurs occasions d'offenser Dieu à celles qui ne sont pas encore très fortes. Ne vous étonnez pas cependant, si quelquefois vous sentez plus

d'inclination pour une sœur que pour une autre ; il n'en saurait être autrement, c'est là un mouvement naturel qui souvent nous porte à aimer les personnes les plus pauvres de vertu, quand elles sont richement partagées du côté des grâces de la nature. Notre devoir alors est de combattre généreusement cette affection, et de ne point nous en laisser dominer.

Aimons les vertus et les biens intérieurs, et, par un constant effort, accoutumons-nous à ne point faire cas de ces biens extérieurs. O mes sœurs, ne consentons jamais que notre cœur soit esclave de quoi que ce soit, si ce n'est de Celui qui l'a racheté de son propre sang.

Que l'on y prenne garde : faute d'être fidèle à cet avis, une religieuse pourrait, sans savoir comment, se trouver dans des liens dont elle n'aurait pas la force de se dégager. Et alors, grand Dieu ! de combien de faiblesses et de pué-riles complaisances cette amitié particulière n'est-elle pas la source ! On n'en saurait dire le nombre. Il faut en avoir été témoin pour le croire. Ce sont d'ailleurs de telles petitesse, que je ne vois pas de motif de les rapporter ici. J'ajouterai seulement : en quelque personne que cela se trouve, c'est un mal ; mais dans une supérieure, c'est une peste.

Il faut apporter le plus grand soin à couper la racine de ces amitiés dangereuses dès qu'elles commencent ; mais cela doit se faire avec adresse, et avec plus d'amour que de rigueur. Un excellent remède pour cela, c'est de n'être ensemble qu'aux heures marquées par la règle, et, hors de là, de ne se point parler, ainsi que nous le pratiquons maintenant, mais de demeurer séparées chacune dans sa cellule, comme la règle l'ordonne. Ainsi, quoique ce soit une coutume louable de se réunir pour le travail dans une salle commune, je désire que dans ce monastère de Saint-

Joseph les religieuses soient affranchies de cet usage, parce qu'il est beaucoup plus facile de garder le silence quand chacune travaille retirée dans sa cellule. D'ailleurs, il importe extrêmement de s'habituer à la solitude pour faire des progrès dans l'oraison; et comme c'est l'oraison qui doit être le ciment de ce monastère, il faut nous affectionner à tout ce qui peut en accroître en nous l'esprit.

Pour revenir à l'amour que vous devez avoir les unes pour les autres, il me semble que ce serait vous faire injure de vous le recommander. Quels sauvages ne s'aimeraient, si, comme vous, ils demeuraient et communiquaient toujours ensemble, n'ayant et ne devant point avoir de relations, d'entretiens ni de délassements avec les personnes du dehors? Combien cet amour vous devient facile, quand vous pensez que Dieu aime chacune de vos sœurs, et qu'elles aiment Dieu, puisqu'elles ont tout abandonné pour lui. La vertu a d'ailleurs par elle-même un attrait qui la fait aimer, et j'espère bien de la bonté de mon Dieu que la vertu sera toujours le partage des religieuses de ce monastère. Il n'est donc pas nécessaire d'insister beaucoup sur l'obligation de vous aimer les unes les autres. Mais comment devez-vous vous aimer? En quoi consiste cet amour vertueux que je désire voir régner parmi vous? A quelle marque pouvons-nous reconnaître que nous possédons cette précieuse vertu tant recommandée par Jésus-Christ à tous les fidèles, et surtout à ses apôtres? Voilà les points sur lesquels je souhaite vous dire quelque chose, selon mon peu de capacité. Si vous le trouvez mieux expliqué en d'autres livres, ne vous arrêtez point à ce que j'en écrirai; car peut-être ne sais-je ce que je dis.

L'amour vertueux dont je traite est de deux sortes. L'un, entièrement spirituel, est tellement dégagé des sens et de la tendresse naturelle, que rien n'en ternit la pureté.

L'autre est spirituel aussi, mais notre sensualité et notre faiblesse s'y mêlent : c'est toutefois un amour honnête, légitime; tel est celui qui se voit entre les parents et les amis. J'ai déjà dit quelque chose de ce dernier. Je veux maintenant parler de celui qui est spirituel sans mélange d'aucune passion : car dès que la passion s'y mêle, toute l'harmonie intérieure de l'âme se trouve déconcertée. Or, je dis que si nous usons de sagesse et de discrétion dans nos rapports avec les personnes vertueuses, et en particulier avec les confesseurs, cet amour spirituel contribuera à l'avancement de nos âmes. Mais si l'on s'aperçoit que dans un confesseur il y a quelque tendance vaine ou terrestre, qu'on tienne alors tout pour suspect; quelque bons que soient ses entretiens, qu'on ne se permette en aucune façon d'en avoir avec lui, mais qu'on se confesse en peu de paroles, et qu'on se retire. Le mieux dans ces rencontres sera de dire à la prieure qu'on ne se trouve pas bien de lui, et de le changer. C'est le plus sage, si l'on peut le faire sans blesser sa réputation.

En pareil cas, et en d'autres circonstances difficiles dont le démon pourrait se servir pour faire tomber en quelque piège, et où l'on ne sait quel conseil prendre, le meilleur sera de demander (et cette liberté s'accorde quand il y a nécessité) d'en communiquer avec un homme savant, de se confesser à lui, et de faire ce qu'il dira. Il nous indiquera infailliblement quelque moyen de sortir de ces difficultés, tandis qu'abandonnées à nous-mêmes nous aurions pu nous tromper beaucoup. Car que de fautes ne commet-on pas dans le monde, parce qu'on agit sans prendre conseil, principalement quand il s'agit des intérêts et de la réputation du prochain !

Il est de toute nécessité en pareil cas de chercher un remède; car dès que le démon commence l'attaque de ce

côté-là, son dessein est de causer un grand mal, si l'on ne se hâte de lui fermer le passage. Ainsi, je le répète, le parti le plus sûr est de parler à un autre confesseur, quand cela peut se faire, et j'espère de la bonté de Notre-Seigneur que cela sera toujours possible. Je désire, mes filles, que vous compreniez combien il vous importe de suivre cet avis : car cette légèreté mondaine dans un confesseur est un danger, une chose nuisible pour toutes les religieuses, un enfer. N'attendez pas, pour agir, que le mal que vous découvrez en lui ait fait de grands progrès ; mais dès le principe travaillez à l'extirper par tous les moyens qui dépendent de vous, et dont vous croirez pouvoir user en conscience. J'espère que Notre-Seigneur ne permettra pas que des personnes dont la vie doit être une oraison continue, puissent porter de l'attachement à d'autres qu'à de grands serviteurs de Dieu. S'il en était autrement, elles ne seraient point des âmes d'oraison, elles ne tendraient point à la perfection à laquelle on doit aspirer dans ce monastère. Mais étant ce qu'elles doivent être, dès qu'elles verront qu'un confesseur n'entend pas leur langage, et n'aime pas à parler de Dieu, elles ne pourront lui être attachées, parce qu'il leur est entièrement dissemblable. Si au contraire le confesseur tend comme elles à la perfection, alors, à moins d'un excès de simplicité, il verra qu'il n'y a nul danger dans l'attachement tout spirituel qu'elles ont pour lui, et il se gardera de s'inquiéter, ou d'inquiéter, à ce sujet, des servantes de Dieu qui vivent dans une retraite si profonde.

J'ai dit que le démon peut nuire beaucoup à tout un monastère par cette légèreté de conduite du confesseur ; mais je dois ajouter que c'est là un mal dont on ne s'aperçoit que très tard, et qui par conséquent est capable de ruiner peu à peu la perfection, sans que l'on sache de quelle

manière. Le moyen qu'emploiera ce confesseur pour communiquer aux religieuses ce qu'il y a de frivole dans son âme, c'est de leur faire tout passer pour des bagatelles. Que Dieu, au nom de son infinie bonté, nous délivre de semblables choses ! C'en est assez pour troubler toutes les religieuses, parce que leur conscience leur dit le contraire de ce que dit le confesseur. Si alors, au lieu de leur donner la liberté de s'adresser à d'autres, on les force de n'avoir que ce confesseur, elles ne savent que faire ni comment calmer le trouble de leur esprit, celui qui devrait le calmer et y apporter le remède étant celui-là même qui le cause. Il doit, hélas ! se rencontrer de grandes afflictions de ce genre en quelques endroits, et je ne saurais songer à celles qui les endurent sans leur porter la plus vive compassion. Ainsi, mes filles, ne vous étonnez point du soin que je mets à vous faire connaître ce péril.

CHAPITRE VI

Liberté que sainte Tèreise laisse à ses filles pour leur direction spirituelle.
— Obligation des prieures et des supérieurs de maintenir intacte cette liberté.

Je conjure Notre-Seigneur, au nom de son infinie bonté, de faire qu'aucune d'entre vous n'éprouve jamais dans cette maison cette sorte de torture d'âme et de corps dont je viens de parler.

Mais que les suites de ce mal sont graves dans une communauté, lorsque c'est la supérieure qui a un attachement trop naturel pour le confesseur ! Les religieuses n'osent rien dire ni à la supérieure de ce qui touche le confesseur, ni à celui-ci de ce qui regarde la supérieure. Alors viendra la tentation de ne se point confesser de péchés fort considérables, par la crainte de se voir tracassées. O mon Dieu ! quel ravage le démon ne peut-il pas faire par ce moyen ! Que cette contrainte où gémissent les religieuses, et que ce faux point d'honneur qui les arrête, leur coûtent cher ! Selon leur fausse manière de voir, c'est donner une haute idée de l'observance de leur monastère, et faire beaucoup pour son honneur, que de n'avoir qu'un seul confesseur. Le démon s'efforce par là de se rendre maître d'âmes qu'il ne pourrait séduire par un autre moyen. Si, dans cette angoisse, les religieuses demandent de s'adresser à un autre qu'à leur confesseur, on croit que c'est renverser toute la

discipline de l'institut auquel elles appartiennent. Que serait-ce si celui qu'elles demandent n'était pas de leur ordre? Quand bien même ce serait un saint, on s'imagine qu'on ne pourrait même leur permettre un simple entretien avec lui, sans faire un affront à tout l'ordre.

Quant à moi, mes filles, un de mes vœux les plus chers, c'est que vous ayez toujours cette sainte liberté de communiquer avec d'autres que le confesseur ordinaire et les religieux de l'ordre. Ainsi je demande, pour l'amour de Notre-Seigneur, à celles qui exerceront la charge de prieure, de ne rien négliger auprès de l'évêque ou du provincial, pour maintenir toujours intacte cette sainte liberté. Il sera de leur devoir de faire les démarches nécessaires pour que de temps en temps, en dehors des confesseurs ordinaires, elles et toutes leurs filles puissent librement parler et communiquer de leur intérieur avec des personnes doctes, principalement si leurs confesseurs ne le sont pas, quelque vertueux qu'ils puissent être. La science est d'un admirable secours pour donner lumière en toutes choses. Notre-Seigneur vous fera trouver, je l'espère, des hommes qui uniront en eux la doctrine et la vertu. Plus cet adorable Maître vous fera de grâces dans l'oraison, plus il devient nécessaire que votre oraison et toutes vos œuvres reposent sur un fondement solide.

La première pierre de ce fondement est, vous le savez, d'avoir une bonne conscience, de faire tous ses efforts pour se délivrer même des péchés véniels, et d'embrasser ce qui est le plus parfait. Vous vous imaginerez peut-être que tous les confesseurs le savent; mais c'est une erreur. Car il m'est arrivé à moi-même de traiter de choses de conscience avec un d'entre eux qui avait fait tout son cours de théologie, et qui me fit beaucoup de tort en me disant que certaines choses n'étaient rien. Il n'avait, j'en suis sûre,

ni intention de me tromper, ni sujet de le vouloir ; mais il n'en savait pas davantage. J'ajouterai que la même chose m'est arrivée avec deux ou trois autres.

Cette véritable connaissance de ce qu'il faut pour observer avec perfection la loi de Dieu, est pour nous un bien du plus grand prix : c'est le fondement solide de l'oraison. Ce fondement si ferme vient-il à manquer, tout l'édifice porte à faux ; et c'est ce qui arriverait, mes filles, si l'on venait à vous enlever la liberté de vous confesser à des hommes ornés des qualités que je vous indiquais plus haut, et de communiquer avec eux de ce qui regarde votre intérieur. J'ose même passer plus avant, et vous dire que quand bien même le confesseur ordinaire réunirait la science et la piété, vous devez de temps en temps avoir les rapports que je viens de dire avec ces hommes éminents en science et en vertu. Pourquoi ? Parce que ce confesseur ordinaire peut après tout se tromper, et il serait très fâcheux que toutes les religieuses fussent trompées par lui. Je vous recommande seulement de ne rien faire contre l'obéissance pour vous ménager ces rapports, attendu que, pour atteindre ce but, les moyens légitimes ne vous manquent pas. Cette libre communication fait le plus grand bien aux âmes ; ainsi, il est du devoir de la prieure d'en faire jouir ses religieuses, n'épargnant aucune des démarches qui dépendront d'elle.

Tout ce que je viens de dire regarde principalement la supérieure. C'est pourquoi je la conjure de nouveau que puisque les religieuses ne cherchent ici autre consolation que celle de l'âme, elle tâche de la leur procurer en leur ménageant un si grand secours spirituel. Dieu conduit les âmes par des chemins différents. Qu'un seul confesseur ne les connaisse pas tous, il n'y a pas sujet de s'en étonner. De là, la nécessité de recourir à d'autres lumières. Je vous en

donne l'assurance, mes filles, si vous êtes ce que vous devez être, malgré votre pauvreté, vous trouverez toujours des personnes saintes qui voudront communiquer avec vous et vous consoler. Car Celui qui donne la nourriture à vos corps, saura susciter des hommes selon son cœur, et leur inspirer le désir d'éclairer vos âmes. De cette manière, vous n'aurez point à gémir de ce défaut de liberté qui est le mal que je crains pour vous. S'il arrive alors que le confesseur, par un artifice du démon, se trompe sur quelque point de la doctrine, cela ne saurait avoir des suites graves. Dès qu'il sait que vous soumettez à d'autres l'état de votre âme, il prendra garde de plus près à lui, et il sera plus circonspect dans tous ses rapports avec vous.

Cette porte une fois fermée au démon, j'espère de la bonté divine qu'il n'en trouvera point d'autre pour entrer dans ce monastère. Et ainsi, je demande, pour l'amour de Notre-Seigneur, à l'évêque sous la conduite duquel sera le couvent, qu'il y maintienne toujours cette liberté; et que lorsqu'il se rencontrera ici des hommes qui unissent la sainteté de la vie à la solidité de la doctrine, ce qui est facile à savoir dans une ville aussi petite, il n'empêche en aucune façon les religieuses de communiquer librement avec eux.

Si je trace ici cette règle de conduite, c'est que l'expérience et les lumières de la raison m'en ont fait voir la nécessité; j'ai été en outre confirmée dans mon sentiment par des personnes doctes et saintes avec qui j'en ai conféré. Elles ont avec moi attentivement examiné ce qui était le plus propre à faire avancer ce monastère dans les voies de la perfection. Or, de tous les dangers, car il s'en rencontre en tout durant cette vie, nous avons trouvé que le moindre était celui qui pouvait résulter de cette liberté. Il a été également jugé qu'aucun vicaire, ou remplaçant du supérieur, ne devait avoir le droit d'entrer dans le

monastère; que cette liberté ne devait non plus être accordée à aucun confesseur; mais que leur office devait se borner à veiller au recueillement de la maison, à ce que tout s'y passe avec bienséance, et que l'on y avance intérieurement et extérieurement dans la pratique de la vertu. S'ils voient que l'on manque à quelqu'un de ces points, qu'ils en informent celui qui gouverne le monastère, mais qu'ils n'exercent pas eux-mêmes la charge de supérieur.

Ce que je viens de dire est ce qui s'observe maintenant dans ce monastère, non par mon seul avis, mais par celui de plusieurs personnages savants, avancés dans les voies spirituelles, et de grande expérience : et voici comment. Ce monastère, pour plusieurs raisons, ne fut pas soumis à l'ordre, mais à l'évêque actuel de cette ville, don Alvaro de Mendoza. Ce prélat, grand serviteur de Dieu, et d'une très illustre naissance, a extrêmement à cœur tout ce qui tient à l'observance et à la sainteté dans les maisons religieuses; depuis qu'il gouverne ce monastère, il n'a cessé de lui donner toutes sortes de preuves de son dévouement. Voulant donc prendre les moyens les plus sûrs pour le faire avancer dans la perfection, il convoqua cette réunion d'hommes consommés en tout genre de mérite, et l'on y résolut ce que j'ai dit. Ainsi il est juste qu'à l'avenir les supérieurs se conforment à cet avis, puisque c'est celui qu'ont émis tant de gens de bien après avoir demandé à Dieu, par d'instantes oraisons, qu'il leur donnât la lumière nécessaire pour connaître ce qui serait le meilleur. Si l'on en juge par ce que l'on a vu jusqu'ici, ce qui a été arrêté par eux est certainement ce qu'il y a de meilleur. Plaise au divin Maître de maintenir toujours parmi nous cette sainte liberté, et que ce soit pour sa plus grande gloire! Ainsi soit-il!

CHAPITRE VII

Excellence de l'amour spirituel. — De combien il s'élève au-dessus des vaines amitiés de la terre.— Admirables effets de cet amour.

Je viens de faire une longue digression ; mais ce que j'ai dit est si important, que quiconque le comprendra sera loin de me blâmer.

Revenons à cet amour qu'il ne nous est pas seulement permis d'avoir, mais qu'il est utile que nous ayons les uns pour les autres. C'est de cet amour, quand il est entièrement spirituel, que je me propose de traiter maintenant. Je ne sais si je comprends bien sa nature ; au reste, il suffira d'en parler brièvement, attendu qu'il est le partage du petit nombre. Que celui à qui le Dieu de bonté a daigné en faire don ne se lasse point de l'en bénir ; car c'est une preuve que déjà il est parvenu à une perfection très élevée. Enfin je veux en dire quelque chose, et ce ne sera peut-être pas sans utilité. La vertu a par elle-même un charme si puissant ! Il suffit de la mettre sous les yeux pour qu'elle gagne l'affection de ceux qui la désirent, et qui aspirent à la posséder. Plaise au Seigneur de me faire connaître la nature de cet amour, et de me rendre capable d'en bien parler ! car je n'ai pas, ce me semble, une idée précise de ce qui est purement spirituel ; je ne discerne point quand il s'y mêle du sensible ; bref, je ne sais comment

j'ose aborder un tel sujet. Je ressemble à ces personnes qui entendent parler de loin, sans pouvoir saisir le sens des paroles : il doit parfois m'arriver de ne pas entendre moi-même ce que j'ai dit ; et Dieu fait pourtant que c'est bien dit. Si d'autres fois ce que je dis n'a pas de sens, rien d'étonnant en cela ; car ce qui m'est le plus naturel, c'est de ne réussir en rien.

Voici ce qui se présente en ce moment à ma pensée : Dieu illumine-t-il une âme d'un rayon de sa souveraine vérité, soudain cette âme voit clairement le néant de ce monde, la vérité du monde futur, leur différence, l'éternité de l'un, le rêve rapide de l'autre, elle voit ce qu'est l'amour du Créateur et celui de la créature, elle le sait, non par une simple vue de l'esprit, ou par la foi, mais par une connaissance expérimentale, ce qui est bien différent ; elle goûte, elle éprouve ce qu'est le Créateur et ce qu'est la créature, ce que l'on gagne au service de l'un et ce que l'on perd au service de l'autre ; elle découvre encore d'autres vérités que Notre-Seigneur enseigne à ceux qui s'abandonnent à sa conduite dans l'oraison, ou qu'il daigne lui-même instruire : quand une âme en est là, elle aime d'une manière tout autrement élevée que ceux qui ne sont point parvenus à cette hauteur de perfection.

Vous me direz peut-être, mes sœurs, qu'il est superflu de vous entretenir de ce sujet, et que vous savez tout ce que je viens de dire. Plaise au Seigneur qu'il en soit ainsi, et que cette connaissance, manifestée par votre conduite, demeure empreinte au plus intime de vos cœurs ! Mais alors vous reconnaîtrez que je ne mens pas en affirmant que les âmes que Dieu illumine de la sorte, possèdent cet amour spirituel dont je traite en ce moment. L'on peut dire des personnes que Dieu élève à cet état, que ce sont des âmes généreuses, des âmes royales. Elles ne sauraient trouver

leur bonheur à aimer quelque chose d'aussi fragile, d'aussi misérable que ces corps, quelles que soient leur beauté et les grâces dont ils sont ornés. Ils peuvent bien plaire à leur vue et leur donner sujet de louer le Créateur; mais les captiver un instant, je veux dire obtenir par ces charmes extérieurs l'amour de ces nobles âmes, jamais : selon elles, ce serait s'attacher à un néant, embrasser une ombre; elles croiraient s'avilir, et se réduire à ne pouvoir ensuite, sans une confusion extrême, dire à Dieu qu'elles l'aiment.

Vous allez me dire : Ces âmes ne savent donc pas aimer, ni payer de retour l'affection qu'on a pour elles ? Du moins, puis-je répondre, elles ne se soucient guère d'être aimées. Si quelquefois, par un premier mouvement naturel, elles se réjouissent de l'affection qu'on leur porte, rentrant aussitôt en elles-mêmes, elles reconnaissent que c'est une véritable folie; elles n'exceptent de cette indifférence que les personnes dont la science ou les oraisons peuvent les faire avancer dans les voies du salut. Toute autre affection les fatigue; elles voient qu'elle ne leur fait aucun bien, et peut leur devenir nuisible. Cependant elles ne laissent pas d'en être reconnaissantes, et c'est en recommandant à Dieu ceux dont elles sont aimées qu'elles les payent de leur amour. Elles considèrent l'attachement qu'on a pour elles comme une dette que Notre-Seigneur est chargé de payer; elles voient clairement que cet amour vient de lui; car ne découvrant en elles-mêmes rien qui mérite le moindre attachement, elles sont profondément convaincues qu'on ne les aime qu'à cause de l'amour que Dieu a pour elles. Ainsi, laissant au divin Maître le soin d'acquitter cette dette, et le lui demandant dans toute la ferveur de leurs prières, elles s'en croient entièrement déchargées, et demeurent aussi tranquilles que si ce soin ne les regardait plus.

Tout bien considéré, je pense quelquefois qu'il y a beaucoup d'aveuglement dans ce désir que nous avons d'être aimés, si ce n'est, comme je l'ai dit, de ceux dont le secours peut nous aider à acquérir les biens éternels. Remarquons en effet que, dans ce retour d'affection qu'on souhaite, il entre toujours quelque intérêt d'utilité ou de plaisir; tandis qu'au contraire, les personnes arrivées à ce haut point de perfection foulent aux pieds tous les biens dont on pourrait les combler, tous les plaisirs et tous les contentements du monde. Leur disposition intérieure est telle, que quand elles le voudraient, il n'est plus en leur pouvoir de goûter de bonheur si ce n'est en Dieu, ou dans les entretiens dont Dieu est l'objet. Quel profit leur peut-il donc revenir d'être aimées? Cette vérité étant sans cesse présente à leurs yeux, elles se raillent d'elles-mêmes lorsqu'elles pensent à cette époque de leur vie où elles s'inquiétaient si vivement pour savoir si leur amitié pour les autres était ou non payée de retour.

Mais n'est-il donc pas naturel, même dans un amour honnête et légitime, de désirer d'être aimés lorsque nous aimons nous-mêmes? Je l'avoue : toutefois, lorsque nous avons été payés en cette monnaie qui nous semble si précieuse, que saisissons-nous sinon des pailles légères que le vent emporte, de l'air, du vide? Et quand nous avons été l'objet du plus grand amour que le cœur puisse ambitionner, que nous en reste-t-il? C'est donc à juste titre que ces âmes divinement éclairées se soucient peu d'être aimées ou de ne l'être pas, ne cherchant même l'affection de ceux qui peuvent être utiles à leur salut, que parce qu'elles savent bien qu'il est de la faiblesse humaine de se lasser bientôt, si une main dévouée ne nous soutient dans la carrière.

Vous pensez peut-être que de telles âmes n'aiment ni

ne savent aimer personne, si ce n'est Dieu. Détrompez-vous ; elles aiment aussi le prochain, et d'un amour plus grand, plus véritable, plus utile, et avec plus de passion que ne font les autres ; enfin, c'est de l'amour. Car ces âmes généreuses se sentent sans cesse beaucoup plus portées à donner qu'à recevoir, et elles éprouvent ce besoin impérieux à l'égard du Créateur lui-même. Je ne crains donc pas de le dire, c'est à cette manière d'aimer qu'appartient légitimement le nom d'amour, et non à ces basses affections de la terre qui l'ont si injustement usurpé.

Mais, me direz-vous encore, puisque ces personnes n'aiment rien de ce qui frappe leurs sens, sur quoi se porte leur affection ? Je vous répondrai qu'elles aiment ce qu'elles voient, et s'affectionnent à ce qu'elles entendent ; mais ce sont choses stables et non passagères que celles qu'il leur est donné de voir et d'entendre. Ainsi, sans s'arrêter aux corps, leur regard pénétrant descend au fond des âmes afin de découvrir s'il y a en elles quelque chose qui mérite d'être aimé. Ne verraient-elles dans une âme qu'une faible disposition au bien, le premier principe d'une vertu qui, soigneusement cultivée, donnera de l'or comme la mine que l'on creuse, dès lors comptant pour rien les peines, les difficultés, elles travaillent de tout leur pouvoir au bien spirituel de cette âme ; leur zèle surmonte tout, parce qu'ayant un vif désir de continuer de l'aimer, elles savent très bien que cela serait impossible, si cette âme n'était riche des biens de la grâce et n'avait un grand amour pour Dieu. J'ai dit que cela leur serait impossible, et à dessein ; car quand bien même cette âme, objet de leur prédilection, les comblerait de bienfaits, les aimerait de l'affection la plus tendre, s'acquerrait par toutes sortes de bonnes œuvres des droits à leur reconnaissance ; quand elle serait ornée de tous les dons et de toutes les grâces de

la nature, il ne serait pas au pouvoir de ces saintes personnes de lui garder un amour ferme et durable. Elles connaissent, elles ont vu par expérience le néant de tout ; rien de ce qui passe ne saurait les éblouir. Elles voient qu'elles ne doivent point aboutir au même terme, et qu'ainsi il est impossible que l'affection réciproque qui les unit soit durable ; elles voient que la mort va briser ce lien ; enfin elles savent que si cette âme meurt dans son infidélité et sans l'amour de Dieu, il faut de toute nécessité, au sortir de cette vie, arriver à des régions différentes.

Ainsi, ces saintes âmes en qui Dieu a répandu la véritable sagesse, loin d'estimer trop cette amitié qui finit avec la vie, ne l'apprécient pas même ce qu'elle vaut. Car enfin elle a son prix pour ceux qui recherchent leur félicité dans les biens de ce monde, dans les plaisirs, les honneurs, les richesses, quand l'opulence et la position des amis peuvent leur procurer ces fêtes et ces plaisirs. Mais ces âmes célestes ont tout cela en horreur ; non seulement elles y sont insensibles, mais elles le considèrent avec mépris.

Lorsqu'elles aiment une personne, elles travaillent avec une sainte passion à la porter à aimer Dieu, afin qu'elle soit aimée de Dieu ; elles savent, je le répète, que si la divine charité n'est point en elle, la mort doit pour jamais briser le lien qui les unit. L'on ne saurait dire combien un tel amour coûte à ces âmes : elles n'oublient rien de ce qui est en leur pouvoir pour procurer l'avancement de la personne aimée ; elles donneraient mille vies pour lui obtenir le moindre avantage spirituel. O amour précieux qui imite de si près l'amour de Jésus notre unique bien et le grand modèle du véritable amour !

CHAPITRE VIII

Avec quelle passion l'amour spirituel cherche à communiquer aux âmes qui lui sont chères le feu dont il brûle pour Dieu. — Comment on arrive à cet amour; manière de le pratiquer.

Vainement l'on essayerait de se figurer jusqu'où va la passion de cet amour. Qu'il fait couler de larmes! Qu'il coûte de pénitences et d'oraisons! Quel soin de recommander l'âme qu'on aime à tous ceux que l'on croit puissants auprès du Seigneur, afin qu'ils la lui recommandent! Quel désir constant de son progrès spirituel, et quelle douleur quand on ne la voit plus avancer! Mais quel supplice lorsque, au moment où on la croyait déjà affermie dans la vertu, on la voit faire seulement quelques pas en arrière! Il semble alors qu'on ne puisse plus goûter aucun plaisir dans la vie. On ne mange, on ne dort qu'assaili par cette sollicitude; on tremble sans cesse que cette âme si chère ne se perde, et qu'on ne soit forcé de se séparer d'elle pour jamais. Quant à la mort temporelle, ces âmes élevées qui n'aiment qu'en Dieu, la comptent pour rien; dans la personne aimée elles n'ont point donné leur affection à ce qu'un souffle enlève de leurs mains, malgré toutes leurs résistances. Non, je le répète, point d'intérêt, point de mélange dans leur amour: tout ce qu'elles désirent, tout ce qu'elles veulent, c'est de voir cette âme riche des biens du ciel. Le voilà le

véritable amour, et non ces misérables attachements de la terre ! Et toutefois qu'on ne pense pas que je parle ici de l'amour criminel, dont le nom seul doit nous faire horreur. Il me suffit de dire que c'est un enfer, et qu'il n'y a pas de termes pour exprimer le moindre mal qu'il cause. Pour nous, mes filles, nous ne devons jamais prononcer seulement le nom de cet amour, ni penser qu'il existe dans le monde, ni consentir à en entendre parler soit par plaisanterie, soit d'une manière sérieuse, ni souffrir en notre présence aucun entretien ni récit qui y aient le moindre rapport. Il n'en peut résulter aucun bien, et l'âme pourrait être blessée en prêtant l'oreille à de tels discours. J'entends donc par ces attachements de la terre cet amour légitime que nous nous portons mutuellement, et que nous ressentons pour nos parents et nos amis. Que produit en nous cet amour ? Il nous met dans une crainte continuelle de perdre la personne que nous aimons. Éprouve-t-elle la moindre souffrance, voilà que notre âme en est malade ; est-elle en proie à quelques peines, voilà qu'aussitôt nous en perdons patience ; et ainsi de tout le reste. Que l'amour spirituel est différent ! Il éprouve sans doute ce premier mouvement de sensibilité pour les souffrances de la personne qui lui est chère, mais bientôt la lumière de la raison venant à son secours, il considère si ces maux sont utiles au bien de cette âme, de quelle manière elle les supporte, et et s'ils la fortifient dans la vertu ; il prie Dieu de lui donner la patience, et de lui faire trouver dans ce qu'elle souffre une source de mérites. S'aperçoit-il que cette grâce est accordée, dès lors il ne ressent plus de peine, il tressaille de joie, il se console. A la vérité, tant il est généreux, il aimerait mieux prendre sur lui tout ce qu'endure cette âme, plutôt que de la voir souffrir, s'il pouvait lui céder le mérite et le gain de la souffrance ; mais en tout cela il

n'éprouve point d'inquiétude, ni rien qui trouble son repos intérieur. Je me plais à le redire, les cœurs qui aiment de cette sorte, imitent et retracent sous nos yeux l'adorable modèle de l'amour, notre divin Jésus. Ils font un bien immense : à l'exemple du Maître, ils prennent sur eux tous les travaux, en sorte que les autres en recueillent le profit sans en avoir la peine. Quel trésor que leur amitié, pour les âmes qui ont le bonheur d'en jouir ! Que ne feront pas pour elles ces généreux amis ! Qu'on m'en croie, ou ils rompront ce commerce intime de l'amitié, ou ils obtiendront de Notre-Seigneur, comme jadis Monique pour saint Augustin, qu'elles marchent par la même voie, c'est-à-dire la voie de la bienheureuse patrie. Ils ne sauraient user d'aucun artifice envers ces âmes : les voient-ils s'écarter tant soit peu du droit chemin, ils le leur disent aussitôt ; leur voient-ils commettre quelque faute, ils les en reprennent ; et il n'est pas en leur pouvoir de tenir une autre conduite. Ils ne les flattent en rien, ils ne leur dissimulent rien, tant qu'elles n'ont pas encore réformé leur vie. De là il résulte ou qu'elles se corrigent, ou qu'elles finissent par s'éloigner d'eux, parce qu'elles ne peuvent soutenir la liberté de leurs remontrances. C'est vraiment de part et d'autre une guerre continuelle. Ces saints amis, uniquement attentifs à servir Dieu, ne s'occupent nullement du monde ; toutefois, il n'est pas en leur pouvoir de ne point songer aux âmes qui sont l'objet de leur affection. Il n'est rien qu'ils ne découvrent en elles, il voient jusqu'aux atomes ; enfin ils portent une bien pesante croix.

C'est cette manière d'aimer que je voudrais voir régner parmi nous. Sans doute, dès le commencement, elle n'aura point ce haut degré de perfection ; mais le divin Maître, n'en doutons pas, ira la perfectionnant de jour en jour. Commençons par employer les moyens qui doivent nous

élever à ce bienheureux état. Quand il se mêlerait un peu de tendresse dans l'amour mutuel que nous nous portons, cela ne nuira point, pourvu que ce soit en général pour toutes nos sœurs. Il est bon, il est même quelquefois nécessaire que l'on ressente une tendre affection pour ses sœurs, et qu'on la manifeste en compatissant à leurs peines et à leurs infirmités, bien qu'elles ne soient pas grandes. Car quelquefois une personne éprouve plus de peine pour un sujet très léger, qu'une autre pour une grande tribulation; il est des caractères qui se contristent grandement pour peu de chose. Si votre caractère est différent, ne laissez pas de porter à ces personnes une tendre compassion. Qui sait si Notre-Seigneur, en vous préservant de ces peines, n'a pas dessein de vous éprouver en vous en envoyant de différentes, et si celles qui vous sembleront fort rudes, et qui le seront en effet, ne paraîtront pas légères à d'autres? Ainsi donc ne jugeons point des autres par nous-mêmes; et ne nous considérons point dans le temps où, peut-être sans aucun travail de notre part, Notre-Seigneur nous a rendues plus fortes, mais considérons-nous dans le temps où nous avons été plus faibles. Souvenez-vous de cet important avis : vous saurez alors compatir aux souffrances du prochain, quelque petites qu'elles soient. Cet avis regarde surtout ces âmes fortes dont j'ai parlé, à qui la soif de souffrir fait trouver toutes les croix légères; il est nécessaire qu'elles ne perdent jamais de vue leur faiblesse passée, et considèrent que si elles en sont exemptes, cela ne vient pas d'elles. Sans cela, le démon pourrait refroidir la charité envers le prochain et faire prendre pour perfection ce qui est un véritable défaut.

Il faut en toutes choses du soin et de la vigilance, parce que l'ennemi de notre salut ne dort jamais. Les âmes qui aspirent à une plus grande perfection, doivent être plus

sur leurs gardes, car l'ennemi, n'osant les attaquer de front, emploie contre elles des tentations fort cachées, en sorte que si ces âmes ne sont attentives sur elles-mêmes, elles ne s'aperçoivent du dommage qu'après qu'il est arrivé. Enfin, c'est une nécessité de toujours veiller et de toujours prier; il n'y a point de meilleur moyen que l'oraison pour découvrir les ruses secrètes de l'esprit de ténèbres, et pour le forcer à se trahir lui-même.

Vous devez, mes filles, faire en sorte d'être gaies avec vos sœurs, quand elles ont quelque besoin particulier de se récréer; j'en dis autant pour les récréations ordinaires, quoique vous n'y sentiez ni goût ni attrait. Car en vous y prêtant avec une intention droite, et sans vous perdre vous-mêmes de vue, tout devient amour parfait. Si une compassion mutuelle pour les nécessités les unes des autres est très louable, il faut prendre garde qu'elle ne vous porte à manquer ni à la discrétion ni à l'obéissance. La prieure fait-elle un commandement que dans le fond de votre cœur vous trouvez rude, n'en faites rien connaître, n'en dites rien à personne, si ce n'est à la prieure elle-même, et avec humilité; une conduite différente nuirait beaucoup au bien spirituel d'un monastère.

Il est important que vous connaissiez les choses auxquelles vous devez être sensibles, et qui doivent vous inspirer de la compassion pour vos sœurs. Vous devez toujours être vivement touchées de toute faute que vous leur voyez commettre, si elle est notoire; c'est en supportant ces fautes avec douceur et en ne vous en étonnant pas, que vous montrerez et exercerez excellemment l'amour que vous portez à vos sœurs; de leur côté elles feront de même à l'égard de vos fautes, qui, bien que vous ne vous en aperceviez point, sont sans doute en plus grand nombre. La charité doit aussi vous porter à recommander instamment

vos sœurs à Dieu, et à faire de généreux efforts pour pratiquer avec une grande perfection la vertu contraire à la faute que vous aurez remarquée en elles. Cherchez à les instruire par vos actions plutôt que par vos paroles : elles ne seraient peut-être pas capables de les comprendre ni d'en profiter, pas plus que des châtimens qu'on pourrait leur infliger ; tandis que cette émulation à pratiquer les vertus qu'on voit briller dans les autres, est une de ces leçons qui se gravent profondément dans le cœur. C'est là un excellent avis, et je vous prie, mes filles, de n'en pas perdre le souvenir.

Oh ! quelle véritable et parfaite amitié que celle d'une religieuse qui travaille au bien spirituel de toutes ses sœurs, en préférant leurs intérêts aux siens propres, en pratiquant toutes les vertus dans un degré éminent, et en observant sa règle avec une grande perfection ! Une telle amitié vaut mille fois mieux que celle qu'on pourrait témoigner par toutes les paroles de tendresse dont on n'use que trop dans le monde, mais dont on ne doit jamais user dans ce monastère, comme celles-ci : Ma vie, mon âme, mon bien, et autres semblables. Quant à vous, mes filles, réservez ces paroles de tendresse pour votre divin Époux : ayant tant de temps à passer avec lui, et à être seules avec lui seul, vous pourrez vous en servir alors avec utilité, et les adresser avec confiance à cet adorable Maître qui daigne les souffrir. Si vous vous en serviez entre vous, elles ne vous attendriraient plus autant le cœur dans vos entretiens avec le céleste Époux. Ne vous en servez donc que dans les moments où vous lui parlez ; hors de là, il ne peut jamais y avoir de motif légitime de les employer. Un tel langage sent trop la femme. Or je désire, mes filles, que vous ne soyez et que vous ne paraissiez femmes en rien, mais qu'en tout vous égaliez les hommes forts. Et si vous

faites de votre côté ce qui est en vous, Notre-Seigneur vous donnera un courage si mâle, que vous étonnerez les hommes eux-mêmes. Et que cela est facile à Celui qui a bien pu nous tirer du néant!

C'est encore donner une excellente marque d'amour, que de tâcher d'enlever à ses sœurs et de prendre pour soi ce qu'il y a de fatigant dans les offices de la maison. J'ajoute qu'une des plus belles preuves de l'amour qu'on a pour ses compagnes, c'est de se réjouir grandement en voyant leurs progrès dans la vertu, et d'en louer le Seigneur dans toute l'effusion de la reconnaissance.

Toutes ces choses, outre le grand bien qui en revient à celles qui les pratiquent, contribuent beaucoup à la paix et à l'union entre les sœurs. Nous en faisons maintenant l'heureuse expérience dans ce monastère par la bonté de Notre-Seigneur. Daigne cet adorable Maître conserver à jamais parmi nous une si heureuse union! Ce serait un grand malheur si le contraire arrivait, et conceit-on quelque chose de plus dur, que d'être en petit nombre, et de vivre désunies? Que Dieu ne le permette jamais!

Si par hasard il échappait quelque petite parole qui vint troubler cette paix et cette douce union, il faut y apporter sur-le-champ remède, et toutes doivent à l'envi adresser à Notre-Seigneur les plus ferventes oraisons, afin qu'il arrête le mal que cette parole pourrait faire. Mais ce qui produirait de tout autres ravages, ce serait de laisser s'établir et prendre racine parmi vous des ligues, des désirs de vous élever plus haut, des points d'honneur. O mon Dieu! à la seule pensée que cela pourrait arriver un jour il me semble que mon sang se glace dans mes veines! Je vois que c'est un des plus grands maux des monastères. Que si vous tombiez jamais dans un tel malheur, mes filles, tenez-vous pour perdues. Croyez que vous avez chassé

votre Époux de sa maison, et qu'ainsi vous le contraignez en quelque sorte d'en aller chercher une autre; implorez son secours par vos cris et par vos gémissements; cherchez un remède à un si grand mal; car si des confessions et des communions si fréquentes n'y en apportent point, craignez qu'il y aient parmi vous quelque Judas.

Que la prieure, pour l'amour de Dieu, veille avec un soin extrême à ne pas laisser s'introduire ces désordres, et que dès le principe elle en arrête le cours; car si l'on n'y remédie sur-le-champ, le mal sera sans remède. Quant à celle qui sera la cause du trouble, il faut tâcher de l'envoyer dans un autre monastère: ne doutez pas que Dieu ne vous envoie de quoi lui donner une dot. Chassez loin de vous cette peste; coupez les rameaux de cette plante funeste, et si cela ne suffit point, arrachez la racine. Que si vous ne pouvez faire passer cette religieuse dans un autre monastère, enfermez-la dans une prison d'où elle ne sorte jamais; mieux vaut la traiter avec cette juste sévérité, que de souffrir qu'elle communique à toutes les autres un mal si contagieux et si incurable. Oh! que ce mal est grand! Dieu nous délivre d'un monastère où il entre! Quant à moi, je préférerais voir entrer dans celui-ci un feu qui nous réduisit toutes en cendres.

Mais comme je pense parler ailleurs un peu plus au long de ce sujet, je n'en dirai pas davantage en ce moment.

CHAPITRE IX

Combien il importe de se détacher de tout pour ne s'attacher qu'à Dieu. — De l'extrême bonheur de la vocation religieuse ; humilité de la sainte à ce sujet. — Une religieuse doit se défaire de toute affection humaine envers ses parents, pour ne les aimer qu'en Dieu.

Venons maintenant au détachement dans lequel nous devons vivre ; ce détachement, quand il est parfait, est pour nous la source de tous les biens. En effet, quand notre âme s'attache uniquement au Créateur, et considère comme un pur néant toutes les choses créées, ce grand Dieu la fortifie d'une manière admirable par les vertus infuses qu'il met en elle. Ainsi, pourvu qu'elle travaille peu à peu, selon son pouvoir, à acquérir la perfection, elle n'aura plus désormais de grands combats à soutenir : le Seigneur lui-même étendra sa main pour la défendre, et contre les démons, et contre le monde entier. Pensez-vous, mes sœurs, que ce soit un petit bien de tendre de toutes nos forces à un détachement parfait, et de nous donner tout entières sans réserve, sans partage, à Celui qui est notre tout, et l'unique source de tous les biens ? Rendons-lui, mes sœurs, mille et mille actions de grâces de ce qu'il a daigné nous réunir dans ce saint asile où chacune travaille à l'envi à se détacher de tout. Aussi je ne sais vraiment pourquoi je parle d'un pareil sujet, attendu qu'il n'y en a pas une parmi vous qui ne soit capable de m'en donner des leçons. Sur ce point

si important de la vie spirituelle, je suis loin, je le confesse, de la perfection que je désire et que je devrais avoir ; j'en dis autant de toutes les vertus et de tout ce que je consigne dans ce traité ; car il est bien plus facile d'écrire que de mettre la main à l'œuvre. Encore aurai-je de la peine à n'écrire que des choses justes, parce que souvent l'art de les bien dire dépend de l'expérience. C'est pourquoi, si je dis quelque chose de juste, il faut que ce soit pour avoir éprouvé en moi le contraire des vertus dont je parle.

Quant à l'extérieur, on voit assez combien nous sommes ici éloignées de tout. O mes sœurs, je vous en conjure pour l'amour de Dieu, comprenez la grâce insigne qu'il vous a accordée en vous réunissant dans cet asile. Que chacune de vous s'applique à connaître une si inestimable faveur. Vous n'êtes que douze dans ce monastère, et le divin Maître a voulu que vous fussiez de ce nombre. Mais, ô mon Dieu, qui vous est plus redevable que moi pour un tel privilège ? Combien de vierges, qui m'étaient supérieures en vertu, auraient été au comble du bonheur de prendre cette place, et c'est cependant à moi, Seigneur, que vous l'avez donnée, quoique j'en fusse si indigne. Soyez béni, ô mon Dieu, et que toutes les créatures s'unissent à moi pour vous louer ; car seule je ne saurais dignement reconnaître ni cette grâce, ni tant d'autres qu'il vous a plu de m'accorder. Je compte parmi les plus insignes celle d'avoir été appelée par vous à la vie religieuse. Mais comme dans un si saint état j'ai été si pauvre de vertu, vous ne vous êtes point fié à moi, Seigneur. Dans la maison où vous m'aviez placée, je me trouvais au milieu d'un grand nombre de saintes religieuses, et l'imperfection de ma vie aurait pu rester cachée jusqu'à mon dernier jour. C'est pourquoi, Seigneur, vous m'avez conduite dans ce monastère où, vu le petit nombre de religieuses, mes défauts doivent

nécessairement être connus ; et afin que je veille sur moi avec plus de soin, vous m'ôtez toutes les occasions de vous être infidèle. Il n'y a donc plus d'excuse pour moi, Seigneur, je le confesse, et ainsi j'ai besoin plus que jamais de votre miséricorde, afin que vous me pardonniez les fautes que je pourrais désormais commettre.

Ce que je demande instamment, c'est que celles qui ne se sentiront pas la force d'observer ce qui se pratique en cette maison, le déclarent sans détour. Il y a d'autres couvents où Dieu est servi, elles y peuvent aller, mais qu'elles ne troublent point ce petit nombre de religieuses que le divin Maître a réunies ici. En d'autres monastères, elles auront la liberté de se consoler avec leurs parents. Ici, quand quelques parents sont admis à nous visiter, c'est uniquement pour leur consolation et non pour la nôtre. La religieuse qui désire voir ses proches pour sa propre consolation, doit se regarder comme imparfaite ; j'excepte le cas où, avancés dans la vie spirituelle, ils ne peuvent que lui faire du bien par leurs entretiens. Ce cas excepté, que cette religieuse croie qu'elle n'est point détachée ; son âme est malade, elle ne jouira pas de la liberté de l'esprit, elle n'aura point une paix parfaite, elle a besoin de médecin. Si elle ne renonce point à cette attache, et ne se guérit de cette imperfection, je lui déclare qu'elle n'est point faite pour ce monastère. Le meilleur remède, à mon avis, que puisse employer une religieuse pour vaincre l'attachement imparfait qu'elle a pour ses parents, est de s'abstenir de les voir jusqu'à ce qu'elle sente son âme libre, et qu'elle ait obtenu cette grâce de Dieu par une oraison persévérante. Quand elle se sentira disposée de telle sorte que leur visite lui devienne une croix, qu'elle les voie, à la bonne heure, car alors elle fera du bien à leurs âmes, et ne se nuira point à elle-même.

CHAPITRE X

Du mal que cause aux religieuses une trop grande affection envers leurs parents. — Elles doivent mépriser les préjugés du monde sur ce sujet, et n'aimer leurs parents qu'en Dieu. — L'on reçoit plus d'assistance des amis que Dieu donne, qu'on n'en reçoit de ses parents.

Oh ! si les religieuses concevaient le dommage que leur cause un fréquent commerce avec les parents, comme elles les fuiraient ! Je ne comprends point, je l'avoue, quelle consolation elles peuvent y puiser, je ne dis pas du côté du service de Dieu, mais même sous le rapport de la paix et du repos. Car enfin ne pouvant ni ne devant prendre part à leurs plaisirs, que feront-elles ? Elles partageront leur peines ; il n'y en aura pas une qu'elles ne déplorent, et souvent beaucoup plus qu'ils ne le feront eux-mêmes. Que si elles reçoivent de leur libéralité quelque soulagement pour le corps, je ne crains pas de dire que l'esprit le payera bien cher.

Ici, mes sœurs, vous êtes à l'abri d'un tel inconvénient. Tout étant en commun, et nulle de vous ne pouvant rien posséder en particulier, l'aumône qui vous est faite appartient à la communauté. Ainsi vous n'êtes pas tenues d'avoir pour ce sujet de la complaisance pour vos parents ; Notre-Seigneur, vous le savez, doit pourvoir en commun aux besoins de toutes.

Je ne puis penser sans étonnement au dommage que

causent de fréquents rapports avec les proches ; à mon gré, il faut, pour le croire, en avoir fait l'expérience. Que ce détachement parfait de la chair et du sang semble de nos jours mis en oubli dans les maisons religieuses ! Je ne sais vraiment ce qu'abandonnent dans le monde ceux qui prétendent avoir tout quitté pour Dieu, s'ils ne se séparent du principal, c'est-à-dire des parents. Cela est venu jusqu'à un tel point, que l'on veut faire passer pour un défaut de vertu en des personnes religieuses de ne pas aimer beaucoup leurs proches, et de ne pas les voir souvent. Voilà ce que l'on dit, et ce que l'on prétend appuyer par d'excellentes raisons. Dans ce monastère, mes filles, ayons grand soin de recommander à Dieu nos parents, c'est un devoir : mais ensuite éloignons-les le plus que nous pourrons de notre souvenir, parce que c'est une chose naturelle de nous attacher à eux plutôt qu'aux autres personnes. Mes parents m'ont extrêmement aimée, à ce qu'ils disaient, et je les aimais d'une manière qui ne leur permettait pas de m'oublier. Et néanmoins j'ai reconnu par ce qui m'est arrivé ainsi qu'à d'autres religieuses, combien peu il faut compter sur leur attachement pour nous. J'excepte ici les pères et les mères que l'on voit rarement manquer à leurs enfants ; aussi est-il juste, quand ils ont besoin de consolation, de leur en procurer, pourvu que nous le puissions faire sans nuire à l'accomplissement de nos devoirs : on peut fort bien, en répandant le baume dans leurs âmes, conserver un détachement parfait ; j'en dis autant des frères et des sœurs. Mais quant aux autres, ce sont ceux qui m'ont le moins aidée au milieu des grands besoins où je me suis vue ; le secours m'est venu des serviteurs de Dieu. Croyez, mes sœurs, que si vous le servez fidèlement, vous ne trouverez point de meilleurs parents que ceux que le divin Maître vous enverra : je sais qu'il en est

ainsi. Et si vous vous conduisez, comme vous le faites, d'après cette conviction, si vous comprenez que vous ne pourriez agir autrement sans manquer à votre véritable ami, à votre Époux, croyez qu'en très peu de temps vous arriverez à cette précieuse liberté que je vous souhaite. Croyez en outre que vous pouvez accorder plus de confiance à ceux qui ne vous aimeront que pour Dieu seul, qu'à tous vos parents réunis, et que de tels amis ne vous manqueront point; souvent même vous trouverez dans ceux à qui vous pensiez le moins, des pères et des frères. Comme ils n'attendent que de Dieu seul la récompense de ce qu'ils font pour nous, ils s'y emploient avec un dévouement sans bornes. Ceux, au contraire, qui attendent de nous le salaire de leurs services, nous voyant pauvres et dans l'impuissance de leur être utiles en quoi que ce soit, se lassent bientôt de nous assister; à la vérité, cela n'est pas général, mais c'est pourtant le plus ordinaire, parce qu'enfin le monde est toujours le monde.

Si l'on vous dit le contraire, et qu'on veuille le faire passer pour une vertu, ne le croyez pas. Il vous en arriverait tant de maux, qu'il faudrait m'engager dans un long discours pour vous les représenter. Mais puisque de plus habiles que moi en ont écrit, je me contenterai de ce que je vous ai dit. Que si, tout imparfaite que je suis, j'ai vu clairement le préjudice qu'apportent aux personnes religieuses une attache tout humaine pour les parents et un fréquent commerce avec eux, jugez quelle lumière tout autrement vive doivent avoir sur ce point les parfaits. On ne cesse de nous dire de fuir le monde, les saints nous le conseillent, il est donc clair que cela est salutaire. Or, croyez-m'en, ce qui nous attache le plus fortement au monde, comme je l'ai dit, et ce dont nous avons le plus de peine à nous détacher, ce sont les parents. C'est pourquoi

ceux qui, voulant embrasser la vie religieuse, abandonnent leur pays, font bien, pourvu que cet éloignement les détache de l'affection de leurs parents. Car le véritable détachement ne consiste pas, à mon gré, à s'éloigner de corps ; il consiste à s'unir de tout son cœur et de toute son âme à Jésus-Christ, notre souverain bien et notre Maître. Comme alors on trouve tout en lui, on oublie facilement tout le reste. A la vérité, l'éloignement nous est toujours très salutaire, jusqu'à ce que nous ayons bien compris la nécessité de ce détachement, et jusqu'à ce que notre âme ait acquis la sainte liberté dont je parle : car alors Notre-Seigneur, pour changer en croix ce qui auparavant nous donnait du plaisir, exigera peut-être de nous que nous ayons des rapports avec nos parents. .

CHAPITRE XI

Qu'il ne suffit pas de se détacher de ses parents, si on ne se détache encore de soi-même par la mortification. — Que cette vertu est jointe à celle de l'humilité. — Qu'il ne faut point préférer les pénitences que l'on choisit à celles qui sont d'obligation. — Avec quel courage il faut se livrer aux austérités commandées par la règle.

Il nous semblera peut-être qu'après nous être détachées du monde et de nos parents, et nous être enfermées dans une si étroite clôture, il ne nous reste plus rien à faire, et qu'il n'y a plus de combats à livrer. O mes sœurs, ne vous abandonnez pas à une pareille sécurité, et gardez-vous bien de vous endormir. Vous ressembleriez à celui qui, le soir, ferme soigneusement les portes de crainte des voleurs et se couche ensuite fort tranquille, sans se douter qu'il les a dans la maison. Sachez que nous sommes nous-mêmes pour notre âme ces larrons domestiques, qui sont les pires de tous. En effet, nous demeurons toujours avec nous-mêmes. Voulons-nous donc arriver à un détachement parfait, il faut une grande vigilance, et travailler à nous vaincre en tout ; sans cela, mille choses nous raviront cette sainte liberté d'esprit qui, se dégageant du poids de ce corps terrestre, prend son vol vers le Créateur.

Pour détacher nos affections des choses passagères d'ici-bas, et les attacher à ce qui ne doit jamais finir, ayons sans cesse présente à l'esprit la pensée que tout n'est que

vanité, et que tout finit en un moment. Un tel moyen peut sembler faible, et cependant il communique peu à peu à l'âme une grande vigueur. De plus, ayons grand soin, même dans les plus petites choses, dès que nous sentons une attache, d'éloigner notre pensée de l'objet qui nous captive, et de la ramener à Dieu. Dans ce combat contre nous-mêmes, soyons assurées que son secours ne nous manquera jamais. Déjà, par une bien précieuse faveur, il nous a réunies dans cet asile, où en renonçant à nos propres affections, nous avons fait le plus difficile. Cette séparation de nous-mêmes, cette lutte contre notre volonté est, je le sais, quelque chose de rude et d'ardu. Nous tenons à nous-mêmes par un lien si intime, par un si grand amour ! Heureusement la véritable humilité vient ici à notre aide. Car cette vertu et celle de la mortification vont toujours ensemble : ce sont deux sœurs qu'il ne faut point séparer. Certes, je ne les mets point au nombre des parents que je vous conseille de fuir ; je vous exhorte, au contraire, à vivre intimement avec elles, à les chérir, et à ne vous jamais éloigner de leur société.

O souveraines vertus, reines du monde, chères amies de Jésus-Christ notre Maître qui, dans sa vie mortelle, ne se vit jamais un instant sans vous ! Saintes vertus qui exercez un suprême empire sur toutes les créatures, qui nous délivrez de toutes les ruses et de tous les pièges du démon ! Celui qui vous possède peut se montrer avec assurance, et combattre contre tout l'enfer ligué, contre le monde et toutes ses séductions. Qu'il n'ait peur de qui que ce soit, car le royaume des cieux lui appartient. Et que pourrait-il craindre, lui qui compte pour rien de tout perdre ici-bas, et qui, dans cette perte même, trouve un gain ? Il ne craint qu'une chose au monde, c'est de déplaire à son Dieu. C'est pourquoi il le supplie instamment de le

fortifier dans ces deux vertus, afin qu'il n'ait pas le malheur de les perdre par sa faute. A la vérité, ces vertus ont cela de propre qu'elles se cachent à celui qui en est orné. Jamais il ne les aperçoit en lui, et il ne peut se persuader qu'il les possède, quoi qu'on lui dise pour l'en convaincre. Mais elles sont d'un si grand prix à ses yeux, qu'il travaille sans cesse à les acquérir, et il s'y perfectionne de jour en jour. C'est en vain, toutefois, que ceux qui ont ces vertus en partage voudraient les cacher; contre leur volonté, elles éclatent au dehors; et il suffit de traiter avec eux pour les découvrir sur-le-champ.

Mais quelle n'est pas ma témérité d'entreprendre de louer l'humilité et la mortification après que le Roi de gloire les a lui-même tant louées, si admirablement consacrées par ses propres souffrances! O mes filles, faites donc tous vos efforts pour sortir de la terre d'Égypte; car si vous parvenez à acquérir ces deux vertus, vous trouverez en elles la manne cachée. Tout vous deviendra agréable, et ce qui est le plus amer aux gens du monde, se changera pour vous en une source de délices.

La première chose à faire, c'est de se dépouiller de l'amour de son corps. Pour certaines religieuses naturellement amies de leurs aises, il n'y a pas peu à travailler; et si à cela elles joignent un amour excessif de leur santé, elles ont, tout comme les gens du monde, une étrange guerre à soutenir. Vraiment on dirait que quelques-unes de celles qui sont dans les monastères, n'y sont entrées que pour travailler à ne point mourir, tant elles prennent soin de prolonger leur vie par tous les moyens qui sont en leur pouvoir. A dire le vrai, mes filles, il ne serait pas facile, dans ce monastère, d'en venir là par les œuvres; mais je voudrais que l'on n'en eût pas même le désir. Courage, mes sœurs, votre but en venant dans cette maison a été de mourir

pour Jésus-Christ, et non de vous y traiter délicatement afin de servir Jésus-Christ. Gardez-vous bien de tomber dans ce piège du démon, car c'est lui qui met dans l'esprit que cela est nécessaire pour observer la règle. Et qu'arrive-t-il? c'est que l'on a tant de soin de conserver sa santé pour garder la règle, qu'on ne la garde jamais en effet, et qu'on meurt sans l'avoir accomplie entièrement durant un seul mois, ni même peut-être durant un seul jour. J'ignore, en vérité, pourquoi de telles personnes sont entrées dans un monastère. Qu'on ne craigne pas que la discrétion manque en ce point; ce serait une merveille si cela arrivait. Les confesseurs craignent sur-le-champ que l'on ne se donne la mort par des pénitences excessives; enfin l'on a tellement en horreur ce manque de discrétion, qu'il serait à souhaiter que l'on fût aussi exact en tout le reste. Les religieuses ferventes qui foulent aux pieds cette discrétion, ne se fâcheront pas, je le sais, de ce que je viens de dire; et moi je ne m'inquiète pas que l'on dise que je juge des autres par moi-même, car en cela on dit vrai. A mon avis, c'est pour punir cet excès de discrétion que Notre-Seigneur permet que certaines religieuses soient plus malades. C'est là du moins une miséricorde dont il a usé à mon égard; car prévoyant que j'aurais, bon gré, mal gré, à prendre quelque soin de ma santé, il a voulu que ce fût pour cause.

C'est une chose plaisante de voir les tourments que certaines religieuses se donnent par ce soin excessif de conserver leurs forces. Il leur vient quelquefois un désir de faire des pénitences sans règle ni mesure, et qui ne dure que deux jours, comme on dit. Le démon leur met ensuite dans l'esprit qu'elles ont fait tort à leur santé; il leur fait craindre la pénitence, et leur en inspire un tel effroi, qu'elles n'osent plus accomplir même celles qui sont

prescrites par leur ordre, ayant déjà vu par expérience combien cela leur était funeste. Ces religieuses n'observent pas les moindres points de la règle, comme le silence, qui ne saurait nuire à la santé. Ont-elles un mal de tête, aussitôt elles cessent d'aller au chœur, ce qui non plus ne les tuerait pas. Et elles veulent après cela inventer de leur chef des pénitences qui ne servent qu'à les rendre incapables de s'acquitter de celles qui sont d'obligation. Quelquefois c'est une souffrance fort légère qu'elles ont à endurer; et néanmoins elle est tellement grave à leurs yeux, qu'elles croient n'être plus obligées à rien, et satisfaire à leur devoir pourvu qu'elles demandent permission. Mais pourquoi, me direz-vous, la supérieure la donne-t-elle? Je réponds que si elle voyait l'intérieur, peut-être elle ne l'accorderait pas. Mais la religieuse lui parle d'une nécessité, un médecin appuie sa demande, une amie ou une parente est là qui pleure; que faire alors? La supérieure craint de manquer de charité; elle aime mieux que la faute tombe sur les autres que sur elle.

Ces choses peuvent quelquefois arriver dans les monastères: j'ai voulu les signaler ici, afin que vous les évitiez; car si le démon commence à nous effrayer par l'appréhension de la ruine de notre santé, nous ne ferons jamais rien. Daigne Notre-Seigneur nous donner sa lumière, afin qu'en tout nous ayons le bonheur d'agir selon sa divine volonté. Ainsi soit-il!

CHAPITRE XII

De la mortification, *suite*. — On doit supporter sans se plaindre les indispositions légères, et montrer de la patience dans les grands maux. — Qu'il faut assujettir le corps à l'esprit. — Bonheur dont on jouit quand on a remporté cette victoire.

Il me semble, mes sœurs, que c'est une imperfection de se plaindre sans cesse pour de légers maux. Si vous pouvez les endurer sans en parler, faites-le. Quand le mal est là, il se fait connaître autrement que par vos plaintes, il ne peut rester longtemps caché. Considérez que vous êtes ici en petit nombre; si vous vous aimez, et si vous avez de la charité, il suffirait qu'une d'entre vous prit cette mauvaise coutume pour causer beaucoup de peine à toutes les autres. Quant à celle qui est vraiment malade, elle doit le dire, et prendre ce qui est nécessaire; et si elle est affranchie de l'amour-propre, elle ressentira tant de peine de toute espèce de soulagements, qu'il n'y a pas à craindre qu'elle les prenne sans nécessité, ni qu'elle se plaigne sans sujet. Quand la nécessité existe, on commettrait une bien plus grande faute en ne le disant pas, qu'en prenant des soulagements sans besoin. Les sœurs se rendraient très coupables si alors elles ne témoignaient pas à la malade la plus vive compassion. Mais j'ose bien vous assurer que dans une maison où règne la charité, et où l'on est en si petit nombre, les soins ne manqueront jamais dans les

maladies. Ainsi, ce que je souhaite de vous, mes filles, c'est que vous sachiez supporter sans vous plaindre certaines légères souffrances, certains petits maux de femmes. Souvent c'est le démon qui les met dans l'imagination : tantôt ils s'en vont, et tantôt ils reviennent. Or, si vous ne perdez l'habitude d'en parler et de vous en plaindre, si ce n'est à Dieu, vous ne finirez jamais. Ce corps a cela de mauvais, que plus on lui prodigue de soulagements, plus il révèle de besoins nouveaux. On ne saurait croire combien il demande à être flatté ; la moindre nécessité est pour lui un prétexte spécieux ; et ainsi il trompe la pauvre âme, et l'empêche d'avancer dans la vertu. Songez, mes filles, combien il y a de pauvres malades qui n'ont personne à qui ils puissent se plaindre : voulez-vous être pauvres et bien traitées ? cela ne s'accorde pas. Pensez encore combien il y a de femmes mariées qui, en proie à de grandes souffrances et du corps et de l'âme, n'osent s'en plaindre de peur de fâcher leurs maris. Je puis dire qu'il y en a beaucoup, et même dans les rangs élevés de la société. Eh quoi ! pécheresse que je suis, pourrais-je donc oublier que nous ne sommes pas venues ici pour y être mieux traitées qu'elles ? O mes filles, qu'elles sont grandes les angoisses du monde auxquelles vous échappez ! Apprenez au moins à souffrir quelque petite chose pour l'amour de Dieu, sans que tout le monde le sache. Quoi ! une femme très mal mariée n'ose ouvrir la bouche ni se plaindre, de peur que son mari ne vienne à l'apprendre ; elle dévore sa peine sans trouver de consolation auprès de qui que ce soit ; et nous n'endurerions pas entre Dieu et nous quelques-unes de ces souffrances qu'il nous envoie pour nos péchés, alors surtout que nous voyons l'inutilité de nos plaintes pour les soulager !

Tout ce que je viens de dire ne s'applique point aux maux violents, tels qu'une grosse fièvre ; et alors même je

désire qu'on se plaigne avec modération, et que toujours on montre de la patience : je n'ai voulu parler que de ces maux légers que l'on peut endurer sur pied. Mais qu'advierait-il si ces pages venaient à être connues hors de cette maison? Que diraient de moi toutes les religieuses? Ah! de bon cœur je recevrais tous leurs petits traits, si quelqu'une devait s'amender par cette lecture. Car lorsqu'il s'en trouve une seulement dans un monastère qui se plaint ainsi des moindres maux, il arrive que le plus souvent on ne veut pas croire les autres, quelque grands que soient les maux dont elles se plaignent.

Rappelons-nous nos pères, ces ermites qui vécurent dans les siècles passés, et dont nous prétendons imiter la vie. Que de douleurs, et quel isolement! Que n'eurent-ils pas à endurer du froid, de la faim, du soleil, de la chaleur, n'ayant que Dieu pour témoin et pour confident de leur souffrance! Pensez-vous qu'ils fussent de fer? non, ils étaient aussi délicats que nous. Tenez pour certain, mes filles, que lorsque nous commençons à vaincre ces misérables corps, ils ne nous fatiguent plus autant. Assez d'autres s'occuperont de ce qui vous est nécessaire; quant à vous, affranchissez-vous de ce soin, à moins d'une évidente nécessité. Si nous ne nous résolvons à en finir une fois pour toutes avec la crainte de la mort et de la perte de la santé, nous ne ferons jamais rien. Vivez de telle sorte que vous n'ayez pas à redouter la dernière heure, et abandonnez-vous entièrement entre les mains de Dieu, acceptant tout ce qu'il lui plaira d'ordonner de vous. Qu'importe que nous mourions? Ce corps s'est tant de fois moqué de nous; pourquoi, à notre tour, ne nous moquerions-nous point quelquefois de lui? Croyez-m'en, une telle détermination est d'une plus haute importance que nous ne saurions penser. En effet, avec l'aide de Notre-Seigneur, venons-

nous à traiter ce corps en esclave, au bout d'un certain temps nous en demeurons maîtresses. Or, cet ennemi vaincu, l'on se sent un admirable courage pour soutenir tous les autres combats de cette vie. Daigne le Seigneur, qui en a le pouvoir, nous accorder cette grâce ! A mon gré, les avantages d'un tel combat ne sont compris que de ceux qui goûtent déjà les fruits de la victoire ; ils sont d'un tel prix, que qui pourrait les connaître avant de les posséder, se soumettrait de grand cœur aux plus rudes épreuves, pour arriver à exercer sur soi un si grand empire, et à jouir d'un si doux repos.

CHAPITRE XIII

Nécessité et excellence de la mortification intérieure. — Ce qu'il faut faire pour arriver à cette vertu. — Avec quel soin on doit réprimer les mouvements intérieurs de vanité, et combattre les désirs des prééminences.

Passons à d'autres choses qui ne laissent pas d'être fort importantes, quoiqu'elles ne le paraissent pas.

Dans le chemin de la perfection, tout nous semble d'abord pénible, et à juste titre, parce que c'est une guerre continuelle contre nous-mêmes. Mais lorsque nous commençons à nous mettre à l'œuvre, Dieu de son côté opère si puissamment dans notre âme, il la comble de tant de faveurs, que tous les travaux et toutes les souffrances de cette vie lui semblent peu de chose. Pour nous, religieuses, le plus difficile est déjà fait. Nous avons abdiqué notre liberté par amour pour Dieu, et nous l'avons remise au pouvoir d'autrui. De plus, nous nous sommes engagées à jeûner, à garder le silence, à vivre dans une étroite clôture, à assister au chœur et à l'office, sans parler de plusieurs autres observances pénibles à la nature. Dans un tel genre de vie, quel que soit notre désir de nous traiter avec délicatesse, nous ne le pourrons que très rarement. Peut-être, hélas! dans tant de monastères que j'ai vus, suis-je la seule à qui cela soit arrivé. Pourquoi ne travaillions-nous pas avec une égale ardeur à pratiquer la mortification intérieure? Elle rend beaucoup plus méritoires

et plus parfaites toutes les actions de la vie religieuse, et elle nous y fait trouver plus de douceur et de repos.

Comment arriver à cette mortification intérieure? En nous accoutumant peu à peu à vaincre notre volonté et les désirs de la nature, même dans les petites choses, jusqu'à ce que nous ayons entièrement assujetti le corps à l'esprit. Tout ou presque tout consiste à renoncer au soin de nous-mêmes, et à ce qui regarde notre satisfaction. Le moins que puisse faire une âme qui a commencé à servir Dieu véritablement, c'est de lui faire l'offrande de sa vie, après lui avoir donné sa volonté. Qu'a-t-elle à craindre en agissant de la sorte? Est-il un religieux fervent, est-il un homme d'oraison qui, aspirant à jouir des faveurs de Dieu, ne souhaite donner sa vie pour lui, et endurer même le martyre? Or, vous le savez, mes sœurs, la vie d'un bon religieux et de celui qui veut être du nombre des amis intimes de Dieu, est un long martyre. Je dis long, en comparaison de celui qu'enduraient ceux à qui, en haine de la foi, on tranchait la tête. Mais il est court, eu égard à la brièveté de cette vie, dont le terme, jamais éloigné, est si voisin pour certaines personnes. Et que savons-nous si notre vie ne finira point une heure ou même un moment après que nous aurons pris la résolution de servir Dieu de tout notre cœur? Cela est possible. L'on ne peut faire aucun fondement sur ce qui doit finir; et si l'on pense que chaque heure peut être pour nous la dernière, qui sera celui qui ne voudra la bien employer?

Croyez-moi, mes sœurs, le plus sûr est de nous exciter par ces considérations. Ainsi, accoutumons-nous à contredire en tout notre volonté; et si vous y apportez le soin que j'ai dit, vous arriverez insensiblement, et sans savoir comment, au comble de ce renoncement intérieur. Il paraît bien rigoureux, il est vrai, de dire que nous ne devons faire

notre volonté en rien ; mais c'est lorsqu'on ne dit pas en même temps les douceurs, les délices, la sécurité, qui accompagnent cette abnégation, et les précieux avantages qu'on en retire, même pendant cette vie. Comme dans ce monastère vous vous exercez toutes à la mortification intérieure, je puis dire, à bon droit, que le plus difficile est déjà fait. Vous vous excitez les unes les autres, vous vous entr'aidez, et vous rivalisez de zèle à qui ira plus loin dans la pratique de cette vertu.

Il faut apporter un soin extrême à réprimer nos mouvements intérieurs, surtout en ce qui concerne les prééminences. Notre divin Maître nous préserve, je le lui demande par sa sainte passion, d'avoir jamais volontairement ces pensées dans notre esprit, ou ces paroles dans notre bouche : « Je suis plus ancienne dans l'ordre que cette religieuse ; je suis plus âgée que celle-ci ; j'ai plus travaillé que celle-là ; on traite une telle mieux que moi. » Il faut rejeter ces pensées à l'instant où elles se présentent. Car si vous vous y arrêtez, et si vous les communiquez à d'autres, elles deviendront une peste et la source de grands maux. Si jamais vous avez une prieure qui souffre, même tant soit peu, de pareilles choses, croyez qu'en punition de vos péchés Dieu a permis qu'elle soit en charge, pour être le commencement de votre perte ; et priez instamment ce Dieu de bonté de venir à votre secours, car vous êtes en péril.

Vous trouverez peut-être que j'insiste beaucoup sur ce point, et que mon langage est bien sévère. Après tout, direz-vous, Dieu ne répand-il pas ses faveurs sur des âmes qui ne sont pas dans un si parfait détachement ? Cela arrive, je l'avoue, mais c'est lorsque, dans sa sagesse infinie, Dieu voit qu'une pareille conduite convient pour porter ces âmes à tout abandonner à cause de lui. Je n'appelle pas tout abandonner, que d'entrer dans l'état religieux :

on en peut être légitimement empêché; et il n'est pas de lieu où une âme parfaite ne puisse vivre dans le détachement et l'humilité; à la vérité, loin des grands secours qu'on trouve dans la retraite, il lui en coûtera un peu plus de travail. Mais croyez-moi, mes filles, l'amour des prééminences et l'attache au bien temporel peuvent exister dans les monastères comme ailleurs; si les occasions en sont moins fréquentes, la faute est aussi plus grande. Or qu'arrivera-t-il aux religieuses qui tombent dans ce double défaut? En vain elles auront passé de longues années dans l'exercice de l'oraison, ou pour mieux dire de la spéculation, car enfin la parfaite oraison corrige ces mauvaises inclinations de l'âme, elles ne feront jamais de grands progrès dans la vie spirituelle, et elles ne parviendront jamais à jouir du véritable fruit de l'entretien avec Dieu.

Considérez, mes filles, s'il vous importe peu de détruire des germes d'orgueil si funestes à la perfection à laquelle vous devez tendre. Au reste, vous n'en serez pas plus honorées, et vous perdrez au lieu de gagner; ainsi déshonneur et perte vont ici de compagnie. Que chacune de vous considère ce qu'elle a d'humilité et elle verra les progrès qu'elle a faits dans la vie spirituelle.

Il me semble que sur ce qui regarde les prééminences, le démon n'oserait tenter, non pas même d'un premier mouvement, une personne qui est véritablement humble: il est trop clairvoyant pour ne pas craindre le coup qui le menace. En effet, il est impossible qu'une âme profondément humble ne retire un grand profit d'une tentation de ce genre, et qu'elle n'en demeure plus affermie dans l'humilité. Que se passera-t-il? Cette âme, pour se confondre, jettera un regard sur toute sa vie. Elle verra ce dont elle est redevable à Dieu, et le peu qu'elle a fait pour lui. Elle admirera ce merveilleux abaissement par lequel ce grand

Dieu a voulu descendre jusqu'à nous afin de nous donner l'exemple de l'humilité. Enfin elle considérera ses péchés, et le lieu où elle aurait mérité d'être en punition de tant d'offenses. Pénétrée de confusion à cette vue, non seulement elle sortira victorieuse de l'attaque, mais tellement riche de mérites, que le démon n'osera plus revenir à la charge, de peur d'avoir la tête brisée.

Voici sur cette matière un avis que je vous prie de ne pas oublier. Voulez-vous vous venger du démon, et être promptement délivrées de la tentation, ne vous contentez pas de la victoire que vous remportez à l'intérieur ; faites-la encore tourner au profit de vos sœurs en les édifiant par des actes d'humilité. Ainsi, dès que vous serez tentées, allez trouver la supérieure, et priez-la de vous commander quelque office bas ; ou bien, sans recourir à elle, livrez-vous-y de votre mieux ; et, dans cet exercice, appliquez-vous de préférence à vaincre votre volonté dans les choses qui lui répugnent. De cette manière, la tentation durera peu, je vous assure.

Dieu nous garde de ces personnes qui veulent allier à son service les intérêts de leur honneur ! C'est là un déplorable calcul. Comme je l'ai déjà dit, l'honneur se perd dès qu'on le recherche, principalement en ce qui regarde le désir des charges. Il n'est point de poison dans le monde qui tue aussi promptement le corps, que ce dangereux orgueil ne tue la perfection dans une âme.

Mais, direz-vous peut-être, ce sont là de petites choses naturelles à tout le monde ; il ne faut point par conséquent s'en mettre beaucoup en peine. Gardez-vous bien de les traiter légèrement. Cet amour des prééminences grandit comme l'écume au rivage des mers. Il n'y a rien de petit quand le péril est aussi grand qu'il l'est dans ces points d'honneur et dans ces examens de l'amour-propre sur les

prétendus torts que l'on peut nous avoir faits. En voulez-vous savoir une raison entre plusieurs autres? La voici : le démon commence à vous tenter à propos d'une chose légère, mais il la peint comme très grave aux yeux d'une de vos sœurs ; celle-ci croira faire un acte de charité en venant vous dire qu'elle ne comprend pas comment vous pouvez endurer un tel affront, qu'elle prie Dieu de vous donner de la patience, que vous lui devez offrir cette injure, et qu'un saint ne pourrait souffrir davantage. L'esprit de ténèbres met sur la langue de cette religieuse mille raisons qui vous émeuvent. Supposons que vous vous déterminez à souffrir ce déplaisir ; il vous reste une tentation de complaisance et de vaine gloire pour une chose que cependant vous n'avez point soufferte avec la perfection que vous auriez dû. Notre nature est si faible ! En convenant qu'il n'y a rien à souffrir dans telle épreuve, nous croyons néanmoins faire acte de vertu en la supportant, et nous ne laissons pas de la sentir. A combien plus forte raison y serons-nous sensibles quand nous verrons que les autres en sont touchés pour l'amour de nous ! C'est ainsi que l'âme perd les occasions qu'elle avait de mériter ; elle demeure plus faible, et elle laisse la porte ouverte au démon pour une attaque plus dangereuse. Ce n'est pas tout ; lors même que vous serez dans la résolution de souffrir avec patience, voici ce qui pourra arriver : d'imprudentes compagnes viendront vous dire que vous êtes une insensée, une stupide, et qu'après tout il est bon de sentir les choses. Oh ! pour l'amour de Dieu, mes chères filles, que nulle d'entre vous ne se laisse aller à cette indiscrete charité de témoigner de la compassion en rien de ce qui a rapport à ces injures imaginaires ; car ce serait imiter les amis et la femme du saint homme Job.

CHAPITRE XIV

De la mortification intérieure, *suite*. — Une religieuse doit fuir les maximes du monde sur l'honneur, et mettre sa gloire à partager les humiliations de Jésus-Christ, son Époux. — Celle qui ne tend point là, et qui incline vers le monde, n'est point faite pour le Carmel.

Je vous le dis souvent, mes sœurs, et maintenant je veux vous le laisser par écrit ici, afin que vous n'en perdiez pas le souvenir. Non seulement les religieuses de cette maison, mais encore toutes les personnes qui aspirent à devenir parfaites, doivent fuir de mille lieues des paroles telles que celles-ci : « J'avais raison ; on m'a fait tort ; il n'y avait aucun motif de me traiter de la sorte. » Dieu nous garde, s'il lui plaît, de ces malheureux propos ! Y avait-il donc, à votre avis, quelque raison aux injures qu'endura notre bon Maître ? Y en avait-il à tant d'outrages, à tant d'injustices qu'on lui fit souffrir ? J'ignore vraiment ce qu'est venue chercher dans un monastère une religieuse qui ne veut porter d'autres croix que celles qui sont méritées. Elle peut s'en retourner dans le monde, où toutes ses belles prétentions ne la mettront pas à l'abri de mille déplaisirs. Que pouvez-vous souffrir de si rude, que vous ne méritiez de souffrir encore davantage ? Dès lors, quelle raison avez-vous de vous plaindre ? Pour moi, je déclare que je n'en vois aucune.

Donnons, je le veux, un libre cours à nos plaintes,

lorsqu'on nous rend quelque honneur, qu'on nous traite bien, ou qu'on nous prodigue des soins délicats ; car c'est contre toute raison que l'on en use de la sorte envers nous en cette vie. Mais quant à ces prétendus torts qu'on nous fait, que nous appelons ainsi, et qui ne méritent pas ce nom, je ne vois pas quel sujet nous pouvons avoir de nous en plaindre. Ou nous sommes épouses du Roi de gloire, ou nous ne le sommes pas. Si nous le sommes, est-il quelque femme honnête qui, fût-ce même contre son désir et sa volonté, ne se croie obligée de prendre part aux outrages que l'on fait à son mari ? Enfin, honneur ou déshonneur, tout n'est-il pas commun entre eux ? Et puisque, en qualité d'épouses, nous prétendons régner un jour avec notre céleste Époux, et partager ses joies, n'y aurait-il point de la folie à ne vouloir participer en rien à ses injures et à ses travaux ? Dieu nous préserve d'une prétention si insensée ! Mais, au contraire, que celle d'entre nous qui semblera la moins considérée, se tienne pour la plus heureuse ; et elle le sera véritablement, si elle supporte ce mépris comme elle le doit ; car elle ne saurait manquer d'être honorée en cette vie et en l'autre. Veuillez m'en croire sur ce point ; mais, que dis-je ? et quelle n'est pas ma folie de vous demander d'ajouter foi à mes paroles, quand la Sagesse incréée a elle-même prononcé là-dessus ? Efforçons-nous d'imiter en quelque chose la parfaite humilité de la très sainte Vierge, dont nous avons l'honneur de porter l'habit. Ce seul nom de religieuses de la Vierge doit nous remplir de confusion ; car quelque grande que nous paraisse notre humilité, elle sera toujours bien éloignée de celle qu'exigerait de nous le titre de filles d'une telle Mère, et d'épouses d'un tel Époux.

Si l'on ne travaille promptement à déraciner ces imperfections dont j'ai parlé, ce qui paraît aujourd'hui

n'être rien deviendra peut-être demain un péché véniel, et si dangereux, que, si on le néglige, il sera suivi de beaucoup d'autres : c'est là une chose très pernicieuse dans les communautés. Combien ne doivent donc point veiller sur elles-mêmes les religieuses sujettes à ces défauts, afin de ne pas nuire à celles qui travaillent à leur faire du bien et à les édifier par leurs bons exemples !

Si nous comprenions quel grand mal c'est de laisser introduire une mauvaise coutume, nous aimerions mieux mourir que d'en être cause. Après tout, ce ne serait que la mort du corps ; mais les pertes que l'on fait éprouver aux âmes ont des suites tout autrement funestes ; on peut même dire qu'elles n'ont point de fin. En effet, de nouvelles religieuses remplaçant toujours celles qui meurent, il pourra se faire qu'elles se portent plutôt à suivre une mauvaise coutume introduite par nous, qu'à imiter plusieurs vertus qu'elles verront dans leurs sœurs. Pour la mauvaise coutume, le démon ne la laisse point périr ; quant aux vertus, il suffit de la faiblesse de notre nature pour nous les faire perdre.

Oh ! qu'elle ferait une grande œuvre de charité, et qu'elle rendrait un grand service à Dieu, la religieuse qui, voyant qu'elle ne peut observer les usages établis parmi nous, le reconnaît sincèrement, et s'en irait de notre monastère ! Qu'elle songe que c'est le parti qu'elle a à prendre, si elle ne veut trouver un enfer dès ce monde ; et Dieu veuille qu'elle n'en trouve point un second dans l'autre ! Elle a cela à craindre pour plusieurs raisons qui peut-être ne seront connues ni d'elle ni des autres comme elles le sont de moi.

Veillez, mes filles, me croire sur ce point, sinon, le temps se chargera de vous montrer la vérité de ce que j'avance. Notre but ici n'est pas seulement de vivre en

religieuses, mais aussi comme les solitaires du désert, par conséquent de nous détacher de toutes les créatures. Aussi voyons-nous que Notre-Seigneur fait particulièrement cette grâce à celles qu'il a choisies pour cette maison. Et si ce détachement n'a pas encore atteint toute sa perfection, il est manifeste qu'elles y tendent : témoin leur joie, leur allégresse à la pensée qu'elles n'auront plus à s'occuper des choses du siècle ; témoin, les délices qu'elles goûtent dans tous les exercices de la vie religieuse.

Je le répète, que celle qui incline vers les choses du monde, et à laquelle on ne voit point faire de progrès dans la vertu, sorte de ce monastère ; et si elle persiste à vouloir être religieuse, qu'elle entre dans un autre couvent ; autrement elle verra ce qui lui en arrivera. Qu'elle ne se plaigne point de moi, et ne m'accuse point de ne lui avoir pas bien fait connaître à l'avance ce qui se pratique dans ce monastère que j'ai fondé. S'il y a un paradis sur la terre, c'est cette maison, mais seulement pour les âmes qui n'ont d'autre désir que de contenter Dieu, et qui ne cherchent en rien leur propre contentement ; pour elles, la vie qu'on y mène est souverainement agréable. Quant à celle qui désirerait autre chose que de plaire à Dieu, elle ne saurait y être heureuse, parce qu'elle ne l'y trouvera pas ; et semblable à une personne dégoûtée à qui les meilleurs aliments font mal au cœur, elle vivra mécontente au milieu des plus saints exercices. Cette personne fera mieux son salut en quelque autre lieu ; il pourra arriver que peu à peu elle y acquerra la perfection qu'elle ne peut souffrir ici, parce qu'on l'y embrasse tout d'un coup. Car bien que pour l'intérieur on donne du temps pour arriver à un entier détachement et à une mortification parfaite, pour ce qui est de l'extérieur l'on exige qu'on se mette promptement en harmonie avec les autres. Que si, voyant

toutes les religieuses pratiquer ce que j'ai dit, et se trouvant toujours en si bonne compagnie, une novice n'avance pas en un an, je crains qu'elle n'avance pas davantage en plusieurs années, et qu'au lieu d'avancer elle ne recule. Je ne prétends pas qu'elle doive remplir ses obligations aussi parfaitement que les autres ; mais au moins doit-elle faire connaître que la santé de son âme se fortifie peu à peu, et prouver ainsi que sa maladie n'est pas mortelle, ce qui du reste se voit incontinent.

CHAPITRE XV

Combien il importe de ne point admettre à la profession les personnes qui n'ont point les qualités dont la sainte vient de parler.

Dieu, je n'en doute pas, favorise beaucoup les âmes en qui il voit une ferme détermination d'être à lui. C'est pourquoi, quand une personne veut entrer chez nous, il faut examiner avec soin si c'est bien le désir d'être toute à Dieu qui l'amène, et si ce n'est pas plutôt pour échapper à une position gênée dans le monde, ce qui arrivera à plusieurs. Notre-Seigneur peut, il est vrai, corriger ce qu'il y a de défectueux dans ce dernier motif, quand la personne est douée d'un sens droit ; mais quand elle manque de cette rectitude de jugement, il ne faut en aucune façon l'admettre : une personne de cette sorte non seulement ne voit pas l'imperfection du motif qui la fait entrer, mais elle est incapable de comprendre les bons avis qu'on lui donnerait pour l'éclairer. La plupart de celles qui ont peu de jugement, s'imaginent qu'elles savent mieux que les plus sages ce qui leur convient. A mon avis, c'est là un mal incurable, parce qu'il est bien rare qu'il ne soit accompagné de malice. On pourrait le tolérer dans une communauté très nombreuse ; mais pour nous qui sommes en si petit nombre, nous ne le pouvons point.

Lorsqu'une personne d'un esprit droit commence à

s'affectionner au bien, elle s'y attache fortement, parce qu'elle voit que c'est le meilleur et le plus sûr; et si elle ne contribue pas beaucoup au progrès spirituel des autres, elle les aidera du moins par ses bons conseils, et leur sera utile en beaucoup d'autres manières, sans être à charge à qui que ce soit. Mais quand il y a défaut de jugement dans une personne, je ne vois pas en quoi elle peut être utile à une communauté; elle pourrait, au contraire, lui être fort nuisible.

Ce manque de sens ne se découvre pas de prime abord; car il y en a plusieurs qui parlent bien, et qui comprennent mal; il en est d'autres qui parlent peu et assez mal, et dont l'esprit est cependant capable de beaucoup de choses. Enfin il est des âmes qui, saintement simples, sont très ignorantes en ce qui regarde les affaires et la manière d'agir du monde, et fort savantes dans la manière de traiter avec Dieu. C'est pour cela qu'il faut examiner avec un très grand soin celles qu'on reçoit, et ne les admettre à la profession qu'après une longue épreuve. Que le monde sache une fois pour toutes que vous avez la liberté de les renvoyer à leurs parents. Dans un monastère où il y a autant d'austérités que dans celui-ci, vous pouvez avoir plusieurs raisons qui vous y obligent. Dès qu'on verra que c'est notre usage, on ne le tiendra plus à injure.

Je parle de la sorte à cause du malheur des temps où nous vivons. En vain nos prédécesseurs dans l'état religieux nous ont fait une loi de cette conduite, l'on est si faible de nos jours, qu'on se croit obligé à tenir une conduite contraire, de crainte de déplaire aux parents. Dieu veuille que les religieuses qui reçoivent ainsi des novices, ne le payent pas en l'autre vie! jamais elles ne manquent de prétextes pour se persuader que cela se peut légitimement.

C'est une affaire de la plus haute importance que le

choix et l'admission des novices. Chaque religieuse doit s'en préoccuper sérieusement, la recommander à Notre-Seigneur, et encourager la prieure à s'élever au-dessus de toute considération humaine, pour ne voir que la gloire de Dieu. Le bien de l'ordre en dépend en grande partie; aussi je conjure le Seigneur qu'il daigne vous éclairer de sa lumière. C'est pour vous un précieux avantage de ne pas recevoir de dot; là où l'on en reçoit, il peut arriver que faute de pouvoir rendre un argent qu'on n'a plus, on laisse dans le monastère le larron qui dérobe le vrai trésor, ce qui est bien triste. Quant à vous, mes filles, ne vous laissez jamais aller à une fausse compassion pour quelque personne que ce soit, dès qu'elle n'est pas propre à l'ordre; au lieu de procurer le bien du monastère en la conservant, vous ne lui ferez que du mal.

CHAPITRE XVI

Du grand bien qu'il y a à ne se point excuser, alors même que l'on se voit condamner sans être coupable.

C'est pour moi une grande confusion de parler d'un tel sujet : j'aurais au moins dû pratiquer tant soit peu ce que je vais vous dire concernant cette vertu, et j'avoue que j'y ai fait très peu de progrès. Jamais je ne manque de quelque raison pour me persuader qu'il est mieux de m'excuser. Quelquefois, je le sais, cela est permis, et ce serait mal de ne point le faire ; mais je n'ai pas la discrétion, ou pour mieux dire, l'humilité qui me serait nécessaire pour faire ce discernement. Oui, il faut être véritablement humble pour se voir condamner sans être coupable, et se taire : on imite alors de bien près l'Agneau divin qui a effacé toutes nos fautes. Je vous en conjure, mes filles, adonnez-vous de tout votre cœur à l'exercice de cette vertu, vous en retirerez les plus précieux avantages. Faites tous vos efforts pour ne vous rendre coupables d'aucune faute ; ensuite, croyez-m'en, prenez le parti de ne vous point excuser : je ne vois absolument aucun avantage à le faire, si ce n'est, comme je l'ai dit, en certaines circonstances où l'on pourrait causer de la peine ou du scandale en ne déclarant pas la vérité. Celui qui aura plus de discrétion que je n'en ai, verra aisément quand il est convenable de parler.

Il est très important, à mon avis, de s'exercer dans cette vertu, en d'autres termes, de tâcher d'obtenir de Notre-Seigneur la véritable humilité, qui en est la source. En effet, celui qui est véritablement humble, doit désirer sincèrement d'être méprisé, persécuté, et condamné sans sujet, même en des choses graves. S'il veut imiter Notre-Seigneur, en quoi le peut-il mieux? Il n'a besoin pour cela ni de forces corporelles, ni de l'aide de qui que ce soit, si ce n'est de Dieu seul.

Je voudrais, mes sœurs, que ces grandes vertus fussent la matière de notre étude et de notre pénitence. Je vous retiens, vous le savez, pour les pénitences excessives, parce qu'elles peuvent nuire à la santé quand on s'y livre sans discrétion. Ici rien de pareil à craindre; quelque grandes que soient les vertus intérieures, elles n'enlèvent point les forces du corps nécessaires pour servir la communauté, et elles communiquent à l'âme une admirable énergie. Comme je vous l'ai dit autrefois, prenez d'abord la coutume de vous vaincre dans les plus petites choses, et vous vous rendrez capables de remporter la victoire dans les grandes. Quant à moi, jamais je n'ai eu occasion de faire cette épreuve en des choses de conséquence; jamais je n'ai ouï dire du mal de moi, que je ne visse clairement qu'il y avait sujet de me condamner bien davantage; et, si j'étais innocente de ce dont on m'accusait, j'étais coupable de tant d'autres fautes envers Dieu, qu'il me semblait que c'était me faire une grande grâce de ne point les dire. J'ajoute que j'ai toujours aimé mieux être blâmée de fautes supposées, que de mes fautes réelles.

Il sert beaucoup pour acquérir cette vertu de méditer profondément les précieux avantages dont elle est la source, et comment, tout bien considéré, jamais on ne nous condamne sans que nous ayons des fautes à nous

reprocher. Hélas ! nous en sommes toujours remplies ; le juste tombe sept fois par jour, et ce serait mentir que de dire que nous sommes sans péché. Ainsi, lors même que nous sommes injustement accusées sur un point, jamais en réalité nous ne sommes entièrement exemptes de fautes, comme l'était notre bon Jésus.

O mon tendre Maître, quand je considère en combien de manières vous avez souffert sans l'avoir mérité en aucune façon, je ne comprends plus, je ne sais plus où j'avais l'esprit lorsque je désirais de ne pas souffrir, ni où je suis maintenant encore lorsque je m'excuse. Vous n'ignorez pas, ô mon souverain Bien, que s'il y a quelque chose de bon en moi, c'est un don qui ne me vient point d'autres mains que des vôtres. Vous coûte-t-il davantage, Seigneur, de donner beaucoup que de donner peu ? Si vous aviez égard au mérite, n'étais-je pas indigne des faveurs que vous m'avez déjà faites ? Quoi ! je pourrais désirer que quelqu'un pensât favorablement d'une créature aussi mauvaise que moi, après que l'on a dit tant de mal de vous qui êtes le bien au-dessus de tous les biens ! Non, non, mon Dieu, cela ne peut se souffrir. Et vous, mon cher Maître, ne souffrez point qu'il y ait jamais en votre servante rien qui déplaît à vos yeux. Considérez que ma pauvre âme est aveugle, et qu'elle se contente de bien peu de chose dans votre service. Ah ! donnez-moi lumière, et faites que je désire du fond du cœur d'être abhorrée du monde entier, puisque je vous ai délaissé si souvent, vous mon Dieu, qui m'aviez toujours aimée avec tant de fidélité ! Qu'est ceci, Dieu de mon cœur ? Quel profit croyons-nous donc retirer, de contenter les créatures ? Et que nous importe que toutes ensemble nous condamnent, pourvu que vos regards, Seigneur, ne trouvent aucune faute en notre âme ?

O mes sœurs, c'est parce que nous ne comprenons pas

assez cette vérité, que nous ne sommes pas parfaites. Vou-lons-nous le devenir, il faut nous pénétrer profondément d'une vérité si salutaire, et nous appliquer sans cesse à discerner ce qui est de ce qui n'est pas. Quand il n'y aurait, dans une fausse accusation intentée contre vous, d'autre avantage que la honte qu'éprouvera la personne qui vous accuse en voyant que vous vous laissez condamner injustement, ne serait-ce pas un très grand bien? Un acte de ce genre parle quelquefois plus éloquemment que dix sermons; et puisqu'il nous est interdit par l'apôtre et par notre incapacité naturelle de prêcher de paroles, efforçons-nous de le faire par les œuvres : c'est pour toutes un devoir. Quelque étroite que soit la clôture qui vous dérobe aux yeux du monde, ne pensez pas que le mal ou le bien que vous ferez doive rester secret; et parce que vous ne vous excusez point, gardez-vous bien de croire, mes filles, que vous deviez rester sans défenseur. Voyez comment Notre-Seigneur prit la parole en faveur de Madeleine, soit dans la maison du Pharisien, soit lorsque sa sœur Marthe l'accusait devant lui. Il n'usera pas envers vous de la rigueur dont il usa envers lui-même, car il ne permit au bon larron de prendre sa défense que lorsqu'il était déjà attaché à la croix. Ainsi le divin Maître suscitera quelqu'un pour vous défendre, et quand il ne le fera pas, c'est que la chose ne sera point nécessaire.

J'ai moi-même l'expérience de ce que je vous dis, et rien n'est plus véritable. Toutefois je désire que cet espoir de trouver des défenseurs ne soit pas le motif qui vous détermine à la pratique d'une si belle vertu : je souhaite qu'au fond de votre cœur vous ayez de la joie de n'être point justifiées. Vous verrez avec le temps les admirables progrès que l'on fait en marchant par cette voie : c'est ainsi que s'acquiert la liberté d'esprit, et cette heureuse

indifférence sur tout ce que l'on peut dire de nous, soit en bien, soit en mal, l'âme n'y prenant pas plus de part que s'il était question d'une personne étrangère. De même qu'il ne nous vient point à l'esprit de répondre à deux personnes qui s'entretiennent ensemble, parce que ce n'est pas à nous qu'elles s'adressent; de même, ayant pris la salutaire habitude de nous taire dans les occasions où nous sommes injustement accusées, il nous semblera que ce n'est point à nous qu'on parle. Ceci paraîtra impossible aux âmes très sensibles et peu mortifiées. Dans les commencements, la pratique, je l'avoue, en est difficile; mais je sais qu'avec la grâce de Dieu on peut obtenir cette liberté, cette abnégation et ce détachement de soi-même.

CHAPITRE XVII

Qu'il faut, avant de prétendre à la contemplation, s'appliquer à acquérir les grandes vertus du christianisme. — Que même l'oraison mentale, pour être bien faite, doit reposer sur ce fondement. — Dieu n'élève d'ordinaire à la contemplation que les âmes qui pratiquent les vertus dans un degré éminent. — Pour quelle raison il élève quelquefois à cet état des âmes imparfaites. — Comment Notre-Seigneur aime et défend les âmes qui sont à lui sans réserve.

Souffrez, mes filles, qu'avant de vous montrer, selon votre désir, le chemin de la contemplation, je parle avec quelque étendue de certains points de la vie spirituelle, qui d'abord vous paraîtront peu importants, mais qui le sont beaucoup à mon avis. Que si vous ne voulez ni les entendre ni les pratiquer, restez alors toute votre vie avec votre oraison mentale. Je vous déclare à vous, et à toutes les âmes qui, sans suivre la route que j'indique, prétendent, à votre exemple, s'élever à la contemplation, que vous n'y arriverez jamais. C'est ce qu'une expérience de vingt ans me donne le droit de vous dire; il se peut faire néanmoins que je me trompe, en jugeant des autres par moi-même.

Comme peut-être quelques-unes d'entre vous ne savent pas bien ce que c'est que l'oraison mentale, mon dessein est de vous en parler; et plutôt à Dieu que chacune de nous pratiquât cette oraison avec toute la perfection qu'elle exige! Mais je crains que vous n'ayez beaucoup de peine à en venir là; si vous ne travaillez avec ardeur à

acquérir les vertus; à la vérité, il n'est pas requis pour la simple oraison mentale de les posséder dans un degré aussi éminent que pour la contemplation.

Non, mes filles, jamais le Roi de gloire ne viendra dans notre âme, j'entends pour lui être uni, si nous ne faisons de vrais efforts pour acquérir les vertus dont je parlais dans le précédent chapitre. Je veux expliquer ma pensée; car si vous me surpreniez à vous dire quelque chose qui ne fût point véritable, vous ne me croiriez plus en rien, et vous auriez raison si je le faisais de propos délibéré; mais Dieu me garde d'une si grande faute! S'il m'arrive de m'écarter de la vérité, ce sera pour n'en savoir pas davantage, ou faute d'intelligence. Je veux donc dire que quelquefois il plaira à Dieu d'accorder cette insigne faveur de l'union à des personnes qui sont en mauvais état, afin de les retirer par ce moyen d'entre les mains du démon.

O mon tendre Maître, que de fois des âmes rachetées par vous vous mettent aux prises avec ce mortel ennemi! N'était-ce pas assez, pour nous apprendre à le vaincre, d'avoir souffert qu'il vous prit entre ses bras quand il vous porta sur le haut du temple? Quel spectacle, mes filles, que celui de ce divin soleil saisi par les ténèbres! De quelle terreur dut être agité ce malheureux esprit, sans toutefois en comprendre la cause, parce qu'il plut à Dieu de la lui cacher! Bénédiction et louange sans fin à la bonté, à la miséricorde ineffable de notre Sauveur! Mais quelle honte, je le répète, que des chrétiens le livrent ainsi chaque jour aux étreintes d'un si abominable monstre! Vous eûtes besoin, Seigneur, pour vaincre ce maudit, d'une force aussi grande que la vôtre. Mais, sur la croix, comment n'avez-vous pas été affaibli par tant de supplices que vous aviez soufferts? Oh! qu'il est bien vrai que l'amour guérit lui-même toutes les blessures qu'il fait! Aussi je crois fermement, ô mon tendre

Jésus, que si vous eussiez voulu survivre à vos tourments et à vos douleurs, le même amour qui vous les fit endurer pour nous, aurait, sans nul autre remède, refermé vos plaies. Oh ! si ce baume, cet amour, était répandu sur tout ce qui me cause de la peine et de l'angoisse, que de grand cœur, mon Dieu, j'irais au-devant de toutes les souffrances, sûre d'être guérie par un remède si salutaire !

Je reviens à ce que je disais : il est des âmes que Dieu sait pouvoir gagner par le moyen de ses faveurs. Quoiqu'il les voie entièrement livrées à la dissipation, il ne veut pas qu'il tienne à lui que ces âmes ne reviennent. Ainsi, malgré le mauvais état et le dénuement de vertus où elles sont, il leur accorde des goûts, des délices, des tendresses, qui commencent à exciter en elles de saints désirs ; quelquefois même, mais rarement, il les fait entrer dans une contemplation qui, à la vérité, dure peu. Il en use ainsi, comme j'ai dit, pour éprouver si, au moyen de ses faveurs, elles voudront se disposer à jouir souvent de ses visites. Si elles ne s'y disposent pas, c'est une grande infidélité ; qu'elles me pardonnent de le leur dire, ou plutôt daignez vous-même leur pardonner, Seigneur : c'est un bien grand mal, que des âmes à qui vous avez donné un si libre accès près de vous, vous quittent pour accorder leur affection aux choses de la terre.

Je crois qu'il est plusieurs personnes que Notre-Seigneur éprouve de cette manière, et que peu se disposent à jouir d'une si précieuse faveur. Lorsque le divin Maître l'accorde à une âme et qu'elle est fidèle à y répondre, je tiens pour certain qu'il ne cesse plus de l'enrichir qu'il ne l'ait conduite à un degré très élevé de perfection. Que si nous ne nous donnons pas à lui d'une manière aussi ferme et aussi absolue qu'il se donne à nous, c'est beaucoup qu'il nous laisse dans l'oraison mentale, et nous visite de temps

en temps comme des serviteurs qui travaillent à sa vigne. Mais il garde, et à juste titre, ses prédilections pour ceux qui se sont donnés à lui sans réserve; ce sont là ses enfants bien-aimés; il ne peut se résoudre à les éloigner de lui, et il ne les éloigne point en effet, parce qu'eux-mêmes ne veulent plus s'éloigner un instant de sa présence. Il les fait asseoir à sa table, et, avec toute la tendresse d'un père, il leur sert ces mets délicieux dont il se nourrit lui-même.

Oh! mille fois heureuses les âmes qui n'aspirent sur la terre qu'à cette ineffable union avec Dieu! O fortuné abandon de toutes les choses basses et périssables, qui nous élève à ce comble de gloire! O mes filles! quand vous serez ainsi dans les bras de Dieu, que vous importera que le monde entier vous condamne? Que pourriez-vous avoir à redouter? Le Tout-Puissant est votre défenseur; d'un mot il a créé le monde, et vouloir, pour lui, c'est faire. Ne craignez donc pas qu'il souffre que l'on parle contre vous, à moins que ce ne soit pour votre plus grand bien; il ne porte pas si peu d'amour à ceux de qui il est aimé! S'il en est ainsi, pourquoi, mes sœurs, ne lui témoignerions-nous pas tout l'amour dont nous sommes capables? Est-il pour nous un plus bel échange que de lui donner notre amour en retour du sien? Lui, il peut tout; nous, nous ne pouvons rien que ce qu'il nous fait pouvoir. Au fond, qu'est-ce que nous faisons pour vous, ô Seigneur, de qui nous tenons l'être? Nous prenons une petite résolution de vous servir, voilà tout: en vérité ce n'est rien. Mais si, dans son adorable bonté, le divin Maître veut qu'à l'aide de ce rien nous méritions le tout, ne soyons pas si insensées que de ne point nous rendre à son désir.

O Seigneur, tout notre mal vient de ce que nous ne tenons pas nos yeux attachés sur vous. Si nous ne considérons point autre chose que le chemin, nous arriverions bientôt; mais hélas! nous faisons mille chutes, mille faux

pas, nous nous égarons de la route, parce que, je le répète, nous ne tenons pas les yeux fixés sur vous qui êtes le chemin véritable. On dirait, Seigneur, que nous n'avons jamais fait un pas dans ce chemin, tant il nous paraît nouveau. N'est-il pas déplorable de voir ce qui se passe si souvent? Notre honneur est-il tant soit peu effleuré par le plus léger mépris, on ne peut le souffrir, on le trouve insupportable, et l'on dit aussitôt : Nous ne sommes pas des saints. Dieu nous garde, mes filles, lorsque nous tombons dans quelque imperfection, de dire : Nous ne sommes pas des anges, nous ne sommes pas des saintes. Sachez bien que si nous ne le sommes pas encore, il nous est souverainement utile de penser qu'avec des efforts et avec l'aide de Dieu nous pouvons le devenir. Tendez avec une persévérante ardeur à ce but, et n'appréhendez pas que Dieu cesse jamais de vous soutenir de sa toute-puissante main. Puisque nous n'avons pas eu d'autre dessein en venant ici que de nous sanctifier, mettons-nous courageusement à l'œuvre; croyons qu'il n'y a rien de si parfait dans le service de Dieu, que nous ne devions nous promettre d'accomplir avec son secours. Je voudrais voir régner dans ce monastère une pareille présomption : elle fait croître l'humilité, et donne une sainte hardiesse; cette hardiesse plaît à Dieu, car il assiste toujours les âmes courageuses dans son service, et il ne fait acception de personne.

J'ai fait une grande digression : revenant à mon sujet, je vais tâcher d'exposer ce que c'est que l'oraison mentale et la contemplation. Il y a, ce semble, de la témérité à moi de l'entreprendre; mais je m'adresse à vous, mes filles, et voilà mon excuse. Peut-être comprendrez-vous mieux cette matière dans mon style simple et grossier, que dans le style d'auteurs éloquentes et polis. Daigne le Seigneur me donner grâce pour cela ! Ainsi soit-il.

CHAPITRE XVIII

Que toutes les âmes ne sont pas faites pour la contemplation. — Que quelques-unes n'y arrivent que fort tard. — Que l'âme véritablement humble doit être contente de la voie par laquelle Notre-Seigneur la conduit.

Vous croyez, mes filles, que je vais aborder le sujet de l'oraison; vous vous trompez. J'ai auparavant à parler en peu de mots d'un point très important touchant l'humilité, dont la connaissance et la pratique me semblent indispensables en ce monastère où l'oraison tient le premier rang parmi nos exercices. Je vous ai déjà dit, mes filles, combien il vous était avantageux d'être bien instruites sur la manière de pratiquer parfaitement l'humilité. Or, un des principaux exercices de cette vertu, et des plus nécessaires à toutes les personnes d'oraison, est celui dont je vais vous entretenir.

La contemplation étant une si haute faveur de Dieu, comment celui qui est véritablement humble pourra-t-il jamais croire qu'il égale la vertu de ceux qui sont arrivés à cet état sublime? Sans doute Dieu peut, par sa volonté et sa miséricorde, lui accorder une pareille grâce. Mais, s'il veut m'en croire, qu'il se mette toujours à la dernière place, comme Notre-Seigneur nous l'a ordonné et enseigné par son exemple. Ce que nous devons faire, c'est de nous disposer de notre côté, au cas qu'il plaise à Dieu de nous conduire par le chemin de la contemplation. Si telle n'est pas sa volonté, alors, mes filles, que l'humilité nous porte à nous

estimer heureuses de servir les servantes du Seigneur, et à bénir le divin Maître de ce qu'il a daigné nous faire entrer dans leur sainte compagnie, nous qui méritions d'être les esclaves des démons dans l'enfer.

Je ne dis pas cela sans grande raison : je le répète, il importe beaucoup de comprendre que Dieu ne nous conduit pas tous par un seul chemin ; et que souvent celui qui est le plus petit à ses propres yeux, est le plus élevé devant le Seigneur. Ainsi, quoique toutes les religieuses de ce monastère s'exercent à l'oraison, il ne s'ensuit pas qu'elles doivent être toutes contemplatives ; cela est impossible. Ce doit être une grande consolation pour celle qui n'a pas reçu ce don, de savoir qu'il vient purement de Dieu. On peut se sauver sans la contemplation ; et puisque Dieu ne l'exige point comme condition de la récompense éternelle, une religieuse ne doit pas non plus se persuader qu'on l'exigera d'elle en cette maison. Sans être contemplative, elle ne laissera pas d'être très parfaite, si elle s'acquiesce fidèlement de ce qui a été dit ; elle pourra même surpasser les autres en mérite, parce qu'elle aura plus à travailler à ses dépens. Le divin Maître, la traitant comme une âme forte, joindra aux félicités qu'il lui réserve en l'autre vie, toutes les consolations dont elle n'a pas joui en celle-ci. Qu'elle ne perde donc point courage ; qu'elle n'abandonne point l'oraison et qu'elle continue de faire en tout comme les autres. Notre-Seigneur tarde quelquefois beaucoup à visiter une âme, mais il lui donne d'un seul coup et en une visite ce qu'il a donné aux autres en plusieurs années. J'ai passé plus de quatorze ans sans pouvoir même méditer, si ce n'était en lisant. Il y a plusieurs personnes de cette classe ; il s'en trouve quelques-unes qui ne sauraient méditer, même à l'aide d'un livre ; elles ne sont capables que de prier vocalement, cela fixe un peu plus leur attention ;

d'autres ont l'esprit si léger, qu'elles ne peuvent se fixer à un sujet, et elles sont si inquiètes, que lorsqu'elles veulent se contraindre pour arrêter leurs pensées en Dieu, elles tombent dans mille rêveries, mille scrupules et mille doutes.

Je connais une personne d'un âge déjà avancé, fort vertueuse, fort pénitente, grande servante de Dieu, qui depuis bien des années consacre chaque jour plusieurs heures à l'oraison vocale. Quant à l'oraison mentale, il n'est pas en son pouvoir d'y vaquer. Le plus qu'elle puisse faire, c'est de s'arrêter un peu en prononçant lentement ses prières vocales. Il est un grand nombre de personnes qui sont de même ; mais pourvu qu'elles soient humbles, je crois qu'à la fin elles trouveront aussi bien leur compte que celles qui ont beaucoup de consolations dans l'oraison. Je dis même que sous un certain rapport leur voie aura été plus sûre ; car nous ne savons pas si ces consolations viennent de Dieu, ou si le démon en est l'auteur. Si elles procèdent de l'esprit de ténèbres, elles sont fort périlleuses, parce qu'il s'en sert pour nous inspirer de l'orgueil. Au contraire, quand elles viennent de Dieu, il n'y a rien à craindre, parce qu'elles portent avec elles l'humilité, ainsi que je l'ai écrit fort au long dans un autre livre ¹.

Les personnes qui ne reçoivent point ces consolations, marchent dans l'humilité, craignant toujours qu'il n'y ait de leur faute, et prenant un soin continuel de s'avancer. Sont-elles témoins d'une seule larme que l'on verse, soudain elles s'imaginent que si elles n'en répandent point, c'est qu'elles sont à une immense distance des autres dans le service de Dieu ; et peut-être elles les devancent de beaucoup. Car les larmes, quoique bonnes, ne sont pas toutes parfaites. Il y a toujours plus de sûreté dans l'humilité, la

1. Le livre de sa Vie.

mortification, le détachement, et les autres vertus. Nul danger dans cette voie ; pourvu que vous soyez fidèles à la suivre, n'appréhendez pas de ne point arriver à la perfection aussi bien que les plus grands contemplatifs.

Sainte Marthe était une sainte, quoiqu'on ne dise point qu'elle fût contemplative. Et que souhaiter de plus que de pouvoir ressembler à cette bienheureuse vierge, qui mérita de recevoir tant de fois dans sa maison Notre-Seigneur Jésus-Christ, de lui donner à manger, de le servir, et de s'asseoir à sa table ? Si elle eût été, ainsi que sa sœur, abîmée dans une amoureuse contemplation, il n'y aurait eu personne pour préparer le repas de cet hôte divin. Eh bien ! imaginez-vous que chaque monastère du Carmel est la maison de sainte Marthe, et qu'il y faut exercer les deux offices. Que celles que Dieu conduit par la vie active, se gardent donc bien de murmurer d'en voir d'autres toutes plongées dans la vie contemplative ; Notre-Seigneur est là pour les défendre, quoiqu'elles n'ouvrent pas la bouche, car le plus souvent cet adorable Maître fait qu'elles s'oublient elles-mêmes et toutes les choses créées. Au lieu de murmurer contre celles qui ont le partage de Madeleine, elles doivent se souvenir qu'il est nécessaire qu'il y en ait parmi elles qui préparent le repas du divin Sauveur et s'estiment heureuses de le servir avec Marthe. Enfin, qu'elles considèrent que la véritable humilité, dans les chrétiens, consiste principalement à se soumettre avec promptitude et avec joie à tout ce qu'il plaît à Notre-Seigneur d'ordonner d'eux, et à se trouver toujours indignes de porter le nom de ses serviteurs.

Ainsi, mes filles, puisqu'il est vrai que, soit par la contemplation, soit par l'oraison mentale ou vocale, en assistant les malades, ou en nous employant aux autres offices de la maison, et même dans les plus bas et les plus vils,

nous servons toujours cet hôte divin qui vient loger, manger et se reposer chez nous, que nous importe de nous acquitter de nos devoirs envers lui plutôt d'une manière que d'une autre?

Veux-je dire par là que vous ne devez pas faire tous vos efforts pour vous élever jusqu'à la contemplation? A Dieu ne plaise; je dis seulement que vous devez être contentes de tout ce qu'il plaît au divin Maître d'ordonner de vous, et qu'une aussi éminente faveur que la contemplation ne dépend pas de votre choix, mais du sien. Si, après que vous aurez servi plusieurs années dans un même office, il veut que vous y demeuriez encore, ne serait-ce pas une plaisante humilité de vouloir passer à un autre? Laissez faire le Maître de la maison : il est souverainement sage, il est tout-puissant; il sait ce qui vous convient, et ce qui lui convient à lui-même. Faites, mes filles, tout ce qui dépend de vous; préparez-vous par un entier détachement, par une parfaite humilité, par la pratique des autres vertus, à mériter ce don précieux de la contemplation; et le divin Maître, j'en ai la confiance, vous l'accordera. S'il vous le refuse, c'est qu'il veut, soyez-en sûres, vous réserver cette joie pour le moment où il vous mettra en possession de toutes les joies du paradis. Je me plais à le redire, il vous traite comme des âmes fortes et généreuses, en vous faisant porter la croix, ainsi qu'il la porta toujours lui-même tant qu'il fut sur la terre. Peut-il vous donner un plus éclatant témoignage de son amour que de vouloir ainsi pour vous ce qu'il a voulu pour lui-même? Et ne pourrait-il pas se faire que la voie de la contemplation fût moins féconde en mérites pour vous que l'état où vous êtes? Ce sont des jugements que le Seigneur se réserve, et qu'il ne nous appartient pas de pénétrer. Il nous est même salutaire que l'élection de notre voie ne soit pas laissée à notre libre arbitre;

car comme il nous semble qu'il y a dans la vie contemplative plus de douceur et de repos, nous voudrions tous sur-le-champ devenir de grands contemplatifs. O le grand avantage de ne rechercher aucun avantage par le choix de notre propre volonté! L'on n'a alors aucune perte à craindre; et si Notre-Seigneur permet que l'âme véritablement mortifiée en éprouve quelque-une, c'est toujours afin qu'elle gagne davantage.

CHAPITRE XIX

Que les souffrances des contemplatifs sont bien plus grandes que celles des personnes qui sont dans la voie active. — Qu'il faut toujours se tenir prêt à exécuter les ordres de Dieu. — Mérite de l'obéissance.

Gardez-vous de croire, mes filles (je m'adresse à celles d'entre vous que Dieu ne conduit pas par le chemin de la contemplation), que les croix des contemplatifs soient plus légères que les vôtres. Certes, si j'en juge par ce que j'ai vu et ce qu'ils m'ont dit, elles sont tout autrement pesantes. Vous seriez saisies d'effroi si Dieu vous montrait la manière dont il les traite. Je connais ces deux états : je sais que les tribulations par lesquelles Dieu fait passer les contemplatifs sont intolérables ; elles sont de telle nature, que si Dieu ne fortifiait leur âme par l'aliment des délices intérieures, ils n'auraient point la force de les supporter. Et il est clair qu'il en doit être ainsi. Car s'il est vrai que Dieu fait passer par le chemin des croix ceux qu'il aime ; et que plus il les aime, plus les croix qu'il leur fait porter sont pesantes, comment pourrait-il épargner les contemplatifs, qu'il regarde comme ses amis, et qu'il loue de sa propre bouche ? Pense-t-on qu'il admette au commerce d'une amitié si intime, des âmes qui vivent dans les délices, et qui n'ont rien à souffrir ? Ce serait folie de le croire. Je tiens donc pour très certain que Dieu envoie aux contemplatifs des croix beaucoup plus grandes qu'aux

autres. Le chemin par lequel il les mène est si âpre et si rude, que souvent il leur arrive de se croire égarés, et d'être tentés de revenir sur leurs pas pour retrouver leur route. Aussi faut-il que Notre-Seigneur leur donne non l'eau qui rafraîchit, mais le vin qui enivre, afin qu'en proie à une sainte ivresse ils ne sentent plus en quelque sorte leurs souffrances, et qu'ils aient la force de les supporter.

Ainsi je vois peu de véritables contemplatifs qui ne soient très courageux et très déterminés à souffrir. La première chose que Notre-Seigneur fait en eux lorsqu'il les voit faibles, est de leur donner du courage et de leur ôter l'appréhension des croix. Ceux qui sont dans la vie active s'imaginent sans doute, dès qu'ils sont témoins de quelque faveur accordée aux âmes élevées à la contemplation, qu'il n'y a dans cet état que douceurs et délices ; et moi je dis que peut-être ils ne pourraient supporter, durant un seul jour, les souffrances qui sont ordinaires chez les contemplatifs. Mais Dieu, qui nous connaît à fond, sait à quoi nous sommes propres, et il donne à chacun l'office qu'il voit être le plus convenable au salut de son âme, à sa propre gloire et au bien du prochain. Ainsi, mes filles, pourvu que de votre côté vous soyez fidèles à vous disposer à accomplir les desseins du Seigneur sur vous, ne craignez point que votre travail soit perdu. Comprenez bien mes paroles : je dis que nous devons toutes nous efforcer d'être prêtes à exécuter les ordres de notre divin Maître : nous ne sommes ici assemblées que pour ce sujet. Et ce n'est pas seulement pendant un an ou deux, ni même dix, que notre ardeur doit se soutenir, mais toute la vie. Que la lâcheté ne nous fasse reculer jamais ; et que Notre-Seigneur voie sans cesse en nous cette disposition. Imitons ces braves soldats qui, même après de longues années de service, sont néanmoins toujours prêts à exécuter les

commandements de leur capitaine, sachant qu'il ne les laissera pas sans récompense. Or, qu'est-ce, mes filles, que la solde que donnent les rois de la terre, en comparaison de celle que nous devons attendre de notre Époux et de notre Roi? C'est un capitaine incomparable qui, étant lui-même témoin des actions généreuses de ses soldats, connaît le mérite de chacun d'eux, et leur donne des charges et des emplois selon qu'il les en juge dignes. Ainsi, mes sœurs, présentez-vous fidèlement chaque jour à votre Roi, dans l'oraison mentale; et si quelqu'une d'entre vous ne peut faire cette oraison, qu'elle emploie ce temps à la prière vocale, à la lecture, à de pieux colloques avec Dieu, comme je le dirai dans la suite. Mais que nulle d'entre vous ne manque aux heures d'oraison prescrites par la règle. Vous ne savez point quand l'Époux vous appellera. Veillez donc et soyez prêtes à lui répondre, de peur qu'il ne vous traite comme les vierges folles. Que savez-vous encore s'il ne voudra point vous engager dans quelque grand travail pour son service, en vous le faisant trouver doux par les consolations qu'il y mêlera? S'il ne le fait pas, vous devez croire que vous n'y êtes pas propres, et qu'il vous convient de le servir par la fidélité aux exercices ordinaires. C'est alors que vous devez croître en mérite devant Dieu en vous humiliant, et en croyant sincèrement que vous êtes même au-dessous du peu que vous faites. Servez avec allégresse le divin Maître en tout ce qu'il demandera de vous. Si cette humilité est véritable, oh! que de telles servantes de la vie active seront heureuses! Elles ne se plaindront que d'elles-mêmes, et ne pourront s'empêcher d'admirer les âmes engagées dans les combats de la vie contemplative. Qu'elle est rude la guerre que ces âmes ont à soutenir! Considérez les enseignes dans les batailles: ils ne se battent point, il est vrai, mais ils courent un plus

grand péril, et ont besoin d'un plus grand courage; sans parer les coups de l'ennemi, ils doivent porter le drapeau, et se laisser plutôt mettre en pièces que de l'abandonner. De même les contemplatifs doivent porter haut l'étendard de l'humilité, et demeurer exposés à tous les coups, sans en rendre aucun : leur office est de souffrir comme Jésus-Christ a souffert, et de tenir toujours la croix élevée, sans qu'au milieu des plus grands périls ils l'abandonnent, ni qu'ils laissent paraître la moindre faiblesse au sein de la souffrance. C'est dans cette vue que Dieu leur donne un emploi si honorable. Qu'ils prennent donc bien garde à ce qu'ils feront. Les enseignes abandonnent-ils leur drapeau, la bataille est infailliblement perdue. De même les contemplatifs cessent-ils de répondre par leurs œuvres au rang qu'ils occupent, les personnes encore peu avancées dans la vertu, qui les regardaient comme leurs capitaines et de véritables amis de Dieu, se troublent et se découragent. Que de simples soldats s'échappent le mieux qu'ils peuvent et quelquefois même lâchent pied par l'appréhension du péril, personne n'y prendra garde, et ils n'en sont point déshonorés. Mais les capitaines, exposés à tous les regards, ne sauraient faire un pas en arrière qu'on ne le remarque. Sans doute il est beau, il est glorieux, dans la milice spirituelle, de marcher en tête des autres; ceux à qui le Roi du ciel confie cet emploi, reçoivent une éminente faveur; mais il faut en convenir aussi, ils ne s'obligent pas à peu de chose en l'acceptant.

Mes filles, notre ignorance étant telle que nous ne savons si ce que nous demandons nous est utile, laissons faire Dieu qui nous connaît mieux que nous ne nous connaissons nous-mêmes. L'humilité consiste à se contenter de ce qu'il nous donne; et ce serait une étrange manière de s'humilier, que de lui demander des faveurs, ainsi que font certaines

personnes, comme s'il était tenu en justice de ne pas les refuser. Rarement, je pense, il les leur accorde, parce que, pénétrant le fond des cœurs, il ne les voit point disposées à boire son calice. Voulez-vous avoir, mes filles, une marque sûre de votre avancement dans la vertu? Que chacune de vous examine si elle se croit la plus mauvaise de toutes, et si, pour le bien et l'utilité des autres, elle fait connaître par ses actions qu'elle pense vraiment de la sorte : là est la marque certaine du progrès spirituel, et non dans les délices de l'oraison, dans les ravissements, les visions et les autres faveurs de cette nature que Dieu fait aux âmes quand il lui plaît. Nous ne connaissons la valeur de ces biens que dans l'autre monde. Il n'en est pas ainsi de l'humilité : c'est une monnaie qui a toujours cours, un fonds assuré, une rente perpétuelle; ces faveurs extraordinaires sont un argent que l'on nous prête pour un temps, et qu'à tous les instants on peut nous redemander. Je le répète, notre vrai trésor est une humilité profonde, une grande mortification, et une obéissance qui, voyant Dieu même dans le supérieur, se soumet à tout ce qu'il commande.

Je devrais surtout insister sur l'obéissance, puisque sans elle il n'y a point de vraie religieuse; mais je parle à des religieuses qui, à mon avis, sont bonnes, ou du moins désirent de l'être : sur une vertu si connue et si importante je ne dirai donc qu'un mot, gravez-le bien dans votre souvenir. Toute personne qui, étant soumise par vœu à l'obéissance, y manque, et n'apporte pas à accomplir ce vœu tout le soin qui dépend d'elle, demeure en vain dans un monastère. J'assure hardiment que tant qu'elle y manquera, elle n'arrivera jamais à être contemplative, ni même à se bien acquitter des devoirs de la vie active. Cela me paraît indubitable. Je dis plus, quand même ce serait

une personne qui n'aurait point fait de vœu, si elle prétend arriver à la contemplation, elle doit, pour n'être point trompée, se résoudre fermement à soumettre sa volonté à la conduite d'un confesseur expérimenté dans cette voie. C'est une vérité reconnue que l'on avance plus de cette sorte en un an, que l'on ne ferait autrement en plusieurs années. Mais comme c'est un avis qui ne vous regarde point, il serait inutile de m'y arrêter davantage.

Ce sont donc là, mes filles, les vertus que je vous souhaite, que vous devez tâcher d'acquérir, et pour lesquelles vous pouvez concevoir une sainte envie. Quant à ces faveurs extraordinaires, n'ayez point de peine d'en être privées ; leur origine est incertaine. Tandis qu'en certaines âmes ces faveurs sont réellement un don céleste, Dieu pourrait permettre qu'elles ne fussent en vous qu'illusion du démon, qui vous tromperait ainsi qu'il en a trompé beaucoup d'autres. Pourquoi aspirer à servir Dieu dans une chose douteuse, lorsque vous pouvez le servir en tant d'autres qui sont assurées ? et qui vous oblige à vous engager dans ce péril ?

Il m'a semblé nécessaire de parler avec quelque étendue sur ce sujet, parce que je connais la faiblesse de notre nature. Mais Dieu la fortifie, lorsqu'il lui plaît d'élever une âme à la contemplation. Quant à ceux à qui Dieu ne veut pas faire cette grâce, j'ai cru leur devoir donner ces avis ; et les contemplatifs eux-mêmes y trouveront de quoi s'humilier. Je conjure Notre-Seigneur, au nom de son infinie bonté, de nous donner lumière pour suivre en tout sa volonté ; et ainsi nous n'aurons rien à craindre.

CHAPITRE XX

Ceux qui méditent en discourant avec l'entendement, sont dans une voie sûre; il existe pour eux un grand nombre d'excellents livres. — La sainte veut venir en aide aux âmes qui ne peuvent méditer de la sorte. — La contemplation, source d'eau vive. — Trois propriétés de l'eau comparées aux effets de l'union de l'âme avec Dieu dans la contemplation. — Que cette union est quelquefois telle, qu'elle cause la mort du corps. — Ce qu'il faut tâcher de faire en ces rencontres.

J'ai interrompu cet écrit depuis bien des jours, sans avoir jamais eu un moment pour le reprendre. Pour savoir où j'en étais, il serait nécessaire de relire les dernières pages; mais pour ne pas perdre de temps, je vais continuer, au risque de mettre moins d'ordre et de suite dans mes idées.

Des auteurs éminents nous ont laissé sur l'oraison mentale un très grand nombre d'excellents livres, dans lesquels les esprits réglés, les âmes exercées à méditer, et capables de se recueillir, trouvent abondamment tout ce qui leur est nécessaire. Aussi, mes filles, après que de tels maîtres ont parlé, ce serait vous tromper que de faire quelque cas de ce que je pourrais dire sur ce sujet. Ces ouvrages présentent les mystères de la vie et de la passion de Notre-Seigneur distribués pour chaque jour de la semaine; ils contiennent en outre des méditations sur le jugement, sur l'enfer, sur notre misère et notre néant, sur les grandes obligations que nous avons à Dieu; enfin, ils renferment

des instructions solides et des règles sûres pour se bien conduire dans toutes les parties de l'oraison. A ceux qui peuvent méditer ainsi, et qui en ont déjà la coutume, je n'ai qu'un mot à dire : qu'ils s'estiment heureux de leur partage, car, par un chemin si sûr, Notre-Seigneur les conduira au port de l'éternelle lumière, et la fin ne pourra que répondre à un si bon commencement. Tous ceux qui pourront marcher par cette voie, y trouveront repos et sécurité; car dès qu'on peut fixer son entendement sur le sujet qu'on médite, on goûte un vrai repos dans la méditation.

Mais il est des personnes qui ne peuvent méditer de la sorte, et qui gémissent de cette impuissance; c'est à elles que je voudrais donner quelques avis salutaires, si Notre-Seigneur daigne m'en faire la grâce : s'il me la refuse, vous saurez du moins, mes filles, qu'il y a beaucoup d'âmes qui passent par la voie pénible dont je vais parler, et vous ne vous affligerez point si vous êtes de ce nombre.

Il y a certains esprits si mobiles et si dérégés, qu'on pourrait les comparer à des chevaux qui ne sentent plus le frein; rien ne saurait les arrêter; ils vont tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, toujours inquiets et agités, soit que cela vienne de leur naturel, soit que Dieu le permette ainsi. J'avoue qu'ils me font grand pitié : ils ressemblent, à mon avis, à des gens qui ayant une extrême soif et voulant aller boire à une fontaine qu'ils voient de loin, trouvent des ennemis qui leur en disputent le passage, à l'entrée, au milieu et au terme du chemin. Ils surmontent, non sans beaucoup de peine, les premiers ennemis; mais ils se laissent vaincre par les seconds. Infortunés, ils aiment mieux mourir de soif que de combattre plus longtemps pour boire d'une eau qui doit leur coûter si cher; la force leur manque, ils perdent courage. Ceux mêmes qui en ont assez

pour vaincre les seconds, perdent cœur devant les troisièmes ; et peut-être n'étaient-ils alors qu'à deux pas de cette source d'eau vive dont Notre-Seigneur disait à la Samaritaine que celui qui en boirait n'aurait plus jamais soif.

Oh ! qu'il est bien vrai, comme l'a dit Celui qui est la vérité même, que ceux qui s'abreuvent à cette divine fontaine n'ont plus soif d'aucune des choses de cette vie ! Mais en même temps quelle ardente soif de la vie future cette eau allume en eux ! La soif d'ici-bas, avec tous ses supplices, ne saurait nous en donner une idée. Comme ils brûlent du désir d'être consumés de cette soif dont ils sentent si bien le prix ! Elle est pour eux un martyre, mais elle a des délices qui apaisent ses ardeurs. Elle n'éteint que le désir des choses de la terre ; quant aux désirs des biens célestes, elle les rassasie. Lorsqu'il plaît à Dieu d'étancher cette soif dans une âme, une des plus grandes grâces qu'il puisse lui accorder alors, c'est de la laisser encore altérée ; et à chaque fois qu'elle boit, elle soupire avec plus d'ardeur après les eaux de cette fontaine de vie.

Parmi les propriétés de l'eau, il en est trois qui se présentent en ce moment à mon souvenir, et qui reviennent à mon sujet. La première est de rafraîchir : quelque grande chaleur que nous ayons, l'eau nous l'enlève. Elle éteint même les plus grands feux, je n'excepte que les feux produits par certaines matières inflammables dont l'eau ne fait qu'activer la combustion. Ce dernier phénomène, à mon avis, est une image de ce qui se passe dans une âme où brûle le feu de l'amour divin. O merveille ! ce feu est-il fort, puissant, maître des éléments, l'eau, loin de l'éteindre, accroît son ardeur. Il me serait ici très utile de pouvoir consulter quelqu'un qui sût la philosophie, j'apprendrais de lui les propriétés des choses, et je pourrais alors me bien expliquer. Privée de ce secours, je me délecte à traiter un

pareil sujet, mais je ne sais comment l'exposer, et je n'en ai peut-être pas l'intelligence.

Mes filles, dès le jour où Dieu vous fera boire à cette source, vous verrez, avec celles de vos sœurs qui s'y abreuvent déjà, de quelles délices l'âme est alors inondée. Vous comprendrez comment le véritable amour de Dieu, quand il est dans sa force, libre de toutes les choses de la terre, et dans son vol élevé planant au-dessus d'elles, devient maître de tous les éléments, et du monde lui-même. Ne craignez point que l'eau, qui ne tire son origine que d'ici-bas, puisse éteindre ce feu de l'amour de Dieu. Car, bien qu'ils soient opposés, cette eau n'a point de pouvoir sur lui. Il est maître absolu, indépendant, il ne lui est assujetti en aucune manière. Vous ne vous étonnerez donc pas, mes sœurs, de tous les efforts que je fais dans ce livre pour vous porter à acquérir cette belle liberté. N'est-ce pas une chose admirable qu'une pauvre religieuse du monastère de Saint-Joseph d'Avila puisse parvenir à régner en souveraine sur toute la terre, et sur les éléments? Faut-il s'étonner le moins du monde, après cela, que les saints, avec l'assistance de Dieu, aient fait des éléments tout ce qu'il leur a plu? Le feu et les eaux obéissaient à saint Martin; les poissons et les oiseaux à saint François; plusieurs autres saints ont exercé un pareil empire sur les créatures. On voyait manifestement qu'ils s'étaient rendus maîtres de toutes les choses de la terre, en les méprisant, et en les soumettant sans réserve à Celui qui en est le souverain maître. Ainsi, comme je l'ai dit, l'eau d'ici-bas ne peut rien contre ce feu; ses flammes sont trop élevées, et son origine n'a rien de commun avec la terre.

Il est d'autres feux qui n'ont pour principe qu'un faible amour de Dieu, et qui sont étouffés par le premier accident. Mais il n'en est point de même de celui dont je parle.

Quand la mer tout entière des tentations viendrait fondre sur lui, il continuera de brûler, et il maîtrisera le courroux de ses vagues. Si c'est une eau qui tombe du ciel, elle ne fera que redoubler son ardeur. Cette eau et ce feu ne sont point opposés, leur pays natal est le même; loin de se nuire, chacun favorise l'effet de l'autre. Cette eau, formée par les larmes qui coulent dans la véritable oraison, est un don du Roi du ciel; aussi contribue-t-elle à embraser davantage ce feu, et a-t-elle le pouvoir de le faire durer. De son côté, ce feu augmente la fraîcheur de ces précieuses larmes.

O quel ravissant spectacle et quelle merveille, de voir un feu qui ne refroidit pas seulement, mais qui glace toutes les affections du monde lorsqu'il agit de concert avec l'eau vive du ciel, j'entends cette source d'où découlent les larmes dont je parlais, et qui sont un don de Dieu, et non un fruit de notre industrie! L'on peut m'en croire, cette eau céleste ne laisse en nous nulle chaleur pour nous attacher d'affection à rien de mortel ici-bas. Sa nature est d'allumer toujours de plus en plus ce feu de l'amour divin, de le répandre, et d'en embraser, s'il était possible, le monde entier.

La seconde propriété de l'eau est de purifier ce qui est impur; et si l'on manquait d'eau pour cet usage, en quel état serait le monde? Or sachez-le, mes filles, cette eau vive dont je parle, cette eau céleste, cette eau claire, a une telle vertu, lorsque, sans être mêlée d'aucune fange, elle tombe du ciel dans toute sa limpidité, que je tiens pour certain que si l'on en boit une seule fois, elle laisse l'âme nette et purifiée de toutes ses taches. Cette eau, comme je l'ai écrit ailleurs, est l'oraison d'union, faveur entièrement surnaturelle, et qui ne dépend en rien de notre volonté. Or Dieu ne permet point qu'une âme en boive, si ce

n'est pour la purifier, la laisser nette, et l'affranchir de la fange et de la misère où elle était retenue par ses fautes.

L'on ne saurait comparer à cette union divine les douceurs que l'on reçoit dans la méditation ordinaire par l'entremise de l'entendement. Quelque grandes qu'elles puissent être, elles sont comme une eau qui n'étant point puisée à sa source, et ayant couru quelque temps sur la terre, a déjà perdu de sa pureté et de sa limpidité, par le mélange du limon qu'elle entraîne toujours avec elle. C'est pourquoi je ne donne point le nom d'eau vive à l'oraison qui se fait en discourant avec l'entendement. Dans cette oraison, quoi que fasse l'âme, il se mêle toujours, malgré elle, je ne sais quoi d'imparfait à ses opérations, à cause de ce corps terrestre auquel elle est unie, et à cause de la bassesse de sa nature. Un exemple va expliquer ma pensée; voulant nous exciter au mépris du monde, nous considérons combien tout en lui est vain, et passe vite; mais cette considération même arrête nos regards sur des objets qui nous plaisent. Quelque ardent que soit notre désir de nous en éloigner, la pensée de ce qu'est le monde, de ce qu'il sera, de ce que nous avons fait, de ce que nous ferons, ne laisse pas de ralentir un peu le mouvement de notre âme vers Dieu; et souvent les considérations mêmes que nous appelons à notre secours pour nous délivrer des périls du monde, deviennent un péril pour nous. Ce n'est pas qu'il faille pour cela abandonner son oraison, mais il y a toujours lieu de craindre, et il faut toujours être sur ses gardes.

Dans l'oraison d'union, Notre-Seigneur prend pour lui cette sollicitude; il ne veut pas se fier à nous du soin de notre âme, c'est lui-même qui daigne s'en charger. Il aime tellement notre âme, qu'il ne lui permet pas de s'engager en aucune considération qui puisse lui nuire, dans le temps où il veut la faire jouir d'une si haute faveur. Ainsi, tout à coup, il

l'approche de lui, il l'unit intimement à lui, et il lui donne en un instant une plus claire vue de toutes les choses du monde, qu'elle n'aurait pu l'acquérir par plusieurs années de simple oraison mentale. Dans le chemin de la méditation ordinaire, la vue n'est point libre, et nous sommes aveuglés par la poussière que nous soulevons en marchant. Rien de tel dans l'oraison d'union : Notre-Seigneur nous fait atteindre en un moment le but où tendent nos désirs, sans que nous puissions comprendre de quelle manière s'est opérée cette merveille.

La troisième propriété de l'eau est d'étancher notre soif. A mon gré, la soif n'est que le désir d'une chose dont nous avons un si grand besoin que nous ne saurions sans mourir en être entièrement privés. Chose étrange, le manque absolu d'eau nous tue, et sa trop grande quantité nous ôte également la vie, comme les noyés en sont la preuve.

O mon tendre Maître, quel ineffable bonheur ce serait de se voir submergé dans cette eau vive jusqu'à y perdre la vie ! Pensez-vous que cela soit impossible, mes filles ? Non, sans doute. Notre amour pour Dieu, notre désir de lui être unis, peuvent croître à un tel point, que le corps ne puisse plus le supporter ; et ainsi il y a eu des personnes qui en sont mortes. J'en connais une à qui cette eau vive était prodiguée en si grande abondance, qu'elle séparait presque son âme de son corps, et en eût brisé les liens, si Dieu ne fût promptement venu à son secours par des ravissements. Une fois ravie, son âme goûtait un divin repos. Le supplice de se voir en ce monde la faisait mourir, et elle ressuscitait en Dieu. En la faisant entrer en extase, son divin Époux la rendait capable d'un bonheur dont elle n'aurait pu jouir sans perdre la vie, si elle fût demeurée en elle-même.

Comprenons ici cette consolante vérité. Comme en Dieu

qui est notre souverain bien il ne saurait y avoir rien qui ne soit parfait, aussi ne nous donne-t-il jamais rien qui ne soit pour notre avantage. Ainsi, quelque abondante que soit cette eau, elle ne peut être excessive, parce qu'il ne saurait y avoir d'excès en ce qui procède de lui. C'est pourquoi lorsqu'il donne de cette eau vive à une âme en fort grande quantité, il la rend capable d'en beaucoup boire : de même que celui qui fait un vase, lui donne la capacité nécessaire pour contenir ce qu'il y veut mettre.

Lorsque ces grands désirs viennent de nous, ils sont toujours accompagnés de quelque imperfection ; et s'il s'y rencontre quelque chose de bon, nous en sommes redevables à l'assistance de Notre-Seigneur. Nous ne sommes pas assez discrets ; comme il y a dans la peine que causent ces désirs de voir Dieu tant de suavité et de délices, nous croyons ne pouvoir jamais nous en rassasier assez. Nous nous y abandonnons sans mesure ; nous excitons encore de tout notre pouvoir la véhémence de ce désir, et il devient quelquefois si fort, qu'il nous tue. Bienheureuse mort sans doute ! mais peut-être ceux dont elle finit l'exil auraient pu, en continuant de vivre, aider les autres à mourir du désir d'une si douce mort. Selon moi, il y a ici un artifice du démon à craindre : voyant combien la vie de ces personnes lui peut apporter de dommage, il les excite à se livrer à des pénitences indiscretes, afin de ruiner leur santé. C'est pourquoi une âme qui est arrivée jusqu'à se sentir embrasée d'une soif si violente, doit se tenir sur ses gardes, parce qu'elle peut être assurée qu'elle aura cette tentation. Si elle ne meurt pas de cette soif, elle ruinera sa santé, et laissera percer au dehors le secret de son intérieur ; ce qu'il faut éviter avec tout le soin possible. Quelquefois, il est vrai, toutes les précautions seront vaines, et, malgré nous, on s'apercevra de certains mouvements

de notre âme que nous voudrions tenir cachés. Du moins prenons garde, quand nous sentons l'impétuosité de ce désir s'accroître avec tant de violence, de l'augmenter par nous-mêmes. Tâchons au contraire de l'arrêter doucement à l'aide de quelque autre considération. Quelquefois la nature agit autant dans ce désir que l'amour de Dieu. Car il y a des personnes qui désirent avec ardeur tout ce qu'elles désirent, quand bien même ce serait quelque chose de mauvais; celles-là, à mon avis, ne sont pas des plus mortifiées; la mortification, qui sert à tout, les devrait modérer dans ce désir.

Mais n'est-il pas déraisonnable de dire qu'il faut se détacher d'une chose qui est si bonne? Nullement. Car je ne prétends pas qu'il faille étouffer ce désir, mais seulement le modérer par un autre qui peut-être sera d'un mérite égal. Je veux m'expliquer plus clairement. Il nous vient, comme à saint Paul, un grand désir de nous voir délivrés de la prison de ce corps pour être avec Dieu. La peine que nous cause ce désir étant à la fois si légitime et si suave, il ne faudra pas une petite mortification pour l'arrêter, on ne le pourra pas même entièrement. Quelquefois cette peine passe à un tel excès, qu'elle va presque jusqu'à enlever le jugement. C'est ce que j'ai vu arriver naguère à une personne, laquelle sans être impétueuse de caractère, sait si bien rompre en tout sa volonté, qu'elle semble n'en plus avoir. Pendant quelque temps je la vis comme hors d'elle-même, tant sa peine était excessive, et tant elle faisait d'efforts pour la dissimuler. Dans un cas pareil, alors même que l'ardeur du désir vient de Dieu, il est, selon moi, de l'humilité de craindre, parce que nous ne devons point nous persuader que l'amour que nous avons pour Dieu soit assez grand pour nous réduire à une telle extrémité. De plus, je dis qu'une personne en cet état doit,

si elle le peut, car peut-être ne le pourra-t-elle pas toujours, faire diversion au désir de mourir, en considérant qu'en vivant elle procurera à Dieu plus de gloire ; que peut-être elle ouvrira les yeux à quelque âme qui sans cela se perdrait ; qu'en demeurant plus longtemps au service de Dieu, elle méritera de jouir plus intimement de lui dans le ciel ; enfin, elle doit entrer dans une sainte frayeur, en voyant combien peu elle a travaillé pour la gloire du souverain Maître. A l'aide de ces pensées l'âme trouvera consolation dans son tourment, et adoucissement à sa peine ; elle en tirera en outre un grand profit, celui de plaire à Notre-Seigneur, en consentant à vivre, et à supporter le martyre de son exil. L'âme doit ici se tenir à elle-même le langage qu'elle adresserait à une personne extrêmement affligée. Pour la consoler, elle lui dirait : Prenez patience, abandonnez-vous entre les mains de Dieu, priez-le d'accomplir en vous sa sainte volonté. Croyons, en effet, que le plus sûr est de nous abandonner ainsi à lui en toutes choses.

Le démon peut aussi contribuer à augmenter la violence de ce désir ; on en voit la preuve dans un exemple rapporté, je crois, par Cassien. Le tentateur persuada à un ermite, dont la vie était très austère, de se jeter dans un puits, lui faisant entendre qu'il verrait plus tôt Dieu. Pour moi, je suis convaincue que la vie de ce solitaire n'avait pas été sainte, ni son humilité véritable : autrement, Notre-Seigneur, qui est fidèle, n'eût point permis qu'il se fût aveuglé de la sorte dans une chose si claire. Il est évident que tout désir qui vient de Dieu, loin de porter au mal, est toujours accompagné de lumière, de discrétion et de sagesse ; mais il n'est point d'artifice dont l'ennemi de notre salut ne se serve pour nous nuire. Comme il veille toujours pour nous attaquer, tenons-nous aussi toujours sur nos gardes pour nous défendre. Cet avis est utile en bien des

circonstances : ainsi l'on doit, par exemple, abrégér le temps de l'oraison, quelque consolation que l'on y goûte, lorsque l'on aperçoit que les forces du corps commencent à défaillir, ou que la tête s'en trouve mal. En tout la discrétion est grandement nécessaire.

Pourquoi, mes filles, vous ai-je montré la palme de la victoire avant le combat, en vous dévoilant le bonheur de l'âme qui, parvenue à cette céleste fontaine, s'abreuve à souhait de ses eaux vives? C'est afin que, loin de vous laisser abattre par les souffrances et les obstacles du chemin, votre courage s'enflamme, et ne cède jamais à la fatigue. Sans cela il pourrait arriver, comme je l'ai dit, qu'étant venues jusqu'aux bords de la fontaine, et n'ayant, pour ainsi dire, plus qu'à vous baisser pour boire, vous perdriez un si grand bien, et abandonneriez votre entreprise, ne croyant pas avoir la force de l'exécuter.

Considérez que Notre-Seigneur nous convie tous ; il est la vérité même, nous ne saurions douter de la vérité de ses paroles. Si ce banquet n'était pas général, il ne nous y appellerait pas tous ; et quand même il nous y appellerait, il ne dirait pas : Je vous donnerai à boire. Il aurait pu dire : Venez tous, vous ne perdrez rien à me servir ; quant à cette eau céleste, j'en donnerai à boire à ceux à qui il me plaira. Mais comme il ne met de restriction ni dans son appel ni dans sa promesse, je tiens pour certain que tous ceux qui ne s'arrêteront point en route, boiront enfin de cette eau vive. Daigne Notre-Seigneur, qui nous la promet, nous faire la grâce de la chercher de la manière qu'elle doit l'être ! Je l'en supplie au nom de son infinie bonté.

CHAPITRE XXI

Quoique les âmes soient conduites de différentes manières, jamais elles ne manquent de consolation dans le chemin de l'oraison. — Il y faut marcher avec courage, et y appeler les autres. — Zèle pour le salut des âmes : il doit brûler dans le cœur d'une religieuse, et se manifester dans ses entretiens.

Il semblerait, au premier coup d'œil, qu'il y a quelque contradiction entre ce que je viens de dire dans ce dernier chapitre et ce que j'avais dit auparavant, lorsque, pour consoler les âmes qui ne parviennent pas jusqu'à la contemplation, j'ai avancé qu'il y a plusieurs chemins pour aller à Dieu, de même qu'il y a plusieurs demeures dans le ciel. Je maintiens encore une vérité si consolante, et il m'est doux de répéter que Notre-Seigneur ayant une connaissance si intime de notre faiblesse, et prenant conseil de sa bonté infinie, nous a ménagé des secours en rapport avec nos divers besoins. Toutefois le divin Maître n'a pas dit aux uns d'aller par un chemin, et aux autres d'aller par un autre. Dans l'excès de sa miséricorde, il n'a voulu empêcher personne d'aller boire à cette fontaine de vie. Qu'il en soit à jamais béni ! Avec combien de raison il aurait pu me priver d'une si précieuse faveur ! Et toutefois, non content de m'encourager dès mes premiers pas dans la carrière, il m'a conduit jusqu'à cette source de vie ; il a fait plus, il a submergé mon âme dans ses célestes profondeurs. Non, après

avoir ainsi traité une créature aussi indigne que moi, il n'interdira à personne de s'approcher de cette divine fontaine. Que dis-je ? c'est publiquement et à grands cris qu'il nous appelle et nous convie. Dans sa souveraine bonté, il ne force néanmoins personne. Prodiges envers tous ceux qui veulent le suivre, il leur donne à boire en diverses manières de cette eau, afin que nul ne soit privé de consolation, et ne meure de soif. De cette source abondante et inépuisable il fait jaillir divers ruisseaux, les uns grands, les autres moindres, et d'autres si petits qu'il n'y a qu'un filet d'eau ; ces derniers sont pour les enfants, c'est-à-dire pour ceux qui commencent ; ils leur suffisent ; une plus grande quantité d'eau ne ferait que les épouvanter.

Ne craignez point, mes sœurs, de mourir de soif. Dans le chemin qui vous conduit à cette source de vie, jamais les consolations ne manquent de telle sorte que l'on soit réduit à l'extrémité. Ainsi, marchez toujours, combattez avec courage, mourez plutôt que d'abandonner votre noble entreprise ; vous n'êtes ici que pour avoir sans cesse les armes à la main, et pour combattre. Soyez inébranlables dans votre résolution, et vous verrez comment le divin Maître couronne la persévérance. S'il vous laisse endurer quelque soif en cette vie passagère, assurez-vous que dans la vie future il vous fera boire à longs traits de cette eau divine, et sans crainte qu'elle vous manque jamais. Plaise à cet adorable Maître que notre fidélité envers lui égale la libéralité de ses dons ! Ainsi soit-il.

Comment doit-on commencer ce voyage de manière à ne pas s'égarer dès le début ? Je me contente d'énoncer ici qu'il faut, dès les premiers pas, une inébranlable résolution de ne point s'arrêter qu'on n'ait atteint le terme. Je ne dis pas que celui dont la résolution ne serait pas encore aussi ferme que je vais bientôt le dépeindre, doive abandonner

le dessein d'entreprendre ce voyage : Notre-Seigneur le fortifiera, si son désir est sincère. Et quand il n'avancerait que d'un pas, le pas est d'une grande importance, et il peut être sûr d'en être récompensé. C'est comme un homme qui aurait un chapelet sur lequel on aurait appliqué des indulgences ; s'il le dit une fois, il les gagne une fois ; et s'il continue, il les gagnera autant de fois qu'il le récite ; mais si jamais il ne le prend en main et se contente de le tenir dans une boîte, il vaudrait mieux pour lui qu'il ne l'eût point. De même quoique cette personne ne continue pas de marcher dans ce chemin, le peu qu'elle y aura marché lui donnera lumière pour se mieux conduire dans les autres ; et la lumière qu'elle recevra sera en proportion de la route qu'elle aura parcourue. Enfin, supposé qu'elle le quitte, elle peut être certaine qu'elle ne se trouvera jamais mal d'avoir commencé d'y entrer, parce que jamais le bien ne produit de mal.

Ainsi, mes filles, soyez sans crainte, et travaillez à dissiper celle des autres ; communiquez, autant qu'il est en vous, votre confiance et votre résolution aux personnes qui vous sont chères, en qui vous verrez quelque disposition à entreprendre avec vous un si saint voyage. Dans tous vos entretiens, je vous le demande pour l'amour de Dieu, ayez toujours pour but le bien spirituel de ceux à qui vous parlez. L'avancement des âmes dans le sentier de la vertu étant l'objet de votre oraison, et votre devoir étant de le demander sans cesse à Dieu, seriez-vous excusables si vous ne vous efforciez de le procurer par tous les moyens qui sont en votre pouvoir ? Voulez-vous témoigner à vos parents votre tendresse, à vos amis votre attachement, voilà le gage qu'il faut leur en donner ; il n'en est pas de plus sincère. Ayez la vérité dans le cœur, comme l'exercice de la méditation l'y doit établir, et vous verrez

clairement quel amour nous devons avoir pour le prochain.

Ce n'est plus le temps, mes sœurs, de s'amuser à des jeux d'enfants; j'appelle de ce nom ces amitiés honnêtes qu'on cultive dans le monde. Ainsi vous ne devez jamais user de ces paroles : M'aimez-vous donc bien? Ne m'aimez-vous point? ni avec vos parents, ni avec nul autre, si ce n'est pour quelque fin importante, ou pour le bien spirituel de quelque personne. Quelquefois en effet pour disposer quelqu'un de vos frères, de vos proches ou quelque autre personne semblable, à écouter une vérité et à en faire son profit, il sera besoin d'user de ces témoignages d'amitié toujours agréables à la nature : une de ces paroles obligeantes (c'est ainsi qu'on les appelle dans le monde) pourra faire sur eux plus d'impression que plusieurs autres qui auront directement Dieu pour objet, et les préparera ainsi à bien recevoir ce qu'on leur dit pour le bien de leur âme. Ainsi, pourvu que l'on n'en use que dans cette vue et dans ce dessein, je ne les désapprouve pas ; mais autrement, elles n'apporteraient aucun profit, et pourraient, à votre insu, causer un réel dommage.

Les gens du monde ne savent-ils pas qu'étant religieuses, votre occupation est l'oraison? Cela étant, gardez-vous bien de dire : Je ne veux point passer pour bonne dans leur esprit; car faisant, comme vous faites, partie de la communauté, tout le bien ou tout le mal qu'ils remarqueront en vous retombera sur elle. C'est un grand mal que des religieuses qui par état sont si étroitement obligées à ne parler que de Dieu, s'imaginent pouvoir avec raison dissimuler en semblables circonstances, à moins que ce ne soit pour quelque grand bien, ce qui n'arrive que très rarement. Votre manière d'agir doit être celle d'une épouse de Jésus-Christ, et vous devez aussi en avoir le langage. Que ceux qui voudront traiter avec vous, l'apprennent

donc, si bon leur semble : et s'ils ne le font, gardez-vous bien d'apprendre le leur, qui serait pour vous le chemin de l'enfer. Si, parce que vous êtes inflexibles sur ce point ils vous tiennent pour grossières et inciviles, que vous importe? S'ils vous regardent comme des hypocrites, il faut encore moins vous en mettre en peine. Vous y gagnerez de n'être visitées que de ceux qui entendront et qui goûteront votre langage. Car comment celui qui n'entendrait point l'arabe, pourrait-il prendre grand plaisir à s'entretenir avec un homme qui ne saurait point d'autre langue? Ainsi ils ne vous importuneront plus, ni ne vous causeront aucun préjudice; tandis qu'il y en aurait un très grand pour vous de commencer à parler une autre langue : tout votre temps se consumerait à cela; et vous ne sauriez comprendre comme moi, qui l'ai expérimenté, quel est le mal qu'en reçoit une âme. En voulant apprendre cette langue, on oublie l'autre; de là naît pour l'âme une inquiétude continuelle, état qu'il faut absolument éviter, parce que rien n'est plus nécessaire que la paix et la tranquillité de l'esprit, pour avancer dans ce chemin dont je commence à vous parler.

Si ceux qui communiqueront avec vous, veulent apprendre votre langue, quelle doit être votre conduite? Attendu qu'il ne vous appartient pas d'enseigner, contentez-vous de leur dire les grands trésors que l'on gagne à être initié à ce langage, et ne vous laissez point de le leur dire; mais faites-le avec piété, avec charité, et joignez-y vos oraisons, afin que, connaissant tout le prix de la science à laquelle ils aspirent, ils cherchent des maîtres capables de les en instruire. Ce ne serait pas une petite faveur que vous recevriez de Dieu, si vous pouviez allumer dans une âme le désir d'un si grand bien.

Mais, lorsque l'on veut commencer à parler de ce chemin

spirituel, que de choses se présentent à l'esprit! C'est ce qui m'arrive à moi-même, quoique j'aie montré si peu d'ardeur à y marcher. Plaise à Dieu, mes filles, que mes paroles ne ressemblent pas à mes œuvres! Ainsi soit-il.

CHAPITRE XXII

Que dans le chemin de l'oraison rien ne doit empêcher de marcher toujours. — Mépriser toutes les craintes qu'on veut donner des difficultés et des périls qui s'y rencontrent. — Comment une ou deux personnes suscitées de Dieu pour faire connaître la vérité, prévalent contre plusieurs autres liguées pour l'obscurcir et la combattre.

Ne vous étonnez pas, mes filles, qu'il faille songer à tant de choses pour commencer ce voyage divin : le chemin où nous entrons, est le chemin royal qui conduit au ciel. Est-il étrange que la conquête d'un tel trésor nous coûte un peu cher? Un temps viendra où nous comprendrons que le monde entier ne saurait le payer.

Eh bien ! quelles doivent être les dispositions de ceux qui commencent leur voyage avec un sincère désir de ne s'arrêter que lorsqu'ils en auront atteint le terme, c'est-à-dire qu'ils se seront abreuvés à la source même des eaux vives? D'abord, et par-dessus tout, il faut qu'ils aient la ferme et inébranlable résolution de ne suspendre leur course, que lorsqu'ils seront arrivés à cette fontaine de vie. Ainsi, qu'ils avancent toujours, quelque obstacle qui se présente, quelque difficulté qui survienne, quelque tribulation qu'il leur faille endurer, quelque violent que soit autour d'eux le déchaînement des langues, quelque défaillance qu'ils sentent en route, quelque incertitude qu'ils éprouvent de ne pas arriver jusqu'au terme du chemin, quelque apparence qu'il y ait pour eux de ne pouvoir

résister à tant de travaux; enfin dussent-ils en mourir, et dût le monde entier, avec tout ce qu'il renferme, s'abîmer avec eux, qu'ils ne s'arrêtent point. Qu'ils dédaignent ces propos insensés que les esclaves du monde font si souvent retentir à nos oreilles : « Cette voie est toute semée d'écueils : une telle s'y est perdue ; celle-ci s'y est égarée ; cette autre, qui ne cessait de prier, n'a pu éviter de tomber : c'est ainsi que l'on rend la vertu méprisable ; les femmes sont trop sujettes aux illusions, et ce n'est pas là une entreprise qu'il leur appartienne de tenter ; il faut qu'elles se contentent des travaux simples et obscurs qui sont le partage de leur sexe, sans s'amuser ainsi à chercher tant de raffinements dans l'oraison ; et le *Pater* et l'*Ave Maria* leur doivent suffire. » Oui, sans doute, mes filles, cela doit leur suffire, je suis la première à en convenir ; oui, il y aura toujours un grand avantage à établir son oraison sur celle qui est sortie de la bouche de Jésus-Christ même. En cela ils disent donc vrai ; et si notre faiblesse n'était si grande et notre dévotion si froide, nous n'aurions besoin ni d'autres manières de prier, ni d'aucun livre traitant de l'oraison.

C'est pourquoi je vais moi-même fonder sur le *Pater* quelques règles et quelques avis simples que je vais donner sur l'oraison, en faveur des âmes qui ne peuvent tenir leur esprit recueilli dans la méditation d'un mystère. Ainsi, mes filles, si vous êtes de ce nombre, vous n'aurez pas à craindre que l'on vous ôte des livres dont vous n'aurez plus besoin ; car cette prière vous suffit, si vous vous y portez avec affection et si vous persévérez dans l'humilité. Pour moi, je m'y suis toujours fort attachée, et les paroles de l'Évangile m'ont toujours plus portée au recueillement que les ouvrages les mieux écrits, surtout quand ils n'étaient point d'auteurs bien approuvés, car alors je n'avais aucune envie de les lire.

Je m'approcherai donc du Maître de la sagesse, et peut-être me donnera-t-il quelques enseignements qui satisferont vos esprits. A Dieu ne plaise toutefois que je prétende vous expliquer ces divines oraisons ; assez d'autres l'ont fait, et quand cela ne serait point, je regarderais comme une témérité trop grande à moi de l'entreprendre. Je vous proposerai seulement quelques considérations simples sur les paroles du *Pater*, persuadée que souvent la trop grande quantité de livres ne sert qu'à éteindre la ferveur avec laquelle nous devons réciter cette sainte prière. Ici-bas, un maître qui affectionne son disciple, fait en sorte de lui rendre les leçons plus faciles, par l'agrément qu'il sait y répandre. Comment douter que ce Maître céleste qui va nous instruire, n'en use de même envers nous ? Ainsi, mes filles, ne faites nul cas, ni des craintes que plusieurs voudront vous inspirer, ni des dangers dont ils vous feront la peinture. En vérité, ils raisonnent d'une plaisante manière. Quoi ! un grand trésor se trouve à l'extrémité d'un chemin plein de voleurs : prétendront-ils qu'on peut aller l'enlever sans courir aucun péril ? Qu'ils voient un peu les gens du monde. Se laisseraient-ils ravir leurs trésors sans résistance, eux qui, pour un intérêt de néant, passent plusieurs nuits sans dormir, sans donner ni à leur corps ni à leur âme un instant de repos ? Pour vous, mes filles, vous allez à la conquête d'un trésor tout divin, et c'est de vive force que vous devez l'emporter, suivant cette parole de Notre-Seigneur : *Les violents le ravissent*. Mais vous y marchez par un chemin royal, puisque le Roi du ciel l'a lui-même tracé ; par un chemin sûr, puisque c'est celui qu'ont tenu tous les élus et tous les saints. Si, après cela, on vous dit qu'il y a tant de dangers, et si l'on vous donne tant d'alarmes, quels seront, je vous le demande, les périls auxquels se trouveront exposés ceux qui vont à la conquête d'un tel

bien sans même connaître la route qu'il faut suivre pour y arriver? O mes filles! il n'est que trop vrai que ces périls sont incomparablement plus grands; mais ils ne les connaîtront que quand ils y seront tombés, quand ils ne trouveront personne qui leur tende la main, quand il n'y aura plus pour eux d'espoir d'arriver à la source des eaux vives, ni même de rencontrer le plus petit de ses ruisseaux. Or, sans une seule goutte de cette eau céleste, comment pourront-ils poursuivre une route où il y a tant d'ennemis à combattre? N'est-il pas évident qu'ils ne sauraient éviter de mourir de soif?

Mes filles, que nous le voulions ou que nous ne le voulions pas, nous marchons tous, quoique en différentes manières, vers cette fontaine de vie; mais il n'y a, croyez-m'en, qu'un chemin qui y conduise, c'est l'oraison. Qui-conque vous en indique un autre, vous trompe.

L'oraison doit-elle être mentale pour les uns, et vocale pour les autres, c'est ce que je n'examine pas maintenant. La vérité est que toutes les deux vous sont nécessaires: c'est un devoir pour les personnes religieuses de les allier l'une à l'autre. Si quelqu'un vous dit qu'il y a du danger, regardez-le comme un ennemi dangereux, et fuyez tout commerce avec lui. Gravez, je vous prie, cet avis dans votre mémoire, il pourra vous être utile un jour. Le danger qui est véritablement à craindre, c'est de manquer d'humilité, et des autres vertus. Mais à Dieu ne plaise que l'on puisse jamais dire qu'il y a du péril dans le chemin de l'oraison. C'est le démon, n'en doutons pas, qui a inventé toutes ces frayeurs, et, par cet artifice, il est parvenu à faire tomber quelques âmes adonnées en apparence, et non en réalité, à l'exercice de l'oraison.

Admirez ici l'inconcevable aveuglement du monde. Il ne s'inquiète point de ces milliers de malheureux qui,

entièrement étrangers à la vie d'oraison, et ne sachant même ce que c'est que de prier, sont tombés et tombent tous les jours dans l'hérésie, vivent dans les plus horribles débordements; et s'il arrive, par un malheur déplorable sans doute, mais très rare, que les artifices du tentateur séduisent et entraînent une âme qui fait oraison, on en tire avantage pour inspirer aux autres les plus grandes terreurs, et pour les éloigner des saintes pratiques de la vertu. N'est-ce pas être victime de la plus funeste erreur que de croire qu'il faille, pour se garantir du mal, éviter de faire le bien? Et l'ennemi des hommes pouvait-il jamais imaginer pour leur nuire un moyen plus insidieux?

O mon adorable Maître! défendez vous-même votre cause. Voyez dans quel faux sens on explique vos paroles; et ne permettez pas, je vous en conjure, que ceux qui vous servent tombent en de pareilles faiblesses.

Vous pouvez vous rassurer, mes filles, ce Dieu de bonté vous donnera toujours quelques-uns de ses véritables amis pour vous conduire et soutenir votre courage. Quant à eux, éclairés qu'ils sont par le divin Maître lui-même, qui leur montre le vrai chemin, ils dédaignent toutes ces alarmes que le démon essaye de leur inspirer, et ils n'en ressentent qu'un plus véhément désir de ne jamais s'arrêter. Ils voient clairement venir le coup que cet esprit maudit veut leur porter; ils l'évitent avec adresse, et ils lui en portent un à lui-même qui lui cause plus de dépit qu'il ne ressent de joie de toutes les complaisances de ses esclaves.

Dans ces temps de troubles et de zizanie où le démon entraîne, ce semble, à sa suite tous les hommes éblouis par l'apparence d'un bon zèle, que fait Dieu? Pour ouvrir les yeux à tant d'aveugles et pour leur découvrir de qui viennent ces ténèbres qui les empêchent de voir le vrai chemin, il suscite un homme. O puissance de mon Dieu! seul, cet homme

enseignant la vérité, prévaut sur des légions d'autres qui ne la connaissent pas. A la lumière de ses enseignements, ces infortunés découvrent peu à peu la véritable voie, et ils sentent un surnaturel courage pour s'affranchir du joug de l'erreur. Pour mettre à néant tous ces vains préjugés sur les périls de l'oraison, l'homme de Dieu n'a point recours aux paroles, il montre les œuvres et la sainte vie de ceux qui s'adonnent à ce salutaire exercice. A ceux qui s'élèvent contre la communion fréquente, il répond en se nourrissant lui-même plus souvent du pain des forts. Ainsi il ne faut à Dieu qu'un ou deux de ces serviteurs qui suivent sans crainte le bon chemin, pour voir bientôt revenir à lui les âmes qui s'en étaient éloignées.

Élevez-vous donc, mes sœurs, au-dessus de toutes ces craintes; en des choses de cette importance, ne faites jamais cas de l'opinion du vulgaire. Considérez que nous ne vivons pas dans des temps où l'on puisse ajouter foi à toutes sortes de personnes, mais seulement à celles qui conforment leur vie à la vie de Jésus-Christ. Efforcez-vous de conserver votre conscience toujours pure; fortifiez-vous dans l'humilité; foulez aux pieds toutes les choses de la terre; soyez inébranlables dans la foi de la sainte Église notre mère, et ne doutez pas après cela que vous ne soyez dans le bon chemin. Je le répète encore, dédaignez ces vaines craintes qui n'ont nul fondement; et si quelques-uns prétendent vous en inspirer, faites-leur connaître avec humilité quel est le chemin que vous tenez; dites-leur, ce qui est vrai, que votre règle vous ordonne de prier sans cesse, et que vous êtes obligées de l'observer. S'ils vous répondent que cela s'entend de prier vocalement, demandez-leur s'il faut que l'esprit et le cœur soient attentifs dans les prières vocales aussi bien que dans les autres. Et s'ils répondent que oui, ce qui ne peut manquer d'arriver, vous

connaitrez qu'ils sont contraints d'avouer qu'en faisant bien l'oraison vocale, vous ne sauriez ne pas faire la mentale, et que vous pourrez passer même jusqu'à la contemplation, s'il plaît à Dieu de vous la donner.

CHAPITRE XXIII

De l'oraison mentale. — Qu'elle doit toujours être unie à la vocale. — Respect avec lequel on doit parler à Dieu : ses perfections infinies. — Les vierges consacrées à Jésus-Christ doivent s'appliquer à connaître les grandeurs de leur divin Époux, et ne vivre que pour lui.

Sachez, mes filles, que l'essentiel de l'oraison mentale n'est pas de prier en silence. En effet, si, lorsque je prie vocalement, toute mon âme s'occupe de Dieu, si je me tiens avec respect en sa présence, plus attentive à cette considération qu'aux paroles que je prononce, j'unis dans cet acte l'oraison mentale à l'oraison vocale. A moins qu'on ne prétende que l'on parle à Dieu quand, en prononçant le *Pater*, on a l'esprit tout préoccupé du monde ; dans ce cas, je n'ai plus rien à dire. Mais si, étant en présence de ce grand Dieu, vous voulez lui parler avec le respect qu'il mérite, ne devez-vous pas considérer qui il est, et qui vous êtes ? Dites-moi, pourriez-vous adresser la parole à un monarque en lui donnant les titres qui lui sont dus, ou pourriez-vous garder les cérémonies qui s'observent en parlant à un grand seigneur, si vous ignoriez combien leur qualité est élevée au-dessus de la vôtre, puisque ces cérémonies dépendent de la différence des qualités, comme aussi de la coutume et de l'usage ? Non sans doute, il est nécessaire que vous le sachiez ; autrement vous serez renvoyées comme des personnes rustiques, et vous ne pourrez traiter avec eux d'aucune affaire.

Quel est donc ce mystère, ô mon adorable Maître ? Quoi ! l'on vous traiterait avec moins de respect que des rois mortels, vous le Maître absolu de tous les rois ! cela se peut-il souffrir ? Vous êtes roi, ô mon Dieu, et vous l'êtes pour l'éternité ; vous ne tenez que de vous seul votre empire. O mon adorable Maître, lorsque j'entends dire au *Credo* que votre royaume n'aura point de fin, il est rare que mon cœur n'en tressaille d'allégresse. Je vous en loue, mon Dieu, et je vous en bénis pour jamais ! Enfin, votre royaume durera dans les siècles des siècles ! Ne permettez donc jamais que cette déplorable maxime soit reçue parmi nous, qu'on peut, lorsqu'on vient vous parler, ne le faire que du bout des lèvres.

Que voulez-vous dire, chrétiens, quand vous dites que l'oraison mentale n'est point nécessaire ? Vous entendez-vous bien vous-mêmes ? Certes, je pense que non ; et de là vient que vous voudriez nous égarer tous à votre suite. Vous montrez que l'oraison mentale, la manière de faire la vocale, et la contemplation, sont choses entièrement inconnues de vous ; car si vous en aviez la moindre idée, vous ne condamneriez pas dans la manière de traiter avec Dieu ce que vous approuveriez ailleurs.

Pour moi, mes filles, je regarde comme un devoir d'insister sans cesse dans cet écrit, autant que je m'en souviendrai, sur la nécessité d'unir l'oraison mentale à l'oraison vocale. Mon dessein est de vous prémunir contre les vaines terreurs que certains esprits voudraient vous inspirer. Je sais où peuvent mener leurs discours, j'en ai moi-même assez souffert. Aussi je souhaite ardemment que personne ne vienne vous alarmer sur le chemin que vous suivez, car il est préjudiciable d'y marcher avec crainte. Il vous importe au contraire extrêmement d'être assurées que le chemin que vous tenez est bon. Autrement

il vous arriverait comme au voyageur à qui l'on dit qu'il s'est égaré : il tourne de tous côtés pour retrouver sa route, et ne gagne à ce travail que de se lasser, de perdre du temps, et d'arriver plus tard.

Quelqu'un oserait-il soutenir que c'est mal fait, avant de commencer à dire les heures ou à réciter le rosaire, de penser à Celui à qui nous allons parler, et de nous remettre devant les yeux qui il est, et qui nous sommes, afin de considérer de quelle sorte nous devons traiter avec lui? Eh bien! mes sœurs, si vous faites ce qu'il faut pour vous bien pénétrer de ces deux points, la grandeur de Dieu et votre néant, je vous déclare qu'avant de commencer votre prière vocale vous aurez déjà consacré un temps assez considérable à la mentale.

Certes, quand nous abordons un prince pour lui parler, ce ne doit point être avec ce laisser-aller qui nous serait permis à l'égard d'un paysan ou d'un pauvre tel que nous. Je sais bien que l'humilité du divin Roi que je sers est si grande, que, malgré ma bassesse et mon langage rustique, il ne laisse pas de m'écouter et de me permettre de m'approcher de lui. Je sais que les anges, qui sont comme ses gardes, ne me repoussent point, parce qu'ils connaissent la bonté de leur Souverain; ils n'ignorent pas que la simplicité d'un petit berger bien humble et qui en dirait davantage s'il en savait davantage, lui est plus agréable que la sublimité et l'élégance de langage des plus fameux savants, lorsque l'humilité leur manque. Mais parce que la bonté de notre Roi est si excessive, en avons-nous le droit de paraître avec moins de respect devant lui? Cette seule faveur de nous donner accès auprès de sa personne, de nous supporter en sa présence malgré toutes nos misères, ne nous impose-t-elle pas le devoir de chercher à connaître quelle est sa grandeur et son adorable pureté? Il est vrai

qu'il suffit de l'approcher pour savoir combien il est grand et quels hommages il mérite, comme il suffit de savoir la naissance, les biens et les dignités des princes de ce monde, pour apprendre quel est l'honneur qui leur est dû, parce que ce sont ces conditions qui le règlent, et non pas le mérite de leurs personnes.

O misérable et malheureux monde ! Vous ne sauriez, mes filles, trop louer Dieu de la grâce qu'il vous a faite de l'abandonner. Que se passe-t-il en effet dans le monde ? On y considère les personnes non par leur mérite, mais par les seuls avantages de la fortune ; que l'on vienne à perdre ces avantages, à l'instant tout honneur s'évanouit. O mes filles, quand vous vous réunirez pour prendre ensemble quelques moments de récréation, considérez, je vous prie, cette scène si plaisante ; ce sera pour vous un utile sujet de divertissement, de voir dans quelle vanité et dans quel aveuglement les gens du monde passent leur vie.

O Maître absolu de tout, ô notre Roi, suprême pouvoir, souveraine bonté, éternelle sagesse, sans principe, sans fin, abîme de merveilles, beauté source de toute beauté, force qui est la force même ! ô Dieu dont les œuvres n'ont pas de terme, dont les grandeurs sont incompréhensibles et infinies ! quand je posséderais moi seule toute l'éloquence des mortels, toute la science d'ici-bas, qui ne sont en effet qu'ignorance, pourrais-je jamais parvenir à faire comprendre une seule de ces adorables perfections, qu'il serait cependant nécessaire de connaître pour savoir quels hommages il faut rendre à une majesté telle que la vôtre, à Celui qui est pour nous l'auteur de tous les biens et de toute félicité ?

Approchez-vous de ce Maître adorable, mes filles, mais en allant lui parler, et pendant que vous lui parlez, songez, je vous en conjure, que jamais vous ne pourrez lui

témoigner assez de respect et d'amour. Non, le temps de votre vie, ni de mille vies comme la vôtre, ne suffirait pour vous faire concevoir comment il mérite d'être traité : lui, devant qui les anges tremblent, à la parole duquel tout obéit, qui peut tout, et pour qui vouloir, c'est faire. O mes filles, puisque nous avons le bonheur d'être les épouses d'un tel Époux, réjouissons-nous de ses grandeurs infinies, nous le pouvons à bon droit ; mais comprenons en même temps la sainteté de vie que demande de nous le rang auguste auquel il a daigné nous élever.

Dans le monde, avant de contracter une alliance, on s'informe avec soin des qualités et des biens de la personne qu'on veut épouser. Pourquoi nous, qui sommes déjà fiancées au Roi de gloire, ne chercherions-nous pas à le bien connaître avant le jour de ces noces éternelles où il doit nous introduire dans sa maison ? Pourquoi, puisqu'on le permet aux fiancées du monde, nous serait-il interdit de nous enquérir des qualités et des biens de notre Époux ; quel est son père ; quel est le pays où il doit nous emmener, quels avantages il nous promet ; quelles sont ses inclinations, afin d'y conformer les nôtres, et nous efforcer de lui plaire en faisant tout ce que nous saurons lui être le plus agréable ? On ne dit autre chose à une fille sinon que, pour être heureuse dans son mariage, il faut qu'elle s'accommode à l'humeur de son mari, quand même il serait d'une condition de beaucoup inférieure à la sienne. Et l'on veut, ô mon divin Époux, que nous fassions moins pour vous contenter, et que nous vous traitions avec moins de respect que l'on ne traite les hommes ! Notre conduite envers vous leur déplait peut-être : mais quel droit ont-ils de s'en mêler ? Qu'ils vous laissent vos épouses, puisque c'est avec vous qu'elles doivent passer leur vie. Ici-bas même, quand une épouse est tellement chère à son époux, qu'il la veut

toujours avoir dans sa compagnie, ne doit-elle pas trouver juste ce désir, et n'aurait-elle pas mauvaise grâce de ne pas vouloir s'y rendre, attendu qu'elle possède en son époux tout ce qu'elle peut aimer ?

C'est faire oraison mentale, mes filles, que de bien comprendre ces vérités. Que s'il vous plaît d'y joindre l'oraison vocale, à la bonne heure, vous le pouvez : mais de grâce, lorsque vous parlez à Dieu, ne pensez point à d'autres choses ; car en user ainsi c'est montrer qu'on ignore ce qu'est l'oraison mentale. Je crois vous l'avoir assez expliqué ; plaise à Notre-Seigneur de nous en donner la science pratique ! Ainsi soit-il.

CHAPITRE XXIV

Trois raisons pour montrer que quand on commence à s'adonner à l'oraison il faut avoir un ferme dessein de continuer. — Des assistances que Dieu donne à ceux qui sont dans ce dessein.

Il est souverainement important, quand on commence à s'adonner à l'oraison, d'avoir un ferme dessein de persévérer dans ce saint exercice. Que de raisons je pourrais apporter à l'appui de ce que j'affirme ! Mais, pour ne pas trop m'étendre, je me contenterai d'en donner deux ou trois. Voici la première : Dieu étant si libéral envers nous, et ne cessant de nous combler de ses faveurs, pouvons-nous moins faire pour lui, que de lui donner avec une pleine et entière volonté le temps que nous avons résolu de passer avec lui dans l'oraison, surtout quand il est de notre intérêt d'agir de la sorte, et que nous en recueillons de si précieux avantages ? Convierait-il, au lieu de lui offrir ce temps en pur don, de lui en faire seulement un prêt avec intention de le retirer ? Non certes. Un ami n'en use point ainsi à l'égard de son ami, et il se garde bien de l'attrister en lui redemandant ce qu'il lui a donné et qu'il sait lui être utile. Quand, sans y avoir aucun titre, on a été comblé de biens par quelqu'un, serait-ce montrer un cœur noble et sensible que de ne vouloir pas laisser entre les mains d'un bienfaiteur si généreux un gage d'amitié et de reconnaissance qu'on lui aurait donné ? Quelle

est l'épouse qui, après avoir reçu de son époux quantité de bijoux très précieux, ne lui donnerait avec bonheur un simple anneau, non pour son prix, puisqu'elle ne possède rien qui ne soit à lui, mais comme une marque qu'elle-même sera toute à lui jusqu'au dernier soupir? Dieu mérite-t-il donc moins de respect que les hommes, et osera-t-on le traiter avec ce mépris, de lui retirer, à l'instant même, un faible don qu'on lui aura fait? Hélas! nous consumons tant d'heures soit avec nous-mêmes, soit avec d'autres qui ne nous en savent point de gré; qu'au moins ce peu de moments que nous consacrons au céleste Époux, lui soient donnés de bon cœur, et avec un esprit libre de toutes pensées étrangères. Donnons-le-lui avec la ferme résolution de ne le reprendre jamais, quelques ennuis, quelques peines, et quelques sécheresses qui nous y arrivent. Considérons ce temps comme une chose qui n'est plus à nous et qu'on pourrait nous redemander en justice, si nous ne voulions pas le donner tout entier à Dieu. Toutefois, ce n'est pas reprendre ce que nous avons donné que de discontinuer l'oraison un jour, ou même plusieurs, pour des occupations légitimes, ou pour quelque indisposition particulière. Il suffit que notre intention demeure ferme. Le divin Maître que nous servons n'est ni exigeant, ni difficile; il ne s'arrête point aux petites choses; et ainsi il vous saura gré de l'offrande que vous lui faites de votre volonté, puisqu'en la lui donnant, vous lui abandonnez en effet tout ce qui est en votre pouvoir.

L'autre manière d'agir, évidemment moins parfaite, est bonne pour ceux qui ne sont pas naturellement généreux. N'ayant pas l'âme assez noble pour donner, c'est beaucoup qu'ils se résolvent à prêter. Enfin, qu'ils fassent quelque chose. Notre-Seigneur est si bon, qu'il prend tout en payement, et agit en tout au gré de notre volonté. Il ne nous

traite point avec rigueur dans le compte que nous avons à lui rendre, il montre au contraire une divine générosité. Quelque grande que soit notre dette, s'il ne faut pour nous gagner à lui que nous la remettre tout entière, il s'y détermine sans peine. Il remarque avec une souveraine exactitude nos moindres services : ne fit-on que lever les yeux au ciel avec un souvenir du cœur pour lui, il n'y a pas à craindre qu'il laisse cette action sans récompense.

La seconde raison pour laquelle nous devons être dans le ferme dessein de persévérer dans le saint exercice de l'oraison, c'est qu'alors il devient beaucoup plus difficile au démon de nous tenter. Il ne craint rien tant que les âmes fortes et résolues ; il sait par expérience le dommage qu'elles lui causent, et que tout ce qu'il fait pour leur nuire tournant à leur profit et à l'avantage de beaucoup d'autres, il ne sort qu'avec perte de ce combat. Nous ne devons pas toutefois nous abandonner à la sécurité, ni cesser de nous tenir sur nos gardes. Nous avons affaire à des ennemis très artificieux et fort traîtres. Si d'un côté leur lâcheté les empêche d'attaquer ceux qui veillent sans cesse sur eux-mêmes, de l'autre leur malice leur donne un très grand avantage sur les négligents. Remarquent-ils de l'inconstance dans une âme, une volonté chancelante de persévérer dans le bien, ils l'agitent de mille craintes, et lui représentant difficultés sur difficultés, ils ne lui laissent pas un moment de repos. J'en parle avec connaissance de cause, parce que je ne l'ai que trop éprouvé ; et j'ajoute qu'à peine sait-on de quelle importance est cet avis que je viens de donner.

Je viens à la troisième raison de notre persévérance. On combat avec beaucoup plus de courage quand on s'est dit à soi-même que, quoi qu'il puisse arriver, on ne tournera jamais le dos. C'est comme un homme qui dans une

bataille saurait que, s'il est vaincu, il n'a pas de grâce à espérer, et qu'ainsi, s'il ne meurt durant le combat, il faudra mourir après : il lutte avec plus de courage ; il veut, comme on dit, vendre chèrement sa vie ; il redoute moins les coups de l'ennemi, parce qu'il a toujours cette pensée présente à l'esprit qu'il ne peut échapper à la mort que par la victoire. Outre le courage, nous devons porter, dans le combat de l'oraison, la ferme assurance qu'à moins de vouloir nous laisser vaincre, nos efforts seront couronnés du succès, et que, quelque petite que soit notre part du butin après la victoire, nous serons toujours très riches.

Si telle est votre résolution, mes filles, ne craignez point que Notre-Seigneur vous laisse mourir de soif, en vous refusant l'eau de cette fontaine qui rejailit jusque dans la vie éternelle : au contraire, il vous invite à venir vous y désaltérer. Je vous ai déjà parlé de cette tendre invitation du Sauveur, mais je ne saurais trop vous la rappeler, tant je désire vous prémunir contre le découragement où tombent les âmes à qui l'inénarrable bonté de Dieu ne s'est encore révélée que par la foi, et non par une connaissance expérimentale. C'est un immense avantage, je l'avoue, que d'avoir éprouvé son amitié, et d'avoir senti les délices dont il inonde les âmes dans le chemin de l'oraison, faisant en quelque sorte lui-même tous les frais du voyage. Aussi, je ne m'étonne pas que les personnes qui n'ont point éprouvé ces faveurs, veuillent avoir quelque assurance que Dieu leur payera avec usure les sacrifices qu'elles lui auront faits. Eh bien ! cette consolante assurance, le divin Maître a voulu la leur donner, car il promet, vous le savez, le centuple dès cette vie ; et de plus, il dit : *Demandez et vous recevrez*. Que si vous n'ajoutez pas foi à ce qu'il affirme lui-même dans son Évangile, c'est en vain que je me fatiguerais à vouloir vous le persuader. Je ne laisse pas néanmoins

d'avertir les âmes qui auraient quelque doute, qu'il leur en coûtera peu de tenter l'entreprise ; car elles acquerront bientôt la certitude que, dans ce voyage vers la céleste patrie, nous recevons à chaque pas plus que nous ne saurions ni demander ni désirer. Je sais que je dis vrai, et je puis produire pour témoins de cette vérité celles d'entre vous, mes filles, à qui Dieu en a donné une connaissance expérimentale.

CHAPITRE XXV

Ce qu'il faut pour que l'oraison vocale soit parfaite. — Comment l'oraison mentale s'y trouve jointe. — Du *Pater*; excellence de cette prière. — Le moyen de la bien dire est de se tenir en esprit auprès du divin Maître qui nous l'a enseignée.

Je m'adresse maintenant à ces personnes dont j'ai parlé, qui ne peuvent se recueillir, ni fixer leur esprit dans l'oraison mentale, ni s'exercer dans la considération des vérités ou des mystères de la foi. Ici je ne prononcerai pas même ce mot d'oraison mentale, ou celui de contemplation, sachant que ces seuls noms sont pour plusieurs un sujet d'épouvante. Une autre raison me fait agir de la sorte : c'est qu'il pourrait se faire que Dieu conduisit dans ce monastère quelqu'une de ces personnes, attendu, comme je l'ai dit, que toutes les âmes ne marchent pas par un même chemin.

Ce que je veux donc vous enseigner ici, mes filles, c'est la manière de prier vocalement ; car il est juste que vous entendiez ce que vous dites. Mais comme ces âmes incapables de fixer leur esprit en Dieu peuvent se fatiguer de prières qui sont longues, laissant celles-là de côté, je ne parlerai que de celles auxquelles la seule qualité de chrétien oblige nécessairement, le *Pater* et l'*Ave Maria*. Il faut, mes filles, qu'on ne puisse pas dire de nous que nous parlons sans comprendre le sens des paroles qui sortent de notre bouche ; à moins qu'on ne prétende que battre ainsi l'air

d'un vain son par pure coutume, puisse nous suffire, et que nous devons nous en contenter. Je laisse cela à décider aux savants, sans me mêler d'en juger; et je désire seulement, mes sœurs, que nous ne nous en contentions pas. Quand je récite le *Credo*, je dois, ce me semble, savoir ce que je crois; de même, quand je dis *Notre Père*, l'amour exige de moi que je sache quel est ce père, et quel est le maître qui m'enseigne à faire cette oraison. Direz-vous que vous savez très bien ce qu'il est, et qu'ainsi il est inutile de vous le rappeler? Un tel langage, mes filles, ne serait point fondé en raison, et il indiquerait que vous ne comprenez point assez la distance infinie qui existe entre un maître mortel et un Dieu. Or, s'il y a une extrême ingratitude à effacer de son souvenir ceux qui dans ce monde nous ont donné des instructions solides, surtout quand ce sont des guides saints et dévoués qui ont fait du bien à notre âme, à Dieu ne plaise que nous portions l'ingratitude jusqu'à oublier, en récitant cette prière, le Maître divin qui nous l'a enseignée avec tant d'amour, et avec un si ardent désir qu'elle nous fût profitable! Et si quelquefois, par faiblesse, il nous arrive d'oublier cet adorable Maître, que le plus souvent du moins notre pensée se porte sur lui.

La première leçon que Notre-Seigneur nous donne pour bien prier, c'est, vous le savez, de nous retirer en particulier, ainsi qu'il l'a toujours pratiqué lui-même, non qu'il eût besoin de cette retraite, mais pour notre instruction, et pour nous en donner l'exemple. L'on ne peut, comme je vous l'ai dit, parler en même temps à Dieu et au monde : c'est pourtant ce que font ceux qui, en priant d'un côté, écoutent de l'autre ce qui se dit près d'eux, ou s'arrêtent à tout ce qui leur vient à l'esprit, sans tâcher d'en retirer leur pensée. A la vérité, ceci n'est point sans exception : il arrive que dans de certains temps, dans de certaines dispositions,

quelques personnes, surtout si elles sont portées à la mélancolie, ne peuvent, quelques efforts qu'elles fassent, dominer de telles distractions; il arrive encore que Dieu lui-même, pour le bien de ceux qui le servent, permet qu'il y ait pour eux des jours de grandes tempêtes, de manière que ni soins ni peines ne peuvent parvenir à les calmer, et que leur pensée errante et vagabonde est absolument impuissante à se fixer sur ce qu'ils disent, comme s'ils étaient hors d'eux-mêmes et dans une sorte de frénésie.

Le déplaisir qu'ils en ressentiront, leur fera connaître qu'il n'y a point de leur faute dans ce qu'ils éprouvent : qu'ils s'épargnent alors le vain tourment, et la fatigue non moins vaine, de vouloir ramener de force à la saine raison leur entendement malade; ils ne le pourraient en ce moment, et ils ne feraient qu'accroître le mal. Qu'ils prient alors comme ils pourront, et même qu'ils ne prient point du tout, donnant ainsi à leur âme infirme et souffrante un moment de repos. Ce temps doit être employé à d'autres actes de vertu. Telle est, à mon gré, la conduite que doivent tenir tous ceux qui sont soumis à cette épreuve, s'ils ont à cœur leur salut, et sont pénétrés de cette vérité, qu'on ne peut à la fois parler au monde et à Dieu.

Ce qui dépend de nous, c'est de tâcher d'être dans la solitude lorsque nous voulons prier, et plaise à la divine bonté que cela suffise pour nous faire comprendre et la grandeur de Celui devant qui nous sommes, et ce qu'il daigne répondre aux demandes que nous lui adressons. Car pensez-vous qu'il se taise, encore que nous ne l'entendions pas? Non certes : mais il parle à notre cœur toutes les fois que c'est du fond du cœur que nous le prions. Voulez-vous un moyen de tenir votre foi éveillée? Persuadez-vous, mes filles, que c'est pour chacune de nous en particulier que Notre-Seigneur a fait cette divine prière, et qu'il nous

enseigne lui-même à la bien dire ; que, par conséquent, il est à côté de nous comme un maître indulgent qui se tient près de son disciple, afin de s'en faire mieux entendre. Restez ainsi par la pensée et par le cœur auprès du divin Maître quand vous récitez le *Pater*, et croyez que c'est un des meilleurs moyens de bien dire cette sainte prière qu'il a daigné nous apprendre.

Vous me répondrez peut-être que prier ainsi, c'est méditer, et que vous ne pouvez, et par conséquent ne désirez autre chose que faire des prières vocales. Hélas ! il est trop vrai qu'il est des esprits si impatients, si amoureux de leur repos, que, n'ayant ni l'habitude du recueillement au commencement de la prière, ni aucune volonté de s'imposer la moindre contrainte, ils ne craignent pas de déclarer qu'ils ne savent et ne peuvent faire autre chose que de prier vocalement. Eh bien ! je l'avoue, ce que je viens de proposer peut s'appeler oraison mentale ; mais je déclare en même temps que je ne comprends pas comment on peut la séparer de la prière vocale bien faite. Car enfin, mes filles, quand nous adressons une prière à Dieu, ne devons-nous pas nous rappeler qui il est, et lui parler avec respect et avec attention ? Daigne ce Dieu de bonté soutenir notre faiblesse, et faire enfin qu'avec tous ces soins, nous parvenions à réciter cette prière du *Pater* sans distraction fâcheuse, et avec une dévotion véritable ! Le moyen le plus sûr d'y parvenir, j'en ai maintes fois fait l'épreuve, c'est d'arrêter notre esprit, autant qu'il est en nous, sur Celui-là même qui nous l'a enseignée. Essayez de le faire avec courage, avec patience, et vous ne tarderez pas à en prendre l'heureuse et salutaire habitude.

CHAPITRE XXVI

Que de l'oraison vocale bien faite, Dieu peut en un instant élever l'âme à la contemplation. — Nature et effets de la contemplation. — En quoi elle diffère de l'oraison mentale. — La sainte ne dit ici que quelques mots de la contemplation, parce qu'elle a traité ce sujet avec étendue dans le *Livre de sa Vie*.

Gardez-vous de croire, mes filles, que l'on tire peu de fruit de la prière vocale bien faite. Sachez que, tandis que vous récitez du fond du cœur le *Pater*, ou toute autre prière, Dieu peut vous mettre tout à coup dans une contemplation parfaite. Ainsi ce grand Dieu montre-t-il qu'il écoute l'âme qui lui parle, et qu'il daigne s'abaisser jusqu'à lui parler, suspendant son entendement, arrêtant ses pensées, faisant expirer la parole sur les lèvres, en sorte qu'on n'en peut proférer aucune sans un très pénible effort. L'âme connaît que le divin Maître l'instruit sans faire entendre le son de sa voix, tenant ses puissances suspendues, parce que leur activité, loin de lui être de quelque secours, ne pourrait alors que lui nuire. Chacune des puissances jouit de son divin objet, mais d'une manière qui lui est incompréhensible. L'âme se sent embrasée d'amour, sans savoir comment elle aime. Elle connaît qu'elle possède ce qu'elle aime, mais elle ignore comment elle en est en possession. Tout ce qui lui est possible, c'est de connaître que l'entendement ne saurait aller jusqu'à concevoir, ni le cœur jusqu'à

souhaiter un bien aussi grand que celui dans la plénitude duquel elle est comme abîmée. Sa volonté embrasse ce bien sans savoir comment elle l'embrasse; et, selon le peu qu'il lui est donné de comprendre, elle juge que ce bien est d'un tel prix, que tous les travaux de la terre réunis ensemble ne sauraient ni le payer ni le mériter. En effet, c'est un pur don du Maître du ciel et de la terre, de Celui enfin qui, quand il donne, se plaît à donner en Dieu.

Voilà, mes filles, ce qu'est la contemplation parfaite; vous pouvez connaître maintenant en quoi elle diffère de l'oraison mentale. Celle-ci ne consiste, comme je l'ai dit, qu'à nous recueillir en nous-mêmes, afin de bien comprendre ce que nous disons, combien est grand Celui auquel nous avons la hardiesse de parler, les devoirs que nous impose le service d'un tel maître, combien jusqu'à présent nous l'avons mal servi, et autres semblables considérations. C'est là proprement l'oraison mentale; ce mot ne renferme point d'autre mystère, et par conséquent ne doit point vous effrayer. Réciter le *Pater* et l'*Ave Maria*, ou quelque autre prière, c'est faire oraison vocale : mais cette dernière doit être accompagnée de la mentale; sans cela que serait-elle, sinon un vain bruit de paroles souvent sans ordre et sans suite?

Dans ces deux oraisons, nous pouvons quelque chose de nous-mêmes, avec l'assistance de Dieu; mais dans la contemplation, nous ne pouvons rien absolument. C'est Dieu qui fait tout, c'est son ouvrage, ouvrage au-dessus de notre nature et auquel par conséquent nous ne pouvons prêter aucun concours. Je n'en dis pas davantage sur la contemplation : j'en ai amplement traité, et le mieux qu'il m'a été possible, dans la *Relation de ma vie*, que l'on m'a commandé d'écrire pour qu'elle fût vue de mes confesseurs. Je ne répète donc point ce que j'en ai dit; je me contente

d'effleurer le sujet en passant. Celles d'entre vous qui seront assez heureuses pour être élevées par le divin Maître à l'état de contemplation, feront bien de lire cet écrit : elles y trouveront quelques points de doctrine et quelques avis pour lesquels il a plu à Notre-Seigneur de me donner sa lumière. La lecture vous en sera très profitable, et vous consolera beaucoup, je l'espère : du reste, c'est le sentiment de certaines personnes qui ont vu cette *Relation*, et qui l'estiment de quelque utilité; sans cela, j'aurais honte de vous dire de faire quelque cas de ce qui vient de ma plume, et Notre-Seigneur sait la confusion dont je suis pénétrée en écrivant la plupart de ces choses. Béni soit-il de l'excès de bonté avec lequel il daigne me souffrir ! Ainsi, je le répète, que celles parmi vous, mes filles, qui seront élevées à une oraison surnaturelle, tâchent après ma mort de se procurer ce livre. Quant aux autres, qu'elles se contentent de faire de généreux efforts pour mettre en pratique ce que je dis dans celui-ci. Après cela qu'elles s'abandonnent sans réserve à la conduite de Notre-Seigneur : car c'est à lui seul, mes filles, qu'il appartient d'élever à la contemplation; et il ne vous refusera point une faveur d'un si grand prix, s'il voit qu'au lieu de vous arrêter en chemin, vous marchez avec une ardeur toujours nouvelle vers le bienheureux terme auquel vous aspirez.

CHAPITRE XXVII

Excellente manière de prier vocalement. — Les personnes qui ont peu de facilité pour l'oraison mentale, et qui y sont distraites, s'en serviront avec le plus grand fruit. — Elle consiste à tenir compagnie à Notre-Seigneur dans ses divers mystères, et à s'entretenir avec lui par de simples colloques.

Revenons, mes filles, à notre oraison vocale, et apprenons à la faire de telle sorte que Dieu, par un secret de sa bonté, nous y élève en même temps à l'oraison dont je viens de parler. Vous savez déjà qu'avant de commencer votre prière, vous devez d'abord examiner votre conscience, puis dire le *confiteor*, et ensuite faire le signe de la croix. Cela fait, tâchez incontinent, mes filles, puisque vous êtes seules, de trouver une compagnie. Mais quelle compagnie préférable à celle du divin Maître qui lui-même vous a enseigné l'oraison que vous allez dire? Représentez-vous cet adorable Sauveur à côté de vous, et considérez avec quel amour, avec quelle humilité il daigne nous instruire. Croyez-m'en, autant que vous le pourrez, demeurez dans la compagnie d'un si excellent ami. Si vous prenez l'habitude de vous tenir en sa présence, et s'il voit que vous le faites par un désir continuel de lui plaire, vous ne pourrez plus, comme on dit, l'éloigner un seul instant de vous. Il ne vous abandonnera jamais, il vous aidera à supporter toutes vos peines; enfin, partout vous trouverez ce fidèle

consolateur. Pensez-vous que ce soit peu de chose d'avoir sans cesse à ses côtés un tel ami?

O mes sœurs, vous qui ne pouvez discourir beaucoup avec l'entendement, ni vous occuper d'un sujet sans éprouver d'importunes distractions, prenez, prenez, je vous en conjure, la salutaire habitude que je vous propose. Je sais que vous le pouvez, je le sais par ma propre expérience; car pendant plusieurs années j'ai gémi de ne pouvoir fixer mon esprit sur une vérité durant le temps de l'oraison. Cette peine est très grande, je l'avoue; mais si nous supplions avec humilité Notre-Seigneur de la faire cesser, croyez qu'il exaucera nos vœux; dans sa bonté infinie, il ne pourra se résoudre à nous laisser ainsi seules, et il voudra nous tenir compagnie. Si nous ne pouvons acquérir ce bonheur en un an, travaillons pendant plusieurs, et ne regrettons pas un temps si bien employé. Point d'obstacle invincible dans une si sainte entreprise. Ainsi, courage, je le répète; il est en notre pouvoir de nous accoutumer à marcher en présence de Notre-Seigneur; faisons de généreux efforts, et nous aurons enfin la consolation de jouir de la compagnie de ce véritable maître de nos âmes.

Ne pensez pas néanmoins que je vous demande de longues méditations sur ce divin Sauveur, ni beaucoup de raisonnements, ni de grandes et de subtiles considérations; portez seulement sur lui vos regards. Si vous ne pouvez faire davantage, tenez, du moins pendant quelques instants, les yeux de votre âme fixés sur cet adorable Époux. Qui vous en empêche? Quoi! quand vous le voulez, votre vue s'arrête sur les objets même les plus difformes, et vous ne pourriez la tenir attachée sur la beauté la plus accomplie qui se puisse concevoir! Quant à votre céleste Époux, jamais il ne détourne de vous ses regards. Malgré tant d'indignités dont vous vous êtes rendues coupables envers lui,

il n'a pas cessé un seul instant de vous suivre de ses yeux ; et vous croiriez faire un grand effort, si, détournant les vôtres des choses extérieures, vous les fixiez quelques moments sur Celui qui vous a tant aimées ! Considérez qu'il n'attend, comme il le dit à l'épouse des Cantiques, qu'un regard de nous : il le met à si haut prix, que de son côté il ne négligera rien pour vous faire jouir d'un tel bonheur, et il se montrera à vous dans l'état où vous désirez le voir.

Ici-bas une femme prudente qui veut bien vivre avec son mari, doit, dit-on, se plier à son humeur ; s'il est triste, se montrer triste ; s'il est joyeux, montrer de la joie, quoiqu'elle n'en ait point dans le cœur. Remarquez en passant, mes filles, de quelle servitude vous vous êtes affranchies. Or Notre-Seigneur tient envers nous, mais en toute vérité et sans ombre de feinte, la même conduite que cette femme envers son mari. Cet adorable Maître se fait le sujet, et il veut, mes filles, que vous soyez les souveraines ; il s'assujettit à vos désirs, et se conforme aux divers mouvements de votre âme. Êtes-vous dans la joie, considérez-le ressuscité ; sa seule vue au sortir du sépulcre vous fera tressaillir d'allégresse. Quel éclat ! quelle beauté ! quelle majesté ! comme la victoire se peint dans ses yeux ! de quelle joie bat son cœur à l'aspect de ce champ de bataille où il a remporté un si beau triomphe, et où il a conquis cet immortel royaume qu'il veut partager avec vous ! Eh bien ! est-ce beaucoup faire que de jeter quelquefois les yeux sur Celui dont l'amour vous réserve une telle couronne ?

Êtes-vous dans les tribulations ou dans la tristesse, suivez-le au jardin de Gethsémani ; considérez dans quel océan d'affliction son âme doit être plongée, puisque étant non seulement patient, mais la patience même, il ne laisse pas de faire connaître sa peine et de s'en plaindre. Ou bien encore, considérez-le attaché à la colonne, devenu l'homme

de douleurs, toutes ses chairs mises en lambeaux, endurant ce supplice par l'excès de l'amour qu'il vous porte, persécuté des uns, couvert de crachats par les autres, renoncé et abandonné par ses amis, n'ayant personne qui prenne sa défense, transi de froid, et réduit à une si grande solitude que vous pouvez, seules et sans témoins, venir confondre vos peines avec les siennes, et vous consoler l'un l'autre. Ou bien enfin, représentez-vous cet adorable Sauveur chargé de sa croix et montant au Calvaire, sans que les bourreaux lui donnent même le temps de respirer. Il tournera vers vous ses yeux remplis de larmes ; mais dans ce regard quelle divine beauté ! et quelle tendre compassion ! Cet adorable Maître oubliera ses douleurs pour consoler les vôtres, et cela uniquement parce que vous allez chercher consolation auprès de lui, et que vous tournez la tête de son côté pour le regarder.

Votre cœur s'attendrit-il en voyant dans cet état le divin Époux de vos âmes, et non contentes de le regarder, vous sentez-vous intérieurement pressées de vous entretenir avec lui, faites-le ; mais alors loin de vous tout langage étudié, n'employez que des paroles simples et dictées par votre cœur ; elles sont du plus grand prix à ses yeux. O Seigneur du monde et véritable Époux de mon âme, pourrez-vous lui dire, comment vous trouvez-vous réduit à une telle extrémité ? O mon Sauveur et mon Dieu, se peut-il que vous ne dédaigniez pas la compagnie d'une aussi pauvre créature que je suis, et qu'elle puisse vous apporter quelque consolation ; car il me semble lire sur votre visage que vous êtes consolé de me voir près de vous ? Comment se peut-il faire, Seigneur, que les anges vous laissent seul et que même votre Père céleste ne vous console pas ? Puisqu'il en est ainsi, mon adorable Maître, et que vous vous êtes soumis pour l'amour de moi à cet excès de souffrances, qu'est-

ce que ce peu que je souffre, et de quoi puis-je me plaindre? Confuse de vous avoir vu en ce déplorable état, je suis désormais résolue, mon cher Maître, de souffrir toutes les tribulations qui pourront m'arriver, et de les regarder comme un grand trésor, afin de vous imiter en quelque chose. Marchons donc ensemble, Seigneur, je veux vous suivre partout où vous irez, je veux passer partout où vous passerez.

Embrassez ainsi, mes filles, la croix de Celui qui vous a tant aimées. Trop heureuses de le soulager en l'aidant à la porter, souffrez sans peine que les Juifs vous foulent aux pieds, méprisez leurs clameurs, fermez les oreilles à leurs insolents propos, à leurs blasphèmes; et quoiqu'il vous arrive de trébucher et de tomber avec votre Époux, ne vous éloignez point de cette croix, et ne l'abandonnez jamais. Considérez l'excès des souffrances qu'endure votre Sauveur en la portant : dès lors, quelque grandes et quelque sensibles que vous trouviez les vôtres, elles ne vous paraîtront rien auprès des siennes, et cette comparaison toute seule suffira pour vous consoler.

Peut-être me demanderez-vous, mes sœurs, comment cela se peut pratiquer; vous me direz peut-être que si vous aviez vécu du temps du Sauveur, si vous aviez pu le voir de vos propres yeux lorsqu'il était en ce monde, alors, vous conformant avec joie à mon conseil, vous n'auriez point détaché vos regards de son adorable personne. Ne le croyez pas, je vous prie; car si une âme ne veut pas maintenant faire un peu d'effort pour se recueillir et pour regarder au dedans d'elle-même cet adorable Sauveur, lorsqu'elle peut le faire sans péril et seulement en y apportant quelque soin, pensez-vous qu'elle aurait eu le courage de rester comme Madeleine inébranlable au pied de la croix, malgré la mort qui la menaçait de toutes parts? Oh! que n'eurent

point à souffrir alors la glorieuse Vierge et cette bénite amante de Jésus-Christ! que de menaces! que de paroles injurieuses! que de mauvais traitements! que d'insultes amères de la part de ces ministres de l'enfer! Ce qu'elles endurent devait sans doute être bien terrible; mais comme elles étaient plus touchées des souffrances de Celui qu'elles aimaient uniquement, leur douleur était comme absorbée dans une autre douleur incomparablement plus grande. Ainsi, mes sœurs, ne croyez pas que des âmes qui ne savent pas se vaincre en de petites choses, auraient eu le courage de suivre Jésus-Christ jusqu'au Calvaire. C'est en exerçant d'abord sa patience en de légères peines, que l'on parvient par degrés à sortir victorieux des grandes épreuves.

Un moyen qui vous aidera à vous tenir en la présence de Notre-Seigneur, c'est d'avoir une image de cet adorable Maître qui soit selon votre goût : ne vous contentez pas de la porter sur vous sans jamais la regarder; mais ayez-la habituellement sous les yeux, afin que sa vue vous excite à vous entretenir souvent avec votre Époux. Lui-même, n'en doutez pas, mettra dans vos cœurs ce que vous devrez lui dire. Vous n'éprouvez point d'embarras lorsque vous parlez à ses créatures; pourquoi les paroles devraient-elles vous manquer en vous entretenant avec votre Dieu? Ne craignez point que cela vous arrive; pour moi, du moins, je le regarde comme impossible, si vous avez l'habitude de ces colloques avec Notre-Seigneur. Sans cette habitude, rien d'étonnant que les paroles vous manquent; car le défaut de rapports avec une personne fait qu'on éprouve je ne sais quel malaise avec elle, et qu'on ne sait comment lui parler. Lui fût-on uni par les liens du sang, elle nous devient comme étrangère et inconnue : tant il est vrai que ce commerce intime qui résulte de la parenté et de l'amitié, se perd dès que les relations viennent à cesser.

Voici un autre moyen très utile pour vous entretenir avec Notre-Seigneur, c'est de prendre un livre écrit en langue vulgaire. En le lisant, votre esprit se recueillera plus facilement, et vous vous sentirez mieux disposées à faire l'oraison vocale. Ainsi, par un innocent artifice, et par de saints attrait, sans s'intimider, sans se rebuter, votre âme s'accoutumera peu à peu à cet entretien intime avec le divin Maître. Représentez-vous une épouse infidèle qui depuis plusieurs années a quitté son époux, et qu'on ne détermine point à retourner auprès de lui sans user de beaucoup de précautions et d'adresse. C'est la fidèle image de l'état où le péché a réduit une âme : elle a tellement pris l'habitude de se laisser emporter à ses plaisirs, ou, pour mieux dire, à ce qui l'inonde d'amertume, qu'elle ne se connaît plus elle-même. Il faut user de mille artifices pour la déterminer à revenir dans la maison de son Époux ; et si l'on ne procède point avec cette adresse, et peu à peu, l'on ne fera jamais rien.

Je vous en donne de nouveau l'assurance, mes filles ; si vous vous accoutumez à pratiquer avec soin ce que je viens de vous dire, le profit que vous en retirerez sera tel que nulles paroles ne sont capables de l'exprimer. Tenez-vous donc constamment auprès de votre divin Maître, avec un ardent désir d'apprendre ce qu'il vous enseignera. En peu de temps il saura faire de vous des disciples dignes de lui, et il ne vous abandonnera point, à moins que vous ne soyez vous-mêmes les premières à l'abandonner. Admirez les paroles qui sortent de cette bouche divine ; dès la première, cet adorable Sauveur vous fera connaître l'amour qu'il a pour vous. Or est-il pour un disciple de plus précieux avantage, et de bonheur plus doux, que de se voir aimé de son maître ?

CHAPITRE XXVIII

Du grand amour que Notre-Seigneur nous témoigne dans les premières paroles du *Pater noster*. — Ce qu'est pour nous le titre d'enfant de Dieu. — Vanité et néant de tous les autres titres auprès de celui-là. — Combien il est important que les religieuses qui veulent avoir Dieu pour père ne fassent aucun cas des avantages de la naissance.

Notre Père qui êtes dans les cieux. O Seigneur, mon Dieu, qu'il paraît bien que vous êtes le Père d'un tel Fils; et que votre Fils fait bien connaître qu'il est le Fils d'un tel Père! Soyez éternellement béni! Vous laisser appeler par nous du doux nom de Père, quelle faveur, ô mon Dieu! Accordée à la fin de l'oraison, elle serait encore excessive; et c'est dès le début que, comblant tous nos désirs, vous nous donnez cet incomparable gage de votre amour! A cette seule vue, notre esprit devrait rester ravi, et notre cœur livré à de tels transports, qu'il nous fût impossible de proférer une parole. O mes filles, que ce serait bien ici le moment de vous parler de la contemplation parfaite! Oh! qu'à juste titre l'âme devrait ici rentrer en soi et s'élever au-dessus d'elle-même, afin d'apprendre de ce Fils adorable quel est ce lieu où il nous dit qu'habite son Père *qui est dans les cieux!* Quittons la terre, mes filles, et après avoir compris l'étendue de cette céleste faveur, sachons l'estimer assez pour ne plus habiter ce misérable exil.

O Fils de Dieu, ô mon adorable Maître, comment dès la

première parole nous donnez-vous tant de biens à la fois ? Comment portez-vous l'excès de votre humilité jusqu'à vous unir à nous dans nos demandes, jusqu'à vouloir être notre frère, malgré toute la bassesse et toute la misère de notre nature ? Comment obligeant en quelque sorte votre Père éternel à nous reconnaître pour ses enfants, nous donnez-vous en son nom tout ce qui peut se donner ? Votre parole ne pouvant être sans effet, vous avez imposé à votre Père l'obligation de l'accomplir, ce qui, certes, n'est pas pour lui une petite charge. Car étant notre Père, il faut qu'il nous supporte et nous pardonne toutes nos offenses quelque grandes qu'elles soient, pourvu qu'à l'exemple de l'enfant prodigue, nous retournions à lui pénétrés d'un vrai repentir. En outre, étant le plus tendre et le meilleur des pères, parce qu'en lui se trouve tout bien parfait, il doit nous consoler dans toutes nos peines, nous donner une place à sa table, enfin nous rendre avec vous participants de sa gloire et héritiers de son royaume.

O mon cher Maître ! pour ce qui est de vous, l'amour que vous nous portez est si extrême, l'excès de votre humilité est tel, que vous n'avez nul égard à vos intérêts. Ayant été, sur cette terre, semblable à nous, et revêtu de notre chair, vous avez, je le conçois, quelque raison de vous intéresser à notre bien. Mais considérez, d'un autre côté, que votre Père est dans le ciel ; c'est vous-même qui le dites, et il est juste que vous preniez soin de ce qui regarde son honneur. N'est-ce pas assez que vous ayez bien voulu être déshonoré pour l'amour de nous ? Laissez du moins votre Père libre, et ne l'obligez pas à combler de faveurs si excessives des créatures si chétives et aussi peu reconnaissantes que nous. O bon Jésus, que vous avez clairement fait voir que vous n'êtes qu'un avec votre Père, que votre volonté est la sienne, et la sienne la vôtre ! Pouviez-vous

nous donner une plus éclatante preuve de l'amour excessif que vous nous portez? O mon bien-aimé Sauveur, vous avez caché avec soin au démon que vous étiez le Fils de Dieu; mais vaincu par le désir de nous faire du bien, vous nous avez fait connaître une vérité si précieuse; et quel autre que vous, Seigneur, pouvait nous donner cette divine lumière? Ce qui m'est bien évident, ô mon Jésus, c'est que vous avez parlé à la fois pour vous et pour nous, comme un fils qui est l'amour et les délices de son père, et que votre puissance étant infinie, ce que vous dites sur la terre doit s'accomplir au ciel. Soyez donc à jamais béni, mon tendre Maître, vous dont le bonheur est de donner, et dont rien n'arrête la munificence!

Que vous en semble, mes filles? Trouvez-vous que ce soit un bon Maître, celui qui, voulant gagner notre affection pour nous rendre capables d'écouter ses leçons avec fruit, commence par nous accorder une si éminente faveur? Je vous le demande, alors même que nous prononçons vocalement cette parole *Notre Père*, serait-il juste de la proférer seulement des lèvres, sans en bien concevoir le sens? Notre cœur ne doit-il pas en même temps se consumer et se fondre à la vue d'un tel amour? Où est l'enfant qui, sachant qu'il a un père qui joint à une bonté parfaite l'élévation et la puissance, ne désire ardemment de le connaître? A la vérité, si dans le monde ces qualités ne se rencontraient pas dans un père, je ne m'étonnerais pas qu'on ne voulût point être reconnu pour son fils : car le monde se gouverne aujourd'hui de telle sorte, que quand un fils se voit dans une condition plus relevée que celle de son père, il tient à déshonneur de l'avoir pour père. Cet étrange abus ne s'étend pas, grâce à Dieu, jusqu'à nous; et il ne permettra jamais, s'il lui plaît, que l'on ait en cette maison la moindre pensée qui en approche. Nous serions dans un

enfer, et non pas dans un monastère, si celle parmi nous dont la naissance est plus noble, ne se faisait une loi de moins parler de ses parents que les autres; car il doit régner une égalité parfaite entre toutes.

O sacré collège des apôtres, quelle lumière vous nous donnez! Parmi vous, saint Pierre qui n'était qu'un pêcheur, a plus d'autorité que saint Barthélemy qui était le fils d'un roi. Et Notre-Seigneur le voulut ainsi, parce qu'il savait ce qui devait avoir lieu dans le monde touchant ces avantages de la naissance. Étant tous pétris du même limon, disputer sur la noblesse de l'origine, c'est débatre sérieusement si telle sorte de terre vaut mieux que telle autre pour faire des briques ou du torchis. En vérité, la belle question que celle-là! Dieu nous garde, mes sœurs, de contester jamais sur des sujets si frivoles, quand ce ne serait qu'en riant. J'espère que la divine Majesté nous accordera cette grâce. Que si quelqu'une d'entre vous laissait percer quelque chose de cette dangereuse et détestable vanité, qu'on se hâte d'y apporter remède. Que cette religieuse craigne d'être comme un Judas parmi les apôtres; et qu'on lui donne des pénitences jusqu'à ce qu'elle comprenne qu'elle ne méritait pas même d'entrer comme brique de la dernière qualité dans la construction de l'édifice, je veux dire d'occuper le dernier rang parmi vous.

O mes filles, que vous avez un bon Père dans celui que vous donne le bon Jésus! qu'il soit le seul que vous nommiez dans ce monastère! Efforcez-vous de vivre si saintement, que vous méritiez de trouver vos délices auprès de lui, et de vous jeter dans ses bras. Vous savez bien que si vous êtes de bonnes filles, ce Père infiniment bon ne vous rejettera pas. Pourrait-il donc s'en trouver une seule parmi vous qui ne fût prête à tout pour ne point perdre un tel Père? Oh! que vous avez là de grands sujets de consolations!

Mais pour ne pas m'étendre davantage, je vous les laisse à méditer.

Malgré toute la mobilité de votre imagination, vous la verrez bientôt se recueillir, dès que par la pensée vous vous placerez entre un tel Fils et un tel Père; parce que vous trouverez nécessairement avec eux le Saint-Esprit qui enflammera votre cœur, et qui saura le tenir enchaîné par les puissants liens de l'amour, si la vue d'un si grand intérêt ne suffit point pour vous faire aller de vous-mêmes au-devant d'un si doux esclavage.

CHAPITRE XXIX

La sainte continue à expliquer ces paroles de l'oraison dominicale : *Notre Père qui êtes dans les cieux*. — De l'oraison de recueillement ; sa nature et ses effets. — En quoi elle diffère de l'oraison de quiétude. — Par quels moyens nous pouvons nous y élever.

Suivons la leçon de notre divin Maître, et voyons ce qu'il entend par ces mots : *Qui êtes dans les cieux*. Gardez-vous bien de croire, mes filles, qu'il importe peu de savoir ce que c'est que le ciel et où il faut aller chercher notre tendre et adorable Père. Il est au contraire de la plus haute importance pour les esprits distraits, non seulement de croire la vérité renfermée dans ces paroles, mais encore, de ne rien négliger pour en avoir une connaissance expérimentale ; car c'est une des considérations les plus propres à enchaîner l'entendement, et à porter l'âme à se recueillir.

Vous savez déjà que Dieu est en tout lieu : or, comme partout où est le roi, là est la cour ; ainsi partout où est Dieu, là est le ciel. Vous pouvez admettre comme une vérité hors de doute, que là où se trouve sa divine Majesté, là se rencontre aussi toute la gloire.

Saint Augustin nous dit qu'après avoir longtemps cherché Dieu dans les objets qui l'environnaient, il le trouva enfin au dedans de lui-même. Méditez à fond cette parole ; car il est souverainement utile à une âme qui a de la peine

à se recueillir, de comprendre une telle vérité ; de savoir qu'il n'est pas nécessaire pour elle de s'élever jusqu'au ciel pour s'entretenir avec son divin Père et trouver auprès de lui ses délices, ni d'élever la voix pour en être entendu. Il est si près de nous qu'il entend le moindre mouvement de nos lèvres, la parole même la plus intime. Nous n'avons pas besoin d'ailes pour aller à sa recherche ; mettons-nous dans la solitude, et regardons en nous-mêmes, c'est là qu'il habite. Si sa majesté nous étonne, que sa bonté nous rassure. Parlons-lui avec une grande humilité sans doute, mais aussi avec amour, comme des enfants à leur père, lui exposant avec confiance nos besoins, lui racontant nos peines, le suppliant d'y apporter remède, et reconnaissant surtout que nous ne sommes pas dignes de porter le nom de ses enfants.

Gardez-vous de ces réserves excessives, qu'on voit en certaines personnes, et qu'elles prennent pour de l'humilité. Si le roi daignait vous accorder quelque faveur, l'humilité consisterait-elle à l'accueillir par un refus ? non certes, mais à l'accepter, à vous en reconnaître indignes, et à faire éclater votre bonheur et votre gratitude. Et lorsque le souverain Maître du ciel et de la terre daigne honorer mon âme de sa visite, qu'il vient pour me combler de ses grâces et se réjouir avec moi, ce serait me montrer humble que de ne vouloir ni lui répondre, ni lui tenir compagnie, ni accepter ses dons, mais de m'enfuir de sa présence et de le laisser là tout seul ? Et quand il me convie, me presse de lui demander ce que je désire de lui, ce serait faire preuve d'humilité que de rester dans ma pauvreté, de m'obstiner à ne pas répondre à ses instances, et de le forcer ainsi à s'éloigner de moi pour n'avoir pu vaincre ma réserve ? En vérité, la plaisante humilité que celle-là !

Laissez là, je vous prie, mes filles, ces singulières

humilités. Voyez dans Jésus-Christ un père, un frère, un maître, un époux, et traitez avec lui selon ces diverses qualités ; lui-même vous apprendra quelle est celle qui peut le satisfaire davantage, et qu'il vous convient de choisir. Ne soyez pas si simples alors que de n'en pas faire usage ; et demandez lui au contraire de vous traiter comme ses épouses, puisqu'il a voulu consentir à devenir votre Époux.

Cette manière de prier, quoique vocale, a l'avantage de porter beaucoup plus vite l'esprit à se recueillir, et elle est en même temps une source de biens spirituels. On l'appelle *oraison de recueillement*, parce que l'âme, y recueillant toutes ses puissances, rentre au dedans d'elle-même avec son Dieu. Là, le divin Maître l'instruit dans le secret, et la prépare lui-même, plus promptement par ce moyen que par tout autre, à recevoir les grâces de la contemplation. Dans cette retraite intime, seule avec son adorable Sauveur, elle peut penser à sa passion, l'adorer lui-même comme présent, et l'offrir à son Père, sans faire le moindre effort d'esprit pour aller le chercher au Calvaire, au jardin ou à la colonne.

Celles qui pourront ainsi s'enfermer dans ce petit ciel de leur âme où habite Celui qui a créé le ciel et la terre, qui s'accoutumeront à ne rien regarder au dehors, et à prier en un endroit où rien ne puisse distraire leurs sens extérieurs, doivent croire qu'elles marchent dans un excellent chemin, et qu'elles ne tarderont pas à s'abreuver à la fontaine de vie. Elles marchent rapidement vers ce terme ; semblables à ceux qui voguant sur mer avec un vent favorable, se voient en quelques jours au terme d'un voyage qui eût été bien plus long par terre. On peut dire que ces âmes sont lancées sur mer ; et si elles n'ont pas quitté la terre sans retour, du moins font-elles tout ce qui est en leur pouvoir pour s'affranchir de sa servitude, durant ces instants

fortunés où elles tiennent leurs sens recueillis en Dieu dans l'oraison.

Le véritable recueillement a des caractères qui le font très facilement reconnaître. Il opère un certain effet que je ne saurais donner à entendre, mais qui est bien compris de celui qui l'a éprouvé. L'âme sent qu'elle acquiert de l'empire sur elle-même, sur ses facultés, et sur ses sens, pour les gouverner ensuite à son gré ; elle devient maîtresse de toutes les choses de ce monde, elle les regarde comme un jeu et comme un néant. Elle se remplit des biens du ciel, et se détache de la terre. Comme un général d'armée qui se retire dans une forteresse pour se mettre à couvert des attaques de l'ennemi, elle appelle au dedans d'elle-même tous ses sens, et les enlève aux objets extérieurs avec un tel empire, que les yeux du corps se ferment d'eux-mêmes aux choses visibles, afin que ceux de l'âme puissent d'un regard plus pénétrant contempler les choses invisibles.

Aussi ceux qui marchent dans cette voie, ont-ils presque toujours les yeux fermés lorsqu'ils sont en oraison : ce qui est une coutume excellente et admirablement utile. Dans le commencement, je l'avoue, il faut se faire un peu de violence, pour ne point regarder des objets sensibles, mais l'habitude une fois prise, il en coûterait plus de tenir les yeux ouverts que fermés. L'âme ainsi recueillie sent qu'elle se fortifie aux dépens du corps, et qu'elle acquiert, en l'affaiblissant, une vigueur nouvelle pour le combattre et en triompher.

Le recueillement, il est vrai, a divers degrés ; aussi dans le principe ces grands effets ne sont pas sensibles, parce qu'il n'est pas alors aussi profond. Mais supportez la peine que vous éprouverez d'abord à vous recueillir, méprisez les cris de la nature, domptez les résistances de ce corps ami d'une liberté qui tournerait à sa ruine, sachez vous

vaincre, forcez vos sens à vous obéir, persévérez ainsi quelque temps, prenez-en la coutume, et vous verrez clairement les admirables avantages que vous en retirerez. Dès que vous vous mettez en prière, vous sentirez aussitôt vos sens se recueillir; on dirait les abeilles qui rentrent dans la ruche, et s'y enferment pour travailler à faire le miel. Cela aura lieu sans qu'il vous en coûte ni effort ni sollicitude. Dieu récompense ainsi la violence que votre âme s'est faite pendant quelque temps; il lui donne, parce que qu'elle l'a mérité, un admirable empire sur ses sens. Veut-elle se recueillir, d'un signe elle les appelle et ils viennent partager sa retraite. S'ils en sortent ensuite, ce n'est plus que comme des esclaves et des sujets soumis, qui y rentrent au moindre commandement du maître. La volonté les appelle-t-elle de nouveau, ils accourent avec une promptitude plus grande encore; enfin, après les avoir fait rentrer de la sorte à différentes reprises, l'âme, Dieu le voulant ainsi, les domine d'une manière si absolue, qu'ils partagent avec elle le repos de la contemplation parfaite.

L'on doit tâcher de bien concevoir ce que je viens de dire; quoique cela semble obscur, néanmoins ceux qui le pratiqueront, le comprendront aisément. Je le répète, les âmes qui marchent par cette voie du recueillement, avancent rapidement, ainsi que des personnes qui naviguent sur mer avec un bon vent et à pleines voiles. Comme nous avons le plus grand intérêt à éviter les lenteurs du voyage, voyons un peu comment nous pourrions nous accoutumer à cette marche rapide qui réunit les plus précieux avantages. Car ceux qui pratiquent l'oraison de recueillement sont plus à l'abri des occasions qui pourraient leur nuire. De plus, le feu de l'amour divin s'attache plus promptement à leur âme; ils sont si près de ce feu, qu'il suffit du souffle de la plus petite considération pour

exciter sa flamme et de la plus petite étincelle pour tout embraser. L'âme étant dégagée de toutes les choses extérieures et se trouvant seule avec Dieu, est admirablement disposée à prendre feu et à brûler.

Voici donc, mes filles, le moyen que j'indique pour contracter l'habitude de ce recueillement. Représentez-vous qu'il y a au dedans de nous un palais magnifique, tout d'or et de pierres précieuses, digne en un mot du grand monarque qui l'habite, et songez, ce qui est très vrai, que vous concourez en partie à lui donner cette magnificence. Ce palais, c'est votre âme même : quand elle est pure, la beauté du plus superbe édifice s'efface devant la sienne ; les vertus sont les diamants qui forment sa parure, et plus elles sont grandes, plus ces diamants jettent de splendeur. Enfin imaginez-vous que le Roi des rois est dans ce palais, que dans sa bonté infinie il veut être votre père, qu'il est assis sur un trône de très grand prix, et que ce trône est votre cœur.

La représentation de ce palais intérieur à l'aide de laquelle j'essaye de vous faire comprendre ceci, vous paraîtra peut-être d'abord un peu étrange ; elle pourra néanmoins vous être d'une grande utilité : nous, femmes, qui sommes étrangères à la science, nous avons besoin d'être instruites de la sorte, pour comprendre cette vérité, qu'il y a en nous quelque chose d'un prix incomparablement plus grand que ce qui frappe au dehors les regards. Ne vous imaginez pas qu'il n'y ait rien au dedans de nous. Et plutôt à Dieu que les femmes seules vécussent dans l'oubli de ce que l'âme renferme ! Car si l'on avait soin de se rappeler que l'on possède dans son âme un hôte d'une telle majesté il serait impossible, à mon avis, de se livrer avec une si aveugle ardeur aux choses du monde, parce qu'on verrait combien elles sont abjectes auprès de celles que nous

possédons en nous-mêmes. Suivre ainsi l'impétuosité de ses sens, n'est-ce pas imiter la brute qui, voyant une proie qui lui agréé, se jette sur elle afin de s'en rassasier? Et n'y a-t-il donc pas de différence entre les brutes et nous?

Quelques-uns se moqueront peut-être de moi, et diront qu'il n'y a rien de plus évident; ils auront raison; mais il n'en est pas moins vrai que ce fut obscur pour moi durant quelque temps. Je comprenais bien que j'avais une âme; mais hélas! mettant moi-même comme un bandeau sur mes yeux par mon attachement aux vanités de la vie, je ne comprenais ni la dignité de cette âme, ni l'honneur que Dieu lui faisait d'être au milieu d'elle. Car si j'eusse connu alors, comme je fais maintenant, qu'un si grand roi habitait dans ce petit palais de mon âme, il me semble que je ne l'aurais pas si souvent laissé tout seul, que quelquefois au moins je serais demeurée avec lui, et que j'aurais pris plus de soin de conserver mon âme pure des imperfections qui la souillaient.

O mes filles! y a-t-il rien de si digne d'admiration que de voir Celui qui remplirait de sa grandeur mille mondes, et des mondes beaucoup plus nombreux encore, se renfermer dans une aussi petite demeure qu'est notre âme! A la vérité, comme il est maître absolu, il porte la liberté avec lui; et comme il nous aime, il daigne se proportionner à nous. Plein de tendresse et de condescendance pour l'âme qui entre dans ces saintes voies, il ne se manifeste pas d'abord à elle, de peur qu'elle ne se trouble à l'aspect de tant de grandeur qui vient s'unir à son néant; mais peu à peu il étend cette âme, il l'agrandit, il la rend ainsi capable de contenir les dons et les trésors qu'il lui plaît de mettre en elle. Ce pouvoir qu'il a d'agrandir à son gré le palais de notre âme, est ce qui me fait dire qu'il porte la liberté avec lui. Le point essentiel pour nous, c'est de lui

offrir de tout cœur ce palais, de lui en faire un don absolu et irrévocable, et d'en enlever tout ce qui peut blesser ses regards afin que rien n'y gêne l'action de sa grâce et de son amour. C'est là ce que désire de nous notre Dieu : et puisqu'il n'y a rien de plus raisonnable, pourrions-nous le lui refuser? Il ne veut point forcer notre volonté; il reçoit ce qu'elle lui donne : mais il ne se donne entièrement à nous que lorsque nous nous donnons entièrement à lui. Cela est certain, et si important que je ne saurais trop le répéter. Ce Roi de gloire n'agit pleinement dans notre âme que quand il la voit libre de tout, et toute à lui. Et pourrait-il, étant souverainement ami de l'ordre, en user autrement? Si nous remplissons ce palais de petites gens de la lie du peuple, et de toutes sortes de bagatelles, comment un si grand prince pourrait-il venir s'y loger avec toute sa cour? Certes, ce serait beaucoup qu'il voulût seulement demeurer quelques moments au milieu de tant d'embarras. Pensez-vous, mes filles, que ce grand Dieu vienne seul? N'entendez-vous pas son Fils lui dire : *Qui êtes dans les cieux?* Croyez-m'en, ceux qui composent la cour d'un tel monarque, n'ont garde de le laisser seul, ils l'accompagnent toujours et le prient sans cesse pour nous, parce qu'ils sont pleins de charité. Ne vous imaginez point que ce soit comme ici-bas, où lorsqu'un seigneur ou un supérieur honore quelqu'un de sa bienveillance, soit qu'il ait pour cela des raisons particulières, ou que son inclination seule l'y porte, on commence aussitôt à porter envie à cette personne et à la haïr, quoique cependant elle n'en donne point de sujet.

CHAPITRE XXX

Digression sur le mépris qu'on doit faire des faveurs du monde. -- Loin de rechercher en rien l'estime de ses supérieurs, une véritable religieuse doit s'applaudir d'être humiliée avec Jésus-Christ son Époux. — De l'oraison de recueillement, *suite*.

Pour l'amour de Dieu, mes filles, bannissez de votre âme tout désir et toute sollicitude concernant les faveurs de ce monde. Que chacune de vous s'efforce de faire ce qu'elle doit. Si le supérieur ne lui en témoigne point de gré, elle peut être sûre que le divin Maître le fera. Certes, ce n'est pas pour chercher des récompenses temporelles que nous sommes ici. Tenez donc votre esprit sans cesse élevé vers les biens éternels, et ne faites nul cas de ceux de la terre, qui souvent durent moins encore que notre vie. Aujourd'hui le supérieur est satisfait d'une de vos sœurs; demain il pourra l'être davantage de vous, s'il reconnaît en vous plus de vertu : et quand cela n'arriverait pas, il vous importe peu. Ne vous arrêtez point à ces sortes de pensées qui commencent quelquefois par peu de chose, et peuvent ensuite vous inquiéter beaucoup. Repoussez-les au contraire sur-le-champ à l'aide de cette pensée, que votre royaume n'est pas de ce monde, et que dans cet exil tout passe bien vite.

Mais ce moyen est peu relevé et ne marque pas une grande perfection. Le meilleur pour vous est que vous

demeuriez dans la défaveur et l'abaissement, que l'épreuve se prolonge, et que vous en soyez bien aises pour l'amour de Notre-Seigneur qui est avec vous. Tournez vos regards vers votre intérieur, de la manière que j'ai dite, et là, dans le secret de l'âme, vous trouverez ce cher et adorable Maître : il vous donnera des consolations intérieures d'autant plus grandes, que vous en aurez moins d'extérieures. Il est si tendre et si compatissant ! jamais, non jamais il ne manque aux personnes qui sont dans la peine ou dans la disgrâce, quand elles mettent leur confiance en lui seul. C'est ce qui a fait dire à David que le Seigneur est avec les affligés. Ou vous le croyez, ou vous ne le croyez point ; si vous le croyez, de quoi vous tourmentez-vous ?

O mon Seigneur et mon Maître, si nous vous connaissons véritablement, qu'y aurait-il qui fût capable de nous donner de la peine, puisque vous êtes si libéral envers ceux qui mettent en vous leur confiance ? Croyez-moi, chères amies, il importe extrêmement de bien comprendre cette vérité ; sa lumière met à découvert le mensonge et le néant de toutes les faveurs d'ici-bas, quand elles détournent tant soit peu l'âme de cette vie de recueillement au dedans d'elle-même. O mes filles, qui sera capable de vous le bien faire entendre ? Certes, ce ne sera pas moi ; je serais tenue plus que personne de le comprendre parfaitement, mais hélas ! j'en suis bien loin encore.

J'ai dit plus haut que tous les courtisans du ciel font cortège au divin Roi, lorsqu'il est dans notre cœur. Bien que je ne sache point l'expliquer, c'est un fait que toute cette céleste cour se trouve là sans empêcher la solitude parfaite de l'âme avec son Époux, lorsque cette âme veut entrer avec son Dieu dans ce paradis qui est au dedans d'elle-même, et fermer la porte après elle à toutes les choses du monde. Je dis lorsqu'elle veut, parce que vous

devez savoir, mes filles, que ce n'est pas une chose entièrement surnaturelle, mais qu'elle dépend de notre volonté, et qu'ainsi nous le pouvons avec l'assistance de Dieu, sans laquelle nous ne pouvons absolument rien, non pas même avoir une bonne pensée. Car ce n'est pas un silence des puissances de l'âme comme dans la contemplation, mais simplement une retraite de ces puissances se renfermant dans l'âme même. Il y a divers moyens d'y parvenir, et ces moyens se trouvent indiqués dans plusieurs livres. Il y est dit qu'il faut retirer notre esprit de toutes les choses extérieures pour nous approcher intérieurement de Dieu ; que même dans nos occupations, nous devons nous retirer au dedans de nous, quand ce ne serait que pour un moment ; que ce seul souvenir d'un Dieu qui nous tient intérieurement compagnie, nous est du plus grand avantage ; enfin, que nous devons peu à peu nous habituer à nous entretenir avec lui doucement, sans élever la voix, parce que ce Dieu de bonté nous fera assez sentir de lui-même qu'il est présent dans notre âme.

De cette manière nous prierons vocalement dans un grand repos ; et nous nous épargnerons beaucoup de peine. Le divin Maître ne tardera pas à payer avec usure les efforts que nous aurons faits pour rester auprès de lui : il nous entendra par signes ; et au lieu qu'auparavant il nous eût fallu réciter plusieurs fois le *Pater*, il entendra dès la première fois ce que nous voudrions lui dire. Il prend un extrême plaisir à nous épargner la fatigue ; et quand dans le cours d'une heure nous ne dirions qu'une fois cette divine prière, c'est assez, pourvu que nous nous tenions en sa présence, que nous comprenions ce que nous lui demandons, la joie qu'il a de nous l'accorder, et le plaisir qu'il prend d'être avec nous. Il ne se soucie nullement que nous nous romptions la tête en lui faisant de longs discours. Je m'adresse

en ce moment à cet adorable Maître et je le supplie de tout mon cœur de vouloir enseigner cette manière de prier à celles d'entre vous qui l'ignorent. Pour moi, je confesse n'avoir jamais su ce que c'était que de prier avec satisfaction, jusqu'à ce qu'il eût lui-même daigné m'apprendre une si salutaire méthode. Et j'ai toujours trouvé tant de profit à me recueillir ainsi au dedans de moi-même, que je n'ai pu m'empêcher de traiter ce sujet avec quelque étendue.

Je dirai, en terminant, que celui qui désire acquérir cette habitude, car c'en est une qui dépend de nous, ne doit point se lasser de travailler à se rendre peu à peu maître de soi-même, en rappelant ses sens au dedans de lui. Au lieu d'y perdre, il y trouvera pour son âme un grand gain, celui de retrancher l'usage extérieur de ses sens, et de les faire servir à son recueillement intérieur. S'il parle, qu'il tâche de se souvenir qu'il a dans le fond de son cœur à qui parler; s'il entend parler, qu'il n'oublie pas qu'il doit écouter intérieurement Celui qui lui parle de plus près. Qu'il considère enfin qu'il peut, s'il le veut, ne se séparer jamais de cette divine compagnie; et s'il lui arrive de laisser longtemps seul ce Père céleste, du secours duquel il a tant besoin, qu'il en ressente une peine très vive.

Que l'âme, s'il se peut, pratique ceci plusieurs fois le jour, sinon qu'elle le pratique au moins quelquefois. Pourvu qu'enfin elle s'y accoutume, elle en retirera tôt ou tard un grand avantage. Quand une fois le divin Maître lui aura fait cette grâce, elle ne voudrait pas l'échanger contre tous les trésors de la terre. Au nom de Dieu, mes filles, puisque rien ne s'acquiert sans peine, ne plaignez pas le temps et l'application que vous y emploierez; je vous assure qu'avec l'assistance de Notre-Seigneur vous en viendrez à bout dans un an, et peut-être dans six mois. Voyez

combien ce travail est peu considérable en comparaison du profit que vous en retirez : vous jetez un fondement solide pour tout ce qu'il plaira au divin Maître d'opérer dans votre âme ; s'il entre dans ses desseins de vous élever à de grandes choses, il vous y trouvera disposées, par cela même que vous vous tenez si près de lui. Plaise à cet adorable Époux de nos âmes de ne point permettre que nous nous éloignions jamais de sa présence ! Amen.

CHAPITRE XXXI

Combien il importe de bien comprendre ce que l'on demande dans l'oraison. — La sainte traite de ces paroles du *Pater* : *Sanctificetur nomen tuum, adveniat regnum tuum*. Elle les applique à l'oraison de quiétude qu'elle commence à expliquer. — Que l'on peut immédiatement passer de la prière vocale à la contemplation.

Est-il quelqu'un, pour inconsidéré qu'il soit, qui ayant une faveur à demander à une personne grave, ne songe d'abord à sa requête, n'en connaît le but, et n'en pèse les termes afin qu'il n'y en ait aucun qui puisse blesser ou déplaire? A combien plus forte raison en doit-il être ainsi quand on demande des biens de la valeur de ceux que le divin Maître nous enseigne à demander? Nous ne saurions trop nous pénétrer de cette vérité.

Une seule parole, ô mon divin Maître, ne pouvait-elle pas commencer et finir votre oraison? Ne suffisait-il pas de dire : *Donnez-nous, mon Père, ce qui nous convient?* Et il ne semble pas en effet qu'il fût nécessaire d'en dire davantage à Celui qui comprend si parfaitement toutes choses. O Sagesse éternelle! il est vrai c'était assez entre votre Père et vous; ainsi était conçue la prière que vous lui adressâtes au jardin de Gethsémani, lui exprimant d'abord votre désir, votre crainte, puis vous soumettant aussitôt à sa divine volonté.

Mais vous nous connaissiez, ô mon tendre Maître, vous

saviez que nous étions loin d'être aussi soumis que vous à la volonté de votre Père, et que par conséquent il était nécessaire de marquer en particulier ce que vous lui demandiez pour nous. Que vouliez-vous par là? Nous faire réfléchir sérieusement sur ce que nous demandons, et nous porter à ne le demander qu'autant que nous le jugeons utile à notre salut. Vous saviez qu'étant portés par notre libre arbitre vers ce qui nous flatte, nous refuserions d'accepter ce que Dieu lui-même nous donnerait s'il n'était conforme à notre désir; et que, bien que ce fût certainement le meilleur, nous le rejeterions par cela seul que nous ne verrions pas le bien qui peut nous en revenir dans le moment.

O mon Dieu! d'où peut venir ce sommeil de notre foi sur une vérité si certaine, je veux dire sur cette éternité de supplices ou de récompenses qui nous attend au delà de cette vie? C'est parce que nous ne sommes pas assez pénétrés de la pensée de cet avenir, qu'il faut, mes filles, vous appliquer à bien entendre ce que vous demandez dans l'Oraison dominicale; afin que si votre Père céleste vous l'accorde, vous ne soyez pas si insensées que de le refuser. Considérez attentivement, quand vous demandez à Dieu quelque chose, si ce que vous souhaitez est utile à votre âme; si vous voyez qu'il ne l'est pas, gardez-vous bien de le demander. Mais suppliez instamment sa divine Majesté de vous donner la lumière, attendu que nous sommes aveugles, et tellement dégoûtés de ce qui peut nous donner la vie, que nous n'aimons que ce qui peut nous donner la mort, et une mort d'autant plus effroyable qu'elle est éternelle.

C'est pour nous préserver d'un tel malheur et nous apprendre ce que nous devons demander, que le bon Jésus nous ordonne de dire ces paroles : *Que votre nom soit sanctifié, et Que votre règne nous arrive.* O Sagesse infinie de

notre divin Maître! Admirez-la, mes filles, et considérez avec moi ce que ces paroles contiennent pour nous de prévoyance et d'amour. Il connaissait, ce bon Maître, notre extrême impuissance; il voyait à quel point nous étions incapables de sanctifier, de louer, d'exalter, de glorifier dignement le nom adorable de son Père, si ce grand Dieu ne nous en donnait le moyen en nous donnant dès ici-bas son royaume, et voilà pourquoi dans l'oraison qu'il nous a enseignée il a mis ces deux demandes à la suite l'une de l'autre.

Vous dirai-je maintenant ce qu'il est selon moi, cet objet de notre demande, afin de vous faire mieux comprendre combien il vous importe de presser pour l'obtenir, et de contenter à tout prix Celui qui seul peut nous le donner? Oui, je vous le dirai, mes filles, vous laissant libres toutefois d'entrer dans d'autres considérations. Car le divin Maître vous donne cette liberté, pourvu qu'en tout vous vous soumettiez sans réserve à ce qu'enseigne l'Église, ainsi que je le fais moi-même en ce moment.

Voici donc ma pensée : au milieu de tant de joies dont l'âme s'enivre dans le royaume du ciel, le bonheur qui pour elle surpasse tous les autres, c'est que n'y tenant plus aucun compte des choses de la terre, trouvant au plus intime d'elle-même le repos et la gloire, elle tressaille d'allégresse de voir que tous sont dans l'allégresse; elle goûte une paix perpétuelle et un inénarrable plaisir de voir que tous sanctifient, exaltent et bénissent le nom de Dieu, de voir que tous l'aiment et qu'aucun ne l'offense. Aimer Dieu, c'est l'unique occupation de tous ces fortunés habitants de la patrie, et ils ne peuvent cesser de l'aimer, parce qu'ils le connaissent. De même, si dans cet exil il nous était donné de le mieux connaître, nous brûlerions pour lui d'un bien plus ardent amour; et sans pouvoir atteindre ni à cette perfection ni à cette continuité d'amour de tous ces

bienheureux, nous aimerions du moins notre Dieu de la manière dont ils l'aiment.

Ne semblerait-il pas, à mon langage, que pour bien faire cette demande et pour bien prier vocalement nous devons être des anges? Certes, notre divin Maître le voudrait bien, puisqu'il nous ordonne de faire une demande si élevée, et qu'assurément il ne nous oblige point à demander des choses impossibles. Dès cet exil une âme peut donc, avec l'assistance de Dieu, parvenir à aimer comme on aime dans le ciel, bien que son amour soit loin d'être aussi parfait qu'il le sera quand elle se verra affranchie de la prison de ce corps. Ici-bas nous voguons encore sur mer, et nous poursuivons notre voyage; mais il est des intervalles de repos que Notre-Seigneur accorde aux âmes qui s'avancent par le chemin de l'oraison vers la céleste patrie. Les voyant épuisées de lassitude, il répand en elles un calme pur, il met leurs puissances dans une paix profonde, où il leur donne comme une claire vue et un avant-goût de la félicité dont jouissent les habitants du paradis. Il a entendu la demande de ces âmes, il les met dès ici-bas en possession de son royaume, il se plaît à leur accorder de très précieux gages de son amour, et il veut que par ces gages elles se fortifient dans l'espérance d'aller un jour s'abreuver pour l'éternité à la source de ces délices qu'il ne leur est permis de goûter dans cet exil que durant quelques courts moments.

Si je n'appréhendais de vous entendre dire que je sors de mon sujet et que je traite de la contemplation, cette demande du *Pater* me fournirait ici une occasion bien naturelle de vous dire quelque chose du commencement de cette pure contemplation, appelé, par ceux qui en sont favorisés, oraison de quiétude. Mais comme j'ai dit que mon dessein était de traiter de l'oraison vocale, ceux qui n'en ont pas l'expérience pourront juger au premier coup d'œil que ces

deux oraisons ne vont pas ensemble. Je ne suis point de leur avis, parce que je sais que l'une peut très bien aller avec l'autre. Ainsi qu'on me pardonne de le déclarer ici : car, comme je l'ai dit plus haut, je connais plusieurs personnes que Dieu fait passer de ce simple exercice de la prière vocale, tel que je vous l'ai présenté, à une sublime contemplation, sans qu'elles puissent comprendre comment cela se fait.

Je connais une personne qui, n'ayant jamais pu faire d'autre oraison que la vocale, possédait toutes les autres ; et quand elle voulait prier d'une autre manière, son esprit s'égarait de telle sorte, qu'elle ne pouvait se souffrir elle-même. Mais plutôt à Dieu que nos oraisons mentales fussent semblables à l'oraison vocale qu'elle faisait ! Elle récitait quelques *Pater*, en pensant aux mystères où Notre-Seigneur a répandu son sang, et à l'aide de cette prière vocale, elle restait plusieurs heures dans une intime union avec le divin Maître. Elle vint me trouver un jour fort affligée de ce que, ne pouvant faire l'oraison mentale, ni s'appliquer à la contemplation, elle se trouvait réduite à faire seulement quelques oraisons vocales. Je lui demandai quelles prières elle récitait ; et je vis qu'en disant simplement le *Pater*, elle entraînait dans une si haute contemplation, que Notre-Seigneur l'élevait jusqu'à l'union divine. Et certes il paraissait bien à ses œuvres qu'elle devait recevoir des faveurs éminentes ; car elle vivait fort saintement. Ainsi je louai Notre-Seigneur, et je portai envie à une telle oraison vocale. Cela étant très véritable, ne vous flattez point, vous qui êtes ennemis des contemplatifs, d'être exempts de le devenir, si vous récitez vos prières vocales avec l'attention et la pureté de conscience que vous devez.

CHAPITRE XXXII

De l'oraison de quiétude; son excellence, ses effets, ses avantages. — Avec cette oraison, Dieu accorde souvent une autre faveur bien précieuse : c'est une admirable liberté d'action pour son service. — Sages avis pour se bien conduire dans cette oraison.

Je vais donc essayer, mes filles, de vous expliquer avec plus d'étendue ce que c'est que l'oraison de quiétude; j'en parlerai d'après ce que j'en ai ouï dire, ou plutôt d'après ce qu'il a plu à Notre-Seigneur de m'en faire connaître, afin sans doute que je vous en instruisse. A mon avis, c'est dans cette oraison, comme je l'ai dit, que Dieu nous donne le premier signe qu'il exauce notre demande, et qu'il va dès ce monde nous faire entrer dans la possession de son royaume; que, dès ce monde, il nous sera donné de louer et de sanctifier son nom, et de travailler à obtenir que tous le louent et le sanctifient. Cette oraison est surnaturelle, et par conséquent au-dessus de toutes nos industries et de tous nos efforts. C'est une paix profonde, un parfait repos de toutes ses facultés où entre l'âme, disons mieux, où Notre-Seigneur la fait entrer par sa présence, ainsi qu'il en usa à l'égard du juste Siméon. L'âme comprend, mais autrement qu'elle ne le pourrait faire par l'entremise des sens extérieurs, qu'elle est déjà près de son Dieu, et que, pour peu qu'elle s'en approchât davantage, elle deviendrait, par l'union, une même chose avec lui. Ce n'est pas qu'elle voie

cela ni avec les yeux du corps ni avec ceux de l'âme, de même que le vieillard Siméon, tenant son Dieu dans ses bras, ne voyait qu'un enfant. A en juger même par les langes dont il était enveloppé, et par le peu de personnes qui lui faisait cortège, il eût dû plutôt le prendre pour le fils de quelque pauvre que pour le Fils du Père éternel. Mais aussi, de même que l'adorable Enfant lui fit connaître qui il était, de même l'âme connaît Celui auprès de qui elle est, quoique ce ne soit pas avec cette même clarté, parce qu'elle ne comprend point encore de quelle manière elle comprend. Elle voit seulement qu'elle est dans le royaume, ou du moins près du divin Roi qui doit le lui donner; mais elle est abîmée dans un si profond respect devant lui, qu'elle n'ose le lui demander.

C'est comme une défaillance, une suspension de toutes les facultés tant intérieures qu'extérieures : l'on voudrait éviter jusqu'au moindre mouvement du corps; l'on goûte un repos qui double les forces de l'âme; c'est le repos du voyageur qui, se voyant presque au terme de sa course, s'arrête un peu pour reprendre haleine, et poursuit ensuite sa route avec une nouvelle ardeur. L'âme savoure alors d'inexprimables délices auxquelles le corps lui-même participe à un très haut degré; tel est le transport de bonheur qu'elle éprouve seulement de se voir au bord de la divine fontaine, que, même avant d'avoir bu de ses eaux, elle se trouve rassasiée. Il lui semble qu'elle n'a plus rien à désirer : ses facultés jouissent de leur divin objet dans une paix profonde; elle voudrait n'en plus sortir; tout objet étranger lui est importun, dans la crainte qu'il ne vienne troubler son amour. L'entendement et la mémoire conservent assez de liberté pour penser à Celui qui leur donne un si intime accès auprès de lui; la volonté seule est captive; et si, au milieu de ce doux servage, elle peut éprouver

quelque peine, c'est de comprendre qu'il lui faudra revenir à la liberté.

L'entendement voudrait ne contempler que ce divin objet et la mémoire ne s'occuper que de lui seul. Ils connaissent que c'est l'unique chose nécessaire, et que toutes les autres ne servent qu'à les troubler. Ceux qui sont dans cette oraison voudraient que leur corps fût immobile, parce qu'il leur semble qu'au moindre mouvement ils vont perdre cette douce paix; c'est pourquoi ils n'osent se remuer. Ils ne parlent qu'avec peine, et une heure se passe à dire le *Pater* une seule fois. Se trouvant très près de Dieu, ils comprennent qu'au moindre signe ils l'entendront et seront entendus de lui. Ils sont dans le palais près de leur Roi et ils voient qu'il commence à les mettre en possession de son royaume. Il leur semble qu'ils ne sont plus en ce monde. Ne plus le voir, n'en plus entendre parler, ne voir et n'entendre que leur Dieu, voilà leur unique désir. Rien ne les peine, ni ne leur paraît capable de les peiner. Enfin, pendant toute la durée de cette oraison, le torrent de délices qui coule dans leur âme, les enivre et les absorbe de telle sorte, qu'ils ne peuvent même comprendre qu'il y ait quelque chose de plus à désirer; et de même que saint Pierre, ils diraient volontiers : *Seigneur, il nous est bon d'être ici; faisons-y trois tabernacles.*

Quelquefois, souvent même, à mon avis, Dieu accompagne cette oraison d'une autre faveur fort difficile à comprendre, à moins qu'on ne l'ait fréquemment reçue; celles d'entre vous, mes filles, à qui elle a été accordée, la comprendront facilement, et ce sera pour vous une grande consolation de savoir en quoi elle consiste. Quand l'oraison de quiétude est grande, elle se prolonge quelquefois l'espace d'un jour ou même de deux, et l'âme, sans comprendre comment, y goûte ce bonheur dont j'ai parlé. Or, la volonté,

à mon avis, ne pourrait se conserver si longtemps dans cette paix et ce plaisir, si elle n'était comme enchaînée par le divin objet qui la captive. En effet, se livre-t-on alors à quelque occupation extérieure, on voit clairement que l'âme n'y est pas tout entière, que le principal y manque, c'est-à-dire la volonté, laquelle, selon moi, est alors unie à son Dieu; quant aux autres facultés de l'âme, la mémoire et l'entendement, elles sont libres, et plus actives, plus puissantes que jamais, mais seulement pour ce qui est du service de Dieu, car pour ce qui regarde les choses du monde, elles sont comme frappées d'impuissance et de nullité. C'est là une insigne faveur de la part de Dieu. Par elle se trouvent jointes ensemble la vie active et la contemplative. Tout ce qui est en nous s'emploie alors de concert au service du Seigneur : la volonté s'occupe à son ouvrage, c'est-à-dire à la contemplation, sans savoir de quelle sorte elle s'y occupe; l'entendement et la mémoire font l'office de Marthe; enfin, dans cet heureux état, Marthe et Marie vont ensemble.

Je connais une personne que Notre-Seigneur mettait souvent dans cet état; et comme elle ne comprenait pas comment cela pouvait se faire, elle le demanda à un grand contemplatif. Il lui répondit qu'elle ne devait point s'en étonner, et qu'il lui en arrivait autant.

De cette grande satisfaction qu'éprouve l'âme dans l'oraison de quiétude, je conclus qu'à peu près pendant tout le temps de sa durée, la volonté doit s'y trouver unie à Celui qui est seul capable de la combler de bonheur. Sachant, mes filles, qu'il y en a quelques-unes d'entre vous que Notre-Seigneur, par sa seule bonté, a favorisées de cette oraison, je crois qu'il ne sera pas mal à propos de leur donner ici quelques avis sur ce sujet.

Le premier a pour but de les prémunir contre une

tentation qui est alors assez ordinaire. Comme elles goûtent un si grand bonheur sans savoir comment il leur est venu, sachant seulement que par leurs efforts elles ne sauraient l'obtenir, elles sont tentées de croire qu'il est en leur pouvoir de se maintenir en cet état, et, de crainte d'en troubler la douceur, elles ne voudraient même pas respirer. C'est là un excès de simplicité. De même que nous ne saurions ni faire venir le jour, ni empêcher la nuit de prendre sa place, de même nous ne saurions ni nous procurer un si grand bien, ni le retenir un seul instant au delà du temps fixé par la volonté du Seigneur. C'est une faveur entièrement surnaturelle, nous n'y avons aucune part, nos efforts n'y peuvent atteindre. Le meilleur moyen d'en prolonger la durée, c'est de comprendre qu'elle est de tout point indépendante de notre volonté, que nous en sommes souverainement indignes, et que ce que nous avons uniquement à faire, c'est de la recevoir avec de vives actions de grâces, non en nous répandant en beaucoup de paroles, mais en n'osant, à l'exemple du publicain, lever les yeux vers le ciel.

L'on fait bien alors de se tenir dans une plus grande solitude, afin que l'âme soit entièrement sous la main de Notre-Seigneur et qu'il y opère comme sur un fonds qui lui appartient. Le plus que l'on doive faire durant cette oraison est de proférer de temps en temps quelques paroles de tendresse qui ravivent notre âme; qu'elles soient comme ce souffle léger qui rallume une bougie éteinte, et non comme ce souffle plus fort qui l'éteindrait si elle était allumée. Je dis que ce souffle doit être doux, afin que la quantité de paroles que lui fournirait l'entendement, n'occupe point la volonté.

Voici, mes chères filles, un second avis non moins important, c'est que vous ne devez point être surprises de

vous trouver souvent, durant cette oraison, dans l'impuissance de vous servir de l'entendement et de la mémoire. Il n'est pas rare, en effet, que tandis que la volonté est dans cette tranquillité profonde et surnaturelle, l'entendement au contraire soit troublé et stupéfait, et que ne sachant où il est, et se croyant dans une maison étrangère, il aille d'un lieu à un autre sans pouvoir se fixer, parce qu'il n'en trouve aucun qui le contente. Mais peut-être mon esprit est-il le seul qui soit fait de cette sorte, et il n'en est pas sans doute ainsi des autres. C'est donc à moi que cet avis s'adresse. Je l'avouerai, quelquefois j'éprouve un ennui à mourir de ne pouvoir dompter la mobilité de mon entendement. En d'autres temps il s'arrête, comme s'il trouvait une sorte de charme à se joindre à la volonté; que si la mémoire vient aussi se confondre dans cette union, alors, du concert de ces trois puissances résulte pour l'âme un bonheur qui est un véritable avant-goût de la gloire. Nous en avons une faible image dans l'harmonie qui existe entre deux époux qui s'aiment et dont l'un ne veut que ce que veut l'autre, harmonie qui disparaît dès que l'un des deux est mécontent.

Lorsque la volonté goûte ce calme si pur, elle ne doit pas plus tenir compte de l'entendement que d'un fou et d'un insensé. Elle ne saurait l'attirer violemment à elle, sans se détourner un peu de son objet, et sans quelque inquiétude; dès lors son oraison se changerait en un travail pénible, où, au lieu de continuer de gagner, elle perdrait ce que Notre-Seigneur lui donnait sans aucun travail de sa part.

Voici, mes filles, sur ce sujet une comparaison qui me semble très juste et que je vous prie de bien saisir. Dans l'oraison de quiétude, l'âme ressemble à un petit enfant à la mamelle, que sa mère caresse doucement dans ses bras,

se plaisant à distiller le lait dans sa bouche, tellement qu'il y coule en abondance, et qu'il la remplit tout entière, sans qu'il remue seulement ses petites lèvres. Ainsi, dans une paix profonde, la volonté s'enivre d'amour sans l'aide et le concours de l'entendement; connaissant, parce qu'ainsi le veut Notre-Seigneur, qu'elle est avec lui sans y avoir pensé; savourant ce lait délectable dont il répand en elle les douceurs, et voyant que c'est sa main divine qui le lui verse à grands flots; jouissant de ces délices sans désirer connaître comment elle en jouit, ni même quel est ce bien dont elle jouit; plongée enfin dans un heureux et entier oubli de soi-même, par cette confiance non moins entière que Celui auprès de qui elle est maintenant si heureuse de se trouver, veille sur elle et prévient tous ses besoins. Que si elle s'engage, au contraire, dans une sorte de lutte avec l'entendement, le voulant forcer à la suivre et à prendre sa part de ces célestes jouissances, il arrive que divisant ainsi son affection elle l'affaiblit, et laisse répandre ce lait divin dont elle était abreuvée et nourrie.

Il y a cette différence entre l'oraison de quiétude et la contemplation parfaite où l'âme est unie à son Dieu dans l'entier ravissement de ses puissances, que dans cette union plus intime, elle ne reçoit point cette manne du ciel comme l'enfant reçoit le lait par la bouche avant qu'il pénètre tout son corps, mais qu'elle la sent tout à coup en elle-même, sans savoir comment le Seigneur l'y a fait entrer, exempte ainsi même de ce travail léger et plein de douceur attaché à l'oraison de quiétude. Dans la contemplation, plus de trouble de la part de l'entendement; les trois puissances de l'âme demeurent entièrement unies à leur divin objet, parce que Celui qui les a créées suspend alors leur action naturelle, et les enivre d'un plaisir qui les tient simultanément ravies, sans qu'elles sachent ni qu'elles puissent comprendre comment.

Quand l'âme se trouve dans l'oraison de quiétude, elle sent bien que la volonté jouit d'un bonheur également grand et paisible : mais de dire en quoi il consiste, c'est ce qui n'est pas en son pouvoir. Tout ce qu'elle sait et avec une entière certitude, c'est que ce bonheur diffère souverainement de tous ceux d'ici-bas, et que l'empire du monde, joint à tous les plaisirs de la terre, n'en saurait produire un semblable. La raison, à mon gré, c'est que les plaisirs de la terre ne font qu'effleurer la superficie de la volonté, tandis que le plaisir dont je parle la pénètre et la ravit jusque dans son centre.

Or, voici ce que doit faire une âme dès qu'elle sera parvenue à une oraison si élevée, et manifestement surnaturelle comme je l'ai dit. L'entendement s'emporte-t-il aux pensées les plus extravagantes, qu'elle ne s'en mette point en peine, mais le traite comme un insensé en se moquant de ses folies ; qu'elle demeure dans son repos pendant qu'il va et vient ; la volonté est alors maîtresse, et, en vertu du pouvoir qu'elle a sur lui, elle l'attirera à elle sans perdre son recueillement. Que si elle voulait l'enchaîner de vive force, elle verrait lui échapper l'empire qu'elle exerce sur lui, empire qui lui vient de cette divine nourriture ; et ainsi tous deux y perdraient au lieu d'y gagner.

Qui trop embrasse, mal étreint, dit le proverbe ; c'est, ce me semble, ce qui arrive ici. Ceux qui l'auront éprouvé le comprendront sans peine. Quant aux autres, je ne m'étonne pas que ceci leur paraisse obscur, et qu'ils trouvent cet avis inutile. Mais pour peu qu'on ait d'expérience, on le comprendra, on en profitera, et on bénira Notre-Seigneur de me l'avoir fait consigner ici.

Je dirai, en terminant ce sujet, que lorsqu'une âme est arrivée à cette oraison, elle a sujet de croire que le Père éternel lui a accordé sa demande, en lui donnant ici-bas son

royaume. O heureuse demande, par laquelle nous demandons un si grand bien sans le comprendre! O heureuse manière de demander! C'est pourquoi je désire ardemment, mes sœurs, que nous prenions bien garde de quelle sorte nous récitons cette prière du *Pater noster*, et toutes les autres oraisons vocales. Sachez-le, le Seigneur ne vous aura pas plus tôt fait une grâce si insigne, que nous vivrons dans un entier oubli des choses du monde; car c'est le propre de Dieu, quand il entre dans une âme, d'en bannir toutes les créatures. Je ne prétends pas toutefois que tous ceux qui ont reçu cette faveur, doivent être déjà arrivés à un détachement absolu du monde; mais je souhaite qu'ils reconnaissent au moins ce qui leur manque, qu'ils s'humilient, et tendent par de généreux efforts à se détacher de tout, parce qu'autrement ils n'avanceront jamais.

Lorsque Dieu donne à une âme ces gages si précieux de son amour, c'est une marque qu'il la destine à de grandes choses; et si elle est fidèle, elle fera d'admirables progrès dans la perfection. Mais s'il voit qu'après l'avoir mise en possession de son royaume elle tourne encore ses pensées et ses affections vers la terre, Dieu ne lui fera point connaître les secrets et les merveilles de ce royaume; il ne lui accordera même que rarement une si précieuse faveur, et quand il daignera l'en gratifier, ce ne sera que pour peu de temps. Il peut se faire que je me trompe. Je crois voir toutefois, et pense savoir que cela se passe de la sorte. Et c'est, à mon avis, pour cette raison que, parmi les âmes arrivées à ce degré, il ne s'en trouve pas beaucoup qui aillent plus loin dans les voies spirituelles. Comme elles ne répondent pas par leur fidélité à une si grande grâce, et qu'au lieu de se préparer à la recevoir de nouveau, elles retirent au contraire leur volonté d'entre les mains de Dieu qui la regardait déjà comme sienne, pour l'attacher à des

choses basses, Dieu va chercher ailleurs d'autres âmes qui l'aiment véritablement, afin de les enrichir de plus grands trésors, sans toutefois enlever entièrement aux premières ce qu'il leur avait donné, pourvu qu'elles vivent avec pureté de conscience.

Il est des personnes, et j'ai été de ce nombre, dont Notre-Seigneur attendrit le cœur, qu'il favorise de saintes inspirations, qu'il éclaire sur le néant des choses de ce monde, à qui enfin il donne son royaume en les mettant dans cette oraison de quiétude, et qui néanmoins se rendent sourdes à sa voix. En voulez-vous savoir la cause? C'est qu'elles tiennent trop à dire fort à la hâte, et comme pour achever leur tâche, quantité d'oraisons vocales qu'elles ont résolu de réciter chaque jour. En vain Notre-Seigneur, comme je viens de le dire, met son royaume entre leurs mains, elles ne veulent pas le recevoir, s'imaginant qu'il vaut mieux réciter leurs oraisons vocales, et détournant ainsi leur attention de la faveur signalée que le divin Maître daigne leur faire.

Au nom de Dieu, mes filles, ne vous conduisez point de la sorte; mais veillez sur vous lorsqu'il lui plaira de vous accorder une telle grâce. Considérez que ce serait perdre par votre faute un très grand trésor, et que c'est beaucoup plus faire de dire de temps en temps quelque parole du *Pater*, que de le dire plusieurs fois à la hâte, et comme en courant. Celui à qui vous adressez vos demandes est tout près de vous, et il ne manquera pas de vous écouter. Croyez-m'en, c'est là la véritable manière de louer et de sanctifier son nom, car de cette sorte vous glorifiez le Seigneur comme des enfants qui sont déjà dans la maison de leur père; vous le faites avec plus d'affection et un plus grand désir de sa gloire, enfin, avec un tel bonheur, qu'il vous semblera que vous ne pouvez plus cesser de le servir.

CHAPITRE XXXIII

Sur ces paroles du *Pater* : *Votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel.*
— Nécessité et prix de la soumission à la volonté de Dieu. — La volonté de Dieu est que nous ayons part dans ce monde à la croix de Jésus-Christ. Éminentes faveurs que reçoit dès cet exil l'âme qui fait à Dieu un don entier et absolu de sa volonté.

Déjà le divin Maître a demandé pour nous à son Père, et nous a appris à demander des choses d'un tel prix, que tout ce que nous pouvons désirer en ce monde s'y trouve renfermé; déjà il nous a accordé la faveur inestimable de nous élever au rang de ses frères : voyons maintenant ce qu'il veut que nous donnions à son Père, ce qu'il lui offre pour nous, et ce qu'il demande de nous : car enfin des bienfaits si extraordinaires réclament de nous quelque retour.

O bon Jésus ! combien ce que vous demandez pour nous est grand, et combien ce que vous offrez de notre part est petit ! Que dis-je ? ce n'est qu'un pur néant si nous le comparons à ce qui est dû à un bienfaiteur si magnifique, à un Dieu d'une si haute majesté. Mais, ô mon divin Maître, que vous venez admirablement au secours de notre indigence, et qu'il est vrai que nous donnons à votre Père tout ce qu'il nous est possible de lui donner, si nous disons de cœur comme de bouche : *Que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel !*

Vous avez bien fait, ô notre bon Maître, d'adresser à votre Père la demande précédente, pour nous donner le moyen d'accomplir ce que vous promettez dans celle-ci en notre nom : sans un tel secours, je ne crois pas, Seigneur, qu'il nous eût été possible de le faire. Mais dès que, sur votre demande, votre Père nous donne son royaume, il n'y a plus à douter que nous ne puissions tenir ce que vous avez promis pour nous. Nos cœurs si terrestres une fois devenus un ciel, il sera en notre pouvoir d'accomplir votre volonté; mais sans cela, Seigneur, je ne sais comment nous l'aurions pu. Vous offrez en notre nom quelque chose de si grand! et la terre de nos cœurs est si sèche et si stérile!

Lorsque je pense à ceci, j'admire vraiment certaines personnes qui n'osent demander à Dieu des croix, de peur qu'il ne les exauce à l'heure même. Je ne parle pas de ceux qui s'abstiennent par humilité de faire une telle demande, croyant qu'ils n'auraient pas assez de vertu pour bien souffrir; je suis néanmoins convaincue que Celui qui leur donne un amour assez fort pour demander de faire paraître leur zèle par des épreuves si difficiles, leur donnera aussi la force de les supporter. Mais je voudrais bien savoir de ceux qui n'osent faire à Dieu cette prière, crainte d'être exaucés sur-le-champ, ce qu'ils lui demandent donc quand ils lui demandent que sa volonté s'accomplisse en eux. Ne lui disent-ils ces paroles que parce que tout le monde les dit, sans avoir dessein d'exécuter ce qu'ils disent? Que cela serait mal, mes filles. Considérez que Jésus-Christ paraît ici comme notre ambassadeur, et que dans sa bonté infinie il a voulu s'entremettre entre son Père et nous, acceptant par un excès d'amour pour nous tout ce que devait lui coûter une pareille médiation. Dès lors n'est-il pas souverainement juste d'accomplir ce qu'il a promis en notre nom? Et si telle n'est

pas notre volonté, de quel droit faisons-nous mentir sa promesse en disant des lèvres ce que le cœur ne veut point tenir? Mais sachez-le bien, mes filles, quelque parti que nous prenions, d'être dociles ou rebelles à cette divine volonté, rien ne peut l'empêcher de s'accomplir sur la terre et dans les cieus. Suivez donc mon conseil, et, croyez-m'en, faites, comme on dit, de nécessité vertu.

O mon Seigneur et mon Maître, quelle consolation pour moi, que vous n'ayez point fait dépendre d'une volonté aussi dérégulée que la mienne l'accomplissement de la vôtre! Soyez-en éternellement béni! que toutes les créatures vous en louent! que votre nom en soit à jamais glorifié! Et en quelles mains auriez-vous laissé votre volonté si cette indigne esclave qui est à vos pieds, en eût été la maîtresse et l'arbitre! Maintenant, mon Dieu, je vous fais librement le don de la mienne; à la vérité, c'est mon intérêt, car depuis longtemps l'expérience m'a prouvé combien il m'était avantageux de faire un plein et libre abandon de ma volonté entre vos mains.

O mes filles, quel profit pour nous de faire ce que nous promettons par ces paroles du *Pater*! Mais aussi quelle perte, si nous manquons de l'accomplir! Avant de vous parler de ce profit, je veux mettre dans tout son jour la grandeur de l'offrande que vous faites à Dieu, quand vous lui dites: *Fiat voluntas tua*. De cette sorte, vous ne pourrez pas alléguer que vous avez été trompées, et que vous n'avez pas compris l'étendue de votre promesse. Gardez-vous d'imiter certaines religieuses qui promettent d'abord, et qui ensuite se dispensent de tenir, sur cette simple excuse qu'elles n'ont pas bien su ce qu'elles promettaient. Que cela arrive, je ne m'en étonne pas: il est facile de promettre d'abandonner sa volonté entre les mains d'un supérieur; mais quand on en vient à la pratique, on trouve que

c'est la chose du monde la plus difficile, si on veut la faire comme on le doit. Ce n'est pas que nos supérieurs nous traitent toujours avec rigueur, quand ils nous voient faibles; mais quelquefois aussi ils conduisent de la même sorte les forts et les faibles. Il n'en est pas ici de même: Dieu sait ce que chacun peut souffrir; et dès qu'il voit une âme qui a de la force, il se hâte d'accomplir en elle sa volonté.

Je veux maintenant vous déclarer quelle est cette volonté de votre Père, ou du moins vous en faire souvenir. Ne craignez pas que ce soit de vous donner des richesses, des plaisirs, des honneurs, ni tous ces autres biens qui font la félicité de la terre. Son amour pour vous est trop grand, et le présent que vous lui faites est trop cher à ses yeux, pour qu'il songe à le payer d'un si misérable salaire. C'est son royaume qu'il veut vous donner, et c'est dès cette vie qu'il veut vous en mettre en possession. Or, voulez-vous maintenant savoir comment il traite ceux qui du fond du cœur lui demandent que sa volonté soit faite en la terre comme au ciel? Demandez-le à son divin Fils, car il lui fit cette même prière au jardin de Gethsémani. Comme il la lui adressait du fond du cœur, et en se soumettant à tout, voyez si son Père n'accomplit pas bien sa volonté en lui, le livrant aux angoisses, aux douleurs, aux injures, aux persécutions, à la mort enfin, et à la mort de la croix.

Dieu ne saurait, mes filles, vous montrer plus clairement quelle est sa volonté, que par le traitement qu'il fait à ce Fils bien-aimé, objet de toutes ses complaisances. Ce sont là les présents et les faveurs qu'il nous destine en ce monde, et qu'il nous dispense à proportion de l'amour qu'il a pour nous. A ceux qu'il aime plus, il en donne plus; et à ceux qu'il aime moins, il en donne moins; réglant cela sur le courage qu'il voit en chacun de nous, et sur l'amour que

nous lui portons. Il sait que celui qui l'aime beaucoup, est capable de beaucoup souffrir pour lui; et que celui qui l'aime peu, n'est capable que de souffrir peu. Quant à moi, je suis convaincue que la mesure de notre force pour la souffrance, est la mesure de notre amour : un grand amour porte de grandes croix, un petit n'en peut porter que de petites.

Ainsi, mes sœurs, si vous aimez véritablement Dieu, que les assurances que vous lui en donnez soient véritables, et non de vaines paroles, efforcez-vous de supporter avec patience les croix qu'il lui plaira de vous envoyer. Si vous prétendiez donner d'une autre manière votre volonté, ce serait comme offrir un diamant à une personne, et, en la priant instamment de l'accepter, le retirer lorsqu'elle avancerait la main pour le prendre. Gardons-nous bien d'ajouter cette moquerie à celles que le divin Maître a daigné souffrir pour l'amour de nous. Ce motif seul doit suffire pour nous porter à mettre un terme à une dérision trop fréquente, hélas! puisqu'elle se renouvelle toutes les fois que nous disons ces paroles du *Pater noster*. Donnons-lui donc enfin ce diamant que nous lui avons si souvent offert, puisqu'il est certain que si ce grand Dieu ne commence pas le premier à nous donner, c'est pour nous obliger à lui faire auparavant ce présent de notre volonté.

C'est beaucoup pour les personnes du monde d'avoir une véritable résolution d'accomplir ce qu'elles promettent. Mais quant à vous, mes filles, il ne doit point y avoir de différence entre promettre et tenir, entre les paroles et les actions; ainsi le commande l'état religieux. Mais trop souvent, hélas! après avoir offert ce diamant et l'avoir même mis au doigt de Celui à qui nous l'offrons, il nous arrive de le retirer et de le reprendre. Nous montrons d'abord beaucoup de libéralité, mais ensuite nous devenons si avarés,

qu'il eût en quelque sorte mieux valu ne pas tant nous hâter de donner. J'ai voulu, mes filles, vous prémunir contre une pareille infidélité; aussi tous mes avis dans ce livre ne tendent qu'à établir ce principe : que nous devons nous abandonner entièrement à notre Créateur, n'avoir d'autre volonté que la sienne, et nous détacher des créatures. Comme je vous crois parfaitement convaincues d'une vérité si importante, je n'en dirai pas davantage en ce moment.

Mais pour quelle raison le divin Maître se sert-il ici de ces paroles : *Fiat voluntas tua sicut in cælo et in terra?* C'est qu'il connaît l'immense avantage qu'il y a pour nous à accomplir fidèlement la volonté de son Père. Par là, notre âme se dispose à atteindre en très peu de temps le terme de sa course, et à se désaltérer enfin aux eaux vives de la contemplation. Mais si nous ne donnons sans réserve notre volonté au Seigneur afin qu'il en dispose entièrement à son gré, jamais il ne nous laissera boire à cette divine fontaine.

C'est là, mes filles, cette contemplation parfaite sur laquelle vous m'avez priée de vous parler. Comme je l'ai déjà dit, nous ne concourons en rien à une faveur si élevée : nous n'y travaillons point; nous n'y agissons point; notre unique office est de nous tenir sous la main de Dieu; toute autre chose détourne l'âme de son divin objet, et l'empêche de dire : *Votre volonté soit faite*. Accomplissez-la en moi, Seigneur, selon toute l'étendue de votre bon plaisir. Si vous voulez que ce soit par des peines, donnez-moi la force de les supporter, et qu'elles viennent. Si vous ordonnez que ce soit par des persécutions, par des maladies, par des affronts, par les souffrances de la pauvreté, me voici devant vous, ô mon Dieu et mon Père; je ne reculerai point. Et d'ailleurs le pourrais-je? Votre divin Fils vous

ayant offert ma volonté dans cette prière, où il vous offre celle de tous les hommes, n'est-il pas juste que je tienne la parole qu'il vous a donnée en mon nom ? Mais vous, ô mon Dieu, faites-moi la grâce de me donner ce royaume qu'il vous a demandé pour moi, afin que je sois capable de tenir cette parole. Enfin, Seigneur, disposez de votre servante selon votre sainte volonté, comme d'une chose qui est toute à vous.

O mes sœurs, quelle force n'a pas ce don de notre volonté quand il est parfait et absolu ! Il a un tel empire sur le cœur du Tout-Puissant lui-même, qu'il le détermine à ne faire qu'un avec notre bassesse, à nous transformer en lui, et à unir ainsi le Créateur à la créature. Voyez si vous ne serez pas bien payées ; mais admirez en même temps la bonté de notre divin Maître. Sachant par quel chemin on va au cœur de son Père, il nous l'enseigne ; il nous dit par quels services nous pouvons lui plaire et gagner son affection. Plus ce grand Dieu, notre tendre père, voit par nos œuvres que ce don de notre volonté est sincère et absolu, plus il nous approche de lui, et plus il élève notre âme au-dessus des créatures, au-dessus d'elle-même, afin de la rendre capable de recevoir les plus grandes faveurs. Il met à si haut prix cette preuve de notre amour, qu'il ne cesse de nous en récompenser en cette vie ; sa munificence nous accable de tant de biens, que nous ne savons plus que lui demander, et néanmoins il nous donne encore, et ne se lasse point de nous donner. Ainsi, ne se contentant pas de cette union intime par laquelle il nous a rendus une même chose avec lui, ce Dieu d'amour commence à prendre ses délices dans notre âme, à lui découvrir ses secrets, à se réjouir de ce qu'elle connaît son bonheur, et de ce qu'elle a, quoique à travers des voiles, une première vue des félicités qu'il lui réserve dans le monde futur. Il va plus loin encore ; il lui

fait perdre l'usage des sens extérieurs, afin que, libre de la moindre chaîne, elle s'occupe tout entière de son Dieu.

C'est là ce que l'on appelle ravissement : Dieu commence alors à témoigner à l'âme tant d'amitié, que non seulement il lui rend cette volonté dont elle lui a fait un si entier abandon, mais encore il lui donne la sienne ; il prend plaisir que cette âme si tendrement aimée commande à son tour, ainsi que l'on dit, faisant lui-même tout ce qu'elle désire, comme elle accomplit tout ce qu'il ordonne ; mais il le fait d'une manière incomparablement plus accomplie, parce qu'il est tout-puissant, qu'il peut tout ce qu'il veut, et qu'il ne cesse point de vouloir le bien de cette âme. Dans cette intimité avec son Dieu, la pauvre âme, quoi qu'elle veuille, ne peut pas ce qu'elle veut ; elle ne peut même rien que par un pur don de Dieu ; et sa plus grande richesse consiste en ce que plus elle le sert, plus elle lui est redevable. Souvent elle se sent pressée du désir d'acquitter une partie de ses dettes envers lui, et elle s'afflige de se voir sujette à tant d'engagements, d'embarras et de liens que la prison de ce corps traîne après elle. Mais elle est bien simple de s'en tourmenter, puisqu'il n'est en son pouvoir de donner à Dieu que ce qu'elle a reçu de lui. Ainsi, qu'elle reconnaisse avec humilité son impuissance, et ne pense qu'à accomplir parfaitement ce qui dépend d'elle, qui est de lui livrer sa volonté tout entière. Tout le reste embarrasse une âme que Dieu élève à l'oraison du ravissement, et ne fait que lui nuire au lieu de lui profiter. L'humilité seule peut alors quelque chose ; non pas cette humilité laborieusement acquise par la méditation, mais celle qui, s'illuminant au foyer même de la Vérité, voit en un instant, dans ses clartés infinies, ce qu'elle n'eût pu découvrir par un pénible travail de plusieurs années : son néant, et la grandeur de Dieu.

Je termine par cet avis : ne pensez pas, mes filles, pouvoir jamais arriver à cet état sublime par vos soins et par vos efforts. Vous y travailleriez en vain, et la dévotion que vous pourriez avoir auparavant, se refroidirait. Tout ce que vous avez à faire, c'est de dire du fond du cœur avec simplicité et avec humilité, car c'est l'humilité qui obtient tout : *Fiat voluntas tua*, Que votre volonté soit faite.

CHAPITRE XXXIV

Sur ces paroles : *Donnez-nous aujourd'hui notre pain de chaque jour.*

Notre adorable Jésus savait, comme je l'ai dit, combien il nous était difficile d'accomplir ce qu'il avait promis en notre nom; son œil mesurait toute l'étendue de notre faiblesse, qui fait que souvent, pour nous soustraire à la volonté de Dieu, nous feignons de ne pas la connaître. Dans sa tendre compassion, il ne balançait point à venir au secours de notre misère. Il vit qu'il ne fallait pas revenir sur l'offrande de notre volonté qu'il avait faite à son Père, attendu qu'en cela consistait tout notre bonheur; mais il vit en même temps combien il nous serait difficile d'accomplir ce qu'il avait promis. Et en effet, que l'on dise à un riche voluptueux que la volonté de Dieu est qu'il diminue les dépenses de sa table pour subvenir aux besoins des pauvres et les empêcher de mourir de faim, il trouvera mille raisons pour interpréter cette obligation à sa fantaisie. Représentez à un médisant que la volonté de Dieu est qu'il aime son prochain comme lui-même, il disputera et n'en tombera point d'accord. Dites à un religieux qui aime la liberté et les douceurs de la vie, qu'il est tenu de donner bon exemple; que ce n'est point par de vaines paroles, mais par une promesse formelle et par serment qu'il s'est engagé à accomplir la volonté de Dieu; que cette volonté

demande qu'il observe ses vœux; qu'en donnant du scandale, il leur porte une grave atteinte, quoiqu'il ne les viole pas entièrement; dites-lui enfin qu'ayant fait vœu de pauvreté il doit la pratiquer sincèrement et sans détour; le convaincrez-vous? concevra-t-il même le désir de changer? Si maintenant encore, avec le puissant secours que Jésus-Christ nous a laissé, il se trouve quelques religieux rebelles à la volonté divine, que serait-ce si le divin Maître n'avait vaincu la plus grande partie de la difficulté par le moyen qu'il a établi? Il n'y aurait certes qu'un très petit nombre d'âmes qui accompliraient cette parole qu'il a adressée en notre nom à son Père : *Fiat voluntas tua!*

Jésus, voyant notre faiblesse et nos besoins, inventa donc un admirable moyen, où il fit éclater les ineffables tendresses de son amour pour nous. En son nom, et au nom de tous ses frères, il adressa à son Père cette demande : *Donnez-nous aujourd'hui notre pain de chaque jour.* Oh! comprenons bien, je vous en conjure, mes sœurs, ce que demande pour nous notre bon Maître. Méditons-le attentivement, car il n'y va pas moins que de la vie de notre âme. Voici, sauf meilleur avis, la pensée qui me vient en ce moment. Notre bon Maître connaissant d'un côté ce qu'il avait donné en notre nom, et combien il nous importait de le donner; de l'autre, la peine que nous aurions à nous y résoudre, à cause de notre faiblesse et de cette pente qui nous entraîne vers les choses basses et passagères; voyant en outre qu'à cause de notre peu de courage et d'amour, il était nécessaire que l'exemple d'un amour tel que le sien fût sous nos yeux pour exciter le nôtre, non point une fois, mais chaque jour; pressé par tant de motifs, il résolut, dans son infinie et inépuisable charité, de rester avec nous sur cette terre. Mais comme c'était une chose de si grand poids et de si haute importance, il voulut que ce fût

son Père lui-même qui nous l'accordât. Sans doute, n'étant avec lui qu'une même chose et n'ayant qu'une même volonté, il savait que tout ce qu'il ferait sur la terre serait agréé et ratifié par son Père dans le ciel; mais l'humilité de notre bon Jésus était si grande, qu'il voulut demander à son Père, dont il était l'amour et les délices, la permission de rester parmi nous. Il n'ignorait pas qu'en lui faisant cette demande, il lui demandait plus qu'il n'avait fait dans toutes les autres; car, au moment où il la lui adressait, il savait que non seulement les hommes devaient lui faire souffrir la mort, mais que cette mort serait accompagnée de mille affronts et mille outrages.

O mon adorable Jésus! quel serait le père qui, nous ayant donné son fils, pourrait, après l'avoir vu accablé de si indignes traitements, se résoudre à le laisser encore parmi nous, pour y être chaque jour en butte à de nouvelles souffrances? Certes, mon Sauveur, nul autre que le vôtre n'en était capable; et vous saviez bien à qui vous adressiez une pareille demande. O mon Dieu! quel excès d'amour dans le Fils! et quel excès d'amour dans le Père!

A la vérité, mon étonnement est moins profond quand je contemple ce qu'a fait Jésus notre cher Maître. Fidèle comme il est, et ayant dit à son Père : *Que votre volonté soit faite*, il devait l'accomplir avec la perfection d'un Dieu; car il n'y a point en lui de trace de nos faiblesses. Or, comme il savait qu'en nous aimant comme lui-même il faisait ce que voulait son Père, pour accomplir sa volonté, il choisit, malgré ce qu'il devait lui en coûter, le moyen où éclatait le plus son amour envers son Père et envers nous.

Mais vous, Père éternel, comment y avez-vous consenti? N'était-ce pas assez d'avoir permis une fois que ce Fils bien-aimé fût livré à la fureur des méchants? Comment pouvez-vous le voir encore chaque jour, oui, chaque jour, en de

si indignes mains? Considérez de quelle sorte on le traite. Votre cœur de père peut-il soutenir la vue des injures qu'on lui prodigue chaque jour? En est-il de comparables à celles qu'on lui fait aujourd'hui dans le très saint sacrement de son amour? En combien de mains ennemies êtes-vous condamné à le voir, ô Père éternel! Enfin, que de profanations et de sacrilèges de la part de ces malheureux hérétiques! Grand Dieu, comment pouvez-vous donc exaucer la demande de votre divin Fils et céder à son désir? Ne considérez pas cet amour excessif qui le presse : pour accomplir votre volonté et nous procurer un si grand bien, il serait prêt à se laisser mettre en pièces chaque jour jusqu'à la fin du monde. C'est à vous, mon Dieu, de prendre garde aux intérêts de votre Fils, attendu que rien n'arrête son amour. Faut-il que tout ce qu'il nous fait de bien lui coûte si cher! Il se tait à tout, il n'a pas une parole pour lui, il n'ouvre la bouche qu'en notre faveur! Ne se trouvera-t-il donc personne qui prenne en main la défense de ce très aimant Agneau?

Ce qui me frappe, c'est que cette demande est la seule où notre divin Maître répète les mêmes paroles. Car après avoir prié son Père de nous donner ce pain de chaque jour, il ajoute : Donnez-nous-le aujourd'hui. C'est comme s'il disait que, vu qu'il nous l'a donné une fois en le livrant à la mort pour nous, et qu'à ce titre il est déjà à nous, il ne nous l'ôte plus jusqu'à la fin du monde, mais qu'il le laisse, esclave de son amour pour nous, nous servir jusqu'au dernier jour. A la vue d'un tel miracle de charité, que votre cœur, mes filles, se fonde de tendresse et s'embrace d'un nouvel amour pour votre céleste Époux. Le monde vit-il jamais un esclave qui prit plaisir à avouer sa condition? Seul, dans l'excès de son amour pour nous, notre adorable Jésus se glorifie de sa chaîne ; il tient à honneur de se dire notre esclave.

O Père éternel, qui pourra concevoir le mérite d'une humilité si ravissante? Qu'elle doit être précieuse devant vous, puisque c'est par elle que nous achetons votre divin Fils! Pour le vendre, nous savions le prix, trente deniers; mais pour l'acheter, il n'y avait point au monde de trésor qui pût suffire.

Admirons jusqu'où va l'amour de notre cher Maître dans cette demande du *Pater*. En tant qu'il possède notre nature, il se fait une même chose avec nous; et, en tant que maître de sa volonté, il représente à son Père que, puisqu'il peut faire ce qu'il veut, il peut suivre la pente de son cœur et se donner à nous. C'est pourquoi il dit : *Donnez-nous notre pain*. Il ne met, nous le voyons, aucune différence entre lui et nous; mais c'est nous, hélas! qui en mettons une, lorsque nous refusons de faire chaque jour à son Père, par les mains de ce Fils éternellement chéri, l'offrande entière de notre volonté.

CHAPITRE XXXV

Explication de ces mêmes paroles du *Pater* : *Donnez-nous aujourd'hui notre pain de chaque jour*. — Effets de la sainte eucharistie. — Combien est précieux le temps qui suit la sainte communion, et comment on doit l'employer.

Si, par ce mot de *chaque jour*, Notre-Seigneur, comme nous venons de le voir, demande ce pain céleste pour l'éternité, pourquoi ajoute-t-il immédiatement après : *Donnez-nous-le aujourd'hui*? Voici, mes filles, ma pensée là-dessus. Par ce terme de *chaque jour*, le divin Maître veut nous faire entendre qu'outre le bonheur de posséder sur la terre ce pain de vie, nous le posséderons encore dans le ciel, si nous savons mettre à profit l'insigne faveur qu'il nous fait d'habiter parmi nous; car son dessein, en demeurant avec nous, a été de nous aider, de nous animer, et, par cette divine nourriture, de rendre nos âmes capables d'accomplir la volonté de son Père. Quand ensuite il dit : *aujourd'hui*, il indique qu'il ne demande ce pain de vie que pour un jour, pour la durée de ce monde; un jour, c'est en effet ce que dure ce monde, surtout pour ces malheureux qui perdent leur âme, et pour qui il ne doit plus y avoir de jour dans le monde futur. Mais s'ils se laissent vaincre, c'est uniquement leur faute; car le divin Maître ne cesse d'exciter leur courage jusqu'à la fin du combat. Ils seront donc sans excuse, et ils ne pourront se

plaindre que le Père éternel les ait privés de ce pain des forts au moment où ils en avaient le plus de besoin.

Puisque ce n'est qu'un jour, dit ce Fils bien-aimé à son Père, laissez-le-moi passer au service des miens. Donné et envoyé au monde par votre seule volonté, ô mon Père, je veux maintenant, par ma volonté propre, ne pas abandonner mes amis, mais demeurer sur cette terre avec eux pour augmenter leur consolation et leur gloire. Ainsi, ce pain sacré que vous leur avez déjà donné pour l'éternité, je vous le demande encore pour un *seul jour*, pour *aujourd'hui*.

Une telle prière a été entendue. Le Père éternel nous laisse ce pain sacré de l'humanité de son Fils, et il nous le donne comme une manne où nous trouvons tout ce que nous pouvons désirer. Désormais, si ce n'est par sa faute, notre âme n'a plus à craindre de mourir de faim, elle est sûre de trouver dans ce très saint sacrement toutes les délices et toutes les consolations qu'elle peut souhaiter. Il n'y aura plus ni peines, ni épreuves, ni persécutions, qui ne lui deviennent légères, une fois qu'elle aura goûté celles de son Dieu.

Unissez, mes filles, vos prières à celles de ce Fils bien-aimé, et demandez au Père qu'il vous laisse ce pain durant *ce jour*, et que vous ne soyez pas si malheureuses que d'en être privées tant que vous serez dans ce triste lieu de votre exil. C'est assez pour tempérer une si grande joie, que ce cher Époux de vos âmes reste caché sous les apparences du pain et du vin; pour qui n'aime que lui et n'a de consolation qu'en lui dans ce monde, c'est un assez grand martyr de ne pouvoir le contempler qu'à travers ces voiles. Ah! que du moins il vous reste, qu'il ne vous abandonne jamais, et que sa grâce vous rende toujours telles que vous devez être pour le recevoir dignement.

Quant au pain matériel et terrestre, vous étant abandonnées sincèrement et sans réserve à la volonté de Dieu, ne vous en mettez point en peine, du moins durant votre oraison. Vous traitez alors de choses plus importantes. Il est d'autres temps où vous pourrez vous livrer au travail afin de pourvoir à votre entretien ; ce travail est légitime, il est louable, mais vous ne devez jamais vous y livrer avec sollicitude et préoccupation d'esprit. Tandis que le corps s'occupe, il faut que l'âme se repose. Laissez, comme il a été déjà dit fort au long, le soin du temporel à votre Époux, il s'en occupera toujours avec une tendre sollicitude.

Vous êtes à son égard comme un serviteur qui, en s'engageant à servir un maître, se résout à le contenter en toutes choses ; et il est à votre égard comme un maître qui est obligé de nourrir son serviteur tandis qu'il demeure à son service. Il y a cette différence toutefois, que l'obligation de ce maître cesse dès qu'il devient tellement pauvre qu'il ne peut plus subvenir à son entretien et à celui de son serviteur ; au lieu qu'ici vous n'avez rien de tel à craindre. Celui au service duquel vous vous êtes engagées, est et sera toujours riche et puissant. Eh bien ! que vous en semble ? le serviteur aurait-il bonne grâce à demander tous les jours à son maître la nourriture dont il a besoin ? ne sait-il pas très bien qu'il est obligé de la lui donner, et qu'il n'aura garde d'y manquer ? Et le maître ne pourrait-il pas lui répondre, avec justice, que le devoir d'un serviteur est de contenter en tout celui qu'il sert et qu'il a tort de se préoccuper d'une sollicitude qui lui fait faire tout de travers ? Ainsi, mes sœurs, s'inquiète, et demande qui voudra ce pain terrestre ; pour nous, demandons au Père éternel d'être dignes de recevoir notre pain céleste. Et si à cause des voiles dont se couvre notre divin Époux, nous ne pouvons le contempler des yeux du corps, qu'au moins il se

découvre aux yeux de notre âme, et lui révèle ses amabilités. C'est là pour elle une tout autre nourriture, pleine de joies et de délices, et qui soutient admirablement sa vie.

Pensez-vous, mes filles, que cette très sainte nourriture ne soutienne pas aussi les corps, et ne soit pas un remède efficace à leurs maux ? Pour moi, je sais qu'elle a cette vertu. Je connais une personne qui, outre de grandes infirmités, éprouvait souvent de très vives douleurs en allant communier, et qui n'avait pas plus tôt reçu le pain de vie qu'elle sentait tous maux s'évanouir, comme si on les lui eût enlevés avec la main. Cela lui arrivait d'ordinaire ; c'était d'autant plus frappant que ses maux étaient manifestes et de telle nature, à mon avis, qu'il lui eût été impossible de les feindre. Mais les merveilles opérées par ce pain sacré, en ceux qui le reçoivent dignement, sont si notoires, que je m'abstiens d'en rapporter un grand nombre d'autres qui concernent cette personne ; le récit m'en serait facile, attendu que j'étais au courant de tout ce qui lui arrivait et que je sais qu'il n'y avait point l'ombre de mensonge. A la vérité, Dieu lui avait donné une foi si vive, que lorsqu'elle entendait dire à certaines âmes qu'elles eussent voulu vivre au temps où Jésus-Christ, notre souverain bien, était en ce monde, elle riait en elle-même, parce que cet adorable Sauveur étant aussi réellement au milieu de nous dans le très saint sacrement de l'autel qu'il l'était alors au milieu des hommes, elle ne comprenait pas qu'on pût désirer davantage. Mais aussi, je sais de cette personne que, pendant plusieurs années, sans être encore très parfaite, elle ranimait tellement sa foi au moment de la communion, qu'elle voyait Notre-Seigneur aussi présent que si elle l'eût vu des yeux du corps entrer chez elle. Sûre de posséder alors son Dieu dans la pauvre demeure de son cœur, elle se détachait, autant qu'il était en elle, de toutes les choses

extérieures, pour se renfermer avec lui dans cette retraite intérieure. Elle s'efforçait de recueillir tous ses sens, pour leur faire connaître, en quelque sorte, le bien ineffable qu'elle possédait, ou pour mieux dire, afin que son âme pût sans obstacle s'appliquer à le connaître. Elle se considérait comme étant aux pieds de Jésus-Christ son Sauveur, et avec Madeleine elle les arrosait de larmes, de même que si elle l'eût vu des yeux du corps dans la maison du pharisien. Quand la dévotion sensible lui manquait, il lui suffisait de la foi qui lui disait qu'elle était bien là. Et qui pourrait, en effet, à moins de s'aveugler soi-même et de fermer volontairement les yeux à cette vive lumière de la foi, douter que Dieu ne soit alors véritablement au dedans de nous ? Ce n'est plus ici une simple représentation, comme lorsqu'à l'aide de l'imagination nous nous représentons Jésus-Christ en croix ou dans quelque autre mystère de sa passion : c'est la réalité, c'est Jésus-Christ même actuellement présent, en sorte qu'il n'est plus nécessaire d'aller le chercher ailleurs et loin de nous ; il est au dedans de nous, et il y demeure jusqu'à ce que les accidents du pain soient consumés. Certains de sa présence, profitons d'un temps si précieux pour nous tenir auprès de sa divine personne.

Si, lorsqu'il était dans le monde, il guérissait les malades par le seul attouchement de son habit, dans ces moments fortunés où il est au milieu de nos cœurs, où il daigne demeurer en nous, pouvons-nous douter que, si nous avons de la foi, il ne fasse des miracles en notre faveur, et qu'il n'exauce nos demandes ? Certes, cet adorable Maître n'a pas coutume de mal payer le séjour qu'il fait dans l'hôtellerie de notre âme, lorsqu'il y reçoit de nous bon accueil. Peut-être, mes filles, éprouvez-vous quelque regret d'être privées de le voir des yeux du corps.

Mais un tel regret n'est point fondé. Songez que c'est autre chose de l'avoir vu tel qu'il était autrefois avec un corps passible et mortel, ou de le contempler tel qu'il est aujourd'hui resplendissant de toute la gloire des cieux. Qui de nous, faibles comme nous sommes, pourrait soutenir l'éclat de cette gloire? Le monde lui-même pourrait-il subsister? Et qui de nous voudrait y rester, quand la vue de cette éternelle Vérité nous montrerait à découvert le néant et le mensonge de tout ce que nous estimons ici-bas? Si ce grand Dieu nous apparaissait dans sa majesté, comment une pauvre pécheresse comme moi, qui l'ai tant offensé, oserait-elle approcher de lui? Mais quand il se cache sous l'apparence de ce pain, je m'enhardis à le voir et à traiter avec lui. C'est comme si un roi de la terre se déguisait un moment; par son déguisement même, il semblerait nous convier à plus de familiarité avec lui, et consentir à être traité avec moins d'égards et de respect. Sans ce divin artifice de l'amour par lequel notre bon Maître nous dérobe l'éclat de sa majesté, qui oserait, trouvant en soi tant de froideur, tant d'indignité et tant d'imperfections, s'approcher de son adorable personne? Oh! que nous savons peu ce que nous demandons, quand nous demandons de le voir; et que la sagesse du divin Maître a mieux compris nos intérêts! Malgré ce voile, il ne laisse pas de se découvrir à ceux qu'il connaît devoir tirer profit de sa présence; et s'il ne se montre pas aux yeux du corps, il se montre à ceux de l'âme, soit par de grands sentiments intérieurs, soit par plusieurs autres voies.

Demeurez de bon cœur avec lui, mes filles, et ne perdez pas cette heure qui suit la sainte communion; c'est un temps excellent pour négocier et pour ménager les intérêts de votre âme. S'il arrive que l'obéissance vous appelle ailleurs, laissez votre âme avec le divin Maître. Mais si

sitôt qu'il est entré dans votre cœur, vous portez volontairement votre pensée sur un autre objet, si vous ne faites aucun cas de lui, si vous oubliez qu'il est en vous, comment pourrait-il se faire connaître à votre âme? Je le répète, c'est un temps souverainement précieux que cette heure qui suit la communion : le divin Maître se plaît alors à nous instruire; prêtons l'oreille, et, en reconnaissance de ce qu'il daigne nous faire entendre ses leçons, baisons-lui les pieds, et conjurons-le de ne pas s'éloigner de nous. Cet adorable Sauveur étant alors présent en nous, demandons-lui les mêmes grâces qu'en d'autres moments nous lui demandons devant quelque-une de ses images; et puisqu'il est là en personne, gardons-nous de le quitter pour aller prier devant son image. Ce serait une folie. C'est comme si quelqu'un possédant le portrait d'une personne qui lui est chère, et recevant sa visite, la laissait là, sans lui dire un mot, pour aller s'entretenir avec son portrait. Mais savez-vous en quel temps il est utile de recourir à un tableau de Notre-Seigneur, et que je le fais moi-même avec le plus grand plaisir? C'est lorsque ce divin Maître s'éloigne de nous, et nous le fait sentir par les sécheresses où il laisse notre âme. C'est alors une bien douce consolation d'avoir devant les yeux l'image du Bien-Aimé de nos cœurs; je voudrais que notre vue ne pût se porter nulle part sans la rencontrer. Et quel objet plus saint, plus fait pour charmer les regards, que l'image de Celui qui a tant d'amour pour nous, qui est le principe et la source de tous les biens? Oh! malheureux sont ces hérétiques qui, par leur faute, ont perdu cette consolation, et tant d'autres!

O mes filles, puisque Jésus-Christ lui-même est au dedans de vous, dès que vous avez reçu la sainte eucharistie, fermez les yeux du corps pour ouvrir ceux de l'âme, et regardez-le alors; il est au milieu de votre cœur. Je vous l'ai

déjà dit, je vous le répète encore, je ne me laisserais point de vous le dire : si vous prenez cette salutaire habitude, chaque fois que vous approcherez du céleste banquet, si vous faites en sorte de vous conserver si pures, qu'il vous soit souvent permis d'être admises au nombre des convives de l'Époux, croyez que cet Époux divin ne se déguisera point tellement, qu'il ne se fasse connaître à votre âme, en proportion du désir que vous aurez de le voir; et vous pouvez le souhaiter avec une telle ardeur, qu'il écartera tous les voiles et se découvrira entièrement à vous.

Mais si, immédiatement après l'avoir reçu, au lieu de lui témoigner notre respect et notre amour, nous le quittons pour nous livrer au monde et à ses vanités, que doit-il faire? Est-ce à lui de nous en retirer par force, de nous contraindre de porter sur lui nos regards, afin de se faire ensuite connaître à nous? Non certes : car il lui est déjà arrivé de se montrer aux hommes à découvert, de leur dire clairement ce qu'il était; et l'on sait avec quelle indignité ils le traitèrent, et combien peu crurent en lui. La faveur qu'il nous fait à tous, de vouloir que nous soyons assurés de sa présence dans le très saint sacrement, doit nous suffire; et si quelquefois il se montre sans voiles, s'il se plaît alors à communiquer ses grandeurs et à prodiguer ses trésors, ce n'est qu'à ses véritables amis, à ceux qui l'appellent de toute l'ardeur de leurs désirs. C'est vainement que ceux qui n'ont pas mérité cet heureux nom d'ami de leur Sauveur, qui ne font rien pour se rendre dignes de l'approcher et de le recevoir, l'importunent afin qu'il veuille bien se manifester à eux. Que demandent-ils? Quels titres ont-ils à une pareille faveur? Approchant de la sainte table une fois dans l'année, impatientes d'avoir strictement satisfait au précepte de l'Église, ils se hâtent de

chasser Jésus-Christ d'eux-mêmes aussitôt qu'il y est entré. Ils ont l'esprit tellement possédé par les affaires, les occupations et les embarras du siècle, qu'il semble qu'à leur gré Celui qu'ils ont reçu dans la demeure de leur âme n'en sortira jamais assez tôt.

CHAPITRE XXXVI

De la communion spirituelle. — Ses admirables fruits. — Comment on doit se recueillir après avoir communiqué spirituellement. — Saisie tout à coup d'un transport de zèle à la vue des profanations commises par les hérétiques contre le très saint sacrement, Tèreſe s'adresse au Père éternel en faveur de son Fils, et le conjure, dans les termes les plus touchants, de ne pas le laisser plus longtemps exposé à de si grands outrages.

Vous venez de voir, mes filles, comment nous devons nous tenir recueillies aux pieds de Notre-Seigneur après la communion. Ce sujet était trop important pour ne pas en parler avec quelque étendue. Aussi n'ai-je pas craint de le faire, quoique j'eusse déjà dit, en traitant de l'oraison de recueillement, combien il nous était avantageux de nous retirer au dedans de nous pour y être seules avec Dieu. Je n'ajouterai qu'un mot : les jours où vous entendrez la messe sans communier, faites-le spirituellement ; rien ne vous en empêche, et vous en retirerez le plus grand fruit. Aussitôt après, recueillez-vous au dedans de vous-mêmes avec le divin Maître, de la même manière que si vous l'aviez réellement reçu. Son amour s'imprime ainsi merveilleusement dans nos âmes. Chaque fois que nous nous disposons à le recevoir, il nous donne quelque grâce, et se communique à nous en diverses manières qui nous sont incompréhensibles. Il agit à la manière du feu. Vous êtes en hiver dans un appartement où il y a un grand feu ; si vous

vous en tenez éloignées, vous ne vous chaufferez guère, seulement vous aurez moins froid que s'il n'y avait point de feu ; mais approchez, ce sera autre chose, vous sentirez toute sa bienfaisante action. Il en est absolument de même de notre âme : si elle se dispose, c'est-à-dire si elle souhaite perdre son froid, et si par le désir elle s'approche de Jésus-Christ qui est son véritable feu, il lui suffira de quelques moments passés auprès de lui, pour être pénétrée d'une divine chaleur qui lui durera plusieurs heures.

Si dans le principe vous ne vous trouvez pas bien de cette pratique, sachez que le démon en peut être cause : voyant quel grand dommage il en reçoit, pour vous en détourner il vous fera éprouver je ne sais quel trouble et quelle angoisse de cœur, et il cherchera à vous persuader que vous trouverez plus de dévotion en d'autres exercices de piété. Malgré ses insinuations, tenez ferme, n'abandonnez pas une si salutaire pratique, et prouvez ainsi à Notre-Seigneur que vous l'aimez véritablement. Souvenez-vous que peu d'âmes ont le courage de l'accompagner, et de le suivre dans les afflictions et les travaux ; ne faisons pas de même, et sachons endurer quelque chose pour lui ; il nous le payera avec la munificence d'un Dieu. Souvenez-vous encore qu'il est un grand nombre de personnes qui non seulement ne veulent pas demeurer avec lui, mais qui le chassent de chez elles. N'est-il donc pas juste de lui faire connaître, par notre patience à souffrir quelques légères peines, le désir que nous ressentons de jouir de sa divine présence ? O mes filles, puisqu'il n'est rien qu'il ne souffre et qu'il ne soit prêt à souffrir pour trouver une âme qui veuille le recevoir avec joie et le retenir chez elle avec amour, faites en sorte d'être vous-mêmes cette âme. S'il n'y en avait aucune qui se tint honorée de sa visite, il est clair que son Père ne pourrait permettre qu'il demeurât

parmi nous. Mais il aime tant ses amis, sa bonté pour ses serviteurs est si grande, qu'il ne saurait leur refuser cette consolation; voyant d'ailleurs les désirs de son cher Fils, il n'a garde de l'empêcher de consommer un ouvrage où resplendit si divinement son amour envers son Père et envers nous.

Père saint, qui êtes dans les cieux, vous ne pouviez sans doute refuser à votre Fils une faveur qui devait être pour nous la source de tant de biens. Il vous a demandé de rester avec nous, et d'être notre pain de vie; et vous y avez consenti, vous avez tout accepté. Mais après qu'il nous a donné cette ineffable preuve de son amour, ô Père éternel, permettez-moi de le dire encore, ce Fils bien-aimé, toujours muet pour sa propre cause, ne trouvera-t-il pas quelques voix qui s'élèvent vers vous pour lui? Osons lui prêter les nôtres, mes filles. C'est de la hardiesse, je l'avoue, vu notre misère; mais le divin Maître, ne l'oublions pas, nous commande lui-même de prier son Père. Que cet ordre ranime notre confiance; trop heureuses d'obéir, présentons-nous, au nom même de notre Jésus, devant son Père, plaïdons sa cause. O Père saint! par ce chef-d'œuvre de son amour, votre Fils a mis le comble à tous ses bienfaits envers nous, pauvres pécheurs; et puisque c'est l'amour qui l'enchaîne sur nos autels, ô le plus tendre des pères, ne souffrez pas qu'il y soit plus longtemps traité d'une manière si indigne. Il s'est donné à nous, afin que nous puissions, chaque jour, à tout moment, vous l'offrir en sacrifice. Ah! laissez-vous toucher par le prix inestimable d'une telle offrande! Considérez les outrages, les profanations que reçoit cette adorable Hostie dans toutes les contrées où se trouvent ces malheureux hérétiques; voyez les églises renversées, les prêtres mis à mort, les sacrements abolis! Qu'est ceci, mon Seigneur et mon Dieu?

Ou faites finir le monde, ou mettez un terme à de si grands maux. Toutes misérables que nous sommes, nos cœurs se brisent à un tel spectacle. Père éternel, je vous en supplie, vous-même n'en soutenez pas plus longtemps la vue. Arrêtez ce feu, Seigneur; car si vous le voulez, vous le pouvez. Considérez que votre Fils est encore dans ce monde. Au nom du respect dû à sa divine personne, qu'il y ait fin à tant d'indignités, d'abominations, de souillures; ni sa beauté ni son adorable pureté ne méritent qu'il se commette, dans les demeures où il habite, de pareilles profanations. Exaucez notre prière, Dieu de bonté, non pour l'amour de nous, nous n'en sommes pas dignes, mais pour l'amour de votre divin Fils. Nous n'avons garde, pour le soustraire à tant d'insultes, de vous demander qu'il cesse d'être avec nous; nous ne l'oserions. Eh! Seigneur, sans lui que serait-ce de nous? Sur cette terre d'exil n'est-il pas l'unique gage qui apaise votre colère? Vous seul, Dieu tout-puissant, connaissez le remède à un tel mal, que votre miséricordieuse main se hâte de l'appliquer.

O Dieu de mon cœur, qui vous souvenez des moindres choses que l'on fait pour vous, pourquoi faut-il qu'une longue fidélité à vous servir ne me donne pas le droit de vous importuner jusqu'à l'excès en ce moment? Pourquoi faut-il que je ne puisse, mes services en main, vous demander en retour une faveur, objet de mes plus ardents désirs? Mais hélas! Seigneur, je n'ai rien fait qui me donne ce droit; c'est plutôt moi, peut-être, qui ai provoqué votre courroux; ce sont mes péchés qui ont attiré de si grands malheurs. Que me reste-t-il donc, ô mon Créateur, si ce n'est de vous présenter ce pain sacré, de vous en faire don, après l'avoir reçu de vous, et de vous conjurer, par les mérites de votre Fils, de m'accorder une grâce qu'il a méritée en tant de

manières? Eh bien, ne différez plus, grand Dieu, ne différez plus; et, dès ce moment, faites que cette mer courroucée se calme, que cette grande tempête qui agite le vaisseau de l'Église, s'apaise; enfin, Seigneur, sauvez-nous, car nous périssons.

CHAPITRE XXXVII

Sur ces paroles du *Pater* : *Pardonnez-nous nos offenses, comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés.*

Le divin Maître, voyant que ce pain céleste nous rend tout facile, s'il n'y a point de notre faute, et que nous pouvons très bien accomplir ces paroles adressées à son Père : *Que votre volonté soit faite*, ajoute aussitôt : *Pardonnez-nous nos offenses, comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés.* Remarquez, je vous prie, mes sœurs, qu'il ne dit point : *comme nous pardonnerons*; afin de nous faire comprendre que celui qui vient de demander à Dieu le Père un don aussi précieux que le corps de son Fils, et qui a soumis à sa volonté sainte sa volonté propre tout entière, doit avoir déjà pardonné. Il dit donc : *comme nous pardonnons*, et nous enseigne par là que celui qui a adressé à Dieu du fond du cœur cette parole : *Que votre volonté soit faite*, doit avoir déjà tout pardonné à son prochain, ou du moins en avoir la sincère et ferme résolution.

C'était pour les saints, vous le savez, un sujet de joie que les persécutions et les injures; parce qu'elles leur fournissaient un moyen d'offrir quelque chose à Dieu en retour des choses si grandes qu'ils lui demandaient. Mais une pauvre pécheresse comme moi, que pourra-t-elle offrir, elle qui a eu si rarement occasion de pardonner, et qui a besoin

de tant de pardons? Que ceux qui ont le malheur de me ressembler y pensent sérieusement; je les en conjure en votre nom, ô mon tendre Sauveur. Qu'ils estiment à leur juste valeur ces légères offenses, ces riens, que l'on appelle du nom d'injures et d'affronts. En vérité, se montrer sensible à ces misérables points d'honneur, n'est-ce pas ressembler à ces enfants qui construisent des maisonnettes avec de petites pailles?

O mon Dieu! s'il nous était donné de savoir ce que c'est que le véritable honneur, et en quoi consiste sa perte! Ce n'est pas de vous que je parle en ce moment, mes filles; car vous comprenez cette vérité, et vous seriez bien malheureuses si vous n'en aviez pas encore l'intelligence; je ne me plains donc ici que de moi seule. Il fut, hélas! une époque dans ma vie où je faisais cas de l'honneur, sans savoir ce que c'était, me laissant, comme les autres, emporter par le torrent de la coutume. De quelles choses alors je me faisais des sujets de trouble et de peine! Que j'en ai de honte maintenant! Je n'étais cependant pas du nombre des personnes les plus susceptibles en cette matière; mais je me trompais sur le point capital, parce que je n'estimais pas l'honneur seul digne de ce nom, je veux dire celui qui est utile à l'âme. Oh! qu'il a dit juste, celui qui a dit qu'honneur et profit n'allaient pas de compagnie! J'ignore s'il l'a dit dans ce sens; mais il demeure vrai au pied de la lettre que le profit de l'âme et ce que le monde appelle honneur ne peuvent jamais se trouver ensemble. En vérité, il règne dans le monde sur ce sujet un renversement d'idées qui effraye. Béni soit le Seigneur qui nous en a retirées!

Mais sachez, mes filles, que le démon ne nous oublie pas, quelque retirée que soit notre vie. Jusque dans les monastères il invente des points d'honneur, il établit des lois d'après lesquelles on monte en dignité, et l'on descend,

absolument de la même manière que dans le siècle. Pour les savants, il y a certaines règles, que j'ignore, et dont ils ne doivent point s'écarter. Celui, par exemple, qui a occupé une chaire de théologie ne doit point s'abaisser à une chaire de philosophie, il se croirait blessé; l'honneur veut que l'on monte, et non pas que l'on descende. Et quand bien même l'obéissance le lui commanderait, il ne laisserait pas de voir dans cet ordre une atteinte à ses droits, et il ne serait pas seul de son avis. D'autres soutiendraient que ce serait lui faire injure; et le démon, se mettant bientôt de la partie, viendrait avec ses sophismes leur persuader que, même d'après la loi de Dieu, ce savant a raison. Quelque chose de pareil se passe parmi les religieuses. En voilà une qui a été supérieure, il ne faut pas qu'elle descende à un emploi moins considérable. En voilà une autre qui est ancienne, il faut qu'on ait pour elle toute sorte de respects et de prévenances. Pour ce dernier point, l'on y est fidèle, souvent même l'on s'en fait un mérite devant Dieu, parce qu'il est prescrit par la règle. En vérité, il y aurait de quoi rire s'il ne fallait en pleurer : la règle commande-t-elle donc de ne pas garder l'humilité? Si elle prescrit des égards pour l'âge, c'est afin qu'il y ait de l'ordre. Mais une religieuse ancienne doit-elle être si jalouse de ces égards, qu'elle tienne plus à ce point de la règle qu'à beaucoup d'autres que peut-être elle n'observe qu'imparfaitement? Qu'elle ne fasse donc pas consister toute la perfection dans ce seul point de la règle : d'autres d'ailleurs veilleront à ce qu'il soit observé, si de son côté elle ne s'en met point en peine. O misère de notre nature! toujours portés à monter, quoique ce ne soit point là le chemin du ciel, nous ne pouvons nous résoudre à descendre.

O Seigneur, Seigneur! n'êtes-vous pas tout ensemble et notre modèle et notre maître? Oui, sans doute. Eh bien,

en quoi avez-vous mis votre honneur, ô Maître digne des éternels respects du ciel et de la terre? L'avez-vous perdu en vous humiliant jusqu'à la mort? Non, Seigneur; c'est par là, au contraire, que vous nous avez tous exaltés. Oh! pour l'amour de Dieu, mes sœurs, ne l'oubliez jamais : aller par un autre chemin que Jésus-Christ, c'est s'égarer dès le premier pas. Je tremble qu'il ne se perde quelque âme pour être trop attachée à ces vils et exécrationnels points d'honneur, sans comprendre en quoi consiste l'honneur véritable; daigne la divine bonté écarter un pareil malheur! Quoi! après l'exemple du divin Maître, nous croirons faire quelque chose de grand que de pardonner certaines petites choses qui ne sont en effet ni une injure, ni un affront, ni rien du tout; et nous nous imaginerons que Dieu nous doit le pardon, parce que nous avons pardonné! Dessillez nos yeux, Seigneur! faites-nous comprendre que nous ne nous connaissons pas nous-mêmes; que nous nous présentons devant vous les mains vides; et pardonnez-nous nos fautes, uniquement par un effet de votre bonté et de votre miséricorde.

Mais avec quelle clarté les paroles employées par Jésus-Christ dans cette demande du *Pater* nous révèlent l'estime que Dieu fait de cet amour que nous devons avoir les uns pour les autres! Car notre bon Jésus, pour porter son Père à nous pardonner, aurait pu lui présenter d'autres motifs. Il aurait pu lui dire : Pardonnez-nous, Seigneur, parce que nous vous adressons de fréquentes prières; parce que nous sommes rigoureusement soumis aux jeûnes commandés; parce que nous avons tout abandonné pour vous. Pardonnez-nous, parce que nous vous aimons d'un grand amour, et que nous sommes prêts à faire pour vous le sacrifice de la vie. Il ne dit rien de cela, ni autres choses semblables; il se contente de dire : Pardonnez-nous, *parce que nous*

pardonnons. En voici peut-être la raison : voyant combien nous sommes attachés à ce misérable honneur du monde, source principale de tous les ressentiments, et que rien ne nous coûte plus que de pardonner ce qui le blesse, le divin Maître crut ne pouvoir rien offrir de notre part de plus agréable à son Père que cet honneur, et ainsi il lui en fait en notre nom le sacrifice.

Remarquez bien encore une fois, mes filles, que par ces paroles : *comme nous pardonnons*, Notre-Seigneur indique que c'est chose déjà faite. Voici maintenant une autre vérité que vous devez profondément graver dans vos esprits : c'est que ce pardon des offenses est la pierre de touche de toutes les vertus et de toutes les grâces. Ainsi, une âme reçoit-elle réellement les faveurs dont Dieu comble ceux qu'il élève à la contemplation parfaite, non seulement elle sera très déterminée à pardonner, mais elle pardonnera de fait quelque injure que ce soit, si grave qu'elle puisse être. Quant à ces bagatelles que nous appelons injures, elles n'arrivent pas même jusqu'à ces âmes que Dieu approche de lui dans une oraison si sublime. Ces âmes sont aussi indifférentes pour l'estime que pour le mépris ; je me trompe, l'honneur leur cause beaucoup plus de peine que le déshonneur ; et les plus pures délices savourées dans le repos leur pèsent plus que les croix. Une fois que Dieu, dès cet exil, les a mises en possession de son royaume, elles ne cherchent plus aucun plaisir en ce monde ; elles savent qu'elles régneront d'une manière d'autant plus haute, qu'elles auront plus d'horreur de toutes les joies du siècle. Elles connaissent déjà par expérience quels trésors elles gagnent, et quels progrès elles font, en souffrant pour Dieu. Aussi est-il rare que Dieu fasse goûter les délices extraordinaires de la contemplation à d'autres qu'à des âmes qui ont enduré avec joie de grandes et de nombreuses

souffrances pour l'amour de lui. Les croix des contemplatifs étant si pesantes, comme je l'ai dit plus haut, Dieu n'en charge que des âmes bien éprouvées.

De telles âmes, mes filles, ayant une parfaite connaissance du néant du monde, ne s'arrêtent guère à rien de ce qui passe. Dans un premier moment, il est vrai, une grande injure, une croix pesante, peuvent les affliger ; mais elles n'ont pas plus tôt commencé à les sentir, que la raison vient à leur secours, et dissipe toute leur peine. Que dis-je ? elles tressaillent de joie, en voyant cette occasion que Dieu leur offre d'obtenir de lui en un jour plus de grâces et plus de couronnes éternelles, qu'elles n'auraient pu en espérer en dix ans de souffrances endurées par leur propre choix.

Je puis affirmer que cela est fort ordinaire ; j'en ai acquis la certitude par les entretiens intimes que j'ai eus avec un grand nombre de contemplatifs. Pour eux, l'or dont ils ont soif, et les pierreries qu'ils estiment, ce sont les tribulations et les croix ; ils savent que c'est par elles qu'ils doivent s'enrichir. Ces personnes sont très éloignées d'avoir, en quoi que ce soit, bonne opinion d'elles-mêmes ; elles sont bien aises que l'on connaisse leurs péchés, et prennent même plaisir à les dire quand elles voient qu'on a pour elles de l'estime. Elles ne sont pas moins humbles en ce qui regarde la noblesse de leur race, sachant que cet avantage d'un jour leur est inutile pour gagner le royaume éternel. Si elles sont bien aises d'être d'une naissance illustre, c'est seulement lorsque cela peut servir à la plus grande gloire de Dieu. Hors ce cas, elles souffrent d'être estimées plus qu'elles ne valent, et ce n'est point avec peine, mais avec plaisir, qu'elles détrompent ceux qui ont d'elles une opinion trop favorable. Enfin, les âmes à qui Dieu a donné, avec cette humilité profonde, un grand amour et une

sainte passion de le servir le plus parfaitement qu'il leur est possible, entrent dans un tel oubli d'elles-mêmes, qu'elles sont insensibles aux mauvais traitements, et ne peuvent se persuader que les autres les prennent pour des injures. A la vérité, ces grands effets ne se rencontrent que dans des âmes déjà arrivées à une haute perfection, et auxquelles Notre-Seigneur fait ordinairement la grâce de les approcher de lui par la contemplation parfaite.

Mais quant au premier point, qui est de se résoudre à souffrir des mépris et des injures quoiqu'on en ressente de la peine, j'estime que celui à qui Dieu a daigné accorder l'oraison d'union obtient en peu de temps ce bonheur. S'il ne l'obtient pas, si par l'oraison il ne se sent pas affermi dans cette sainte résolution, il a sujet de croire que ce qu'il prenait pour union, au lieu d'être une faveur de Dieu, n'est qu'une illusion de l'esprit de ténèbres qui veut lui donner de la vanité. Il peut néanmoins arriver que lorsque Dieu ne fait que de commencer à donner ces grâces à une âme, elle ne possède pas encore cette force dont je parle; mais je dis que s'il continue à la favoriser de ces mêmes grâces, elle l'acquerra en peu de temps, sinon dans les autres vertus, au moins dans celle de pardonner les offenses.

Pour moi, je ne saurais croire qu'une âme qui approche de si près de la source même de la miséricorde, qui voit, à cette lumière, son néant, et tout ce que Dieu lui a pardonné, puisse ne pas pardonner sur-le-champ, et refuser une véritable affection à celui qui l'a offensée. En voici la raison : cette âme, ayant sous les yeux les grâces que Dieu lui a faites, y voit de si grands témoignages de l'amour qu'il a pour elle, qu'elle goûte une joie incroyable de trouver des occasions de lui donner à son tour quelque gage de l'amour qu'elle a pour lui.

Je le répète, je connais plusieurs personnes à qui Dieu accorde ces dons surnaturels soit de l'oraison d'union, soit de la contemplation parfaite; mais quoique je remarque en elles d'autres imperfections et d'autres défauts, jamais je ne les ai vues faillir le moins du monde en ce qui regarde le pardon des offenses, et je ne crois pas que cela puisse arriver, si ces faveurs viennent véritablement de Dieu. C'est pourquoi celui qui reçoit de pareilles grâces doit observer avec soin si elles produisent en lui ces salutaires effets; s'aperçoit-il qu'elles n'en produisent aucun, dès lors il a très grand sujet de craindre, et il doit croire que ces consolations ne viennent point de Dieu. En effet, ce Dieu de bonté ne manque jamais d'enrichir l'âme qu'il visite; et quoique les faveurs et les délices dont il la fait jouir durent peu, on reconnaît néanmoins ensuite la vérité de cette visite, par les précieux avantages qui en résultent pour l'âme. Ainsi, comme notre divin Sauveur sait que l'effet de ces faveurs est le pardon des offenses, il ne craint pas de nous faire dire en termes exprès à son Père : *Pardonnez-nous comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés.*

CHAPITRE XXXVIII

De l'excellence du *Pater* ; des avantages et des consolations qu'offre cette divine prière. — Pourquoi Notre-Seigneur la termine par ces deux demandes : *Ne nous laissez point succomber à la tentation, mais délivrez-nous du mal.*

Quelle sublime perfection dans cette prière évangélique ! et comme on y découvre la sagesse de son divin auteur ! Nous ne saurions lui en rendre de trop vives actions de grâces. Chacune de vous, mes filles, peut prendre pour elle cette sainte prière, et s'en servir selon le besoin particulier de son âme. J'admire comment, en si peu de paroles, elle renferme tout ce qu'on peut dire de la contemplation et de la perfection. On n'a plus besoin, ce semble, d'aucun autre livre, il suffit d'étudier celui-ci. En effet, dans les quatre premières demandes, Notre-Seigneur nous enseigne tous les degrés de l'oraison, depuis la simple prière vocale et l'oraison mentale, jusqu'à l'oraison de quiétude, celle d'union, et enfin jusqu'à la contemplation. En vérité, si j'avais le talent d'écrire, je pourrais, en m'appuyant sur un fondement si solide, faire tout un grand traité de l'oraison. Dans la cinquième demande, ainsi que vous venez de le voir, mes filles, Notre-Seigneur commence à nous faire connaître les effets que produisent en nous ces faveurs, quand elles procèdent véritablement de lui.

J'ai recherché pourquoi le divin Maître ne s'était pas expliqué plus clairement sur des choses si hautes et si

mystérieuses ; et en voici, ce me semble, la raison : cette prière devant être générale et servir à tous les chrétiens, son dessein, en y laissant une sorte d'obscurité, a été que, tous se persuadant la bien entendre, chacun y pût recourir selon son besoin, et y trouvât pour son âme une source de consolation. Ainsi, les contemplatifs, qui ne souhaitent aucun des biens de la terre, et les âmes qui se sont données à Dieu sans réserve ne lui demandent par cette prière que les faveurs du ciel, attendu que sa bonté souveraine peut nous les donner dès cet exil. Ceux qui se sont engagés dans le monde demandent à Dieu, pour eux et pour leurs familles, le pain terrestre et les autres nécessités de la vie, conformément à leur état, et leur demande est aussi juste que sainte. Mais observons-le bien, pour ce qui est de donner notre volonté à Dieu, et de pardonner les offenses qui nous sont faites, ce sont deux obligations auxquelles nous sommes tous indistinctement soumis. A la vérité, il y a, comme je l'ai dit, divers degrés dans la manière de les accomplir. Les parfaits donnent parfaitement leur volonté, et pardonnent aussi parfaitement. Quant à nous, mes sœurs, nous nous acquitterons de notre mieux de cette double obligation. Dans son infinie bonté, le divin Maître reçoit tout ce que nous lui offrons du fond du cœur. Il semble qu'il ait fait, en notre nom, comme un pacte avec son Père, lui disant : Seigneur, faites s'il vous plaît cela, et mes frères feront ceci.

Or, nous sommes bien assurés que Dieu tiendra la parole qu'il a donnée. Qui pourrait jamais dire avec quelle bonté et avec quel excès de munificence il paye nos services ! Pour qu'il verse avec profusion ses trésors dans notre âme, que faut-il ? Qu'il nous entende dire une seule fois cette oraison avec un désir sincère d'accomplir ce qu'elle exprime. Dieu aime infiniment, dans nos rapports

avec lui, la vérité, la franchise, la clarté, que nous disions ce qui est au fond de notre cœur et non autre chose : quand nous traitons avec lui de la sorte, il nous donne toujours au delà de nos demandes.

Notre-Seigneur connaît toute l'étendue de la libéralité de son Père, et il sait les admirables faveurs dont il se plaît à combler les âmes qui le prient avec les excellentes dispositions que je viens de dire. Mais il découvre en même temps les dangers que peuvent courir ceux qui ont déjà atteint la perfection, ou qui du moins y tendent. Tenant le monde sous leurs pieds, ils sont sans crainte, et ils n'en doivent point avoir. Ils ne cherchent en tout qu'à contenter Dieu, et, par les heureux effets de sa grâce qu'ils sentent dans leurs âmes, ils peuvent concevoir une très juste espérance qu'il est content d'eux. Enivrés par ces délices du ciel, ils sont exposés à oublier qu'il y a un autre monde, et qu'ils ont encore des ennemis à combattre. Le divin Maître a soin de les en faire souvenir; il les prémunit contre un oubli qui pourrait leur devenir funeste. O Sagesse éternelle! ô Maître incomparable! et qui pourrait jamais assez bénir votre bonté! Qu'on est heureux, mes filles, d'avoir un Maître dont les lumières et la tendresse préviennent tous les périls! Je n'ai pas de termes pour peindre un tel bonheur; c'est le plus grand bien que puisse souhaiter ici-bas une âme qui ne vit que pour Dieu; elle y trouve une sécurité profonde.

Notre-Seigneur connaît donc combien il est nécessaire de réveiller en quelque sorte ces saintes âmes, et de leur rappeler qu'elles ont encore des ennemis à combattre; il voit qu'il est encore plus dangereux pour elles que pour d'autres de n'être pas sur leurs gardes, et qu'elles ont d'autant plus besoin du secours de son Père éternel, qu'en tombant elles tomberaient de plus haut. Pour les garantir

des pièges où elles pourraient se trouver engagées sans s'en apercevoir, que fait-il? Il adresse à son Père, en leur faveur, ces deux dernières demandes, si nécessaires pour tous ceux qui sont condamnés à vivre encore dans cet exil : *Ne nous laissez point succomber à la tentation, mais délivrez-nous du mal.*

CHAPITRE XXXIX

Sur ces paroles du *Pater* : *Ne nous laissez point succomber à la tentation, mais délivrez-nous du mal.* — Que les parfaits ne demandent pas à Dieu d'être délivrés des souffrances de cette vie. — Des tentations diverses auxquelles nous sommes exposés.

Nous devons nous former une grande idée du sens et de l'importance de ces demandes, puisque Notre-Seigneur veut que nous les adressions à son Père. Ce dont je suis bien sûre, mes filles, c'est que les parfaits ne demandent point à Dieu d'être délivrés des souffrances, ni des tentations, ni des persécutions, ni des combats. Ces épreuves sont à leurs yeux la marque la plus certaine que leur contemplation et les grâces qu'ils y reçoivent procèdent de l'esprit du Seigneur. Ainsi, loin de les craindre, ils les désirent, ils les demandent, ils les aiment ; semblables à des soldats qui préfèrent de beaucoup les chances des batailles qui leur promettent de l'avancement, à l'oisiveté de la paix qui les réduit à la solde et les laisse sans espoir. Que l'on m'en croie, il y a de même dans les soldats de Jésus-Christ, j'appelle ainsi ceux qui sont élevés à la contemplation et ceux qui pratiquent l'oraison, je ne sais quelle impatiente ardeur : ils ne voient jamais trop tôt à leur gré venir l'heure du combat. Ils craignent peu les ennemis visibles et qui se présentent à découvert ; ils les connaissent, ils savent que toutes leurs forces ne peuvent rien contre ceux que Dieu

arme de sa force ; sûrs de les vaincre, ils ne reculent jamais devant eux. Mais il est pour eux des ennemis plus redoutables, ennemis traîtres et cachés qui, se transfigurant en anges de lumière, les font tomber à leur insu dans le piège, et qui ne se font connaître à leur âme qu'après avoir épuisé sa force et ravagé ses vertus. De tels ennemis, ils les craignent avec raison, et ils ne doivent cesser de demander au Seigneur d'en être délivrés.

Nous aussi, mes filles, supplions le Seigneur, en lui adressant très souvent cette prière du *Pater*, qu'il nous délivre de ces ennemis perfides et secrets, qu'il nous préserve de leurs tentations cachées, qu'il nous fasse connaître leurs artifices et leur poison, qu'enfin il les empêche de dérober aux yeux de notre âme la lumière et la vérité. Oh ! que le divin Maître a eu raison de nous enseigner à faire cette demande, et de l'adresser lui-même pour nous à son Père ! Sachez, mes filles, que ces malheureux esprits nous nuisent en bien des manières. Ne vous imaginez pas que le seul mal qu'ils nous font, soit de nous persuader que ces goûts et ces délices qu'ils excitent en nous, viennent de Dieu. Au contraire, c'est là, à mon avis, un des moindres dommages qu'ils puissent causer aux âmes. Souvent même, loin d'être arrêtées par ce piège, elles chemineront plus vite. Ignorant que ces délices sont l'ouvrage du démon, et croyant qu'elles viennent de Dieu, elles se sentent attirées à consacrer plus de temps à l'oraison ; se reconnaissant indignes de ces grâces, elles ne se lassent pas d'en remercier Dieu ; elles se croient tenues à une plus grande fidélité dans son service ; enfin, elles s'efforcent de l'engager, par une humble reconnaissance, à ajouter de nouvelles faveurs aux premières.

Voulez-vous, mes sœurs, n'avoir rien à craindre de ce côté, efforcez-vous sans cesse de devenir sincèrement

humbles; reconnaissez que vous n'êtes pas dignes de ces faveurs, et ne les recherchez point. Par ce moyen, le démon voit lui échapper des âmes qu'il prétendait perdre, et Dieu tire notre bien du mal même que cet ennemi voulait nous faire. Ce que Notre-Seigneur demande de nous dans l'oraison, c'est un désir vrai de lui plaire et de le servir, en demeurant auprès de lui; dès qu'il voit en nous cette intention droite, il ne peut manquer de nous défendre contre l'ennemi, parce qu'il est souverainement fidèle en ses promesses. A la vérité, nous devons toujours être sur nos gardes, de peur que la vaine gloire ne fasse quelque brèche à l'humilité; il faut bien prier Dieu qu'il nous délivre de ce péril. Si vous suivez cette règle de conduite, mes filles, vous n'avez rien à craindre : le divin Maître ne permettra pas longtemps que vous receviez des consolations qui viennent d'un autre que de lui.

Voici un artifice à l'aide duquel le démon peut, à notre insu, nous causer un grand mal : c'est de nous persuader que nous avons des vertus qu'effectivement nous n'avons pas : il n'y a rien de plus dangereux. En effet, lorsque nous nous trompons sur la source des délices spirituelles goûtées dans l'oraison, l'erreur a du moins un heureux résultat : nous ne voyons dans ces délices qu'un pur don de Dieu, et nous nous croyons obligés à le servir avec plus d'ardeur. Ici il nous semble au contraire que c'est nous qui donnons à Dieu, qui lui rendons service, et qu'il est obligé de nous en récompenser. A l'aide de cette pensée, le démon cause peu à peu un grand dommage à l'âme : d'abord, il affaiblit en elle l'humilité; en second lieu, il la rend négligente à acquérir les vertus qu'elle croit déjà posséder. Quel est donc, me demanderez-vous, le remède contre une tentation si dangereuse? C'est celui, mes filles, que le divin Maître nous enseigne, et qui consiste à prier, et à conjurer le Père

éternel *qu'il ne nous laisse point succomber à la tentation*; je n'en connais point de plus efficace. Je veux cependant vous en indiquer un autre. Nous semble-t-il que Notre-Seigneur nous a déjà donné quelques vertus, ne voyons en elles qu'un bien qu'il a mis en nous, et qu'il nous peut ôter, ainsi qu'il arrive souvent, par un admirable dessein de sa providence. Ne l'avez-vous jamais éprouvé, mes sœurs? Quant à moi, je ne connais que trop ces vicissitudes. Quelquefois il me semble être détachée de tout, et, lorsque j'en viens à l'épreuve, je trouve en effet que je le suis. Mais d'autres fois c'est le contraire, et, des choses dont peut-être j'aurais ri la veille m'attachent de telle sorte que je ne me connais plus moi-même. En certains jours, je me sens un tel courage, que je ne reculerais, ce me semble, devant rien, pour rendre un service à Notre-Seigneur; et de fait, je vois en maintes occasions qu'il en est ainsi. Puis, le lendemain, je me trouve si lâche, que je n'aurais pas le courage de tuer une fourmi, si pour cela j'avais le moindre obstacle à vaincre. Il est des temps où les calomnies de toute espèce et le déchaînement des langues me trouveraient insensible, et la joie que j'ai plus d'une fois ressentie en de pareilles occasions m'a montré que telle était en effet la disposition de mon âme. Mais hélas! en d'autres temps, il suffit d'une seule parole pour me jeter dans une affliction telle, que je voudrais m'en aller de ce monde, tant tout ce que je vois me semble insupportable. Je ne suis pas la seule à éprouver ces tristes alternatives; je les ai observées en d'autres personnes meilleures que moi, et je sais que cela se passe de la sorte.

S'il en est ainsi, qui pourra se croire riche en vertus, puisqu'au moment où elles seraient le plus nécessaires, on s'en trouve entièrement destitué? Gardons-nous, mes sœurs, de ces pensées présomptueuses; reconnaissons

toujours au contraire notre profonde indigence, et n'allons pas contracter des dettes qu'il nous serait impossible de payer. C'est d'une main plus puissante que doit venir un si précieux trésor. Dieu peut, quand il lui plaît, nous laisser dans la prison de notre misère sans nous rien donner. Quand, et pendant combien de temps nous traitera-t-il de la sorte ? nous l'ignorons. Encore une fois, nos vertus sont de pur emprunt : au moment même où elles nous attirent l'honneur et l'estime, elles peuvent nous échapper ; et qu'arrive-t-il alors ? Nous devenons, avec nos admirateurs, le sujet d'une juste risée. Voulons-nous que le Seigneur vienne au secours de notre âme dans ses besoins, servons-le avec humilité. Si l'humilité n'a pas pris racine en vous, à chaque pas, comme on dit, Dieu vous retirera son appui, et ce sera de sa part un grand trait de miséricorde ; car il vous fera connaître par là que vous devez travailler à acquérir une vertu si nécessaire, et que vous ne possédez absolument rien que ce que vous avez reçu.

Maintenant, mes filles, notez cet autre avis : ne croyez posséder les vertus que lorsque vous les aurez longtemps mises en pratique ; jusque-là, persuadez-vous bien que vous ne les connaissez que de nom. Le démon nous met dans l'esprit, par exemple, que nous possédons la vertu de patience, parce que nous formons intérieurement la résolution de la pratiquer, parce que nous exprimons souvent à Dieu le désir de souffrir beaucoup pour lui, et qu'il nous semble que ce désir est très véritable. Ainsi, nous nous complaisons en nous-mêmes, et le démon de son côté n'oublie rien pour nous confirmer dans ce sentiment. Mais voilà, tout à coup, qu'à la moindre parole qu'on nous dit, et qui ne nous plaît pas, toute cette belle patience s'évanouit. Ainsi, quand vous aurez beaucoup souffert, et seulement alors, rendez grâces à Dieu de ce qu'il commence à

vous instruire dans cette vertu, et aspirez avec courage à souffrir encore ; car en vous donnant la patience, Dieu vous dit assez qu'il demande de vous, en retour, l'exercice de cette vertu, et il vous avertit en même temps de ne la regarder que comme un dépôt qu'il a mis entre vos mains.

J'en dirai autant de la pauvreté : on se croit pauvre, on s'imagine que l'on est détaché de tout, d'esprit et de cœur ; on a coutume de dire qu'on ne désire rien, et qu'on ne se met en peine de rien ; et, à force de le dire, on finit par se le persuader. Mais que le nécessaire, même pour très peu de temps, vienne à manquer, voilà que cette pauvreté d'esprit dont on se flattait, fait tout à coup défaut.

Il importe donc extrêmement de veiller sans cesse sur soi-même, pour découvrir cette tentation, tant au sujet des vertus dont je viens de parler, que de plusieurs autres. C'est une vérité d'expérience, que lorsque Notre-Seigneur nous donne véritablement une de ces vertus solides, elle attire après elle toutes les autres. Mais, encore une fois, alors même qu'il vous semble les avoir, craignez de vous tromper ; car celui qui est véritablement humble, doute toujours de ses propres vertus, et croit celles des autres incomparablement plus grandes et plus véritables que les siennes.

CHAPITRE XL

Avis pour résister à diverses tentations du démon, et particulièrement aux fausses humilités, aux pénitences indiscretes, et à la confiance excessive en nous-mêmes qu'il nous inspire.

Tenez-vous également en garde, mes filles, contre certaines humilités pleines d'inquiétude que le démon nous met dans l'esprit, en nous représentant la grandeur de nos péchés. C'est là un des artifices dont il a coutume de se servir pour troubler les âmes de mille manières. Souvent il les jette dans de telles angoisses, et leur fait une peinture si vive de leur indignité, qu'elles croient devoir s'abstenir de la communion, et suspendre toute oraison particulière. S'approchent-elles de la table sainte, elles consomment à examiner si elles sont bien ou mal préparées, ces moments si précieux qu'elles devraient employer à demander et recevoir des grâces de Notre-Seigneur. Quelquefois même, dans l'excès du trouble, elles se persuadent que c'est à cause de leur indignité qu'elles sont si délaissées de Dieu, et elles n'osent en quelque sorte plus se confier à sa miséricorde. Alors elles ne voient que péril dans toutes leurs actions, même dans les meilleures ; toutes leurs œuvres leur semblent inutiles ; enfin, telle est la défiance et le découragement où elles tombent, qu'elles deviennent incapables de faire aucun bien, condamnant en elles comme

mauvaises les mêmes choses qu'elles louent et estiment bonnes dans les autres.

Comme je suis passée par là, je sais ce qui en est : je vous prie donc, mes filles, de bien retenir ce que je vais vous dire. Quelquefois ce sentiment profond de notre indignité et de notre misère sera humilité et vertu, mais d'autres fois il ne sera qu'une très forte tentation. Voici comment on peut le discerner. La vraie humilité, quelque grande qu'elle soit, ne porte dans l'âme ni inquiétude, ni trouble, ni bouleversement; elle est au contraire accompagnée de paix, de plaisir, de repos. Sans doute, sous l'action de cette humilité, une âme, par la vue de ses péchés, connaît clairement qu'elle est digne de l'enfer; elle s'afflige; il lui semble que le monde entier devrait l'avoir en horreur; elle ose à peine lever les yeux vers le ciel pour demander miséricorde; mais elle trouve tant de suavité et de bonheur au fond de cette peine, qu'elle voudrait n'être pas un instant sans la ressentir. Enfin, la vraie humilité, loin de jeter l'âme dans le trouble et dans les angoisses, la dilate saintement, et la rend plus capable de travailler au service de Dieu. Il n'en est pas ainsi de l'humilité dont le démon est l'auteur, elle produit des effets tout opposés : elle trouble l'âme, elle l'agite, elle la bouleverse de fond en comble, et répand en elle une peine très amère. Par là, le démon prétend, à mon avis, nous persuader que nous sommes humbles, et en même temps nous faire perdre, s'il le pouvait, toute confiance en Dieu. Lorsque vous vous trouverez en cet état, détournez, autant qu'il est en vous, votre pensée de la vue de vos misères, et fixez-la tout entière sur les richesses de la miséricorde de Dieu, sur la grandeur de l'amour de Jésus-Christ pour nous, et sur les ineffables souffrances qu'il a endurées pour notre salut. Ne vous étonnez pas néanmoins si vous ne pouvez vous occuper de

ces saintes considérations, car le démon ne laissera alors reposer votre esprit que sur ce qui peut vous causer plus de peine ; et ce sera beaucoup, si vous vous apercevez que vous êtes éprouvées par la tentation.

De même, les artifices de l'esprit de ténèbres poussent certaines personnes à des austérités excessives, afin de leur persuader qu'elles sont plus pénitentes que les autres, et qu'elles font quelque chose de considérable pour Dieu. Je dirai à ces personnes : Si vous ne découvrez à votre confesseur, ou à votre supérieur, ce désir immodéré ; ou si, lorsqu'ils vous défendent ces sortes de pénitences, vous les continuez encore, c'est une tentation manifeste. Efforcez-vous donc de leur obéir, quelque peine que vous y trouviez, puisque c'est en cela que consiste la perfection.

Une autre tentation fort dangereuse de cet ennemi du salut, c'est d'inspirer une présomptueuse confiance : on se persuade que pour rien au monde on ne voudrait retourner ni aux égarements de la vie passée, ni aux vains plaisirs du siècle ; on se dit : J'ai vu le néant du monde à une trop vive lumière, je sais que tout passe, et je trouve plus de bonheur dans le service de Dieu. Une pareille tentation, dans les commencements, est très dangereuse : avec cette sécurité, on ne craint pas de s'engager de nouveau dans les occasions, et l'on tombe de la manière la plus déplorable. Dieu veuille que cette seconde chute ne soit pas pire que la première ! Car, si c'est une âme capable de travailler au salut des autres, le démon, qui en a tout à craindre, fera les plus grands efforts pour l'empêcher de se relever. C'est pourquoi, quelques délices que Notre-Seigneur vous fasse goûter dans l'oraison et quelques gages qu'il vous donne de son amour, ne vous livrez jamais à une sécurité qui exclue la crainte de tomber, et veillez fidèlement sur vous-mêmes, pour éviter les occasions d'un tel malheur.

Tâchez, autant qu'il dépendra de vous, de communiquer ces grâces et ces faveurs à quelque personne capable de vous donner lumière, sans lui rien cacher de ce qui vous arrive. Quelque élevée que soit votre contemplation, ayez toujours soin de la commencer et de la finir par la connaissance de vous-mêmes. A la vérité, si votre oraison vient de Dieu, de vous-mêmes, et sans avoir besoin de cet avis, vous vous arrêterez bien plus souvent encore sur la pensée de votre propre néant, parce qu'une oraison qui vient d'en haut, est toujours accompagnée d'humilité, et porte dans l'âme une vive lumière, qui nous découvre le peu que nous sommes. Je ne m'étendrai pas davantage sur ces sortes d'avis, que d'ailleurs vous trouverez dans plusieurs livres; et si je vous en ai donné quelques-uns, c'est parce que je suis passée moi-même par ces tentations, et que je me suis vue dans l'angoisse plus d'une fois. Mais enfin, quoi que l'on puisse vous dire, on ne saurait vous mettre dans une entière sécurité.

Que nous reste-t-il donc, ô Père éternel, sinon de recourir à vous, et de vous supplier de ne pas permettre que ces ennemis de notre salut nous fassent tomber dans les pièges qu'ils nous tendent? Lorsque leurs attaques sont visibles, aidés de votre secours, nous pouvons les repousser; mais leurs artifices cachés, leurs trahisons secrètes, si vous ne les dévoilez, qui de nous pourra les découvrir? Venez donc à notre aide, ô mon Dieu! nous vous appelons sans cesse, parce que sans cesse nous avons besoin de votre secours. Et vous, mon Sauveur Jésus-Christ, Fils bien-aimé du Père, exaucez la prière que je vous adresse en ce moment : faites-nous entendre quelques paroles qui nous éclairent et nous rassurent. Vous le savez, ce n'est pas le grand nombre qui marche par ce chemin de l'oraison, et si l'on n'y peut avancer qu'au milieu de tant

d'alarmes, le nombre de ceux qui le suivront sera plus petit encore.

En vérité, les jugements du monde sont étranges : on dirait à l'entendre que l'ennemi du salut ne tente que ceux qui s'adonnent au saint exercice de l'oraison. Voit-il un de ces hommes parvenus à une perfection élevée tomber dans l'illusion, il s'en étonne infiniment plus que de voir cent mille de ces esclaves du siècle, manifestement abusés, plongés dans des péchés publics, et dont le misérable état ne peut plus laisser de doute, puisque de mille lieues l'on aperçoit qu'ils sont sous l'empire de Satan. Dans un sens, le monde raisonne juste ; car parmi ceux qui disent le *Pater noster*, avec les dispositions dont j'ai parlé, il y en a si peu qui soient trompés par le malin esprit, qu'il peut bien s'en étonner comme d'une chose nouvelle et rare. Rien, en effet, n'est plus ordinaire aux humains que de passer sans réflexion sur ce qu'ils voient chaque jour, et de s'émerveiller de ce qu'ils ne voient que rarement ou presque jamais. Le démon lui-même leur inspire cet étonnement ; il a en cela un grand intérêt, parce qu'une seule âme qui arrive à la perfection, lui en enlève un grand nombre d'autres.

CHAPITRE XLI

Pour marcher avec sécurité au milieu des tentations de cette vie, nous devons nous efforcer de toujours vivre dans l'amour et la crainte de Dieu. — Joie et confiance de l'âme qui a aimé Notre-Seigneur, au moment de quitter cet exil. — Ce qu'est ce dernier moment pour l'âme qui meurt sans l'amour de Dieu.

O mon cher Maître! donnez-nous quelque moyen de vivre sans trop d'alarmes au milieu d'une guerre si périlleuse. Ce moyen, mes filles, notre divin Maître nous l'a laissé : c'est l'amour et la crainte. L'amour nous fera hâter le pas; la crainte nous fera regarder avec soin où nous posons le pied, afin de ne pas tomber en heurtant contre tant de pierres d'achoppement que nous rencontrons tous dans le chemin de la vie. Avec cela, mes filles, nous n'aurons pas à craindre d'être trompées.

Vous allez peut-être, et avec raison, me demander à quelles marques vous pourrez reconnaître que vous possédez ces deux grandes vertus? A cela je réponds qu'il ne nous est point donné de le savoir en cette vie avec une certitude entière et absolue; car si nous avions cette certitude de posséder l'amour de Dieu, nous l'aurions également d'être en grâce. Toutefois, mes filles, quand ces deux vertus existent dans une âme, elles se révèlent par des signes si évidents, que les aveugles mêmes sont contraints de les voir. Loin d'être secrètes et cachées, elles jettent tant d'éclat, et parlent si haut, qu'elles se rendent sensibles

à ceux mêmes qui voudraient détourner d'elles leurs regards. Ceux qui les possèdent sont d'autant plus remarquables, qu'ils sont moins nombreux, et ils sont connus quand bien même ils vivraient dans la retraite et le silence. Cet amour et cette crainte de Dieu sont deux places fortes, d'où l'on fait la guerre au monde et aux démons. Ceux qui aiment Dieu véritablement, aiment tout ce qui est bon, veulent tout ce qui est bon, favorisent tout ce qui est bon, louent tout ce qui est bon, s'unissent toujours avec les bons, les soutiennent, les défendent; ils n'ont d'affection que pour la vérité, et pour les choses qui sont dignes d'être aimées.

Qu'on ne croie pas que ces âmes, embrasées d'un véritable amour de Dieu, puissent aimer les vanités de la terre; non, il n'est pas en leur pouvoir d'accorder la moindre affection aux richesses, aux plaisirs, aux honneurs du monde; elles ne connaissent ni les disputes ni les envies. Leur unique ambition sur cette terre est de contenter Celui qu'elles aiment; elles se meurent du désir d'être aimées de lui, et seraient prêtes à sacrifier leur vie, si elles pouvaient espérer, par ce sacrifice, de se rendre plus agréables à ses yeux. Un tel amour peut-il se dérober aux regards, et se tenir caché? non, encore une fois, c'est impossible. Voyez un saint Paul, une sainte Madeleine : l'un, trois jours à peine écoulés, paraît visiblement malade d'amour; l'autre, dès le premier jour. Et comme leur blessure est évidente pour tous les yeux! Il est vrai, cet amour a des degrés différents, et, selon qu'il est plus ou moins fort, il se fait plus ou moins reconnaître; mais partout où il y a amour véritable de Dieu, que sa flamme soit grande ou petite, il révèle toujours sa présence.

Mais comme j'ai surtout en vue ici de prémunir les contemplatifs contre les artifices et les illusions de

l'esprit de ténèbres, je dirai que chez eux cette flamme ne saurait jamais être petite. Ou ils ne sont point de vrais contemplatifs, ou l'amour qui est en eux est très grand. Aussi éclate-t-il au dehors, et se manifeste-t-il en bien des manières. Il brûle avec tant de force, qu'on ne peut s'empêcher d'apercevoir ses flammes. Lorsque cela n'a point lieu, ils doivent marcher avec une grande défiance d'eux-mêmes, croire qu'ils ont bien sujet de craindre, travailler à en découvrir la cause, multiplier leurs oraisons, pratiquer l'humilité, et supplier le Seigneur de ne pas permettre qu'ils succombent à la tentation; car, selon moi, il est bien à craindre qu'une âme contemplative qui n'a point en elle ce signe d'un grand amour, ne soit réellement dans la tentation. Cependant, mes filles, si vous marchez avec humilité, si vous cherchez à connaître la vérité, si vous êtes soumises à votre confesseur, si vous lui ouvrez votre cœur avec une entière sincérité, je me plais à vous redire que vous n'aurez rien à craindre. Quelques frayeurs que le démon vous cause, et quelques pièges qu'il vous tende, loin de nuire, il vous donnera la vie, par les moyens mêmes qu'il employait pour vous donner la mort.

Que si vous sentez en vous cet amour de Dieu dont je viens de parler, et qu'il soit accompagné de la crainte dont je vais bientôt vous entretenir, réjouissez-vous, mes filles, et entrez dans un parfait repos; dédaignez toutes ces vaines terreurs que le démon s'efforcera, par lui-même, et par d'autres, d'exciter dans votre âme, afin de vous empêcher de jouir tranquillement d'un si grand bien. Désespérant de vous gagner, il cherche du moins à vous faire perdre quelque chose; il diminue autant qu'il peut les immenses profits que feraient les âmes favorisées de ces grâces éminentes, si elles croyaient avec une foi vive qu'elles leur viennent de Dieu, et que ce grand Dieu peut,

dès cet exil, les accorder à des créatures aussi misérables que nous. Car, en vérité, il semble quelquefois que nous ayons perdu le souvenir de ses miséricordes anciennes.

Ne pensez pas qu'il importe peu au démon d'exciter ces sortes de craintes; il cause par là deux grands maux. D'abord, il fait que ceux qui entendent parler de ces prétendus dangers de l'oraison, n'osent se livrer à ce saint exercice, de peur d'être trompés. En second lieu, il diminue le nombre des âmes qui se donneraient entièrement à Dieu, si elles croyaient fermement à cette bonté infinie qui le porte, comme j'ai dit, à se communiquer d'une manière si admirable, dès cette vie, à de pauvres pécheurs comme nous. La vue des trésors et des grâces dont ce Dieu de bonté est prodigué envers nous, est un charme qui attire les âmes, et leur donne une sainte envie d'avoir part à de si précieuses largesses. Je connais moi-même un certain nombre de personnes que cette espérance a animées; elles ont commencé à se livrer à l'oraison, et ont reçu de Dieu de si hautes faveurs, qu'en peu de temps elles se sont élevées à la contemplation. Ainsi, mes filles, lorsque, parmi vous, vous en verrez quelqu'une à qui Notre-Seigneur accordera de semblables grâces, remerciez-en beaucoup le divin Maître; mais ne pensez pas pour cela que votre sœur soit à l'abri de tout danger; au contraire, assistez-la encore plus qu'auparavant de vos prières, parce que nul ne peut se tenir dans une sécurité entière, tant qu'il est en cette vie, et engagé dans les périls de cette mer orageuse.

Il vous sera donc facile, mes sœurs, de reconnaître cet amour dans les âmes qui le possèdent; je ne conçois pas même comment il y pourrait demeurer caché. Eh quoi! s'il est impossible, comme on le dit, de dissimuler celui que l'on porte aux créatures; si cet amour si bas, indigne même de ce nom, puisqu'il n'est fondé que sur un pur néant, se

trahit d'autant plus qu'on veut le couvrir de plus de voiles, comment pourrait se cacher un amour aussi fort que celui dont brûlent ces grandes âmes, un amour si juste, un amour qui va toujours croissant à cause des nouvelles amabilités qu'il découvre sans cesse, un amour enfin dont le fondement et la récompense sont l'amour d'un Dieu qui, pour nous montrer par les preuves les plus éclatantes jusqu'à quel excès il nous aimait, et pour nous empêcher d'en douter jamais, s'est dévoué à toutes les angoisses, livré à toutes les douleurs, a répandu son sang, a donné jusqu'à sa vie?

O ciel! quelle différence doit trouver entre l'amour terrestre et l'amour divin celui qui a éprouvé l'un et l'autre! Daigne Notre-Seigneur, avant de nous retirer de cette vie, nous donner ce saint amour dont il consume les âmes qui sont à lui. Qu'il sera doux pour nous, à l'heure de la mort, de voir que nous allons être jugées par Celui que nous aurons aimé par-dessus toutes choses! Avec quelle confiance nous pourrions nous présenter devant lui, sûres d'entendre de sa bouche un arrêt favorable! Quel ineffable bonheur de penser que nous n'allons pas à une terre étrangère, mais dans notre véritable patrie, puisque c'est celle de l'Époux céleste que nous aimons tant, et de qui nous sommes tant aimées!

Comprenez bien ici, mes filles, ce que l'on gagne avec cet amour, et ce que l'on perd quand on ne le possède pas! La privation de ce divin amour livre une âme aux mains du tentateur, ces mains si cruelles, ennemies de tout bien et amies de tout mal. Oh! que se passera-t-il dans cette pauvre âme, lorsqu'au sortir des douleurs et des angoisses de la mort, elle tombera soudainement dans les mains de cet ennemi? Au lieu de repos, quel supplice va commencer pour elle! comme elle arrive déchirée dans l'enfer! quelle

multitude de serpents de toute espèce ! quel épouvantable lieu ! quel infortuné séjour ! Il en coûte tant à ceux qui vivent ici-bas dans les délices, et qui par là même vont sans doute en plus grand nombre peupler l'enfer, de passer une seule nuit dans une mauvaise hôtellerie ; qu'éprouvera donc cette âme infortunée, quand elle verra qu'elle a une éternité à passer dans cette effroyable demeure !

O mes filles ! ne désirons point de vivre à notre aise ; nous sommes bien ici ; une nuit à passer dans une mauvaise hôtellerie, voilà tout ! Louons Dieu et efforçons-nous de faire pénitence en cette vie. Oh ! combien sera douce la mort de l'âme qui, ayant fait en ce monde pénitence de tous ses péchés, n'aura point à passer par le purgatoire ! Oui, dès l'exil il pourra arriver qu'elle commence à jouir de la gloire. Nulle crainte qui la trouble ; elle goûtera une paix céleste. Peut-être, mes sœurs, ne vous sera-t-il point donné d'arriver jusque-là ; du moins, supplions Dieu que, si nous avons des peines à subir au sortir de la vie, ce soit en un séjour où l'espérance de les voir finir nous les fasse endurer avec joie, et où nous ne perdions ni son amitié ni sa grâce. Ne cessons de lui demander qu'il nous donne sa grâce en cette vie, afin de ne point tomber en tentation sans nous en apercevoir et sans le connaître.

CHAPITRE XLII

De la crainte de Dieu. — Comment elle s'acquiert. — Ses effets. —
Sainte liberté des âmes qui la possèdent.

Que je me suis étendue, en parlant de l'amour de Dieu ! et cependant moins encore que je ne l'eusse désiré. En effet, qu'y a-t-il de plus doux que de s'entretenir d'un pareil amour ? Et s'il en est ainsi, que sera-ce de le posséder ? Daigne le Seigneur, je l'en conjure au nom de son infinie bonté, m'enrichir d'un si précieux trésor !

Venons maintenant à la crainte de Dieu. Un tel bien, ainsi que l'amour de Dieu, est facilement aperçu, et de celui qui le possède, et de ceux qui traitent avec lui. Il faut cependant remarquer qu'à moins d'une grâce extraordinaire que Dieu est maître d'accorder quand il lui plaît, cette crainte n'est point parfaite dans les commencements : elle grandit peu à peu, et acquiert de jour en jour une force nouvelle. L'âme en qui elle habite, le fait néanmoins bientôt connaître : elle s'éloigne soudain du péché, des occasions dangereuses, des mauvaises compagnies, et révèle par d'autres indices le précieux trésor qu'elle possède. Mais dans les âmes parvenues à la contemplation, et c'est d'elles surtout que je parle en ce moment, la crainte, comme l'amour, éclate d'une manière très visible au dehors. Que de l'œil le plus attentif on observe ces personnes, on ne les

verra jamais marcher sans vigilance ; Notre-Seigneur les tient de telle sorte, que, pour le plus grand intérêt de la terre, elles ne commettraient pas, de propos délibéré, un péché véniel ; quant aux mortels, elles les craignent comme le feu. Je souhaite ardemment, mes sœurs, que vous redoutiez de toute votre âme les illusions qu'on se fait sur un point si capital. Quant aux tentations, supplions Dieu, et continuellement, de ne point permettre que leur violence nous porte jamais au péché, mais qu'il daigne les proportionner à la force qu'il nous donne pour les vaincre. Voilà, mes filles, la crainte salutaire que je désire voir en vous ; ne la perdez jamais, et elle sera votre sauvegarde.

O mes filles, que c'est une grande chose de garder notre âme pure de toute offense contre Dieu ! Par là les démons, qui sont ses esclaves, demeurent comme enchaînés ; car enfin il faut que, de gré ou de force, toutes les créatures lui obéissent, et la seule différence entre eux et nous, c'est qu'ils le font par contrainte, tandis que nous le faisons de plein gré. Ainsi, que Dieu soit content de nous, et ces esprits pervers seront forcés de se tenir à distance ; ils ne pourront nous nuire en rien, dans quelques tentations qu'ils nous engagent, et quelques pièges secrets qu'ils nous tendent.

Travaillez donc, mes filles, à acquérir cette pureté de conscience si importante et si précieuse ; ne cessez de faire les plus courageux efforts jusqu'à ce que vous soyez fermement résolues de ne point offenser Dieu, de mourir plutôt mille fois que de commettre un péché mortel ; et quant aux péchés véniels, de n'en jamais commettre aucun de propos délibéré. Je dis de propos délibéré, et à dessein : car pour les autres péchés véniels qui n'ont point ce caractère, quel est celui à qui il n'en échappe pas beaucoup ? Mais il y a deux sortes d'avertance : l'une est accompagnée

de réflexion; l'autre est si soudaine, que commettre le péché véniel et s'en apercevoir, c'est en quelque sorte tout un; l'on peut dire en ce dernier cas que l'on n'a point su ce que l'on faisait. Parlant des péchés véniels où il y a pleine advertance, je dis : Que le Seigneur nous préserve d'en commettre aucun, quelque petit qu'il soit. Combien notre horreur doit s'augmenter, si nous songeons qu'aucune offense contre un Dieu si grand n'est petite, surtout quand on voit, en la commettant, qu'on est sous ses yeux. Selon moi, c'est là un péché prémédité; c'est comme si l'on disait à Dieu : Seigneur, bien que cela vous déplaît, je ne laisserai point de le faire; je vois que vous le voyez, je sais, je comprends que vous ne le voulez pas, mais j'aime mieux suivre mon caprice et mon goût que votre volonté. Et un péché de cette sorte serait peu de chose! Ce n'est pas mon avis : quelque léger qu'il soit du côté de la faute, je trouve au contraire que c'est beaucoup, et grandement beaucoup.

Désirez-vous, mes filles, acquérir cette crainte d'où dépend le salut? Efforcez-vous d'approfondir toute la gravité d'une offense contre Dieu, et ayez-la souvent présente à votre esprit; considérez ensuite la sécurité et le bonheur d'une âme où cette crainte du Seigneur est déjà enracinée. Jusqu'à ce qu'elle le soit en vous, marchez toujours avec beaucoup de circonspection; évitez les occasions et les compagnies qui ne vous aident point à vous unir plus intimement à Dieu. Dans toutes vos actions, ayez soin de vaincre votre volonté; ne dites rien qui ne puisse édifier ceux qui vous écoutent, et fuyez tous les entretiens dont Dieu ne serait pas l'objet.

Il ne faut pas peu de travail, j'en conviens, pour parvenir à imprimer en nous cette crainte; toutefois, si nous avons un véritable amour de Dieu, nous en viendrons à

bout en peu de temps. Mais dès qu'une âme se voit en possession de ce bien, et se sent fermement résolue de ne commettre pour rien au monde aucune offense contre Dieu, elle peut agir avec une sainte liberté. Il pourra bien lui arriver de faire encore quelques chutes, mais elle saura les mettre à profit : elle reconnaîtra combien par nous-mêmes nous sommes faibles, et que c'est dans nos plus fermes résolutions qu'il faut le plus nous défier de nous-mêmes, pour ne fonder notre confiance qu'en Dieu seul.

Ainsi, mes filles, une fois que vous verrez en vous cette heureuse disposition, marchez avec moins d'appréhension et de crainte ; Notre-Seigneur vous assistera, et la coutume même de ne point l'offenser vous sera d'un grand secours. Agissez avec une sainte liberté, et ne craignez pas de la laisser paraître dans les rapports de légitime convenance que vous aurez même avec les personnes du monde. Car ceux-là mêmes dont le commerce aurait pu être un mortel poison pour votre âme avant qu'elle possédât cette véritable crainte de Dieu, vous exciteront souvent à l'aimer davantage, et à le bénir de vous avoir délivrées d'un péril qui est maintenant pour vous si visible. Auparavant, vous auriez peut-être pu seconder leurs faiblesses ; maintenant, par votre seule présence, vous les porterez à se vaincre eux-mêmes ; et ce bon désir sera, sans qu'ils y songent, un hommage rendu à votre vertu.

Chose admirable ! mes filles, et dont nous ne saurions rendre de trop vives actions de grâces à l'auteur de tout bien, tel est le respect qu'inspire un véritable serviteur de Dieu, que souvent, sans proférer une parole, il empêche par sa seule présence qu'on n'ose parler contre sa divine Majesté ! De même que par un simple sentiment de bienséance, on ne dit point devant nous du mal de nos amis, par cela seul qu'ils sont nos amis ; de même, sans doute, on

respecte le serviteur de Dieu, fût-il d'ailleurs de la plus obscure naissance, par cela seul qu'étant en grâce il est l'ami de Dieu, et l'on évite de lui donner le déplaisir qu'on sait être le plus mortel pour son cœur, celui de voir outrager ou offenser son Seigneur et son Maître. C'est là ce qui arrive tous les jours, et je n'en connais point d'autre cause, que l'empire de la sainteté!

Ainsi, mes filles, évitez la crainte et la gêne intérieure : l'âme qui s'y abandonne éprouve de très grandes difficultés pour toute espèce de bien ; souvent elle tombe dans les scrupules, et devient ainsi inutile pour elle-même et pour les autres. Supposé qu'elle se préserve des scrupules, elle pourra bien travailler à son salut, mais elle ne gagnera pas beaucoup d'âmes à Dieu ; car telle est notre nature, que la vue de cette gêne et de cette contrainte nous effraye, et nous fait tomber les bras ; nous accorderons volontiers que cette âme marche dans un meilleur chemin, mais nous perdrons toute envie de l'y suivre.

Ce n'est pas tout : les personnes qui vivent dans cette contrainte tombent dans un autre inconvénient, qui est de juger les autres. Voient-elles certaines âmes, enflammées d'un saint zèle, traiter librement et sans toutes ces gênes avec le prochain pour le gagner à Dieu, elles taxeront d'imperfection cette innocente liberté. Voient-elles dans ces âmes une joie sainte, il leur semblera que c'est de la dissipation. C'est là un très grand péril, pour les femmes surtout, qui, faute de science, ne savent pas discerner ce qui peut se faire sans péché. En outre, il y a en cela une tentation continue et fort dangereuse, puisque nous commettons ainsi la double faute de mal juger ceux qui valent mieux que nous, et de nous croire dans une route meilleure, lorsqu'en effet nous avons pris un chemin beaucoup moins sûr. Un dernier inconvénient, c'est que dans certaines occasions

où il faudrait parler par devoir, cette crainte scrupuleuse d'excéder en la moindre chose pourra enchaîner notre langue, ou nous porter peut-être à dire du bien de ce dont nous devrions hautement témoigner avoir de l'horreur.

Tâchez donc, mes filles, autant que vous le pourrez sans offenser Dieu, de vous montrer affables, et de vous conduire de telle sorte, avec toutes les personnes qui traiteront avec vous, qu'elles aiment votre conversation, qu'elles se sentent attirées à partager votre manière de vivre et d'agir, qu'enfin, au sortir de vos entretiens, la vertu, au lieu de les effaroucher et de les décourager, n'ait plus que des attraits et des charmes pour elles.

Cet avis est de très grande importance pour les religieuses. Plus elles sont saintes, plus elles doivent montrer de bonté dans les conversations, afin que leurs sœurs soient à l'aise en leur parlant. Ainsi, mes filles, quoique vous ressentiez beaucoup de peine lorsque les entretiens de vos sœurs ne seront pas tels que vous les souhaiterez, gardez-vous de jamais le leur faire paraître; si vous voulez leur être utiles, et être aimées d'elles, il faut se prêter à leurs discours avec les aimables condescendances de la charité. C'est un devoir pour nous de montrer de l'affabilité, de la bonté, de la condescendance, à l'égard de toutes les personnes avec qui nous avons des rapports, mais principalement envers nos sœurs.

Persuadez-vous bien, mes chères filles, que Dieu ne s'arrête pas, comme vous pourriez le croire, à une foule de petites choses : ainsi gardez votre âme et votre esprit libres de ces inquiétudes et de ces angoisses qui pourraient vous empêcher de faire beaucoup de bien. Ayez, comme je l'ai dit, une intention droite, une ferme volonté de ne point offenser Dieu, et ne craignez pas dès lors de donner à votre âme une sainte liberté. Je vous le répète, les craintes

et les scrupules, loin de vous rendre plus saintes, vous feraient tomber dans plusieurs imperfections où l'ennemi de votre salut vous pousserait insensiblement, et vous ne feriez, ni pour vous, ni pour les autres, le bien que vous auriez pu faire en conservant cette précieuse liberté de cœur et d'esprit.

Vous voyez maintenant, mes filles, comment avec l'amour et la crainte de Dieu nous pouvons tranquillement et en paix marcher dans ce chemin de la perfection. Ce qui toutefois ne nous dispense point de la vigilance, puisque la crainte doit toujours aller la première. Quant à une entière assurance, elle est impossible en cette vie, elle serait même un très grand danger pour nous. C'est ce que le divin Maître nous enseigne lui-même, lorsqu'en terminant son oraison il dit à son Père ces paroles dont il voyait pour nous la nécessité : *Mais délivrez-nous du mal.*

CHAPITRE XLIII

Sur ces dernières paroles du *Pater noster* : *Sed libera nos a malo. Amen.*
Mais délivrez-nous du mal. Ainsi soit-il!

C'est, ce me semble, à juste titre que le bon Jésus adresse à son Père cette demande pour lui-même. Nous voyons, en effet, combien il devait être fatigué de vivre, lorsqu'il dit dans la cène à ses apôtres : *J'ai ardemment désiré de faire cette cène avec vous.*

Comme c'était pour lui la dernière, il ne pouvait montrer plus clairement que par ces paroles combien la vie lui était amère, et avec quelle ardeur il soupirait après la mort. Mais en qui se trouve aujourd'hui ce désir de quitter l'exil? Hélas! même après un siècle de vie, non seulement on n'est pas fatigué de vivre, mais on voudrait ne jamais mourir. Nul, à la vérité, ne vit ici-bas aussi pauvre ni aussi accablé de travaux et d'angoisses, que cet adorable Sauveur! Que fut, en effet, sa vie tout entière, sinon une mort continuelle, par l'image toujours présente des supplices qu'on lui réservait? Encore n'était-ce là que le moindre sujet de ses douleurs : le crucifiement des crucifiements pour lui était ce grand nombre d'offenses commises contre son Père, et la multitude des âmes qui se perdaient. Si une pareille vue afflige profondément une âme qu'anime la charité, que devait-elle produire sur le cœur de Celui qui était la charité

sans bornes et sans mesure? Oh! qu'il avait bien raison de supplier son Père de le délivrer de tant de maux, de tant de peines, et de l'admettre enfin à l'éternel repos de son royaume dont il était le véritable héritier! Aussi conclut-il par cette parole : *Amen! Ainsi soit-il!* Par cet *Amen* qui termine toute prière, cet adorable Maître, selon que je l'entends, demande aussi pour nous à son Père que nous soyons comme lui *délivrés de tout mal* à jamais. O Père éternel, je vous demande du fond de mon cœur de me délivrer de tout mal pour jamais, et je vous en supplie avec d'autant plus d'ardeur, que loin de m'acquitter de ce que je vous dois, je vois, hélas! que je m'endette tous les jours davantage. Mais ce que mon amour ne peut souffrir, Seigneur, c'est de ne pouvoir posséder la certitude que je vous aime et que mes désirs vous sont agréables. O mon Créateur et mon Dieu! délivrez-moi dès ce moment de tout mal, et daignez me conduire à ce séjour où sont tous les biens! Et que peuvent attendre ici-bas ceux à qui vous avez donné quelque connaissance du néant du monde, et à qui une foi vive fait pressentir ce que vous leur réservez dans le ciel?

Cette demande, faite du fond du cœur et avec un ardent désir par les contemplatifs, est une des marques les plus sûres que les grâces qu'ils reçoivent dans l'oraison viennent de Dieu. Ainsi, qu'ils considèrent cette soif de quitter l'exil comme une très précieuse faveur. Quant à moi, si, comme eux, je soupire après ma dernière heure, ce n'est point pour la même raison, puisque je suis si loin de leur ressembler : ce qui fait que j'appelle la mort de tous mes cœurs, c'est qu'ayant si mal vécu jusqu'ici, je crains de vivre davantage, et que je suis lasse des tribulations de cet exil.

Quoi d'étonnant que ces favoris de Dieu, dans l'âme desquels tombent déjà quelques gouttes de la divine béati-

tude, aspirent à aller s'abreuver à la source même ; et que, fatigués d'une vie où tant d'obstacles les empêchent de jouir d'un si grand bien, ils désirent de se voir dans cette patrie où le soleil de justice ne se couche plus pour eux ? Oh ! combien ce qu'ils ont entrevu de sa lumière, doit leur faire trouver obscur ce qui frappe leurs regards ici-bas ! Ce qui m'étonne, c'est qu'ils puissent vivre. Que la vie leur doit être amère, après avoir goûté les prémices de la félicité du royaume éternel, et reçu les premiers gages de sa gloire ! S'ils restent dans cet exil, ce n'est assurément point par leur propre volonté, mais parce que telle est la volonté du souverain Roi.

Oh ! combien doit différer de la nôtre cette vie d'en haut, où le désir de la mort est inconnu ! et que nous sommes loin de cette ardeur des habitants du ciel à exécuter la volonté de Dieu ! Il veut, ce grand Dieu, que nous aimions la vérité, et nous aimons le mensonge ; il veut que nous donnions nos prédilections à ce qui est éternel, et nous les donnons à ce qui passe ; il veut que notre âme soit éprise de choses grandes et élevées, et elle traîne ses affections sur des choses basses et terrestres ; enfin, il veut que notre amour ne se porte que sur ce qui est sûr, et nous aimons ce qui est douteux et incertain. Quelle folie ! O mes filles, tout est vanité ici-bas, hormis de supplier Dieu qu'il nous préserve pour toujours de ces périls, et qu'il nous délivre de tout mal. Bien que notre désir ne soit pas encore parfait, ne laissons pas d'adresser à Dieu cette demande avec toute l'ardeur dont nous serons capables. Pourquoi craindre de demander beaucoup, lorsque nous nous adressons au Tout-Puissant ? Mais afin de ne point nous tromper dans nos demandes, soumettons-nous sans réserve à sa divine volonté à laquelle nous avons déjà fait un entier abandon de la nôtre, et attendons avec une filiale confiance ce qu'il lui plaira de nous donner. Enfin, que son nom soit à jamais

sanctifié dans le ciel et sur la terre, et que sa volonté soit toujours accomplie en moi ! Ainsi soit-il.

Admirez maintenant, mes chères filles, comment Notre-Seigneur est venu à mon secours ; comment il nous a montré ce chemin de la perfection dont j'avais commencé à vous entretenir, en me découvrant la grandeur et l'excellence des choses que nous demandons lorsque nous récitons cette divine prière qu'il a consignée dans son Évangile ! Qu'il en soit éternellement béni ! Non, jamais il n'était venu à mon esprit que cette prière renfermât de si admirables secrets. Car tout le chemin spirituel, comme vous venez de le voir, s'y trouve compris, depuis le point de départ jusqu'au terme, c'est-à-dire jusqu'à cette fontaine d'eau vive où l'âme boit à longs traits, et s'abîme tout entière en Dieu. Le divin Maître a voulu, ce semble, nous donner à entendre qu'il y a pour tous une inépuisable source de consolation dans cette sainte prière. Les plus ignorants, ceux mêmes qui ne savent pas lire, s'ils l'entendaient bien, y trouveraient à la fois, et une instruction solide pour l'esprit, et un grand soulagement pour les peines du cœur.

Apprenons, mes sœurs, à devenir de plus en plus humbles, en considérant avec quelle humilité notre bon Maître nous donne ses leçons ; et suppliez-le de me pardonner cette hardiesse que j'ai prise, de parler de choses si relevées. Il sait bien, cet adorable Maître, que j'en étais incapable, s'il ne m'eût lui-même appris ce que j'avais à vous dire. Remerciez-le, mes sœurs, de cette grâce, qu'il ne m'a sans doute accordée qu'en considération de l'humilité avec laquelle vous m'avez demandé cet écrit, vous abaissant jusqu'à vouloir être instruites par une créature aussi misérable que moi. Si le père Dominique Bañez, mon confesseur, à qui je vais d'abord confier ce petit traité, juge qu'il puisse vous être utile et vous le met entre les mains, je n'aurai pas

peu de consolation de celle que vous en recevrez. Mais s'il trouve qu'il ne soit pas digne d'être vu, vous vous contenterez, s'il vous plaît, de ma bonne volonté; j'aurai du moins obéi à ce que vous m'avez ordonné, et je me tiendrai très bien payée de la peine que j'ai prise à l'écrire; je dis à l'écrire, n'en ayant certainement eu aucune pour penser à ce que je devais dire. Bénédiction et louange au Seigneur, de qui procède tout ce qu'il y a de bien dans nos pensées, dans nos paroles, et dans nos œuvres! Ainsi soit-il.

FIN DU CHEMIN DE LA PERFECTION

FRAGMENT DU LIVRE

SUR LE

CANTIQUE DES CANTIQUES

PRÉFACE DU TRADUCTEUR

Nous n'avons qu'une date approximative de la composition de ce livre. Ce qui est historiquement démontré, c'est que sainte Térèse avait fondé un certain nombre de monastères quand elle écrivait cet ouvrage ; car elle y dit souvent : *Ces monastères où Dieu vous a appelés*. Supposons qu'outre celui de Saint-Joseph d'Avila, elle eût encore fondé les monastères de Medina del Campo, de Malagon, de Valladolid et de Tolède, ce serait vers 1569 qu'elle aurait commencé à écrire son livre sur le Cantique des cantiques.

Mais comment ne possédons-nous qu'un fragment de ce livre ? En voici la cause. Un des confesseurs de la sainte, religieux docte et éminent de l'ordre de Saint-Dominique, le père Yanguas, lui témoigna de l'étonnement qu'elle eût écrit sur le Cantique des cantiques, et lui conseilla (nous pouvons croire que c'était uniquement pour l'éprouver) de brûler son livre. Trop heureuse de pouvoir pratiquer deux vertus qui lui étaient si chères, l'obéissance et l'humilité, la sainte n'eut pas plus tôt quitté le père Yanguas, qu'elle alla prendre son manuscrit et le jeta au feu. L'autographe périt ainsi sans retour.

Heureusement, avant cet acte héroïque, une carmélite d'Albe, par une inspiration venue du ciel, avait transcrit, à l'insu de la sainte, une partie très notable de son livre. On prit ensuite plusieurs copies du fragment transcrit par cette religieuse.

La plus importante de ces copies est celle qui fut donnée à la duchesse d'Albe et qui se conserve encore aujourd'hui au couvent des carmélites d'Albe de Tormez. Non seulement nous l'avons vue à loisir, mais nous en possédons une copie.

Les carmes déchaussés de Baeza, les carmes du désert des Neiges, dans le diocèse de Malaga, et les carmélites de Consuegra possédaient trois autres copies, qui actuellement se trouvent à la bibliothèque royale de Madrid.

La copie primitive n'existant plus aujourd'hui, on pense que c'est celle que le père Gratien fit imprimer à Bruxelles en 1612, qui a été reproduite depuis dans les diverses éditions des œuvres de sainte Térèse.

Dans ces derniers temps, la copie conservée à Albe de Tormez a été publiée, pour la première fois, par don Vicente de la Fuente dans son édition des œuvres de sainte Térèse, qui fait partie de la *Bibliothèque des auteurs espagnols*, imprimée par Rivadeneyra à Madrid.

Bien que, dans notre traduction, nous ayons suivi l'édition primitive du père Gratien, nous nous en sommes néanmoins écarté pour un certain nombre de passages qui nous ont paru plus clairs dans la copie d'Albe récemment imprimée.

Que les flammes nous aient ravi pour toujours l'autographe du livre de sainte Térèse sur le Cantique des cantiques, c'est une grande perte sans doute. Mais deux considérations tempèrent nos regrets. D'abord, il nous reste une partie considérable de ce chef-d'œuvre. Ce fragment porte les caractères des autres grands écrits de la sainte ; il fera les délices des âmes que Dieu conduit par des voies si élevées. En second lieu, ce qui achève d'adoucir nos regrets, ou plutôt ce qui nous les enlève, c'est qu'une perte qui semblait irréparable a été cependant réparée. Dieu n'a pas voulu qu'un des actes les plus sublimes d'obéissance et d'humilité qui aient illustré son Église, nous fit perdre les hauts enseignements que la sainte avait consignés dans les pages devenues la proie des flammes. Qu'a-t-il donc fait ? Il a de nouveau mis la plume à la main de cette séraphique vierge. Ainsi, environ cinq ans après avoir brûlé son livre, et cinq ans avant sa mort, quand elle est plus inondée que jamais des lumières du ciel, Térèse commence le 2 juin 1577, à Tolède, et termine le 29 novembre de la même année, à Avila, un livre qui couronne tous ses écrits et où elle traite les sujets les plus transcendants de la théologie mystique, *le Château intérieur, ou les Demeures de l'âme*. Là, sans aucun doute, nous retrouvons ce qu'elle avait enseigné de plus relevé dans son livre sur le Cantique des cantiques.

AVANT-PROPOS

Témoin des grandes grâces que Notre-Seigneur fait aux âmes qu'il a appelées à ces monastères de Notre-Dame du Mont-Carmel où s'observe la règle primitive, je ne me lassais pas de le remercier et de le bénir. Mais voyant que parmi elles il en est quelques-unes que cet adorable Maître comble de faveurs vraiment extraordinaires, je ne pouvais me défendre du désir de leur être quelque peu utile. Il est en effet tellement nécessaire qu'on leur explique certaines choses qui se passent entre Notre-Seigneur et l'âme, que les personnes initiées à cet état peuvent seules comprendre ce que ces âmes ont à souffrir quand elles sont privées de cette lumière. Or, déjà depuis quelques années, il plaît au divin Maître de me faire goûter un indicible plaisir toutes les fois que j'entends ou que je lis quelques-unes des paroles du Cantique de Salomon. Ce plaisir est tel, que, sans entendre le sens de ces paroles en langue castillane, elles me faisaient entrer dans un plus profond recueillement, et agissaient plus fortement sur mon âme que les livres les plus dévots dont j'ai une facile intelligence. Ceci a été en quelque sorte habituel ; et quoiqu'on me traduisît ces paroles

en langue vulgaire pour m'en faire connaître le sens, je ne les comprenais pas davantage¹.

Enfin mon adorable Maître a eu égard au désir que j'avais d'être utile à ces âmes qui sont ses épouses privilégiées; et depuis deux ans environ, il daigne me faire comprendre quelque chose du sens de certaines paroles des Cantiques; et il me semble que ce que j'en dirai sera une consolation pour celles de nos sœurs qu'il conduit par cette voie, et j'ajoute, pour mon âme. Car quelquefois il révèle tant de sens sur ces paroles, que je désirais bien ne pas les oublier; mais je n'osais rien mettre par écrit. Maintenant, sur l'avis de personnes auxquelles je suis obligée d'obéir, j'écrirai quelque chose des sens admirables que Notre-Seigneur me découvre dans ces paroles qui causent tant de plaisir à mon âme, et que je trouve si utiles pour faire avancer rapidement dans ce chemin d'oraison par lequel, comme je l'ai dit, Notre-Seigneur conduit les sœurs de ces monastères, qui sont mes sœurs bien-aimées.

Si cet écrit est destiné à être mis entre vos mains, vous voudrez bien, mes filles, agréer ce petit don de la part de celle qui désire, avec non moins d'ardeur pour vous que pour elle, tous les dons du Saint-Esprit. C'est en son nom que je commence. Si je réussis en quelque chose, cela ne viendra pas de moi. Plaise à la divine Majesté de me faire réussir²!

1. Il manque ici quelques lignes.

2. Il manque encore ici quelques lignes.

FRAGMENT DU LIVRE

SUR LE

CANTIQUE DES CANTIQUES

CHAPITRE PREMIER

Sur ces paroles du Cantique des cantiques : « *Osculetur me osculo oris sui ; qui ameliora sunt ubera tua vino : »*
Qu'il me donne un baiser de sa bouche ; car vos mamelles sont meilleures que le vin (cap. 1, v. 1).

Profond respect avec lequel nous devons lire ou entendre les paroles du *Cantique des cantiques*. — Le but que la sainte se propose dans cet écrit est uniquement de consoler ses filles et de les diriger dans les voies de l'oraison, en leur faisant part des lumières que Notre-Seigneur lui a communiquées sur quelques-unes des paroles de ce Livre. — Le baiser demandé par l'Épouse des Cantiques est la paix et l'amitié de Dieu.

En réfléchissant sur ce texte du Cantique des cantiques, une remarque dont j'ai été vivement frappée, c'est qu'il semble que l'âme parle à une personne et qu'elle demande la paix à une autre ; car, après avoir dit : *Qu'il me donne un baiser de sa bouche*, s'adressant aussitôt à Celui avec qui elle s'entretient, elle lui dit : *Vos mamelles sont meilleures que le vin*.

J'avoue que je ne comprends pas cela, et c'est pour moi un grand bonheur de ne pouvoir le comprendre. Et en effet, c'est bien moins par les choses que notre faible entendement croit pouvoir entendre ici-bas, que par celles qui sont absolument au-dessus de lui, que notre âme s'élève vers Dieu et se sent pénétrée de respect pour son adorable majesté. C'est pourquoi, mes filles, lorsqu'en lisant un livre, en entendant un sermon, ou en méditant les mystères de notre sainte foi, il se présentera à vous des choses que vous ne pouvez bonnement comprendre, je vous recommande extrêmement de ne pas fatiguer votre esprit et de ne pas épuiser ses forces à vouloir les pénétrer. Ce n'est pas là le fait des femmes, ni même de bien des hommes.

Quand il plaît au divin Maître d'en donner l'intelligence, il le fait sans aucun travail de notre part. Je dis ceci pour les femmes, et pour les hommes qui ne sont pas obligés de soutenir la vérité par leur doctrine. Car pour ceux à qui le Seigneur confie la mission de nous instruire, il est bien clair qu'ils doivent approfondir l'Écriture, et ce travail ne peut que leur être fort utile. Mais pour nous, notre partage est de recevoir avec simplicité ce qu'il plaira au Seigneur de nous donner. Quant à ce qu'il nous refuse, loin d'en éprouver la moindre peine, nous devons plutôt nous en réjouir, par cette considération que notre Dieu et Seigneur est si grand, qu'une seule de ses paroles renferme en elle mille mystères, et qu'ainsi il nous est impossible de la bien entendre. Si cette parole était en latin, en hébreu ou en grec, ce ne serait pas merveille. Mais pour ne parler que des psaumes de David, que de passages qui, même traduits en notre langue castillane, demeurent pour nous aussi obscurs que dans la langue latine! Ainsi gardez-vous toujours de fatiguer ou d'épuiser votre esprit

en cherchant à les comprendre. Les femmes n'ont besoin que de ce qui suffit à leur entendement ; et avec cela, Dieu se montrera prodigue de ses grâces envers nous.

Lorsqu'il plaît au divin Maître, sans travail ni sollicitude de notre part, de nous faire entendre ces paroles de l'Écriture, nous en trouvons en nous l'intelligence. En dehors de cela, notre devoir est de nous humilier, et, comme je l'ai dit, de nous réjouir que notre Dieu soit si grand, que ses paroles, même dans notre langue, ne peuvent être comprises de nous.

Il vous semblera peut-être que quelques-unes de ces paroles des Cantiques auraient pu être dites d'un autre style. Telle est, en effet, notre bassesse, que je ne m'en étonnerais pas ; et ainsi j'ai ouï dire à certaines personnes qu'elles évitaient plutôt de les entendre. O mon Dieu, que notre misère est grande ! Ne ressemblons-nous pas à ces animaux venimeux qui changent en poison tout ce qu'ils mangent ? Peut-on concevoir de grâces plus précieuses que celles que nous fait le Seigneur en nous donnant à entendre les grands biens que possède l'âme qui l'aime, et en relevant le courage de cette âme afin qu'elle puisse lui parler et trouver ses délices dans sa compagnie ? Et cependant, loin de retirer de ces grâces un plus grand amour pour Dieu, comme nous le devrions, et loin de comprendre le sens divin de ces paroles, nous leur donnons un sens conforme au très faible amour de Dieu qui est en nous.

O Seigneur de mon âme, que nous profitons mal de tous les biens que vous nous avez faits ! Votre divine Majesté va cherchant des moyens et des inventions pour nous témoigner et nous faire comprendre l'amour que vous nous portez ; et nous, si mal expérimentés à vous aimer, nous n'en faisons, hélas ! que peu de cas ; et étant

si mal exercés dans ce saint commerce de l'âme avec son Dieu, nous voyons nos pensées s'en aller là où elles crouissent toujours. Et au lieu de nous occuper à méditer les grands mystères d'un langage dont le Saint-Esprit est l'auteur, nous mettons notre étude à les fuir !

Et cependant, pour nous enflammer de l'amour de Dieu, que fallait-il de plus que de penser que s'il nous parle ainsi dans les Cantiques, ce n'est pas sans une grande cause, une raison profonde ? C'est pourquoi je ne puis sans tristesse me rappeler comment fut accueilli un très admirable sermon sur le Lavement des pieds prêché le jeudi saint par un religieux. Son discours était fondé sur quelques paroles des Cantiques et il fut consacré presque tout entier à relever les délices que l'Épouse goûte avec son Dieu ; mais comme il parlait d'amour, tout ce qu'il dit excita un tel rire et fut si mal reçu, que j'en restai dans le dernier étonnement. Il est clair pour moi que c'est, ainsi que je l'ai dit, parce que nous nous exerçons si mal dans l'amour de Dieu, qu'il nous semble qu'une âme ne peut en s'entretenant avec lui user de semblables paroles.

Mais moi je connais certain nombre de personnes qui, au contraire, retirent de ces paroles un si grand bien, de si vives consolations, une délivrance si entière des craintes qu'elles avaient auparavant, qu'elles ne se lassent pas de donner de particulières louanges à Notre-Seigneur de ce qu'il nous a laissé un remède si salutaire pour les âmes qui l'aiment d'un fervent amour, et de ce que ces âmes comprennent et voient que Dieu par là s'humilie à un tel excès, que si elles n'en avaient l'expérience, elles ne pourraient s'empêcher de craindre.

J'en connais une en particulier qui, après plusieurs années passées dans les craintes, ne trouva d'assurance qu'en entendant quelques paroles des Cantiques. Par ces

paroles Notre-Seigneur lui fit connaître intérieurement que son âme était bien guidée. Elle comprit, à cette lumière, qu'il est possible, comme je l'ai dit, que l'âme qui est embrasée d'amour pour son Époux éprouve dans sa divine compagnie toutes ces délices, ces défaillances, ces morts, ces afflictions, tous ces plaisirs et toutes ces jouissances, après que cette âme, pour l'amour du céleste Époux, a laissé tous les plaisirs du monde, et qu'elle s'est entièrement remise et abandonnée entre ses mains, et cela, non en paroles comme il arrive à quelques-uns, mais en toute vérité confirmée par les œuvres.

O mes filles, que Dieu est un bon payeur ! Et qu'il est vrai de dire que le Seigneur et l'Époux que vous servez voit tout, entend tout et tient compte de tout ! Ainsi, quelque petites que soient les choses dont vous vous occupez, ne laissez pas de les faire avec tout l'amour dont vous serez capables. Cet adorable Maître les payera. Il ne regarde que l'amour avec lequel vous les ferez.

Je conclus en disant : lorsque vous trouverez, soit dans la sainte Écriture, soit dans les mystères de notre foi, quelque chose qui soit au-dessus de vous, ne perdez jamais de temps, comme je vous l'ai dit, à vouloir l'approfondir ; et quelque hautes que soient les paroles de l'Écriture que vous pourrez lire ou entendre sur l'amour avec lequel Dieu et l'âme traitent ensemble, ne vous en effrayez jamais. L'amour que Dieu a eu et qu'il a pour nous, étant ce que nous sommes, m'étonne bien davantage, et me met hors de moi. Et quelque tendres que soient les paroles par lesquelles il nous déclare combien il nous aime, jamais elles n'approcheront de l'amour qu'il nous a témoigné par ses œuvres.

Quand vous serez arrivées ici, je vous prie, mes filles, de vous arrêter un peu, et de réfléchir aux témoignages

d'amour que Notre-Seigneur nous a donnés et à ce qu'il a fait pour nous. Et voyant clairement que l'amour qu'il nous porte est si puissant et si fort, qu'il lui a fait embrasser des souffrances si prodigieuses, vous vous direz à vous-mêmes : Non, quelles que soient les paroles par lesquelles il nous exprime son amour, aucune d'elles ne doit nous étonner!

Je reviens donc à ce que j'ai commencé à dire sur ces paroles des Cantiques : *Qu'il me donne un baiser de sa bouche.* Il doit y avoir de grandes choses, de profonds mystères dans ces paroles! Nul doute qu'elles ne renferment des trésors d'un inestimable prix. J'ai prié des savants de m'expliquer ce que le Saint-Esprit a voulu dire par elles et quel est leur véritable sens, et ils m'ont répondu que les docteurs ont écrit plusieurs expositions, et que malgré cela ils sont encore loin d'avoir dit tout ce qu'elles renferment.

Cela étant ainsi, ne trouverez-vous pas que c'est un excès d'orgueil de ma part que de vouloir vous expliquer quelque chose du livre des Cantiques? Je me hâte de vous dire que ce n'est pas là mon dessein, et si dépourvue que je sois d'humilité, il ne m'est jamais venu en pensée de pouvoir donner le vrai sens de ces paroles.

Ce que je prétends uniquement, le voici : comme lorsque j'entends quelques paroles du Cantique des cantiques, je goûte de grandes délices dans ce que Notre-Seigneur me fait comprendre, je me sens portée à vous le dire, dans la pensée que ce sera pour vous comme pour moi une source de consolation. Que si ce que je dirai n'explique pas le sens de ces paroles, mon but, qui est de vous faire part de mes consolations et de mes lumières, n'en sera pas moins atteint. Je sais que nous ne devons point nous écarter de ce qu'enseignent l'Église et les saints. Aussi cet écrit ne vous sera-t-il remis qu'après que des gens doctes auront jugé qu'il est conforme à cet enseignement.

Quant à moi, je pense que Notre-Seigneur nous permet de goûter ce qu'ont de suave et de divin ces paroles des Cantiques, de même qu'il nous permet en méditant sa sainte passion d'arrêter souvent notre esprit à des souffrances et à des tourments qu'il dut endurer et qui n'ont pas été écrits par les évangélistes. Dès lors que, dans la méditation de ces paroles des Cantiques, ce n'est pas la curiosité qui nous guide, mais que nous recevons simplement ce qu'il plaît à Notre-Seigneur de nous donner à entendre, je tiens pour certain qu'il ne voit pas avec déplaisir que notre âme se console et se délecte dans ses paroles et dans ses œuvres.

Si le roi aimait un pauvre petit berger qui lui aurait inspiré de l'intérêt, ne serait-ce pas pour lui un spectacle charmant de voir ce berger interdit en sa présence, ébloui à la vue de la pourpre royale, se disant à lui-même : Qu'est cela ? et comment a-t-on pu le faire ?

Eh bien, nous ne devons pas non plus, nous autres femmes, nous regarder comme exclues de ces richesses du Seigneur ; nous pouvons en jouir ; nous pouvons faire part aux autres des lumières qu'il nous donne. Nous ne devons pas penser que le mieux est de les taire, mais nous devons les soumettre à des gens doctes, et, s'ils les approuvent, nous ne devons pas craindre de les communiquer.

Certes, je ne pense pas réussir dans cet écrit, Notre Seigneur le sait bien ; mais je ferai comme ce petit berger dont je viens de parler. C'est une consolation pour moi de vous dire, comme à mes filles, mes méditations, où je mêlerai sans doute bien des choses dénuées de sens.

Ainsi je commence avec la faveur du divin Roi de mon âme, et avec la permission de mon confesseur. Plaise à mon adorable Maître de me venir en aide dans cet écrit, ainsi qu'il l'a fait pour d'autres dont j'ai parlé, dans lesquels il m'a fait dire des choses justes, ou plutôt il les a dites par

moi : il le faisait sans doute parce qu'elles vous étaient destinées. Si je ne réussis point, j'estimerai pour bien employé le temps que je mettrai à écrire et à occuper mes pensées d'une matière si divine, que je ne méritais pas même d'en entendre parler.

Dans les paroles des Cantiques que j'ai citées au commencement, l'Épouse parlait à une troisième personne, et cette personne est la même que celle avec qui elle était. Il me semble que par là le Saint-Esprit nous donne à entendre qu'il y a en Jésus-Christ deux natures, une divine et l'autre humaine. Je ne m'arrête point à cette pensée, parce que mon dessein est de ne parler que de ce qui peut être utile aux personnes d'oraison ; bien que tout soit utile pour enflammer le courage et remplir d'admiration une âme qui aime le Seigneur avec un ardent désir.

Le divin Maître sait bien que si quelquefois, sur ma demande, on m'a expliqué quelques-unes de ces paroles des Cantiques, cela a été rare, et qu'il ne m'en reste absolument aucun souvenir, parce que j'ai une très mauvaise mémoire. Ainsi je ne pourrai dire que ce que Notre-Seigneur m'enseignera, et ce qui ira à mon dessein. Sur ces paroles du commencement du Livre des Cantiques : *Qu'il me donne un baiser de sa bouche*, je déclare ne me rien rappeler de ce que j'ai pu entendre de la bouche des autres.

O mon Seigneur et mon Dieu, quelles paroles que celles-là pour qu'un ver de terre les dise à son Créateur ! Soyez béni, Seigneur, qui nous avez enseignés par tant de voies différentes ! Mais qui oserait, ô mon Roi, prononcer ces paroles, si vous-même ne nous l'aviez permis ? C'est là une chose qui effraye ; et peut-être sera-t-on effrayé que je dise à quelqu'un de les adresser à Dieu !

On dira que je suis une ignorante, que l'Épouse ne veut point dire cela, que ces termes de *baiser* et de *bouche*

ont plusieurs significations, et que pour ce motif il convient que des gens simples ne lisent pas ces choses. Je confesse que ces termes peuvent s'entendre dans bien des sens ; mais l'âme qui est embrasée d'un amour qui la met hors d'elle-même ne veut aucun de ces sens, elle ne veut que dire ces paroles ; et pourquoi ne les dirait-elle pas, puisqu'après tout le Seigneur l'y autorise ? O mon Dieu ! qu'est-ce qui nous étonne en ces paroles ? L'œuvre ne nous jette-t-elle pas dans une admiration encore plus grande ? Et ne nous approchons-nous pas du très saint sacrement ?

C'est ce qui m'a fait penser que peut-être par ces paroles l'Épouse demandait à Jésus-Christ cette grâce qu'il nous a accordée de demeurer dans le tabernacle pour y être la nourriture de nos âmes. Il m'est également venu en pensée que peut-être elle demandait cette union si grande opérée dans le mystère de l'Incarnation, où Dieu se fait homme, et cette amitié qu'il contracta avec le genre humain. Car il est clair que le baiser est un signe de paix et d'une amitié grande entre deux personnes. Nous allons voir qu'il y a plusieurs sortes de paix ; Dieu veuille par sa lumière nous les faire connaître !

Avant de passer outre et pour ne pas l'oublier, je veux constater ici un fait digne de remarque, bien qu'il fût plus à propos d'en parler en un autre temps. Je tiens pour certain, puissé-je me tromper ! qu'il y a un grand nombre de personnes qui s'approchent de la sainte table avec des péchés mortels graves. Que de telles personnes viennent à entendre une âme morte d'amour pour son Dieu dire ces paroles, elles s'en étonneront et y verront une grande hardiesse. Ce dont je suis bien sûre, c'est qu'elles n'emploieront pas ces paroles, ni d'autres semblables qui se trouvent dans le Livre des Cantiques. C'est l'amour qui les dit, et comme elles ne l'ont pas, elles peuvent chaque jour lire les

Cantiques, elles ne s'exprimeront point par ces paroles ; elles n'oseront pas même les avoir à la bouche ! Et de fait, seulement de les entendre, on est saisi d'effroi, tant est grande la majesté qu'elles portent avec elles ! Mais que dire Seigneur de celle que vous avez dans le très saint sacrement ? C'est parce que ces personnes n'ont pas une foi vive mais morte, parce qu'elles vous voient si humilié sous les espèces du pain, et que vous ne leur adressez aucune parole, attendu qu'elles ne sont pas dignes de vous entendre, qu'elles se portent jusqu'à cet excès d'audace.

Ces paroles, prises à la lettre, sont faites, je l'avoue, pour inspirer de la terreur à une personne qui les dirait de sang-froid. Mais elles sont loin de produire cet effet sur d'autres personnes que notre Amour et Seigneur a ravies hors d'elles-mêmes. Vous me pardonnerez bien que je vous dise cela et plus encore, quoiqu'il y ait de la hardiesse ! Eh, mon tendre Maître, si *baiser* signifie paix et amitié, pour quoi les âmes ne vous demanderaient-elles pas de les leur accorder ? Quelle meilleure chose pouvons-nous vous demander ? Ce que je vous demande, mon Seigneur, c'est que vous me donniez *cette paix avec un baiser de votre bouche*. C'est là, mes filles, une très haute demande, comme je vous le dirai dans la suite.

CHAPITRE II

Avant d'aborder son sujet, c'est-à-dire d'exposer les ineffables trésors de la paix et de l'amitié de Dieu, la sainte fait connaître plusieurs sortes de paix trompeuses des mondains. — Elle signale les obstacles qui empêchent les âmes de s'élever à cette haute et parfaite amitié de Dieu, qui est la vraie sainteté sur la terre, et un véritable avant-goût de la béatitude céleste.

Dieu nous délivre, mes filles, de plusieurs sortes de paix que possèdent les mondains ! Et d'abord que Dieu ne nous laisse jamais éprouver cette paix effrayante qui doit être un jour suivie d'une guerre éternelle ! Je parle de la paix dont jouit un esclave du monde, qui vit très paisible bien qu'enfoncé en de grands péchés, et si tranquille dans ses vices, qu'il n'éprouve aucun remords de conscience.

Cette paix, comme vous l'avez lu, est un signe que le démon et lui sont amis ; tant que vit ce mondain, le démon se garde de lui faire la guerre. Car telle est la malice de quelques-uns de ces esclaves du monde, que, pour se délivrer de cette guerre, et non par amour pour Dieu, ils reviendraient un peu à lui ; mais ceux qui vont par cette voie ne persévèrent jamais dans son service, et comme le démon le sait bien, il leur donne de nouveau les plaisirs qu'ils désirent, et ils retournent à son amitié ; il les traite ainsi jusqu'à ce qu'il les tienne en lieu où il leur fasse entendre combien fausse était leur paix. Ces esclaves du démon, nous n'avons pas à en parler ; que dans le séjour

où ils sont entrés, ils s'arrangent avec leur maître ! J'espère de la miséricorde du Seigneur que jamais parmi nous ne se rencontrera un si grand mal.

Mais le démon pourra commencer à nous nuire par une autre paix, celle qu'il nous fait trouver au milieu de fautes et d'imperfections petites en elles-mêmes ; et toujours, mes filles, tant que nous vivons, nous devons craindre. Quand une religieuse commence à se relâcher en certaines choses peu considérables en apparence, et quand elle persévère longtemps dans ce relâchement sans éprouver de remords de conscience, c'est une mauvaise paix, et le démon peut par là lui faire beaucoup de mal.

Les fautes ou imperfections dont j'ai parlé sont, par exemple, quelque manquement à la règle, qui, en soi, n'est point péché, quelque négligence, bien que ce soit sans malice, à exécuter ce que le supérieur commande ; car, enfin, il tient la place de Dieu, c'est un devoir de lui obéir. C'est pour cela que nous sommes entrées en religion, et nous devons chercher en tout à nous conformer à ses volontés. Ainsi en est-il de quelques autres petites choses qui, en soi, ne paraissent point péché, mais qui, enfin, sont des fautes. De ces fautes il y en aura toujours, vu la misère de notre nature. Je ne le conteste pas ; mais ce que je dis, c'est que les religieuses à qui elles échappent, doivent en avoir du repentir, et comprendre qu'elles ont failli. Car si elles n'agissent pas de la sorte, le démon, je le répète, pourra s'en réjouir, et il travaillera peu à peu à rendre l'âme insensible à ces petites choses. Et lorsqu'il sera arrivé jusque-là, je vous déclare, mes filles, qu'il n'aura pas peu fait, car je crains qu'il n'aille plus loin.

C'est pourquoi, mes filles, je vous en conjure pour l'amour de Dieu, soyez extrêmement attentives sur vous-mêmes. Il faut qu'il y ait guerre en cette vie. Avec tant

d'ennemis, il ne nous est pas possible de rester une main sur l'autre, il faut toujours veiller et examiner comment nous allons à l'intérieur et à l'extérieur. Bien que dans l'oraison le Seigneur vous accorde de grandes grâces et vous donne ce que je dirai dans la suite, au sortir de là, sachez-le bien, vous rencontrerez mille petites pierres d'achoppement, mille petites occasions : ce sera manquer à une règle par négligence, ne pas bien faire telle chose, ce seront des troubles intérieurs et des tentations. Je ne dis pas que cela doive arriver toujours ou très ordinairement.

Je ne dis pas non plus qu'il ne doit jamais y avoir de tentations, j'estime au contraire qu'elles sont quelquefois une très grande grâce du Seigneur, et qu'elles font faire à l'âme de grands progrès dans la vertu. Il ne nous est pas possible d'être ici-bas des anges, ce n'est pas notre nature. C'est pourquoi je ne me trouble point quand je vois une âme dans de grandes tentations. S'il y a en elle amour et crainte de Notre-Seigneur, elle sortira de ces combats avec de grands profits spirituels. Je sais, par expérience, qu'il en est ainsi. Mais lorsque je vois des âmes toujours paisibles et sans aucune guerre, et j'en ai rencontré quelques-unes dans cet état, j'avoue que je n'achève pas de me rassurer. Bien que je voie que ces âmes n'offensent point Notre-Seigneur, elles m'inspirent toujours de la crainte ; je les éprouve et je les tente moi-même de tout mon pouvoir, attendu que le démon ne le fait point, afin qu'elles voient ce qu'elles sont. Mais il est très possible, et j'en ai vu quelques exemples, qu'une âme que Dieu a élevée à une haute contemplation, obtienne ce mode de procéder, et qu'elle soit dans un contentement intérieur ordinaire. Je tiens néanmoins, quant à moi, que ces âmes ne se connaissent pas, et, lorsque j'ai pénétré jusque dans le fond

de leur intérieur, j'ai trouvé qu'elles avaient leurs petites guerres, quoique rarement.

Pour moi, je déclare, après mûre réflexion, que je ne porte point envie à ces âmes ; et je vois que celles qui soutiennent la guerre dont j'ai parlé, non seulement ne leur cèdent point en ce qui regarde l'oraison et la perfection, mais se signalent par de plus grands progrès.

Je ne parle pas ici de certaines âmes qui sont déjà très avancées et très mortifiées, après avoir soutenu longues années cette guerre. Elles sont tellement mortes au monde, que Notre-Seigneur, en récompense, leur donne ordinairement cette paix ; mais elles ne laissent pas en cet état de sentir vivement les fautes qu'elles commettent, et d'en éprouver une très grande peine.

Comme vous le voyez, mes filles, Dieu conduit les âmes par plusieurs chemins. Mais comme je l'ai dit, je ne puis m'empêcher de craindre pour vous quand je vois que vous n'avez point de douleur d'une faute que vous commettez ; car pour ce qui est péché, même véniel, il est bien entendu que vous devez en avoir un regret qui aille jusqu'au fond de l'âme, et, grâces à Dieu, c'est bien là, j'en suis convaincue, ce que vous éprouvez maintenant.

Notez bien, mes filles, ce que je vais vous dire, et, par amour pour moi, gardez-en un fidèle souvenir. Quand une personne est vivante, n'est-il pas vrai qu'elle sent la moindre piqûre d'une épingle ou d'une épine ? Si donc l'âme n'est pas morte, si au contraire l'amour de Dieu est tout vivant en elle, n'est-ce pas une faveur signalée que le Seigneur lui accorde quand il la rend sensible à la plus petite chose qui lui échappe contre sa profession et les obligations de son état ? Et ne peut-on pas dire de l'âme à qui Dieu donne cette sollicitude et cette délicatesse d'amour, que, selon l'expression des Cantiques, elle fait à Notre-Seigneur un

lit de roses et de fleurs, et qu'il est impossible que cet adorable Maître ne vienne, quand bien même il tarderait, prendre ses délices avec elle? O mon Dieu! que faisons-nous, nous tous qui sommes engagés dans l'état religieux, que faisons-nous, quoique nous ayons quitté le monde? A quelle fin sommes-nous venus? Et peut-il y avoir pour nous de meilleure occupation que celle de préparer des demeures en nos âmes à notre Époux, puisque nous l'avons pris pour tel en faisant profession?

Que les âmes qui seraient scrupuleuses entendent bien que je ne parle pas ici de quelque faute qui échapperait de temps en temps, ni de ces fautes où l'on tombe sans que l'on puisse toujours les apercevoir et en éprouver du repentir; je parle d'une religieuse qui commet très ordinairement des fautes, sans en faire cas, lui semblant que ce n'est rien, qui n'en éprouve aucun remords de conscience, et qui ne fait aucun effort pour s'en corriger. C'est là, je le répète, une paix dangereuse; et ainsi tenez compte de cet avertissement.

Que sera-ce donc des religieuses qui vivent dans un grand relâchement de leur règle? Plaise au Seigneur, je l'en supplie, qu'il n'y en ait jamais une de telle parmi nous! Le démon doit les attaquer de bien des manières, Dieu le permettant ainsi à cause de nos péchés. Mais c'est là un sujet dont je n'ai point à traiter, j'ai voulu seulement vous le faire connaître par le peu que j'en ai dit.

Venons à l'amitié et à la paix que le Seigneur commence à montrer dans l'oraison; j'en dirai ce qu'il lui plaira de m'en faire connaître. Mais il m'a semblé utile de traiter auparavant en peu de mots de la paix que donne le monde et de celle que nous donne notre sensualité. Il y a, je le sais, bien des livres qui l'expliquent mieux que je ne pourrai le faire; mais, étant pauvres comme vous l'êtes,

vous n'aurez peut-être pas moyen de les acheter, et il ne se trouvera peut-être personne qui vous en fasse l'aumône ; au lieu que cet écrit demeure dans la maison, et renferme ce que vous trouveriez dans ces livres.

Je dis que le monde donne plusieurs sortes de paix par lesquelles il peut nous tromper ; je vais en signaler quelques-unes. Mon but en cela est de nous faire concevoir le plus vif regret et la plus profonde douleur de ce que, par notre faute, nous ne nous élevons pas jusqu'à l'amitié de Dieu possédée dans son degré le plus excellent, et de ce que nous nous contentons de la posséder dans un faible degré. O Seigneur ! pourrions-nous nous contenter de si peu, si nous avions bien présente à l'esprit cette vérité, que vous nous réservez une récompense ineffable, et que dès que l'âme s'élève à cette grande amitié, vous la faites jouir, dans ce monde même, de cette céleste récompense. Cela étant ainsi, comment se fait-il que tant d'âmes restent au pied de la montagne, quand elles pourraient parvenir jusqu'à son sommet ? Dans d'autres petits écrits que j'ai faits pour vous ¹, je vous en ai souvent dit la cause, et je veux encore vous la redire ici : c'est parce que ces âmes manquent de courage. Je vous en supplie donc, mes filles, ayez toujours des pensées généreuses, et le Seigneur vous donnera grâce pour que les œuvres le soient aussi. Croyez que c'est là une chose de la plus haute importance.

Je parlerai d'abord de ces âmes qui ont obtenu l'amitié du Seigneur parce qu'elles ont bien confessé leurs péchés, et en ont eu un véritable repentir ; mais à peine ont-elles ainsi passé deux jours qu'elles retournent à leurs péchés. Certes, ce n'est point là l'amitié et la paix que demande l'Épouse des Cantiques. Pour vous, mes filles, faites con-

1: Dans son *Chemin de la perfection*.

stamment de généreux efforts pour ne pas aller toujours dire au confesseur la même faute. Il est vrai que nous ne pouvons en être entièrement exemptes ; mais au moins ne commettons pas toujours les mêmes ; il serait plus difficile de les déraciner, et elles pourraient même donner naissance à beaucoup d'autres. Voilà une plante ou un arbrisseau que l'on enfonce dans le sol ; si on les arrose chaque jour, cela les fera tellement grandir que pour les arracher il faudra la pelle et la pioche. Ainsi en est-il d'une même faute, si petite qu'elle soit, que l'on commet tous les jours, et dont on ne se corrige pas ; il devient très difficile de la déraciner ; mais veut-on déraciner une faute que l'on aurait commise une fois ou même dix fois, cela sera facile. Vous devez, mes filles, demander cette grâce au Seigneur dans l'oraison. Car de nous-mêmes nous pouvons peu, nous ajouterons plutôt à notre faiblesse. Souvenons-nous qu'à ce redoutable jugement qui aura lieu à l'heure de la mort, nous ne regarderons pas comme chose peu importante cette fidélité à déraciner les plus petites fautes, nous surtout que le souverain Juge a prises pour ses épouses en cette vie.

O mes filles, que cette dignité d'épouses d'un Dieu est grande ! et qu'elle est faite pour vous enflammer d'ardeur dans son service ! Contentez ce Seigneur qui est notre divin Roi ! Mais, ô ciel ! que les personnes que j'ai nommées plus haut, payent mal l'amitié que Dieu leur accorde, puisqu'elles redeviennent sitôt ses mortels ennemis ! Assurément la miséricorde de Dieu est grande ! quel ami trouverons-nous qui soit si patient ? Parmi les hommes, deux amis viennent-ils à se brouiller, cela ne sort plus de leur mémoire, et jamais ils ne reviennent à une amitié aussi fidèle qu'auparavant. Mais combien de fois ces personnes manquent ainsi à l'amitié de Notre-Seigneur ! Et pendant

combien d'années cet adorable Maître est à les attendre pour leur accorder le pardon ! Soyez béni, mon Seigneur, vous qui nous supportez avec un si paternel amour, qu'il semble que vous oubliiez votre grandeur, pour ne pas châtier, comme il serait juste, une trahison aussi perfide que celle-là ! J'estime dangereux un pareil état ; car bien que la miséricorde de Dieu soit ce que nous la voyons, nous voyons aussi beaucoup de personnes mourir sans confession. Dieu vous préserve, par son infinie bonté, de vous trouver dans un état si périlleux !

Il y a une autre amitié et une autre paix du monde moins mauvaise que celle-là. C'est celle des personnes qui se gardent d'offenser Dieu mortellement, et certes c'est beaucoup que d'arriver jusque-là, vu ce qu'est le monde. Mais ces personnes, bien qu'elles se gardent des péchés mortels, ne laissent pas d'en commettre de temps en temps, à ce que je crois. Cela vient de ce qu'elles ne tiennent nul compte des péchés véniels, quoiqu'elles en commettent plusieurs par jour ; et ainsi elles se trouvent dans le voisinage des péchés mortels. Eh quoi, disent-elles en parlant des péchés véniels, vous faites attention à cela ? Moi-même j'en ai entendu plusieurs qui disaient : Pour effacer ces péchés il y a l'eau bénite et les remèdes que possède l'Église notre Mère. C'est là assurément un langage qu'on ne peut assez déplorer. Pour l'amour de Dieu, mes filles, soyez toujours sur vos gardes pour vous préserver du péché véniel, quelque petit qu'il soit, et qu'il ne vous arrive jamais d'en commettre aucun, dans la pensée qu'il y a ce remède. C'est une très grande chose d'avoir toujours la conscience si pure, qu'aucun obstacle ne vous empêche de demander à Notre-Seigneur la parfaite amitié que lui demande l'Épouse. Oh ! combien cette amitié diffère de celle que possèdent les personnes dont nous venons de

parler ! Celle-ci est une amitié bien suspecte pour plusieurs raisons ; car elle cherche les consolations humaines, qui sont un embarras pour l'âme, elle conduit à une grande tiédeur, et elle empêche de bien connaître si ce que l'on fait est péché véniel ou mortel. Dieu vous délivre d'une pareille amitié ! De plus, comme il semble à ces personnes qu'elles n'ont pas ces grands péchés qu'elles voient en d'autres, elles demeurent dans cette fausse paix. Ce n'est pas un état de parfaite humilité que de juger les autres très mauvais, attendu qu'ils peuvent être de beaucoup meilleurs que ceux qui les jugent, parce qu'ils pleurent leurs péchés, souvent avec un grand repentir, et peut-être avec un plus ferme propos, et il pourra arriver de là qu'ils n'offenseront plus Dieu ni en de petites ni en de grandes choses. Quant à ces personnes, comme il leur semble qu'elles ne tombent dans aucun de ces désordres graves, elles se donnent beaucoup de large pour leurs plaisirs, et le plus souvent elles s'acquitteront mal de leurs prières vocales, parce qu'elles n'y regardent pas de si près.

Il y a une autre sorte d'amitié et de paix que Notre-Seigneur commence à donner à certaines personnes qui sont fermement résolues de ne l'offenser en rien, mais qui néanmoins ne se retirent pas entièrement des occasions. Ces personnes, quoique souvent elles consacrent un temps déterminé à l'oraison, et que Notre-Seigneur leur donne des tendresses et des larmes, ne voudraient pas cependant renoncer aux contentements de cette vie. Elles aspirent à une vie agréable et bien réglée, et il leur semble que pour couler des jours tranquilles, ce repos leur est nécessaire. Mais cette vie est sujette à bien des changements ; et ce sera beaucoup que de telles personnes persévèrent dans la vertu, parce que ne s'écartant pas des satisfactions et des plaisirs du monde, elles ne tarderont pas à se relâcher dans

le chemin du Seigneur, chemin qui nous est disputé par de puissants ennemis qui s'efforcent de nous le fermer. Ce n'est point là, mes filles, l'amitié que désire l'Épouse, et vous ne devez pas non plus la désirer. Éloignez-vous toujours de toute espèce d'occasion, quelque petite qu'elle soit, si vous voulez que votre âme prenne des forces, et si vous désirez vivre avec sécurité. Je ne sais pourquoi je vous dis ces choses ; c'est sans doute parce que je souhaite vivement vous faire comprendre les dangers qu'il y aurait pour vous si vous n'aviez une ferme détermination de vivre éloignées des choses du monde. Par là nous nous épargnerons bien des fautes et bien des peines.

Les voies par lesquelles Notre-Seigneur commence à donner aux âmes des témoignages d'amitié sont si nombreuses, que je ne finirais pas, ce me semble, si je voulais dire tout ce que j'ai appris à ce sujet, bien que je ne sois qu'une femme. Que ne pourraient pas dire les confesseurs et ceux qui communiquent plus particulièrement avec les âmes !

J'avoue que je ne puis comprendre quelques-unes de ces âmes à qui il ne manque rien, ce semble, pour avoir la parfaite amitié de Dieu. Je vous parlerai en particulier d'une personne avec laquelle j'ai eu naguère des rapports très intimes. C'était une femme qui aimait fort à communier souvent, et qui jamais ne disait de mal de personne. Elle avait des tendresses dans l'oraison, et elle gardait une continuelle solitude, parce que la maison où elle demeurait lui appartenait. Elle était d'un caractère si doux, que, quoi qu'on pût lui dire, elle ne se mettait jamais en colère ni ne prononçait aucune mauvaise parole, ce qui était une grande perfection. Elle n'avait point été mariée, et n'était plus en âge de l'être. Elle avait souffert bien des contradictions, au milieu desquelles elle avait gardé la paix. Or, comme je

voyais en elle toutes ces choses, je les prenais pour les marques d'une âme très avancée et de très grande oraison. Je l'estimais beaucoup dans les commencements, parce que je ne lui voyais point commettre d'offense envers Dieu, et que tout me portait à croire qu'elle s'en préservait. Mais après avoir traité quelque temps avec elle, je commençai à m'apercevoir qu'elle n'était dans ce grand calme que lorsqu'il ne s'agissait point de son intérêt, et qu'aussitôt qu'on y touchait elle y était extrêmement sensible; je reconnus que malgré la patience avec laquelle elle écoutait ce qu'on lui disait, elle tenait très fort au point d'honneur, tant elle était enivrée de l'estime d'elle-même. De plus, elle avait une si grande curiosité de savoir tout ce qui se passait, et elle aimait tant à vivre à son aise, que je ne comprenais pas comment il était possible qu'elle pût seulement durant une heure demeurer dans la solitude. Tout ce qu'elle faisait, elle le dorait et l'exemptait de péché; et sur certaines choses elle donnait de telles raisons, que c'eût été, ce me semble, lui faire injure d'en juger autrement, mais dans d'autres choses le péché n'était que trop notoire; mais peut-être ne le connaissait-elle pas. Ainsi, tandis que presque tout le monde la tenait pour une sainte, elle excitait ma surprise et ma compassion, particulièrement lorsqu'il me fut prouvé que les persécutions qu'elle me disait avoir souffertes, lui étaient arrivées en partie par sa faute. Et dès lors, je ne portai plus envie ni à sa manière de vivre ni à sa sainteté. Cette âme et deux autres que j'ai vues en cette vie, et dont le souvenir se présente à moi en ce moment, m'ont plus fait craindre parce qu'elles se croyaient des saintes, que tout ce que j'ai rencontré d'âmes engagées dans le péché. Suppliez le Seigneur, mes filles, de nous donner lumière, et rendez-lui de vives actions de grâces de ce qu'il vous a conduites dans ces monastères, où

le démon, quelques efforts qu'il fasse, est loin de pouvoir vous tromper autant qu'il trompe les personnes qui vivent dans leur maison.

Il y a des âmes vivant dans le monde à qui, ce semble, il ne manque rien pour voler au ciel, parce qu'en tout elles suivent la perfection, du moins à leur jugement ; mais il n'y a personne qui les connaisse à fond. Dans nos monastères je n'ai jamais eu de difficulté pour connaître les religieuses, parce qu'elles ne font pas ce qu'elles veulent mais ce qu'on leur commande. Dans le monde, bien que les âmes aient un vrai désir de se connaître parce qu'elles souhaitent contenter le Seigneur, elles ne peuvent y parvenir, parce qu'enfin dans tout ce qu'elles font elles suivent leur volonté. Et bien que de temps en temps on aille contre leur volonté, elles sont bien loin de s'exercer dans la mortification autant que les religieuses. Il faut excepter certaines personnes auxquelles Notre-Seigneur pendant plusieurs années a donné lumière : quant à celles-là, elles tâchent de trouver des guides qui les connaissent et auxquels elles se soumettent, car la grande humilité a peu de confiance en elle-même, et quelque savant que l'on soit, si l'on est humble, on s'assujettit volontiers au jugement d'autrui.

Il y en a d'autres qui, après que Notre-Seigneur leur a fait la grâce de connaître le néant de toutes les choses d'ici-bas, ont renoncé pour l'amour de lui à leurs biens et à leurs plaisirs et mènent une vie pénitente. Mais ils aiment tant l'honneur, ils sont si discrets et si prudents, que tout en servant Dieu ils voudraient aussi ne rien faire que d'agréable aux hommes. Ces deux choses ne s'accordent point, mes filles ; et le mal est qu'ils connaissent si peu leur erreur, qu'ils prennent toujours plutôt le parti du monde que celui de Dieu. La plupart de ces

personnes ne peuvent souffrir les moindres choses que l'on dit à leur désavantage ; et bien que dans leur conscience elles en voient la vérité, elles ne laissent pas d'en éprouver du trouble. De telles personnes n'embrassent pas la croix, au lieu de la porter elles la traînent ; aussi elle les fait gémir, les fatigue et les met en quelque sorte en pièces ; au lieu que si elle est aimée, elle est suave à porter, et ceci est certain. Ce n'est pas là non plus l'amitié que demande l'Épouse. C'est pourquoi, mes filles, puisque vous avez fait le vœu dont j'ai parlé au commencement, veillez avec le plus grand soin sur vous-mêmes pour ne pas être encore du monde et pour ne pas vous préoccuper du monde. Tout y est fatigue pour vous. Puisque vous avez laissé le plus, en laissant le monde, les plaisirs, les contentements, les richesses, faux biens qui ne laissent pas de plaire, que craignez-vous d'abandonner le moins et de rompre le plus petit lien qui vous attacherait au monde ? Considérez bien que vous ne comprenez pas ce qu'est le moindre rapport avec lui. Pour vous délivrer de quelque dégoût qu'il peut vous donner par un de ses propos, vous vous chargez de mille soins et de mille obligations. Ces obligations sont sans nombre dès que nous voulons contenter les gens du monde, il serait trop long de les énumérer ici, et d'ailleurs les termes me manqueraient pour les dire.

Voici une autre catégorie par laquelle je termine : ce sont des âmes qui vues de près nous présentent bien des marques d'un véritable avancement, et qui cependant au lieu d'arriver à l'amitié parfaite de Dieu s'arrêtent à moitié chemin. Elles font peu de cas des discours des hommes et de l'honneur du monde. Mais elles ne sont exercées ni à la mortification ni au renoncement à leur propre volonté. Ainsi l'on peut dire que le monde loin d'être sorti d'elles les possède encore. Il semble qu'elles soient disposées à

tout souffrir et paraissent des saintes. Mais se présente-t-il des affaires graves où la gloire du Seigneur est intéressée, elles songent à assurer leur propre gloire et abandonnent lâchement celle de Dieu. Elles ne le comprennent pas ; il leur semble même qu'elles ne tiennent plus au monde mais à Dieu seul, lorsqu'elles appréhendent les événements, et craignent qu'une bonne œuvre ne soit le principe d'un grand mal. On dirait que le démon leur enseigne à prophétiser mille ans à l'avance les maux à venir.

Certes ce ne sont pas là des âmes qui, à l'exemple de saint Pierre, se jetteront à la mer, ni qui imiteront tant de saints qui n'ont pas balancé à sacrifier leur repos et même leur vie pour le salut de leurs frères. A la condition de garder leur repos, elles veulent bien aider les âmes à s'approcher de Notre-Seigneur, mais non pas en s'engageant pour elles dans des périls. La foi, dans ces âmes, opère peu, parce qu'elles suivent toujours leurs propres déterminations. Une chose m'a frappée, c'est de voir, non dans l'état religieux, mais dans le monde, si peu de personnes qui n'attendent leur subsistance que de Dieu ; je n'en connais que deux qui aient cette entière confiance en lui. Dans l'état religieux l'on sait bien que le nécessaire ne manquera pas ; et quant aux âmes qui y sont entrées uniquement par amour pour Dieu je crois bien qu'un pareil souci n'occupe point leur pensée. Mais hélas ! mes filles, combien doit-il y en avoir qui n'auraient pas abandonné leurs biens sans cette sécurité que leur offre l'état religieux ! Comme en d'autres écrits où je vous ai donné des avis, j'ai beaucoup parlé de ces âmes pusillanimes, et que j'ai dit le tort qu'elles se font à elles-mêmes ; comme en outre j'ai montré quel grand bien c'est pour nous d'avoir de grands désirs, quand nos œuvres ne peuvent l'être, je n'en dirai pas davantage sur ce sujet, quoiqu'il

soit vrai de dire que je ne me lasserais pas d'en parler.

Puisque Dieu, mes filles, vous appelle à un état si élevé, servez-le avec ces grands désirs que je viens de dire, et que votre âme qui dans son zèle doit embrasser le monde ne se resserre pas dans un coin de votre cellule. La part des religieux et spécialement des religieuses qui par leur ministère ne peuvent travailler au bien spirituel du prochain, c'est de concevoir de grandes déterminations et de vifs désirs pour le salut des âmes. Voilà ce qui rendra leur oraison puissante; et peut-être même le Seigneur voudra-t-il que de leur vivant ou après leur mort ce zèle apostolique qui les embrase fasse ressentir ses salutaires effets, comme il le fait maintenant pour le saint frère Diego d'Alcala. Ce n'était qu'un simple frère convers qui n'était occupé qu'à servir. Et tant d'années après sa mort, Dieu ressuscite sa mémoire, pour nous donner en lui un exemple. Louons sa divine Majesté!

Ainsi, mes filles, si le Seigneur vous a élevées à cet état où l'âme est embrasée du désir de sa gloire et du salut du prochain, sachez qu'il vous manque peu pour arriver à l'amitié et à la paix que demande l'Épouse; ne cessez donc de la demander avec de continuelles larmes et de continuels désirs. Faites de votre part ce que vous pourrez, afin que le divin Époux vous la donne. Ces ardents désirs et cette soif du salut des âmes ne sont pas encore, il est vrai, l'amitié que demande l'Épouse; mais le Seigneur fait une grâce signalée quand il élève à un pareil état, parce que la grande oraison, la pénitence, l'humilité et les autres vertus qu'on y pratique nous attirent infailliblement le baiser demandé par l'Épouse. Louange sans fin au Seigneur qui nous fait tous ces dons! Ainsi soit-il.

CHAPITRE III

Sur ces paroles : « Osculetur me osculo oris sui » : *Qu'il me donne un baiser de sa bouche.*

Le baiser que l'Épouse demande est la paix de Dieu, l'union parfaite avec Dieu. — Caractères et effets de cette union.

O sainte Épouse, venons à ce que vous demandez, c'est-à-dire à cette sainte paix qui revêt l'âme d'un tel courage, qu'elle ne craint pas de se mettre en guerre contre tous les partisans du monde, en restant néanmoins entièrement assurée et pacifique. Oh ! quel grand bonheur d'obtenir cette grâce ! car c'est une telle union de l'âme avec la volonté de Dieu, qu'il n'y a point de division entre lui et elle, mais une seule et même volonté, manifestée non par paroles, non par les seuls désirs, mais par les effets et les œuvres. Ainsi, dès qu'elle sait qu'elle sert davantage son Époux en quelque chose, elle sent en elle un tel amour pour lui, et un si grand bonheur de le contenter, qu'elle n'écoute ni les raisons contraires que l'entendement lui présente, ni les craintes qu'il lui inspire. Elle laisse agir la foi, ne regardant ni son intérêt ni son repos, pleinement convaincue qu'en cela est tout son profit.

Il vous semblera peut-être, mes filles, que cela ne va pas

bien, puisque c'est chose si louable de faire les choses avec discrétion. Voici le point essentiel pour vous et la règle à suivre : les effets vous font-ils juger (car de le savoir avec certitude cela ne se peut) que le Seigneur a entendu votre demande, *de vous donner un baiser de sa bouche*, dès lors vous ne devez plus vous arrêter à rien, mais vous oublier vous-mêmes pour contenter un si doux Époux.

Le divin Maître se fait sentir à ceux qui jouissent de cette faveur par diverses marques. Une de ces marques, c'est de mépriser toutes les choses de la terre, et de ne les tenir que dans le peu d'estime qu'elles méritent ; de ne rechercher aucun bien de ce monde, parce qu'ils en ont déjà vu la vanité ; de ne se réjouir qu'avec ceux qui aiment leur cher Maître ; d'être fatigués de vivre ; de n'accorder aux richesses que l'estime qu'elles méritent, et autres dispositions semblables. Voilà ce que leur enseigne Celui qui les a mis dans cet état.

L'âme à qui une telle faveur est accordée n'a rien à craindre, si ce n'est de ne pas mériter que Dieu veuille se servir d'elle en lui donnant des travaux et des occasions de s'employer à son service, quelques souffrances que cela doive lui coûter. Ainsi donc ici, comme je l'ai dit, c'est l'amour et la foi qui agissent, et l'âme ne veut point tenir compte de ce que l'entendement lui enseigne. Cette union qui existe entre l'Époux et l'Épouse lui a enseigné d'autres choses auxquelles l'entendement n'atteint pas, et voilà pourquoi elle le tient sous les pieds.

Voici une comparaison qui pourra vous le faire comprendre. Un homme est captif dans le pays des Maures ; il a un père fort pauvre, et un ami intime. Si celui-ci ne le rachète pas, nul remède. Mais pour le racheter, la fortune de l'ami ne suffit pas, et il faut qu'il se livre lui-même pour servir à la place du captif. La grande affection

que cet homme porte au captif demande qu'il cherche plutôt et préfère sa liberté à la sienne propre. Mais voilà qu'aussitôt la discrétion se présente avec des raisons nombreuses. Elle dit qu'il se doit plus à lui-même qu'à un autre, que peut-être il aura moins de force que le captif, qu'on lui fera renier la foi, qu'il n'est pas bien de se jeter dans ce péril, et autres choses semblables.

O amour de Dieu, que tu es fort ! Et comme il semble à celui qui aime qu'il ne doit y avoir rien d'impossible en ce monde ! Heureuse l'âme qui est parvenue à obtenir de son Dieu cette paix que donne cet adorable Maître pour triompher de tous les travaux et de tous les périls du monde ! Elle ne les redoute pas, et il n'est ni travail ni péril qui l'empêche de servir un si bon Époux et Seigneur ; elle ne se guide pas par des raisons pareilles à celles de ce parent ou de cet ami dont nous venons de parler.

Vous avez lu, mes filles, le trait de saint Paulin, évêque et confesseur. Ce n'est ni pour un fils ni pour un ami qu'il se dévoua. La charité héroïque qu'il fit paraître montra bien qu'il devait être arrivé à cet heureux état où Notre-Seigneur lui avait donné le baiser de paix dont nous parlons. C'est donc pour contenter le divin Maître, et imiter en quelque chose Celui qui a tant fait pour nous racheter, qu'il se rendit au pays des Maures et se constitua captif à la place du fils d'une veuve qui était venue à lui tout en pleurs. Vous vous rappelez le grand succès qu'eut la charité si extraordinaire de ce saint évêque.

J'ai connu, et vous avez vu, mes filles, ce religieux de l'ordre du père Pierre d'Alcantara, que Notre-Seigneur avait embrasé du feu de cette charité héroïque. Que de larmes il lui en coûta pour obtenir d'aller se donner en échange d'un captif pour le délivrer ! Il vint me faire part de sa résolution et me demander conseil. Enfin, après bien

des sollicitations il obtint le consentement du général de l'ordre. Il partit : il n'était qu'à quatre lieues d'Alger, il touchait au moment de voir ses vœux accomplis, lorsqu'il plut à Dieu de l'appeler à lui. Qui peut douter qu'il ne lui ait donné une riche récompense? Mais avant qu'il partit, que de discrets qui lui disaient que c'était une folie ! A nous qui n'avons pas cet amour embrasé pour Notre-Seigneur, cela nous paraît ainsi. Mais est-il, je le demande, folie plus lamentable que d'arriver jusqu'au terme du rêve de cette vie avec ce luxe de sagesse terrestre? Plaise à Dieu que nous nous rendions dignes d'entrer un jour au ciel ! Qu'il nous fasse encore la grâce d'être du nombre de ceux qui ont fait de si grands progrès dans son divin amour !

Je vois bien, mes filles, qu'il faut un grand secours de Dieu pour faire de semblables choses. C'est pourquoi je vous conseille de ne jamais cesser de lui demander, avec l'Épouse des Cantiques, cette paix si pleine de délices ; avec elle, vous dominerez toutes ces petites craintes du monde, et sans sortir de votre profond repos et de votre paix, vous le battrez en brèche. N'est-il pas clair, quand Dieu daigne s'unir à une âme par une si étroite amitié, qu'il veut l'enrichir de ses biens? Il est certain que des grâces si élevées ne sont pas de nous. Les demander, les désirer, voilà ce qui est en notre pouvoir, et encore nous faut-il le secours de la grâce pour cela. Sans ce secours, que pouvons-nous ? et que sommes-nous qu'un ver de terre que le péché a rendu si lâche et si misérable, que nous mesurons toutes les vertus sur la bassesse de notre nature ? Quel sera donc le remède, mes filles ? Ce sera de faire la demande de l'Épouse des Cantiques : *Que le Seigneur me donne un baiser de sa bouche!*

Si la fille d'un petit laboureur devenait l'épouse du roi, et qu'elle en eût des enfants, ces enfants ne seraient-ils pas

de sang royal? Donc, si Notre-Seigneur daigne s'unir à une âme de telle sorte qu'il n'y ait plus de division entre lui et elle, quels désirs, quels effets, quelles œuvres héroïques ne verra-t-on pas naître d'une telle union, à moins que l'âme par sa faute n'y mette obstacle!

Quant à moi je tiens pour certain que si nous nous approchions du très saint sacrement avec une grande foi et un grand amour, il suffirait d'une seule communion pour nous laisser riches; et à combien plus forte raison tant de communions devraient-elles produire cet effet! Mais hélas! ce n'est, ce semble, que par cérémonie qu'on s'approche de la sainte table, et voilà pourquoi on en retire si peu de fruit. O misérable monde qui tiens ainsi fermés les yeux de ceux qui vivent sous tes lois, pour les empêcher de voir les trésors avec lesquels ils pourraient gagner des richesses éternelles! O Seigneur du ciel et de la terre! est-il donc possible que, même en cette vie mortelle, on puisse jouir de vous avec une amitié si particulière? Est-il possible que, malgré le langage si clair du Saint-Esprit dans ces Cantiques, nous ne voulions pas comprendre quelles sont les délices que le divin Maître prodigue aux âmes, les paroles d'amour qu'il leur adresse, et les suavités dont il les inonde? Pour vous, Seigneur, soyez béni: car de votre côté nous ne perdrons rien. Par combien de chemins, par combien de manières, et par combien de modes divers vous nous montrez votre amour! C'est par les travaux, par une mort cruelle, par les tourments, que vous faites éclater cet amour; c'est en souffrant chaque jour des injures, et en les pardonnant. Mais ce n'est pas seulement par tout ce que vous avez souffert que vous nous dévoilez les excès de votre amour pour nous, c'est encore par certaines paroles qui font de vives blessures à l'âme qui vous aime, paroles que vous lui adressez dans ces Cantiques, et que vous lui

enseignez, afin qu'elle vous les dise. Je ne sais comment on peut les supporter, si vous-même, Seigneur, pour nous en rendre capables, ne venez au secours de l'âme qui les sent non comme elles le méritent, mais conformément à notre faiblesse. Ainsi, mon tendre Maître, je ne vous demande point autre chose en cette vie, sinon *que vous me donniez un baiser de votre bouche*, et que ce soit de telle manière que, quand bien même je voudrais m'éloigner de cette amitié et de cette union, je ne le puisse. Que ma volonté, Seigneur de ma vie, demeure toujours assujettie à la vôtre sans jamais s'en écarter, et qu'il n'y ait chose au monde qui m'empêche de vous l'assujettir! Que je puisse dire, ô mon Dieu et ma gloire : *Vos mamelles sont meilleures que le vin!*

CHAPITRE IV

Sur ces paroles du Cantique des cantiques : « *Meliora sunt ubera tua vino ; fragrantia unguentis optimis* » : *Vos mamelles sont meilleures que le vin, et elles ont l'odeur des parfums les plus précieux.* (Cap. 1, v. 1 et 2.)

Nature de l'oraison à laquelle Dieu élève l'âme à qui il a accordé son amitié parfaite. — Délices toutes divines que l'âme goûte dans cette oraison, et qui sont une vraie participation de la béatitude céleste dès ce monde. — Néant de tous les plaisirs de la terre en comparaison.

O mes filles, que de grands secrets renfermés dans ces paroles ! Plaise à Notre-Seigneur de nous les faire sentir, car il est bien difficile d'en dire le sens. Lorsque le divin Maître, dans sa miséricorde, veut exaucer cette demande de l'Épouse, il commence à traiter l'âme avec une amitié qui ne peut être comprise que de celles d'entre vous qui l'expérimentent. J'ai écrit amplement sur cette amitié dans deux livres ¹ que vous verrez, s'il plaît au Seigneur, après ma mort ; j'ai exposé les choses fort en détail et avec étendue, parce que je crois que vous en aurez besoin. Ici donc, je ne ferai que toucher le sujet ; je ne sais, toutefois, si je m'exprimerai dans les mêmes termes par lesquels il a plu au Seigneur de l'expliquer dans ce double écrit.

1. Le livre de sa *Vie* et celui du *Chemin de la perfection*.

Cette amitié répand une suavité si grande dans l'intérieur de l'âme, qu'elle lui fait vivement sentir que Notre-Seigneur est bien voisin d'elle. Cette suavité diffère de la dévotion que l'on sent et qui fait répandre beaucoup de larmes, lorsque l'on pense à la passion du Sauveur ou que l'on pleure ses propres péchés, car la tendresse de ces larmes n'approche point de celle que l'on ressent dans l'oraison dont je parle. Je la nomme oraison de quiétude ou de repos, à cause du calme où elle met toutes les puissances de l'âme, et qui est tel, qu'il lui semble qu'elle possède Dieu autant que sa volonté le peut souhaiter. Il arrive néanmoins quelquefois, lorsque l'âme est moins perdue en Dieu, que cela ne se passe pas entièrement de la sorte. Mais dans cette douceur que fait éprouver l'amitié de Jésus-Christ, il semble que tout l'homme intérieur et extérieur se fortifie, c'est comme si l'on injectait dans la moelle de son âme une onction très douce, à la manière d'une grande odeur dont il serait tout pénétré. Ce qu'il éprouve ressemble à ce que nous éprouverions en entrant tout à coup dans un appartement où il y aurait une grande odeur formée non d'un seul, mais de plusieurs parfums réunis. Nous ne savons ce qu'est cette odeur, ni d'où elle sort, mais nous en sommes entièrement pénétrés. C'est ainsi, ce semble, que ce très suave amour de notre Dieu entre dans l'âme avec une suavité si grande, qu'il la contente et la satisfait, sans néanmoins qu'elle puisse comprendre ce qui se passe en elle. Et c'est, à mon avis, ce que l'Épouse veut dire par ces paroles : *Vos mamelles sont meilleures que le vin; elles exhalent une odeur comme celle des parfums les plus exquis.*

L'âme ne sait ni comment ni par où ce bien entre dans son intérieur; elle souhaite si ardemment de ne pas le perdre, qu'elle ne voudrait ni faire un mouvement, ni

même regarder, de crainte qu'il ne lui échappe. Mais parce que, dans les deux livres dont j'ai parlé, j'ai dit de quelle manière l'âme doit se conduire en cet état pour en tirer du profit, et que je n'en parle ici qu'en passant, je me contenterai d'ajouter que par cette amitié Notre-Seigneur montre déjà à l'âme qu'il veut l'aimer d'une manière si particulière, qu'il n'y ait rien qui les sépare. Dans la lumière dont l'âme se trouve alors environnée et si éblouie qu'elle comprend à peine ce que c'est que cette lumière, ce divin Époux lui fait connaître de grandes vérités, et quel est le néant du monde. Elle ne voit point toutefois cet adorable Maître qui l'instruit, elle sait seulement avec certitude qu'il est avec elle. Elle se trouve si éclairée, sent de tels effets de cette faveur, et se voit si affermie dans les vertus, qu'elle ne se connaît plus elle-même. Elle ne voudrait faire ni dire autre chose que louer le Seigneur. Et elle est si plongée ou pour mieux dire si abîmée dans le bonheur dont elle jouit, qu'elle est dans une sorte d'ivresse divine. Elle ne sait, durant ce transport, ni que vouloir ni que demander à Dieu. Enfin, elle ne sait ce qu'elle est devenue, mais elle n'est pas tellement hors de soi, qu'elle ne comprenne quelque chose de ce qui se passe en elle.

A la vérité, lorsque ce très riche Époux veut communiquer aux âmes de plus grands trésors, et leur faire sentir plus intimement son amour, il se les unit d'une manière si étroite, qu'elles sont comme une personne que l'excès du bonheur et de la joie fait défaillir; il leur semble alors qu'elles sont suspendues en ces bras divins, collées à ce divin côté, à ces mamelles divines; elles ne savent que jouir, sustentées qu'elles sont par ce lait divin dont leur Epoux les nourrit, avec lequel il les fortifie, afin que chaque jour il puisse leur accorder des faveurs plus grandes et que chaque jour elles s'en rendent plus dignes.

Lorsque l'âme se réveille de ce sommeil et de cette ivresse céleste, elle demeure comme étonnée, privée, ce semble, de raison, et saisie d'une sainte folie, en sorte qu'elle peut bien, selon moi, dire ces paroles : *Vos mamelles sont meilleures que le vin*. En effet, quand elle était dans cette ivresse, il lui semblait qu'elle ne pouvait monter plus haut. Mais s'étant vue ensuite dans un degré plus sublime, et plongée tout entière dans cette grandeur immense de Dieu, où elle puise une nourriture plus forte, elle se sert délicatement de cette comparaison des mamelles, et ainsi elle dit : *Vos mamelles sont meilleures que le vin*. Car de même que le petit enfant ne sait ni comment il croît, ni comment il tette, et que souvent on lui met le tetin à la bouche sans qu'il le cherche, ni même qu'il fasse aucun mouvement, de même en arrive-t-il à l'âme : elle ne sait absolument rien d'elle-même, elle ne sait ni si elle agit, ni comment ni d'où lui est venu ce bien qui dépasse de si loin son entendement.

Sachez, mes filles, que c'est là le plus grand bonheur que l'on puisse goûter en cette vie. Tous les plaisirs, tous les contentements du monde, fussent-ils réunis, ne sont rien en comparaison. L'âme se voit nourrie, fortifiée, sans savoir quand elle l'a mérité; elle est instruite des plus grandes vérités, sans voir le Maître qui les lui a enseignées; enfin, elle est comblée des témoignages du plus tendre amour par Celui qui sait si bien et qui peut si bien les donner. Elle ne sait à quoi le comparer, si ce n'est à la tendresse d'une mère qui aime éperdument son petit enfant, le nourrit de son lait et le comble de caresses.

O mes filles, que Notre-Seigneur vous donne de comprendre ou pour mieux dire de sentir, parce qu'on ne le saurait comprendre d'une autre manière, quel est le bonheur dont jouit l'âme qui est arrivée à cet état ! Ah ! qu'ils

se montrent à côté d'elle, ceux du monde avec leurs richesses, leurs domaines, leurs plaisirs, leurs honneurs, leurs mets délicieux; supposons, ce qui est impossible, qu'ils puissent jouir de tous ces faux biens sans les chagrins et les ennuis qu'ils traînent à leur suite, ils n'arriveront pas en mille ans au bonheur que possède, durant un seul moment, une âme que le Seigneur élève à cet état. Si saint Paul dit que tous les travaux du monde ne sont pas dignes de la gloire que nous attendons, je dis, moi, qu'ils ne méritent ni ne peuvent mériter une seule heure de la jouissance que Dieu accorde à l'âme dans cet état. Aucune joie, aucun plaisir ne saurait lui être comparé, et jamais l'on ne pourra mériter ces témoignages si tendres de l'amour de Notre-Seigneur, ni cette union si unie, ni cet amour qui nous découvre et nous rend sensible le néant et la bassesse des choses du monde. Plaisants travaux que ceux du monde, pour les comparer à cet inénarrable bonheur! D'abord, si on ne les endure pas pour Dieu, ils n'ont aucune valeur; ensuite, si c'est pour lui qu'on les souffre, il les mesure encore sur notre faiblesse; c'est parce que nous sommes si misérables et si pusillanimes que nous les craignons tant.

O Chrétiens, ô mes filles, réveillons-nous, pour l'amour de Notre-Seigneur, de ce sommeil du monde, et considérons que le divin Maître ne nous réserve pas seulement pour l'autre vie la récompense de notre amour, mais que dès celle-ci il commence à nous la donner. O mon Jésus! que ne nous est-il donné de comprendre combien il nous serait avantageux de nous jeter dans vos bras, et de faire un pacte avec vous en ces termes : *Je suis à mon Bien-aimé, et mon Bien-aimé est à moi!* et encore : *Qu'il veille à mes intérêts et moi aux siens!*

Et pourquoi donc, laissant ce divin amour, voudrions-

nous nous aimer d'un amour qui peut nous perdre? Je vous adresse donc encore, ô mon Dieu, la même prière, et je vous en supplie de nouveau par le sang de votre Fils bien-aimé, faites-moi cette grâce que j'obtienne *qu'il me donne un baiser de sa bouche*; et donnez-moi, mon Dieu, vos mamelles, car sans vous que suis-je, Seigneur? Si je ne suis près de vous, que puis-je valoir? Et si je m'éloigne tant soit peu de votre Majesté, où vais-je aboutir? O mon Seigneur, et ma Miséricorde, et mon Bien! Et quel bien plus grand puis-je souhaiter en cette vie que de vous être tellement unie, qu'il n'y ait point de division entre vous et moi? Avec cette compagnie, que puis-je trouver de difficile? Que ne peut-on entreprendre pour vous, quand on vous tient dans une si étroite union?

Mais qu'y a-t-il, Seigneur, dont on me doive remercier? Rien; au contraire il y a plutôt sujet de me blâmer et de me faire de sévères reproches de ce que je ne vous sers pas. Je vous en supplie donc avec saint Augustin, et du fond du cœur : *Donnez-moi de faire ce que vous me commanderez, et commandez-moi ce que vous voudrez*. Jamais, avec votre faveur et votre aide, je ne m'éloignerai de vous.

CHAPITRE V

Sur ces paroles du Cantique des cantiques : « Sub umbra illius quem desideraveram sedi ; et fructus ejus dulcis gutturi meo » : *Je me suis assise à l'ombre de Celui que j'avais désiré, et son fruit est doux à mon palais.* (Cap. II, v. 3.)

Paix de l'âme, quand elle est à l'ombre de la Divinité. — Délices divines. — Union inexprimable. — Le Saint-Esprit est alors entre l'âme et Dieu ; embrasement d'amour qu'il produit en elle.

Demandons maintenant à l'Épouse et sachons de cette âme bienheureuse, admise au baiser de cette bouche divine, et sustentée à ces mamelles célestes, ce que nous devons faire, s'il arrive qu'un jour Notre-Seigneur nous favorise d'une si grande grâce ; comment nous devons nous comporter, et ce que nous devons dire. Voici ses paroles : *Je me suis assise à l'ombre de Celui que j'avais désiré ; et son fruit est doux à mon palais. Le Roi m'a introduite dans le cellier du vin, et il a ordonné en moi la charité.*

Elle dit : *Je me suis assise à l'ombre de Celui que j'avais désiré.* Oh ! que cette âme est plongée dans le soleil de la Divinité, et comme elle en est embrasée ! Elle dit qu'elle s'est assise à l'ombre de Celui qu'elle avait désiré. Elle le nomme ici soleil, et l'appelle aussi arbre ou pommier ; et

elle dit que *son fruit est doux à son palais*. O âmes qui faites oraison, goûtez toutes ces paroles. En combien de manières nous est-il donné de considérer Notre-Seigneur ! Et que de sortes d'aliments nous pouvons trouver en lui ! C'est une manne qui a la saveur que nous désirons. O quelle ombre céleste ! et qui pourra dire ce que Notre-Seigneur en donne à connaître à l'âme ? Je me souviens, à ce sujet, des paroles que l'ange adressa à la très sacrée Vierge, Notre-Dame : *La vertu du Très-Haut vous fera ombre*. Ah ! qu'une âme doit être bien protégée quand Notre-Seigneur la met sous ce divin abri ! Elle se peut asseoir et se reposer en toute assurance.

Quelquefois, il est vrai, Notre-Seigneur se plaît à appeler une personne par une vocation spéciale et extraordinaire, comme il appela saint Paul, qu'il mit aussitôt au sommet de la contemplation, lui apparaissant et lui parlant de telle sorte qu'il demeura très élevé devant lui. Mais d'ordinaire, et presque toujours, ce n'est ni soudainement ni en peu de jours qu'il accorde ces faveurs si sublimes et qu'il fait ces grandes grâces, il les donne à des personnes qui ont beaucoup travaillé pour son service, qui ont ardemment désiré son amour, qui ont tâché de se disposer pour se rendre agréables à Dieu en tout, et qui déjà depuis plusieurs années ont les choses du monde en dégoût et en horreur. De telles âmes s'assoient et s'arrêtent dans la vérité. Elles ne cherchent point autre part leur consolation ni leur paix, mais seulement là où elles connaissent qu'elles les peuvent posséder véritablement. Elles se mettent sous la protection de Notre-Seigneur, et ne désirent point autre chose.

Mais que ces personnes font bien de se confier ainsi au divin Maître ! Car il leur accorde ce qu'elles ont désiré. Et que cette âme est heureuse, qui mérite d'être admise à se reposer sous son ombre ! Je dis même quant aux choses

qui se peuvent voir ici-bas ; car quant à ce que l'âme peut entendre, comme cela m'est souvent arrivé, c'est bien différent. Il semble que l'âme étant dans ces délices dont nous avons parlé, se sent tout absorbée et en même temps toute protégée par une certaine ombre et comme par une nuée de la Divinité ; d'où lui viennent des influences et une rosée si délicieuses, qu'elles lui enlèvent, et avec raison, la fatigue que lui avaient causée les choses du monde.

L'âme sent alors une sorte de repos qui est tel que même la nécessité de respirer lui est pénible. Les puissances sont dans une paix et une tranquillité si profondes, qu'elle ne voudrait pas même admettre une seule pensée, bien qu'elle fût bonne ; et de fait, elle n'en admet aucune par voie de recherche et de discours. Elle n'a besoin alors, pour quoi que ce soit, ni de remuer la main, ni de s'élever, j'entends par la considération. Car Notre-Seigneur lui donne du fruit du pommier auquel sa bien-aimée le compare ; ce fruit est détaché de l'arbre, apprêté, et même mangé. C'est pourquoi elle dit que *son fruit est doux à son palais*. Car l'âme ne fait ici que savourer, sans aucun travail des puissances.

Quant à cette ombre de la Divinité, qu'elle est à juste titre appelée ombre ! Car ici-bas nous ne pouvons voir Dieu dans sa clarté, mais seulement dans une nuée, jusqu'à ce que le Soleil venant à resplendir envoie à l'âme, par le moyen de l'amour, une lumière qui lui fait connaître que Notre-Seigneur lui est tellement uni, qu'il lui est impossible d'exprimer cette union, attendu que les termes manquent pour cela. Pour moi, je sais que quiconque aura l'expérience de cette faveur, comprendra avec quelle vérité on peut donner ce sens à ces paroles que dit l'Épouse.

Il me semble, à moi, que le Saint-Esprit doit être médiateur entre l'âme et Dieu, et que c'est lui qui la meut par de si ardents désirs, que le Feu souverain qui est si près fait

qu'elle s'enflamme. O Seigneur, quelles sont les miséricordes dont vous usez envers l'âme au milieu de cet embrasement d'amour! Soyez béni et loué pendant toute la durée des siècles éternels, vous qui savez nous aimer si divinement! O mon Dieu et mon Créateur, est-il possible qu'il y ait quelqu'un qui ne vous aime pas? Pourquoi ne mérite-t-il pas de vous connaître; car ne voyons-nous pas comment cet arbre divin baisse ses branches afin que l'âme en cueille les fruits, en considérant ses grandeurs, et la multitude des miséricordes dont il a usé envers elle; et afin qu'elle soit témoin et qu'elle puisse jouir du fruit que Jésus-Christ Notre-Seigneur tira de sa passion, en arrosant cet arbre de son sang précieux avec un si adorable amour!

CHAPITRE VI

Sur ces paroles du Cantique des cantiques : « Introduxit me Rex in cellam vinariam : ordinavit in me charitatem : »
Le Roi m'a fait entrer dans le cellier où il met son vin : il a réglé en moi la charité. (Cap. II, v. 3.)

Au delà du baiser de paix, au delà de la faveur de s'être reposée à l'ombre de Dieu, il y a pour l'âme des faveurs plus grandes encore. — Jésus-Christ dans ses dons va infiniment au delà de nos demandes et de nos désirs. — Dès qu'une âme est toute à lui, il ne cesse plus de l'enrichir de ses grâces. — Comment en introduisant l'âme dans son cellier mystique, il l'enivre et la ravit hors d'elle-même. — Peinture, caractères, effets de ces ravissements. — Comment l'âme mérite au sein du ravissement. — Sa mystérieuse union avec Dieu; son amour et celui de Dieu un seul et même amour. — Quelquefois Jésus-Christ élève à cet état sublime des âmes engagées depuis peu de temps à son service.

L'âme disait naguère qu'elle savourait l'aliment des divines mamelles; c'était quand elle commençait à recevoir ces faveurs, et que l'Époux daignait la nourrir de la sorte. Maintenant qu'elle a grandi, ce divin Époux la fortifie et la dispose à recevoir de plus grandes faveurs. Au lieu de lait, il lui donne des fruits; il veut qu'elle comprenne combien elle est obligée à le servir et à souffrir pour lui. Mais il ne se contente pas de cela.

Chose admirable, et souverainement digne d'attention! Lorsque le Seigneur voit qu'une âme est toute sienne, qu'elle le sert sans autre intérêt que de le servir, sans

aucun retour sur elle-même, mais uniquement parce qu'il est son Dieu, et à cause de l'amour qu'il lui porte, alors il ne cesse jamais de se communiquer à elle de tant de manières et par tant de modes divers, qu'il n'appartient qu'à Celui qui est la Sagesse même d'agir ainsi.

Il semble, mes filles, que ce divin Époux n'avait plus rien à donner après le baiser de paix, et après avoir mis l'âme sous son ombre, ce qui est une faveur beaucoup plus élevée. Je n'en ai parlé que très imparfaitement, parce que je n'ai fait qu'indiquer le sujet; mais vous le trouverez traité avec beaucoup plus de clarté dans le livre dont je vous ai parlé, si tant est qu'il voie le jour ¹.

Est-il donc vrai qu'après ces faveurs nous ne puissions rien désirer au delà? O mon Dieu! que nos désirs sont impuissants et ne sont rien pour s'élever jusqu'à vos grandeurs! Et dans quelle profonde bassesse nous resterions ensevelis, si vous ne mesuriez que sur nos demandes la munificence de vos dons!

Voyons maintenant, mes filles, ce que l'Épouse dit ensuite : *Le Roi m'a fait entrer dans le cellier du vin.* Cette bienheureuse Épouse goûtant un si doux repos à l'ombre de son Bien-aimé, que peut-elle souhaiter de plus, si ce n'est de jouir toujours d'un si grand bonheur? A l'âme qui est en cet état il semble, il est vrai, qu'il n'y a plus rien à désirer; mais à notre divin Roi il reste encore beaucoup à donner : jamais il ne voudrait faire autre chose, s'il trouvait sur qui répandre ses largesses.

Comme je l'ai dit et voudrais souvent le redire, tant je souhaite, mes filles, que vous n'en perdiez pas le souvenir, Notre-Seigneur ne se contente pas de mesurer ses dons sur nos faibles désirs. J'en ai été moi-même témoin maintes

1. Le livre de sa Vie.

fois. Quelqu'un, par exemple, commence à demander à Notre-Seigneur qu'il lui donne des occasions de mériter et de souffrir quelque chose pour son amour : dans sa pensée il ne va pas au delà de ce qu'il croit pouvoir supporter. Mais Notre-Seigneur qui peut accroître ses forces, et qui veut le récompenser de ce peu qu'il s'est déterminé à endurer pour son amour, lui envoie tant de travaux, de persécutions et de maladies, que le pauvre homme ne sait que devenir. Cela m'est arrivé à moi-même, lorsque j'étais encore bien jeune ; et parfois je disais à Notre-Seigneur : O mon bon Maître, je ne vous en demandais pas tant. Mais il me donnait une telle force et une si grande patience, que je m'étonne maintenant comment je pouvais souffrir tous ces maux ; et je n'échangerais pas ces souffrances pour tous les trésors du monde.

L'Épouse dit : *Le Roi m'a fait entrer dans le cellier du vin.* Oh ! comme le cœur de l'Épouse se remplit et se dilate à ce nom de Roi tout-puissant et en voyant qu'il n'a personne au-dessus de lui, et que son règne n'aura point de fin ! Quand l'âme est en cet état, je vous assure qu'il lui manque bien peu pour avoir une certaine connaissance de la grandeur de ce divin Roi ; car de connaître tout ce qu'il est, c'est chose impossible en cette vie mortelle.

Elle dit : *Il m'a fait entrer dans le cellier où il met son vin, et il a réglé en moi la charité.* Ces paroles me font juger que la grandeur de cette grâce est éminente. Car de même que l'on peut donner plus ou moins à boire d'un vin, servir un bon vin et ensuite un autre meilleur, et que l'on peut plus ou moins enivrer une personne, de même en est-il de ces grâces du Seigneur : il donne à l'un peu de vin de dévotion, à l'autre il en donne davantage ; à un autre il en donne en telle quantité, qu'il commence à le tirer de lui-même, de sa sensualité, et de toutes les choses de la terre ;

à d'autres il donne une grande ferveur en son service; à d'autres il donne des transports d'amour; à d'autres, une si grande charité pour le prochain, que ce vin mystérieux qui les enivre les empêche de sentir les travaux qu'ils endurent pour leurs frères. Mais tout cela est exprimé par les paroles de l'Épouse que nous venons de rapporter; et en disant que *le Roi l'a introduite dans son cellier*, elle donne clairement à entendre qu'il veut qu'elle puisse encore plus s'y enrichir sans mesure.

Et en effet, dès que ce grand Roi honore une âme d'une telle faveur, il montre par là qu'il n'est aucun bien qu'il ne veuille lui donner, qu'il veut au contraire qu'elle boive et mange selon tout son désir, et qu'elle s'enivre bien, buvant de tous ces vins qui sont dans le cellier de Dieu, et qu'elle jouisse à la fois de toutes ces délices. Il veut qu'elle admire les divines merveilles de son amour, qu'elle ne craigne pas de perdre la vie ou de boire à un tel excès qu'il soit au-dessus de la faiblesse de sa nature, enfin, qu'elle se meure, s'il le faut, dans ce paradis de délices. Bienheureuse une telle mort qui fait vivre d'une telle vie! Et véritablement elle le fait ainsi; car l'âme comprend alors de si grandes merveilles et elle en demeure tellement ravié, qu'elle ne peut exprimer ce qui se passe en elle que par ces paroles : *Il a réglé en moi la charité.*

O paroles que ne devrait jamais oublier l'âme à qui Notre-Seigneur prodigue ces tendres témoignages de son amour! ô souveraine faveur, qu'on ne saurait jamais mériter, si le divin Maître ne donnait une grâce très particulière pour cela!

Il est bien vrai que, dans cet état, l'âme n'est pas éveillée même pour aimer. Mais O bienheureux sommeil, ô bienheureuse ivresse qui fait que l'Époux supplée par lui-même à ce que l'âme ne peut faire. Et voici comment : il établit

dans l'âme un ordre merveilleux qui fait que, pendant que les autres puissances sont mortes ou endormies, l'amour reste vivant; et que, sans entendre comment il opère, néanmoins, en vertu de cet ordre établi par le Seigneur, il opère d'une manière si merveilleuse, que l'âme parvient à être faite une seule et même chose avec le Seigneur même de l'amour, lequel est Dieu. Rien, en effet, n'empêche ni ne trouble cette union, ni les sens, ni l'entendement, ni la mémoire; la volonté seule a conscience d'elle-même.

En écrivant ceci, il me venait en pensée s'il y a quelque différence entre la volonté et l'amour, et il me paraît qu'il y en a; en quoi peut-être je me trompe ¹. Il me semble que l'amour est comme une flèche que lance la volonté; et si cette flèche part avec toute la force que possède la volonté, quand elle est libre de toutes les choses de la terre et uniquement occupée du service de Dieu, elle doit faire une très véritable blessure à Notre-Seigneur, de sorte qu'enfoncée en Dieu même, qui est amour, elle revient de là avec de très grands profits pour l'âme, comme je le dirai. Et la chose se passe réellement ainsi; je l'ai appris de quelques personnes que Notre-Seigneur a favorisées d'une si haute oraison, qu'il a daigné les élever à ce saint ravissement, suspendant toutes les puissances de leur âme. A l'extérieur, on voit bien qu'elles ne sont plus en elles-mêmes. Mais quand on les interroge ensuite sur ce qu'elles ont senti dans ce ravissement, il leur est absolument impossible de le dire. Elles n'ont point su, et elles n'ont pas pu comprendre comment l'amour opère alors.

Ce que ces personnes comprennent bien, ce sont les merveilleux avantages qu'elles retirent d'une si grande faveur: leur foi devient plus vive, leurs vertus plus fermes, et leur

1. Non, assurément, la sainte ne se trompe pas; il y a entre la volonté et l'amour une très réelle différence.

mépris du monde encore plus grand. Mais comment ces biens ont été communiqués à l'âme, mais la jouissance qu'elle éprouve dans ce ravissement, c'est ce que l'on n'entend d'aucune manière; l'unique chose que l'on peut comprendre, c'est la suavité que l'on sent quand le ravissement commence, elle est très grande : il est clair que c'est ce que l'Épouse veut dire par les paroles que nous venons de rapporter. La suavité de Dieu supplée à ce que l'âme ne peut quand elle est ainsi ravie, et c'est Lui qui, en réglant en elle la charité, la rend capable de recevoir durant ce temps de si étonnantes faveurs.

Mais ici se présente un doute : on se demande comment l'âme, étant tellement hors d'elle-même et abîmée en Dieu, qu'elle ne peut, ce semble, produire aucun acte par l'exercice de ses puissances, peut mériter. D'autre part, il semble qu'il n'est pas possible que Dieu lui accorde une si grande grâce pour qu'elle perde le temps, et que, durant cet intervalle, elle ne gagne rien; cela n'est pas croyable. O secrets divins! Ici, il n'y a qu'à humilier notre entendement et qu'à être bien convaincus que pour entendre les grandeurs de Dieu il ne peut rien. Ce que nous devons faire, c'est de nous rappeler la conduite de la très sainte Vierge, notre divine Mère. Douée d'une sagesse si accomplie, elle se contenta de demander à l'ange : *Comment cela se fera-t-il?* et dès qu'elle eut entendu de lui cette réponse : *Le Saint-Esprit descendra sur vous, et la vertu du Très-Haut vous couvrira de son ombre*, elle ne se mit point en peine de s'informer d'autre chose. Avec la grande foi et la sagesse qui étaient en elle, elle comprit aussitôt que ces deux choses intervenant, il n'y avait plus rien à savoir, ni aucun sujet de douter.

Hélas! ce n'est pas là la manière d'agir de certains savants que Dieu ne conduit pas par ce mode d'oraison, et

qui n'en ont pas même la première idée : ils veulent tellement tout soumettre à la raison, et tout mesurer à leur entendement, qu'on dirait en vérité qu'avec leur science ils prétendent comprendre les grandeurs infinies de Dieu. Oh! s'ils apprenaient à avoir un peu de l'humilité de la très sainte Vierge!

O ma Souveraine, que l'on peut bien apprendre de vous ce qui se passe entre Dieu et l'Épouse, d'après ce qu'elle dit dans les Cantiques! Ainsi, mes filles, vous pouvez voir dans l'office de Notre-Dame, que nous récitons toutes les semaines, combien il y a de paroles des Cantiques dans les antiennes et les leçons. Quant aux autres âmes, chacune d'elles pourra le comprendre selon le degré de lumière qu'il plaira à Notre-Seigneur de lui donner; car elle pourra connaître très clairement si elle a reçu quelque chose de ces faveurs dont parle l'Épouse quand elle dit : *Il a réglé en moi la charité.*

Dans cet état, les âmes ne savent point où elles ont été, ni comment dans une jouissance si élevée elles ont contenté le Seigneur, ni ce qu'elles sont devenues, puisqu'elles ne le remerciaient pas d'une telle faveur. O âme aimée de Dieu, ne t'attriste pas! Lorsque Notre-Seigneur t'élève à cette union, et lorsqu'il te fait entendre ces paroles d'amour qu'il adresse en tant d'endroits à l'Épouse dans le Cantique des cantiques, comme quand il lui dit : *Tu es toute belle, mon amie*, et beaucoup d'autres dans lesquelles il montre le contentement qu'il reçoit d'elle, il faut croire qu'il ne consentira pas à ce que tu le mécontentes en un pareil temps, mais qu'il te viendra en aide pour suppléer à ce que tu ne peux faire, afin qu'il reçoive ainsi de toi un plus grand contentement.

Le divin Maître voit cette âme éperdue et toute hors de soi pour l'aimer, il voit que la force même de l'amour lui

a enlevé le discours [de l'entendement, afin qu'elle puisse l'aimer d'un plus grand amour; pourrait-il souffrir de ne pas se donner à qui se donne tout à lui? Le divin Maître n'a pas coutume d'agir de la sorte.

Ici, selon moi, le divin Maître étend l'émail sur cet or qu'il a déjà préparé par ses dons et qu'il fait passer par le creuset pour voir de quelle qualité est l'amour que l'âme lui porte, et il travaille sur ce fond de mille manières que celui qui arrive à cet état pourra déclarer. Cette âme est l'or dont je parle. Durant ce travail du divin Maître, elle demeure sans faire aucun mouvement, et sans plus agir de sa part que ne ferait l'or matériel mis en œuvre, mais elle est entièrement soumise à tout ce que voudra faire d'elle le divin orfèvre, ou la divine Sagesse. Content de la voir en cet état, attendu qu'il y en a si peu qui l'aiment avec cette force, il enchâsse dans cet or quantité de pierres précieuses, et il l'émaille d'une grande variété d'ouvrages.

Or, que fait l'âme en ce temps? C'est là ce qui ne se peut bien entendre, et l'on n'en peut savoir que ce que l'Épouse nous en dit par ces paroles : *Il a réglé en moi la charité.* En effet, dans cet état, si elle aime, elle ne sait point comment elle aime, et elle ne comprend pas quel est l'objet qu'elle aime. Le très grand amour que lui porte le Roi qui l'a élevée à un état si haut, doit avoir uni à sa divine ardeur l'amour de cette âme de telle sorte que l'entendement ne mérite pas de le comprendre. Mais ces deux amours n'en font plus qu'un, et l'amour de l'âme étant si véritablement enfermé en celui de Dieu, et uni à celui de Dieu, comment l'entendement pourrait-il s'élever jusqu'à lui? Il le perd de vue pendant ce temps, qui ne dure jamais beaucoup, qui au contraire passe vite; et durant cette union, Dieu règle l'amour de l'âme de manière qu'elle sait bien contenter sa divine Majesté alors, et même depuis, sans que l'entende-

ment le comprenne, comme je l'ai dit. Mais il le comprend très bien plus tard, quand il voit cette âme émaillée et enrichie de pierres précieuses et de perles qui sont les vertus ; cette vue le jette dans l'étonnement et il peut dire : *Quelle est celle-ci qui est restée comme le soleil?*

O véritable Roi ! et que l'Épouse est bien fondée à vous donner ce nom ! Car en un moment vous pouvez donner les plus précieuses richesses, les enfermer dans une âme, et l'en faire jouir à jamais. Et comme l'amour laisse cette âme admirablement réglée !

Je puis produire de bonnes preuves de cette conduite de Dieu, parce que j'ai vu un certain nombre d'âmes qu'il a ainsi favorisées. Je me souviens en ce moment d'une d'elles à qui le divin Maître communiqua en trois jours de tels biens spirituels, qu'une pareille munificence ne me semblait pas d'abord possible : mais sachant comment déjà depuis quelques années il traite cette âme, et qu'elle s'est toujours avancée, je ne puis concevoir le moindre doute là-dessus. A une autre il accorda en trois mois ces mêmes biens spirituels. L'une et l'autre étaient de jeunes religieuses. J'en ai vu d'autres à qui Notre-Seigneur a accordé cette grâce après beaucoup de temps. Ce que je viens de dire de ces deux jeunes religieuses, je pourrais le dire encore de quelques autres de leur âge. Je constate ce fait, parce que j'ai dit dans cet écrit qu'il y a peu d'âmes qui reçoivent ces grâces de Notre-Seigneur sans avoir souffert auparavant de longues années de travaux, afin que l'on sache qu'il y en a quelques-unes d'exceptées. On ne doit point fixer de mesure à un souverain si grand, et si désireux de faire des grâces !

Voici un effet qui se manifeste presque toujours, lorsque le Seigneur accorde à une âme ces grâces : les vertus demeurent si fortes, et l'amour si embrasé, que cette âme

ne peut le cacher, et même sans le vouloir elle fait du bien aux autres. Et ainsi l'Épouse dit : *Il a réglé en moi la charité.* Un tel effet n'est produit que quand ce sont de véritables grâces de Dieu, et non des illusions, des mélancolies ou des tentatives que fait la nature. Au reste, les unes et les autres se découvrent avec le temps.

La charité demeure tellement ordonnée dans l'âme, que l'amour qu'elle avait pour le monde, non seulement s'évanouit, mais se change en dégoût et en horreur; et que l'amour qu'elle avait pour ses parents et ses proches se transforme de telle sorte, qu'elle les aime seulement pour Dieu. Quant à l'amour qu'elle porte au prochain et à ses ennemis, on ne le pourra croire, si l'on n'en voit les preuves. Enfin, son amour pour Dieu est très ardent; il est tellement excessif et sans mesure, que l'impression qu'il fait sur elle va quelquefois au delà de ce que peut supporter son faible naturel; et comme elle voit qu'elle commence à défaillir et qu'elle va mourir d'amour, elle dit : *Soutenez-moi avec des fleurs, fortifiez-moi avec des fruits, car je languis et me sens défaillir d'amour.*

CHAPITRE VII

Sur ces paroles du Cantique des cantiques : « Fulcite me floribus, stipate me malis, quia amore langueo » : *Soutenez-moi avec des fleurs, et entourez-moi de fruits, parce que je languis d'amour.* (Cap. II, v. 5.)

Par ces fleurs, les âmes blessées de l'amour de Jésus-Christ demandent de faire de grandes œuvres pour le service de Dieu et du prochain. — Soif de travaux, de croix, de persécutions. — Empire qu'elles exercent sur les cœurs. — Durée du parfum de leurs paroles et de leurs œuvres. — Ressemblance de leur vie à celle de Jésus-Christ en ce monde.

Oh ! quel langage divin que celui-là, pour le sujet que je traite ! Comment, sainte Épouse, la suavité vous tue, et vous demandez des fleurs ! Cette suavité, je le sais, est parfois si excessive et porte une telle atteinte à la vie de l'âme, qu'il semble qu'elle ne peut plus vivre. Quelles sont donc ces fleurs que vous demandez ? Ce n'est pas là le remède à votre mal, à moins que vous ne les demandiez pour achever de mourir ; car, à dire vrai, l'âme ne désire rien tant, lorsqu'elle est parvenue à cet état. Mais non, ce n'est pas là ce qu'entend l'Épouse ; car elle dit : *Soutenez-moi avec des fleurs.* Demander d'être soutenue, ce n'est pas, à mon avis, demander la mort, mais plutôt souhaiter la vie, afin de rendre quelque service à Celui à qui elle voit qu'elle est si redevable.

Ne pensez pas, mes filles, que ce soit une exagération de dire qu'elle tombe en défaillance et qu'elle se meurt; mais croyez que la chose se passe réellement de la sorte, comme je vous l'ai dit. Car l'amour opère quelquefois avec tant de puissance, et domine d'une manière si souveraine toutes les forces de cette faible nature, qu'il devrait briser les liens de l'âme. Je connais une personne qui, étant dans cette oraison, entendit une belle voix chanter. Elle est très convaincue que si ce chant se fût prolongé, son âme aurait quitté le corps, par l'excès du plaisir et de la suavité que Notre-Seigneur lui faisait goûter; mais le divin Maître fit taire la voix. Quant à la personne qui était dans cette extase, elle pouvait bien mourir, mais non pas prononcer une parole pour faire finir ce chant; car le mouvement extérieur était tellement anéanti en elle, que le moindre signe lui devenait impossible. Elle ne laissait pas de voir le danger où elle était; mais c'était comme une personne qui dans un profond sommeil rêve à un danger qui la menace, et qui, malgré tous ses efforts, ne peut ni s'y dérober ni proférer une parole.

Quand l'âme, sous cette action souveraine du divin amour, se sent défaillir, et se meurt, elle ne voudrait pas sortir de cet état, et la mort, loin de lui être pénible, serait pour elle le comble du bonheur; car mourir est ce qu'elle désire. Oh! quelle mort heureuse que d'expirer ainsi dans les bras de cet adorable Sauveur, dans l'extase même de son amour! Oui, parfois l'âme est si près de mourir, que, si Notre-Seigneur ne lui faisait connaître que son bon plaisir est qu'elle vive et qu'elle supporte cet état, sa faible nature ne pourrait y résister, si un tel bien durait longtemps. C'est pourquoi l'âme demande au divin Maître un autre bien pour sortir de celui où elle goûte de si souveraines délices; et ainsi elle dit : *Soutenez-moi avec des fleurs.*

Le parfum de ces fleurs est tout autre que celui des fleurs que nous sentons ici-bas, et leur nature est bien différente. Pour moi, j'entends que par ces fleurs l'Épouse demande de faire de grandes œuvres pour le service de Notre-Seigneur et du prochain. A ce prix, elle renonce avec bonheur à ces transports et à ces douceurs du divin amour, et elle demande ces fleurs, bien qu'elles tiennent plus de la vie active que de la vie contemplative, et qu'en cela elle semble perdre. Le divin Maître lui accorde donc sa demande.

Dans ce nouvel état, l'âme ne cesse jamais d'agir. Marthe et Marie vont en quelque sorte toujours ensemble; car l'intérieur opère dans l'extérieur, l'amour divin est l'âme des œuvres, et les œuvres venant d'une telle racine sont des fleurs admirables et d'une très suave odeur. C'est l'arbre même de l'amour de Dieu qui produit ces fleurs, ces saintes œuvres uniquement faites pour lui, sans aucun intérêt propre. Leur parfum s'étend au loin, au profit spirituel d'un très grand nombre d'âmes. C'est un parfum qui dure et ne passe pas rapidement, et qui se fait sentir avec une merveilleuse puissance.

Je veux m'expliquer davantage, afin de vous faire bien comprendre ce que je viens de dire. Voilà un prédicateur qui fait un sermon; il a sans doute l'intention d'être utile aux âmes, mais il n'est pas tellement détaché de tout intérêt humain, qu'il n'ait aussi quelque prétention de plaire aux auditeurs pour acquérir de l'honneur ou du crédit. Et que sera-ce, si l'on se présente au concours pour quelque canonicat? Ainsi en est-il d'autres choses qu'un grand nombre de personnes font pour l'utilité du prochain et avec une bonne intention; mais elles ont en même temps grand soin de ne rien perdre pour elles en travaillant pour le prochain, et de ne pas déplaire aux hommes. Ces personnes

sont-elles en butte à des persécutions, elles tiennent à avoir la faveur des rois, des grands, du peuple. Elles se conduisent avec la discrétion que le monde a en si haute estime. Plaise à Dieu que ce que les hommes appellent discrétion, le soit en effet ! Souvent, hélas ! ce n'est qu'un manteau qui couvre bien des imperfections.

De telles personnes, je veux le croire, rendent service à Dieu et sont très utiles au prochain. Mais, à mon avis, ce ne sont pas là les œuvres ni les fleurs que demande l'Épouse ; car, pour elle, elle ne regarde en tout que le seul honneur et la seule gloire de Dieu. Les âmes que le Seigneur élève à cet état, ne se souviennent pas plus d'elles-mêmes, ne songent pas plus à leurs pertes ou à leurs profits, que si elles n'existaient pas ; elles ne cherchent en tout qu'à servir et à contenter le Seigneur. Et comme elles connaissent l'amour que Dieu porte à ses serviteurs et à ses enfants, volontiers elles se privent de sa faveur et de leur satisfaction, pour les fortifier, les servir, et leur dire les vérités les plus propres à les faire avancer dans le chemin du salut. Elles font tout ce qui est en leur pouvoir pour obtenir ce résultat ; et, je le répète, elles ne songent nullement aux pertes qu'elles pourraient faire. Le profit spirituel du prochain, voilà ce qui est présent à leur pensée, et rien de plus. Pour contenter Dieu davantage, ces âmes s'oublient elles-mêmes en faveur de ceux qu'il aime tant, et pour les lui gagner, les attacher à jamais à son service, elles sont prêtes à donner mille fois leur vie, et souvent elles meurent en effet dans cette sainte entreprise ! Leurs paroles respirent ce grand amour de Dieu qui les embrase. Enivrées comme elles le sont de ce vin céleste, elles ne se souviennent pas des hommes, ou, si elles s'en souviennent, elles ne songent pas le moins du monde à les contenter. Voilà les âmes qui font un bien immense dans l'Église de Dieu !

Je me souviens maintenant de ce que j'ai souvent pensé de cette sainte Samaritaine dont nous parle l'Évangile. Quelle blessure le dard de l'amour du prochain devait lui avoir faite! et qu'elle avait bien compris dans son cœur les paroles du divin Maître, puisqu'elle le quitte pour procurer à ceux de son peuple le même gain et le même profit! Sa conduite jette une vive lumière sur le sujet que je traite ici. En récompense de cette grande charité, elle mérite d'être crue sur parole et d'être témoin du grand bien que Notre-Seigneur fait à ce peuple. Il me semble qu'une des plus grandes consolations qu'il puisse y avoir sur la terre pour ceux que consume la flamme du zèle, c'est de voir les âmes, grâce à leurs soins, s'avancer dans l'amour de Dieu. C'est alors, selon moi, qu'ils mangent le fruit souverainement délicieux de ces fleurs. Qu'heureux sont ceux à qui le Seigneur fait de si grandes grâces; et qu'ils sont étroitement obligés à le servir! Dans cette heureuse Samaritaine la fidélité fut égale à la grandeur de la grâce reçue. Voyez-la saisie de cette divine ivresse de l'amour du prochain, allant par les rues, les places publiques, annonçant le Sauveur, jetant des cris. Ce qui me frappe et me ravit c'est de voir comment on ajouta foi à ses paroles; car ce n'était qu'une femme, et encore de condition bien modeste, puisqu'elle allait chercher de l'eau! Mais que son humilité était grande! Car lorsque Notre-Seigneur lui dit ses fautes, loin de s'en offenser comme on fait aujourd'hui dans le monde où les vérités sont si dures à entendre, elle lui répondit seulement qu'il devait être un prophète. Enfin on crut à son témoignage, et, sur sa parole, les habitants en grand nombre sortirent de la ville pour aller voir le Sauveur. C'est ainsi que, dans l'Église de Dieu, ces hommes que consume la flamme du zèle exercent une sorte de souveraineté sur les cœurs, allumant ou augmentant

en eux le feu de l'amour divin. Mais dans ces hommes plusieurs années de prières, d'entretien avec Notre-Seigneur, ont précédé ce ministère apostolique. Là, dans cette vie d'union avec le divin Maître, comblés de ses faveurs et inondés de ses délices, ils ont senti s'allumer en eux une soif nouvelle, celle des travaux et des croix, et, aux dépens de ces délices, ils s'élancent de la solitude dans ce qu'il y a de plus crucifiant dans le ministère apostolique. Je dis que ces fleurs et ces œuvres que produit et que fait germer cet arbre d'un si brûlant amour, répandent un parfum qui dure beaucoup plus longtemps ; je dis qu'une seule de ces âmes ainsi blessées de l'amour divin fait, par ses paroles, et par ses œuvres, incomparablement plus de bien dans l'Église, qu'un grand nombre d'autres qui énervent et infectent leurs paroles et leurs œuvres par la poussière de la sensualité humaine et par le mélange de quelque intérêt propre.

C'est de pareilles œuvres que procède la force pour supporter les persécutions ; l'Épouse les demande quand elle dit : *Fortifiez-moi avec des fruits*. C'est comme si elle disait : *Donnez-moi, Seigneur, des travaux et des persécutions*. Elle en a un véritable désir, et elle en tire de précieux avantages. Comme elle ne regarde plus son propre contentement, mais uniquement celui de Dieu, elle met son bonheur à imiter en quelque chose la vie si pleine de travaux et de souffrances que mena le Sauveur en ce monde. Par l'arbre qui porte les fruits demandés par l'Épouse, j'entends la croix de Jésus-Christ, car l'Époux dit dans un autre endroit des Cantiques : *C'est sous cet arbre que je vous ai ressuscité*.

Or, lorsqu'une âme élevée à cet état est environnée de croix et de travaux, elle a besoin de quelque grand remède. Les délices qu'elle goûte dans la contemplation n'étant pas

si ordinaires, elle en trouve de grandes à souffrir. Mais la souffrance ne la consume pas, et n'épuise point ses forces, comme le doit faire la suspension des puissances dans la contemplation lorsqu'elle est très ordinaire. Une autre raison pour elle de faire cette demande, c'est qu'elle ne doit pas être toujours à jouir, sans rendre quelque service à Dieu et sans endurer pour lui quelque souffrance. Pour moi, j'en ai fait la remarque en quelques personnes; malheureusement, à cause de nos péchés ces personnes ne sont pas nombreuses. Plus elles sont avancées dans cette oraison et comblées des caresses de Notre-Seigneur, plus elles se dévouent à consoler le prochain et à le mettre en voie du ciel : leur zèle pour le salut des âmes est quelque chose d'extraordinaire; pour en tirer une seule du péché mortel, elles donneraient mille vies, comme je l'ai dit au commencement.

Mais qui fera croire cette vérité à ceux que Notre-Seigneur commence à favoriser de cette oraison qui leur fait goûter de si grandes délices? Ne leur semblera-t-il pas plutôt que ces âmes qui s'immolent au salut du prochain font peu de progrès spirituels et que se tenir dans leur coin en jouissant de ces délices est ce qu'il y a de plus avantageux? C'est, à mon avis, une providence du Seigneur que ces personnes ne comprennent pas l'état élevé de ces âmes apostoliques, parce que dans la ferveur des commencements elles voudraient d'un bond s'élaner jusqu'à cette hauteur. Or, cela ne leur convient pas, parce qu'elles n'ont pas encore les forces suffisantes, et qu'elles ont besoin de se sustenter plus longtemps encore de ce lait dont j'ai parlé au commencement. Ainsi, qu'elles se tiennent auprès de ces divines mamelles, et le divin Maître saura bien, quand elles auront acquis des forces, les employer à quelque chose de plus grand. Que si elles le tentaient auparavant, elles

ne feraient point aux autres le bien qu'elles pensent, et elles se nuiraient à elles-mêmes. Mais comme dans le livre dont j'ai fait mention vous trouverez dans le plus grand détail comment se doit conduire une âme désireuse d'être utile aux autres, et combien il y aurait de péril pour elle à sortir de la retraite avant le temps, je ne le répéterai point ici et je ne m'étendrai pas davantage sur ce sujet.

Mon unique intention, quand j'ai commencé cet écrit, a été de vous faire connaître quelle source de consolations spirituelles vous pourrez trouver dans quelques paroles du livre des Cantiques, et de vous engager à méditer profondément les grands mystères que renferment ces paroles, bien qu'elles vous semblent obscures. M'étendre davantage serait témérité de ma part; et plaise à Dieu qu'il n'y en ait point eu à écrire ce que j'ai écrit, bien que je ne l'aie fait que parce que l'on me l'a commandé! Plaise au divin Maître de tirer sa gloire de tout! S'il y a quelque chose de bon dans cet écrit, vous croirez bien que cela ne vient pas de moi; car les sœurs avec qui je me trouve ont vu le peu de temps que j'ai eu pour ce travail, à cause de mes grandes occupations. Je supplie Notre-Seigneur de me faire comprendre par expérience les paroles de ces Cantiques. Que celle d'entre vous qui croira posséder quelques-unes des grâces qu'elles expriment, en loue le Seigneur et le prie d'exaucer le vœu que je viens de former, afin que le profit ne soit pas pour elle toute seule. Plaise au divin Maître de nous tenir de sa main, et qu'il nous enseigne toujours à accomplir sa sainte volonté! Ainsi soit-il.

FIN

DU FRAGMENT DU LIVRE SUR LE CANTIQUE DES CANTIQUES

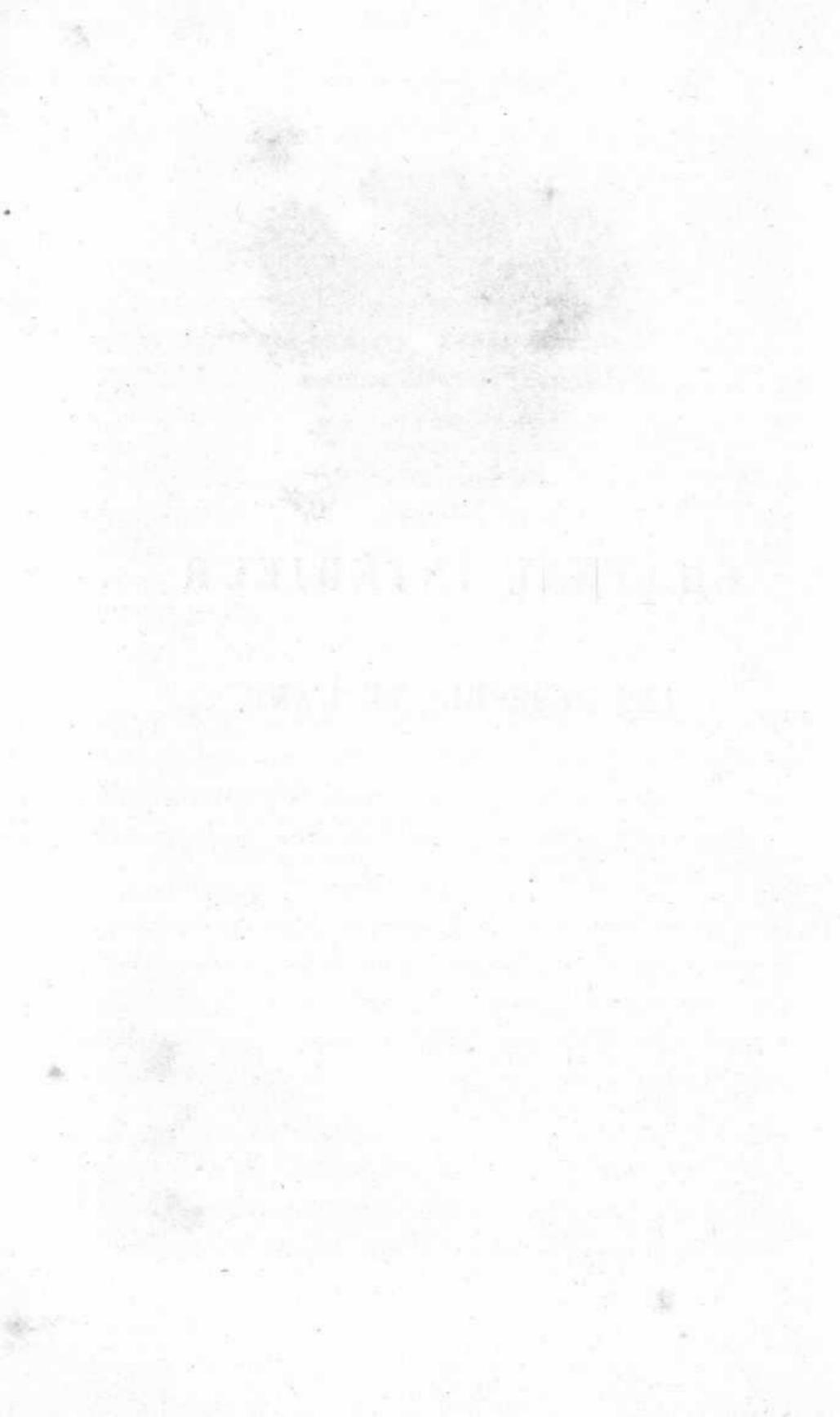
The first part of the report is devoted to a general
 description of the country, its position, and its
 resources. It is then divided into three parts, the
 first of which is devoted to a description of the
 country, the second to a description of the
 population, and the third to a description of the
 government. The first part is the most important,
 as it contains the most valuable information
 regarding the country, its position, and its
 resources. The second part is also very
 important, as it contains the most valuable
 information regarding the population, its
 numbers, and its habits. The third part is
 also very important, as it contains the most
 valuable information regarding the government,
 its constitution, and its laws. The report is
 written in a clear and concise style, and is
 well adapted for use as a text-book in
 schools and colleges. It is also well adapted
 for use as a reference work for those who
 are interested in the country, its
 population, and its government.

The report is written in a clear and concise style, and is well adapted for use as a text-book in schools and colleges. It is also well adapted for use as a reference work for those who are interested in the country, its population, and its government.

LE
CHATEAU INTÉRIEUR

OU

LES DEMEURES DE L'ÂME



AVANT-PROPOS

Rarement mes supérieurs m'ont donné un ordre qui m'ait paru aussi difficile à exécuter que celui d'écrire maintenant sur l'oraison. D'abord, parce qu'il ne me semble pas que Notre-Seigneur m'anime de son esprit pour un tel travail, ni qu'il me donne le désir de l'entreprendre ; ensuite, parce que, depuis trois mois, ma tête est si faible, et j'y sens un tel bruit, qu'à peine puis-je écrire pour les affaires indispensables. Néanmoins, comme je sais que la force de l'obéissance a coutume d'aplanir les choses qui paraissent impossibles, je me mets de grand cœur à l'œuvre, malgré toute la peine qu'en éprouve la nature ; car Dieu ne m'a pas donné assez de vertu pour me voir sans cesse en lutte avec la maladie, et avec des occupations de tout genre, sans le ressentir vivement. Que Celui donc qui a bien voulu faire pour moi des choses plus difficiles, daigne lui-même en ce moment guider ma plume ; c'est uniquement en sa miséricorde que je me confie.

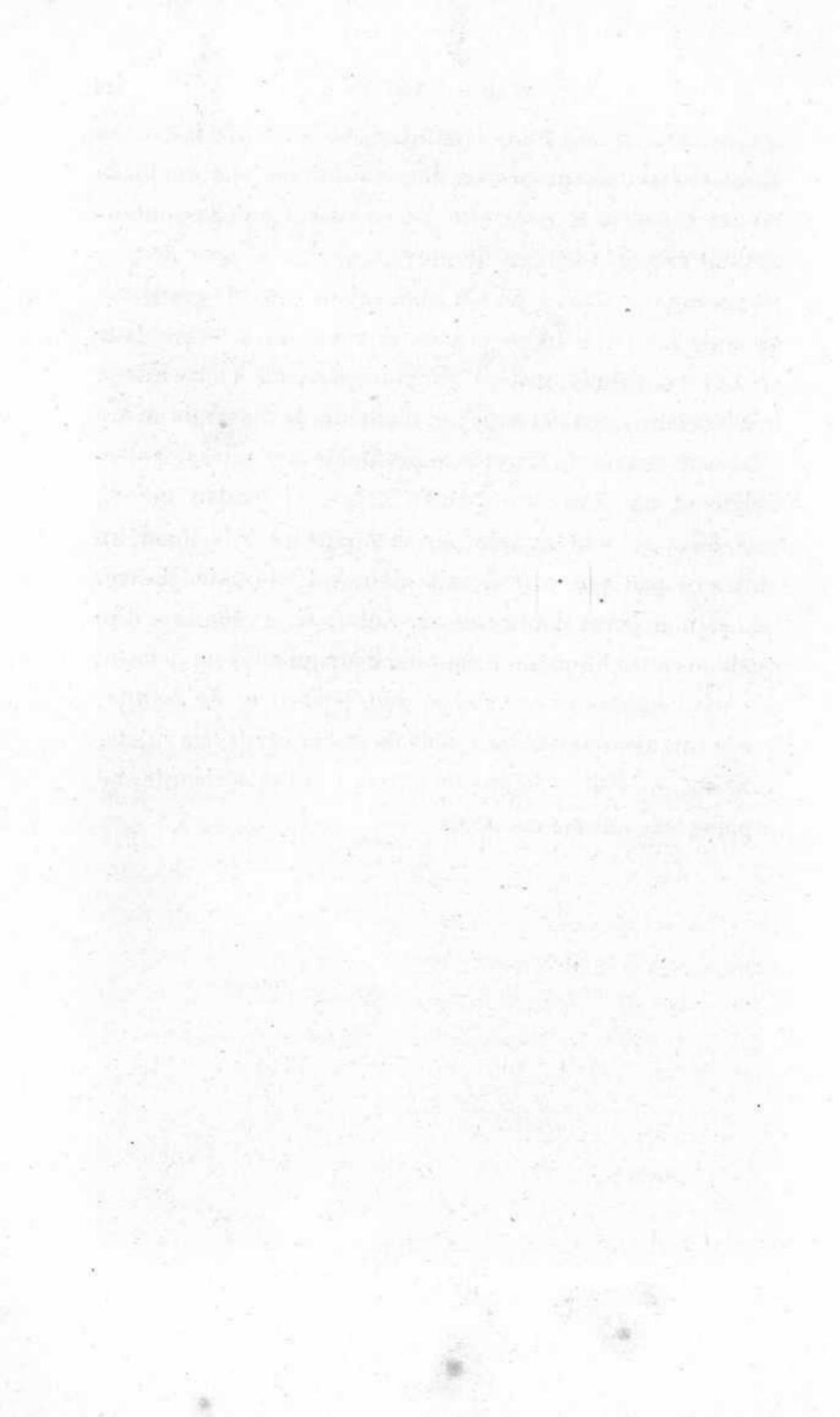
Je n'ajouterai guère, je crois, à ce que j'ai déjà écrit, par obéissance, sur cette matière ; et je crains, à vrai dire, de répéter presque les mêmes choses. Je suis, au pied de la

lettre, comme ces oiseaux à qui l'on apprend à parler : ne sachant que ce qu'on leur enseigne, ou ce qu'ils entendent, ils le répètent continuellement. Si Notre-Seigneur veut que je dise quelque chose de nouveau, il daignera me l'inspirer : sinon, il me fera souvenir de ce que j'ai écrit autrefois, ce qui ne serait pas une petite faveur ; car, vu l'infidélité de ma mémoire, je m'estimerais heureuse de retrouver certaines choses qui, assurait-on, étaient bien dites, surtout dans le cas où les copies en seraient perdues. Mais quand le divin Maître ne m'accorderait pas même cette grâce, et quand mon travail ne devrait être d'aucune utilité pour personne, j'en retirerai du moins le profit de m'être fatiguée et d'avoir augmenté mon mal de tête pour satisfaire à l'obéissance.

Je commence donc aujourd'hui, fête de la très sainte Trinité, l'an de Notre-Seigneur 1577, à Tolède, dans ce monastère de Saint-Joseph du Carmel, où j'habite présentement. Je me sou mets, pour tout ce que je dirai, au jugement de ceux qui m'ont commandé d'écrire, et qui sont des gens très doctes. Si j'avance quelque chose qui ne soit point conforme à ce qu'enseigne l'Église, ce sera, qu'on veuille bien le croire, par ignorance, et non par malice ; car je puis assurer que je lui ai toujours été entièrement soumise, que je le suis encore, et qu'avec la grâce de mon Dieu je le serai toujours. Bénédiction, louange et gloire à ce Dieu de bonté, dans les siècles des siècles ! Ainsi soit-il.

Ceux qui m'ont ordonné de prendre la plume, m'ont dit

que les religieuses de ces monastères de Notre-Dame du Mont-Carmel ayant besoin d'être éclairées sur quelques points concernant l'oraison, ils croyaient qu'elles entendraient mieux le langage d'une femme ; qu'à cause de leur affection pour moi, elles en retireraient plus de profit ; et qu'ainsi mon travail, si je puis le conduire à terme, leur serait certainement utile. C'est pourquoi c'est à elles que je m'adresserai dans cet écrit ; et d'ailleurs je n'oserais m'arrêter à la pensée qu'il pût être profitable à d'autres. Notre-Seigneur me fera une grande grâce, si quelqu'une de mes filles se sent excitée par mes paroles à le louer un tant soit peu plus ; et il sait bien, cet adorable Maître, que je n'ai point d'autre désir. Enfin, si je réussis à dire quelque chose de juste, il est bien clair qu'elles ne devront pas me l'attribuer ; car j'ai si peu d'esprit et de facilité, que je suis absolument incapable de parler sur de tels sujets, à moins que Notre-Seigneur, par sa pure miséricorde, ne supplée à ce qui me manque.



LE
CHATEAU INTÉRIEUR
OU
LES DEMEURES DE L'ÂME

PREMIÈRES DEMEURES

CHAPITRE PREMIER

Idée fondamentale de cet écrit : l'âme considérée comme un château fait d'un seul diamant ou d'un cristal très pur, dans lequel il y a diverses demeures, et au centre duquel se trouve la demeure principale, où Dieu habite. — Excellence et beauté de l'âme. — Combien il est utile de connaître les grandes faveurs que Dieu accorde dès cet exil. — L'oraison est la porte de ce château spirituel.

Tandis que j'étais aujourd'hui à supplier Notre-Seigneur de parler à ma place, parce que je ne savais ni que dire, ni par où commencer le travail que l'obéissance m'impose, voici ce qui s'est présenté à mon esprit, et qui servira comme de fondement à tout ce que je vais dire.

J'ai considéré notre âme comme un château, fait d'un seul diamant ou d'un cristal très pur, dans lequel il y a, de même que dans le ciel, diverses demeures. Et en effet, mes sœurs, l'âme du juste, si l'on y veut bien réfléchir, n'est point autre chose qu'un paradis, où Dieu, comme il

le dit lui-même, prend ses délices. S'il en est ainsi, que dire, et quelle idée doit-on se former de la demeure où un Monarque si puissant, si sage, si pur, si magnifique, se plaît à habiter! Pour moi, je ne trouve rien à quoi l'on puisse comparer la ravissante beauté et la capacité prodigieuse d'une âme. Non, quelque vive que soit la pénétration de nos esprits, ils ne peuvent parvenir à s'en former une idée parfaite. Et faut-il s'en étonner, lorsque ce grand Dieu, que nos entendements sont si loin de comprendre, déclare lui-même qu'il nous a créés à son image et à sa ressemblance?

Cette vérité étant hors de doute, ce serait se fatiguer à pure perte que de vouloir saisir d'une vue complète la beauté de ce château. Ouvrage du Créateur, sans doute une distance infinie le sépare de lui; mais il suffit que l'âme, ainsi que Dieu l'affirme, soit faite à son image, pour que son excellence et sa beauté échappent à toutes nos conceptions. Aussi, quelle pitié et quelle honte que des créatures qui portent en elles-mêmes le sceau de la ressemblance divine, ignorent, par leur faute, et leur nature, et leur origine! Dites-moi, mes filles, si l'on demandait à quelqu'un quel est son père, quelle est sa mère, quel est le pays où il a vu le jour, et qu'il ne sût que répondre, qu'éprouverait-on à la vue d'une pareille ignorance? Eh bien, il existé une stupidité plus dégradante encore : c'est celle de ces enfants de Dieu qui, ne se mettant nullement en peine de connaître la noblesse de leur origine et la dignité de leur être, n'ont de pensées et de soins que pour ce misérable corps. Ils savent en général qu'ils ont une âme, parce qu'ils l'ont ouï dire, et que la foi l'enseigne : mais l'inestimable prix de cette âme, mais les biens dont elle peut être enrichie, mais l'Hôte divin qui y fait son séjour, c'est ce dont ils s'occupent rarement. Voilà pourquoi, au lieu de travailler par

toutes sortes de soins à conserver la beauté de cette âme, ils n'ont pour elle qu'indifférence et oubli. Pensées, regards, tout chez eux se porte et se concentre sur la grossière enchâssure de ce diamant divin, ou sur l'enceinte de ce château, je veux dire sur ces corps de boue.

Ce château, ai-je dit, renferme plusieurs demeures : les unes sont en haut, les autres en bas, d'autres sur les côtés; enfin, au centre, au milieu de toutes, se trouve la principale, où se passent les choses les plus secrètes entre Dieu et l'âme. Il faut, mes filles, que vous preniez bien garde à cette comparaison; peut-être plaira-t-il à Dieu qu'elle me serve à vous faire connaître, jusqu'à un certain point, la nature et la diversité des grâces dont il se plaît à enrichir les âmes. Je n'en pourrai parler que d'une manière incomplète, et selon la lumière qu'il voudra bien m'accorder; car ces faveurs sont en si grand nombre, qu'il n'y a personne qui les puisse connaître toutes, et moi encore moins qu'un autre, étant aussi misérable que je le suis. Ce sera pour vous une grande consolation, si Notre-Seigneur vous accorde quelques-unes de ces grâces élevées, de savoir à l'avance qu'il peut le faire; et s'il vous les refuse, du moins le tableau des faveurs dont il est si prodigue envers d'autres, vous portera à louer et à bénir son infinie bonté. De même que, loin de nous nuire, la considération du ciel et des joies des bienheureux nous transporte au contraire d'allégresse, et nous excite à mériter le bonheur dont ils jouissent; de même, loin de courir aucun danger, notre âme ne pourra retirer qu'un très précieux avantage de savoir que ce grand Dieu peut se communiquer dans cet exil à des vers de terre aussi misérables que nous, et que, dans son ineffable bonté et ses miséricordes sans limites, il va même jusqu'à les aimer!

Quant à moi, je tiens pour certain que celui qui ne

saurait entendre sans déplaisir que Dieu peut, dans cet exil, accorder une telle faveur, est à la fois bien dépourvu d'humilité et d'amour envers le prochain. Car si ces deux vertus sont en nous, comment ne pas nous réjouir de ce que Dieu accorde ces insignes faveurs à un de nos frères, surtout quand cela n'enchaîne en rien sa libéralité à notre égard? et comment ne pas voir avec joie que Notre-Seigneur fait éclater en qui il lui plaît les magnificences de sa grâce? Souvent il n'a d'autre dessein que de les montrer au grand jour : nous en avons pour preuve la guérison de l'aveugle-né, et la réponse du divin Maître à ses apôtres, qui lui demandaient si c'était pour ses péchés ou ceux de ses parents que cet homme était privé de la vue. Ainsi, s'il verse ses trésors en certaines âmes, ce n'est pas qu'elles soient plus saintes que d'autres à qui il les refuse; mais il agit de la sorte afin que l'on connaisse sa grandeur, et afin que les mortels le louent dans ses créatures.

L'on dira peut-être que ce sont là des choses qui paraissent impossibles, et qu'il vaudrait mieux n'en rien dire, pour ne point scandaliser les faibles. Que ceux-ci n'y croient pas, c'est un mal sans doute; mais ce serait un bien plus grand mal de ne pas faire connaître ces éminentes faveurs aux âmes à qui Dieu les accorde. Car cette connaissance les remplira de joie; elles se sentiront excitées à aimer de plus en plus un Dieu qui, par ces riches effusions de sa grâce, se plaît à manifester son pouvoir et sa majesté d'une manière si souveraine. J'en puis parler ici avec une liberté d'autant plus grande, qu'il n'y a, j'en suis sûr, aucun danger de scandale pour les personnes auxquelles je m'adresse : elles savent et croient que Dieu donne à ses créatures des marques bien plus éclatantes encore de son amour. Quant à moi, je sais que quiconque ne croit pas cette vérité, n'en fera jamais l'heureuse expérience; car Dieu aime beaucoup

qu'on ne mette point de limite à ses œuvres. Ainsi, mes sœurs, que cela ne vous arrive jamais ; je m'adresse surtout à celles d'entre vous que le Seigneur ne conduirait pas par ces voies élevées.

Revenons à notre charmant et délicieux château, et voyons comment nous y pouvons entrer. Mais, me dirait-on peut-être, c'est rêver que de tenir un pareil langage : quoi ! l'âme c'est le château même, et vous voulez qu'elle y entre ! autant vaudrait dire à quelqu'un d'entrer dans un appartement où il est déjà ! Mais il faut que vous sachiez qu'il y a des manières fort différentes d'habiter ce château. Il y a un grand nombre d'âmes qui n'habitent que dans l'enceinte extérieure, là où sont les gardes qui veillent à sa défense ; elles ne se mettent nullement en peine de pénétrer dans l'intérieur ; elles ne connaissent ni ce qu'il y a dans un si riche palais, ni qui y demeure, ni même combien il renferme d'appartements. Vous aurez sans doute lu, dans certains livres sur l'oraison, que l'on conseille à l'âme de rentrer en elle-même ; eh bien ! c'est là ce que j'entends quand je parle de son entrée dans le château.

Un très savant homme me disait naguère que les âmes qui ne s'exercent point à l'oraison ressemblent à un corps frappé de paralysie ou perclus, lequel a des pieds et des mains sans pouvoir s'en servir. En effet, il se rencontre des âmes si malades et si habituées à vivre dans les choses extérieures, qu'elles éprouvent une grande difficulté et comme une sorte d'impuissance à rentrer en elles-mêmes. Par la longue habitude de vivre avec les reptiles et les bêtes qui sont autour du château, elles ont, pour ainsi dire, pris leur nature. Quoique par leur origine elles soient si nobles, et capables de converser avec Dieu même, la dissipation qui les emporte les empêche de s'élever jusqu'à lui. Or, si ces âmes ne s'efforcent pas de comprendre leur misère

et d'y apporter remède, elles subiront infailliblement, pour n'avoir pas voulu tourner les yeux vers leur intérieur, le même châtement que la femme de Loth pour avoir eu la curiosité de regarder derrière elle.

Autant que je puis le comprendre, la porte par où l'on entre dans ce château, est l'oraison et la considération. Je ne distingue pas ici l'oraison vocale de l'oraison mentale ; car l'une et l'autre, pour mériter ce nom, doivent être accompagnées de considération. Quand je vois une personne qui, en priant, ne considère ni à qui elle parle, ni ce qu'elle demande, ni la distance qui la sépare de Celui à qui elle s'adresse, je ne saurais convenir que cette personne prie, quoiqu'elle remue beaucoup les lèvres. Quelquefois néanmoins, sans occuper son esprit de la considération que je viens d'indiquer, on pourra faire une véritable oraison : cela viendra de l'heureuse habitude qu'on aura prise de bien prier. Mais si quelqu'un avait la coutume de parler au Dieu de majesté comme il parlerait à son esclave, disant, sans y prendre garde, tout ce qui lui vient à la pensée, ou qu'il sait par cœur, je déclare que je ne regarde point cela comme une oraison ; et plaise au Seigneur qu'aucun chrétien ne prie jamais de la sorte ! Quant à vous, mes sœurs, j'espère de la bonté de Dieu que cela ne vous arrivera point, habituées comme vous l'êtes à vous occuper de choses intérieures, ce qui est d'un grand secours pour ne pas tomber dans une pareille stupidité.

Je ne veux pas m'occuper en ce moment de ces âmes frappées de paralysie. Hélas ! si le Seigneur lui-même ne vient leur commander de se lever, comme à ce paralytique qui avait passé trente ans sur le bord de la piscine, elles sont bien à plaindre, et elles courent un grand danger. Je parle des âmes qui entrent enfin dans le château. Quoique bien engagées encore dans le monde, ces âmes ont de bons

désirs ; de loin en loin elles se recommandent instamment à Notre-Seigneur ; elles réfléchissent sur elles-mêmes, à la vérité un peu à la hâte et comme à la volée ; chaque mois, elles ont certains jours où elles prient d'une manière plus particulière, mais sans pouvoir dégager leur esprit de la pensée de mille affaires qui habituellement les préoccupent et les absorbent. Hélas ! elles sont encore si attachées à ce monde, que, par une pente trop naturelle, leur cœur s'en va là où est leur trésor. Cependant elles s'arrachent de temps en temps avec courage au tumulte du siècle, pour être à elles-mêmes ; et certes c'est une grande chose pour ces âmes que de se connaître, et de voir que, pour arriver à la porte du mystique château, elles ne suivaient pas la bonne route. Enfin elles entrent dans les premières demeures d'en bas, mais il y entre avec elles tant de reptiles¹, qu'ils les empêchent de voir la beauté de cet édifice, et d'y goûter les douceurs du repos. C'est toujours beaucoup d'avoir franchi le seuil, et de se trouver dans l'intérieur du château.

Ce langage, mes sœurs, pourra vous paraître hors de propos, parce que, par la bonté du Seigneur, vous n'êtes pas du nombre de ces personnes. Mais il faut que vous ayez la patience de m'écouter ; je ne saurais vous donner à entendre, comme je les comprends, certains points de la vie intérieure, si je ne vous parle à ma manière, et encore plaise au Seigneur que je réussisse à dire quelque chose de juste ! Ce que je voudrais vous expliquer est bien difficile à saisir, à moins qu'on n'en ait fait l'expérience ; et si vous

1. Par ces reptiles et les différentes bêtes venimeuses dont il va être question, la sainte entend, comme elle l'explique clairement dans la suite, les passions de l'âme, ses inclinations vicieuses, ses attaches, ses imperfections, ses défauts, les souvenirs du monde et les séduisantes peintures que l'imagination lui fait de ses plaisirs ; la préoccupation des affaires temporelles, le soin des biens de la fortune, et le désir de s'élever.

l'avez faite, vous comprendrez facilement que je ne puis me dispenser de toucher, en passant, certaines vérités qui, je l'espère de la miséricorde de mon Dieu, ne vous regarderont jamais.

CHAPITRE II

Ce que l'âme, si belle par la grâce, devient par le péché mortel ; lumière que Dieu donne à la sainte sur ce sujet ; le péché mortel, l'unique mal à craindre au monde. — Comment il faut se figurer le château intérieur et ses différentes demeures. — De la connaissance de soi-même ; manière de l'acquérir ; l'humilité, fondement nécessaire de l'édifice spirituel. — Combats à soutenir dans les premières demeures, et comment il faut déjouer toutes les ruses du démon.

Mais avant d'aller plus loin, considérez, je vous prie, quel spectacle doit offrir ce château si resplendissant, cette perle orientale, cet arbre de vie planté au milieu des eaux mêmes de la vie qui est Dieu, cette âme enfin si belle par les traits de la ressemblance divine, quand, de cette hauteur, elle tombe dans un péché mortel. Non, il n'est point de ténèbres qui approchent de ses ténèbres ; imaginez ce qu'il y a de plus obscur et de plus noir, cette âme va de beaucoup au delà. D'où vient un tel changement ? Il me suffit d'en signaler une seule cause : c'est que ce même Soleil qui lui communiquait tant de splendeur et de beauté, demeure éclipsé pour elle ; et quoiqu'il soit encore dans le centre de cette âme, elle ne puise pas plus de vie en lui que s'il était absent, elle pourtant, qui, de sa nature, était aussi capable de jouir de Dieu que le cristal de recevoir les rayons de l'astre du jour. Dans cet état de péché mortel, rien ne lui profite ; et tant qu'elle y persévère, toutes ses bonnes œuvres ne sont d'aucun mérite pour le salut, parce

qu'elles ne procèdent plus de ce principe qui fait que notre vertu est vertu, c'est-à-dire de Dieu. En se séparant de lui, l'âme ne peut être agréable à ses yeux. D'ailleurs, son dessein, quand elle commet un péché mortel, n'est pas de contenter Dieu, mais de faire plaisir au démon. Or, comme celui-ci n'est que ténèbres, la pauvre âme ne fait plus avec lui qu'une même nuit ténébreuse.

Je connais une personne ¹ à qui Notre-Seigneur daigna faire voir l'état d'une âme qui est en péché mortel. Elle assure que si l'on savait ce que c'est, nul ne pourrait se résoudre à tomber dans ce malheur, dût-il, pour en éviter les occasions, s'exposer aux plus grandes peines qu'on puisse imaginer. Cette vision alluma dans le cœur de cette personne un désir extrême que tout le monde comprit une si importante vérité. Puisse, mes filles, le même zèle brûler vos âmes, et vous porter à adresser à Dieu les plus ferventes prières pour ceux qui sont dans un si lamentable état ! Les infortunés ! ils ne sont, eux et leurs œuvres, qu'obscurité et ténèbres. Quel contraste avec l'âme en état de grâce ! Cette âme ressemble à une source très claire qui communique aux ruisseaux formés d'elle toute sa limpidité ; ses œuvres procèdent de la fontaine de vie, et voilà pourquoi elles sont si agréables aux yeux de Dieu et des hommes ; plantée comme un arbre au milieu de cette fontaine, c'est de ses eaux, et non d'ailleurs, qu'elle tire une fraîcheur toujours nouvelle, et la sève qui lui fait produire de si beaux fruits. Tout au contraire, l'âme qui, par sa faute, s'éloigne de cette source si pure, et qui se transplante dans une autre dont les eaux sont horriblement noires et infectes, ne produit rien qui ne participe de la corruption de cette

1. La sainte parle ici d'elle-même : elle raconte au livre de sa *Vie*, c. XL, les deux visions où Notre-Seigneur lui montra ce qu'est une âme en état de péché mortel.

source maudite, et qui n'en porte l'empreinte et la souillure.

Il faut remarquer ici que Dieu étant cette fontaine de vie et ce resplendissant soleil qui demeure au centre de l'âme, rien n'est capable de ternir sa beauté ni d'obscurcir l'éclat de sa lumière. Mais l'âme ne laisse pas d'être toute ténébreuse par le péché ; car le péché arrête et intercepte tout rayon du Soleil de justice, de même qu'un voile très noir placé sur un cristal exposé au soleil l'empêche de recevoir et de réfléchir la lumière de cet astre.

O âmes rachetées par le sang de Jésus-Christ, comprenez ce que vous êtes devenues par le péché, et ayez pitié de vous-mêmes ! A la vue d'une si profonde misère, pourriez-vous ne pas faire tous vos efforts pour arracher ce voile horrible collé sur vous ? Songez que si la mort vous surprend dans cet état, il ne vous sera plus donné de voir la lumière du Soleil de vie. O Jésus ! quel spectacle que de voir une âme séparée de cette lumière ! Que sont devenues les demeures auparavant si belles du château ? Quel trouble s'est emparé des sens qui font là leur séjour ! Quant aux puissances de l'âme qui étaient préposées à l'administration et au gouvernement de ce château intérieur, qui pourrait peindre leur aveuglement et leur désordre ? Enfin, le sol où l'arbre est planté étant le démon même, quels fruits cet arbre peut-il produire ? Un homme de Dieu me disait un jour que quelque chose que fit celui qui est en péché mortel, il ne s'en étonnait pas, mais bien de ce qu'il n'en faisait pas davantage. Daigne le Seigneur, par sa miséricorde, nous délivrer d'un si grand mal ! Il n'est rien dans cette vie qui mérite ce nom, si ce n'est le péché, puisqu'il traîne à sa suite des maux dont l'éternité ne doit point voir la fin. C'est là, mes filles, la seule chose que nous devons craindre, et dont nous devons demander à Dieu, dans nos oraisons, de nous préserver. Car si le Seigneur ne garde

la cité, c'est en vain que nous travaillerons à la garder, n'étant par nous-mêmes que faiblesse et néant.

Cette personne ¹ à qui Notre-Seigneur avait montré ce qu'est une âme en état de péché mortel, disait qu'elle avait retiré un double avantage de cette vision. D'abord, elle en conçut une très vive crainte d'offenser Dieu ; en sorte qu'elle le conjurait sans cesse de la préserver d'une chute qui entraînait des maux si terribles. En second lieu, c'était pour elle un miroir d'humilité, où elle découvrait que tout le bien que nous faisons découle, non de nous comme de son principe, mais de cette fontaine où est planté l'arbre de nos âmes, et de ce soleil dont la chaleur féconde nos œuvres. Cette vérité, ajoutait-elle, était si vivement empreinte dans son âme, que, lorsqu'elle faisait ou voyait faire à un autre quelque bonne action, elle la rapportait aussitôt à Dieu comme à son principe, connaissant clairement que nous ne pouvons rien sans son secours. De là venait que, par un élan subit, elle s'élevait vers Dieu pour le bénir et le louer de toute espèce de bien, et que, s'oubliant elle-même dans ce qu'elle faisait pour son service, elle était uniquement occupée de lui.

O mes sœurs, qu'il serait utilement employé le temps que nous aurions mis, vous à lire ces pages sur les effets du péché, et moi à les écrire, si nous en retirions les deux grands avantages que je viens de signaler ! Sans doute les savants saisissent d'un coup d'œil ces vérités ; mais l'esprit des femmes, qui ne va pas si loin, a besoin qu'on l'aide en toute manière. C'est peut-être dans ce but que Notre-Seigneur m'inspire les comparaisons dont je me sers ; daigne ce bon Maître me faire la grâce de vous communiquer ce qu'il me donne de lumière ! Il est très difficile, quand on

1. La sainte elle-même.

doit parler de choses intérieures, de le faire avec clarté; et, comme à cette difficulté se joint chez moi une profonde ignorance, je dirai forcément bien des choses superflues, étrangères même à mon sujet, avant d'en dire une qui soit juste. Il faut qu'on ait de la patience pour me lire; il ne m'en a pas peu fallu à moi pour écrire ce que je ne savais pas; car il m'est assez souvent arrivé de prendre la plume sans ombre de pensée dans la tête, ne sachant ni ce que je devais dire, ni par où commencer.

Je sens, mes filles, de quelle utilité il est que je vous explique certaines choses de la vie spirituelle. On nous parle sans cesse de l'excellence de l'oraison, nos règles d'ailleurs nous prescrivent d'y vaquer tant d'heures par jour; mais l'on se borne à nous dire ce que nous pouvons par nous-mêmes pour nous bien acquitter de ce saint exercice. Quant à ce que Dieu opère dans une âme lorsqu'il y agit par des moyens extraordinaires et surnaturels, c'est ce qu'on explique fort peu. Je vous parlerai donc de ces opérations surnaturelles de la grâce, et j'essayerai de plusieurs manières de vous en donner l'intelligence. Vous goûterez, je n'en doute pas, une consolation bien pure, quand vos regards découvriront cet admirable travail de Dieu dans l'âme, et la céleste beauté de ce château intérieur, si peu connu des mortels, quoiqu'ils passent si souvent par ses demeures. Ce que j'ai écrit autrefois donne, il est vrai, quelque lumière là-dessus; mais saisissant mieux, ce me semble, aujourd'hui, certaines choses et surtout les plus difficiles, je pourrai en parler d'une manière moins incomplète. L'écueil inévitable pour moi, c'est que, pour arriver à ce qu'il y a de plus élevé dans la vie spirituelle, je me verrai forcée, comme je le disais plus haut, de parler d'une foule de choses très connues: il n'en peut être autrement avec un esprit aussi inculte que le mien.

Revenons maintenant à notre château. Vous ne devez point vous représenter ses innombrables demeures les unes à la suite des autres, comme une longue enfilade d'appartements; non, il n'en est pas ainsi. Pour avoir une juste idée de leur disposition, portez vos regards au centre, où habite le grand Roi : de même que le délicieux fruit du palmier est au milieu d'une multitude d'écorces qui le couvrent, de même au centre du château se trouve le palais du Roi, entouré d'une multitude de diverses demeures, soit au-dessus, soit au-dessous, soit sur les côtés. Quelque grand, quelque riche et quelque étendu que vous vous figuriez ce château, vous n'avez pas à craindre d'excéder, attendu que la capacité de l'âme dépasse de beaucoup ce que nous pouvons nous imaginer. Enfin, de son palais, qui est au centre, ce Soleil de vie envoie sa lumière à toutes les demeures de ce magnifique château.

Soit qu'une âme s'exerce beaucoup ou peu à l'oraison, il importe extrêmement de ne pas trop la contraindre, et de ne pas la tenir, pour ainsi dire, enchaînée dans un coin. Qu'on laisse cette âme, à qui Dieu a donné une dignité si grande, parcourir librement les différentes demeures de ce château, depuis les plus basses jusqu'aux plus hautes. Qu'elle ne se violente pas pour rester longtemps dans une seule demeure, fût-ce dans celle de la connaissance de soi-même. Sans doute cette connaissance est nécessaire; et elle l'est à un tel point, qu'on remarque mes paroles, que même les âmes admises par Notre-Seigneur dans sa propre demeure, ne doivent jamais, quelque élevées qu'elles soient, perdre de vue leur néant; d'ailleurs elles ne le pourraient pas, quand elles le voudraient. Mais, je le répète, que, jusque dans la demeure de la connaissance de soi-même, l'âme garde sa liberté; car l'humilité travaille toujours comme l'abeille qui fait son miel dans la

ruche, et sans cela tout serait perdu. Or, considérez l'abeille : elle quitte la ruche, et va de fleur en fleur chercher son butin. Que cette âme, si elle veut m'en croire, fasse de même; que, de temps en temps, elle quitte ce fonds de sa propre misère, et prenne son vol pour considérer la grandeur et la majesté de son Dieu. Là, bien mieux qu'en elle-même, elle découvrira sa bassesse et trouvera plus de force pour s'affranchir des reptiles qui sont entrés avec elle dans ces premières demeures où l'on apprend à se connaître. Quelque salutaire qu'il soit à l'âme de s'élever de temps en temps, comme je viens de le dire, à la considération des grandeurs de Dieu, il faut qu'en cela même elle évite l'excès, et qu'elle ne prétende pas se tenir toujours à cette hauteur, sans jamais descendre à la considération de son néant. Mais, à mon avis, nous croîtrons bien plus en vertu en contemplant les perfections divines, qu'en tenant les yeux de l'âme fortement attachés sur ce vil limon d'où nous tirons notre origine.

Je ne sais, mes filles, si je me suis bien expliquée : mais cette connaissance de soi-même est si importante, que je ne voudrais vous voir jamais négligentes sur ce point, à quelque haut degré d'oraison que vous soyez parvenues; car, tant que nous sommes sur cette terre d'exil, rien ne nous est plus nécessaire que l'humilité. C'est ce qui m'oblige à vous redire que nous ne saurions mieux faire que de commencer par nous efforcer d'entrer dans cette première demeure de la connaissance de nous-mêmes, sans vouloir d'abord prendre notre vol vers les autres; elle est d'ailleurs le chemin qui y conduit. Et quel besoin avons-nous d'ailes pour voler, lorsque nous pouvons aller par un chemin facile et très sûr? Tâchons donc plutôt, mes sœurs, d'y marcher à grands pas. Le meilleur moyen, à mon

avis, d'acquérir une parfaite connaissance de nous-mêmes, est de nous appliquer à bien connaître Dieu. Sa grandeur nous fera voir notre bassesse; sa pureté, nos souillures; et son humilité nous montrera combien nous sommes loin d'être humbles.

Nous tirons de cela deux avantages : l'un, de mieux voir notre néant à côté de la grandeur divine, de même qu'une chose noire ressort mieux à côté d'une blanche; l'autre, que notre entendement et notre volonté s'ennoblissent et deviennent plus capables de toute espèce de bien, lorsque portant tour à tour nos regards sur Dieu et sur nous, nous comparons ensemble sa grandeur et notre néant. Il y a un grave inconvénient à considérer uniquement notre limon et notre misère. Je disais naguère que les œuvres des âmes en état de péché mortel sont comme des eaux noires et infectes s'échappant d'une source corrompue. Sans mettre au même rang des œuvres faites en état de grâce, Dieu m'en garde, ce n'est ici qu'une simple comparaison, je dirai qu'il nous arrive quelque chose d'analogue, lorsque nous demeurons enfoncés dans la considération de notre misère : au lieu de couler pur et limpide, le fleuve de nos œuvres entraîne dans son cours la fange des craintes, de la pusillanimité, de la lâcheté et de mille pensées qui troublent, telles que celles-ci : N'a-t-on pas les yeux sur moi ? En marchant par ce chemin, ne vais-je point m'égarer ? N'y a-t-il pas de la présomption d'oser entreprendre cette bonne œuvre ? Étant si misérable, me sied-il de m'occuper d'une chose aussi relevée que l'oraison ? N'aura-t-on pas de moi une opinion trop favorable, si j'abandonne la voie commune et ordinaire ? Ne faut-il pas éviter ce qui est extrême, même dans la vertu ? Pécheresse comme je le suis, vouloir m'élever, n'est-ce pas m'exposer à tomber de plus haut ? Peut-être m'arrêterai-je dans le chemin de la vertu ; peut-

être serai-je pour quelques bonnes âmes un sujet de scandale. Enfin, étant ce que je suis, me convient-il de prétendre à rien de particulier?

O mes filles, que d'âmes il doit y avoir à qui le démon cause de grandes pertes par ces sortes de pensées! Elles prennent pour de l'humilité, non seulement ce que je viens de dire, mais beaucoup d'autres choses semblables que je pourrais ajouter. Cela vient de ce qu'elles sont fort loin encore de se bien connaître, et qu'elles n'en prennent pas le droit chemin, se contentant de considérer leur misère, sans s'élever à la considération des perfections de Dieu; dès lors il n'y a point à s'étonner de ce qui leur arrive, et l'on peut même craindre des suites plus fâcheuses. C'est pourquoi je dis, mes filles, que si nous voulons acquérir une véritable humilité, il faut jeter et arrêter nos yeux sur Jésus-Christ, le souverain bien de nos âmes, et sur ses saints. Cette vue, je le répète, ennoblira notre entendement et la connaissance de nous-mêmes cessera de nous décourager et de nous abattre.

Quoique cette première demeure soit la moindre de toutes, elle est néanmoins si précieuse et renferme de si grandes richesses, que pourvu qu'on sache se défendre de ces reptiles qui y entrent avec nous, on aura le bonheur de passer plus avant. Mais, il faut en convenir, le démon se sert de terribles artifices et de ruses bien subtiles pour empêcher les âmes de se connaître, et pour les détourner du véritable chemin qu'elles doivent suivre. La connaissance expérimentale que j'ai de ces premières demeures, fait que je puis en parler à bonnes enseignes, comme on dit. Ne vous imaginez pas, mes filles, qu'elles ne renferment qu'un petit nombre d'appartements; il y en a au contraire une infinité, attendu que les âmes y entrent de mille manières, et toutes avec une bonne intention. Mais le démon,

qui médite sans cesse leur ruine, a mis sans doute dans chacune de ces premières demeures plusieurs légions de mauvais anges pour leur disputer l'entrée des autres; et comme ces âmes ne s'aperçoivent pas de cette guerre, ils se servent de mille artifices pour les tromper. Dans les demeures plus voisines du palais du Roi, l'on a moins à craindre de ces ennemis cachés. Ce qui fait que dans les premières les âmes sont plus exposées, c'est qu'elles sont encore pleines de l'amour du monde, engagées dans ses plaisirs, passionnées pour ses honneurs et ses prétentions; les sens et les puissances, qui sont les vassaux que Dieu leur a donnés pour les défendre, faiblissent dans le combat, et ces âmes sont facilement vaincues. Il ne suffit point aux âmes qui sont dans cet état d'avoir un sincère désir de ne point offenser Dieu, et de s'exercer aux bonnes œuvres, il faut qu'elles aient un fréquent recours à Notre-Seigneur, et que, prenant sa bénite Mère pour avocate, et les saints pour protecteurs, elles les conjurent de les défendre contre un ennemi auquel elles ne sauraient résister toutes seules. Au reste, en quelque état que nous soyons, la force pour vaincre doit nous venir de Dieu, et je le prie, au nom de sa miséricorde, de ne pas nous la refuser.

O mes filles, que cette vie est pleine de misères! Mais comme j'ai montré au long, dans un autre écrit¹, combien il nous est désavantageux de ne pas bien comprendre ce qui regarde l'humilité et la connaissance de nous-mêmes, je n'en dirai pas davantage ici, quoiqu'il n'y ait rien qui nous soit plus nécessaire; seulement je prie le Seigneur que ce que j'en ai dit soit de quelque utilité pour vos âmes.

Vous devez remarquer que ces premières demeures sont peu éclairées de la lumière qui sort du palais de ce

1. Dans le *Chemin de la perfection*.

grand Roi. Sans être obscures et noires comme quand l'âme est en état de péché mortel, il y règne cependant je ne sais quelle obscurité : ces couleuvres, ces vipères et tant d'autres reptiles venimeux qui s'y sont glissés avec l'âme, l'empêchent d'en considérer la lumière ; on est comme une personne qui entrerait dans une salle fort éclairée des rayons du soleil, mais qui aurait les yeux tellement couverts de boue, qu'elle pourrait à peine les ouvrir. Ces demeures sont donc fort claires ; et si l'âme ne peut jouir de cet éclat, il faut uniquement l'attribuer à ces bêtes ennemies qui l'empêchent de voir autre chose qu'elles. Telle doit être, ce me semble, la disposition d'une âme qui, sans être en mauvais état, est encore toute préoccupée du soin des affaires du monde, et de ce qui regarde la fortune et les honneurs. En vain elle voudrait rentrer en elle-même et contempler sa beauté intérieure, elle en est empêchée par ces déplorables attachements dont il semble qu'elle ne puisse se dégager.

Il faut donc pour entrer dans les secondes demeures, que chacun, selon son état, travaille à s'affranchir des soins et des occupations non nécessaires. Sans cela, je tiens pour impossible que l'on arrive jamais dans la demeure principale ; je dis même que l'on ne peut être en assurance dans la première ; car parmi tant de bêtes si dangereuses, il est bien difficile que quelqu'une ne pique l'âme et ne l'infecte de son poison.

Quel malheur serait donc le nôtre, mes filles, si après avoir évité tant de pièges, et être passées dans les autres demeures plus secrètes de ce château, nous venions de nouveau, par notre faute, nous jeter dans le bruit et la confusion de ces premières demeures ! Hélas ! à cause de nos péchés, il ne doit y avoir que trop de personnes qui, comblées comme nous des grâces du Seigneur, retombent

ensuite dans ce misérable état. Ici, dans notre solitude, nous sommes libres quant à l'extérieur; plaise à Dieu que nous le soyons aussi à l'intérieur, et daigne ce Dieu de bonté nous délivrer lui-même! Gardez-vous, mes filles, de soins étrangers à votre sainte profession. Considérez qu'il y a peu de demeures dans ce château où il ne faille combattre contre les démons. Dans quelques-unes, il est vrai, les gardes, c'est-à-dire les puissances de l'âme, ont assez de force pour se défendre et leur résister; mais nous avons toujours besoin d'une très grande vigilance pour découvrir les artifices de ces esprits de ténèbres, et pour empêcher qu'ils ne nous trompent en se transfigurant en anges de lumière. Ils peuvent nous nuire en une multitude de choses, s'insinuant peu à peu, et d'une manière si cachée, que nous ne nous apercevons du mal que lorsqu'il est fait.

Je vous ai dit autrefois que la malice du démon est comme une lime sourde dont il faut se défier de bonne heure, et je veux maintenant vous l'expliquer davantage. Ce malheureux esprit inspirera à une religieuse de si impétueux désirs de faire pénitence, qu'elle ne goûtera quelque repos que quand elle sera à tourmenter son corps. Ce commencement est bon; mais si la prieure a ordonné de ne point faire de pénitences sans permission, et qu'au lieu de lui obéir, cette religieuse, écoutant le démon, continue en secret de se livrer à des austérités qui ruinent sa santé et la rendent incapable de satisfaire aux devoirs de sa règle, vous voyez à quoi se termine cette belle ferveur. Ce même ennemi de notre salut mettra dans l'esprit d'une autre religieuse qu'elle doit aspirer à une très grande perfection. Cela est très bon en soi. Mais il pourra arriver de là que les moindres petites fautes de ses sœurs lui paraîtront des manquements graves; elle se mettra à observer leur conduite pour voir si elles en commettent, et pour en avertir

la prieure. Avec ce grand zèle pour la règle, souvent elle ne verra pas ses propres fautes; et les autres religieuses, qui ne pénètrent pas dans le fond de son cœur, pourront trouver mauvais qu'elle prenne tant de soin de ce qui les regarde.

Ce que le démon prétend par là n'est pas peu de chose; car il n'aspire à rien moins qu'à refroidir la charité et à diminuer l'amour que les sœurs doivent avoir les unes pour les autres, ce qui serait un grand malheur. Comprendons-le bien, mes filles, la véritable perfection consiste dans l'amour de Dieu et du prochain; ainsi, nous serons d'autant plus parfaites, que nous garderons avec plus de fidélité ces deux importants préceptes. Toute notre règle et toutes nos constitutions ne sont que des moyens pour atteindre plus parfaitement ce but. Laissons donc là ces zèles indiscrets qui peuvent nous être si nuisibles; et que chacune de nous ait l'œil sur elle-même, sans tant examiner la conduite des autres. Je n'en dis pas davantage sur ce sujet, en ayant assez parlé ailleurs.

Mes filles, cet amour que vous devez avoir les unes pour les autres est si important, que je voudrais qu'il fût pour vous l'objet d'une méditation continuelle. Ainsi, loin de vous ce soin inquiet de remarquer dans vos sœurs des choses très légères, des riens, qui souvent ne seront pas même des imperfections, et que peut-être votre ignorance seule vous fera prendre en mauvaise part. Cela ne servirait qu'à vous faire perdre cette paix de l'âme, et à la faire perdre aux autres; voyez, mes filles, s'il vous en coûterait cher pour arriver à la perfection.

Le démon pourrait également inspirer à une religieuse d'examiner de la sorte la conduite de la prieure, et la tentation aurait alors plus de danger. C'est pourquoi il faut ici que chacune se conduise avec une grande discrétion. Car

si les choses que l'on remarque dans la prière vont contre la règle et les constitutions, il ne faudrait pas toujours les interpréter en bonne part; mais il faudrait l'avertir, et si elle ne se corrigeait pas, en donner avis au supérieur; agir de la sorte, c'est charité. On doit tenir la même conduite à l'égard des sœurs, si l'on remarque en elles quelques fautes considérables, sans se laisser arrêter par la vaine crainte que peut-être en cela on cède à la tentation. Mais pour empêcher les tromperies du démon, il faut bien se garder de s'entretenir de ces sujets les unes avec les autres, parce qu'il s'en servirait pour introduire l'habitude de la médianesse. Que l'on ait donc soin de n'en parler qu'aux personnes qui peuvent y apporter remède. Comme le silence qui s'observe chez nous est si continuel, cet avis, grâce à Dieu, nous est moins nécessaire qu'à d'autres; mais il est toujours bon de nous tenir sur nos gardes.

SECONDES DEMEURES

CHAPITRE PREMIER

Les âmes des secondés demeures sont celles qui ont déjà commencé à s'adonner à l'oraison. — Combien il leur importe de persévérer. — Combats qu'elles ont à soutenir. — Pour ne pas s'égarer dès le principe, elles doivent suivre non le chemin qui leur est le plus agréable, mais celui par lequel Dieu veut les conduire.

Parlons maintenant, mes filles, des âmes qui entrent dans les secondes demeures, et considérons à quoi elles s'y occupent. Je voudrais ne dire là-dessus que quelques mots, parce que j'en ai parlé amplement ailleurs¹ ; puis, ne me souvenant plus de ce que j'ai écrit, il me sera impossible de ne pas me répéter. Si du moins j'avais le talent de présenter les mêmes pensées de différentes manières, la variété soutiendrait votre attention, de même qu'elle nous fait lire sans fatigue les livres si nombreux qui traitent de cette matière.

Les âmes que j'ai ici en vue, sont celles qui ont commencé à s'adonner à l'oraison, et qui comprennent combien il leur importe de ne pas s'arrêter dans les premières demeures, mais qui n'ont pas cependant assez de courage pour les abandonner tout à fait, et y retournent souvent,

1. Dans le livre de sa *Vie*, et dans le *Chemin de la perfection*.

parce qu'elles ne se séparent point des occasions. Il y a là un grand péril pour elles. C'est néanmoins une insigne faveur de Dieu que, durant quelques courts intervalles, elles tâchent de fuir les couleuvres et les bêtes venimeuses, et qu'elles voient que cette fuite leur est salutaire. Ces âmes, sous un certain rapport, souffrent beaucoup plus que celles qui sont dans les premières demeures, mais elles sont moins exposées, parce qu'elles connaissent déjà les périls; aussi y a-t-il grande espérance qu'elles pénétreront plus avant dans le château.

J'ai dit qu'elles ont plus à souffrir, parce que, dans les premières demeures, les âmes sont comme des sourds-muets qui, privés de la parole et de l'ouïe, endurent plus patiemment la peine de ne point parler, tandis que dans les secondes elles ressemblent à des personnes qui ont l'ouïe bonne, mais qui sont muettes, et sentent ainsi beaucoup plus le déplaisir de ne pouvoir parler. L'état de celles qui n'entendent point, n'est pas néanmoins le plus désirable, car enfin c'est un grand avantage d'ouïr ce qu'on nous dit. Or, tel est le bonheur dont jouissent les âmes des secondes demeures : elles entendent la voix du Seigneur quand il les appelle. Comme elles entrent plus avant dans le château et se trouvent plus proches du Roi de gloire, elles se ressentent d'avoir un si bon voisin. Elles sont encore, il est vrai, au milieu des affaires, des plaisirs, des divertissements, des vanités du monde, elles vont tombant, se relevant de leurs péchés, parce qu'il est comme impossible que ces bêtes venimeuses dans la compagnie desquelles elles continuent d'être, ne les fassent pas broncher; mais la miséricorde et la bonté de l'adorable Maître qu'elles servent sont si grandes, et il désire tant qu'elles l'aiment et s'efforcent de s'approcher de lui, qu'il continue de les appeler, et cela d'une manière si douce, qu'elles se

désolent de ne pouvoir exécuter à l'heure même ce qu'il leur commande. Ainsi, il est vrai de dire que ces âmes souffrent davantage que si elles étaient sourdes à sa voix.

Il y a néanmoins de la différence entre cette manière d'appeler et celle dont je parlerai dans la suite. Ici, pour se faire entendre, Dieu se sert de quelques paroles prononcées par des gens de bien, d'un sermon, de la lecture des bons livres; sans parler de beaucoup d'autres moyens de ce genre qu'il emploie, il appelle encore par des infirmités, par des peines, par une vérité qu'il fait luire à l'esprit durant ces moments que l'on consacre à l'oraison. Si peu fervente que soit cette oraison, Dieu en fait toujours grand cas. Ne laissez donc pas, mes sœurs, d'estimer beaucoup cette première grâce, et ne perdez point courage si vous ne répondez pas à l'heure même à la voix de Notre-Seigneur. Cet adorable Maître sait attendre non seulement pendant plusieurs jours, mais pendant plusieurs années, surtout quand il voit de la persévérance et de bons désirs. La persévérance est ce qu'il y a ici de plus nécessaire : avec elle on ne peut jamais manquer de gagner beaucoup.

Mais qu'elle est terrible la batterie que le démon dresse ici contre l'âme, et de combien de manières il l'attaque ! Elle a bien plus à souffrir que dans les premières demeures. Là, en effet, elle était muette et sourde, ou du moins entendait fort peu ; et elle n'opposait à l'ennemi qu'une faible résistance, semblable à une personne qui a presque perdu l'espérance de vaincre. Mais ici, son entendement est plus vif, toutes ses puissances plus libres, et les coups qu'on lui porte dans ce combat si forts et si redoublés, qu'il lui est impossible de ne pas les entendre. Les démons dirigent alors contre l'âme ces couleuvres venimeuses dont j'ai parlé : ils lui font les plus séduisantes peintures du monde ; ils lui représentent ses plaisirs

en quelque sorte comme éternels : ils lui rappellent l'estime qu'on y avait pour elle, ce qu'elle trouvait de charme dans la société de ses amis et de ses parents : ils lui font craindre la perte de la santé par ces pénitences pour lesquelles on sent de l'attrait dès qu'on entre dans cette seconde demeure ; enfin, il n'est sorte de ruses qu'ils n'emploient contre elle, ni d'obstacles qu'ils ne lui suscitent.

O Jésus ! dans quel trouble et quelles angoisses ces esprits de ténèbres ne jettent-ils pas cette pauvre âme ! Elle ne sait si elle doit passer outre, ou retourner à la première demeure. Dans ce combat, la raison lui vient en aide ; dévoilant l'artifice de l'enfer, elle montre que tous ces présents du monde ne sont qu'un pur néant en comparaison du bonheur auquel elle aspire. La foi, de son côté, lui enseigne que ce bonheur peut seul rassasier ses désirs. La mémoire, à son tour, lui représente le terme où vont aboutir toutes les félicités de la terre : elle lui remet sous les yeux un spectacle qui l'avait tant frappée, les derniers moments de ces heureux du siècle qui avaient joui à souhait de tous les plaisirs ; elle la fait assister de nouveau à la mort subite de quelques-uns d'entre eux, et lui fait remarquer en combien peu de temps ils ont été oubliés. Elle lui en rappelle quelques-uns en particulier qu'elle avait connus, qu'elle avait vus au sein de la prospérité, et qui, maintenant sous terre, sont foulés aux pieds par les passants ; elle lui montre le lieu de leur sépulture où elle a passé si souvent elle-même, et arrête sa vue sur leurs corps devenus la proie et la pâture des vers. Outre ces tableaux, la mémoire lui en présente d'autres encore, où elle peut lire le mensonge et le néant des promesses du monde. La volonté se sent inclinée à aimer Celui en qui elle découvre tant d'amabilités, et de qui elle a reçu tant de marques d'amour, qu'elle ne peut les considérer sans

éprouver le désir d'y répondre. Ce qui, en particulier, la touche et l'attire, c'est de voir comment ce véritable Ami est toujours avec elle, ne la quittant point, l'accompagnant partout, lui donnant à tout moment l'être et la vie. L'entendement, de son côté, lui fait connaître que quand elle aurait de longues années à vivre, elle ne saurait acquérir un ami si fidèle et si véritable; que le monde n'est que vanité et mensonge; et que ces plaisirs que le démon lui promet, sont remplis d'amertumes, de soucis, de traverses. Il lui dit encore qu'en quelque lieu qu'elle puisse aller, elle ne saurait trouver, hors de ce château, ni sécurité ni paix; qu'il y aurait de l'imprudence à aller chercher dans des maisons étrangères, lorsqu'elle trouve dans la sienne une infinité de biens dont elle peut jouir; que tout le monde n'a pas l'avantage de posséder ainsi chez soi toutes les choses nécessaires à une entière félicité; enfin, que le comble du bonheur pour elle est d'avoir un Hôte qui la mettra en possession de tous les trésors du ciel, pourvu qu'elle ne veuille pas imiter l'enfant prodigue, et se réduire comme lui à la nourriture des pourceaux.

Avec des raisons de cette force, l'âme peut sans doute vaincre les démons. Mais, ô mon Seigneur et mon Dieu, la coutume que la vanité a établie a tant d'empire, et est si généralement reçue, qu'elle ruine les meilleurs désirs. La foi étant comme morte, on préfère ce qui frappe les sens à ce qu'elle enseigne. Et cependant que voyons-nous en ceux qui courent après ces biens visibles, si ce n'est une grande misère? Cette langueur de la foi dans une âme vient du commerce qu'elle a avec ces bêtes venimeuses. Si elle ne se tient pas sur ses gardes, il lui arrivera ce qui arrive à celui qui est mordu par une vipère : le venin se répandant dans tout son corps, il enfle d'une manière extraordinaire. Dans un tel état, il est clair qu'il faut à

l'âme beaucoup de remèdes pour guérir, et encore est-ce une grande grâce que Dieu lui accorde, si elle n'en meurt pas.

Il est donc vrai que l'âme endure ici de grandes peines, principalement quand le démon reconnaît, à sa disposition et à ses qualités, qu'elle est capable de pénétrer bien avant dans le château; car alors il soulèvera tout l'enfer pour s'opposer à ses desseins et pour la faire retourner en arrière.

O mon Sauveur, quel besoin l'âme n'a-t-elle pas alors de votre secours! elle ne peut rien sans vous. Ne souffrez donc pas, au nom de votre miséricorde, que, se laissant surprendre, elle abandonne son entreprise. Éclairez-la de vos lumières, afin qu'elle voie que tout son bonheur consiste à avancer, et afin qu'elle s'éloigne des mauvaises compagnies.

Je ne saurais dire tout ce qu'elle trouve de précieux avantages dans la société de ceux qui marchent dans les voies spirituelles. Il lui sera donc très utile de converser non seulement avec les âmes qui sont dans la même demeure qu'elle, mais encore avec celles qui sont plus près du centre du château. Par l'intimité des rapports, il pourra s'établir entre elle et ces âmes choisies un tel lien, qu'elles l'attireront dans leur propre demeure. Cette âme doit aussi se tenir toujours sur ses gardes pour ne point se laisser vaincre. Car si le démon la voit fermement résolue de perdre le repos, la vie, et tout ce qu'il peut offrir, plutôt que de retourner à la première demeure, il se désistera bien plus vite de ses attaques.

C'est ici où il faut que l'âme se montre courageuse et ne ressemble point à ces lâches soldats qui se couchaient sur le ventre pour boire, lorsque Gédéon les conduisait à l'ennemi. Elle doit se persuader qu'elle va livrer combat à

tous les démons, et que de toutes les armes les meilleures pour vaincre sont celles de la croix. Je l'ai déjà dit, et je le répète encore : elle ne doit point, dans le début, se proposer des contentements et des plaisirs. Ce serait une manière bien basse de commencer à travailler à un si grand édifice ; et bâtir sur le sable une maison qui ne tarderait pas à tomber. En agissant de la sorte, elle s'exposerait à des dégoûts et à des tentations sans fin. Ce n'est point dans ces premières demeures que tombe la manne ; il faut pénétrer plus avant dans le château pour la recueillir : là seulement l'âme trouve toutes choses selon son goût, parce qu'elle ne veut que ce que Dieu veut.

C'est chose plaisante de voir quelquefois les prétentions des commençants. Quoi ! l'on est encore avec mille embarras, mille imperfections, les vertus ne font que de naître, elles sont si débiles qu'elles ne savent point encore marcher, et l'on ne rougit pas de vouloir des douceurs dans l'oraison, et de se plaindre des sécheresses ! Que cela ne vous arrive jamais, mes sœurs. Embrassez la croix que votre Époux a portée, et sachez que c'est à ce noble but que doivent tendre tous vos efforts. Que celle d'entre vous qui peut le plus souffrir pour ce divin Époux, souffre de grand cœur, et à celle-là appartiendra la plus belle couronne. Voilà le capital, le reste n'est qu'un accessoire ; s'il plaît à Dieu de vous en favoriser, vous lui en rendrez de grandes actions de grâces.

Vous direz peut-être, mes sœurs, que vous êtes bien déterminées à endurer les peines extérieures, pourvu que Dieu vous console intérieurement. Mais il connaît mieux que nous ce qui nous est utile ; il ne nous appartient pas de lui donner conseil, et il peut nous dire avec raison que nous ne savons pas ce que nous demandons. N'oubliez jamais cette importante vérité : ce à quoi doivent uniquement

prétendre ceux qui commencent à s'adonner à l'oraison, c'est de travailler de toutes leurs forces, avec courage et par tous les moyens possibles, à conformer leur volonté à la volonté de Dieu. Soyez bien assurées qu'en cela consiste, comme je le ferai voir dans la suite, la plus sublime perfection à laquelle on puisse s'élever dans le chemin spirituel. Plus on s'unit à Dieu par cette conformité entière de volonté, plus on reçoit de lui, et plus on avance dans les voies de la perfection. N'allez pas croire que notre avancement dépende de quelque autre moyen inconnu et extraordinaire; non : tout notre bien consiste dans la parfaite conformité de notre volonté avec la volonté de Dieu.

Mais si, dès le commencement, nous nous trompons, en voulant que Dieu fasse notre volonté et non pas la sienne, et qu'il nous conduise par le chemin qui nous est le plus agréable, quelle fermeté peut avoir le fondement de cet édifice spirituel? Pensons donc seulement à faire ce qui dépend de nous, et tâchons de nous défendre de ces bêtes venimeuses. Car souvent Dieu permet que les mauvaises pensées et les sécheresses nous poursuivent et nous affligent, sans que nous puissions les éloigner de nous; et même il souffre quelquefois que nous soyons mordues de ces bêtes, afin de nous rendre plus vigilantes, et pour éprouver si nous avons un vif regret de l'avoir offensé. Si donc il vous arrive de tomber quelquefois, gardez-vous de perdre cœur; armez-vous plutôt d'un nouveau courage pour continuer d'avancer, et croyez que Dieu saura faire tourner votre chute même à l'avantage de votre âme.

Quand nous n'aurions point d'autres preuves de notre misère, et du dommage que nous cause la dissipation intérieure, celle-là seule devrait suffire pour nous porter à nous recueillir. Peut-il y avoir un plus grand mal que de se voir hors de chez soi? Et comment espérer de trouver

ailleurs du repos, lorsque l'on n'en trouve pas dans sa propre maison? Rien ne nous est si proche, si intime, que les puissances de notre âme, puisque nous en sommes inséparables; et ces puissances nous font la guerre, comme si elles voulaient se venger de celle que nos vices leur ont faite. La paix! la paix! mes sœurs, c'est la parole sortie de la bouche du divin Maître, et qu'il a tant de fois adressée à ses apôtres. Mais croyez-m'en, si vous ne l'avez point, si vous ne tâchez pas de l'avoir en vous, vous travaillerez en vain à la chercher hors de vous.

Oh! qu'elle finisse cette guerre! je le demande au nom du sang que notre adorable Sauveur a répandu pour nous. Qu'ils y mettent un terme, je les en conjure, ceux qui n'ont point encore commencé à rentrer en eux-mêmes; et que ceux qui y sont déjà rentrés, ne cèdent point, par crainte des combats, à la tentation de retourner en arrière. Qu'ils considèrent que les rechutes sont plus dangereuses que les chutes. Voyant qu'ils ne peuvent reculer sans se perdre, qu'ils se confient, non en leurs propres forces, mais uniquement en la miséricorde de Dieu. Ils verront comment Notre-Seigneur les conduira d'une demeure dans une autre, et les introduira dans une terre où ces bêtes cruelles ne pourront plus ni les atteindre ni les fatiguer; au lieu d'avoir à les redouter, ils les tiendront assujetties, et se riront de leurs efforts; enfin, dans cette terre de bénédiction, leur âme jouira, même dans cette vie, de plus de bonheur qu'on n'en peut souhaiter.

Mais vous ayant déjà expliqué ailleurs ¹, ainsi que je le disais au commencement de cet écrit, comment vous devez vous conduire au milieu des troubles que le démon suscite dans cette demeure; et, en parlant de la manière

1. Au Livre de sa Vie, et au *Chemin de la perfection*.

de se recueillir, vous ayant déjà dit que ce n'était point à force de bras, mais avec suavité, qu'il fallait le faire, afin que le recueillement soit plus durable, je ne le répéterai point ici. Je me contenterai d'ajouter qu'il est très avantageux d'en communiquer avec des personnes qui en aient l'expérience. Vous pourriez croire que lorsque des occupations nécessaires vous retirent de cette retraite intérieure du cœur, vous faites une grande brèche au recueillement; détrompez-vous. Pourvu que vous soyez ensuite fidèles à y entrer de nouveau, le divin Maître fera tout tourner au profit de votre âme, quoique vous n'ayez personne pour vous instruire. Lorsque l'action a interrompu le recueillement, il n'y a point d'autre remède que de recommencer à se recueillir. Sans cela, l'âme ira perdant chaque jour de plus en plus, et encore plaise à Dieu qu'elle s'en aperçoive!

Mais, pourrait penser quelqu'une d'entre vous, si c'est un si grand mal de retourner en arrière, ne vaudrait-il pas mieux rester hors du château, sans jamais se mettre en peine d'y entrer? Je vous ai déjà dit dès le commencement, en m'appuyant sur les paroles mêmes de Notre-Seigneur, *Que celui qui aime le péril y rencontrera sa perte*, et qu'il n'y a point d'autre porte que l'oraison pour entrer dans ce château. Ce serait donc folie de s'imaginer qu'on peut entrer au ciel sans entrer auparavant en soi-même pour se connaître, sans considérer sa propre misère, les immenses bienfaits qu'on a reçus de Dieu, et sans implorer souvent le secours de sa miséricorde. Le divin Maître ne nous a-t-il pas dit : *Nul n'ira à mon Père que par moi* ce sont, ce me semble, ses paroles; et encore : *Qui me voit, voit mon Père?* Or, si nous ne jetons jamais les yeux sur cet adorable Sauveur, si nous ne considérons point les obligations infinies que nous lui avons, si nous ne pensons point à la mort que son amour lui a fait endurer

pour nous, comment pourrons-nous le connaître, et travailler pour son service? De quoi sert la foi sans les œuvres? et les œuvres, quelle valeur peuvent-elles avoir, si elles ne sont unies à la valeur des mérites de Jésus-Christ notre souverain bien? Enfin, si nous ne considérons toutes ces choses, qu'est-ce qui sera capable de nous porter à rendre à ce divin Maître les témoignages d'amour que nous lui devons? Je le supplie en ce moment de nous faire comprendre combien nous lui coûtions cher, et de nous donner l'intelligence de ces vérités : Que le serviteur n'est pas au-dessus du maître; que l'on ne peut sans travail arriver à la gloire; et qu'il est nécessaire de prier, pour ne pas être sans cesse exposé à la tentation.

TROISIÈMES DEMEURES

CHAPITRE PREMIER

La persévérance et la victoire dans les combats ouvrent ces troisièmes demeures. — Bonheur des âmes qui y entrent; il y a dans le monde un grand nombre de ces âmes. Elles ne doivent pas cependant se croire dans une sécurité parfaite, parce qu'il n'y en a point en cette vie. — Le détachement, l'humilité, la patience dans les épreuves et les sécheresses, une entière soumission à la volonté divine, c'est ce que Notre-Seigneur demande de ces âmes pour les conduire dans les demeures plus intérieures du château.

Que dirons-nous à ceux qui, par la miséricorde de Dieu, sont sortis vainqueurs de ces combats, et qui, par leur persévérance, sont entrés dans les troisièmes demeures? Nous ne saurions leur adresser de plus consolantes paroles que celles-ci : *Heureux l'homme qui craint le Seigneur!* Je remercie mon divin Maître de ce qu'il me donne en ce moment l'intelligence de ce verset; ce n'est pas une petite grâce, vu le peu de pénétration de mon esprit. Oui, c'est à juste titre que nous pouvons appeler bienheureux celui qui est entré dans ces troisièmes demeures; car, pourvu qu'il ne retourne point en arrière, il est, autant que nous pouvons en juger, dans le véritable chemin du salut. Vous voyez par là, mes sœurs, combien il importe de vaincre dans les précédents combats: j'en suis convaincue,

Dieu ne manque jamais de mettre le vainqueur en sûreté de conscience, faveur que l'on ne saurait trop estimer. J'ai dit en sûreté, et j'ai mal dit, parce qu'il n'y en a point en cette vie. Comprenez donc bien ma pensée : quand je parle de sûreté pour le vainqueur, c'est toujours à la condition qu'il ne quittera pas le chemin dans lequel il a commencé à marcher. Que grande est la misère de cette vie ! Semblables à ceux qui ont les ennemis à leur porte, et qui ne peuvent ni dormir ni manger sans être armés, nous sommes jour et nuit sur le qui-vive, et dans une appréhension continuelle qu'on n'attaque notre forteresse, et qu'on n'y fasse quelque brèche.

O mon Dieu et mon tout, comment voulez-vous que nous aimions une si misérable vie ? Ah ! pour ne pas en souhaiter la fin, et pour ne pas vous conjurer de nous en retirer, il ne faut rien moins que l'espérance de la perdre pour vous, ou du moins de l'employer tout entière à votre service, et par-dessus tout le bonheur d'accomplir votre sainte volonté. Que volontiers, si c'était votre bon plaisir, ô mon Dieu, nous vous dirions comme saint Thomas : Mourons avec vous ! N'est-ce pas mourir en quelque sorte à tous moments que de vivre sans vous, et avec cette pensée pleine d'effroi, que l'on peut vous perdre pour jamais ?

C'est pourquoi, mes filles, la grande grâce que nous devons demander à Dieu, c'est qu'il nous fasse partager bientôt la sécurité parfaite des bienheureux dans le ciel. Car au milieu des alarmes de cet exil, quel plaisir peuvent goûter des âmes qui n'en cherchent point d'autre que de pouvoir plaire à leur Dieu ? N'a-t-on pas vu quelques saints qui possédaient cet esprit du Seigneur à un plus haut degré que nous, tomber dans de grands péchés ? Qui nous assure, si nous tombions, que Dieu nous tendrait la

main pour nous relever de nos chutes, et qu'il nous donnerait comme à ces saints le temps de faire pénitence? A cette seule pensée, qui souvent se présente à mon esprit, de quel effroi je suis saisie! Il est tel en ce moment, que je ne sais ni comment je puis tracer ces lignes, ni comment je puis vivre. O mes filles bien-aimées, demandez, je vous en conjure, à Notre-Seigneur, qu'il vive toujours en moi. S'il ne m'accorde cette grâce, quelle assurance puis-je trouver dans une vie aussi mal employée que la mienne? Que ce triste aveu que je vous ai fait si souvent et que vous n'avez jamais pu entendre sans peine, ne vous afflige point. Vous auriez souhaité, je le comprends, que j'eusse été une grande sainte, et vous avez raison. Je ne le souhaiterais pas moins que vous; mais que faire, si, par ma faute, j'ai perdu ce bonheur? Ce n'est pas de Dieu que je me plaindrai; il n'a cessé de me combler de ses grâces, et si j'y eusse été fidèle, vos désirs auraient été accomplis.

Je ne saurais, sans une grande confusion et sans répandre des larmes, penser que j'écris ceci pour des personnes qui seraient capables de m'instruire. Qu'il m'en a coûté, mes filles, pour exécuter cet ordre de l'obéissance! Daigne le Seigneur vous faire trouver quelque utilité dans un écrit où je n'ai que sa gloire en vue, et conjurez-le de pardonner à une si misérable créature la hardiesse qu'elle a eue de l'entreprendre. Mon Dieu sait que je ne puis espérer qu'en sa seule miséricorde : infidèle comme je l'ai été, il ne me reste plus d'autre asile que cette miséricorde, ni d'autre fondement de ma confiance que les mérites de mon Sauveur et de sa divine Mère dont, quoique indigne, je porte comme vous le saint habit. Louez Dieu, mes filles, de ce que vous êtes véritablement les filles de cette Reine du ciel. Avec une telle mère, vous n'avez plus à rougir de moi. Imitiez ses vertus; considérez quelle doit être la grandeur de cette

Souveraine, et quel est le bonheur de l'avoir pour patronne, puisque mes péchés et les infidélités de ma vie n'ont pu ternir en rien l'éclat de ce saint ordre. J'ai néanmoins un important avis à vous donner : malgré la sainteté de l'ordre, et le bonheur d'avoir une telle mère, ne vous croyez pas tout à fait en sûreté. Car David était un grand saint, et cependant vous savez quel fut son fils Salomon. Que rien ne vous inspire jamais une sécurité entière, ni votre retraite, ni l'austérité de votre vie, ni vos communications avec Dieu, ni vos continuels exercices d'oraison, ni votre séparation du monde, ni l'horreur qu'il vous semble avoir des choses du monde. Tout cela est bon, mais ne suffit pas, comme je l'ai dit, pour vous ôter tout sujet de craindre. Ainsi, mes filles, gravez bien ce verset dans votre mémoire, et méditez-le souvent : *Beatus vir qui timet Dominum* ¹.

Je m'aperçois que je suis loin de mon sujet : c'est que je ne puis, sans que mon esprit se trouble et s'égaré, me souvenir des infidélités de ma vie; aussi je veux, pour le moment, détourner les yeux de ce triste tableau. Je reviens à ces âmes qui, par une insigne faveur de Dieu, ont vaincu les premières difficultés, et sont entrées dans les troisièmes demeures. Grâce à la divine bonté, ces âmes sont, je crois, en grand nombre dans le monde. Elles souhaitent ardemment de ne pas offenser Dieu; elles se tiennent même en garde contre les péchés véniels; elles aiment la pénitence; elles ont des heures de recueillement; elles emploient bien leur temps; elles s'exercent dans des œuvres de charité envers le prochain; elles sont réglées dans leurs conversations et dans tout leur extérieur; enfin, si elles ont une maison à gouverner, elles s'en acquittent

1. Heureux l'homme qui craint le Seigneur.

dignement. Cet état est sans doute digne d'envie; c'est le chemin de la dernière demeure, et, si elles le désirent ardemment, Notre-Seigneur leur en ouvrira sans doute l'entrée; car, avec l'excellente disposition où elles sont, il n'est point de faveur qu'elles ne puissent attendre de lui.

Jésus, mon Sauveur, se trouvera-t-il quelqu'un qui ose dire qu'il ne souhaite pas un si grand bien, principalement après avoir surmonté les plus grandes difficultés? Personne, sans doute, ne le dira : chacun assure qu'il le veut. Mais les paroles ne suffisent pas pour que Dieu possède entièrement une âme, il faut qu'elle quitte tout ce que Notre-Seigneur lui dit de quitter. Nous en avons la preuve dans ce jeune homme de l'Évangile à qui le divin Maître dit : *Que s'il voulait être parfait, il quittât tout pour le suivre.* Depuis que j'ai commencé à parler de ces troisièmes demeures, j'ai eu sans cesse ce jeune homme présent à la pensée, parce que nous faisons comme lui au pied de la lettre. Or, c'est de là que procèdent d'ordinaire les grandes sécheresses que l'on éprouve dans l'oraison. Je sais qu'elles peuvent avoir d'autres causes. Je sais encore qu'il est plusieurs bonnes âmes qui endurent, sans qu'il y ait le moins du monde de leur faute, des peines intérieures en quelque sorte intolérables, et dont Notre-Seigneur les fait toujours sortir avec un grand profit. Il y a en outre les effets de la mélancolie, et d'autres infirmités. Enfin, en ceci comme en tout le reste, il faut laisser à part les secrets jugements de Dieu. Mais, à mon avis, la cause la plus ordinaire des sécheresses qu'éprouvent les âmes dans ces troisièmes demeures, est celle que je viens d'indiquer. Comme ces âmes sentent qu'elles ne voudraient pour rien au monde commettre un péché mortel, ni, la plupart d'elles, un péché véniel de propos délibéré, comme elles font d'ailleurs un bon usage de leur temps et de leurs biens, elles ont peine

à souffrir qu'on leur ferme la porte de la demeure du grand Roi dont, à juste titre, elles se réputent les vassales; et elles ne considèrent pas que, même sur la terre, parmi les nombreux vassaux d'un monarque, il n'en est qu'un petit nombre qui pénètrent jusqu'à lui.

Entrez, entrez, mes filles, dans vous-mêmes; passez jusque dans le fond de votre cœur, et vous verrez le peu de compte que vous devez faire de vos petites actions de vertu; votre seul titre de chrétiennes exige cela de vous, et beaucoup plus encore. Contentez-vous d'être les vassales de Dieu; ne portez point trop haut vos prétentions, de crainte de tout perdre. Considérez les saints qui sont entrés dans la demeure de ce grand Roi, et vous verrez la différence qu'il y a d'eux à nous. Ne demandez pas ce que vous n'avez point mérité. Après avoir offensé Dieu comme nous l'avons fait, il ne devrait pas même nous venir en pensée, quelques services que nous lui rendions, que nous pouvons mériter la faveur qu'il a accordée à ces grands saints.

O humilité! humilité! je suis tentée de croire que ceux qui supportent avec tant de peine ces sécheresses, manquent un peu de cette vertu. Je le répète, je ne parle point ici de ces grandes épreuves intérieures dont je parlais naguère, et qui causent à l'âme de bien plus grandes souffrances qu'un simple manque de dévotion. Éprouvons-nous nous-mêmes, mes sœurs, ou souffrons que Notre-Seigneur nous éprouve; il le sait bien faire, quoique souvent notre volonté y répugne.

Revenons maintenant à ces âmes en qui tout est si bien réglé; considérons ce qu'elles font pour Dieu, et nous verrons si elles ont sujet de se plaindre de sa divine Majesté. Si lorsque Notre-Seigneur leur dit ce qu'il faut faire pour être parfaites, elles lui tournent le dos, et s'en

vont toutes tristes, que voulez-vous qu'il fasse, lui qui doit mesurer la récompense sur l'amour que nous lui portons? Et cet amour ne doit pas être dans l'imagination, mais se montrer par les œuvres. Ne pensez pas toutefois que Dieu ait besoin de nos œuvres; ce qu'il demande, c'est la détermination de notre volonté d'être à lui sans réserve.

Il pourrait peut-être vous sembler, mes sœurs, que tout est déjà fait pour nous : nous portons le saint habit, nous l'avons pris de notre plein gré; nous avons abandonné le monde, ainsi que tous nos biens, pour l'amour de Jésus-Christ, et quand nous n'aurions laissé que les filets de saint Pierre, nous aurions beaucoup donné, en donnant tout. Cette disposition est excellente sans doute, pourvu qu'on y persévère et qu'on ne retourne point, même par le désir, au milieu des reptiles des premières demeures. Il n'y a nul doute qu'en continuant de vivre dans ce détachement et cet abandon de tout, on n'obtienne ce que l'on souhaite; mais toujours à condition, entendez-le bien, qu'on pratiquera le précepte du Maître, *De se regarder comme des serviteurs inutiles*; à condition qu'au lieu de croire avoir acquis, par ses services, le moindre droit à être admis dans sa demeure, on se regardera au contraire comme plus redevable envers lui. Que pouvons-nous faire pour un Dieu si généreux, qui est mort pour nous, qui nous a créés, et qui nous conserve l'être? Au lieu de lui demander des grâces et des faveurs nouvelles, ne devons-nous pas plutôt nous estimer heureuses d'acquitter tant soit peu la dette que nous ont fait contracter envers lui les services qu'il nous a rendus? C'est à regret que je prononce ce mot de service; mais j'ai dit la vérité, puisque tout le temps que cet adorable Sauveur a été sur la terre, il n'a fait autre chose que de nous servir.

Méditez, mes filles, certains points que je ne fais qu'in-

diquer ici, et sans beaucoup d'ordre, faute de savoir mieux m'exprimer. Notre-Seigneur vous en donnera l'intelligence. Quand vous les aurez bien compris, les sécheresses seront pour vous une source d'humilité, et non d'inquiétude, comme le prétendrait l'ennemi du salut. Croyez-m'en, quand une âme est véritablement humble, supposé que Dieu ne lui donne jamais de consolation intérieure, il lui accorde néanmoins une paix et une soumission où elle trouve plus de bonheur que d'autres dans leurs délices spirituelles. Souvent, comme vous l'avez lu, Dieu accorde ces délices aux plus faibles; et ils ne voudraient guère, je crois, les échanger contre la vigueur intérieure des âmes que Dieu conduit par la voie des sécheresses. C'est que naturellement nous aimons plus les contentements que les croix. O vous, Seigneur, à qui nulle vérité n'est cachée, éprouvez-nous, afin que nous nous connaissions nous-mêmes!

CHAPITRE II

Des dispositions que Notre-Seigneur demande des âmes qui sont dans ces demeures, *suite*. — Qu'elles doivent s'éprouver, et que Notre-Seigneur les éprouve. — Divers avis sur la conduite qu'elles doivent tenir. — Combien il est avantageux à ces âmes d'avoir un directeur avancé dans la perfection, et de lui obéir en tout. — Relenue et humilité avec lesquelles elles doivent agir et juger les autres.

J'ai connu un assez grand nombre de personnes parvenues à l'état dont je viens de parler. Déjà, depuis plusieurs années, elles servaient Dieu avec fidélité, et tout en elles était bien réglé à l'intérieur comme à l'extérieur, autant qu'on en pouvait juger; et néanmoins qu'est-il arrivé? Après tant d'années, lorsqu'elles devaient, ce semble, fouler le monde sous leurs pieds, ou du moins en être entièrement désabusées, Dieu n'a pas plus tôt commencé à les éprouver en des choses assez légères, qu'elles sont tombées dans une inquiétude et une angoisse de cœur étranges. J'en étais tout interdite, et ne pouvais m'empêcher de craindre pour elles. Dans cet état, leur donner quelque conseil eût été superflu. Faisant depuis si longtemps profession de vertu, elles se croyaient capables d'enseigner les autres, et pensaient être très fondées à sentir vivement ces épreuves. Pour moi, je ne connais qu'un moyen de les consoler : c'est d'abord de leur témoigner une grande compassion de leurs peines, et l'on ne saurait, en effet, trop compatir à une telle misère; ensuite, de ne point contredire leurs sentiments, parce que,

persuadées comme elles le sont qu'elles souffrent pour l'amour de Dieu, elles ne peuvent s'imaginer qu'il y ait de l'imperfection, autre erreur non moins déplorable en des personnes si avancées. Qu'elles soient sensibles à ces épreuves, il n'y a pas lieu de s'en étonner; mais, à mon avis, elles devraient en peu de temps triompher d'une pareille peine. Elles répondraient ainsi au dessein de Dieu; car souvent Dieu veut que ses élus sentent leur misère, et dans ce but il éloigne d'eux ses faveurs pour un peu de temps. Il n'en faut pas davantage, cette épreuve est pour eux un trait de lumière, bien vite ils apprennent à se connaître, et ils voient très clairement leurs défauts. Parfois même, considérant qu'ils n'ont pas le courage de s'élever au-dessus de certaines tribulations assez légères, ils en éprouvent une peine plus vive que des sécheresses et de la soustraction des grâces sensibles qu'ils endurent. A mon gré, c'est là une grande miséricorde de Dieu à leur égard. Et si c'est une imperfection en eux de ne pas dominer entièrement ces légères épreuves, cette imperfection devient très profitable pour leur âme, par les trésors d'humilité dont elle l'enrichit.

Il n'en est pas ainsi des personnes dont je parlais plus haut : dans leur pensée, elles canonisent leurs épreuves, et voudraient que les autres en fissent autant. J'en veux rapporter quelques exemples afin de nous exciter à nous connaître et à nous éprouver nous-mêmes, vu qu'il nous est très avantageux d'avoir cette connaissance avant que Dieu nous éprouve. Une personne riche, sans enfants, sans héritiers, vient à souffrir quelque perte; il lui reste néanmoins encore plus de bien qu'il ne lui en faut pour elle et pour toute sa maison. Si cette perte lui cause autant d'inquiétude et de trouble que si elle n'avait pas seulement de pain, comment Notre-Seigneur pourrait-il

lui demander de tout quitter pour l'amour de lui? Elle dira peut-être que l'affliction qu'elle ressent vient de ce qu'elle voudrait pouvoir faire du bien aux pauvres? Mais moi je crois que ce que Dieu demande ici, c'est la soumission à ce qu'il fait et la paix au milieu de l'épreuve, et non tous ces beaux élans de charité. Que si cette personne ne se soumet pas de la sorte au bon plaisir de Dieu parce qu'il ne l'a pas encore élevée à un si haut degré de vertu, patience; mais qu'elle reconnaisse au moins qu'elle ne possède pas encore la liberté d'esprit, qu'elle la demande au Seigneur, et qu'elle se dispose par ce moyen à la recevoir de sa bonté.

Une autre personne a plus de fortune qu'il ne lui en faut pour vivre, et il s'offre une occasion de l'augmenter Si c'est un don qu'on veut lui faire, à la bonne heure. Mais qu'elle travaille pour cela, et qu'une fois en possession de ces nouveaux biens, elle s'efforce d'acquérir toujours davantage, c'est ce que je ne saurais approuver. Son intention est bonne sans doute, puisque je parle ici de personnes d'oraison et de vertu; mais elle ne doit pas prétendre arriver par ce chemin jusqu'aux demeures voisines de celle du grand Roi.

Quelque chose de semblable se passe pour peu que l'on méprise ces personnes, et que l'on touche à leur honneur. Souvent, à la vérité, Dieu leur fait la grâce de le supporter patiemment, soit parce que Dieu, aimant à honorer la vertu en public, ne veut pas que l'estime qu'on a pour elles souffre d'atteinte, soit parce que, étant un maître plein de bonté, il se plaît à récompenser ainsi les services qu'il a reçus d'elles. Mais il leur reste une inquiétude qu'elles ne peuvent maîtriser, et qui ne les abandonne pas de sitôt.

Et ce sont là pourtant des personnes qui méditent depuis des années sur ce que Notre-Seigneur a souffert,

sur les avantages qui se rencontrent dans la souffrance, et qui même désirent de souffrir. Que dis-je? elles sont tellement satisfaites de leur manière de vie, qu'elles souhaiteraient que tout le monde marchât sur leurs traces. Et Dieu veuille qu'elles ne rejettent pas sur les autres la cause de la peine qu'elles souffrent, et ne s'en attribuent que le mérite!

Il vous semblera peut-être, mes sœurs, que ceci est hors de propos et ne vous regarde point, puisque rien de semblable ne se passe parmi nous. Nous n'avons point de richesses; nous n'en désirons point, et nous ne faisons rien pour en acquérir; personne ne vient nous dire des injures, et ainsi ces comparaisons n'ont point de rapport à notre état. J'en conviens, mais elles servent à apprécier une multitude de choses analogues qui peuvent arriver chez nous, et qu'il n'est pas besoin de marquer ici en particulier. Par ces petites épreuves, quoique bien différentes de celles que je viens de rapporter, vous jugerez si vous êtes entièrement détachées de ce que vous avez abandonné dans le monde, vous pourrez très bien vous éprouver, et voir si vous êtes maîtresses de vos passions. Veuillez m'en croire, la perfection ne consiste pas à porter un habit de religieuse, mais à pratiquer les vertus, à assujettir en toutes choses notre volonté à celle de Dieu, et à la prendre pour règle de la conduite de notre vie. Si nous ne sommes point encore arrivées jusqu'à ce degré de vertu, humilions-nous, mes filles. L'humilité est un remède infailible pour guérir nos plaies; et quoique Notre-Seigneur, qui est notre divin médecin, tarde à venir, ne doutez pas qu'il ne vienne, et ne nous guérisse.

Ces personnes portent jusque dans leurs pénitences cette même mesure qui règle toute leur conduite. Elles tiennent extrêmement à la vie, mais pour l'employer au

service de Notre-Seigneur, ce dont on ne saurait les blâmer. Ainsi, elles pratiquent les austérités avec grande discrétion, afin que la santé n'en soit point altérée. N'ayez pas peur qu'elles se tuent, car elles conservent tout le calme de leur raison, et l'amour n'est pas assez fort pour les en tirer. Mais la raison, selon moi, devrait au contraire les porter à ne point se contenter de servir Dieu de cette manière, c'est-à-dire en allant toujours d'un pas tellement mesuré, qu'on n'atteint jamais le terme de ce chemin. Elles s'imaginent néanmoins avancer, et elles se fatiguent, car ce chemin, croyez-m'en, est pénible; mais ce sera beaucoup qu'elles ne s'égarent point. Dites-moi, mes filles, si pour aller d'un pays dans un autre on pouvait faire le voyage en huit jours, vous semblerait-il sage d'y employer un an, en affrontant durant tout ce temps les gîtes incommodes, les neiges, les pluies, les mauvais chemins, outre le péril d'être mordu des serpents qui s'y rencontrent? Ne vaudrait-il pas mieux tout affronter d'un seul coup, et en finir d'une seule fois?

Oh! que je puis parler ici avec connaissance de cause! et plaise à Dieu que je sois moi-même sortie de cet état où tout est réglé, mais où l'on n'avance pas; souvent je crains le contraire. Grâce à cette discrétion si grande qui préside à notre conduite, nous avons peur de tout, et tout nous devient obstacle. Nous nous arrêtons sans oser passer plus avant, comme si nous pouvions arriver à ces bienheureuses demeures, et que d'autres en fissent le chemin pour nous. Puisque cela est impossible, mes filles, pour l'amour de Jésus-Christ, armons-nous de courage. Remettez entre ses mains votre raison et vos craintes, élevez-vous au-dessus de la faiblesse de la nature; abandonnez le soin de ce misérable corps à ceux qui ont charge de veiller sur vous, et ne songez qu'à cheminer en toute hâte, afin de

jouir au plus tôt de la vue de votre Époux et de votre Dieu. Vous n'avez que peu ou presque point de soulagement, et néanmoins la sollicitude pour la santé pourrait vous tromper. Rejetez cette sollicitude avec d'autant plus de courage, que la lenteur à cheminer dans les voies spirituelles ne vous donnera pas une santé meilleure. Je vous le garantis, parce que je le sais. Je sais encore que c'est moins par les austérités du corps, qui sont secondaires, que par une humilité profonde qu'on avance dans ce chemin spirituel. Ce qui arrête et empêche d'entrer plus avant dans le château, c'est le manque de cette humilité. Croyons toujours que nous avons fait peu de chemin, et que nos sœurs au contraire en ont fait beaucoup; et non seulement désirons d'être considérées comme les plus imparfaites, mais faisons tout ce qui peut dépendre de nous afin que l'on en soit persuadé. Avec cette disposition, l'état des âmes dans ces troisièmes demeures est excellent; mais si elle leur manque, elles resteront toute leur vie au même point, en proie à mille peines, à mille ennuis. N'ayant pas eu le courage de se dépouiller d'elles-mêmes, et portant sans cesse le pesant fardeau de leur misère, elles ne pourront avancer; tandis que les âmes qui ont su se vaincre, s'élèvent avec une admirable liberté vers les demeures supérieures du château.

Dieu qui est juste, miséricordieux, et qui donne toujours au delà de nos mérites, ne laisse pas de récompenser les âmes de ces troisièmes demeures, en leur accordant des joies bien plus grandes que celles que peuvent procurer les plaisirs et les divertissements de cette vie. Mais je ne pense pas qu'il leur donne souvent des goûts spirituels; il ne leur fait cette faveur que rarement, et dans le but de les exciter, par la vue du bonheur des autres demeures, à ne rien négliger pour y parvenir.

Il vous semblera peut-être, mes filles, qu'il n'y a point de différence entre les joies et les goûts, et qu'ainsi je ne devrais pas en mettre : mais, à mon avis, il y en a une fort grande. Je m'en expliquerai dans les quatrièmes demeures, puisque c'est là que Dieu favorise les âmes de ces goûts spirituels ; et quoiqu'il paraisse superflu de parler d'un tel sujet, ce que j'en dirai sera, je l'espère, de quelque utilité. Ayant une connaissance plus distincte de chaque chose, vous vous porterez avec plus d'ardeur vers ce qui est plus parfait. De plus, la connaissance de ces goûts spirituels sera une grande consolation pour les âmes que Dieu conduit par cette voie, et un sujet de confusion pour celles qui se croient déjà parfaites. Les âmes humbles, à la vue de ces faveurs de Dieu, sentiront le besoin de l'en bénir et de lui en rendre des actions de grâces. Quant aux âmes imparfaites, à qui ces goûts ne seront pas accordés au gré de leurs désirs, elles s'en désoleront intérieurement, mais à tort et sans profit, attendu que la perfection ne consiste pas dans les goûts, mais dans le plus grand amour de Dieu, et que la récompense doit être d'autant plus belle, qu'on aura agi en toutes choses avec plus de justice et de vérité. Mais si ceci est vrai, comme il l'est en effet, à quoi sert, me demanderez-vous peut-être, de traiter de ces faveurs intérieures, et d'en donner l'intelligence ? Je ne le sais ; qu'on le demande à ceux qui m'ont ordonné d'écrire, il ne m'appartient pas de disputer avec les supérieurs. Je suis tenue de leur obéir, et je ne serais pas excusable si j'y manquais.

Voici néanmoins ce que je puis vous dire en toute vérité : à cette époque de ma vie où je n'avais point reçu de ces grandes faveurs, ni n'espérais, à cause de mon indignité, en avoir jamais une connaissance expérimentale,

c'eût été un bonheur bien grand pour moi de savoir, ou du moins de pouvoir conjecturer, que j'agréais à Dieu en quelque chose : et lorsque je lisais les livres qui traitent des faveurs et des joies que Dieu accorde aux âmes qui lui sont fidèles, je goûtais tant de consolation, que je lui en donnais de grandes louanges. Si une âme aussi imparfaite que la mienne ne laissait pas d'agir de la sorte, quelles actions de grâces ne lui doivent point rendre celles qui sont vraiment humbles et vertueuses ! Ne dût-il en résulter pour mon Dieu qu'une seule louange de plus, il faudrait faire connaître les joies et les délices dont il comble les âmes, et mettre dans son jour l'immensité de la perte que l'on fait, quand, par sa faute, on se prive de si grands biens. Cette perte devrait nous être d'autant plus sensible, que ces joies et ces délices, quand elles viennent de Dieu, sont accompagnées de tant d'amour et de force, que l'âme en redouble sa marche, mais sans se fatiguer, et avance de jour en jour dans la pratique des bonnes œuvres et de la vertu. Ne pensez pas qu'il nous importe peu de travailler à nous rendre dignes de ces faveurs. Quand vous aurez fait ce qui dépend de vous, si Dieu vous les refuse, sachez qu'il saura vous donner l'équivalent par d'autres voies, car il est souverainement juste ; s'il agit de la sorte, c'est pour des raisons connues de lui, par un profond secret de sa miséricorde, mais ne doutez point que cette conduite ne soit la plus convenable pour le bien de votre âme.

Les personnes qui, par la bonté du Seigneur, sont parvenues à ces troisièmes demeures, et qui, grâce à sa miséricorde, sont bien près de monter plus haut, ne peuvent rien faire, à mon avis, qui leur soit plus utile, que de s'adonner de toutes leurs forces à la pratique d'une prompte obéissance. Quoiqu'elles ne soient pas engagées dans la vie religieuse, il leur sera très avantageux d'avoir un

directeur auquel elles se soumettent en tout, comme plusieurs le pratiquent dans le monde même, afin de ne faire en quoi que ce soit leur propre volonté, parce que d'ordinaire c'est de là qu'arrivent tous nos maux. Pour cela, il ne faut point qu'elles cherchent un guide qui soit, comme l'on dit, de leur humeur, et qui marche en tout avec autant de circonspection qu'elles. Mais elles doivent en choisir un qui connaisse la vanité des choses d'ici-bas, et qui tienne le monde vaincu sous ses pieds. On ne saurait dire combien l'on gagne à l'école de tels maîtres. Lorsqu'on les voit faire, avec tant de facilité, avec tant de suavité, des choses que l'on croyait impossibles, on se sent animé par leur exemple, et, témoin de leur vol élevé, on ose soi-même essayer ses ailes. Tels les petits oiseaux s'enhardissent à prendre l'essor en voyant voler leurs pères, et quoique d'abord ils ne puissent aller bien loin, ils apprennent peu à peu à les suivre. J'ai donc raison de dire qu'il nous est souverainement utile d'être sous la conduite de tels guides, et je le sais par expérience.

Cependant, quelque résolues que soient ces personnes de ne point offenser Dieu, elles feront très bien d'en éviter les occasions. En effet, étant encore si voisines des premières demeures, elles pourraient aisément y retourner, parce que leur vertu n'est pas encore fondée sur la terre ferme, comme celle de ces âmes fortes qui sont accoutumées à souffrir, qui connaissent, sans les craindre, les tempêtes du monde, et qui savent combien ses plaisirs sont peu dignes d'envie. Ainsi, il pourrait arriver qu'une grande persécution que le démon exciterait pour les perdre, serait capable de renverser tous leurs bons desseins, et que, voulant par un véritable zèle retirer les autres du péché, elles tomberaient elles-mêmes dans les filets de cet esprit de mensonge.

Que l'on s'occupe de ses propres fautes, et non de celles du prochain. C'est le propre de ces personnes dont la vie est si réglée, de s'effrayer de tout ; et souvent elles pourraient beaucoup apprendre, pour le principal, de ceux-là mêmes dont la conduite les étonne. Si elles ont quelque avantage sur eux pour la modestie extérieure, et la manière de traiter avec le prochain, c'est bien sans doute, mais ce n'est pas ce qui importe le plus. Elles ne doivent point, pour cela, vouloir que tous les autres suivent leur chemin, ni prétendre donner des leçons de spiritualité, quand peut-être elles ne savent pas ce que c'est. Avec ces grands désirs d'être utiles aux âmes, elles peuvent commettre beaucoup de fautes. Ainsi, mes sœurs, le plus sûr pour celles d'entre nous qui seraient dans ces troisièmes demeures, c'est d'observer ce que prescrit la règle, c'est-à-dire de tâcher de toujours vivre dans le silence et dans l'espoir. Ne doutons pas que Notre-Seigneur ne prenne soin de ces âmes qui lui sont si chères, soyons fidèles à l'en supplier, et, sa grâce aidant, nous ferons beaucoup pour leur salut. Qu'il soit béni à jamais ! Ainsi soit-il.

QUATRIEMES DEMEURES

CHAPITRE PREMIER

Nature des grâces qu'on reçoit dans ces demeures et les suivantes. — Différence entre les contentements éprouvés dans la méditation, et les goûts de Dieu ou l'oraison de quiétude. — Qu'il ne faut point confondre l'entendement avec l'imagination. — Comment on doit se conduire au milieu des égarements de l'imagination.

Au moment de commencer à écrire de ces quatrièmes demeures, je sens profondément le besoin de me recommander à l'Esprit-Saint, et de le supplier de parler désormais par ma bouche. Sans lui, il me serait impossible, mes filles, de vous donner quelque connaissance des demeures dont il me reste à vous entretenir. Devant, d'ici jusqu'à la fin, parler de choses surnaturelles, il me faut un secours tout particulier de Dieu pour m'exprimer de manière à vous les faire comprendre, ainsi que je l'ai écrit dans un autre livre, il y a environ quatorze ans ¹. Il est vrai, j'ai, ce me semble, aujourd'hui un peu plus de lumière sur ces hautes faveurs accordées à certaines âmes ; mais c'est chose fort différente de savoir les exprimer. Daigne mon divin Maître m'en rendre capable, s'il doit en résulter quelque bien ; et sinon, qu'il ne m'exauce pas !

1. Le Livre de sa Vie.

Comme ces quatrièmes demeures sont déjà plus proches du lieu où réside le Roi, leur beauté l'emporte sur celle des demeures précédentes. Elles renferment des choses si délicates, si excellentes, que, malgré tous les efforts de l'entendement pour trouver des termes justes qui les expriment, elles présentent encore bien de l'obscurité à ceux qui n'en ont point l'expérience ; mais elles sont très facilement saisies de ceux qui possèdent cette expérience, surtout si elle est grande.

On croira peut-être que pour parvenir à ces demeures, il faut avoir été longtemps dans les autres. D'ordinaire, il est vrai, elles ne s'ouvrent qu'à l'âme qui a fait quelque séjour dans la demeure précédente ; il n'y a pas néanmoins de règle certaine, parce que Dieu distribue ses faveurs quand il lui plaît ; de la manière qu'il lui plaît, et à qui il lui plaît. Maître de ses biens, il peut les donner ainsi, sans faire tort à personne.

Les bêtes venimeuses dont j'ai parlé entrent rarement dans ces demeures, et s'il arrive qu'elles s'y glissent, l'âme en reçoit plus de bien que de dommage. A mon avis, il est bien plus avantageux qu'elles y entrent, et fassent la guerre à l'âme en cet état d'oraison. Car si elle n'était point tentée, le démon pourrait mêler de fausses douceurs aux goûts qu'elle reçoit de Dieu, ou au moins diminuer sa récompense, en éloignant d'elle ce qui peut la faire mériter, et la laisser ainsi dans un transport continu. Quand ce transport persévère toujours de même dans une âme, je ne le tiens point pour sûr, et il ne me semble pas possible que l'Esprit du Seigneur demeure ainsi en nous dans un même état, durant notre exil sur la terre.

Parlons maintenant, suivant la promesse que j'en ai faite, de la différence des contentements et des goûts. On

peut, à mon gré, appeler contentements ces sentiments de bonheur qui naissent dans l'âme, quand elle médite, et qu'elle adresse des demandes à Notre-Seigneur. Ils procèdent de notre nature, mais avec le secours de la grâce de Dieu ; car sans elle nous ne pouvons rien, et c'est là une vérité qu'il ne faut jamais perdre de vue dans tout ce que je dirai. Ces contentements sont des fruits de nos bonnes œuvres ; nous les acquérons en quelque sorte par notre travail, et nous avons sujet de nous réjouir de l'avoir si bien employé. Mais si nous y prenons garde, nous verrons que bien des choses purement temporelles peuvent affecter notre âme de la même manière. Comme, par exemple, si, contre notre attente, il nous arrive quelque grand héritage ; si nous revoyons une personne que nous aimons, dans le temps où nous l'espérions le moins ; si l'on nous félicite pour avoir réussi dans une affaire importante ; ou si nous apprenons qu'un mari, ou un fils, ou un frère, que nous croyions mort, est plein de vie. J'ai vu une grande joie faire répandre des larmes, et cela m'est arrivé quelquefois à moi-même. Comme on le voit, ces contentements, qui d'ailleurs n'ont rien de mauvais, sont naturels. Or, selon moi, ceux que l'on reçoit dans l'oraison le sont de même ; seulement, ces derniers sont plus nobles, car s'ils commencent en nous, ils se terminent en Dieu. Les goûts, au contraire, tirent leur principe de Dieu, et se font ensuite sentir à notre âme, qui en est beaucoup plus touchée que des contentements de l'oraison.

O Jésus ! que je souhaiterais pouvoir bien expliquer ceci ! Je le comprends très clairement, ce me semble ; mais je ne sais comment le bien faire entendre. Faites, s'il vous plaît, Seigneur, que je le puisse. Je me souviens en ce moment de ces mots qui terminent un psaume que nous disons à prime : *Cum dilatasti cor meum*. Ces paroles

suffisent à ceux qui ont souvent éprouvé ces contentements et ces goûts, pour voir en quoi ils diffèrent ; mais les autres ont besoin qu'on le leur explique davantage.

Les contentements, au lieu de dilater le cœur, le resserrent d'ordinaire un peu, sans néanmoins diminuer la satisfaction qu'on éprouve en voyant qu'on agit pour Dieu. Ils font couler des larmes de douleur, qu'on dirait en quelque sorte excitées par la passion. Si j'étais moins ignorante sur les passions de l'âme, et sur ce qui procède des sens et de la nature, je pourrais peut-être me mieux expliquer ; mais avec un esprit aussi grossier que le mien, il m'est fort difficile de faire entendre aux autres ce que je comprends par expérience : ce qui montre combien la science est utile à tout.

Voici, par rapport à ces contentements, ce que j'ai souvent éprouvé. Si je commençais à pleurer en méditant la passion de Notre-Seigneur, je répandais tant de larmes, que je finissais par en avoir la tête brisée. Si je pensais à mes péchés, il m'arrivait la même chose. En cela Notre-Seigneur me faisait une grande grâce. Je ne veux pas examiner en ce moment lequel des deux vaut mieux, des contentements ou des goûts, je voudrais seulement savoir dire en quoi ils diffèrent. Quelquefois la nature, la disposition même où nous nous trouvons, contribuent aux larmes que nous fait répandre, aux pieux désirs qu'excite en nous la double considération des souffrances de Notre-Seigneur et de nos péchés. Enfin, ces contentements, malgré ce qu'il y a de naturel, vont, comme je l'ai dit, se terminer en Dieu, et voilà pourquoi l'on doit les estimer beaucoup ; mais il faut en même temps humblement reconnaître qu'on n'en est pas meilleur. Deux raisons doivent nous retenir dans l'humilité : d'abord, parce qu'il nous est impossible de juger si tous ces sentiments sont de purs effets d'amour ; ensuite,

parce que, quand bien même ils le seraient, ils ne seraient jamais qu'un don de Dieu.

Ces sentiments de dévotion sont pour l'ordinaire le partage des âmes dans les trois premières demeures. Elles ne s'occupent presque sans cesse qu'à agir par l'entendement et à méditer ; et comme elles n'ont pas encore reçu de plus grandes grâces, elles sont en bon chemin. Cependant elles feraient très bien d'employer aussi quelque temps à produire et à offrir à Dieu divers actes intérieurs de louanges, d'admiration de sa bonté, de joie de ce qu'il est Dieu, de désir de le voir honoré et glorifié comme il le mérite. Qu'elles s'acquittent de cet exercice le mieux qu'il leur sera possible, parce qu'il sert beaucoup à enflammer la volonté ; et lorsqu'il plaira à Notre-Seigneur de les faire entrer dans ces sentiments, qu'elles se donnent bien de garde de les quitter pour achever leur méditation ordinaire. Mais comme j'ai amplement parlé de ceci en d'autres endroits, je n'en dirai pas davantage. Je vous avertirai seulement que pour avancer dans ce chemin, et arriver à ces demeures après lesquelles nous soupignons, l'essentiel n'est pas de penser beaucoup, mais d'aimer beaucoup. Ainsi, mes filles, appliquez-vous à ce qui peut davantage vous exciter à aimer Dieu. Voulez-vous maintenant savoir ce que c'est qu'aimer, et quelle est l'âme qui aime d'un plus grand amour ? Eh bien ! ce n'est point celle qui a le plus de goûts et de consolations, mais celle qui est le plus fermement résolue de contenter Dieu en tout, qui a le plus ardent désir de lui plaire, qui fait le plus d'efforts pour éviter de l'offenser, qui le prie avec le plus d'ardeur pour que Jésus-Christ son Fils soit de plus en plus aimé et glorifié, et que l'Église catholique s'étende de plus en plus sur la terre. Voilà les marques du véritable amour.

N'allez pas toutefois vous imaginer que pour aimer de

a sorte, il soit nécessaire de ne jamais penser à autre chose, et que tout soit perdu pour peu que l'on cesse de s'en occuper. Pour moi, j'ai eu quelquefois bien à souffrir de ces distractions involontaires, et il n'y a guère plus de quatre ans que je connus par expérience que l'imagination et l'entendement ne sont pas la même chose. J'en parlai à un homme fort instruit, et il me confirma dans cette opinion. La joie que j'en reçus ne fut pas petite. Confondant auparavant l'un avec l'autre, je ne pouvais concevoir que l'entendement, qui est une puissance de l'âme, eût quelquefois tant de peine à prendre son essor, tandis que d'ordinaire l'imagination prend en un instant son vol : impossible à nous de l'arrêter. Que dis-je ? dans ces moments mêmes où Dieu tient tellement unies à lui toutes les puissances de l'âme qu'il semble qu'elles soient détachées du corps, il ne faut rien moins que sa souveraine puissance pour la fixer. Je ne pouvais m'expliquer ce qui se passait en moi : d'un côté, les puissances de mon âme me paraissaient occupées de Dieu et recueillies en lui, et, de l'autre, mon imagination était si troublée et si égarée, que j'en demeurais stupéfaite. O mon Dieu ! comptez, s'il vous plaît, pour quelque chose ce que le manque de connaissance nous fait souffrir dans ce chemin spirituel. Ce qui nous trompe, c'est que, nous imaginant que notre unique science doit être de penser à vous, nous ne cherchons pas à nous instruire auprès des personnes doctes, et ne croyons pas même en avoir besoin. Faute de nous connaître, nous passons par de terribles angoisses, ce qui est un bien nous paraît un mal, et nous considérons comme des fautes des choses qui ne le sont point.

De là procèdent les afflictions de tant de personnes d'oraison, mais particulièrement de celles qui ne sont pas savantes ; de là, les plaintes qu'elles font de leurs peines

intérieures ; de là, enfin, ces mélancolies qui ruinent leur santé et les portent jusques à tout abandonner. Ces personnes ne considèrent pas qu'il y a en nous comme un autre monde qui est tout intérieur. Or, de même que nous ne pouvons pas arrêter le mouvement du ciel, qui va avec une si prodigieuse vitesse, de même il n'est pas en notre pouvoir d'arrêter le mouvement de l'imagination. Dans notre ignorance, confondant les puissances de l'âme avec l'imagination, et nous persuadant que celle-ci les entraîne partout à sa suite, nous croyons être perdus, et mal employer le temps que nous passons en la présence de Dieu ; et peut-être alors l'âme est toute unie à Dieu dans ces demeures supérieures, tandis qu'elle endure, non sans mérite, les écarts de l'imagination égarée parmi les bêtes cruelles et venimeuses qui sont aux avenues du château. Ce que nous avons à souffrir de l'imagination ne doit donc point nous troubler, ni nous faire abandonner l'oraison, ainsi que le désirerait l'ennemi du salut. Je le répète, le plus souvent nos inquiétudes et nos peines viennent de ce que nous ne nous connaissons pas.

Pendant que je trace ces lignes, je fais attention à ce qui se passe dans ma tête, c'est-à-dire à ce grand bruit dont j'ai parlé en commençant, et qui m'a presque mise dans l'impossibilité de travailler à cet écrit demandé par mes supérieurs. C'est, ce me semble, comme le bruit de plusieurs grandes rivières, d'une infinité d'oiseaux qui chantent, et de sifflements aigus ; je ne l'entends point dans les oreilles, mais je le sens dans la partie supérieure de la tête, qu'on dit être le siège de la partie supérieure de l'âme.

Je me suis longtemps arrêtée à considérer cette extrême promptitude du mouvement de l'esprit vers la région supérieure. Dieu veuille que je me souvienne d'en dire la cause dans les demeures suivantes, attendu qu'il ne convient pas

de la dire ici ; et qui sait si Dieu ne m'a pas envoyé ce mal de tête pour me la faire mieux comprendre ? Car ni ce bruit, ni tout ce que je viens de rapporter ne me peuvent distraire de mon oraison, et ne diminuent en rien ni la tranquillité de mon âme, ni son attention, ni son amour, ni ses désirs, ni sa claire connaissance.

Mais, dira-t-on peut-être, si la partie supérieure de l'âme est dans la partie supérieure de la tête, comment n'est-elle point troublée par ce bruit ? Je n'en sais pas la raison ; mais je sais bien que ce que j'ai dit est véritable. Cela me donne de la peine, quand l'oraison n'est pas accompagnée d'extase ; car, dans l'extase, tant qu'elle dure, je ne sens aucun mal : mais c'en serait un très grand, si ce bruit m'empêchait de continuer mon oraison. Ainsi il faut bien se garder de se laisser troubler par les pensées importunes, dans l'oraison, ni de s'en mettre en peine. Si c'est le démon qui nous les envoie, il nous laissera bientôt en repos, s'il voit que nous ne nous en inquiétons point ; et si elles viennent, comme cela n'est souvent que trop vrai, de la misère qui, avec tant d'autres infirmités, nous est restée du péché d'Adam, montrons de la patience, et endurons-les pour l'amour de Dieu. Ne sommes-nous pas sujettes à manger, à dormir, sans pouvoir nous exempter de cette nécessité, qui n'est pas une des moindres peines de la vie ! Que tout cela nous fasse connaître notre misère et allume en nous le désir d'aller, comme le dit l'Épouse des Cantiques, *en un lieu où nul ne pourra plus nous mépriser* ¹. Que de fois ces paroles se présentent à mon souvenir, et qu'elles expriment admirablement l'épreuve dont je parle ! Non, rien n'approche en cette vie des mépris et des tribulations que nous apportent ces combats intérieurs. Qu'on imagine

1. Et jam me nemo despiciat. (*Cant.*, VIII, 1.)

tel trouble, telle guerre qu'on voudra, nous les supporterons, si, comme je l'ai dit, nous trouvons la paix au dedans de nous-mêmes. Mais de soupirer après le repos à la suite de mille peines qu'on a eues dans le monde, de savoir que Dieu nous prépare ce repos, et de reconnaître que l'obstacle qui nous empêche d'en jouir est en nous-mêmes, voilà ce que je trouve de pénible, et ce qui me semble presque insupportable. O Dieu, nous vous en conjurons, daignez nous appeler à ce bienheureux séjour où il ne sera plus donné à ces misères de nous accabler de leurs mépris ; car quelquefois elles semblent se faire un jeu de nos âmes. Ce Dieu de bonté n'attend pas toujours la vie future pour affranchir de ces misères les âmes fidèles ; dès cette vie même il les en délivre, lorsqu'elles parviennent à la dernière demeure du château, ainsi que je le dirai dans la suite, avec le secours de sa grâce.

Ces misères ne causent point une égale peine à toutes les personnes. Il y en a sans doute qui en sont bien moins assaillies que je ne l'ai été durant plusieurs années, à cause de mon peu de vertu ; on eût dit que je voulais me venger de moi-même. Dans la pensée que peut-être vous ne serez pas exemptes de ce tourment, je saisis toutes les occasions de vous en parler, désirant, mes filles, vous bien faire comprendre que, cela étant inévitable, il ne faut ni vous en inquiéter ni vous en affliger. Laissez aller cette imagination, vrai traquet de moulin, et, sans vous inquiéter de son bruit incommode, occupez-vous de faire votre farine, c'est-à-dire de poursuivre votre méditation à l'aide de la volonté et de l'entendement.

Il y a divers degrés dans le tourment de ces distractions importunes, suivant l'état de notre santé, et suivant les temps. Il est juste que l'âme l'endure avec patience, quoiqu'il n'y ait point de sa faute, attendu que sous bien

d'autres rapports ses fautes volontaires ne sont qu'en trop grand nombre. Etant, comme vous l'êtes, étrangères à la science, le conseil qu'on vous donne de mépriser ces pensées, et les raisons que les livres vous en présentent, ne suffiront pas toujours pour mettre votre esprit en repos ; voilà pour quoi je ne pense point perdre le temps que j'emploie à vous instruire plus à fond de cette épreuve, et à consoler ainsi vos âmes à l'avance. Mais pour que mes paroles vous soient de quelque utilité, il faut que Dieu vous donne sa lumière. Enfin, mes filles, n'oubliez pas que la volonté de Dieu est que vous preniez les moyens ordinaires pour vous instruire, pour vous connaître vous-mêmes, et pour ne pas imputer à votre âme ce qui ne procède que de la faiblesse de l'imagination, de l'infirmité de la nature, et de l'artifice du démon.

CHAPITRE II

Différence entre les contentements de la méditation et les goûts de Dieu, ou l'oraison de quiétude, *suite*. — Comment on doit travailler à acquérir ces goûts de Dieu, sans les rechercher.

O mon Dieu, où me suis-je engagée ! J'ai presque perdu de vue mon sujet, parce que les affaires et mon peu de santé me contraignent souvent de tout quitter lorsque j'aurais le plus de facilité d'écrire. Comme j'ai si peu de mémoire, et que je n'ai pas le loisir de relire ce que j'ai fait, il y aura bien peu d'ordre et de suite dans tout ce discours ; c'est du moins ce que je crains.

J'ai dit, ce me semble, que les contentements spirituels, étant quelquefois excités en partie par nos passions, produisent en nous un certain trouble ; ils font pousser des soupirs et des sanglots ; ils vont même, ainsi que me l'ont assuré quelques personnes, jusqu'à resserrer la poitrine, jusqu'à causer des mouvements extérieurs dont on ne peut se défendre, jusqu'à faire couler le sang par les narines, et autres choses semblables fort pénibles. N'ayant rien éprouvé de tel, je n'en saurais rien dire ; néanmoins on doit y trouver de la consolation, parce que, comme je l'ai dit, tout dans ces contentements se termine en Dieu, dans le désir de lui plaire et de jouir de son adorable présence.

Ce que j'appelle ici goût de Dieu, et qu'ailleurs j'ai

nommé oraison de quiétude, est tout différent des contentements dont je viens de traiter ; celles d'entre vous, mes filles, à qui Dieu a fait la grâce de l'éprouver, savent bien qu'il en est ainsi.

Pour mieux faire saisir cette différence, je comparerai les contentements et les goûts à deux fontaines dont les bassins se remplissent d'eau. Mon ignorance et mon peu d'esprit font que je ne trouve rien de plus propre que cet élément pour expliquer les choses spirituelles. Aussi en suis-je grandement amie, et l'ai-je considéré avec une attention toute particulière. Ce n'est pas que nous n'ayons beaucoup à profiter dans la contemplation des autres ouvrages de Dieu : sa grandeur et sa sagesse infinie n'y ont pas sans doute répandu moins de merveilles et caché moins de secrets ; il suffit de les connaître pour en demeurer ravi d'admiration. Je suis néanmoins persuadée que dans chacune des plus petites créatures qu'il a tirées du néant, quand ce ne serait qu'une petite fourmi, il y a plus de merveilles que l'esprit humain n'en peut comprendre. Je dis donc que ces deux bassins se remplissent d'une manière différente : l'un reçoit une eau qui vient de loin par des aqueducs, et à l'aide de notre propre industrie ; l'autre, se trouvant dans l'endroit même où jaillit la source, se remplit sans aucun bruit. Que si la source est fort abondante, comme est celle dont nous parlons, elle fournit tant d'eau à ce bassin, qu'il en sort un grand ruisseau qui coule sans cesse, sans qu'il soit besoin pour ce sujet d'user d'aucun artifice.

Et maintenant, pour montrer la différence qui existe entre les contentements et les goûts, je dirai que les contentements ressemblent à l'eau qu'on fait venir de loin par des aqueducs dans le premier bassin. En effet, c'est par nos pensées, par la considération des œuvres de Dieu, par le travail de notre entendement, que nous les obtenons. Enfin

ils sont l'ouvrage de notre industrie, de nos efforts, et de là procède le bruit dont j'ai parlé, qui accompagne le profit et l'avantage qu'ils apportent à l'âme. Les goûts ressemblent à cette eau qui, de la source même, qui est Dieu, jaillit dans le bassin de l'âme. Ainsi, quand il plaît à Dieu de nous accorder cette oraison qui est surnaturelle, c'est au milieu d'une paix, d'une tranquillité, d'une suavité inexprimables qu'il produit ces goûts dans un fond très intime de notre âme.

Quel est ce fond ; et comment Dieu y opère-t-il, c'est ce que je ne sais point.

Ce plaisir ne se sent point tout d'abord dans le cœur, comme ceux d'ici-bas ; ce n'est qu'ensuite qu'il le pénètre et le remplit. Cette eau céleste se répand dans toutes les demeures du château, remplit les puissances de l'âme, et arrive enfin jusqu'à ce corps mortel. C'est ce qui m'a fait dire que ces goûts commencent en Dieu et se terminent en nous ; et non seulement leur suavité se fait sentir à l'âme, mais encore à tout l'homme extérieur, comme le verront ceux qui en feront l'expérience.

En traçant ces lignes, je faisais réflexion que dans ce verset *Dilatasti cor meum*, le prophète dit que Dieu a dilaté son cœur. Cependant je ne vois pas, comme je l'ai remarqué, que ce plaisir prenne naissance dans le cœur ; il vient d'un lieu encore plus intérieur, et comme d'un endroit fort profond. Je pense que ce lieu doit être le centre de l'âme, comme je le dirai plus particulièrement dans la suite. En vérité, ce que je découvre de ces secrets cachés au dedans de nous, me jette dans un étrange étonnement ; et combien doit-il y en avoir d'autres qui me sont inconnus !

O mon Seigneur et mon Dieu, que vos grandeurs sont incompréhensibles ! Et nous, qui n'en savons pas plus que de simples et ignorants bergers, nous osons nous flatter

d'en connaître quelque chose. Que cette connaissance doit être petite, puisqu'il y a en nous-mêmes de si grands secrets que nous ne pouvons comprendre ! Que dis-je ? elle n'est rien, eu égard à cet abîme infini de grandeurs et de merveilles qui se trouvent en vous. Toutefois, Seigneur, le peu qu'il nous est donné de découvrir par la contemplation de vos œuvres, nous fait entrevoir d'une manière admirable vos perfections infinies.

Le verset du psaume que je citais me servira, je l'espère, à faire comprendre la dilatation intérieure que l'on ressent dans les goûts divins. A peine cette eau céleste a-t-elle commencé à jaillir de sa source, c'est-à-dire de ce fond intime de nous-mêmes, que tout notre intérieur se dilate et s'élargit. On est alors enrichi de certains biens qui ne se peuvent dire, et l'âme n'est même pas capable de comprendre quels sont les dons qu'elle reçoit en cet heureux moment. Elle respire je ne sais quelle suave odeur ; c'est comme si au dedans d'elle-même, dans l'endroit le plus profond, il y avait un brasier où l'on jetât d'excellents parfums. On ne voit, il est vrai, ni la lumière du feu, ni l'endroit où il est ; mais la chaleur et la fumée odoriférante pénètrent l'âme tout entière, et souvent, comme je l'ai dit, le corps lui-même y participe. Ne vous imaginez pas néanmoins, mes filles, que l'on sente de la chaleur, et qu'on respire un parfum : c'est une chose beaucoup plus délicate, et je ne me sers de ces termes que pour vous en donner quelque intelligence. Ceux qui ne l'ont pas éprouvé peuvent croire sur ma parole que cela se passe de la sorte, et que l'âme le voit et l'entend plus clairement que je ne suis capable de l'exprimer. J'ajouterai que ce n'est pas une chose qu'on possède quand on la désire, parce que, quels que soient nos efforts, il n'est pas en notre pouvoir de l'acquérir ; et c'est ce qui fait bien voir qu'elle ne vient pas du pauvre métal de notre nature, mais

de l'or très pur de la sagesse divine. Il ne me paraît pas qu'alors les puissances de l'âme soient unies à Dieu ; il me semble seulement qu'elles sont comme enivrées et saisies d'étonnement à la vue des merveilles qu'elles découvrent.

Si, en parlant de ces faveurs si intérieures, je dis quelque chose qui ne s'accorde pas avec ce que j'ai dit en d'autres traités, on ne doit point s'en étonner, vu qu'il s'est passé, depuis, près de quinze ans, et que Notre-Seigneur me donne peut-être maintenant un peu plus de lumière que je n'en avais à cette époque. Aujourd'hui, néanmoins, comme alors, je suis très capable de me tromper, mais non pas de mentir ; car, par la miséricorde de Dieu, j'aimerais mieux mourir mille fois. Je rapporte sincèrement les choses telles que je les comprends.

Il me semble que dans l'état dont je viens de parler la volonté doit être unie en quelque manière à celle de Dieu. Mais c'est par les effets et par les œuvres que l'on connaît la vérité de ce qui s'est passé dans l'oraison ; il n'y a point de meilleur creuset pour en faire l'épreuve. Dieu fait une grande grâce à une âme qu'il favorise de cette oraison, de lui en donner l'intelligence, et ce n'en est pas pour elle une moindre, de ne point retourner en arrière.

Je ne doute nullement, mes filles, que vous ne souhaitiez de vous voir bientôt en cet état, et vous avez raison. Car l'âme, je le répète, ne peut comprendre ni les grâces dont Dieu la favorise alors, ni l'amour avec lequel il l'approche de lui. C'est donc à juste titre que vous désirez apprendre comment on arrive à un pareil bonheur. Je vous dirai ce que j'en sais ; ne parlant toutefois que de la conduite ordinaire de Dieu, et laissant de côté les cas extraordinaires où il accorde cette grâce uniquement parce qu'il le veut. Quand il agit de la sorte, il a ses raisons qu'il ne nous appartient pas d'approfondir.

Pratiquez d'abord, mes filles, ce que j'ai recommandé dans les demeures précédentes ; et ensuite, de l'humilité, de l'humilité, puisque c'est par elle que le Seigneur se laisse vaincre, et cède à tous nos désirs. La première marque pour reconnaître si vous avez cette vertu, est de vous croire indignes de recevoir une faveur aussi éminente que celle de ces goûts de Dieu, et de ne pas même penser qu'elle doive vous être jamais accordée en votre vie. Mais, allez-vous me dire, comment pouvons-nous les obtenir, si nous ne faisons aucun effort pour cela ? Je réponds qu'il n'y a point de meilleur moyen que celui que je viens d'indiquer, et de vous abstenir de tout effort, et cela pour cinq raisons. La première, parce que ce qui est avant tout nécessaire pour recevoir une pareille faveur, c'est d'aimer Dieu sans intérêt. La seconde, parce que c'est manquer d'humilité, de se flatter d'obtenir, par des services aussi misérables que les nôtres, une chose d'un si grand prix. La troisième, parce que la véritable préparation pour recevoir de telles faveurs, après avoir tant offensé Dieu, n'est pas de désirer des consolations, mais d'imiter Notre-Seigneur, en souhaitant de souffrir pour lui comme il a souffert pour nous. La quatrième, parce que Dieu n'est pas obligé à nous donner en ce monde ces grâces sans lesquelles nous pouvons nous sauver, comme il est obligé de nous donner sa gloire dans l'autre si nous observons ses commandements. De plus, il sait mieux que nous ce qui nous convient, et quelles sont les âmes qui ont pour lui un véritable amour. Qu'il en soit ainsi, c'est ce dont il ne nous est pas permis de douter. Je connais moi-même des personnes qui, marchant dans cette voie de l'amour, c'est-à-dire aspirant uniquement à servir leur Jésus crucifié, non seulement ne désirent point, ne lui demandent point ces consolations et ces goûts, mais le supplient de ne pas leur en donner en cette vie : ce que je dis est une chose très

véritable. La cinquième raison, c'est que nous travaillerions inutilement en recherchant ces goûts : cette eau ne venant point, comme celle des contentements, par des aqueducs, si Dieu, qui en est la source, ne la fait point jaillir, nous nous fatiguerions en vain ; tous nos désirs, toutes nos méditations, toutes nos larmes, et tous les efforts que nous pouvons faire pour cela, sont inutiles. Dieu seul donne cette eau céleste à qui il lui plaît ; il ne la donne souvent que lorsqu'on y pense le moins. Nous sommes à lui, mes sœurs, qu'il dispose de nous selon sa volonté, et qu'il nous conduise comme il lui plaira. Qu'une âme soit humble et détachée de tout, mais dans la vérité, et non dans l'imagination, qui si souvent la trompe, et le divin Maître, je n'en doute point, lui accordera non seulement cette grâce, mais encore beaucoup d'autres qui surpasseront ses désirs. Louange et bénédiction à ce Dieu de bonté dans les siècles des siècles ! Ainsi soit-il.

CHAPITRE III

Du recueillement surnaturel. Cette oraison précède presque toujours celle des goûts de Dieu, et lui est inférieure. — Comment on doit se conduire dans ce recueillement. — Des effets des goûts de Dieu, ou de l'oraison de quiétude. — Avis pour éviter les illusions.

Les effets de ces goûts divins sont en grand nombre, et j'en rapporterai quelques-uns; mais, auparavant, je parlerai en peu de mots d'une autre oraison dont j'ai traité ailleurs, et qui précède presque toujours celle-ci.

C'est un recueillement qui me paraît aussi être surnaturel. En effet, il ne s'acquiert ni en se retirant dans des lieux obscurs, ni en fermant les yeux. Il ne dépend d'aucune chose extérieure; car les yeux se ferment d'eux-mêmes, sans que la volonté y ait part, et l'on se trouve comme dans une profonde solitude, sans l'avoir recherchée. Alors se construit, si je puis parler de la sorte, sans aucune industrie de notre part, le vestibule de l'oraison des goûts divins. L'âme est merveilleusement préparée à recevoir cette oraison par ce recueillement, où les sens perdent l'avantage qu'ils avaient et où elle recouvre celui qu'elle avait perdu.

Ceux qui traitent de cette matière disent que l'âme rentre en elle-même, et que quelquefois elle s'élève au-dessus d'elle. Avec ces termes, ignorante comme je suis, j'avoue que je ne saurais rien expliquer; je me servirai donc de

mon langage, et j'espère que vous me comprendrez; mais je puis me tromper. Eh bien! mes filles, jetez les yeux sur le château intérieur; supposez que les sens et les puissances de l'âme, qui en sont les gardes, se sont enfuis pour aller trouver les ennemis et se joindre à eux. Après plusieurs jours et même plusieurs années d'absence, reconnaissant leur erreur et se repentant de leur trahison, ils quittent ce pays étranger, et, se rapprochant du château, ils tâchent d'y être reçus. Le grand Roi qui y règne, témoin de leur bonne volonté, use à leur égard de miséricorde, et veut bien les rappeler à lui. Comme un bon pasteur, il leur fait entendre sa voix, mais d'une manière si douce et si forte, que la reconnaissant à l'instant même, ils reviennent à leur ancienne demeure, et abandonnant les choses extérieures qui les captivaient, ils rentrent dans l'intérieur du château. Il me semble que je n'ai jamais si bien expliqué ceci qu'à cette heure.

A l'aide de ce recueillement, l'âme qui cherche Dieu, le trouve mieux et plus tôt en elle-même que dans les autres créatures, comme saint Augustin dit l'avoir éprouvé. Et ne vous imaginez pas, mes sœurs, que ce soit par l'entendement que ce recueillement s'acquière, en tâchant de penser que Dieu est en nous; ni par l'imagination, en nous le représentant au dedans de nous. Ceci est bon sans doute, et une excellente manière de méditer, puisqu'il est vrai que Dieu est en nous; mais cette manière de se recueillir est au pouvoir de chacun, avec le secours de la grâce, bien entendu. Il n'en est pas ainsi du recueillement surnaturel dont je parle; car quelquefois, avant même que l'on ait pensé à élever son esprit vers Dieu, les puissances de l'âme avec les sens sont déjà dans le château; on ne sait ni comment elles y sont entrées, ni comment elles ont entendu la voix du divin pasteur, puisque aucun son n'a frappé leur

oreille; et là, dans cette solitude intérieure, l'âme goûte un recueillement plein de suavité, comme peuvent le dire ceux qui ont joui de cette faveur. Quant à moi, je ne saurais vous l'expliquer plus clairement.

J'ai lu quelque part, ce me semble, que c'est comme quand un hérisson ou une tortue se retirent au dedans d'eux; celui qui s'est servi de cette comparaison devait en avoir l'intelligence. Elle ne me paraît pas néanmoins tout à fait juste, car ces animaux se renferment en eux-mêmes quand ils le veulent; au contraire, ce recueillement surnaturel est indépendant de notre volonté, et nous n'en pouvons jouir que quand il plaît à Dieu. Je crois qu'il ne fait cette grâce qu'à des personnes qui ont renoncé au monde, sinon en effet, parce que leur état les en empêche, au moins de volonté et de désir; il les appelle alors particulièrement à vaquer à la vie intérieure. Ainsi, j'en suis convaincue, pourvu que ces âmes que Dieu commence à appeler à un état plus élevé le laissent agir en elles, il ne leur accordera pas seulement cette faveur, mais de plus grandes. Ceux qui connaîtront que cela se passe en eux de la sorte, doivent extrêmement estimer cette faveur, et en remercier Dieu, afin de se rendre dignes d'en recevoir d'autres plus précieuses encore.

Ce recueillement étant une disposition à l'oraison des goûts divins ou de quiétude, quand Dieu élève l'âme à cette oraison, alors, selon le conseil de certains auteurs, elle peut sans doute se contenter d'écouter la voix divine, et sans discourir avec l'entendement, se tenir attentive devant Dieu, et le considérer opérant en elle. Mais si le Seigneur n'a pas fait passer l'âme de ce recueillement à l'oraison de quiétude, je ne saurais comprendre comment on pourrait arrêter le discours de l'entendement sans qu'il en résulte plus de dommage que de bien. Néanmoins, cette

question ayant été fort agitée entre des personnes spirituelles, quelques-unes ont été d'un sentiment contraire au mien. Je confesse ici mon peu d'humilité, mais il me semble qu'elles ne m'ont jamais donné une raison convaincante en faveur de leur avis.

Une de ces personnes m'alléguait un traité¹ du bienheureux père Pierre d'Alcantara. Comme je le crois un saint, et que je sais quelles lumières il avait sur ce sujet, je me serais volontiers rendue à son autorité. Mais ayant lu le livre, nous trouvâmes que l'homme de Dieu disait absolument la même chose que moi. Il l'exprime, il est vrai, en d'autres termes, mais il est clair, par ce qu'il dit, que l'âme ne doit arrêter le discours de l'entendement que lorsque Dieu, l'élevant à une oraison plus haute, la tient unie à lui par l'amour.

Il se peut que je me trompe ; mais voici, selon moi, les raisons pour lesquelles, dans l'oraison de recueillement, on ne doit point arrêter les discours et les considérations de l'entendement. La première, parce que, dans ces choses, purement spirituelles, celui-là fait plus qui croit et veut moins faire. Ce que nous avons à faire, c'est de nous mettre en la présence du grand Roi comme des pauvres dont la nécessité parle pour eux, et de baisser ensuite les yeux avec humilité pour attendre qu'il lui plaise de nous secourir dans notre misère. Dieu, par ses secrètes voies, nous fait-il entendre qu'il nous a donné accès auprès de lui, et qu'il nous écoute, alors il est bon de se taire, et de tâcher même, si l'on peut, d'empêcher notre entendement d'agir. Mais si au contraire nous avons sujet de croire que ce grand Monarque ne nous a point écoutés, et qu'il ne jette point les yeux sur nous, gardons-nous de demeurer là

1. *Le Traité de la méditation et de la dévotion.*

sottement inactifs. Car ce qui reste à l'âme qui essaye de supprimer alors les discours de l'entendement, c'est la honte de sa sotte tentative, et une sécheresse beaucoup plus grande ; son imagination n'en devient même que plus inquiète par la violence qu'elle s'est faite pour ne penser à rien. Dieu veut de nous, dans cet état, que nous lui adressions nos demandes, et que nous considérions que nous sommes en sa présence : il sait ce qui nous est le plus utile. Pour moi, je ne puis me persuader que les industries humaines soient de quelque secours en des choses où Dieu a posé, ce semble, une limite infranchissable à notre faiblesse, et qu'il a voulu se réserver à lui seul. Il est un assez grand nombre d'autres choses qu'il nous abandonne en quelque sorte, comme les pénitences, les bonnes œuvres, et l'oraison, dans lesquelles nous pouvons, avec son secours, avoir notre part, et agir autant que notre infirmité en est capable.

La seconde raison est que, ces œuvres intérieures étant toutes suaves et pacifiques, tout acte pénible leur est plutôt nuisible que profitable. J'appelle pénible toute espèce de violence qu'on voudrait se faire, comme serait, par exemple, de retenir son haleine. Ce que l'âme a alors à faire, c'est de se remettre entre les mains de Dieu afin qu'il dispose d'elle comme il lui plaira, avec le plus grand oubli possible de ses intérêts propres, et la plus grande résignation à la volonté divine.

La troisième raison est que l'effort que l'on fait pour ne point penser, fera peut-être penser davantage.

La quatrième raison est, que rien n'est si agréable à Dieu que de nous voir occupés de la pensée de son honneur et de sa gloire, dans l'oubli de nos avantages et de nos plaisirs. Or, comment peut-il être dans cet oubli de soi, celui qui est tellement attentif sur lui-même, qu'il n'ose

seulement se remuer ? Et comment peut-il se réjouir de la gloire de Dieu, et en souhaiter l'augmentation, lorsqu'il ne pense qu'à empêcher son entendement d'agir ? Quand il plaît à ce grand Dieu que notre entendement se repose, il l'occupe d'une autre manière ; il lui donne des connaissances si élevées au-dessus de ce que nous pouvons nous imaginer, qu'il demeure comme abîmé dans cette lumière, sans qu'il sache comment cela se passe ; et il sort de cette école avec des enseignements bien supérieurs à ceux qu'il pouvait attendre de toutes les industries humaines pour suspendre ses opérations. Ainsi, puisque Dieu nous a donné les puissances de l'âme pour agir, et que le travail de chacune d'elles a sa récompense, au lieu de chercher à les captiver par une sorte d'enchantement, laissons-les s'acquitter librement de leur office ordinaire, jusqu'à ce qu'il plaise à Dieu de leur en confier un autre plus élevé.

A mon avis, ce qui convient le mieux à l'âme, quand Notre-Seigneur daigne, dans cette demeure, l'élever à l'oraison des goûts divins ou de quiétude, c'est, comme je l'ai dit, de se tenir doucement unie à lui par la volonté. Que sans violence ni bruit intérieur elle tâche d'arrêter les actes naturels et les considérations de l'entendement ; mais qu'elle n'essaye point de le suspendre, non plus que la mémoire, car il est bon qu'il se souvienne qu'il est en la présence de Dieu, et considère quelles sont ses grandeurs. Que si ce qu'il sent à la vue de ses grandeurs le transporte et le ravit hors de lui, alors à la bonne heure ; que même cette dernière considération cesse, mais qu'il ne cherche point à comprendre ce qui le ravit, parce que c'est à la volonté que Dieu le donne. Ainsi, qu'il la laisse jouir en paix de cette faveur, et se contente de lui suggérer de temps en temps quelques paroles d'amour : car souvent, dans cet état, sans que l'âme le cherche, elle se trouve sans penser

à rien ; mais à la vérité cela dure très peu. J'ai expliqué ailleurs pourquoi cela arrive de la sorte ¹.

L'oraison dont j'ai traité au commencement de cette demeure est celle des goûts divins ou de quiétude ; et j'ai parlé ensuite de l'oraison de recueillement. Si j'avais mis plus d'ordre, j'aurais dû d'abord parler de celle-ci ; car elle est de beaucoup inférieure à celle des goûts de Dieu ; elle en est toutefois le principe et comme le vestibule. Dans l'oraison de recueillement on ne doit point laisser la méditation ni le travail de l'entendement. Ce qui fait qu'il cesse d'agir dans l'oraison des goûts divins, c'est qu'elle est une eau qui coule de la source même, sans venir par des aqueducs. Ainsi, l'entendement n'y comprenant rien, se trouve si interdit, qu'il va errant de toutes parts sans savoir où s'arrêter, pendant que la volonté demeure si unie à Dieu, qu'elle ne peut voir sans peine cet égarement. Mais elle doit le mépriser, parce qu'elle ne pourrait s'en occuper sans perdre une partie du bonheur dont elle jouit. Qu'elle laisse donc aller l'entendement, et qu'elle s'abandonne tout entière dans les bras de l'amour. Le divin Maître lui-même lui enseignera ce qu'elle a à faire en ces heureux moments ; tout ce qu'il veut d'elle, c'est qu'elle se reconnaisse indigne d'une si haute faveur, et qu'elle lui en rende de vives actions de grâces.

Je devais parler des effets que cette oraison des goûts divins produit dans les âmes, et des marques auxquelles on les connaît, mais j'ai interrompu mon discours pour parler de l'oraison de recueillement ; je reviens donc à mon sujet, afin d'exposer ce qui me restait à dire.

Cette oraison des goûts de Dieu produit dans l'âme une dilatation, ou, si l'on veut, un élargissement intérieur ; on

1. Dans la *Vie*, et dans le *Chemin de la perfection*.

dirait une source qui, n'ayant pas de ruisseau, s'étendrait et s'élargirait à proportion de l'abondance d'eau qu'elle donnerait. C'est ainsi que Dieu agrandit l'âme dans cette oraison, et sans parler de beaucoup d'autres merveilles qu'il opère en elle, il la prépare et la dispose à contenir toutes les grâces dont il voudra la combler.

Voici les marques auxquelles on reconnaît cette suave opération de Dieu et cette dilatation intérieure. L'âme, moins liée qu'auparavant dans le service de Dieu, y agit avec beaucoup plus de liberté et d'étendue. Elle sent diminuer l'appréhension des peines de l'enfer, parce qu'elle perd la crainte servile ; mais elle conserve une crainte plus vive d'offenser Dieu, et sent en elle une grande confiance de le posséder un jour. Libre de l'appréhension qu'elle avait de perdre la santé par les pénitences, elle croit qu'il n'y en a point qu'elle ne puisse pratiquer avec le secours de Dieu, et désire ainsi d'en faire encore de plus grandes. Elle redoute beaucoup moins les croix et les peines, parce que sa foi est plus vive, et elle ne doute point que si elle les embrasse pour plaire à Dieu, il ne lui fasse la grâce de les souffrir avec patience ; quelquefois même elle les désire, parce que nul bonheur ne lui paraît si grand que de faire quelque chose pour l'amour de lui. Comme elle connaît plus parfaitement la grandeur de son Dieu, elle s'anéantit davantage dans la vue de sa propre misère. Ayant savouré la douceur de ces goûts divins, elle voit que tous les plaisirs du monde ne sont qu'un pur néant ; ainsi, peu à peu, elle s'en détache sans peine, parce qu'elle est plus maîtresse d'elle-même qu'elle n'était auparavant. Enfin, elle est plus affermie dans toutes les vertus, et l'on peut dire qu'elle se perfectionnera toujours davantage, pourvu qu'elle ne retourne point en arrière, et qu'elle n'offense point le Seigneur ; car une pareille infidélité lui ferait tout perdre,

quelque élevée qu'elle fût en grâce. J'ajouterai qu'il ne suffit pas que Dieu accorde une ou deux fois cette oraison à une âme, pour qu'elle demeure enrichie de toutes ces grâces ; il faut qu'elle persévère à les recevoir, car tout son bien dépend de cette persévérance.

J'ai un important avis à donner aux personnes qui se trouveront dans cet état : c'est d'éviter avec un soin extrême les occasions d'offenser Dieu, parce que l'âme, loin d'avoir toutes ses forces, ressemble au petit enfant que sustente encore le lait de sa mère, et qui ne peut s'éloigner de son sein sans s'exposer à périr. Ainsi, pour ne pas tomber dans un semblable péril, il ne faut point, à moins d'une nécessité très pressante, abandonner l'oraison ; et l'on doit y retourner aussitôt que les occasions de la quitter sont passées ; car, sans cela, le mal irait toujours en augmentant. Je sais combien ce malheur est à craindre ; j'ai eu la douleur de voir tomber quelques-unes de ces personnes que je connaissais, parce qu'elles se sont éloignées de Celui qui voulait avec tant d'amour se donner à elles pour ami, et le leur témoigner par ses bienfaits. C'est pourquoi je ne saurais trop les conjurer de fuir les occasions où il y a quelque péril. Le démon, sans nul doute, fait beaucoup plus d'efforts pour gagner une seule de ces âmes à qui Notre-Seigneur fait de si grandes grâces, que pour en gagner un grand nombre d'autres ; il sait qu'elles sont capables de lui en faire perdre plusieurs en les attirant par leurs exemples, et même de rendre de grands services à l'Église. Mais quand il n'y aurait point d'autre raison que l'amour particulier que Dieu leur témoigne, elle suffirait pour porter cet ennemi de notre salut à tout tenter afin de les perdre. De là vient qu'elles ont à soutenir contre lui de plus grands combats, et aussi que leurs chutes sont plus déplorables que celles des autres, quand par leur faute elles se laissent vaincre.

J'ai sujet de croire, mes sœurs, que vous êtes à l'abri de ces dangers. Dieu vous préserve également de l'orgueil et de la vaine gloire ! Le démon peut tenter de contrefaire les grâces qui sont accordées dans cette demeure ; mais il est facile de le reconnaître, parce qu'au lieu de produire les effets indiqués plus haut, elles en produiraient de tout contraires. Je veux, à ce sujet, signaler ici un péril dont j'ai parlé ailleurs, dans lequel j'ai vu tomber quelques personnes d'oraison, et particulièrement des femmes, que la fragilité de notre sexe en rend plus capables. Il est des personnes qui, par suite de leurs austérités, de leurs oraisons, de leurs veilles, ou même uniquement par suite de la faiblesse de leur complexion, ne peuvent recevoir une consolation spirituelle, que leur nature n'en soit aussitôt abattue. En même temps qu'elles éprouvent un certain plaisir dans l'âme, elles sentent dans le corps défaillance et faiblesse. Dans cet état, leur arrive-t-il d'entrer dans ce qu'on nomme sommeil spirituel, et qui va un peu au delà de ce que j'ai dit, elles s'imaginent que l'un n'est point différent de l'autre, et s'abandonnent à une sorte d'ivresse. Alors cette ivresse augmentant parce que la nature s'affaiblit de plus en plus, elles la prennent pour un ravissement, et lui donnent ce nom, quoique ce ne soit autre chose qu'un temps purement perdu, et la ruine de leur santé.

Je connais une personne à qui il arrivait de demeurer huit heures dans cet état, sans perdre le sentiment, et sans en avoir aucun de Dieu. Son confesseur et d'autres y étaient trompés, et elle-même l'était, car je ne crois pas qu'elle eût dessein de rien supposer. Cela venait sans doute du démon, qui voulait en tirer quelque avantage, et qui avait déjà commencé à réussir. Mais une autre personne à qui Dieu donnait lumière, découvrit le piège ; sur son

conseil, on obligea la pauvre extatique à diminuer ses pénitences, à dormir et à manger davantage, et, à l'aide de ce remède, elle fut guérie.

Quand Dieu est l'auteur de cette ivresse intérieure, il y a sans doute défaillance intérieure et extérieure, mais l'âme demeure forte, et elle goûte des joies ineffables de se voir si près de Dieu; en outre, au lieu de rester en cet état durant un si long intervalle, elle n'y reste qu'un très court espace de temps. Bien qu'ensuite cette ivresse se renouvelle, à quelque degré qu'elle arrive, non seulement elle n'abat point le corps, mais elle ne lui cause à l'extérieur aucune souffrance. C'est pourquoi, mes filles, si quelqu'une d'entre vous, par suite de ces transports, sentait ses forces ruinées, elle doit en parler à la supérieure, et ne rien négliger pour faire diversion. De son côté, la supérieure doit, au lieu de tant d'heures d'oraison, lui ordonner d'en faire peu, la faire dormir et manger plus qu'à l'ordinaire, jusqu'à ce que ses forces naturelles soient revenues. Si elle est d'une complexion si délicate que cela ne suffise point, je la prie de croire que Dieu ne veut se servir d'elle que pour la vie active. Car, il en faut pour l'office de Marthe comme pour celui de Marie dans les monastères. Ainsi, la supérieure l'occupera aux emplois de la maison, et aura soin de ne la point laisser dans une grande solitude, parce que cela achèverait de ruiner sa santé. Elle trouvera dans une vie si occupée une bien grande mortification. Le divin Maître, qui veut éprouver son amour par la manière dont elle supportera son absence, daignera peut-être au bout de quelque temps lui donner des forces. S'il ne le fait point, elle doit se persuader que par l'oraison vocale et une parfaite obéissance elle gagnera autant et peut-être plus de mérites, que par le repos et les délices de la vie contemplative.

Il se rencontre aussi des personnes, et j'en ai connu, dont la tête et l'imagination sont si faibles, qu'elles croient voir tout ce qu'elles pensent; cet état est bien dangereux. J'en parlerai peut-être dans la suite, mais je n'en dirai rien ici. J'ai traité avec étendue de ces quatrièmes demeures, parce que ce sont celles où entrent, je crois, le plus grand nombre d'âmes. D'ailleurs, le naturel s'y trouvant mêlé avec ce qui est surnaturel, on y est plus exposé aux artifices du démon que dans les demeures suivantes, où Dieu lui donne moins de pouvoir. Louange et bénédiction sans fin à ce Dieu de bonté! Ainsi soit-il.

CINQUIÈMES DEMEURES

CHAPITRE PREMIER

De l'oraison d'union : son excellence; détachement parfait qu'elle demande.
— En quoi elle diffère de l'oraison des goûts divins ou de quiétude. —
De ses marques et de ses effets.

Comment pourrai-je, mes sœurs, vous peindre la magnificence, les trésors et les délices de ces cinquièmes demeures? Et ne vaudrait-il pas mieux ne point parler de celles dont il me reste à traiter, puisque le discours ne les saurait exprimer, ni l'entendement les concevoir, ni les comparaisons les faire comprendre, tant toutes les choses de la terre sont au-dessous d'un tel sujet? Seigneur, du haut du ciel, daignez vous-même m'éclairer, afin que je puisse en donner quelque connaissance à vos servantes, qui n'ont, vous le savez, d'autre désir que de vous servir et de vous plaire; et puisque, par votre infinie bonté, quelques-unes d'entre elles jouissent habituellement de ces célestes douceurs, ne permettez pas, je vous en conjure, qu'elles soient trompées par l'esprit de mensonge transformé en ange de lumière.

Or, quoique je vienne de dire quelques-unes de vos servantes, il en est bien peu cependant qui n'entrent dans

ces cinquièmes demeures. Elles renferment de très grands trésors auxquels on participe plus ou moins, et c'est ce qui me fait dire que la plupart y entrent. Pour certaines faveurs spéciales dont je parlerai, je crois bien qu'elles ne sont accordées qu'à un petit nombre ; mais quand les autres ne feraient qu'arriver jusqu'à la porte, ce serait une insigne miséricorde de Dieu ; car si beaucoup y sont appelés, peu sont élus. Ainsi, mes sœurs, nous toutes qui portons cet habit du Carmel, nous sommes appelées, il est vrai, à l'oraison et à la contemplation, c'est là notre première institution, et nous sommes les filles de ces saints pères du Mont-Carmel qui, foulant aux pieds toutes les choses du monde, cherchaient au sein de la plus profonde solitude ce riche trésor et cette perle précieuse dont nous parlons ; et néanmoins, malgré une vocation si sainte, il en est peu parmi nous qui se disposent comme elles le devraient pour mériter que le Seigneur leur découvre cette perle d'un si grand prix. A l'extérieur, j'en conviens, il n'y a rien à reprendre en notre conduite ; mais nous sommes encore bien loin de ce degré de vertu que Dieu demande pour nous accorder une si haute faveur. C'est pourquoi, mes filles, redoublons de soins pour avancer de plus en plus dans la perfection ; et puisque nous pouvons en quelque manière jouir du ciel sur la terre, conjurons instamment notre Époux de nous assister par sa grâce, et de fortifier notre âme de telle sorte, que nous ne nous lassions point de travailler jusqu'à ce qu'enfin nous ayons trouvé ce trésor caché. On peut dire avec vérité qu'il est au dedans de nous-mêmes, et c'est ce que j'espère vous faire entendre, s'il plaît à Dieu de m'en rendre capable. J'ai dit qu'il est besoin pour cela qu'il fortifie notre âme, afin de vous faire connaître que les forces du corps ne sont pas nécessaires à ceux à qui il ne les donne pas. Car ce grand Dieu ne demande à personne des choses

impossibles pour acquérir de si grandes richesses, mais il se contente de ce qui est au pouvoir de chacun. Qu'il soit béni à jamais!

Mais prenez garde, mes filles, à ce que Dieu demande de vous pour vous enrichir des biens de cette demeure. Il veut que, sans vous réserver la moindre chose, vous lui fassiez un don absolu de vous-mêmes et de tout ce qui vous concerne. Selon que ce don sera plus ou moins parfait, vous recevrez de plus grandes ou de moindres grâces. Ce don total de soi à Dieu est la meilleure de toutes les marques pour reconnaître si nous arrivons jusqu'à l'oraison d'union. Ne vous imaginez pas que cette oraison ressemble, comme la précédente, à un sommeil : je dis à un sommeil, parce que, dans l'oraison des goûts divins ou de quiétude qui précède celle-ci, l'âme paraît sommeiller, n'étant ni bien endormie ni bien éveillée. Dans l'oraison d'union, l'âme est très éveillée à l'égard de Dieu, et pleinement endormie à toutes les choses de la terre et à elle-même. En effet, durant le peu de temps que l'union dure, elle est comme privée de tout sentiment, et, quand elle le voudrait, elle ne pourrait penser à rien. Ainsi elle n'a besoin d'aucun artifice pour suspendre son entendement; car il demeure tellement privé d'action, que l'âme ne sait même ni ce qu'elle aime, ni en quelle manière elle aime, ni ce qu'elle veut. Enfin, elle est absolument morte à toutes les choses du monde, et vivante seulement en Dieu. Qu'une telle mort est douce et agréable, mes sœurs! C'est une mort, parce qu'elle détache l'âme de toutes les actions qu'elle peut produire pendant qu'elle est enfermée dans la prison de ce corps; et elle est douce et agréable, parce que, sans être encore dégagée de ce poids terrestre, il semble qu'elle s'en sépare pour s'unir plus intimement à Dieu. Je ne sais si, en cet état, il lui reste assez de vie pour pouvoir respirer. Il me paraît

que non, ou qu'au moins, si elle respire, elle ne le sait point. Son entendement voudrait s'employer à comprendre quelque chose de ce qui se passe en elle. Mais s'en trouvant incapable, il demeure tout interdit, et il lui reste si peu de force, qu'il ne peut agir en aucune manière ; semblable à une personne qui tombe dans une si grande défaillance, qu'elle est comme morte.

O secrets de mon Dieu ! je ne me lasserai jamais, mes filles, de travailler à vous en donner l'intelligence pour vous porter à le louer et à le bénir ; mais pour une fois que je pourrai bien rencontrer, il m'arrivera mille fois le contraire.

J'ai dit que l'oraison d'union n'est pas un sommeil comme l'oraison de quiétude. Dans celle-ci, jusqu'à ce que l'âme ait une grande expérience, elle ne sait si elle dort ou si elle veille, ni si ce qu'elle sent vient de Dieu ou du démon qui se transforme en ange de lumière, et elle reste ainsi en suspens. Or, il est bon qu'elle éprouve ce doute, parce que la nature elle-même, comme je l'ai dit, peut quelquefois nous tromper dans cette quatrième demeure. Elle a moins à craindre qu'auparavant, il est vrai, que les bêtes venimeuses entrent dans cette partie du château ; il est néanmoins de petits lézards qui, minces et agiles, s'y glissent par la moindre ouverture. J'appelle de ce nom certaines petites pensées qui procèdent de l'imagination et des sources indiquées plus haut, et qui, sans pouvoir nuire, surtout si on les méprise, comme je l'ai conseillé, ne laissent pas d'être souvent fort importunes. Mais quelque déliés que soient ces lézards, ils ne peuvent entrer dans cette cinquième demeure, parce que ni l'imagination, ni la mémoire, ni l'entendement, ne sauraient troubler le bonheur dont on y jouit.

J'ose affirmer que si c'est une véritable union avec

Dieu, le démon n'y peut trouver aucun accès, ni causer le moindre mal : cette suprême Majesté étant unie à l'essence de l'âme, il n'oserait s'en approcher, et il n'est pas en son pouvoir d'entendre ce qui se passe entre elle et son Créateur. Et comment lui, qui ne connaît pas nos pensées, pourrait-il pénétrer un secret que Dieu ne confie pas même à notre entendement ? O heureux état, où ce maudit ne nous peut nuire ! Ainsi, Dieu opérant dans l'âme, sans que ni elle ni aucune créature y apportent obstacle, l'enrichit des plus grands biens ; et que ne donnera-t-il pas alors, lui qui prend tant de plaisir à donner, et qui peut tout ce qu'il veut ?

Ces paroles : *Si c'est une véritable union avec Dieu*, semblent, mes filles, vous causer du trouble, et vous me demandez s'il existe d'autres unions. Oui certes, il en existe d'autres. Car le démon sait aussi transporter l'âme en lui faisant aimer avec passion les choses vaines ; mais ce n'est pas de la même manière que Dieu, et il n'est pas non plus en son pouvoir de verser dans l'âme ce plaisir, ce contentement, cette paix et ces délices que Dieu y répand. Que dis-je ? il n'y a aucun rapport entre ce bonheur que goûte l'âme unie à Dieu, et les plaisirs de la terre. Leur origine étant entièrement différente, le sentiment qu'ils produisent l'est aussi, comme le peuvent attester ceux qui en ont fait l'expérience. J'ai dit ailleurs que les plaisirs de la terre n'affectent, en quelque sorte, que la superficie des sens, tandis que ces joies célestes pénètrent, ce semble, jusque dans la moelle des os. Je pense avoir dit juste, et je ne saurais vraiment comment mieux dire.

Mais je crois voir que vous n'êtes pas encore satisfaites ; vous craignez de vous tromper en ces choses si intérieures et si difficiles à discerner. Eh bien ! mes filles, quoique ce que j'ai dit suffise à ceux qui ont été élevés à l'oraison d'union, attendu qu'entre elle et les contentements de la terre la

différence est fort grande, je veux vous en donner une marque si manifeste, que vous ne puissiez douter si c'est une grâce qui vient de Dieu. Il lui a plu, par sa bonté, de me faire connaître aujourd'hui cette marque, et il me paraît qu'elle est très certaine. Ces mots : *Il me paraît* ou *il me semble*, sont des termes dont j'use toujours dans les matières difficiles, lors même que je crois les bien entendre, et parler selon la vérité, parce que je suis disposée, si je me trompe, à m'en rapporter à des hommes savants. S'ils n'ont pas une connaissance expérimentale de ces faveurs, ils ont l'instinct de la vérité. Dieu les ayant choisis pour être des lumières de son Église, il suffit qu'on leur propose une vérité pour qu'une lumière intérieure les porte à l'admettre. Pourvu qu'ils joignent la vertu à la science, rien de tout ce qu'on peut leur dire des grandeurs de Dieu et des merveilles qu'il opère, ne les étonne; car ils savent que son pouvoir n'ayant point de bornes, il peut aller encore beaucoup au delà. Enfin, quoiqu'il puisse se rencontrer certaines choses dont ils n'aient point connaissance, ils en trouvent d'autres dans les livres par lesquelles ils jugent qu'on peut recevoir pour vraies celles qui semblent nouvelles. J'en puis parler par expérience, aussi bien que de ces demi-savants à qui tout fait peur, et dont l'ignorance m'a coûté si cher. Quant à moi, je suis convaincue que ceux-là ferment la porte de leur âme à ces grandes faveurs, qui ne croient point que Dieu peut faire beaucoup plus, et qui ne peuvent se persuader que sa divine bonté a souvent pris plaisir, et se plaît encore, à se communiquer très particulièrement à ses créatures. Gardez-vous donc bien, mes filles, de jamais tomber dans cette erreur. Mais, quoi que l'on vous dise des grandeurs de Dieu, croyez qu'elles vont encore infiniment au delà. N'allez pas non plus vous mettre à examiner si ceux à qui il fait ces grâces sont bons ou

mauvais. C'est à lui de le connaître. Pour nous, nous n'avons qu'à le servir avec simplicité de cœur, avec humilité, et à lui donner les louanges qui sont dues à ses œuvres et à ses merveilles.

Je reviens à cette marque que j'appelle la véritable. Comme nous l'avons déjà vu, quand Dieu élève l'âme à l'union, il suspend l'action naturelle de toutes ses puissances, afin de mieux imprimer en elle la véritable sagesse. Ainsi elle ne voit, ni n'entend, ni ne comprend, pendant qu'elle demeure unie à Dieu; mais ce temps est toujours de courte durée, et il lui semble plus court encore qu'il ne l'est en effet. Dieu s'établit lui-même dans l'intérieur de cette âme de telle manière, que, quand elle revient à elle, il lui est impossible de douter qu'elle n'ait été en Dieu, et Dieu en elle; et cette vérité lui demeure si fermement empreinte, que, quand elle passerait plusieurs années sans être de nouveau élevée à cet état, elle ne peut ni oublier la faveur qu'elle a reçue, ni douter de sa réalité. L'âme peut en outre juger de la vérité de cette union par les effets qu'elle produit; je les ferai connaître plus tard, parce que c'est très important.

Mais, me direz-vous, comment peut-il se faire que l'âme ait vu, entendu, qu'elle a été en Dieu et Dieu en elle, puisque durant cette union elle ne voit ni n'entend? Je réponds qu'elle ne le voit point alors, mais qu'elle le voit clairement ensuite, quand elle revient à elle, non par une vision, mais par une certitude qui lui reste et que Dieu seul peut lui donner. Je connais une personne qui ne savait pas que Dieu fût en toutes choses par présence, par puissance et par essence, et qui, après avoir été favorisée de la grâce dont je parle, le crut de la manière la plus inébranlable. En vain un de ces demi-savants à qui elle demanda comment Dieu était en nous, et qui n'en savait

pas plus qu'elle avant qu'elle eût été éclairée, lui répondit que Dieu n'était en nous que par grâce; elle ne voulut point ajouter foi à sa réponse, tant elle était sûre de la vérité. Elle interrogea ensuite de vrais savants, et comme ils la confirmèrent dans sa croyance, elle en fut extrêmement consolée.

N'allez pas croire que cette certitude ait pour objet quelque chose de corporel, comme lorsqu'il s'agit du corps réel quoique invisible de Notre-Seigneur Jésus-Christ dans le très saint sacrement. Non, rien de tel; il n'est question ici que de la seule divinité. Mais comment, me dira-t-on, pouvons-nous avoir une si grande certitude de ce que nous ne voyons point? A cela, je ne sais que répondre; ce sont des secrets de la toute-puissance de Dieu qu'il ne m'appartient pas de pénétrer. Je suis néanmoins assurée que je dis la vérité, et je ne croirai jamais qu'une âme qui n'aura pas cette certitude, ait été entièrement unie à Dieu. Elle ne l'aura été sans doute que par quelque une de ses puissances ou par quelque autre de tant de différentes faveurs qu'il fait aux âmes. A l'égard de ces choses spirituelles, nous ne devons point chercher des raisons pour savoir de quelle sorte elles se passent. Notre esprit n'étant pas capable de les comprendre, nous nous tourmenterions à pure perte. Qu'il nous suffise de considérer que la puissance de Celui qui opère ces merveilles est infinie.

Je me souviens à ce sujet de ce que dit l'Épouse dans les Cantiques : *Le Roi m'a introduite dans ses celliers*. Vous voyez qu'elle ne dit pas qu'elle y soit entrée d'elle-même. Elle dit encore *qu'elle allait cherchant de tous côtés son Bien-aimé*. A mon avis, ce cellier mystérieux est le centre de notre âme, où Dieu nous introduit quand il lui plaît et comme il lui plaît, mais où tous nos efforts ne pourraient jamais nous faire entrer. Il n'appartient qu'à Dieu, je le

répète, de nous y introduire. L'unique concours qu'il demande de nous, c'est une volonté entièrement soumise à la sienne. Car les autres puissances et les sens sont endormis quand, toutes les portes étant fermées, il entre dans le centre de l'âme. C'est ainsi qu'il entra chez les disciples, lorsqu'il leur dit : *La paix soit avec vous*; et c'est encore ainsi qu'il sortit du sépulcre, sans lever la pierre qui en fermait l'entrée. Vous verrez, dans la septième demeure, comment Dieu veut que l'âme le possède au centre d'elle-même, bien mieux encore qu'elle ne le fait ici. O mes filles, que nous verrons de grandes choses, si nous avons toujours les yeux ouverts sur notre bassesse et notre misère, et si nous savons comprendre que nous ne sommes pas dignes d'être les servantes de ce grand Dieu dont les perfections et les merveilles accablent nos entendements! Qu'il soit loué à jamais! Ainsi soit-il.

CHAPITRE II

De l'oraison d'union, *suite*. — L'âme comparée au ver à soie transformé en papillon. — Admirables effets de l'oraison d'union.

Il vous semblera peut-être que je vous ai fait voir toutes les richesses de ces demeures; il s'en faut néanmoins de beaucoup, par la raison qu'il y a en elles du plus ou du moins, comme je l'ai dit en commençant. Sur l'union, je n'aurai rien, je crois, à ajouter. Mais que de choses à dire sur ce que Dieu opère dans les âmes qui se disposent à recevoir les faveurs qu'il accorde dans cette demeure! Je rapporterai quelques-unes de ces choses, et je montrerai ce qu'est une âme après cette mystérieuse opération de Dieu en elle. Je me servirai d'une comparaison propre à répandre de la clarté sur ce sujet. Elle vous fera voir que si nous ne pouvons concourir en rien à cet ouvrage de Dieu en nous, nous ne laissons pas de faire beaucoup en nous disposant à recevoir ces faveurs.

Vous avez entendu parler de la manière dont se fait la soie, merveilleux ouvrage dont Dieu seul peut être l'inventeur, et l'on vous a dit comment elle provient d'une semence qui ressemble à de petits grains de poivre. Pour moi, je ne l'ai jamais vu, on me l'a seulement raconté; ainsi, si je dis quelque chose d'inexact, ce n'est pas à moi qu'en sera la faute. A peine les mûriers commencent-ils à

se couvrir de verdure, que cette semence, au moyen de la chaleur, commence, de son côté, à recevoir la vie. Car elle demeure comme morte jusqu'à ce qu'elle trouve tout prêt, dans le feuillage de cet arbre, l'aliment qui doit la sustenter. C'est donc avec les feuilles du mûrier qu'on nourrit les petits vers éclos de cette semence. Quand ils ont grandi, on met devant eux de petites branches où ils montent; c'est là que, de leurs petites bouches, ils filent la soie qu'ils tirent d'eux-mêmes, et en font de petites coques admirablement tissées, dans lesquelles ils se renferment et trouvent la fin de leur vie. Ensuite, au lieu de ce ver qui était assez grand et difforme, il sort de chacune des coques un petit papillon blanc d'une beauté charmante.

Si cela ne se passait point sous nos yeux, mais qu'on nous le racontât comme arrivé dans des temps éloignés de nous, qui pourrait le croire? Qui pourrait jamais se persuader qu'un petit animal privé de raison, qu'un ver, une abeille, fussent si industrieux, si diligents à travailler pour nous, et qu'il en coûtât la vie à ce pauvre ver pour nous donner la soie? Je n'ai pas besoin, mes sœurs, de m'étendre davantage sur ce sujet; ce peu suffit pour vous servir durant quelque temps de matière de méditation; vous y pourrez admirer les merveilles et la sagesse de notre Dieu. Que serait-ce donc si nous connaissions les propriétés de toutes les choses qu'il a créées? N'en doutons pas, il nous est très utile de considérer la magnificence des œuvres de ce grand Dieu, et de nous réjouir d'être les épouses d'un Roi si sage et si puissant.

Mais je reviens à ma comparaison. Ce qui arrive à ce ver est l'image de ce qui arrive à l'âme. Morte par la négligence de son salut, par le péché et les occasions du péché, elle commence à recevoir la vie quand, échauffée par la chaleur de l'Esprit-Saint, elle profite du secours général

que Dieu donne à tous, et use des remèdes dont il a laissé la dispensation à son Église, tels que la fréquentation des sacrements, la lecture des bons livres, et les prédications. Ainsi rendue à la vie, nourrie par les sacrements et par les saintes méditations, elle se fortifie, et grandit jusqu'à l'âge parfait. Ici je ne considère l'âme que dans cet état, sans m'occuper de ce qui précède. Or, comme nous l'avons vu, dès que le ver est devenu grand, il commence à filer la soie, et à construire la maison où il doit mourir. Puissé-je en ce moment bien faire comprendre que pour l'âme cette maison est Jésus-Christ, selon ces paroles de saint Paul : *Notre vie est cachée en Dieu, et Jésus-Christ est notre vie !*

Vous le voyez, mes filles, ce qui est ici en notre pouvoir, avec le secours de la grâce, pour faire que Jésus-Christ soit lui-même notre demeure, comme il l'est dans l'oraison d'union, c'est de travailler de notre côté à bâtir cette demeure, ainsi que le ver à soie construit sa coque. Mais, direz-vous, n'est-ce pas faire entendre qu'il est en notre pouvoir d'ôter à Dieu ou de lui donner quelque chose, que d'affirmer qu'il est lui-même notre demeure, et que nous pouvons travailler à la bâtir et nous y loger ? Certes, ce n'est ni en ôtant ni en donnant à Dieu qu'il est en notre pouvoir de bâtir cette demeure, mais en retranchant de nous, et donnant quelque chose de nous, à l'exemple des vers à soie. A peine aurons-nous fait tout ce qui dépend de nous, que Jésus-Christ notre divin Maître, agréant ce faible travail qui n'est rien, l'unira à sa grandeur, et en rehaussera tellement le mérite, qu'il voudra en être lui-même la récompense. Et ainsi, bien que ce soit lui qui ait presque tout fait, il joindra avec tant de bonté nos petits travaux aux grands travaux qu'il a soufferts, qu'ils deviendront une même chose.

Courage donc, mes filles, et à l'œuvre sans perdre un moment. Hâtons-nous de former le tissu de cette coque

mystérieuse, en ôtant de nous l'amour-propre, notre volonté, tout attachement aux choses de la terre, en faisant des œuvres de mortification et de pénitence, en nous occupant à l'oraison, en pratiquant l'obéissance et toutes les autres vertus, en un mot, en nous acquittant de tous les devoirs de notre état avec le même soin qu'on a mis à nous en instruire. Qu'au plus tôt notre travail s'achève, et puis, mourons, mourons, ainsi que fait le ver à soie après avoir accompli l'ouvrage pour lequel il a été créé. Cette mort nous fera voir Dieu, et nous nous trouverons comme abîmées dans sa grandeur, de même que ce ver est caché et comme enseveli dans sa coque. Mais remarquez qu'en disant que nous verrons Dieu, je l'entends en la manière qu'il se donne à connaître dans cette sorte d'union.

Voyons maintenant ce que devient ce ver mystique après qu'il a cessé de vivre, car c'est pour en venir là que j'ai dit tout ce qui précède. A peine est-il entré dans une si haute oraison, qu'il meurt entièrement au monde, et se convertit en un beau papillon blanc. O merveille de la puissance divine ! et qui pourrait dignement peindre l'état d'une âme qui vient de se voir, durant un court espace, si étroitement unie à Dieu, et comme abîmée dans sa grandeur ? Car ce temps, à mon avis, ne va jamais jusqu'à une demi-heure. Je vous dis en vérité que cette âme ne se connaît plus elle-même. Entre ce qu'elle était et ce qu'elle est, il y a autant de différence qu'entre ce ver difforme et ce papillon blanc. Cette âme ne sait comment elle a pu mériter, ou, pour mieux dire, d'où lui a pu venir un si grand bonheur ; car elle voit clairement qu'elle ne l'a point mérité. Elle sent un désir qui la consume de louer Dieu, et de souffrir pour lui mille morts s'il était possible. Il s'allume en même temps en elle une soif ardente d'endurer de grandes croix pour son Bien-aimé. Elle brûle du désir de faire pénitence ; elle

a un amour incroyable pour la retraite et la solitude ; enfin, elle souhaite avec tant d'ardeur que Dieu soit connu et aimé de tous, qu'elle ne peut, sans en ressentir une peine extrême, voir qu'on l'offense. Mais je parlerai plus en particulier de ce changement de l'âme, dans la demeure suivante. Elle a tant de rapport avec celle-ci que c'est presque la même chose ; l'une ne diffère de l'autre que par la force des effets, mais cette différence est très grande. Ainsi, je le répète, l'âme que Dieu a daigné élever à l'oraison d'union, verra de grandes choses, si elle s'efforce de passer outre.

Mais qui pourrait peindre l'inquiétude et le trouble de ce mystique papillon, quoiqu'il n'ait jamais goûté un calme plus pur, ni un plus doux repos ? Il ne sait où aller ni où se reposer. Après le repos qu'il vient de goûter en Dieu, tout ce qu'il voit sur la terre lui déplaît, principalement quand ce grand Dieu l'a favorisé plusieurs fois d'une semblable grâce, et comme enivré de ce vin délicieux qui produit, à chaque fois que l'on en boit, de si admirables effets. Il regarde maintenant comme méprisable son travail d'autrefois, qui consistait à former peu à peu le tissu de sa coque. Des ailes lui sont venues : comment, pouvant voler, se contenterait-il d'aller pas à pas ? Tout ce que l'âme, dans ce nouvel état, fait pour Dieu, ne lui semble rien, en comparaison de ce qu'elle voudrait faire. Elle ne s'étonne plus de l'admirable patience des saints, sachant par expérience que Dieu assiste et transforme de telle sorte les âmes, qu'elles ne paraissent plus être les mêmes, tant leur faiblesse, en ce qui regarde la pénitence, est changée en force. Elle se voit pleinement libre de l'attachement aux parents, aux amis, aux biens de la terre. Auparavant, ni ses efforts, ni ses résolutions, ni ses désirs n'avaient pu briser cette chaîne ; que dis-je ? par le combat elle se sentait en quelque sorte plus captive, et maintenant elle se sent tellement élevée au-

dessus de tout ce qui est d'ici-bas, qu'elle trouve une peine jusque dans les rapports obligés qu'elle doit avoir avec le prochain. Tout la fatigue, parce qu'elle a reconnu que les créatures ne sauraient lui donner le véritable repos.

Il pourra sembler que je m'étends beaucoup sur ce sujet ; mais je pourrais en dire beaucoup plus, et ceux à qui Dieu fait une semblable faveur, trouveront que j'en dis trop peu. Faut-il donc s'étonner que ce bienheureux papillon, qui se trouve tout dépaysé au milieu des choses de la terre, et ne sait en quel lieu s'arrêter, cherche à se reposer ailleurs ? Mais où ira-t-il, le pauvre petit ? Retourner au lieu d'où il est sorti, c'est ce qui lui est impossible. Car, comme je l'ai dit, il n'est pas en notre pouvoir de nous élever à l'oraison d'union, et tous nos efforts sont vains, jusqu'à ce qu'il plaise à Dieu de nous accorder de nouveau cette grâce. O Seigneur, que de nouvelles peines commencent alors pour cette âme ! et qui l'eût jamais dit, après une faveur si sublime ? Enfin, d'une manière ou d'une autre, il faut porter sa croix tant qu'on est dans cet exil.

Si quelqu'un me disait que depuis son entrée dans cette cinquième demeure, il a toujours été dans le repos et dans les délices, je lui répondrais qu'il n'y est jamais entré, mais que tout au plus il a éprouvé, dans la demeure précédente, quelque goût auquel aura contribué la faiblesse naturelle, ou même le démon, qui lui donne ainsi la paix pour lui faire ensuite une plus cruelle guerre. Je suis néanmoins bien loin de nier que l'âme ne trouve la paix, et même une paix très profonde, dans cette cinquième demeure ; car les travaux qu'elle y endure sont d'un tel prix, et la cause qui les fait embrasser si excellente, qu'ils produisent la paix et le contentement.

Dégoûtée de ce monde, l'âme souhaite ardemment d'en sortir : et si quelque chose adoucit les rigueurs de son

exil, c'est de penser qu'elle y est retenue par la volonté de Dieu. Mais cela ne suffit point, parce que, malgré tous les avantages dont j'ai parlé, l'âme n'a pas encore cette soumission parfaite à la volonté de Dieu que nous verrons en elle dans la suite. Elle s'y conforme néanmoins, mais ce n'est pas sans éprouver une peine très vive ; elle ne peut davantage, parce qu'elle n'a pas reçu plus de forces. Cette peine lui fait répandre, chaque fois qu'elle se met en oraison, une grande quantité de larmes. Elle procède sans doute du martyr intérieur qu'elle éprouve en voyant que Dieu, au lieu d'être honoré comme il devrait l'être, est tant offensé, et que tant d'infidèles et d'hérétiques se perdent. Ce qui l'afflige par-dessus tout, c'est la perte des chrétiens. Elle sait sans doute que, la miséricorde de Dieu étant infinie, ils peuvent, quels que soient les désordres de leur vie, se convertir et se sauver ; et néanmoins elle craint que plusieurs ne se damnent.

O merveilleux effet de la grâce de Dieu ! Il n'y a que peu d'années, et peut-être peu de jours, que cette âme ne pensait qu'à elle-même. Et qui donc lui a donné ces sentiments si grands et si vifs, que l'on ne saurait acquérir durant plusieurs années de méditation, quelque soin qu'on y apporte ? Mais quoi ! dira quelqu'un, si, pendant plusieurs années, je m'applique à considérer quel mal est le péché ; que ceux qui se perdent sont les enfants de Dieu et mes frères ; qu'étant environnés de tant de périls dans cette misérable vie, il nous est avantageux d'en sortir ; cela ne suffira-t-il pas pour me donner de tels sentiments ? Non, mes filles, cela ne suffit point. La peine qu'éprouve l'âme élevée à cette union intime avec Dieu, est bien différente de celle que nous pouvons exciter en nous par nos propres efforts. A l'aide de longues méditations, il est en notre pouvoir, je l'avoue, de ressentir une certaine peine, mais

elle est loin d'égaliser la peine qu'on éprouve dans l'état dont je parle. Celle-ci va jusqu'à l'intime des entrailles ; elle semble hacher et moudre l'âme sans aucun concours de sa part, et souvent même contre sa volonté.

Qu'est-ce donc que cette souffrance, et quelle en peut être la cause ? Je vous la dirai, mes sœurs. Souvenez-vous de ces paroles de l'Épouse des Cantiques que je vous citais plus haut sur un autre sujet : *Le Seigneur m'a introduite dans son cellier rempli d'un vin délicieux, et m'a saintement enivrée de son amour.* Voilà précisément ce qui se passe ici. Car cette âme s'étant entièrement abandonnée entre les mains de Dieu, le grand amour qu'elle a pour lui la rend si soumise à sa volonté, qu'elle ne désire ni ne veut autre chose, sinon qu'il dispose d'elle comme il lui plaira. Mais, à mon avis, c'est là une grâce qu'il n'accorde qu'à des âmes qu'il regarde comme étant absolument à lui. On peut dire qu'il les marque alors de son sceau, sans qu'elles sachent de quelle sorte cela se fait. Elles sont comme de la cire molle sur laquelle on imprime un cachet ; mais il n'est pas en leur pouvoir de l'imprimer, ni de s'amollir elles-mêmes ; tout ce qu'elles peuvent, c'est de recevoir cette impression sans résister. O bonté infinie de Dieu ! il fait tout pour nous, et il se contente que cette cire, qui est notre volonté, n'y apporte point de résistance. Vous voyez maintenant, mes sœurs, de quelle sorte notre Dieu agit ici pour faire connaître à l'âme qu'elle est à lui. Il lui donne du sien. Il met en elle cette disposition intérieure où fut son divin Fils toute sa vie. Il ne saurait lui accorder une plus grande grâce. Or, que se passait-il dans l'âme de ce Fils bien-aimé ? Qui jamais a souhaité avec plus d'ardeur de sortir de cette vie ? Et ne l'a-t-il pas témoigné dans la cène, quand il dit : *J'ai désiré avec un extrême désir ?* Mais, ô mon adorable Maître, ne vîtes-vous point avec effroi ces travaux et cette

mort si cruelle que vous deviez endurer ? Non, me répondez-vous, parce que toutes ces peines ne sont point comparables à celles que me fait souffrir l'amour, et le puissant désir que j'ai de sauver les âmes : et tous les maux que j'ai constamment endurés, et que j'endure encore par la violence de cet amour et de ce désir, sont tels, que je compte les autres pour rien.

Je me rappelle à ce sujet les tourments qu'a soufferts, et que souffre encore tous les jours, une personne bien connue de moi, quand elle voit offenser Dieu ; ils sont si violents, que la mort lui serait mille fois plus supportable. Or, si une âme dont la charité n'est rien, pour ainsi dire, en comparaison de celle de Jésus-Christ, est néanmoins capable de ressentir des tourments si excessifs, quel dut être, jusqu'à son dernier soupir, le martyre de cet adorable Sauveur, aux yeux de qui toutes les choses étaient présentes, et qui, d'un seul regard, voyait la multitude des péchés commis contre son Père ! Pour moi je suis persuadée que la douleur dont il était percé à cette vue l'emportait de beaucoup sur celles qu'il endura dans le cours de sa passion. Alors, du moins, il se voyait au terme de ses souffrances ; et le plaisir de nous racheter par sa mort, et de donner à son Père, en mourant, les derniers témoignages de son amour, adoucissait la rigueur de ses tourments. Nous voyons même quelque chose de pareil dans les âmes qu'un véhément amour pour Dieu porte à de grandes pénitences : elles les sentent à peine, elles les comptent pour rien, et voudraient toujours en faire de plus grandes. Que devait donc éprouver Notre-Seigneur, se trouvant dans une occasion si solennelle de faire éclater toute la perfection de son obéissance envers son Père, et tout l'excès de son amour envers les hommes ! O plaisir ineffable que celui de souffrir en faisant la volonté de Dieu ! Mais voir ce grand Dieu

tant offensé, et tant d'âmes aller en enfer, c'est, selon moi, quelque chose de si terrible, que si Jésus-Christ n'eût été plus qu'un homme, un seul jour d'un tel supplice eût suffi, je n'en doute point, pour lui faire perdre non seulement la vie, mais plusieurs vies, s'il les avait eues.

CHAPITRE III

D'une autre union avec Dieu, qui consiste dans une soumission entière de notre volonté à la sienne. — Elle est accessible à toute âme chrétienne; et quoiqu'elle ne soit pas surnaturelle, comme la précédente, elle conduit néanmoins à la sixième demeure. — Avantages et pratique de cette union. — C'est celle que la sainte a désirée et demandée toute sa vie.

Revenons à notre petite colombe, à cette âme que Dieu élève à l'oraison d'union, et disons quelque chose des grâces qu'il lui accorde dans cet état. Mais avant d'entrer dans ce sujet, il y a une grande vérité à établir : c'est que cette âme doit travailler sans cesse à avancer dans le service de Dieu et dans la connaissance d'elle-même. Car si elle se contente de recevoir cette haute faveur, et si, la regardant comme sûre pour l'avenir, elle vient à se négliger, et à s'éloigner de la route du ciel, je veux dire de l'observation des préceptes divins, sa destinée sera infailliblement celle du ver à soie qui, en laissant une semence d'où naissent d'autres vers, demeure mort pour jamais. Je dis qu'il laisse une semence féconde, parce que Dieu, j'en suis convaincue, veut qu'une grâce aussi éminente que celle de l'union ne soit pas donnée en vain, et que si l'âme qui la reçoit n'en profite point, elle tourne au profit des autres. N'est-ce pas là en effet ce que nous voyons? Cette âme, non seulement pendant qu'elle persévère dans le bien, dans les désirs et les vertus dont nous avons parlé, ne cesse de faire du bien aux autres, et de les échauffer par sa

chaleur; mais encore, après l'avoir perdue, elle conserve le désir de l'avancement des autres, et elle prend plaisir à leur faire connaître quelles sont les grâces dont Dieu favorise ceux qui l'aiment et le servent.

J'ai connu une personne à qui ce que je dis est arrivé. Quoiqu'elle fût bien infidèle envers Dieu, elle éprouvait cependant un vrai bonheur de voir les autres profiter des grâces qu'elle avait reçues, elle enseignait le chemin de l'oraison aux âmes qui l'ignoraient, et elle fit ainsi un très grand bien. Il plut ensuite au Seigneur de lui donner de nouveau sa lumière. A la vérité, lorsque cette personne devint ainsi infidèle envers Dieu, l'oraison d'union n'avait pas encore produit en elle ces grands effets dont j'ai parlé. Mais combien doit-il y en avoir que Notre-Seigneur honore de ses communications, qu'il appelle à l'apostolat comme Judas, qu'il élève sur le trône comme Saül, et qui se perdent ensuite par leur faute! Cela doit nous apprendre, mes filles, que pour éviter un tel malheur, et pour nous rendre dignes de recevoir toujours de nouvelles grâces, le moyen le plus sûr est de pratiquer l'obéissance, et de ne nous éloigner jamais de la loi de Dieu. Ceci, au reste, est une règle générale, non seulement pour ceux qui reçoivent ces grandes faveurs, mais pour tout le monde.

Malgré tout ce que j'ai dit, il reste encore, ce me semble, quelque obscurité sur cette cinquième demeure. C'est pourquoi, comme les trésors qu'elle renferme sont d'un si grand prix, il sera utile de faire voir que ceux à qui Dieu n'accorde point ces grâces surnaturelles, peuvent cependant espérer d'y entrer. Et, en effet, il n'est point de chrétien qui, avec l'aide de la grâce, ne puisse arriver à la véritable union, pourvu qu'il s'efforcé de tout son pouvoir de renoncer à sa volonté propre, pour s'attacher uniquement à la volonté de Dieu.

Oh! combien y en a-t-il qui croient fermement être dans ces dispositions! Et moi je vous assure que s'ils y sont, ils ont obtenu de Dieu ce qu'ils peuvent souhaiter. Ils ne doivent plus se mettre en peine de cette union si délicieuse dont j'ai d'abord parlé. Car ce qu'elle a de meilleur, c'est qu'elle procède de celle dont je parle maintenant; et il est même impossible d'arriver à la première si l'on ne possède la seconde, je veux dire cette soumission entière de notre volonté à celle de Dieu. Que cette dernière union est désirable! qu'heureuse est l'âme qui la possède! de quel repos elle jouira dès cette vie même! A part la crainte de perdre son Dieu, ou le déplaisir de voir qu'on l'offense, rien ne sera capable de l'affliger, ni la pauvreté, ni la maladie, ni la mort, si ce n'est celle des personnes utiles à l'Église, ni aucun des événements de ce monde, parce qu'elle est assurée que Dieu sait beaucoup mieux ce qu'il fait, qu'elle ne sait ce qu'elle désire. Remarquez, je vous prie, mes filles, qu'il y a différentes peines. Quelques-unes sont, comme les plaisirs, un effet spontané de la nature; d'autres naissent d'un mouvement de charité qui nous pénètre de compassion pour le prochain, et telle fut la peine qu'éprouva Notre-Seigneur quand il ressuscita Lazare. Or, ces sortes de peines n'empêchent point l'âme d'être unie à la volonté de Dieu; elles ne la troublent point par des inquiétudes qui lui fassent perdre le repos, et elles passent promptement. Comme je l'ai dit des douceurs de l'oraison, elles ne pénètrent pas jusqu'au fond de l'âme, mais font seulement impression sur ses sens et ses puissances. Ces peines se rencontrent dans les demeures précédentes; la seule demeure de ce château où elles n'entrent pas, est celle dont je parlerai en dernier lieu.

Sachez, mes filles, que pour cette union de pure conformité à la volonté de Dieu, il n'est point nécessaire que

les puissances soient suspendues. Dieu, qui est tout-puisant, a mille moyens d'enrichir les âmes et de les conduire dans ces demeures, sans les faire passer par ce chemin abrégé dont j'ai parlé, je veux dire sans les élever à cette intime union avec lui d'où, après quelques moments, elles sortent toutes transformées. Mais remarquez bien, mes filles, que dans tous les cas il faut que ce ver mystique meure, et que, dans cette union de pure conformité à la volonté divine, sa mort doit vous coûter plus cher. En effet, dans cette union surnaturelle où l'âme goûte en Dieu de si grandes délices, le bonheur qu'elle éprouve de vivre d'une vie si nouvelle, aide beaucoup à faire mourir ce ver; tandis que, dans l'union de conformité, il faut que l'âme, sans sortir de la vie ordinaire, lui donne elle-même la mort. J'avoue, mes filles, que ce dernier état est beaucoup plus pénible que le premier; mais la récompense en sera beaucoup plus grande, si nous sortons victorieuses du combat; et nous vaincrons sans nul doute, pourvu que notre volonté soit véritablement unie à celle de Dieu.

C'est là l'union que j'ai désirée toute ma vie, et que j'ai toujours demandée à Notre-Seigneur. C'est aussi celle qui est la plus facile à connaître, et la plus assurée. Mais, hélas! qu'il est peu de personnes qui y arrivent! et que l'on se trompe lorsqu'on croit qu'en évitant d'offenser Dieu, et qu'en vivant dans l'état religieux, on a satisfait à tout! Oh! qu'il reste encore de vers semblables à celui qui rongea le lierre sous lequel Jonas était à l'ombre, et dont on ne voit les ravages que lorsqu'ils ont déjà rongé nos vertus par des sentiments d'amour-propre, par l'estime de nous-mêmes, par des jugements téméraires de notre prochain quoiqu'en des choses légères, et par des manquements de charité en ne l'aimant pas comme nous-mêmes! Dans l'accomplissement de ses devoirs, on fait juste assez d'efforts pour ne pas

tomber dans le péché; mais il y a loin de cette disposition à celle que l'on doit avoir pour être entièrement uni à la volonté de Dieu.

Or, mes filles, quelle est la volonté de notre divin Maître? C'est que nous devenions si parfaites, que nous ne soyons qu'une même chose avec lui et avec son Père, comme il le lui a demandé pour nous. Mais considérez, je vous prie, combien de choses nous manquent pour arriver à cet état. Je vous assure que lorsque j'écris ceci, je souffre une grande peine de m'en voir si éloignée; et cela, uniquement par ma faute. Pour cette union de conformité, il n'est pas nécessaire que Dieu nous accorde de grandes délices, il suffit qu'il nous ait donné son Fils pour nous en enseigner le chemin. Ne vous imaginez pas néanmoins que cette conformité à la volonté de Dieu nous oblige, quand nous perdons un père ou un frère, à y être insensibles, et à souffrir avec joie les peines et les maladies qui nous arrivent. Cela est bon; mais souvent c'est l'effet d'une sagesse tout humaine, qui dans des maux sans remède fait de nécessité vertu. Combien d'actions de ce genre ont été faites par ces philosophes si savants de l'antiquité! Dieu ne demande de nous que deux choses dans ces rencontres : l'une, de l'aimer; et l'autre, d'aimer notre prochain. C'est donc à cela que nous devons travailler; en les accomplissant fidèlement, nous ferons sa volonté, et nous serons unies à lui. Mais que nous sommes loin, je le répète, de nous en acquitter comme nous le devrions pour contenter pleinement un si grand Maître! Je le prie de nous faire la grâce d'entrer dans une si sainte disposition; et nous y entrerons, sans nul doute, si nous le voulons d'une volonté sincère et déterminée.

La marque la plus assurée pour savoir si nous pratiquons fidèlement ces deux choses, c'est, à mon avis, d'avoir un

amour sincère et véritable pour notre prochain. Car nous ne pouvons connaître certainement jusqu'où va notre amour pour Dieu, quoiqu'il y ait de grands indices pour en juger; mais nous voyons beaucoup plus clair en ce qui regarde l'amour du prochain. Plus vous y avancerez, mes filles, plus vous devrez vous tenir assurées que vous avancez dans l'amour de Dieu. Ce Dieu de bonté nous aime tant, qu'en paiement de l'amour que nous portons au prochain, il se plaît à augmenter de mille manières l'amour que nous avons pour lui; je ne saurais là-dessus former le moindre doute. Il nous importe donc extrêmement de bien considérer quelle est la disposition de notre âme, et quelle est notre conduite extérieure à l'égard du prochain. Si tout est parfait dans l'une et dans l'autre, alors nous pouvons être en assurance; car, vu la dépravation de notre nature, nous ne pourrions jamais aimer parfaitement le prochain s'il n'y avait en nous un grand amour de Dieu.

Mes filles, puisque ceci est pour nous d'une si haute importance, prenons-y garde jusque dans les moindres choses, ne faisons nul cas de ces grandes pensées qui nous viennent en foule dans l'oraison, de ce que nous voudrions faire pour le prochain et pour le salut d'une seule âme. Si ensuite les œuvres n'y répondent pas, nous devons considérer ces pensées comme de belles imaginations. J'en dis de même de l'humilité et de toutes les autres vertus. Il n'est pas croyable de combien d'artifices le démon se sert pour nous persuader que nous possédons des vertus qui nous manquent. Il met tout en œuvre, et il a raison: il sait combien il peut nous nuire par là; car ces fausses vertus, se ressentant de leur racine, sont toujours accompagnées de vaine gloire et d'orgueil, tandis que celles qui viennent de Dieu en sont totalement exemptes.

N'est-ce pas une chose plaisante de voir des personnes

qui, après s'être imaginé dans l'oraison qu'elles seraient ravies d'être humiliées et de recevoir publiquement des affronts pour l'amour de Dieu, font au sortir de là tout ce qu'elles peuvent pour cacher jusqu'à la moindre faute qu'elles ont commise, et ne se possèdent plus dès qu'on leur en impute quelqu'une sans fondement? Que ceux qui sont incapables de supporter une humiliation si légère, apprennent du moins à se connaître, et à ne faire aucun cas de ces vaines résolutions : les effets montrent qu'elles procèdent, non d'une volonté fermement déterminée, mais d'une imagination exaltée et séduite par le démon. On ne saurait dire de combien de manières il trompe les femmes et les ignorants qui ne connaissent point la différence qu'il y a entre l'imagination et les puissances, ni tant d'autres choses qui se passent dans notre intérieur. O mes sœurs, qu'il est facile de voir qui sont celles d'entre vous qui aiment véritablement le prochain, et celles qui ne l'aiment pas avec tant de perfection! Que si vous connaissiez bien l'importance de cette vertu, avec quelle application et avec quelle ardeur ne vous porteriez-vous pas à la pratiquer!

Lorsque je vois d'autres personnes tellement attachées à leur oraison, qu'elles n'oseraient se remuer, ni tant soit peu en détourner leur pensée, de crainte de perdre quelque chose du plaisir et de la dévotion qu'elles y reçoivent, je n'ai pas de peine à juger que puisqu'elles font tout consister en cela, elles ne savent guère par quelle voie on arrive à l'union. Non, non, mes sœurs, ce n'en est pas là le chemin. Dieu ne se contente pas des paroles et des pensées, il veut des effets et des actions. Si donc vous voyez une personne infirme, ou souffrante, que vous puissiez soulager en quelque chose, quittez hardiment cette dévotion pour l'assister; compatissez à ce qu'elle endure; que sa douleur soit aussi la vôtre; et si pour lui donner la nourriture dont elle a besoin

il faut que vous jeûniez, faites-le de grand cœur, non seulement pour l'amour d'elle, mais pour l'amour de Dieu qui vous le commande. C'est là la véritable union, puisque c'est n'avoir avec Dieu qu'une même volonté. Si devant vous on donne de grandes louanges à une personne, ayez-en plus de plaisir que si l'on vous louait vous-mêmes. Cela vous sera bien facile si vous êtes humbles ; et vous ne pourriez au contraire voir sans peine qu'on vous louât. Mais s'il y a du mérite à se réjouir d'entendre publier les vertus de ses sœurs, il n'y en a pas moins à ressentir autant de déplaisir de leurs fautes que des siennes propres, et à faire tout ce que l'on peut pour les couvrir.

J'ai traité ailleurs ¹ avec étendue de cette charité mutuelle qui doit nous unir, parce que je vois qu'y manquer serait abandonner le chemin de la perfection. Fasse le divin Maître que cette charité ne reçoive jamais d'atteinte parmi nous ! Si vous la gardez parfaite, vous obtiendrez, n'en doutez pas, cette précieuse union dont j'ai parlé. Mais si vous manquez à l'amour dû au prochain, sachez que vous êtes loin d'une si haute faveur. En vain éprouveriez-vous de la dévotion et des délices spirituelles, en vain auriez-vous quelque petite suspension dans l'oraison de quiétude, et vous persuaderiez-vous, comme le font quelques personnes, qu'alors tout est fait, croyez-moi, vous n'êtes point arrivées à cette union. Demandez instamment à Notre-Seigneur qu'il vous donne ce parfait amour du prochain, et après, laissez le divin Maître agir dans votre âme. Voulez-vous qu'il vous donne au delà de tous vos désirs, efforcez-vous d'assujettir en toutes choses votre volonté à la sienne. Dans les rapports avec vos sœurs, faites en tout leur volonté et non la vôtre, fallût-il perdre de votre droit ; oubliez vos

1. Au livre du *Chemin de la perfection*.

intérêts pour ne vous occuper que des leurs, malgré les cris et les répugnances de la nature; enfin, quand l'occasion s'en présente, prenez pour vous le travail et la fatigue, afin de soulager votre prochain. Sans doute, mes filles, il vous en coûtera un peu; mais considérez, je vous prie, ce qu'a coûté à notre Époux l'amour qu'il nous porte : pour nous délivrer de la mort, il s'est livré lui-même à la mort la plus terrible, à celle de la croix.

CHAPITRE IV

De l'oraison d'union, *suite*. — Elle est une préparation au mariage spirituel de l'âme avec Dieu. — Première entrevue de l'Époux et de l'épouse dans cette cinquième demeure. — Combien il importe à l'âme de répondre à une si grande grâce.

Notre petite colombe, comme vous l'avez vu, ne se repose ni dans les goûts spirituels, ni dans les plaisirs de la terre; son vol est plus élevé. Que devient-elle donc? me demandez-vous. Je ne puis, mes filles, vous satisfaire que dans la dernière demeure. Dieu veuille le rappeler à ma mémoire, et me donner le loisir de l'écrire. Il s'est écoulé près de cinq mois depuis que j'ai commencé ce travail, et comme mon mal de tête ne me permet pas de le relire, il y aura sans doute peu d'ordre et beaucoup de redites. Mais cela importe peu, puisque c'est à mes sœurs que je m'adresse.

Je veux mettre dans un plus grand jour ce qu'est cette oraison d'union; je me servirai pour cela, selon ma coutume, d'une comparaison; et je reviendrai ensuite à ce mystique papillon qui, volant toujours parce qu'il ne trouve point en soi de véritable repos, ne laisse pas de faire continuellement du bien et à lui-même et aux autres.

Vous avez souvent entendu dire que Dieu contracte avec les âmes un mariage spirituel. Béni soit-il de ce qu'il daigne dans sa miséricorde s'humilier jusqu'à cet excès! J'avoue

que cette comparaison est grossière ; mais je n'en sais point qui exprime mieux ce que je veux dire, que le sacrement de mariage. Il existe sans doute une grande différence entre le mariage dont je veux parler, et le mariage ordinaire : l'un, qui est spirituel, est bien éloigné de l'autre, qui est corporel ; les plaisirs spirituels que Dieu donne dans l'un, sont à mille lieues des contentements terrestres de l'autre. Dans le premier, c'est l'amour qui s'unit à l'amour, et toutes ces opérations sont ineffablement pures, délicates, suaves ; les termes manquent pour les exprimer, mais Notre-Seigneur sait bien les faire sentir.

Or, selon moi, l'oraison d'union ne s'élève point jusqu'au mariage spirituel ; elle n'en est que la préparation, et comme le chemin. De même qu'ici-bas, quand deux personnes doivent se marier, elles examinent d'abord si elles se conviennent, si elles se veulent, et en viennent ensuite à des entrevues afin qu'elles soient plus satisfaites l'une de l'autre ; ainsi en est-il dans le mariage spirituel. L'âme a déjà formé son jugement sur l'Époux auquel elle doit s'unir ; elle voit tout l'avantage d'une si haute alliance ; elle est déterminée à n'avoir d'autre volonté que celle de ce divin Époux, et à lui plaire en toutes choses. De son côté, Notre-Seigneur demeure content d'elle, parce qu'il voit sa disposition intérieure ; et voulant, dans sa miséricorde, le lui faire connaître d'une manière plus particulière, il en vient, comme on dit, à une entrevue avec cette âme bien-aimée, et il daigne se l'unir. Je puis dire que cela se passe de la sorte dans cette oraison d'union, qui est de très courte durée. Dans cette entrevue, ce qui est uniquement au pouvoir de l'âme, c'est de connaître par une voie secrète quel est ce divin Époux qui veut l'honorer de la qualité de son épouse ; et elle voit alors en quelques instants ce que les sens et les puissances ne pourraient lui faire

connaître en plusieurs années. Cet Époux étant Dieu, sa seule vue a rendu l'âme plus digne du nœud sacré qu'elle doit contracter avec lui, cette vue l'a enflammée d'un tel amour, qu'elle fait de son côté ce qu'elle peut pour que ce divin mariage ne vienne point à se rompre. Mais si, au lieu de se donner tout entière à ce céleste Époux, elle venait à s'attacher d'affection à quoi que ce soit hors de lui, elle le verrait s'éloigner aussitôt, et se trouverait privée de ces faveurs inestimables.

Ames chrétiennes à qui Notre-Seigneur a fait la grâce d'arriver jusqu'à ces termes, je vous conjure, au nom de l'amour que vous lui devez, de veiller sans cesse sur votre conduite, et d'éviter les occasions qui pourraient vous faire tomber. L'âme, en cet état, n'est pas encore assez forte pour s'exposer sans péril, ainsi qu'elle le pourrait faire après que ce mariage céleste aurait été accompli dans la sixième demeure. Ici, cet Époux et cette épouse ne s'étant vus qu'une fois, il n'y a point d'efforts que le démon ne fasse pour traverser ce mariage. Mais ce nœud divin une fois formé, l'ennemi voit cette âme si parfaitement soumise à l'Époux, qu'il n'ose entreprendre d'ébranler sa fidélité; il sait qu'il ne le pourrait faire qu'à sa confusion et à sa honte, et qu'elle en tirerait de l'avantage.

J'ai vu, mes filles, des âmes fort élevées qui, étant arrivées à cet état, c'est-à-dire à cette entrevue avec leur Époux, sont tombées dans les pièges de l'ennemi. Tout l'enfer, n'en doutez pas, se ligue pour les empêcher d'être fidèles; les démons savent trop bien qu'il ne s'agit pas de leur faire perdre une âme, mais plusieurs. Comment pourraient-ils l'ignorer après tant d'expériences qu'ils en ont faites? Que de fois, en effet, n'a-t-on pas vu une seule âme en gagner à Dieu une multitude d'autres! Qui pourrait compter celles que les martyrs ont converties? A quelle

légion de vierges une jeune vierge, sainte Ursule n'a-t-elle pas ouvert le ciel ! Qui pourra surtout dire le nombre d'âmes qu'ont ravies au démon un saint Dominique, un saint François, d'autres fondateurs d'ordre, et celles que lui ravit maintenant le père Ignace, fondateur de la compagnie de Jésus ? Mais quel est le secret de la puissance exercée par toutes ces âmes apostoliques ? C'est qu'ayant reçu, comme leurs vies en font foi, cette grâce de l'entrevue avec l'Époux, elles ont fait de magnanimes efforts pour ne pas perdre, par leur faute, la grâce, plus éminente encore, d'un mariage si divin. O mes filles, Notre-Seigneur est maintenant aussi prêt à nous accorder ces grandes grâces qu'il l'était alors ; que dis-je ? il l'est en quelque sorte davantage, parce que le nombre des personnes qui ne vivent que pour sa gloire étant bien moindre aujourd'hui, il a besoin plus que jamais d'âmes qui veuillent recevoir ses faveurs. Mais, hélas ! nous nous aimons trop ; il y a en nous un excès de prudence pour ne rien perdre de nos droits ; et quelle erreur peut être plus grande ? Éclairer-nous, Seigneur, de votre divine lumière, afin de nous empêcher de tomber dans de si dangereuses ténèbres.

Deux difficultés peuvent ici, mes filles, se présenter à votre esprit. La première, comment il peut se faire qu'une âme aussi soumise que je l'ai dit à la volonté de Dieu, et qui ne veut point faire la sienne, soit capable d'être trompée. La seconde, par quelle voie le démon pourrait vous faire perdre le fruit de cette entrevue avec l'Époux céleste, lorsque vous êtes si loin du monde, si souvent fortifiées par les sacrements, et continuellement, je puis le dire, dans la compagnie des anges ; car, par la bonté de Notre-Seigneur, nous n'avons toutes ici qu'un seul désir, celui de le servir et de lui plaire en tout. Quant aux personnes qui sont encore dans le monde et exposées au danger des occasions, il est

moins étonnant que le démon les trompe. Mes filles, que vous ne puissiez vous expliquer le danger que court une âme à qui Dieu a fait une si grande grâce, je n'en suis point surprise; cependant, lorsque je considère que Judas était un des apôtres, qu'il conversait continuellement avec Jésus-Christ et l'entendait parler, je comprends qu'il n'y a jamais de sécurité complète, même au milieu des grâces de cette cinquième demeure.

Pour répondre maintenant à la première difficulté, je dis qu'il est certain que si l'âme demeurerait toujours attachée à la volonté de Dieu, elle ne courrait aucun danger de se perdre. Mais le démon vient avec ses artifices, et, sous prétexte de bien, il l'engage dans des manquements qui paraissent légers; peu à peu il obscurcit son entendement, refroidit sa volonté, et fait que son amour-propre se ranime, et se fortifie de telle sorte, qu'elle s'éloigne de la volonté de Dieu pour se porter à faire la sienne.

Ceci peut aussi servir de réponse à la seconde difficulté : il n'y a point, en effet, de clôture si étroite où ce mortel ennemi de nos âmes ne puisse entrer, ni de désert si écarté où il n'aille. De plus, mes filles, Notre-Seigneur peut le permettre pour éprouver une âme qui serait capable d'en éclairer d'autres; car il est plus expédient, si elle doit retourner en arrière, que ce soit dès le commencement, qu'après qu'elle aurait déjà nui à plusieurs. Que faire donc pour éviter un si grand péril? Voici, mes filles, le moyen, selon moi, le plus sûr : soyons d'abord fidèles à demander sans cesse à Dieu, dans l'oraison, qu'il nous soutienne de sa main; ayons cette pensée continuellement présente, que s'il nous laisse un instant nous tombons dans l'abîme; mettons en lui seul notre confiance, et jamais en nous-mêmes, parce que ce serait une folie. Ensuite, examinons avec un soin extrême si nous avançons ou reculons pour peu que

ce soit dans les vertus, et particulièrement dans l'amour que nous devons avoir les unes pour les autres, et dans le désir d'être tenues pour les dernières de toutes. Si nous faisons sérieusement cet examen, et si nous demandons à Dieu sa lumière, nous connaissons bientôt nos profits ou nos pertes. Mais ne vous imaginez pas que lorsqu'il a plu à Notre-Seigneur d'élever une âme à l'heureux état dont j'ai parlé, il l'abandonne aisément, et qu'il soit facile au démon de réussir dans son entreprise. Cet adorable Maître s'intéresse de telle sorte à la conserver, et lui donne en diverses manières tant d'avertissements intérieurs pour l'empêcher de se perdre, qu'elle ne saurait ne point voir le péril où elle se met. Enfin, il faut toujours faire de nouveaux efforts pour avancer de plus en plus. Si cette ardeur pour notre avancement spirituel nous manque, nous avons grand sujet de craindre; c'est une marque que le démon nous tend quelque piège. En effet, l'amour n'étant jamais oisif, il n'est pas possible que le nôtre pour Dieu, après avoir atteint un tel degré, cesse d'aller en augmentant. Et qui ne voit qu'une âme qui ne prétend à rien moins que d'être l'épouse d'un Dieu, et à qui il a déjà fait l'honneur de se communiquer par de si grandes faveurs, ne saurait, sans infidélité, demeurer dans l'inaction et comme endormie?

Pour vous faire connaître, mes filles, de quelle manière Notre-Seigneur se conduit envers les âmes qui ont le bonheur d'être ses épouses, il me faudra maintenant parler de la sixième demeure. Vous y verrez que tout ce que nous pouvons faire ou souffrir pour son service, afin de nous disposer à recevoir des grâces d'un ordre si élevé, ne mérite pas d'être considéré. Et s'il m'a été ordonné d'écrire ceci, peut-être Notre-Seigneur l'a-t-il voulu afin qu'à la vue d'une telle récompense, et de la miséricorde infinie d'un Dieu qui daigne ainsi se communiquer et se révéler à de

vils vermisseaux, nous n'ayons plus souvenir de nos petites satisfactions de la terre, et que fixant nos regards sur la grandeur de notre Époux, nous courions embrasées de son amour. Je le prie de me faire la grâce de dire sur un sujet si difficile et si relevé quelque chose qui vous soit utile; car s'il ne conduit lui-même ma plume, je vois que c'est impossible; que si cela ne devait point tourner au profit de vos âmes, je le supplie de ne pas me laisser écrire un mot. Il sait bien que mon seul désir, autant que j'en puis juger, est que son nom soit glorifié, et que nous fassions de sincères efforts pour servir d'une manière digne de lui un Maître qui, dès l'exil, paye avec une telle munificence. S'il nous récompense ici-bas de la sorte, quelle sera cette félicité du ciel qu'il versera dans l'âme, non plus par intervalle, mais pendant toute l'éternité, loin des travaux, des périls et des tempêtes de cette vie! O mes filles, si ce n'était la crainte de l'offenser et de le perdre, nous devrions nous estimer heureuses de pouvoir vivre jusqu'à la fin du monde, afin de travailler pour un si grand Dieu qui veut être tout ensemble notre Roi et notre Époux. Implorons son assistance, afin qu'il nous rende dignes de faire quelque chose qui lui soit agréable, et qui ne soit point mêlé de ces nombreuses imperfections qui accompagnent toujours nos bonnes œuvres.

SIXIÈMES DEMEURES

CHAPITRE PREMIER

Des peines de ces sixièmes demeures, et comment Dieu les fait cesser.

Parlons maintenant, avec le secours de l'Esprit-Saint, de ces sixièmes demeures. L'âme, blessée de l'amour du divin Époux depuis qu'elle l'a vu, soupire plus que jamais après la solitude, et écarte, autant que son état le lui permet, tous les obstacles qui l'empêchent d'en jouir. Cette première vue de l'Époux est restée tellement peinte en elle, que tout son désir est de jouir encore du bonheur de sa présence. Comme je l'ai dit plus haut, dans cette oraison on ne voit rien, pas même des yeux de l'imagination, à quoi on puisse, à proprement parler, donner le nom de vue; mais j'emploie ce terme, à cause de la comparaison dont je me suis servie. Fermement résolue de n'avoir point d'autre époux que son Dieu, l'âme appelle de tous ses vœux le moment où se célébrera cette bienheureuse alliance. Cependant, malgré toute l'ardeur de son désir, l'Époux veut qu'elle le désire encore davantage, et qu'il lui en coûte quelque chose pour se voir en possession d'un bien qui est le plus grand de tous les biens. Tout ce qu'elle peut avoir à souffrir n'est rien, il est vrai, auprès des avantages

que lui assurera le titre d'épouse ; toutefois, mes filles, elle a besoin, je vous assure, de cet avant-goût et de ce gage qu'elle a reçu de son bonheur, pour pouvoir supporter les croix qui l'attendent.

O mon Dieu, que de peines intérieures et extérieures n'endure-t-on pas avant d'entrer dans la septième demeure ! Il me semble quelquefois que si l'âme les envisageait avant de s'y engager, il y aurait sujet de craindre, vu sa faiblesse naturelle, qu'elle ne pût se résoudre à les souffrir, quelque grand que soit l'avantage qu'elle en pût retirer. Il n'en est pas ainsi dans la septième demeure : là, elle ne craint plus rien ; elle irait même de grand cœur au-devant de toutes ces peines pour son Dieu ; un tel courage lui vient de cette union si étroite et presque continuelle où elle vit avec son divin Époux.

Il sera utile, je crois, de vous parler de quelques-unes des peines qu'on endure dans cette demeure, et dont j'ai la certitude. Peut-être est-il quelques âmes que Dieu ne conduit pas par cette voie ; je doute néanmoins beaucoup qu'il s'en rencontre aucune de celles qui jouissent par intervalle de ces consolations célestes, qui ne sentent, d'une manière ou d'une autre, le poids des peines de cet exil. Je n'avais pas dessein de traiter ce sujet ; mais j'ai pensé depuis que celles qui, se trouvant en cet état, s'imaginent que tout est perdu, seront bien aises d'apprendre ce qui se passe dans les âmes que Dieu favorise de semblables grâces.

Je rapporterai ces peines, non point dans l'ordre où elles arrivent, mais comme elles se présenteront à ma mémoire. Je commence par les plus petites. Ce sont les propos et les murmures des personnes avec qui l'on converse d'ordinaire, ou même de celles avec qui l'on n'a aucun rapport, et qui jamais, ce semble, n'auraient dû penser à nous. Elles disent qu'une telle veut passer pour sainte ;

qu'elle ne se porte à ces excès que pour tromper le monde, et paraître l'emporter sur les autres, qui néanmoins valent mieux qu'elle sans toutes ces cérémonies : et remarquez qu'elle ne fait rien de singulier, mais qu'elle tâche seulement de bien remplir les devoirs de son état. Ce qui lui est plus sensible, c'est que ses amis s'éloignent d'elle, et sont précisément ceux qui tiennent sur son compte les propos les plus mordants. Cette âme, disent-ils, s'égare et s'abuse grandement; elle est trompée par le démon, ainsi que telle et telle; elle ne fait que décrier la vertu, et elle trompe ses confesseurs. Ce n'est pas tout; ils vont trouver les confesseurs eux-mêmes, leur tiennent de semblables discours, citent des exemples, et n'oublient rien de ce qui peut leur donner de la défiance sur la conduite de cette âme. Je connais une personne qui se vit réduite à appréhender de n'en trouver aucun qui voulût la confesser, tant on avait dit de choses contre elle, qu'il serait inutile de rapporter. Ce qu'il y a encore de plus fâcheux, c'est que cette peine, au lieu de passer promptement, dure quelquefois toute la vie, parce que les personnes qui portent un jugement si désavantageux sur les âmes qui sont dans cet état, ne cessent de rendre toutes leurs actions suspectes. Mais, dira-t-on, il y en a aussi d'autres qui les louent. O mes filles, que le nombre en est petit en comparaison de ceux qui les blâment et les condamnent! D'ailleurs, ces louanges sont pour l'âme une nouvelle peine qui l'afflige bien plus encore. En effet, voyant clairement que si elle a quelque bien, elle l'a reçu de Dieu, et qu'il ne vient en aucune manière d'elle-même, elle souffre, dans les commencements surtout, un intolérable tourment quand elle s'entend louer. Dans la suite, son déplaisir diminue pour différentes raisons. La première, parce que l'expérience lui démontre que les hommes, se portant avec la même facilité à dire le

bien que le mal, et le mal que le bien, on doit mépriser leurs discours. La seconde, parce que découvrant, à une plus vive lumière, que tout le bien qui est en elle est un pur don de Notre-Seigneur, elle ne se l'attribue pas plus que si elle le voyait dans une autre personne, et ainsi elle en donne à Dieu toute la gloire. La troisième, parce qu'ayant vu d'autres personnes profiter des grâces qu'elle a reçues de Dieu, elle pense qu'il a voulu se servir de la bonne opinion qu'elles ont d'elle, comme d'un moyen pour faire du bien à leurs âmes. Et la quatrième, parce que n'ayant devant les yeux que la gloire de son Maître, sans s'occuper de la sienne, elle se trouve délivrée de l'appréhension, ordinaire dans les commencements, que les louanges ne soient pour elle, comme pour tant d'autres, une cause de ruine. Ainsi, elle se soucie très peu que l'on ait de l'estime pour elle, et désire seulement de pouvoir contribuer à faire donner des louanges à Dieu, sans se mettre en peine du reste.

Ces raisons et d'autres encore adoucissent la peine si vive que donnent ces louanges : on en ressent néanmoins toujours une certaine souffrance, si ce n'est quand on n'y fait point attention. Mais l'âme souffre incomparablement plus de se voir sans sujet estimée de tout le monde, que d'être blâmée par des discours désavantageux. Quand elle est venue à ce point d'être insensible aux louanges qu'on lui donne, elle se soucie encore moins de ce qu'on dit contre elle. Ces discours, au lieu de la contrister et de l'abattre, la réjouissent et la fortifient, parce que l'expérience lui a déjà fait connaître les précieux avantages qu'elle en retire. Il lui semble même que ceux qui la traitent si injustement n'offensent point Dieu, mais qu'au contraire Dieu le permet ainsi dans le dessein de l'enrichir. Et comme elle connaît visiblement que ses adversaires la

font avancer dans la vertu, elle conçoit une tendresse particulière pour eux, et croit qu'ils l'aiment plus véritablement que ceux qui disent du bien d'elle.

Lorsqu'on est dans cet état, Notre-Seigneur envoie d'ordinaire de grandes maladies. Si les douleurs qu'on éprouve sont aiguës, et si elles se font sentir dans leur plus grande intensité, je ne crois pas qu'il soit possible d'endurer une plus grande souffrance sur la terre. Dans l'accablement intérieur et extérieur où elles jettent, l'âme ne sait plus que devenir, et elle aimerait beaucoup mieux endurer un prompt martyre, que de se voir en proie à ces excessives douleurs. A la vérité, quand elles arrivent jusqu'à un tel excès, elles ne durent pas longtemps ; d'ailleurs Dieu, qui ne permet pas que nous ayons plus de mal que nous n'en pouvons porter, commence alors par donner la patience. Mais s'il ne soumet que pour peu de temps à un pareil martyre, il envoie d'autres douleurs fort grandes qu'on endure habituellement, et il éprouve par des maladies et des infirmités de diverses sortes. Je connais une personne qui depuis quarante ans reçoit de Notre-Seigneur les grâces dont j'ai parlé, et qui, dans ce long intervalle, n'a jamais passé un seul jour sans douleur et sans éprouver diverses souffrances causées par son peu de santé, sans parler de beaucoup d'autres grandes peines qu'elle avait à endurer. Mais elle comptait tout cela pour peu de chose, lorsqu'elle considérait que par ses grandes infidélités elle avait mérité l'enfer. Dieu conduira par d'autres chemins les âmes qui l'ont moins offensé. Pour moi, je choisirais toujours celui de la souffrance, quand il ne s'y rencontrerait d'autre avantage que d'imiter Notre-Seigneur Jésus-Christ ; mais à combien plus forte raison le dois-je choisir, quand à ce premier avantage il s'en joint un si grand nombre d'autres.

Si je pouvais maintenant représenter dans toute leur étendue la grandeur des peines intérieures, les précédentes paraîtraient légères. Je commencerai par le tourment qu'on endure quand on a pour confesseur un homme qui, bien que doué d'une certaine prudence, n'a point d'expérience de semblables choses. Comme elles sont extraordinaires, il doute de tout, il appréhende tout, et principalement s'il remarque quelque imperfection dans les personnes à qui elles arrivent. Il s'imagine que celles à qui Dieu fait de semblables grâces doivent être des anges, et il ne considère pas que cela est impossible tandis que nous vivons dans un corps mortel. Il attribue donc ce qui se passe en elles au démon ou à la mélancolie. Je ne m'en étonne pas, et je ne saurais condamner ces confesseurs, parce qu'aujourd'hui le monde étant plein de semblables illusions de l'esprit de ténèbres, et des maux causés par cette funeste mélancolie, ils ont raison de s'en défier, et d'y prendre garde de bien près. Cependant ces âmes, qui appréhendent déjà beaucoup par elles-mêmes, vont à leur confesseur comme à un juge qui doit décider de ce qui se passe en elles; et voyant qu'il les condamne, elles souffrent un trouble et un tourment qui ne se peuvent comprendre, à moins de les avoir éprouvés. Ces pauvres âmes, surtout si elles ont été fort imparfaites, s'imaginent alors qu'en punition de leurs péchés, Dieu permet que le démon les trompe. A la vérité, au moment où elles reçoivent ces faveurs, elles sont dans une parfaite assurance, et elles ne peuvent douter qu'elles ne viennent de Dieu; mais comme cela dure peu, et que le souvenir de leurs offenses leur est toujours présent, il suffit qu'elles tombent dans ces fautes et ces imperfections inévitables en cette vie, pour que leurs peines recommencent. Lorsque les confesseurs les rassurent, ces peines sont adoucies pour un peu de temps, mais

elles ne tardent pas à revenir. Quand au contraire les confesseurs eux-mêmes augmentent leurs craintes, ces âmes sont en proie à un tourment presque intolérable, surtout si, en même temps, elles endurent ces grandes sécheresses où l'on perd en quelque sorte jusqu'au souvenir de Dieu, et où l'on n'est pas plus touché d'entendre parler de lui que d'un bruit vague et lointain qui viendrait frapper l'oreille. Mais cette peine, déjà si grande, n'est rien en comparaison de celle que leur donne la pensée qu'elles ne savent pas se faire connaître des confesseurs et qu'elles les trompent. En vain leur déclarent-elles jusqu'à leurs premiers mouvements, cela est inutile. Leur entendement est si obscurci et si incapable de connaître la vérité, qu'elles se laissent aller à croire tout ce que l'imagination, alors maîtresse, leur représente, et toutes les extravagances que le démon leur suggère. Dieu permet alors à cet esprit de ténèbres de les tenter, et même de leur faire entendre qu'elles sont réprouvées. Tant de peines réunies leur causent un tourment intérieur si sensible et si insupportable, que je ne saurais le comparer qu'à celui qu'éprouvent les damnés. En effet, durant cette tempête, elles se trouvent sans aucune consolation, et au lieu d'en recevoir de leur confesseur, il semble qu'il s'accorde avec les démons pour les tourmenter encore davantage.

Je connais un confesseur qui, dirigeant une personne livrée à ce tourment, et le trouvant dangereux, lui ordonnait de l'avertir quand elle serait en cet état; mais il vit que cela était inutile, parce que cette personne était alors si incapable de tout, que si elle voulait lire dans un livre écrit même en langue vulgaire, elle y comprenait aussi peu que si elle n'eût pas connu une lettre. Dans une si grande tempête, il n'y a point d'autre remède que d'espérer en la miséricorde de Dieu, qui, à l'heure qu'on y pense le moins,

la calme en un instant par une de ses paroles. Il semble qu'il n'y ait jamais eu de nuages dans l'âme, tant ce divin soleil l'inonde de sa lumière, et la laisse remplie de consolation. Sortie victorieuse d'un combat si périlleux, cette âme donne les plus grandes louanges à Notre-Seigneur, auquel elle se reconnaît redevable de la victoire; elle voit clairement qu'elle n'a point combattu, et que même les armes avec lesquelles elle aurait pu se défendre, étaient dans les mains de l'ennemi. Elle découvre la profondeur de sa misère, et combien peu elle pourrait par elle-même, si Dieu venait à retirer sa main.

Elle n'a pas besoin, pour comprendre cette vérité, de faire des réflexions; elle la connaît par l'expérience qu'elle en a faite. Cette impuissance absolue où elle a été, lui révèle à la fois son néant et sa misère. Sans doute, durant cette tourmente, elle n'est point sans la grâce de Dieu, puisqu'elle ne l'offense point, et que pour rien au monde elle ne voudrait l'offenser; mais cette grâce est tellement cachée, qu'il lui semble qu'elle ne possède plus, et que même elle ne posséda jamais la plus petite étincelle d'amour pour son Dieu; les grâces qu'il lui a faites, et les services qu'elle lui a rendus, ne lui apparaissent que comme des songes. Quant à ses péchés, elle voit avec certitude qu'elle les a commis.

O Jésus, qu'une âme ainsi abandonnée est digne de compassion, et combien peu de secours elle tire de toutes les consolations de la terre! C'est pourquoi, mes sœurs, si vous vous trouvez en cet état, ne pensez pas que la liberté et les richesses des heureux du siècle pourraient tant soit peu alléger votre mal; non, non. De même que tous les plaisirs du monde offerts à la vue des damnés, au lieu de diminuer leur supplice, ne feraient que l'accroître, ainsi en est-il de l'âme dans cet état; les maux qu'elle endure venant du

ciel, les choses de la terre ne peuvent y apporter le moindre adoucissement. Ce grand Dieu veut par là nous faire connaître son souverain pouvoir et notre profonde misère : cette connaissance nous est très utile, comme on le verra dans la suite.

Que fera donc une âme quand elle se trouvera plusieurs jours dans cette peine ? Si elle prie, c'est comme si elle ne priait pas ; elle ne saurait tirer la moindre consolation de ses prières même vocales, parce qu'elle n'entend pas ce qu'elle dit. Quant aux mentales, ce n'en est pas alors le temps, les puissances en étant incapables. La solitude, au lieu de lui servir, lui nuit ; elle ne peut cependant souffrir ni d'être en compagnie, ni qu'on lui parle, ce qui est un nouveau tourment pour elle. Ainsi, quelques efforts qu'elle fasse, elle est dans un tel dégoût et dans un tel chagrin pour ce qui est de l'extérieur, qu'il est facile de s'en apercevoir. Elle chercherait en vain des termes pour exprimer ce qu'elle souffre, ce sont des peines et des tourments spirituels auxquels on ne peut donner de nom qui leur soit propre. Le meilleur remède, selon moi, je ne dis pas pour en être délivré, je n'en connais point pour cela, mais pour pouvoir les supporter, c'est de s'occuper à des œuvres extérieures de charité et d'espérer en la miséricorde de Dieu, qui n'abandonne jamais ceux qui se confient en lui. Qu'il soit béni dans les siècles des siècles ! Ainsi soit-il.

Je ne dirai rien ici des peines extérieures causées par les démons, parce qu'elles ne sont ni aussi fréquentes, ni, à beaucoup près, aussi pénibles. Quelque effort que fassent ces esprits de ténèbres, ils ne peuvent aller, à mon avis, jusqu'à lier les puissances et troubler l'âme de la manière que nous venons de voir. La raison lui reste pour lui dire qu'ils ne peuvent aller au delà de ce que Dieu leur permet ; et tant qu'elle conserve cette lumière, tout ce qu'elle peut

souffrir n'est rien en comparaison des tourments dont je viens de parler.

En traitant des différentes manières d'oraison et des faveurs que Dieu accorde dans cette demeure, je parlerai de quelques autres peines intérieures. Il est facile de juger, par l'état où elles laissent le corps, qu'elles font beaucoup plus souffrir que celles dont j'ai fait la peinture dans ce chapitre. Cependant elles ne méritent pas le nom de peines, puisque l'âme, en les souffrant, connaît que ce sont de grandes faveurs de Dieu, et qu'elle en est très indigne.

Ces peines arrivent lorsqu'on est prêt à entrer dans la septième demeure. J'en rapporterai quelques-unes ; toutes, ce serait impossible. Je ne saurais non plus en donner une notion parfaite, parce qu'elles sont d'une nature beaucoup plus élevée que les précédentes, dont je n'ai pu donner qu'une bien faible idée. Daigne mon Dieu, par les mérites de son Fils, me favoriser de son assistance ! Ainsi soit-il.

CHAPITRE II

Faveurs par lesquelles l'Époux fait sentir à l'âme sa présence. — Blessures qui lui causent un martyre plein de délices. — Suave flamme d'amour qui tout à coup l'embrase, sans mélange d'aucune souffrance. — Ces deux faveurs sont à l'abri de toute illusion.

Il y a longtemps, ce semble, que nous avons perdu de vue notre petite colombe. Il n'en est pourtant pas ainsi; car ce sont ces peines qui lui font prendre un vol plus élevé. Je vais donc commencer à parler de la manière dont l'Époux se conduit envers elle, et dire comment, avant de la traiter en épouse, il veut qu'elle appelle de ses désirs cette grâce souveraine. Il use dans ce but de moyens si délicats, que l'âme elle-même ne les entend point; et moi-même je ne saurais les faire comprendre, sinon à ceux qui les ont éprouvés. Ce sont des élans d'amour, partant du plus profond de l'âme, si délicats et si subtils, qu'il n'existe, selon moi, aucune comparaison qui en puisse donner une idée juste. Ils ne ressemblent à rien de ce que nous pouvons acquérir par nos efforts, et ils sont même très différents des goûts de Dieu dont j'ai parlé. Souvent, lorsque l'âme s'y attend le moins, et que même elle ne pense pas à Dieu, Notre-Seigneur la réveille tout à coup comme par un rapide éclair ou par un coup de tonnerre. Elle n'entend néanmoins aucun bruit; mais elle entend d'une manière très distincte que son Dieu l'appelle; et elle

est tellement saisie, dans les commencements surtout, au son de cette voix, qu'elle tremble et se plaint quoiqu'elle ne souffre aucune douleur. Elle sent qu'une blessure d'ineffable suavité vient de lui être faite; par qui, comment, elle l'ignore; et cette blessure est d'un tel prix à ses yeux, qu'elle n'en voudrait jamais guérir. Connaissant que son divin Époux est près d'elle, quoiqu'il ne la laisse pas jouir de son adorable présence, elle ne peut s'empêcher, même extérieurement, de s'en plaindre à lui avec des paroles toutes d'amour. Si la peine qu'elle éprouve alors est pénétrante, elle est en même temps suave et douce. Elle est indépendante de sa volonté; mais, fût-il en son pouvoir de s'en délivrer, elle ne le voudrait pas. Elle savoure dans cette peine un plaisir incomparablement plus grand que dans cette délicieuse ivresse de l'oraison de quiétude, où il n'y a aucun mélange de souffrance.

Malgré tous mes efforts pour vous faire entendre cette opération de l'amour, je ne sais, mes sœurs, comment je le pourrai, car il y a, ce semble, ici quelque contradiction. D'un côté, en effet, le Bien-Aimé fait clairement connaître à l'âme qu'il est avec elle; et de l'autre, il l'appelle par un signe si certain, qu'elle ne peut en douter, et par un son de voix si pénétrant, qu'il lui est impossible de ne pas l'entendre. A mon avis, l'Époux, qui est alors dans la septième demeure, ne veut point encore adresser à l'âme des paroles distinctes, mais il suffit de cette voix mystérieuse pour que tout dans le château soit saisi de respect, et que rien n'ose remuer, ni les sens, ni l'imagination, ni les puissances.

O Dieu tout-puissant, que vos secrets sont impénétrables! et quelle différence n'y a-t-il pas entre les choses purement spirituelles et tout ce qu'il nous est donné ici-bas de voir et de comprendre, puisque je ne trouve point de termes pour faire entendre cette faveur dont je viens de

parler, si petite cependant en comparaison de tant d'autres merveilles de grâce que vous opérez dans les âmes ! Cette voix du Bien-Aimé cause dans l'âme un tel transport, qu'elle se consume de désirs, et ne sait néanmoins que demander, parce qu'elle voit clairement que son Dieu est avec elle. Mais, direz-vous peut-être, si l'âme a cette vue, que peut-elle désirer ? quelle peine peut-elle avoir ? et quel bonheur plus grand peut-elle souhaiter ? A cela je ne sais que répondre ; mais ce dont je suis assurée, c'est que cette peine pénètre jusque dans le fond de ses entrailles, et qu'il lui semble qu'on les lui arrache, lorsque le céleste Époux retire la flèche dont il l'a percée, tant est grand le sentiment de l'amour qu'elle lui porte.

Ne serait-ce pas une étincelle échappée de l'éternel brasier d'amour qui est mon Dieu, laquelle tombant dans l'âme, lui fait sentir l'ardeur de cet incendie, mais qui, n'étant pas capable de la consumer tout entière, la laisse dans cette peine si agréable ? Je ne saurais, ce me semble, en donner une meilleure comparaison. Cette douleur délicieuse, qui ne mérite pas le nom de douleur, n'est pas toujours égale : tantôt elle dure longtemps et tantôt peu, selon qu'il plaît à Notre-Seigneur de se communiquer, sans que l'âme puisse y contribuer par aucun effort ni par aucune industrie, parce que cette opération est toute divine. Si quelquefois elle dure assez longtemps, c'est toujours en augmentant ou en diminuant ; enfin, elle ne persévère jamais dans le même état. De là vient que l'âme n'en est jamais entièrement embrasée ; car au moment où elle commence à s'enflammer, l'étincelle s'éteint, et l'âme sent un désir plus ardent que jamais de souffrir encore cette peine toute d'amour qu'elle vient d'éprouver.

Il n'y a point ici sujet de rechercher si cela procède de la nature, ou de la mélancolie, ou d'un artifice du démon,

ou de l'imagination; car cette opération de l'amour fait assez connaître qu'elle vient de cette immuable demeure où Dieu habite. D'ailleurs les effets qu'elle produit sont fort différents de ceux que produisent d'autres manières d'oraison, où la grandeur du plaisir qu'éprouvent les puissances peut nous causer quelque doute. Ici les puissances et les sens eux-mêmes demeurent libres; ils considèrent avec étonnement ce qui se passe, mais ils ne troublent en rien l'application de l'âme à son divin Époux; ils sont, à mon avis, dans une égale impuissance d'augmenter ou de diminuer la délicieuse peine qu'elle souffre.

Celui à qui Notre-Seigneur a fait cette grâce, n'aura pas de peine à comprendre ce que je dis. Qu'il remercie beaucoup le divin Maître d'une faveur qui est à l'abri de toute illusion. L'unique chose qu'il a à craindre, c'est de ne pas en témoigner assez de reconnaissance. Mais s'il s'efforce de servir Dieu avec toute la fidélité dont il est capable, et de rendre en tout sa vie meilleure, il verra de quelle manière Dieu agira à son égard, et comment il se plaira à l'enrichir de plus en plus de ses dons. J'ai connu une personne qui, pendant quelques années, fut favorisée de cette grâce. La satisfaction qu'elle goûtait était inexprimable; et quand il lui eût fallu porter pendant un très grand nombre d'années les croix les plus pesantes pour l'amour de son Dieu, elle se serait crue très bien payée par la jouissance d'un tel bien. Bénédiction et louange à ce Dieu de bonté dans les siècles des siècles!

Mais pourquoi, me demanderez-vous peut-être, y a-t-il plus de sûreté en cet état que dans d'autres? Pour les raisons suivantes, à mon avis. La première, parce que les peines dont le démon est l'auteur ne sont jamais agréables comme celle dont je viens de parler. Il peut bien y mêler quelque satisfaction qui paraît spirituelle; mais joindre à

la peine, et à une si grande peine, la tranquillité et le plaisir, cela surpasse son pouvoir, qui ne s'étend qu'à l'extérieur : et ainsi les peines qui viennent de lui ne seront jamais douces et paisibles, mais inquiètes et pleines de trouble. La seconde raison est que cette tempête qui remplit l'âme de suavité, vient d'une région autre que celles où ce malheureux esprit peut exercer son empire. Enfin, la troisième raison est que l'âme retire de cette peine de grands avantages ; et entre autres, une résolution habituelle de souffrir pour Dieu, le désir des croix, une volonté plus déterminée de s'éloigner des contentements et des conversations du monde.

Que ce ne soit pas l'effet d'une illusion, cela est très clair ; car quand cette peine est passée, l'âme aurait beau vouloir la sentir de nouveau, tous ses efforts sont inutiles. Cette peine est d'ailleurs si manifeste, que l'illusion est impossible ; je veux dire qu'on ne peut croire l'éprouver quand on ne l'éprouve pas, ni en douter quand réellement on l'éprouve. Et si l'on avait là-dessus quelque doute, ce serait une marque qu'on n'aurait point ressenti ces véritables élans d'amour de Dieu dont je parle ; car ils se font sentir à l'âme avec non moins de force qu'une voix puissante se fait entendre à nos oreilles.

De dire que ces élans d'amour procèdent de la mélancolie, il n'y a nulle apparence ; car cette humeur forme toutes ses chimères dans l'imagination, tandis que ces élans naissent de l'intérieur de l'âme. Il peut se faire que je me trompe ; mais jusqu'à ce que des personnes entendues en cette matière m'aient donné d'autres raisons, je demeurerai dans ce sentiment. Je connais une personne d'oraison qui appréhendait extrêmement d'être trompée, et qui cependant ne put jamais concevoir la moindre crainte sur la faveur dont je parle.

Notre-Seigneur a d'autres moyens de faire sentir à l'âme sa divine présence. Quelquefois, au milieu d'une prière vocale, et tandis qu'elle ne pense à rien d'intérieur, elle sent tout à coup une flamme qui la pénètre délicieusement, comme si soudain on répandait en elle un très suave parfum dont l'odeur se communiquerait à tous les sens. Je ne dis pas néanmoins que ce soit une odeur; mais je me sers de cette comparaison pour montrer que c'est quelque chose de semblable qui fait connaître à l'âme que l'Époux est là. A sa douce présence, elle sent un si ardent désir de continuer à le posséder, qu'elle ne trouve rien de difficile pour son service, et qu'il n'y a point de louanges qu'elle ne lui donne. Cette grâce vient de la même source que ces élans d'amour dont j'ai parlé; mais elle n'est d'ordinaire accompagnée d'aucune peine, non plus que cet ardent désir de continuer à jouir de la présence de Dieu. Dans cette grâce, comme dans la précédente, l'âme n'a rien à craindre, pour les raisons indiquées plus haut. Ainsi, qu'elle songe uniquement à la recevoir avec de grandes actions de grâces.

CHAPITRE III

Des paroles que Dieu adresse à l'âme; effets de ces paroles. — Marques auxquelles on les distingue de celles qui viennent de l'imagination ou du démon.

Dieu fait sentir à l'âme sa présence par un autre moyen. En apparence, cette grâce l'emporte sur les précédentes, mais il peut s'y rencontrer plus de périls; c'est pourquoi je m'arrêterai quelque temps sur ce sujet. Ce sont des paroles que Dieu fait entendre à l'âme de différentes manières : les unes paraissent extérieures, les autres très intérieures; les unes semblent venir de la partie supérieure de l'âme, et les autres être tellement extérieures, qu'on les entend de ses oreilles comme l'on entend une voix articulée.

Or, l'illusion sur ce point peut être fréquente, surtout chez les personnes faibles d'imagination ou notablement mélancoliques. C'est pourquoi il ne faut point, à mon avis, s'arrêter à ce qu'elles disent, quoiqu'elles assurent l'avoir vu ou entendu; ni non plus les jeter dans le trouble, en leur disant que le démon les trompe; mais simplement les écouter, et les traiter comme des personnes malades. La prieure et le confesseur à qui elles rendront compte de ce qui se sera passé en elles, se contenteront de leur dire de ne pas faire grand cas de choses semblables, que ce n'est pas là l'essentiel dans le service de Dieu, et que le démon en a trompé plusieurs de cette manière; mais, ajouteront-ils

pour ne pas les affliger, ils espèrent qu'elles ne seront pas de ce nombre. Si on leur disait que ce qu'elles croient avoir vu ou entendu n'est qu'un effet de la mélancolie, elles n'auraient jamais l'esprit en repos, étant si persuadées de ce qu'elles rapportent, qu'elles jureraient qu'elles l'ont vu et entendu. Mais on doit leur faire discontinuer l'oraison, et employer toutes sortes d'industries pour leur persuader de ne pas tenir compte de ce qui se passe en elles. Car le démon, alors même qu'il ne nuirait point à ces âmes malades, a coutume de se servir d'elles pour nuire à d'autres. Il y a toujours sujet de craindre en semblables choses, jusqu'à ce que l'on soit assuré qu'elles procèdent de l'esprit de Dieu; c'est pourquoi je dis que dans les commencements le meilleur est toujours de les combattre. Si c'est Dieu qui agit, cette humilité de l'âme à se défendre de ses faveurs ne fera que la mieux disposer à les recevoir, et plus elle les mettra à l'épreuve, plus elles augmenteront. Mais il faut se garder de trop contraindre et d'inquiéter ces personnes, parce qu'il n'est pas en leur pouvoir de faire davantage.

Pour revenir aux paroles, je dis que de quelque manière que l'âme les entende, elles peuvent venir ou de Dieu, ou du démon, ou de l'imagination. Avec l'aide du Seigneur, j'indiquerai, je l'espère, les marques auxquelles on les distingue, et auxquelles on reconnaît celles qui sont dangereuses. Ceci ne sera pas sans utilité, attendu que parmi les personnes d'oraison il se trouve plusieurs âmes qui entendent ces paroles. Je souhaite, mes sœurs, que vous sachiez que s'il n'y a pas de mal à ne pas croire de semblables choses, il n'y en a pas non plus à y ajouter foi.

Lorsque ces paroles ne tendent qu'à vous consoler ou à vous avertir de vos défauts, quel qu'en soit l'auteur, ne fussent-elles même qu'une illusion, elles ne sauraient vous nuire. Mais quand même elles viendraient de Dieu, ne

pensez pas que vous en êtes meilleures ; souvenez-vous que Notre-Seigneur a parlé bien des fois aux Pharisiens, et que tout consiste à faire son profit de ses paroles. Si vous en entendiez quelques-unes tant soit peu contraires à l'Écriture sainte, considérez-les comme si elles sortaient de la bouche même du démon ; et quand elles ne viendraient que de la faiblesse de votre imagination, vous devez les regarder comme une tentation contre la foi. Ainsi donc, résistez-leur toujours, afin de les mettre en fuite, ce qui vous est d'autant plus facile que ces tentations ont peu de force.

Soit que ces paroles viennent ou de votre intérieur, ou de la partie supérieure de l'âme, ou de l'extérieur, elles peuvent toutes procéder de Dieu ; et les marques auxquelles on peut connaître qu'elles sont de lui, sont celles-ci : La première et la plus certaine est que ces paroles sont toujours accompagnées des effets, parce qu'elles portent avec elles une autorité et un pouvoir auxquels rien ne résiste. Je veux m'expliquer davantage. Une âme se trouve dans la peine, dans le trouble, dans la sécheresse, et dans cet obscurcissement d'esprit dont j'ai parlé plus haut ; et ce peu de paroles : *Ne t'afflige point*, la mettent dans le calme, la remplissent de lumière, et dissipent toutes ces peines dont elle n'aurait pas cru, l'instant d'auparavant, que tous les plus savants hommes du monde réunis fussent capables de la délivrer. Une autre personne est dans l'affliction et agitée de mille craintes, parce que son confesseur ou quelque autre lui a dit que ce qui se passe en elle vient du démon ; elle entend seulement ces mots : *C'est moi, ne crains point*, et soudain toutes ses appréhensions s'évanouissent, et elle demeure si consolée, que rien ne serait capable de lui faire croire le contraire. Une autre est dans l'inquiétude du succès de quelque affaire très importante ; elle entend ces paroles : *Sois en repos, elle réussira*, et elle y ajoute une

telle foi qu'elle n'en saurait douter, et voit ainsi cesser sa peine. Il en arrive de même en plusieurs autres occasions.

La seconde marque à laquelle on peut connaître que ces paroles sont de Dieu, c'est qu'elles laissent l'âme dans une grande tranquillité, dans un paisible et pieux recueillement, et toujours prête à louer Dieu. O mon Seigneur et mon Maître, si une seule de vos paroles que vous ne transmettez, à ce que j'ai ouï dire, que par le ministère de quelque ange, aux âmes admises dans cette sixième demeure, a tant de pouvoir et de force; quand c'est vous-même qui parlez, de quel bonheur ne complerez-vous pas celles qui déjà sont unies à vous, comme vous à elles, par l'adorable lien de votre divin amour!

Enfin, la troisième marque à laquelle on reconnaît les paroles de Dieu, c'est qu'elles demeurent très longtemps gravées dans la mémoire, et que même quelques-unes ne s'en effacent jamais. Il n'en est pas ainsi de celles que nous entendons ici-bas, même de la bouche des hommes les plus vertueux et les plus savants; laissant dans la mémoire une trace bien moins profonde, elles s'en effacent. De plus, si ces paroles qui viennent de Dieu regardent l'avenir, l'âme y ajoute une foi absolue, ce qu'elle ne fait point pour des paroles humaines; et bien qu'il se passe plusieurs années sans qu'elle en voie l'effet, elle se tient assurée que Dieu trouvera des moyens d'en amener l'accomplissement, ainsi qu'enfin il arrive. Cela n'empêche pas néanmoins que l'âme n'ait de la peine de voir les obstacles et les impossibilités apparentes qui s'y rencontrent; et bien qu'elle soit assurée que ces paroles venaient de Dieu, néanmoins, quand il s'écoule un long intervalle avant qu'elle en voie l'accomplissement, elle hésite un peu, et doute si elles ne procédaient point du démon ou de son imagination. Mais dans le temps qu'elle entend ces paroles, quelques efforts que

fasse le démon pour lui donner de la peine ou la décourager, et quoi que son imagination lui représente, elle demeure ferme dans la créance que Dieu en est l'auteur, principalement quand elles regardent son service et le bien des âmes, et qu'il paraît difficile que les choses réussissent. Ainsi, tout ce que l'ennemi du salut peut faire, c'est d'affaiblir un peu la foi : ce qui n'est qu'un trop grand mal, puisque nous sommes obligés de croire que le pouvoir de Dieu s'étend infiniment au delà de tout ce que notre esprit est capable de concevoir.

Mais malgré tous ces combats, quoique ces paroles soient traitées de rêveries par les confesseurs à qui on les communique, et quels que soient les mauvais succès qui fassent juger qu'elles n'auront point leur effet, il reste toujours une étincelle d'espérance si vive, que rien n'est capable de l'éteindre, et enfin on voit l'accomplissement de ces paroles. L'âme en éprouve une telle joie et une telle allégresse, qu'elle ne voudrait plus faire autre chose que d'en rendre à Dieu de vives actions de grâces; et elle s'y sent beaucoup plus portée par le plaisir de voir l'exécution de ses promesses, que par l'avantage qu'elle en reçoit.

Je ne sais d'où vient que l'âme désire avec tant d'ardeur que ces paroles de Dieu se trouvent véritables; elle éprouverait, je crois, moins de douleur d'être surprise en quelque mensonge que si elles ne s'accomplissaient pas; comme si, par rapport à ces paroles, elle pouvait autre chose que de rapporter ce qui lui a été dit. Je connais une personne qui, à ce sujet, se rappelait très souvent le prophète Jonas lorsqu'il appréhendait que Ninive ne fût point détruite. Mais comme c'est l'esprit de Dieu qui a parlé à l'âme, il est bien juste que son respect et son amour pour lui lui fassent désirer qu'on ne puisse douter de l'effet de ses paroles, attendu qu'il est la vérité suprême. Aussi,

quelle n'est pas sa joie quand, après mille difficultés, elle les voit enfin accomplies ! Lui fallût-il endurer pour cela les plus grandes peines et les plus grands travaux, elle aimerait mieux les souffrir que de voir sans effet ce qu'elle tient avec certitude pour la parole de Dieu. Mais peut-être toutes les personnes ne tomberont pas dans cette faiblesse, si toutefois c'en est une, car pour moi je n'ose la condamner.

Lorsque les paroles viennent de l'imagination, elles n'ont aucun des caractères que nous venons de remarquer dans les paroles de Dieu, ni cette certitude, ni cette paix, ni cette joie intérieure. Voici ce que j'ai vu arriver à quelques personnes faibles de tempérament ou d'imagination. Étant dans l'oraison de quiétude et dans le sommeil spirituel, elles se trouvaient dans un si grand recueillement, et tellement hors d'elles-mêmes, qu'elles ne sentaient rien à l'extérieur ; tous leurs sens étaient tellement endormis (et peut-être sommeillaient-elles en effet), qu'il leur semblait, comme dans un songe, qu'on leur parlait ; elles se persuadaient voir ainsi des choses qu'elles croyaient procéder de l'esprit de Dieu. Mais tout cela, n'étant que songé ou qu'imaginé, ne produit pas plus d'effet qu'un songe. Il arrive aussi quelquefois que ces âmes, demandant avec amour une chose à Notre-Seigneur, se persuadent qu'il leur dit qu'il la leur accordera ; mais je ne saurais croire que ceux qui ont véritablement entendu plusieurs fois ces paroles de Dieu, puissent s'y tromper.

Il y a sans doute grand sujet de craindre que ces paroles qu'on entend ne viennent du démon ou de notre imagination ; mais si elles sont accompagnées des marques dont j'ai parlé, on peut s'assurer qu'elles procèdent de Dieu. Cependant, s'il s'agit pour vous d'une chose importante, ou bien de quelque affaire du prochain, non seulement ne faites rien, mais ne vous arrêtez pas même à la pensée de

rien entreprendre, sans l'avis d'un confesseur savant, prudent et vertueux; et cela quoique vous entendiez plusieurs fois les mêmes paroles, et qu'il soit clair pour vous qu'elles viennent de Dieu. Telle est, mes filles, la volonté de Notre-Seigneur; et loin de manquer à ce qu'il nous commande, nous sommes sûres de l'accomplir, puisqu'il nous a dit de regarder notre confesseur comme tenant sa place. Une si sage manière d'agir nous encouragera, et nous aidera à surmonter les difficultés qui se rencontreraient dans l'exécution de ce que ces paroles nous ordonnent; et Notre-Seigneur inspirera au confesseur la même assurance, et la ferme conviction que ces paroles viennent de son esprit. S'il ne le fait point, nous ne sommes obligées à rien de plus. Quant à moi, je trouve un tel péril à s'écarter de cette règle pour suivre son propre sentiment, que je vous avertis, mes sœurs, et vous conjure, au nom de Notre-Seigneur, de ne jamais commettre une telle faute.

Dieu parle encore à l'âme d'une autre manière très sûre, selon moi, dans une vision intellectuelle dont je traiterai dans la suite. C'est au plus intime de l'âme que Dieu parle; et l'âme entend ses paroles d'une manière si distincte et dans un si profond secret, que le mode même d'entendre et les effets produits par la vision rassurent pleinement, et donnent la certitude que le démon ne saurait y avoir aucune part. L'admirable impression que ces paroles produisent sur l'âme, l'affermir dans la croyance qu'elles viennent de Dieu; au moins est-elle bien sûre qu'elles ne procèdent pas de l'imagination; et si l'on veut y réfléchir, on aura toujours cette assurance, pour les raisons que je vais dire.

La première raison est qu'il y a une grande différence entre les paroles formées par notre imagination, et ces paroles divines. Car bien qu'elles n'aient qu'un sens, celles-ci l'expriment d'une manière si claire, et s'impriment telle-

ment dans notre mémoire, que nous ne saurions en oublier la moindre syllabe; au lieu que celles qui viennent de notre imagination sont loin de cette clarté, et ressemblent en quelque sorte à des paroles entendues au milieu d'un songe.

Seconde raison : ces paroles s'entendent souvent lorsque nous ne pensons point du tout au sujet auquel elles ont rapport, et quelquefois même quand nous sommes en conversation; en outre, elles répondent à des pensées qui ne font que passer dans notre esprit, ou à des pensées que nous n'avons plus, ou à des choses auxquelles nous n'avions jamais pensé. Or, comment l'imagination pourrait-elle inventer des paroles qui ont rapport à ce que l'âme n'a jamais ni désiré, ni même connu ?

Troisième raison : l'âme ne fait qu'écouter ces paroles qui viennent de Dieu, au lieu que c'est elle qui forme celles qui viennent de l'imagination.

Quatrième raison : une seule de ces paroles divines comprend en peu de mots ce que notre esprit ne saurait exprimer qu'en plusieurs.

Cinquième raison enfin : souvent, par une manière que je ne saurais expliquer, ces paroles divines comprennent plusieurs sens outre celui qu'elles expriment par le son. Je parlerai ailleurs de ce mode d'entendre, qui est si délicat et si admirable, qu'on ne saurait assez en bénir le Seigneur.

Comme quelques personnes, et une en particulier bien connue de moi, ont été en de grands doutes sur ce mode d'entendre, et sur la différence qui se trouve entre les paroles de Dieu et celles qui viennent de l'imagination, je suis persuadée que plusieurs autres sont dans la même peine. Cette personne, à laquelle Dieu daignait très souvent parler, avait considéré fort attentivement ce qui se passait alors en

elle ; et sa plus grande crainte, dans les commencements, était que ces paroles ne fussent un jeu de son imagination. Quant à celles qui viennent du démon, on les reconnaît plus vite. Se transformant en ange de lumière, il peut bien, à force de subtilité, faire entendre ces paroles d'une manière aussi distincte que l'esprit de vérité ; mais ce qui n'est pas en son pouvoir, c'est de contrefaire les effets des paroles divines, ni de laisser dans l'âme la paix et la lumière dont elles la remplissent. Cet esprit de ténèbres la remplit au contraire d'inquiétude et de trouble. Mais il ne peut faire aucun mal à l'âme, pourvu qu'elle soit humble, et que, fidèle à l'avis donné plus haut, elle ne fasse rien par elle-même, quelques paroles qu'elle entende.

L'âme reçoit-elle des faveurs et des caresses, elle doit examiner attentivement si elle en conçoit quelque sentiment de propre estime ; et si elle ne se confond pas d'autant plus que les paroles qu'elle entend sont plus tendres, elle doit être assurée qu'elles ne viennent point de l'esprit de Dieu. Car il est certain que quand Dieu parle, plus les faveurs dont il comble l'âme sont grandes, moins l'âme fait cas d'elle-même ; elle demeure pénétrée d'un plus vif sentiment de ses péchés, et oublie ce qu'elle peut avoir fait de bien ; son unique pensée et son unique désir, c'est la gloire de Dieu, sans songer à son intérêt propre ; elle appréhende plus que jamais de s'écarter en quoi que ce soit de sa volonté ; enfin, elle est intimement convaincue qu'au lieu de mériter tant de grâces, elle ne mérite que l'enfer.

Lorsque l'oraison et les faveurs qu'on y reçoit produisent de tels effets, l'âme n'a rien à appréhender. Qu'elle se confie en la miséricorde de Dieu, qui, étant fidèle en ses promesses, ne permettra pas qu'elle soit trompée par le démon. Il est bon néanmoins qu'elle marche toujours avec quelque crainte.

Mais, diront peut-être ceux que Notre-Seigneur ne conduit pas par ce chemin, ces âmes ne pourraient-elles pas, pour éviter tout péril, ne pas écouter ces paroles ; et, si elles sont intérieures, en détourner leurs pensées de telle sorte qu'elles ne les entendraient pas ? Non, cela ne leur est point possible. Nous pouvons en quelque manière, j'en conviens, ne pas entendre les paroles de l'imagination, en les laissant tomber et en n'en tenant aucun compte ; mais il n'en est pas de même des paroles divines. Lorsque c'est Dieu qui nous parle, soudain il fait taire en nous toutes les autres pensées pour nous rendre attentifs à ce qu'il nous dit ; et il est moins en notre pouvoir de ne pas l'entendre, qu'il n'est au pouvoir d'une personne d'une ouïe très subtile de ne pas entendre ce qu'on lui dirait à haute voix. Car cette personne peut ne pas prêter son attention, et occuper son esprit d'autre chose. Mais quand Dieu parle, il est de toute impossibilité à l'âme de boucher ses oreilles, et de penser à autre chose qu'à ce qu'elle entend. Celui qui, à la prière de Josué, put arrêter le soleil, arrête aussi, quand il lui plaît, les puissances de l'âme et tout l'intérieur. L'âme voit que c'est un autre Maître, tout autrement puissant qu'elle, qui gouverne alors ce château ; ce qui imprime en elle un grand respect et une humilité profonde. Ainsi donc, quand Dieu parle à l'âme, il ne lui est possible en aucune façon de ne pas l'entendre. Je prie Notre-Seigneur de nous faire la grâce de nous oublier nous-mêmes pour ne penser qu'à lui plaire : puissé-je avoir expliqué ce qui regarde ces divines paroles, et donné quelques avis utiles aux âmes que le divin Maître honorera d'une aussi grande faveur !

CHAPITRE IV

Divers ravissements que Dieu accorde à l'âme dans cette demeure. —
Première sorte de ravissement; nature et admirables effets de cette
faveur.

Quel repos peut goûter la pauvre petite colombe au milieu de ces peines, et d'autres encore? Toutes ces peines allument en elle un plus ardent désir de posséder son Époux. Le divin Maître, qui connaît notre faiblesse, se sert de ces moyens et de plusieurs autres pour fortifier cette âme, afin qu'elle ait le courage de s'unir à un Souverain tel que lui, et de le prendre pour époux.

Vous rirez peut-être de m'entendre ici parler de courage, et il vous semblera qu'il n'est nullement nécessaire à cette âme, attendu qu'il n'y a point de femme, de si basse condition qu'elle soit, qui n'en ait assez pour épouser un roi. Cela est vrai à l'égard des princes de la terre, mais non pas à l'égard de ce Roi du ciel. Il y a tant de disproportion entre sa grandeur infinie et notre extrême bassesse, qu'il faut, pour surmonter l'effroi qu'on éprouve, plus de courage que vous ne pensez; et il nous serait impossible de l'avoir, si lui-même ne nous le donnait.

Aussi, que fait-il pour conclure ce céleste mariage? Il met l'âme dans des ravissements qui la dégagent des sens, parce qu'elle ne pourrait, en leur demeurant unie, se voir si proche de cette suprême Majesté sans entrer dans une frayeur qui lui coûterait peut-être la vie. Je parle ici de véritables ravissements, et non de ces prétendus

ravissements ou extases qui ne sont que des imaginations et des effets de la faiblesse de notre sexe, qui est telle qu'une seule oraison de quiétude est capable, comme je crois l'avoir dit, de mettre quelques-unes de ces âmes dans l'agonie.

Comme j'ai communiqué avec plusieurs personnes spirituelles, je veux rapporter ici ce que j'ai appris des différentes sortes de ravissements. Je ne sais si j'y réussirai comme je l'ai fait ailleurs¹. Si je répète ici ce que j'ai dit sur certains sujets, c'est, entre autres raisons, pour mettre sous les yeux l'ensemble et la suite des grâces que Dieu accorde dans les diverses demeures de ce château.

L'une de ces sortes de ravissements arrive sans même que l'âme soit en oraison : une parole de Dieu qu'elle entend, ou qui revient à son souvenir, la touche d'une manière si vive, qu'elle est ravie hors d'elle-même. Il semble que Notre-Seigneur, ayant compassion de ce qu'elle souffre depuis si longtemps par le désir de le posséder, fait naître du plus profond de son intérieur cette étincelle dont j'ai parlé plus haut, qui l'embrase de telle façon qu'elle se renouvelle comme un phénix au milieu des flammes : elle peut croire pieusement que ses offenses lui sont pardonnées ; bien entendu qu'auparavant elle a satisfait à tout ce qu'ordonne l'Église pour se purifier de ses taches, et se trouve ainsi disposée à recevoir une telle grâce. Lorsque l'âme est en cet état, Notre-Seigneur l'unit à lui d'une manière ineffable. Seuls, Notre-Seigneur et l'âme ont le secret de cette union ; encore l'âme ne l'entend pas de telle sorte qu'elle puisse ensuite l'expliquer, quoiqu'elle la connaisse par un sentiment intérieur ; car ceci n'est pas comme un évanouissement dans lequel on est privé de toute connaissance, tant intérieure qu'extérieure.

1. Au Livre de sa Vie.

Ce que j'ai remarqué en cette sorte de ravissement, c'est que l'âme n'a jamais plus de lumière qu'alors pour comprendre les choses de Dieu. Si l'on me demande comment il peut se faire que, toutes nos puissances et tous nos sens étant tellement suspendus qu'ils sont comme morts, nous entendions et comprenions quelque chose, je réponds que c'est un secret que nulle créature peut-être n'entend, et que Dieu s'est réservé ainsi que tant d'autres qui se passent dans cette sixième demeure et dans la septième. J'aurais pu joindre ensemble ces deux dernières demeures, parce que, pour aller de l'une à l'autre, l'âme ne rencontre point de porte fermée ; mais comme il y a des choses dans la dernière qui ne sont connues que de ceux qui y sont entrés, j'ai jugé à propos de les diviser.

Quand l'âme est dans cette extase, Notre-Seigneur lui fait la grâce de lui découvrir quelques secrets des choses célestes, et de lui donner des visions imaginaires qu'elle peut rapporter, et qui demeurent tellement gravées dans sa mémoire qu'elle ne saurait jamais les oublier. Le divin Maître lui accorde aussi des visions intellectuelles, dont quelques-unes sont si élevées, que l'âme manque de termes pour les exprimer, Dieu le permettant sans doute ainsi parce qu'il ne convient pas que des créatures qui sont encore sur la terre en aient connaissance ; quant à la plupart des autres, elle les peut rapporter quand elle est revenue du ravissement. Comme il peut se faire, mes sœurs, que ces visions, et particulièrement les intellectuelles, ne soient pas connues de quelques-unes d'entre vous, j'en parlerai en son lieu, attendu que mes supérieurs m'ont ordonné de le faire. Il paraîtra peut-être déplacé que je m'occupe d'un tel sujet, mais ce ne sera pas, je l'espère, sans utilité pour quelques âmes.

Mais, direz-vous, si l'âme ne peut dans la suite rendre

compte de ces faveurs si sublimes dont je viens de parler, quel avantage en retire-t-elle? O mes filles, il est si grand que l'on ne saurait assez l'estimer; car bien que ces visions ne puissent se rapporter, elles demeurent tellement gravées dans le fond de l'âme, qu'elles ne s'en effacent jamais. Mais comment peut-on s'en souvenir, puisqu'elles n'ont aucune image qui les représente, et que les puissances de l'âme n'en ont point l'intelligence? C'est là encore une chose que je ne comprends pas. Je sais seulement qu'elles impriment si profondément dans l'âme certaines vérités sur la grandeur de Dieu, que quand la foi n'existerait pas pour lui dire qui il est, et lui imposer la loi de le reconnaître pour son Dieu, dès ce moment elle l'adorerait en cette qualité, comme le fit Jacob après la vision de l'échelle mystérieuse. Ce patriarche connut alors des secrets qu'il ne fut pas ensuite en son pouvoir de déclarer; s'il n'eût vu que des anges monter ou descendre, et s'il n'eût pas été en même temps éclairé d'une lumière intérieure, il n'eût pas compris les grands mystères qui lui étaient montrés dans cette vision. Je ne sais si je m'explique bien, et si je rapporte fidèlement ce que j'ai entendu dire sur ce sujet. Moïse ne put non plus dire tout ce qu'il avait vu dans le buisson, il dit seulement ce que Dieu lui permit d'en rapporter. Si Dieu, par les merveilles qu'il révélait alors à son âme, ne lui eût donné la claire vue et la certitude qu'il lui parlait, Moïse n'aurait jamais osé s'engager dans tant de périls et de travaux; il dut donc voir au milieu des épines de ce buisson tant et de si grandes choses, qu'il se sentit assez de courage pour entreprendre de délivrer son peuple. Vous voyez par là, mes sœurs, qu'il ne nous appartient pas de pénétrer les secrets de Dieu, ni de chercher des raisons qui nous en donnent l'intelligence. Croyons, comme nous y sommes obligées, qu'il est tout-puissant, et que des vers de terre tels

que nous sommes ne doivent pas prétendre à connaître ses infinies grandeurs ; et ne cessons de le bénir de ce que, dans sa bonté, il daigne nous donner la connaissance de quelques-unes.

Je souhaiterais pouvoir tant soit peu expliquer, à l'aide d'une comparaison, ce qui se passe dans le ravissement dont je traite, mais je ne crois pas qu'il y en ait qui puisse bien l'exprimer. Je me servirai de celle-ci, faute d'autre. Représentez-vous, dans le palais d'un roi ou d'un grand seigneur, une de ces salles magnifiques qui renferment des cristaux, des vases de toute espèce, et une infinité d'autres objets rares et précieux, disposés de telle manière qu'on les voit presque tous en entrant. J'ai eu une fois ce spectacle sous les yeux ; c'était dans le palais de la duchesse d'Albe, où, dans un de mes voyages, mes supérieurs, sur les instantes prières de cette dame, m'obligèrent de passer deux jours. Dès l'entrée, je demeurai toute surprise ; et pensant en moi-même à quoi pouvait servir ce grand amas de curiosités, je trouvai que la beauté et la variété de tant de créatures pouvaient me porter à louer le Créateur ; et maintenant j'admire comment cela me sert pour le sujet que je traite. Je restai un certain temps dans ce cabinet ; mais cette grande multitude d'objets si différents fit qu'à peine sortie j'oubliai tout ce qui avait frappé mes yeux, et il ne m'en resta qu'un souvenir général et confus.

Voilà une faible idée de ce qui se passe dans le ravissement dont je parle. Lorsque dans ces deux dernières demeures Dieu est dans une âme comme dans le ciel empyrée, et tellement uni à elle qu'elle n'est plus qu'une même chose avec lui, cette âme est ravie hors d'elle-même, et se trouve si abîmée dans la joie de le posséder, qu'elle est incapable de comprendre les secrets qu'il expose à sa vue. Mais lorsqu'il lui plaît quelquefois de la tirer de l'ivresse de cette extase

pour lui faire voir comme en un clin d'œil les merveilles de ce cabinet céleste, elle se souvient, après être entièrement revenue à elle, qu'elle les a vues. Elle ne saurait néanmoins rien dire en particulier de chacune d'elles, attendu que, par sa nature, elle ne peut rien comprendre au delà de ce que Dieu a voulu, par une manière surnaturelle, lui faire voir de surnaturel. D'après cette manière de m'exprimer, il semblerait que l'âme voit quelque chose par vision imaginaire ; cependant ce n'est point cela que je veux dire, je ne parle ici que de vision intellectuelle. Mais mon ignorance et mon peu d'esprit font que je ne puis rien dire comme il le faudrait ; et si j'ai rencontré juste dans ce que j'ai dit sur ce ravissement, il m'est bien démontré que cela ne vient pas de moi.

Pour moi, je suis persuadée que si l'âme, dans les ravissements qu'elle croit avoir, n'entend point de ces secrets du ciel, ce ne sont point des ravissements véritables, mais des effets de la faible complexion des femmes, qui, après avoir fait de grands efforts d'esprit, tombent dans une défaillance qui suspend l'usage de leurs sens, ainsi que je l'ai dit dans l'oraison de quiétude. Or, cela n'a rien de commun avec un véritable ravissement ; car lorsque c'en est un, je tiens pour certain que Notre-Seigneur attire toute l'âme à lui, et que, la traitant comme son épouse, il lui fait voir une petite partie du royaume qu'il a acquis ; et pour peu qu'un Dieu si grand se révèle à l'âme, elle voit d'admirables choses. Or, comme il veut que rien alors ne détourne l'âme de jouir du bonheur de sa présence, il fait fermer à ses sens et à ses puissances toutes les portes de ces demeures, et ne laisse ouverte que celle par où elle est entrée pour aller à lui. Qu'il soit loué à jamais d'un tel excès de miséricorde, et que malheureux sont ceux qui, pour ne pas vouloir en profiter, rendent inutile l'amour qu'un si bon Maître leur témoigne !

O mes sœurs, combien peu considérable est tout ce que nous avons quitté en renonçant au monde et tout ce que nous faisons et pouvons faire pour un Dieu qui veut bien ainsi se communiquer à de petits vers de terre comme nous ! Or, puisqu'il nous est permis d'espérer, même dès cette vie, de jouir d'un aussi grand bonheur, que faisons-nous ? à quoi nous arrêtons-nous ? qui peut nous empêcher un seul moment de chercher par les rues et les places publiques notre divin Époux, à l'exemple de l'Épouse des Cantiques ? Oh ! que tout ce qui est sur la terre est inutile, s'il ne nous sert à acquérir un si grand bien ! Et quand nous pourrions posséder à jamais tous les plaisirs, toutes les richesses, toutes les joies imaginables du monde, que tout cela est vil et dégoûtant en comparaison des saintes délices et des trésors de gloire dont nous jouirons pendant l'éternité ! Et ces trésors de gloire eux-mêmes, que sont-ils, comparés au bonheur de posséder sans fin, comme nôtre, le Créateur et le Maître de tout ce qu'il y a dans le ciel et sur la terre ?

O aveuglement humain, jusqu'à quand obscurciras-tu nos yeux ! Sans doute, mes sœurs, cet aveuglement n'est pas tel en nous qu'il nous empêche de voir tout à fait ; j'aperçois néanmoins dans nos yeux de petits grains de sable, dont le nombre pourrait, en s'augmentant, nous nuire beaucoup. C'est pourquoi, je vous en conjure au nom de Dieu, faisons tourner à notre profit nos fautes mêmes, par une connaissance plus intime de notre misère ; et qu'elles servent à rendre notre vue plus pénétrante, de même que la boue, entre les mains de Notre Seigneur, sert à guérir l'aveugle-né. Ainsi, en nous voyant si imparfaites, redoublons d'ardeur pour supplier notre divin Époux de tirer du bien de nos misères, afin que nous puissions lui plaire en toutes choses.

J'ai fait, sans m'en apercevoir, une grande digression.

Pardonnez-le-moi, mes sœurs; mais je n'ai pu, en traitant de ces grandes grâces de Dieu, m'empêcher de témoigner ma douleur à la vue de ce que les âmes perdent par leur faute. Il est vrai, ce sont là des faveurs insignes que Notre-Seigneur fait à qui il veut; cependant, si nous aimions cet adorable Époux comme il nous aime, il nous les accorderait à toutes; car il ne désire rien tant que de trouver à qui donner, et ses dons ne diminuent point ses richesses, parce qu'elles sont infinies.

Je reviens à mon sujet. Quand le divin Époux veut ravir l'âme, il commande que l'on ferme les portes de ces deux dernières demeures, et même celles du château et de son enceinte. En effet, à peine entre-t-on dans le ravissement, que l'on cesse de respirer; et si quelquefois on garde encore durant quelques moments l'usage des autres sens, on ne peut néanmoins proférer une seule parole. Mais souvent tous les sens sont suspendus à l'instant même; un tel froid gagne les mains et tout le corps, que l'âme semble en être séparée; parfois il est impossible de distinguer si l'on respire encore. Le ravissement dans un aussi haut degré est de courte durée; cette grande suspension ne tarde pas à diminuer, et le corps paraît alors reprendre quelque vie, pour mourir de nouveau de la même manière, et rendre l'âme plus vivante qu'auparavant. Mais cette grande extase passe vite.

Souvent, après cette extase, durant le reste du jour et quelquefois durant plusieurs jours, la volonté reste comme enivrée, et l'entendement tout occupé de ce qu'il a vu: l'âme est, ce semble, incapable de s'appliquer à autre chose qu'à aimer Dieu; et elle s'y porte avec d'autant plus d'ardeur, qu'elle n'a que du dégoût pour les créatures. Mais lorsque cette âme est entièrement revenue à elle, quelle n'est pas sa confusion de se voir si indigne d'une telle

faveur! Quels désirs n'éprouve-t-elle pas de s'employer au service de Dieu de toutes les manières qu'il lui plaira! Car si les faveurs précédentes produisent de si grands effets, quel doit-être celui d'un ravissement si sublime! Cette âme voudrait avoir mille vies pour les sacrifier à Dieu; elle souhaiterait que toutes les créatures fussent changées en autant de langues pour l'aider à louer Celui qu'elle aime; elle a soif de pénitence, mais tout ce qu'elle peut faire d'austérités lui semble peu de chose, parce que la force de son amour l'empêche en quelque sorte de les sentir. Elle voit clairement que les tourments étaient légers aux martyrs, à cause de l'assistance qu'ils recevaient de Celui pour l'amour duquel ils les enduraient. Ainsi, ces âmes se plaignent à Notre-Seigneur lorsqu'il ne leur présente pas des occasions de souffrir.

Elles considèrent comme une grâce très particulière du divin Maître qu'il leur envoie ces ravissements en secret; si cela leur arrive en présence de quelques personnes, la confusion qu'elles en éprouvent est si grande, qu'elle les arrache en quelque sorte à cette délicieuse ivresse qu'on goûte après une si haute faveur. Connaissant la malice du monde, elles craignent que ceux qui les ont vues en cet état, au lieu de reconnaître une grâce si insigne et d'en louer le Seigneur, n'en portent des jugements téméraires, et n'en parlent d'une manière désavantageuse.

Cette peine et cette confusion dont ces âmes ne peuvent se défendre, procèdent en quelque sorte d'un défaut d'humilité. En effet, si elles souhaitent d'être méprisées, pourquoi se mettre en peine de ce qu'on peut dire? C'est ce que Notre-Seigneur fit entendre à une personne qui se trouvait dans cette peine : *Ne t'afflige point, lui dit-il, car ceux qui t'ont vue en cet état me donneront des louanges, ou ils en parleront à ton désavantage; et ainsi d'une manière ou d'une*

autre, tu y gagneras. J'ai su depuis que ces paroles consolèrent et encouragèrent extrêmement cette personne; et je les rapporte ici afin que si quelqu'une d'entre vous se voyait dans la même affliction, elle se les rappelle et en fasse son profit.

Notre-Seigneur veut, ce semble, que le monde sache que ces personnes sont à lui, et que nul autre n'a droit d'y prétendre. Pour le corps, l'honneur, les biens, il permet qu'on les attaque, parce qu'il en tirera sa gloire; mais pour l'âme, il ne permet point qu'on y touche. Ainsi, pourvu qu'elles soient fidèles à leur divin Époux, et qu'elles n'aient pas le malheur de s'éloigner de lui, il les protégera contre toutes les puissances du monde et contre toutes les forces de l'enfer.

Je ne sais si j'ai donné quelque intelligence de ce qui regarde les ravissements. Je dis quelque intelligence; car de la donner tout entière, c'est une chose impossible; et si j'y ai réussi en quelque sorte, je ne croirai pas mon temps mal employé. A l'aide de ce que j'ai dit, on pourra discerner les véritables ravissements de ceux qui sont faux, et connaître la différence de leurs effets. Je dis ravissements faux, et non pas feints, parce que je suppose que ceux qui les ont n'ont pas dessein de tromper, mais sont trompés. Comme chez eux les effets ne répondent pas à la faveur qu'ils croient avoir reçue, leurs prétendus ravissements deviennent un sujet de risée; ce qui fait qu'ensuite on a de la peine à ajouter foi même aux ravissements véritables dont Notre-Seigneur favorise les âmes. Qu'il soit loué et béni à jamais! Ainsi soit-il.

CHAPITRE V

D'une autre espèce de ravissement que la sainte nomme vol de l'esprit. — Mouvement soudain et irrésistible qui emporte l'esprit. — Lumières et trésors dont Dieu enrichit l'âme dans ce ravissement.

Il y a une autre sorte de ravissement auquel je donne le nom de vol de l'esprit. S'il est le même, quant à la substance, que le précédent, il en diffère néanmoins beaucoup par la manière dont il agit sur l'intérieur. Quelquefois, en effet, l'âme est ravie par un mouvement si prompt, et l'esprit est emporté avec tant de vitesse, qu'on en éprouve un grand effroi, surtout dans les commencements. C'est ce qui m'a fait dire que ceux à qui Notre-Seigneur accorde ces grâces, ont besoin de beaucoup de courage, de foi, de confiance, d'abandon à sa volonté, afin qu'il fasse de l'âme ce qu'il voudra. Pensez-vous, mes filles, qu'une personne qui jouit pleinement de sa raison et de ses sens n'éprouve qu'un léger trouble lorsqu'elle sent ainsi enlever son âme, et quelquefois son corps avec elle, comme nous le lisons de quelques saints, sans savoir ni où elle va, ni qui l'enlève, ni comment cela se fait? Car au moment où se déclare ce mouvement instantané, on n'est pas encore bien assuré qu'il vient de Dieu. Mais, direz-vous, ne peut-on pas y résister? Non, en aucune manière; et c'est même pis quand on le tente, ainsi que je l'ai appris d'une personne à qui cela est arrivé. Dieu veut alors faire connaître à l'âme qu'après s'être

tant de fois pleinement remise entre ses mains et s'être offerte à lui tout entière, elle ne peut plus en nulle façon disposer d'elle-même. Cette personne ayant reconnu que la résistance ne servait qu'à accroître de beaucoup l'impétuosité du mouvement qui l'enlevait, résolut de ne pas plus résister au ravissement que la paille à l'ambre qui l'attire. Elle s'abandonnait aux mains de Celui qui est tout-puissant, comprenant bien que le mieux pour elle alors était de faire de nécessité vertu. En effet, avec la même facilité qu'un géant enlève une paille, le Fort des forts, notre grand Dieu, enlève l'esprit.

Si ma mémoire est fidèle, j'ai dit, en traitant des goûts spirituels dans la quatrième demeure, que l'âme, dans cette oraison, est comme un bassin de fontaine qui se remplit d'eau d'une manière si douce et si tranquille, qu'on n'y remarque aucun mouvement. Mais ici ce grand Dieu, qui donne un frein aux eaux et qui défend à la mer de franchir ses limites, ouvre les sources de l'eau de la grâce, et en déchaîne le cours impétueux sur cette âme, qui, en un instant, semblable à la nacelle flottant sur la cime des ondes, est emportée jusqu'au ciel. De même qu'au milieu de la tempête tous les efforts du pilote et des matelots ne sauraient empêcher un vaisseau d'aller où le poussent les vagues en furie, de même l'âme ne peut rien contre cet irrésistible mouvement des flots qui l'emportent; tout en elle, les sens, les puissances, et ce qu'il peut y avoir d'extérieur, se trouve contraint de céder.

O mes sœurs, si en écrivant seulement ceci je suis épouvantée de voir la puissance de ce Souverain et de ce Maître absolu, combien le devront être ceux qui l'ont éprouvée! Je n'en doute point, s'il plaisait à ce grand Dieu de se montrer avec cette majesté aux personnes du monde les plus abandonnées au péché, elles n'auraient pas la

hardiesse de l'offenser ; et si elles n'étaient pas arrêtées par l'amour, elles le seraient du moins par la crainte. Quelle obligation n'ont donc pas les âmes qu'il daigne conduire par une voie si sublime, de faire tous leurs efforts pour plaire à ce Maître adorable ! C'est pourquoi, je vous en conjure en son nom, vous, mes filles, à qui il accorde de pareilles faveurs, redoublez de fidélité dans son service, et souvenez-vous que plus vous recevez de sa main, plus la dette que vous contractez est grande. L'immensité de cette dette effraye ; pour en soutenir la vue, il faut à l'âme un grand courage ; et si Notre-Seigneur ne le lui donnait, elle serait dans une affliction continuelle. En effet, comment ne serait-elle pas accablée en voyant d'un côté ce que cet adorable Maître fait pour elle, et de l'autre le faible retour dont elle paye des faveurs si extraordinaires ? Liée à son divin Époux par des obligations extrêmes, elle gémit de pouvoir si peu de chose pour lui. Si elle lui rend quelque service, il est si peu digne de lui et accompagné de tant de défauts, d'imperfections, de lâcheté, que le mieux qu'elle puisse faire est de ne point s'en souvenir, et d'avoir seulement devant les yeux la grandeur de ses péchés, de s'abandonner à sa miséricorde, et de demander avec larmes qu'il daigne, vu qu'elle n'a point de quoi acquitter sa dette, y suppléer lui-même, et user envers elle de cette inépuisable bonté dont il use toujours à l'égard des pécheurs. Peut-être cette âme entendra-t-elle de la bouche du Sauveur les paroles qu'il adressa à une personne qui, prosternée devant un crucifix, était en proie à une amère affliction. Comme elle se désolait de n'avoir jamais eu rien à offrir à Dieu ni à quitter pour l'amour de lui, le même Seigneur crucifié lui dit, pour la consoler, *qu'il lui donnait toutes les peines et toutes les douleurs qu'il avait souffertes dans sa passion ; qu'elle les regardât désormais comme siennes, et les*

offrit à son Père. Cette personne fut inondée d'une telle joie, et se trouva si riche, ainsi que je l'ai appris d'elle-même, qu'elle ne put jamais oublier cette faveur signalée. Au contraire, toutes les fois qu'elle faisait réflexion sur sa misère, ce souvenir relevait son courage, et la remplissait de consolation. Je pourrais rapporter plusieurs choses particulières sur ce sujet ; car ayant communiqué avec diverses personnes d'oraison et fort saintes, j'ai été à même de les connaître. Mais craignant que vous ne pensiez que je parle de moi, je n'en dirai pas davantage. Le trait que je viens de rapporter suffit, mes filles, pour vous montrer quel plaisir causent à Notre-Seigneur cet exercice de la connaissance de nous-mêmes, la vue constante de notre pauvreté et de notre misère, enfin la conviction profonde que nous n'avons rien que nous ne tenions de lui.

Ainsi, mes sœurs, si dans ces ravissements il faut à une âme beaucoup de courage pour soutenir la vue de la majesté de Dieu, il lui en faut plus encore, quand elle est humble, pour soutenir la vue de son impuissance à reconnaître de si sublimes faveurs. Daigne le Seigneur, dans son infinie bonté, nous faire don de ce courage !

Je reviens à ce ravissement si impétueux. Il est tel, qu'il semble que véritablement il sépare l'esprit du corps. Néanmoins cette personne dont j'ai parlé plus haut n'en est pas morte ; mais elle ne sait, durant quelques instants, si son âme anime ou n'anime plus son corps. Il lui semble qu'elle est dans une autre région entièrement différente de celle où nous sommes ; elle y voit une lumière incomparablement plus brillante que toutes celles d'ici-bas ; et elle se trouve instruite en un instant de tant de choses merveilleuses, qu'elle n'aurait pu, avec tous ses efforts, s'en imaginer, en plusieurs années, la millième partie. Cela n'est point une vision intellectuelle, mais imaginaire, dans

laquelle on voit plus clairement des yeux de l'âme que l'on ne voit des yeux du corps. On comprend aussi alors certaines choses sans qu'il soit besoin de paroles pour les faire entendre ; et si l'on voit quelques saints, on les reconnaît comme si l'on avait eu avec eux des rapports intimes dans le monde.

Souvent, outre ce que l'on voit des yeux de l'âme en la manière que je viens de dire, on voit aussi d'autres choses par une vision intellectuelle, et en particulier une grande multitude d'anges qui accompagnent leur Maître. Beaucoup d'autres choses encore que je ne saurais dire, sont représentées à l'âme par une connaissance admirable à laquelle les yeux du corps n'ont point de part. Ceux qui en auront l'expérience et qui seront plus habiles que moi, pourront peut-être les expliquer, mais cela me semble bien difficile. Pendant que tout cela se passe, l'âme est-elle unie au corps ou en est-elle séparée ? Je ne sais, je ne voudrais affirmer ni l'un ni l'autre. Voici, à ce sujet, la pensée qui m'est souvent venue : Si le soleil, sans changer de place, envoie en un moment ses rayons sur la terre, pourquoi l'âme, qui n'est qu'une même chose avec l'esprit comme le soleil avec ses rayons, ne pourrait-elle point, sans quitter sa demeure ordinaire, et par la force de cette chaleur qui lui vient du vrai Soleil de justice, sortir de soi et s'élever vers Dieu par quelque partie supérieure d'elle-même ?

Je ne sais peut-être ce que je dis ; ce qui est vrai, c'est que ce mouvement qui s'élève alors de l'intérieur, et que j'appelle un vol de l'esprit, ne sachant quel nom plus propre lui donner, n'est pas moins prompt que celui d'une balle de mousquet. Ce vol est sans bruit, mais il se fait sentir à l'âme d'une manière si manifeste, que l'illusion sur ce point lui est absolument impossible. Autant que j'en puis juger, l'âme en est entièrement hors d'elle-même, et Dieu lui

découvre alors des choses admirables. Revenue à soi, elle tire tant d'avantages des choses si merveilleuses qu'elle a vues, que toutes celles de la terre ne lui paraissent que de la boue. Ainsi elle conçoit un tel mépris de ce qu'elle estimait auparavant, qu'elle ne souffre plus la vie qu'avec peine. Il semble que Dieu ait voulu lui faire connaître quelque chose de la beauté et des richesses de ce fortuné pays qu'elle doit habiter un jour, ainsi que, par les députés qu'envoyèrent les Israélites, il fit connaître à son peuple la fécondité de la terre promise. Il agit de la sorte envers cette âme, afin qu'elle supporte avec joie les fatigues d'un si pénible voyage, par la vue de ce terme heureux où l'attend un éternel repos. Qu'on ne croie pas qu'on ne tire que peu de profit d'un ravissement qui passe si vite; il produit de si grands avantages, qu'il faut pour le comprendre l'avoir éprouvé. Il est donc clair qu'un tel ravissement ne peut procéder ni de l'imagination ni du démon; car de cet esprit de ténèbres il ne saurait rien venir qui opère dans l'âme une si grande paix, un calme si pur, ni surtout qui lui donne les trois choses que je vais dire, en un aussi haut degré qu'elle les possède au sortir de ce ravissement.

La première, une admirable connaissance de Dieu qui, à mesure qu'il se découvre à nous, nous donne une idée plus haute de son incompréhensible grandeur. La seconde, la connaissance de nous-mêmes, et un sentiment profond d'humilité à la seule pensée qu'une créature qui n'est que bassesse et néant en comparaison de l'auteur de tant de merveilles, ait osé l'offenser et soit encore assez hardie pour le regarder. La troisième, un souverain mépris pour toutes les choses de la terre, hormis celles qui peuvent être utiles pour le service d'un si grand Dieu.

Voilà les bijoux que l'Époux donne d'abord à son épouse; elle y est d'autant plus sensible, qu'ils sont d'une plus grande

valeur. Ces visions où il s'est montré à elle demeurent profondément gravées dans sa mémoire, et elles ne cesseront de lui être présentes jusqu'au jour où elle contempera son Époux dans la gloire. Une grande faute pourrait seule lui faire perdre un tel bonheur ; mais ce divin Époux, qui lui donne ces joyaux, lui donnera encore le secours de sa grâce, afin qu'elle les garde précieusement, et n'ait pas le malheur de les perdre.

Encore une fois, mes sœurs, ne pensez pas qu'il faille peu de courage lorsque l'âme, tout à coup ravie, se voit privée de tous ses sens et se croit séparée de son corps, sans pouvoir comprendre de quelle sorte cela lui arrive. Veuillez m'en croire, il faut que ce grand Dieu qui a accordé à l'âme une si haute faveur, lui donne encore le courage qui lui est alors nécessaire. Vous me direz peut-être qu'elle est bien récompensée de cet effroi qu'elle éprouve ; et j'en demeure d'accord. Que Celui qui a le pouvoir de faire de si grands dons, soit loué à jamais, et nous rende dignes de le servir ! Ainsi soit-il.

CHAPITRE VI

Effets des ravissements que Dieu accorde à l'âme dans cette sixième demeure. — De la jubilation spirituelle.

De si grandes grâces allument dans l'âme le plus ardent désir de posséder entièrement l'Époux divin qui les lui accorde. Sa vie n'est plus qu'un tourment, quoique mêlé de délices, et elle soupire avec une ineffable ardeur après la mort. Aussi ne cesse-t-elle de demander avec larmes à son Dieu de la retirer de cet exil. Tout ce qu'elle voit la fatigue; elle ne trouve quelque soulagement que dans la solitude. Mais cette peine revient aussitôt troubler sa joie; et ainsi elle n'est jamais en repos. Enfin, notre mystique papillon ne trouve point de lieu où il puisse s'arrêter. Cette âme brûle d'un amour si tendre, qu'à la moindre occasion qui augmente ce feu, elle prend soudain son vol. Ainsi, les ravissements sont fréquents dans cette demeure, sans qu'on puisse y résister, lors même qu'ils arrivent en public. A peine ces faveurs sont-elles connues, qu'on parle contre cette âme et qu'on la persécute; tant de personnes, et les confesseurs en particulier, cherchent à lui inspirer des craintes, qu'elle ne peut s'empêcher d'en être émue. Pleine de sécurité à l'intérieur, surtout quand elle est seule avec Dieu, elle ne laisse pas de s'affliger, à la pensée que ce n'est peut-être là qu'un artifice du démon pour la porter à

offenser son saint Époux. Les murmures l'inquiètent peu ; ce qui la peine, c'est quand son confesseur la blâme comme s'il y avait de sa faute. En cet état, elle demande des prières à tout le monde ; et sur ce qu'on lui dit que le chemin par où elle marche est plein de dangers, elle conjure Notre-Seigneur de la conduire par un autre. Néanmoins, voyant qu'elle avance beaucoup par celui-là, convaincue par ce qu'elle lit, ce qu'elle entend, ce qu'elle connaît, que ce chemin la conduit au ciel par l'observation de la loi de Dieu, elle ne saurait, quelques efforts qu'elle fasse, ne pas désirer de continuer toujours d'y marcher. Tout ce qu'elle peut, c'est de s'abandonner entre les mains de Dieu. Cette impuissance de désirer ce qu'on lui commande, lui cause de la peine, parce qu'il lui semble que c'est désobéir à son confesseur, et qu'elle croit que le seul moyen pour n'être point trompée est de lui obéir, et de ne point offenser Dieu. Elle sent que pour rien au monde elle ne voudrait commettre un péché véniel de propos délibéré, et elle s'afflige extrêmement de ce qu'elle ne peut s'empêcher d'en commettre plusieurs sans s'en apercevoir.

Dieu donne à ces âmes un si ardent désir de lui plaire, et une si vive appréhension de tomber dans les moindres imperfections, que cette seule raison est capable de les porter à fuir le commerce des créatures, et à envier le bonheur de ceux qui passent leur vie dans les déserts. Mais, d'un autre côté, elles voudraient être au milieu des personnes du siècle, pour les exciter à servir Dieu, et leur zèle ne gagnât-il qu'une âme, elles s'estimeraient heureuses. Si c'est une femme, elle s'afflige de ce que son sexe ne lui laisse pas cette liberté, et elle envie aux hommes celle qu'ils ont de publier à haute voix la grandeur du Dieu des batailles.

O mystique papillon, lié par tant de chaînes, tu ne peux

voler au gré de tes désirs. Ayez compassion de lui, ô mon Dieu. Donnez enfin à cette âme, qui ne respire que votre honneur et votre gloire, la liberté de faire quelque chose pour vous. Ne vous souvenez point de son peu de mérite, ni de la bassesse de sa nature. Seigneur, vous êtes tout-puissant; commandez à la mer de se retirer, et au Jourdain d'écartier ses ondes pour laisser passer les enfants d'Israël. N'écoutez pas un sentiment de tendre compassion pour cette âme à la vue de ce qu'elle aura à souffrir, c'est assez qu'elle soit soutenue par vous : avec cet invincible appui, elle est capable de supporter de grandes croix; elle y est résolue, elle les appelle de toute l'ardeur de ses désirs. Déployez la puissance de votre bras, et ne permettez point qu'elle consume sa vie en des choses si petites. Une faible femme est devant vous; malgré toute sa bassesse, faites resplendir en elle le pouvoir de votre grâce, afin que le monde, voyant qu'elle n'est pour rien dans ses œuvres, vous en donne toute la louange : jamais, jamais pour elle trop de sacrifices à ce prix. Qu'on vous adore et qu'on vous aime, voilà, Seigneur, son unique désir. Mille vies, si elle les avait, elle vous les immolerait, pour obtenir qu'une seule âme, cédant à la voix de son zèle, vous donnât seulement quelques louanges de plus. Oh! qu'à ses yeux, ces mille vies, ainsi offertes en sacrifice, seraient bien employées! Mais hélas! ne méritant pas même d'endurer la plus légère souffrance pour votre service, à combien plus forte raison n'est-elle pas indigne du bonheur de mourir pour vous!

Mais où étais-je, et à quel propos ai-je dit ceci? Je ne sais. Ce qui est certain, mes sœurs, c'est que ces suspensions ou extases allument dans l'âme les désirs que je viens de décrire. Ce ne sont point des désirs qui passent, ils subsistent toujours; et l'âme fait bien voir en toute occasion qu'ils sont sincères. Mais pourquoi dire que ces désirs

sont continuel, puisque l'âme se sent quelquefois si lâche et si destituée de courage, dans les moindres choses, qu'elle se croit incapable de rien entreprendre? A mon avis, Dieu l'abandonne alors à elle-même pour son plus grand bien; elle reconnaît que si elle a eu quelque courage, c'était lui seul qui le lui donnait; elle le voit à une clarté si vive, qu'elle en demeure anéantie, et elle découvre comme dans un nouveau jour la grandeur de son Dieu et cette miséricorde infinie qu'il a déployée à l'égard de la plus misérable des créatures. Cependant, l'état ordinaire de l'âme, après ces extases, est celui que j'ai dit.

Remarquez ici une chose, mes sœurs : lorsque vous sentez ces grands désirs, quelquefois si impétueux, de jouir de la vue de Notre-Seigneur, vous ne devez point vous y laisser aller, mais plutôt, si vous le pouvez, en détourner votre pensée. Je dis si vous le pouvez, parce qu'il est d'autres désirs, comme vous le verrez dans la suite, auxquels il est de toute impossibilité de résister. Dans ceux dont je traite maintenant, la résistance est possible, parce que la raison demeurant libre, l'âme peut, comme l'exemple de saint Martin nous l'apprend, se conformer à la volonté de Dieu. Elle pourra faire diversion à leur violence, en considérant que ces désirs étant le partage de personnes très avancées dans l'amour de Dieu, le démon pourrait les exciter en elle pour la porter à croire qu'elle est de ce nombre; car il est toujours bon de marcher avec crainte. Je suis néanmoins convaincue que cet esprit de ténèbres ne peut répandre dans l'âme le repos et la paix que lui fait goûter cette peine causée par le désir de voir Dieu. Il excitera seulement, à mon avis, quelque mouvement de passion pareil à celui qu'on éprouve pour les choses du siècle. Mais ceux qui n'ont d'expérience ni de l'un ni de l'autre ne sauraient faire ce discernement; et comme ils se persuadent

que ce désir de voir Dieu est d'un très grand prix, ils feront tout ce qu'ils pourront pour l'accroître, et cela au grand préjudice de leur santé, parce que la peine qu'il donne est continuelle, ou du moins fort ordinaire.

Remarquez aussi, mes sœurs, que la faiblesse de la complexion est souvent la cause de ces peines, surtout dans les personnes d'un naturel si tendre que la moindre chose les fait pleurer. Elles s'imaginent alors que les larmes qu'elles répandent coulent pour Dieu, quoiqu'il n'en soit point la cause. Et si déjà, depuis quelque temps, à la moindre pensée de Dieu ou à la moindre parole qu'elles entendent dire, elles versent des larmes en abondance, sans les pouvoir retenir, il peut arriver que ces larmes procèdent moins de leur amour pour Dieu que de quelque humeur amassée autour du cœur. Ainsi, elles ne cessent, en quelque sorte, de pleurer. Se souvenant de ce qu'elles ont entendu dire sur le prix des larmes, elles ne voudraient faire autre chose que d'en répandre; et loin de les arrêter, elles les provoquent de tout leur pouvoir. Le démon, de son côté, les y excite, parce qu'il espère que l'état de faiblesse où elles tomberont les rendra incapables de s'appliquer à l'oraison, et d'observer leur règle.

Il me semble que je vous entends me demander avec étonnement ce que vous pouvez donc faire, puisqu'il n'est rien où je ne trouve du danger, et qu'une chose aussi bonne que les larmes est, selon moi, sujette à l'illusion; ne serais-je pas moi-même dans l'illusion sur ce point? Je puis me tromper, je l'avoue; mais croyez que je ne m'exprime point de la sorte sans avoir vu plusieurs personnes se tromper au sujet de ces larmes. Je ne parle pas de moi, cependant, car je ne suis point tendre, et j'ai, au contraire, le cœur si dur, que cela me cause quelquefois de la peine. Sa dureté n'empêche pas néanmoins

que, lorsque Dieu l'embrase de son amour, il ne distille comme un alambic. Vous n'aurez point de peine à connaître quand vos larmes viendront de cette source divine, parce qu'au lieu de vous mettre dans l'inquiétude et le trouble, elles vous laisseront dans une grande tranquillité et une grande paix, vous donneront de la force, et rarement vous feront mal. Au reste, il y a ceci de bien dans l'illusion par rapport aux larmes, qu'elle nuit au corps seulement, et non à l'âme, pourvu qu'elle soit vraiment humble ; mais quand bien même ces larmes ne causeraient aucun dommage, il serait toujours salutaire de craindre l'illusion. Gardons-nous bien de croire que tout est fait, lorsqu'on pleure beaucoup. Il faut mettre la main à l'œuvre, et avancer dans la pratique des vertus. Que si après cela, sans effort de notre part, Dieu nous favorise du don des larmes, nous pouvons les recevoir avec joie. Mais moins nous travaillerons à les attirer, plus elles arroseront et rendront fertile la terre aride de notre cœur, parce que ces larmes sont une eau qui tombe du ciel. Il n'y a nulle comparaison à établir entre cette eau céleste et celle que nos efforts peuvent obtenir ; car souvent, après nous être bien tourmentées à creuser la terre, loin de trouver une source abondante, nous ne trouvons pas même un petit filet d'eau. Ainsi, mes filles, j'estime que le meilleur est de vous mettre en la présence de Dieu, de vous représenter sa miséricorde, et de considérer quelle est sa grandeur et notre bassesse. Qu'il nous donne ensuite ce qu'il lui plaira, de l'eau ou de la sécheresse ; il sait mieux que nous ce qui nous est le plus utile. Par ce moyen, nous jouirons d'un doux repos, et il sera plus difficile au démon de nous tromper.

Parmi ces sentiments pénibles et agréables tout ensemble qu'éprouve l'âme, il faut compter une jubilation excessive que Dieu lui envoie de temps en temps, et dont elle

ne peut comprendre les étranges transports. Je vous en parle ici afin que vous sachiez que cela arrive de la sorte, et que si Dieu vous fait cette grâce, vous lui en rendiez mille louanges. C'est, à mon avis, une union très intime des puissances de l'âme à Notre-Seigneur, durant laquelle elles conservent, ainsi que les sens, une pleine liberté pour savourer le bonheur qui les inonde, sans comprendre néanmoins ni la nature de ce bonheur, ni la manière dont elles en jouissent. Ceci paraît incroyable, et c'est pourtant la pure vérité. Cette joie que l'âme ressent est si excessive, que, ne se contentant pas d'en jouir seule, elle voudrait pouvoir la dire et en faire part à tout le monde, afin qu'on l'aidât à en donner à Notre-Seigneur des remerciements et des louanges ; car c'est là que tendent tous ses désirs. Oh ! si c'était en son pouvoir, que de fêtes elle célébrerait, que de marques de réjouissance elle donnerait, pour faire comprendre au monde entier l'excès du bonheur qui la transporte ! Il lui semble qu'elle s'est retrouvée elle-même, et, à l'exemple du père de l'enfant prodigue, elle voudrait convier tout le monde à partager sa joie, et célébrer par de grandes réjouissances l'heureux état où elle se trouve. Elle ne saurait, en effet, douter qu'elle ne soit alors en assurance ; et, selon moi, elle a raison de juger de la sorte ; car une si grande joie, si intérieure, accompagnée d'une si grande paix, et qui n'aspire qu'à exciter toutes les créatures à louer Dieu, ne saurait venir du démon. En vérité, c'est beaucoup que cette âme, quand elle est saisie par ces impétueux transports d'allégresse, se taise et puisse cacher ce qu'elle ressent ; l'effort qu'elle a à faire pour cela ne lui coûte pas une petite peine.

C'est cette jubilation que saint François devait sentir lorsque jetant de grands cris au milieu de la campagne, et rencontré par des voleurs qui lui en demandaient la raison,

il leur répondit qu'il était le héraut du grand Roi. Telle devait être encore la joie intérieure de tant d'autres saints qui s'en allaient dans les déserts, pour pouvoir, comme saint François, publier les louanges de leur Dieu. J'ai connu moi-même un de ces hommes possédés de ces bienheureux transports, un véritable saint, selon moi, si j'en juge par sa vie : c'était le père Pierre d'Alcantara. Il cherchait lui aussi les endroits solitaires pour y publier à haute voix les louanges de son Dieu, et plus d'une fois il fut pris pour un insensé par ceux qui l'entendirent. O mes sœurs, que souhaitable est cette folie ! et que nous serions heureuses s'il plaisait à Dieu de nous la donner à toutes ! Que de grâces sont renfermées dans la grâce qu'il vous a faite de vous mettre dans un asile où, s'il vous fait part de ce saint délire, vous pouvez impunément en donner des marques. Que dis-je ? Ici l'on secondera une si précieuse faveur, tandis que dans le monde vous verriez toutes les langues se déchaîner contre vous. Hélas ! de tels cris y sont si rares, qu'il n'est pas étonnant qu'on les prenne pour des marques de folie.

O malheureux temps ! ô que misérable est la vie de ceux qui se trouvent aujourd'hui engagés dans le siècle ! et qu'heureuses sont les âmes qui ont pu abandonner le monde pour une retraite si désirable ! Qu'il m'est doux, mes sœurs, quand nous sommes ensemble, d'être témoin de votre jubilation intérieure, et de vous voir toutes à l'envi bénir Notre-Seigneur de ce qu'il a daigné vous admettre dans sa sainte maison ! Je vois clairement que ces actions de grâces partent du fond de votre cœur ; ainsi je souhaiterais que cela vous arrivât souvent. Il suffit qu'une de vous commence, pour que toutes les autres suivent. A quoi votre langue peut-elle être mieux employée, quand vous êtes ensemble, qu'à publier les louanges de Dieu,

puisque nous avons tant de sujet de le louer? Daigne ce Dieu d'amour nous favoriser souvent de cette sorte d'oraison si avantageuse et si assurée! Je dis nous favoriser, car, comme elle est une faveur très surnaturelle, il n'est pas en notre pouvoir de l'acquérir. Elle dure quelquefois un jour tout entier. L'âme est alors comme une personne qui a beaucoup bu, mais qui néanmoins n'est pas ivre, ou comme une personne mélancolique qui, sans avoir entièrement perdu le sens, a l'imagination tellement frappée d'une idée fixe, qu'il est impossible de l'en tirer. Sans doute, ces comparaisons sont bien grossières pour exprimer une faveur d'un tel prix, mais mon peu de lumière ne m'en fournit point d'autres. Toujours est-il vrai que, par un effet qui procède de l'excès de sa joie, l'âme oublie le reste, s'oublie elle-même, et ne saurait ni s'occuper ni parler que des louanges de Dieu. O mes filles, toutes à l'envi secondons cette âme. Pourquoi voudrions-nous être plus sages qu'elle? Est-il pour nous de plus grand bonheur que de donner des louanges à notre Dieu? Que toutes les créatures unissent leurs voix à la nôtre pour l'exalter et le bénir dans les siècles des siècles! Amen, amen, amen.

CHAPITRE VII

Des peines que souffrent les âmes à qui Dieu accorde la grâce de ces ravissements. — Qu'il n'est point d'oraison si élevée qui doive empêcher qu'on ne s'occupe de la très sainte humanité de Notre-Seigneur Jésus-Christ. — Trésors cachés dans la méditation des mystères de la vie et de la passion du Sauveur.

Celles de vous, mes sœurs, que Notre-Seigneur n'a pas favorisées des grandes grâces dont je viens de parler, pourront s'imaginer que les âmes auxquelles le divin Époux se communique d'une manière si intime, sont tellement sûres de le posséder désormais, qu'elles n'ont plus sujet de rien craindre, ni de pleurer leurs péchés. Ce serait une grande erreur, puisqu'au contraire, plus elles se voient enrichies des dons de Dieu, plus elles sont vivement touchées de la douleur de leurs fautes ; et je suis persuadée que l'on n'est délivré de cette peine que lorsque l'on est arrivé dans ce bienheureux séjour où rien n'est capable d'en donner. A la vérité, cette douleur est plus vive en certains temps qu'en d'autres ; j'ajoute qu'elle se fait sentir d'une manière qui n'est pas ordinaire. En effet, l'âme, au lieu de penser au châtement dû à ses péchés, se représente la grandeur de son ingratitude envers un Dieu à qui elle est si redevable et qui mérite tant d'être servi ; et elle ressent un regret d'autant plus tendre, que les grâces insignes qu'elle reçoit de lui la rendent plus capable de connaître

son adorable grandeur. Elle déplore son aveuglement d'avoir manqué de respect à ce Dieu de majesté ; elle ne peut comprendre comment elle a eu la hardiesse de l'offenser ; et elle ne saurait se consoler de lui avoir préféré des choses si méprisables. Ainsi, la vue de ses péchés lui est beaucoup plus présente que la vue des faveurs dont je viens de parler, et de celles dont il me reste à parler encore. Ces faveurs, si je puis m'exprimer de la sorte, ne lui sont apportées par le grand fleuve de la grâce qu'à des temps marqués ; tandis que ses péchés, pareils à une fange toujours présente à ses regards, se ravivent sans cesse dans son souvenir, ce qui ne lui est pas une petite croix.

Je connais une personne qui soupirait après la mort, non seulement afin de voir Dieu, mais pour être délivrée de la peine presque continuelle qu'elle éprouvait au souvenir de son peu de reconnaissance envers Celui qui l'avait toujours comblée et devait la combler encore de bienfaits. Elle se considérait comme la plus grande pécheresse du monde, parce qu'à ses yeux il n'y avait aucune créature envers laquelle Dieu se fût montré à la fois si patient et si prodigue de faveurs.

Quant à la crainte de l'enfer, les personnes qui sont en cet état n'en ont point. Quelquefois, rarement cependant, l'appréhension de perdre Dieu leur cause une peine très vive. Toute leur crainte est que Dieu ne retire sa main, qu'elles ne l'offensent, et ne retombent ainsi dans le misérable état où elles ont été pendant un temps. Pour ce qui regarde leur propre peine ou leur propre gloire dans l'autre vie, elles n'y pensent point ; et si elles désirent de sortir promptement du purgatoire, c'est beaucoup moins pour être délivrées des peines qu'on y endure, que pour n'être pas privées de la présence de leur Dieu.

Quelque favorisée qu'une âme soit de Dieu, je crois

qu'elle ne pourrait sans péril oublier l'état misérable où elle s'est vue; ce souvenir, qui donne sans doute de la peine, est profitable sous bien des rapports. Cela me paraît peut-être ainsi parce qu'ayant été très infidèle, je ne puis écarter de ma vue le triste tableau de mes péchés. Celles qui ont mené une vie irréprochable n'éprouveront point cette peine, bien qu'à dire vrai il échappe toujours des fautes tant que nous vivons dans ce corps mortel.

Cette peine causée par le souvenir des péchés n'est point adoucie par la pensée que Notre-Seigneur les a déjà pardonnés et mis en oubli. Elle s'accroît au contraire à la vue de cette ineffable bonté qui répand ses faveurs sur ceux qui ne méritent que l'enfer. Je pense que ce fut là un grand martyr pour saint Pierre et pour sainte Madeleine. Embrassés l'un et l'autre d'un si ardent amour, comblés de tant de faveurs, connaissant si bien la grandeur et la majesté de Dieu, quelles ne devaient point être et leur douleur de l'avoir offensé, et la tendresse de leur repentir !

Il vous semblera peut-être, mes filles, que lorsqu'une âme est favorisée de ces grâces si sublimes, elle ne s'occupe plus à méditer les mystères de la très sainte humanité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, parce que dans cet état elle s'exerce tout entière à l'aimer. J'ai traité amplement ce sujet en un autre endroit¹. Quoique l'on ne soit pas demeuré d'accord sur ce que j'en ai dit, mais qu'on ait voulu me faire croire qu'après qu'une âme est déjà avancée, il lui est plus avantageux de ne s'occuper que de ce qui regarde la divinité sans plus penser à rien de corporel, on ne me fera jamais avouer que ce chemin soit bon. Il peut se faire que je me trompe, et qu'au fond nous disions tous la même chose. Mais j'ai éprouvé que le démon voulait me tromper

1. Au Livre de sa Vie, chap. xxii.

par cette voie ; ainsi donc, instruite par ma propre expérience, je répéterai ici, mes filles, ce que je vous ai souvent dit sur ce sujet, afin que vous vous teniez extrêmement sur vos gardes. J'ose même ajouter que qui que ce soit qui vous dise le contraire, vous ne devez point le croire. Je tâcherai de me faire mieux entendre ici que je n'ai fait ailleurs. Au reste, celui qui promet d'écrire sur cette matière aurait eu raison peut-être, s'il eût expliqué ses pensées avec plus d'étendue ; mais ne dire que quelques mots sur un sujet si relevé à des personnes aussi peu instruites que nous, c'est s'exposer à nous faire beaucoup de mal.

D'autres personnes s'imagineront qu'il ne faut point penser à la passion de Notre-Seigneur, et encore moins à la très sainte Vierge et à la vie des saints, dont le souvenir néanmoins nous est si utile, et nous anime tant à servir Dieu. Je ne comprends pas, je l'avoue, à quoi pensent ces personnes. Car détourner ainsi la vue de tout ce qui est corporel, c'est le partage des anges toujours embrasés d'amour, mais non celui de créatures qui vivent dans un corps mortel. Pour nous, nous avons besoin de penser aux saints, et de nous représenter les actions héroïques qu'ils ont faites pour Dieu tandis qu'ils étaient encore comme nous sur la terre ; nous devons, autant qu'il dépendra de nous, vivre dans un intime commerce avec eux, et rechercher leur compagnie. Mais s'il en est ainsi des saints, combien plus nous est-il important de ne pas nous éloigner, de nous-mêmes, de la très sainte humanité de Jésus-Christ, qui est la source de tous les biens et le remède de tous nos maux ! En vérité, je ne saurais croire que ces personnes s'entendent elles-mêmes. Ainsi, elles peuvent beaucoup se nuire, et nuire encore à d'autres : au moins puis-je hardiment assurer qu'elles n'entreront jamais dans ces dernières demeures, parce que n'ayant plus pour guide Jésus-Christ,

qui seul peut les y conduire, elles n'en sauraient trouver le chemin; ce sera beaucoup si elles vivent en sûreté dans les autres demeures. Cet adorable Sauveur n'a-t-il pas dit de sa bouche *qu'il est le chemin et la lumière; que nul ne peut aller à son Père que par lui; et que celui qui le voit, voit aussi son Père?* Si l'on dit que ces paroles ne doivent pas s'entendre de la sorte, je réponds que pour moi je n'y ai jamais compris d'autre sens, que celui-là me paraît le véritable, et que je me suis très bien trouvée de l'avoir suivi.

Il est des âmes qui, après que Notre-Seigneur les a élevées à la contemplation parfaite, voudraient toujours y demeurer; mais cela ne se peut. Il est cependant vrai de dire que par suite de cette faveur elles ne peuvent plus méditer, comme elles le faisaient auparavant, sur les mystères de la vie et de la passion de Jésus-Christ. Je n'en sais point la cause : je sais seulement que d'ordinaire l'entendement, après avoir été élevé à la contemplation parfaite, est moins capable de la méditation proprement dite. Voici peut-être d'où cela peut venir. Le but qu'on se propose dans la méditation étant de chercher Dieu, lorsque l'âme l'a une fois trouvé et qu'elle s'est accoutumée à ne le chercher que par l'opération de la volonté, elle ne veut plus se fatiguer en faisant agir l'entendement; et peut-être aussi que la volonté étant déjà enflammée, cette généreuse puissance voudrait, si c'était possible, se passer du concours de l'entendement. On ne peut dire que l'âme fasse mal en cela, mais il lui sera impossible d'en venir à bout, particulièrement avant qu'elle soit arrivée à ces dernières demeures. Elle perdra même du temps en ces inutiles efforts, parce que souvent elle a besoin des considérations de l'entendement pour enflammer la volonté.

Comme ce point de la vie spirituelle est important, je

veux, mes sœurs, l'expliquer davantage. L'âme voudrait ne s'occuper toujours qu'à aimer, sans penser à autre chose ; mais, quelque désir qu'elle en ait, cela n'est point en sa puissance. En voici la raison : quoique la volonté ne soit pas morte, le feu dont elle a coutume de brûler est amorti ; ainsi il est nécessaire que quelqu'un le souffle pour qu'il jette de nouveau des flammes. Or, lorsque l'âme est dans cet état de sécheresse, doit-elle attendre que le feu descende du ciel pour consumer le sacrifice qu'elle fait d'elle-même à Dieu, comme il consuma celui de notre père Élie ? Non certes ; il ne faut pas attendre des miracles. Notre-Seigneur, comme je l'ai déjà dit et le dirai dans la suite, en fera quand il lui plaira en faveur de cette âme. Mais il veut que nous nous croyions indignes d'une telle grâce, sans manquer néanmoins de faire tout ce qui peut dépendre de nous ; et quant à moi je suis persuadée que quelque sublime que soit notre oraison, nous devons demeurer jusqu'à la mort dans cette humilité et ce mépris de nous-mêmes. A la vérité, ceux qui ont le bonheur d'entrer dans la septième demeure n'ont besoin que très rarement de faire ces réflexions, pour la raison que j'en dirai en son lieu, si je m'en souviens. Ils marchent presque toujours en la compagnie de Jésus-Christ d'une manière admirable dans laquelle la divinité et l'humanité apparaissent ensemble. Ainsi, je le répète, quand le feu dont la volonté brûle d'ordinaire n'est pas allumé, et qu'on ne sent pas Dieu présent, on doit faire tout ce qui dépend de soi pour le chercher, à l'exemple de l'Épouse dans les Cantiques, et, comme saint Augustin dans ses *Confessions*, demander aux créatures Celui qui les a faites. Voilà ce que Notre-Seigneur veut de nous, et non pas que nous demeurions comme des stupides, et que nous perdions le temps à attendre cette contemplation parfaite à laquelle il a daigné

nous élever une fois ; car dans les commencements il pourra se faire qu'il s'écoule une année, et même plusieurs, sans qu'il nous accorde de nouveau cette faveur. Le divin Maître en sait la raison, et il ne nous convient pas de chercher à la connaître. Nous savons que le moyen sûr de plaire à Dieu est d'observer ses commandements et ses conseils, cela doit nous suffire. Marchons fidèlement dans cette voie, et méditons avec tout le soin dont nous serons capables sur la vie, la mort et les immenses bienfaits de notre adorable Sauveur ; le reste viendra quand il lui plaira. Que si ces personnes répondent que ces méditations ne peuvent arrêter leur esprit, ce que j'ai dit fait voir que peut-être elles ont raison sous un certain rapport.

Vous savez déjà que discourir avec l'entendement n'est pas la même chose que de voir simplement les vérités présentées à l'entendement par la mémoire. Vous me dites peut-être que vous ne comprenez pas ce langage ; il peut se faire que je n'aie pas assez de lumière pour vous le rendre intelligible ; je tâcherai néanmoins de m'expliquer de mon mieux. J'appelle méditation le discours que fait l'entendement de cette manière : nous commençons par penser à la grâce que Dieu nous a faite en nous donnant son Fils unique, et, sans nous arrêter là, nous passons aux mystères de toute sa glorieuse vie ; ou bien nous commençons par la prière du jardin, et l'entendement, sans s'arrêter à ce mystère, suit pas à pas le divin Maître et considère ses douleurs jusqu'à ce qu'il le contemple attaché à la croix ; ou bien encore, nous prenons un point particulier de la passion, par exemple, la prise de Notre-Seigneur par ses ennemis, et, pour approfondir ce mystère, nous considérons en détail tout ce qui peut frapper l'esprit et toucher le cœur, comme la trahison de Judas, la fuite des apôtres, et ainsi des autres circonstances. Et cette sorte d'oraison est admirable et d'un

très grand mérite. Toutefois, ce n'est pas sans fondement, je l'avoue, que les âmes à qui Dieu a fait des faveurs surnaturelles, et qu'il a élevées à la contemplation parfaite, disent qu'elles ne peuvent s'exercer dans une semblable oraison. Quelle est la cause de cette impuissance ? Je déclare encore une fois que je l'ignore ; le fait est que d'ordinaire ces âmes ne peuvent méditer en discourant de la sorte. Ce en quoi ces âmes n'auraient point raison, ce serait de dire qu'elles ne peuvent s'arrêter aux mystères de la vie et de la passion de Notre-Seigneur, ni en occuper souvent leur pensée, surtout aux époques où l'Église catholique les célèbre ; car il n'est pas possible qu'elles perdent alors le souvenir de ces gages si précieux d'amour que Jésus-Christ leur a donnés dans ces mystères, gages qui, comme autant de vives étincelles, augmentent encore le feu de l'amour dont elles brûlent pour lui. A la vérité, elles entendent ces mystères d'une manière plus parfaite ; ils sont tellement gravés dans leur mémoire et présents à leur esprit, qu'une simple vue de cette épouvantable sueur de sang de Notre-Seigneur au jardin des Olives suffit pour les occuper non seulement durant une heure, mais durant plusieurs jours. Car l'âme voit alors d'un seul regard combien grand et adorable est ce divin Sauveur, et quelle est notre ingratitude de reconnaître si mal tant de douleurs ; aussitôt la volonté, quoique sans tendresse sensible, commence à désirer de souffrir quelque chose pour Celui qui a tant souffert pour nous, et elle forme d'autres pieux désirs dont elle occupe la mémoire et l'entendement. Voilà, à mon avis, la cause pour laquelle ces âmes ne peuvent s'occuper à discourir sur la passion. Cette impuissance de discourir leur fait croire qu'elles ne peuvent pas même penser aux souffrances du Sauveur, ce en quoi elles se trompent. Ainsi donc, si elles n'y pensent pas souvent, qu'elles s'efforcent

de le faire ; je sais que la plus sublime oraison ne les en empêchera point, et je crois qu'elles feraient une grande faute de ne pas s'occuper souvent à ce saint exercice. Si pendant qu'elles pensent à un mystère de la vie ou de la passion de Notre-Seigneur, le divin Maître, malgré elles, les fait entrer en extase, à la bonne heure, qu'elles cèdent ; cette manière de procéder, loin de leur nuire, les dispose, au contraire, pour toute sorte de bien. Ce qui leur nuirait en pareil cas, ce seraient les efforts qu'elles feraient pour continuer de discourir avec l'entendement ; je tiens même pour certain qu'une fois arrivées à un état si élevé, elles ne le pourraient, quand elles le voudraient. Mais il peut se faire que je me trompe, car Dieu conduit les âmes par diverses voies. Je me contenterai donc de dire qu'on ne doit point condamner les âmes qui ne peuvent discourir dans l'oraison, ni les juger incapables de jouir des grands biens renfermés dans les mystères de la vie et de la passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ ; et nul, tant spirituel qu'il soit, ne me persuadera jamais le contraire.

Il est certaines âmes qui, parvenues à l'oraison de quiétude et commençant à en goûter les délices, s'imaginent qu'il est très avantageux d'en jouir toujours ; mais je les prie, ainsi que je l'ai dit ailleurs, de ne pas se mettre cela dans l'esprit. Cette vie est longue, et pour supporter avec perfection tant de peines qui s'y rencontrent, nous avons besoin de considérer de quelle manière Jésus-Christ, notre divin modèle, a enduré celles dont il s'est vu accablé, et comment les apôtres et les saints ont agi pour l'imiter. Gardons-nous de nous éloigner d'une aussi parfaite compagnie que celle de notre bon Jésus et de sa très sainte Mère. Cet adorable Sauveur prend plaisir à nous voir renoncer quelquefois à nos consolations et à nos contentements pour compatir à ses peines et à ses souffrances :

à plus forte raison devons-nous donc le faire, puisque ces consolations ne sont pas si ordinaires dans l'oraison qu'il n'y ait du temps pour tout. Que si une personne me disait qu'elle les a toujours, et qu'ainsi il ne lui reste jamais de loisir pour considérer ces mystères de notre salut, son état me serait suspect; et vous devez aussi, mes sœurs, le regarder comme tel. C'est pourquoi, si quelqu'une d'entre vous en était là, qu'elle se détrompe de cette erreur et travaille de toutes ses forces à s'arracher à cette fausse ivresse. Si elle ne peut en venir à bout, qu'elle le dise à la prieure; et la prieure devra alors l'employer à quelque office dont les occupations la tirent de ce péril, dans lequel elle ne pourrait demeurer longtemps sans en recevoir un très grand dommage.

Je crois avoir assez fait connaître combien il importe, quelque spirituel que l'on soit, de ne pas s'éloigner tellement de tous les objets corporels, qu'on s'imagine n'en devoir pas même excepter la très sainte humanité de Notre-Seigneur. On nous allègue ici ces paroles du divin Maître à ses disciples : *Il vous est avantageux que je m'en aille*; j'avoue que je ne saurais le souffrir. J'oserais assurer qu'il ne dit point cela à sa très sainte Mère; elle était trop ferme dans sa foi; elle voyait qu'il était Dieu et homme tout ensemble, et quoiqu'elle l'aimât plus qu'eux tous, la manière dont elle aimait était si parfaite, que sa divine présence ne pouvait que lui être avantageuse. Mais les apôtres n'étaient pas alors aussi affermis dans la foi qu'ils le furent depuis, et que nous sommes maintenant obligés de l'être.

Veillez m'en croire, mes filles, il est dangereux de mettre ainsi la très sainte humanité de Notre-Seigneur au rang des obstacles; par ce moyen le démon pourrait en venir jusqu'à nous faire perdre la dévotion envers le très

saint sacrement. L'erreur où j'étais ne me conduisit point, il est vrai, jusque-là; seulement je ne prenais plus tant de plaisir à penser à Notre-Seigneur, et je tâchais de m'entretenir dans ce transport intérieur, en attendant que je fusse favorisée de ces grâces qui m'étaient si agréables. Mais je connus clairement que je n'étais pas dans une bonne voie; car comme je ne pouvais toujours jouir de ces délices, mon esprit allait errant çà et là, et mon âme ressemblait à un oiseau qui voltige de tous côtés sans savoir où s'arrêter. Ainsi je perdais beaucoup de temps, je n'avais point dans les vertus, et je ne profitais point de l'oraison. Je n'en pénétrais point la cause, et probablement je ne l'aurais jamais sue, tant je croyais ne pas mal faire, si une personne de très grande piété avec qui je traitai de mon oraison, ne me l'avait fait clairement connaître. Je vis depuis combien grande était mon erreur; et je ne saurais penser, sans en être très sensiblement touchée, qu'il y ait eu dans ma vie un temps où j'ignorais qu'il n'y avait qu'à perdre et rien à gagner par cette voie. Mais quand bien même on pourrait en tirer quelque avantage, je n'en désirerais jamais aucun, s'il ne devait me venir par cet adorable Sauveur qui est la source de tous les biens. Qu'il soit béni à jamais! Ainsi soit-il.

CHAPITRE VIII

Des visions intellectuelles; nature et effets de ces faveurs. — Que l'on doit en communiquer avec des hommes doctes et spirituels.

Afin de vous faire encore mieux comprendre, mes sœurs, combien ce que je viens de dire est véritable, et que plus une âme est avancée dans les voies spirituelles, plus elle vit dans la compagnie de Jésus-Christ, notre bon Maître, il sera utile de vous montrer comment, quand il plaît à cet adorable Sauveur, il n'est pas en notre pouvoir de n'être point toujours avec lui. L'âme voit clairement alors qu'elle est en sa présence, par la manière dont il se communique à elle, et par les témoignages qu'il lui donne de son amour dans des apparitions et des visions admirables. Je vais donc vous les rapporter, afin que s'il vous fait de si grandes grâces, vous n'en soyez point étonnées, et que s'il me fait celle de me bien expliquer, nous l'en remercions toutes ensemble. Mais quand ce serait à d'autres qu'à nous qu'il accorderait ces faveurs extraordinaires, nous ne devrions pas laisser de le louer de ce qu'il daigne ainsi se communiquer à ses créatures, lui dont la majesté est si haute, et le pouvoir si grand.

Voici donc ce qui arrive : Alors qu'on ne pense nullement à une pareille faveur, que même jamais il n'est venu en pensée qu'on ait pu la mériter, on sent tout à coup près de soi Jésus-Christ Notre-Seigneur, bien qu'on ne le voie ni des yeux du corps ni de ceux de l'âme. Cette sorte de

vision s'appelle intellectuelle; je ne sais pas pourquoi. Je connais une personne¹ à qui Notre-Seigneur accorda cette faveur avec quelques autres dont je parlerai dans la suite. Dans les commencements elle était fort en peine, parce que, ne voyant rien, elle ne pouvait comprendre ce que c'était. Cependant elle était si assurée que c'était Notre-Seigneur Jésus-Christ qui se montrait ainsi à elle, qu'elle n'en pouvait douter; les admirables effets de cette faveur la confirmaient encore dans sa pensée; toutefois elle ne laissait pas de craindre, ne sachant si cette vision venait de Dieu ou d'ailleurs. Il faut dire que jamais elle n'avait entendu parler de visions intellectuelles, ni pensé qu'il y en eût. Elle comprit alors clairement que c'était Notre-Seigneur qui lui parlait souvent, de la manière que j'ai dite, tandis qu'antérieurement à cette faveur, quoiqu'elle entendît distinctement les paroles, elle ne savait pas qui était celui qui lui parlait.

Je sais que cette personne s'alarmait encore de la durée de cette faveur; car les visions intellectuelles, au lieu de passer promptement comme les imaginaires, durent plusieurs jours, et quelquefois plus d'un an. Elle s'en alla donc un jour fort affligée trouver son confesseur pour lui faire part de ce qui se passait en elle. Son confesseur lui demanda comment elle pouvait être assurée que c'était Notre-Seigneur qui se montrait à elle et lui parlait, puisqu'elle ne voyait rien; il lui demanda ensuite quel était le visage du divin Maître. Elle répondit qu'elle ne pouvait le lui dépeindre, ne l'ayant pas vu; et qu'elle ne pouvait rien ajouter à ce qu'elle avait dit.

Souvent, dans la suite, on voulut inspirer des craintes à cette personne sur cette vision; mais il n'était pas en son

1. La sainte parle ici d'elle-même, comme on le voit par le xxviii^e chapitre de sa *Vie*.

pouvoir de douter de la présence de Notre-Seigneur, surtout quand il lui disait : *Ne crains point, c'est moi*. Ces paroles avaient une force telle, qu'elle ne pouvait en révoquer la vérité en doute. Elle se sentait animée d'un nouveau courage pour servir le divin Maître, et tressaillait d'allégresse d'être en si bonne compagnie. Ayant son Dieu à côté d'elle, il lui était facile de penser habituellement à lui, et voyant qu'il avait constamment les yeux sur elle, elle prenait un soin extrême de ne rien faire qui pût lui déplaire. Lorsqu'elle voulait lui parler, soit dans l'oraison, soit hors de l'oraison, elle le trouvait si près d'elle qu'il ne pouvait pas ne point l'entendre; quant aux paroles du divin Maître, elle ne les entendait pas toutes les fois qu'elle l'aurait souhaité, mais seulement quand c'était nécessaire, et quand elle y pensait le moins. Elle sentait qu'il était à son côté droit, mais par un sentiment bien différent de celui qui nous fait connaître qu'une personne est près de nous. Ce sentiment est si délicat qu'on manque de termes pour l'exprimer; j'ajoute qu'il est beaucoup plus certain que l'autre; les sens peuvent nous tromper lorsqu'ils nous disent qu'une personne est près de nous, mais ce sentiment ne nous trompe point. Les effets qu'il opère dans l'âme, et les trésors dont il l'enrichit, sont tels, qu'ils ne sauraient provenir de la mélancolie. La paix dont l'âme jouit est si profonde, son désir de plaire à Dieu si constant, et son mépris de tout ce qui ne la conduit point à lui, si absolu, que le démon ne peut être l'auteur de si grands biens. La personne dont je parle connut clairement dans la suite que cette vision n'était pas l'ouvrage de l'ennemi du salut, parce que Notre-Seigneur se fit connaître à elle plus particulièrement. Parfois, néanmoins, elle éprouvait encore des craintes, et souvent elle se sentait pénétrée de confusion, parce qu'elle ne pouvait comprendre

d'où lui arrivait un si grand bonheur. Nous étions tellement unies, elle et moi, ou, pour mieux dire, une même chose, qu'il ne se passait rien dans son âme dont je n'eusse connaissance. Ainsi j'en puis parler avec certitude, et vous pouvez croire que tout ce que je vous dirai d'elle est très véritable.

Cette faveur du divin Maître met l'âme dans une grande confusion et une grande humilité, tandis que si c'était un ouvrage du démon, il produirait des effets contraires. L'âme voyant clairement que cette grâce lui vient de Dieu, et qu'aucun effort humain ne pourrait la lui procurer, ne la considère point comme un bien propre, mais uniquement comme un présent de la main du Seigneur. Cette faveur, quoique inférieure à quelques-unes de celles dont j'ai déjà parlé, a ceci de propre : elle donne à l'âme une connaissance particulière de Dieu ; le bonheur d'être continuellement dans la compagnie du divin Maître ajoute une extrême tendresse à l'amour qu'elle a pour lui ; le désir de s'employer tout entière à son service surpasse celui qui est excité par les autres faveurs ; enfin le privilège de le sentir si près d'elle la rend si attentive à lui plaire, qu'elle vit dans une plus grande pureté de conscience. Nous savons sans doute que Dieu est présent à toutes nos actions ; mais telle est l'infirmité de notre nature, que souvent nous perdons cette vérité de vue. Ici cet oubli est impossible, parce que Notre-Seigneur, qui est auprès de l'âme, la rend sans cesse attentive à sa présence ; et comme l'âme a presque continuellement un amour actuel pour Celui qu'elle voit ou qu'elle sent près d'elle, elle reçoit beaucoup plus fréquemment les faveurs dont nous avons parlé.

Enfin, les trésors dont cette vision enrichit l'âme montrent l'inestimable prix d'une telle faveur ; l'âme en témoigne la plus vive reconnaissance au divin Maître, qui la lui

accorde sans qu'elle l'ait pu mériter, et elle ne l'échangerait point contre tous les biens et tous les plaisirs de la terre. Lorsque Notre-Seigneur vient à la lui retirer, elle demeure dans une extrême solitude; et quelques efforts qu'elle fasse, elle ne peut recouvrer cette adorable compagnie dont il ne la favorise que quand il lui plaît. Quelquefois aussi dans cette vision intellectuelle l'âme jouit de la présence de quelques saints, et en retire un grand fruit. Que si vous demandez, mes sœurs, comment, puisque l'on ne voit personne, on sait que c'est Jésus-Christ, ou sa glorieuse Mère, ou quelqu'un des saints : je réponds qu'on ne saurait dire ni comprendre de quelle manière on le sait, quoiqu'on ne laisse pas de le savoir très certainement. Quand c'est Dieu lui-même qui nous parle, cela ne paraît pas si étrange; mais de voir un saint qui ne parle point, et que Notre-Seigneur n'a, ce me semble, rendu présent à l'âme que pour lui tenir compagnie et l'assister, cela paraît plus merveilleux.

Il est d'autres choses spirituelles qu'il n'est pas au pouvoir de l'âme de dire, et par lesquelles elle voit combien notre faiblesse et notre bassesse nous rendent incapables de comprendre les grandeurs de Dieu. Ainsi, les âmes en qui Dieu opère ces grandes merveilles de sa grâce, ne sauraient trop les admirer, ni en rendre d'assez vives actions de grâce à Notre-Seigneur. Qu'elles le remercient de cet inestimable présent, qu'il ne fait point à tout le monde; et qu'elles s'efforcent de rendre à Dieu des services d'autant plus signalés, qu'il leur donne pour cela des secours plus admirables.

L'âme favorisée de cette vision, loin de s'en estimer davantage, croit au contraire qu'il n'est personne au monde dont Dieu ne soit mieux servi, parce qu'à ses yeux nul autre n'est plus obligé qu'elle à s'immoler sans réserve à

son service. Ainsi la moindre faute qu'elle commet est un glaive de douleur qui la transperce, et elle a très grande raison de s'affliger de la sorte. Celles d'entre vous, mes filles, que Notre-Seigneur conduirait par cette voie, pourront connaître à ces marques que ce n'est ni une tromperie du démon ni un jeu de l'imagination. Comme je l'ai dit plus haut, si ce sentiment de la présence de Notre-Seigneur était l'ouvrage de l'imagination, il ne durerait pas si longtemps ; et s'il venait du démon, il ne laisserait point l'âme dans une si grande paix : cet ennemi de notre salut ne veut ni ne peut nous procurer de si précieux avantages ; il ne pense au contraire qu'à exciter dans notre cœur ces dangereuses vapeurs qui nous rempliraient de l'estime de nous-mêmes et de l'opinion que nous valons mieux que les autres. En outre, cette grande union de l'âme avec Dieu, cette application à penser à lui sont si contraires à l'esprit du démon, et lui causeraient un tel dépit, que s'il eût essayé de la tromper par là, il n'y reviendrait pas souvent. Enfin, Dieu est trop fidèle pour permettre au démon de tromper une âme dont l'unique désir est de plaire à son Époux, et qui serait prête à donner sa vie pour son honneur et pour sa gloire ; il se hâterait de lui découvrir les artifices de l'ennemi.

Mon thème est et sera toujours que, pourvu qu'une âme soit pénétrée des sentiments dont je viens de parler et qui sont un effet de ces grandes faveurs de Dieu, elle est en sûreté ; et si Notre-Seigneur permet que le démon ose quelquefois la tenter, elle en recevra de l'avantage, et cet esprit malheureux, de la confusion et de la honte. C'est pourquoi, mes filles, si quelqu'une d'entre vous est conduite par cette voie, qu'elle n'ait point de peur. Ce n'est pas qu'il ne soit toujours bon de marcher dans la crainte et de se tenir sur ses gardes. Il ne faut pas non plus que les

faveurs que vous recevez vous donnent une si grande confiance en vous-mêmes, que vous veniez à vous négliger; car si elles ne produisaient pas en vous les effets dont j'ai parlé, ce serait un signe qu'elles ne viendraient pas de Dieu.

Il sera bon, dans les commencements, de parler de cette faveur, sous le secret de la confession, à un homme très docte, capable de vous éclairer, ou bien avec un homme éminent dans la spiritualité. S'il faut opter entre un homme médiocrement spirituel et un savant, préférez ce dernier; mais le plus sûr sera de consulter et un théologien très savant, et un homme très spirituel, si vous pouvez le faire. Si l'on vous dit que ce sentiment de la présence de Notre-Seigneur n'est qu'un effet de l'imagination, ne vous en troublez pas; car l'imagination ne peut faire ici ni grand bien ni grand mal à votre âme; seulement recommandez-vous à Notre-Seigneur, et suppliez-le de ne pas permettre que vous soyez trompées. Si l'on vous dit que c'est un artifice du démon, ce sera pour vous un plus grand sujet de peine; mais je ne pense pas qu'un homme vraiment savant puisse vous le dire, lorsqu'il verra en vous les effets dont j'ai parlé; et quand il vous le dirait, je tiens pour certain que Notre-Seigneur, qui marche à côté de vous, vous consolera, vous rassurera, et qu'il éclairera même ce savant afin qu'il vous fasse part de ses lumières. Si celui que vous consultez est homme d'oraison, mais étranger à ces faveurs, il s'effrayera soudain de ce que vous lui direz, et il ne manquera pas de le condamner. C'est pourquoi le meilleur, à mon avis, est de vous adresser à quelque homme très savant, et tout ensemble, s'il se peut, très versé dans les choses spirituelles. Et bien que la vertu de la personne qui reçoit ces grâces fasse juger à la prieure qu'il n'y a rien à appréhender, elle sera néanmoins obligée en conscience, tant pour la sûreté de cette sœur que pour la sienne propre, de lui

permettre cette communication. Mais après avoir pris l'avis d'hommes si capables, cette âme doit se tenir en repos, et n'en plus parler à qui que ce soit. Car quelquefois il arrive que, sans qu'il y ait sujet de craindre, le démon inspire des appréhensions si vives, que l'on voudrait, pour se soulager de ses peines, les communiquer encore. Et s'il se rencontre que le confesseur soit un homme timide et de peu d'expérience, lui-même y portera cette personne. Et qu'en résultera-t-il ? c'est que des choses qui doivent être tenues secrètes venant à être connues du public, cette pauvre âme se voit persécutée et tourmentée de bien des manières ; et dans les temps où nous vivons, cela pourrait nuire beaucoup à tout l'ordre.

Voilà pourquoi l'on doit en ceci se conduire avec beaucoup de prudence ; je fais surtout cette recommandation aux prieures. J'ajoute qu'elles ne doivent point s'imaginer qu'une sœur, par cela même qu'elle est favorisée de ces grâces, soit meilleure que les autres ; Notre-Seigneur conduit chaque âme selon son besoin particulier. Ces grâces, j'en conviens, peuvent porter les personnes à une très grande perfection, si elles y répondent par leurs œuvres ; mais comme il arrive quelquefois que Dieu conduit les plus faibles par ce chemin, c'est principalement la vertu qu'il faut considérer, et tenir pour les plus saintes celles qui sont les plus mortifiées, les plus humbles, et qui servent Dieu avec une plus grande pureté de conscience. Cela ne suffit pas néanmoins pour porter un jugement assuré sur les âmes ; il ne nous sera donné de les connaître à fond qu'au jour où le Juge, qui est la vérité même, donnera à chacun selon ses mérites ; et nous verrons alors avec étonnement combien ses jugements sont différents des nôtres ici-bas. Qu'il soit loué dans les siècles des siècles ! Ainsi soit-il.

CHAPITRE IX

Des visions désignées sous le nom d'imaginaires dans la théologie mystique ; de leur nature et de leurs effets. — Marques auxquelles on distingue les vraies visions des fausses. — Qu'on ne doit ni demander à Notre-Seigneur, ni désirer d'être conduit par cette voie. — Que le chemin le plus sûr est un entier abandon entre les mains de Dieu, et une parfaite conformité à sa volonté.

Je viens maintenant aux visions que l'on appelle imaginaires. On dit qu'elles sont plus exposées que les intellectuelles aux artifices du démon, et je pense qu'il en est ainsi. Toutefois, lorsqu'elles viennent de Notre-Seigneur, elles me semblent sous quelque rapport plus profitables, parce qu'elles sont plus en harmonie avec notre nature. J'excepte cependant celles que le divin Maître accorde dans la dernière demeure, parce qu'il n'y en a point qui en approchent.

J'ai dit au précédent chapitre comment, dans les visions intellectuelles, l'âme sent Notre-Seigneur près d'elle ; je vais essayer de donner une idée de la manière dont le divin Maître se montre à elle dans les visions imaginaires. Supposez, mes filles, que nous avons dans une boîte d'or une pierre précieuse d'une valeur et d'une vertu admirables. Nous savons avec certitude qu'elle est là, quoique nous ne l'ayons jamais vue. Tout invisible qu'elle est, nous ne laissons pas de sentir son pouvoir lorsque nous la portons sur nous ; et nous connaissons par expérience quelle estime

nous devons en faire, parce qu'elle nous a délivrées de certains maux qu'elle a la propriété de guérir. Il est vrai, nous n'oserions la regarder, ni ouvrir la boîte, et quand nous voudrions l'ouvrir, nous ne le pourrions pas. Le Maître en a seul le secret. Il nous a prêté ce précieux joyau pour notre utilité, mais il en a gardé la clef. Disposant à son gré de ce qui lui appartient, il n'ouvrira que quand il lui plaira de nous montrer le trésor caché, et il nous le reprendra quand il le jugera à propos, comme en effet cela arrive. J'ajoute maintenant que quelquefois, lorsque nous l'espérons le moins, il nous fait la faveur d'ouvrir la boîte, et fait briller à nos regards cette pierre merveilleuse. L'éclat dont son incomparable beauté frappe alors nos yeux, fait que dans la suite nous comprenons mieux son prix, et et que sa forme demeure gravée dans notre souvenir. Ceci, mes filles, est une image de ce qui se passe dans les visions dont je parle. Lorsque Notre-Seigneur veut donner à une âme un gage tout particulier de son amour, il lui fait voir clairement sa très sainte humanité, en se montrant à elle de la manière qu'il veut, ou tel qu'il était quand il conversait dans ce monde, ou tel qu'il apparaissait après sa résurrection. Et quoique cette vision passe, pour ainsi dire, avec la rapidité de l'éclair, néanmoins la glorieuse image de l'Homme-Dieu demeure si vivement empreinte dans l'imagination, qu'il me paraît impossible qu'elle s'en efface jusqu'au jour où l'âme lui sera éternellement unie dans la gloire. En me servant ici du nom d'image, je ne veux pas dire que ce soit comme un tableau que l'on présenterait à nos yeux ; c'est une image véritablement vivante, et qui quelquefois parle à l'âme et lui montre de grands secrets. Je dois dire, mes filles, que pendant la durée toujours très courte de cette grâce, il n'est pas plus possible à l'âme de regarder Notre-Seigneur que de regarder le soleil. Ce

n'est pas néanmoins que l'éclat qui jaillit de sa personne adorable fatigue les yeux de l'âme, comme le soleil fatigue les yeux du corps. Je dis les yeux de l'âme, parce que c'est ici la vue intérieure qui voit tout. Arrive-t-il que quelquefois l'on voie même des yeux du corps ? je l'ignore, parce que la personne dont j'ai parlé, et dont l'intérieur m'est si connu¹, n'a jamais eu de vision de cette sorte. La splendeur du Fils de Dieu est comme une lumière infuse, et semblable à celle du soleil s'il était couvert d'un voile aussi transparent que le diamant. Son vêtement est comme d'une toile très fine de Hollande. Lorsque cet adorable Maître accorde cette faveur à une âme, elle tombe presque toujours en extase, parce que sa bassesse ne peut soutenir une vue qui inspire tant d'effroi. Sans doute elle se trouve en face de la Beauté souveraine, et goûte, en la contemplant, un ineffable plaisir. Ni l'imagination en mille années, ni l'entendement avec tous ses efforts ne sauraient nous donner une idée de cette beauté et de ce plaisir, et toutefois l'âme est saisie d'une sainte terreur en présence de la majesté de son Dieu. Elle n'a pas besoin de demander ni qu'on lui dise quel est Celui qu'elle contemple, il se fait trop bien connaître à elle comme le Maître absolu du ciel et de la terre ; au lieu que les monarques d'ici-bas, pour être reconnus pour tels, ont besoin ou qu'on le dise, ou de paraître avec leur suite.

O Seigneur, que les chrétiens vous connaissent peu ! Si, lorsque vous venez avec tant de bonté vous communiquer à une âme que vous avez choisie pour épouse, votre vue lui cause néanmoins tant d'effroi, que sera-ce quand, au dernier jour, vous viendrez juger le monde, et que d'une voix si sévère vous prononcerez ces paroles : *Allez, maudits de mon Père ?* O mes filles, que la pensée de ce grand jour

1. La sainte parle ici d'elle-même, comme on le voit par le chapitre xxviii de sa *Vie*.

nous demeure présente ; quand ces apparitions de Notre-Seigneur dont je parle ne produiraient en nous d'autre fruit, ce ne serait pas un petit bien. Un saint Jérôme, tout saint qu'il était, n'éloignait jamais de son souvenir cette image du jugement dernier. Pensons-y à son exemple, et nous trouverons légères toutes les souffrances et toutes les austérités de notre genre de vie ; et quand elles dureraient de longues années, ce n'est qu'un moment, comparé à l'éternité. Quant à moi, je vous le dis avec vérité, malgré l'excès de mes misères, jamais la crainte que j'ai éprouvée en me représentant les tourments de l'enfer, n'a approché de celle dont j'étais saisie à la seule pensée qu'un jour ces yeux si beaux, si doux, si cléments de Notre-Seigneur, ne laisseraient tomber que des regards de courroux sur les réprouvés ; mon cœur se brisait, et il en a été ainsi toute ma vie. Jugez maintenant du saint effroi que devait éprouver la personne ¹ à qui Notre-Seigneur daignait si souvent accorder la faveur des apparitions dont je parle ; l'impression que lui causait cette vue était telle, qu'elle perdait tout sentiment. C'est sans doute à cause de cela que le divin Maître suspend toutes les puissances de l'âme, aidant ainsi sa faiblesse, afin que, ravie hors d'elle-même, elle puisse s'unir à son Dieu dans cette communication si élevée.

Si l'âme est capable de considérer longtemps Notre-Seigneur, je ne crois pas que ce soit une vision, mais plutôt l'effet d'un grand effort d'imagination : et cette figure qu'elle croira voir sera comme inanimée et comme morte, en comparaison de celle que l'âme voit dans ces heureux moments où cet adorable Maître se montre véritablement à elle.

Il est des personnes, et j'en connais plusieurs, dont l'imagination est si vive, et dont l'esprit travaille de telle

1. La sainte elle-même.

sorte, qu'elles croient voir clairement tout ce qu'elles pensent. Mais si elles avaient eu de véritables visions, elles reconnaîtraient sans ombre de doute que les leurs ne sont que des chimères. Comme elles sont un pur travail de leur imagination, non seulement elles ne produisent aucun bon effet, mais elles les laissent beaucoup plus froides que ne ferait la vue de quelque dévôte image; en outre, elles s'effacent de l'esprit beaucoup plus vite qu'un songe, ce qui achève de prouver le mépris qu'on en doit faire. Dans les vraies apparitions de Notre-Seigneur dont je parle, c'est tout le contraire. Car lorsque l'âme ne pense à rien moins qu'à voir quelque chose d'extraordinaire, cet adorable Maître se présente à elle tout à coup, remue tous ses sens et ses puissances, et après l'avoir agitée de trouble et de crainte, la fait jouir d'une heureuse paix. De même que, quand saint Paul fut renversé sur la route, il y eut en l'air une violente tempête, de même il se fait un grand mouvement dans le fond de l'âme, qui est comme un monde inférieur; mais un moment après, comme je l'ai dit, tout est dans un calme divin. L'âme est alors instruite des plus grandes vérités d'une manière si admirable, qu'elle n'a plus besoin de maître qui lui en donne l'intelligence; Celui qui est la véritable sagesse l'a rendue capable, sans aucun effort de sa part, de les saisir et de les comprendre. Elle garde pendant quelque temps une telle certitude que cette vision vient de Dieu, que, quoi qu'on puisse lui dire de contraire, on ne saurait lui faire appréhender d'être trompée. Si le confesseur lui dit ensuite que Dieu a peut-être permis qu'en punition de ses péchés elle ait été trompée par le démon, elle pourra bien d'abord en être un peu ébranlée; mais de même que, dans les tentations de la foi, l'âme s'affermir d'autant plus qu'elle a été plus combattue, de même ici elle s'affermir dans la certitude que l'esprit ennemi ne saurait lui procurer

les avantages qu'elle tire de ces heureuses visions. Son pouvoir sur l'intérieur de l'âme ne s'étend pas jusque-là, il ne va qu'à lui représenter quelques images qui n'ont ni la majesté, ni les effets qui se rencontrent dans les visions qui viennent de Dieu. Cependant, comme les confesseurs ne peuvent voir le fond de l'âme, et que peut-être la personne qui est favorisée de ces apparitions ne saura pas leur en rendre compte, ils ont sujet de craindre, et ils doivent marcher avec grande retenue jusqu'à ce que le temps fasse juger de ces visions par les effets qu'elles produisent. Ainsi, ils ne sauraient trop observer si cette personne avance de plus en plus dans l'humilité, et se fortifie dans les autres vertus. Quand c'est le démon qui est l'auteur de ces visions, ils le reconnaîtront bientôt, parce qu'ils le surprendront en mille mensonges.

Un confesseur qui a une connaissance expérimentale de ces choses, verra bien vite si ce qu'on lui rapporte vient de Dieu, ou de l'ennemi du salut, ou de l'imagination, principalement s'il a le don du discernement des esprits ; et pourvu qu'il l'ait et qu'il soit savant, quand même il n'aurait point d'expérience de ces faveurs surnaturelles, il ne laissera pas d'en bien juger. Mais il importe extrêmement, mes sœurs, que vous agissiez envers vos confesseurs avec grande sincérité et vérité, je ne dis pas en ce qui regarde la déclaration de vos péchés, car qui en doute ? mais dans le compte que vous leur rendez de votre oraison. Sans cela, je ne voudrais pas assurer que vous êtes en bon chemin, ni que c'est Dieu qui vous conduit ; car il se plaît beaucoup à voir que nous traitons avec ceux qui nous tiennent sa place avec autant de clarté et de vérité qu'avec lui-même, et que nous avons un sincère désir qu'ils connaissent non seulement nos actions, mais jusqu'à nos moindres pensées. Pourvu que vous vous conduisiez de la sorte, ne vous inquiétez et ne vous

troublez de rien; quand bien même ces visions ne viendraient pas de Dieu, si vous avez de l'humilité et une bonne conscience, elles ne vous nuiront pas. Notre-Seigneur saura tirer le bien du mal, et il fera tourner à votre profit les moyens employés par le démon pour vous perdre. Dans la pensée où vous serez que ce sont des faveurs du divin Maître, vous vous efforcerez de le mieux contenter, et d'avoir toujours devant les yeux la figure qui vous le représente. C'est ce qui faisait dire à un très savant homme que si le démon, qui est un si grand peintre, lui représentait une image de Notre-Seigneur qui parût vivante, il n'en serait pas fâché, parce qu'il la considérerait pour croître en dévotion, et aurait ainsi un moyen de battre l'ennemi avec ses propres armes. Quoiqu'un peintre soit un méchant homme, ajoutait-il, il ne faut pas laisser d'avoir du respect pour le tableau qu'il fait de Celui qui est pour nous la source de tous les biens. C'est pourquoi il improuvait le conseil donné par quelques-uns d'accueillir par des signes de mépris, les visions qui mettraient devant les yeux l'image de Notre-Seigneur, parce que, disait-il, nous devons révéler l'image de notre Roi partout où elle se présente à nos regards. Je trouve qu'en cela il parlait d'une manière très juste; car si ici-bas un ami ne peut voir sans déplaisir qu'on outrage le portrait de son ami, à combien plus forte raison devons-nous toujours vénérer l'image de Notre-Seigneur crucifié et tout tableau qui nous représente le souverain Maître du ciel et de la terre. Je me plais à répéter ici ce que j'ai dit ailleurs sur ce point, parce que j'ai connu une personne à qui l'on avait commandé d'accueillir ces visions avec des signes de mépris. Je ne sais qui a inventé un tel remède. Il n'est bon qu'à tourmenter une âme à qui un confesseur donne un si mauvais conseil, et qui se croit perdue si elle ne le suit pas. Je pense au contraire que si cela arrive, on

doit lui représenter ces raisons avec humilité, et s'il insiste, ne point lui obéir en cette circonstance.

L'âme tire ce précieux avantage de ces apparitions de Notre-Seigneur, que, lorsqu'elle pense à sa vie et à sa passion, le souvenir de son visage si doux et si beau lui donne une très grande consolation : de même qu'ici-bas, quand on a vu une personne à qui l'on est très obligé, on éprouve plus de bonheur à penser à elle que si on ne l'avait jamais connue. On tire aussi d'autres avantages du souvenir si agréable et si consolant de ces visions. Mais comme j'ai déjà tant parlé des excellents effets qu'elles produisent, et que j'en parlerai encore dans la suite, je me contenterai de vous donner ici un avis, selon moi très important. Lorsque vous savez ou que vous entendez dire que Dieu accorde ces faveurs à quelques âmes, ne lui demandez jamais, et ne souhaitez jamais qu'il vous conduise par la même voie. Cette voie est bonne sans doute et vous devez en faire grande estime, et la respecter beaucoup; mais il ne vous convient ni de la demander ni de la désirer, pour plusieurs raisons. La première, parce que c'est un défaut d'humilité que de souhaiter qu'on nous accorde ce que nous n'avons jamais mérité; former un tel désir, c'est montrer, selon moi, qu'on est bien peu avancé dans cette vertu. Car de même que la pensée d'être roi ne saurait entrer dans l'esprit d'un pauvre habitant de la campagne, tant la bassesse de sa condition le lui fait paraître impossible, de même une âme véritablement humble ne prétendra jamais à de semblables faveurs. Notre-Seigneur ne les accorde, à mon avis, qu'à ceux qui sont affermis dans cette vertu par la connaissance qu'il leur a donnée du peu qu'ils sont par eux-mêmes. Or, comment une personne qui a cette vue de sa misère et de son néant, pourrait-elle, au lieu de porter si haut ses désirs, n'être

pas sincèrement convaincue que Dieu lui a déjà fait une grâce bien grande en la préservant des peines de l'enfer? La seconde raison est que, lorsqu'on ose former de tels souhaits, on est déjà trompé ou en grand danger de l'être, parce que la moindre petite porte ouverte suffit au démon pour nous tendre mille pièges. La troisième raison est que, lorsque le désir est violent, il entraîne avec lui l'imagination, et qu'ainsi l'on se figure voir et entendre ce qu'on ne voit et qu'on n'entend point, de même que l'on songe la nuit à ce que l'on a vivement désiré durant le jour. La quatrième raison est qu'il y a une étrange témérité à vouloir soi-même choisir son chemin sans savoir s'il est le plus sûr, au lieu de s'abandonner à la conduite de Notre-Seigneur, qui nous connaît mieux que nous ne nous connaissons, afin qu'il nous mène par la voie qui nous convient, et qu'ainsi sa sainte volonté se fasse en toutes choses. La cinquième raison est que ce serait montrer qu'on n'a aucune idée des croix que Dieu envoie aux âmes qu'il favorise de ces grâces : or, ces croix sont très grandes, et de diverses espèces, et sait-on si l'on aurait la force de les porter? La sixième raison est qu'on ignore si l'on ne trouvera pas une perte là où l'on croit rencontrer un profit, ainsi qu'il arriva au roi Saül. A ces raisons je pourrais en ajouter d'autres. Ainsi, mes sœurs, croyez bien que le plus sûr est de ne vouloir que ce que Dieu veut; il nous connaît, et il nous aime. Remettons-nous entre ses mains afin que sa volonté soit faite en nous. Nous ne pourrions jamais nous tromper, si notre volonté demeure toujours bien déterminée à ne vouloir que ce qu'il veut. Remarquez d'ailleurs que pour être fréquemment favorisée de ces apparitions, une âme n'en mérite pas plus de gloire, mais qu'elle en contracte une plus étroite obligation de servir Dieu, parce qu'elle a plus reçu de lui.

Quant à ce qui est de mériter davantage, Notre-Seigneur ne le fait point dépendre de ces sortes de grâces, puisqu'il y a plusieurs personnes saintes qui n'en ont jamais reçu aucune, et d'autres qui ne sont pas saintes qui en ont reçu. D'ailleurs il ne faut pas croire qu'elles soient continuelles ; souvent une seule de ces faveurs coûte bien des croix à une âme ; et cette âme, sans songer si elle recevra de Notre-Seigneur une semblable grâce, ne s'occupe qu'à lui en témoigner sa reconnaissance par une parfaite fidélité à le servir. Ces apparitions du divin Maître doivent sans doute singulièrement aider une âme à avancer dans les vertus, mais celui qui les acquiert par son travail, méritera beaucoup davantage. Notre-Seigneur, à ma connaissance, favorisait de ces apparitions deux personnes, dont l'une était un homme. Elles avaient un désir si ardent de servir le divin Maître à leurs dépens et sans ces grandes délices, elles avaient une telle soif de souffrir pour son divin amour, qu'elles se plaignaient à lui de ce qu'il les leur accordait ; et s'il eût été en leur pouvoir de les refuser, elles l'auraient fait. Je ne parle ici que des délices qu'elles goûtaient dans la contemplation, et non des visions elles-mêmes ; car elles voyaient trop bien les grands avantages qu'elles en retiraient et l'estime qu'elles en devaient faire. A la vérité, de tels désirs sont également surnaturels ; ils sont le partage d'âmes embrasées d'un très grand amour, et jalouses de montrer à Notre-Seigneur qu'elles ne le servent point par intérêt. Ces grandes âmes, comme je l'ai déjà dit, ne s'arrêtent point à la pensée de la gloire pour s'exciter à servir Dieu, elles ne songent qu'à contenter cet amour qui les enflamme, et dont la nature est d'agir sans cesse de mille manières. Si elles le pouvaient, elles souhaiteraient inventer des moyens de se consumer dans le feu dont elles brûlent ; et s'il était nécessaire pour la

plus grande gloire de Dieu qu'elles restassent éternellement anéanties, elles s'y dévoueraient de très grand cœur. Louange, et louange sans fin à ce Dieu qui, en s'abaissant jusqu'à ces communications intimes avec de si misérables créatures, se plaît à nous révéler les adorables trésors de son amour ! Ainsi soit-il.

CHAPITRE X

Vision intellectuelle où l'âme connaît comment toutes les choses se voient en Dieu et sont contenues en lui. Elle voit la grandeur du péché, qui non seulement est commis en présence de Dieu, mais en Dieu même. — Autre vision intellectuelle où l'âme voit Dieu comme souveraine vérité. Elle entend que tout homme est menteur, et que Dieu seul est la vérité infallible. Le grand amour de Notre-Seigneur pour l'humilité vient de ce que l'humilité est la vérité, et consiste à marcher dans la vérité.

Notre-Seigneur se communique à l'âme de bien des manières par ces apparitions : il se montre à elle tantôt pour la consoler dans ses peines, tantôt pour la préparer à quelque grande croix ; ou bien, quand il veut prendre ses délices auprès d'elle, et qu'elle les prenne auprès de lui. Je ne m'arrêterai point à particulariser quelque'une de ces choses. Mon dessein est seulement d'indiquer de mon mieux en quoi diffèrent ces visions, et de vous faire connaître la nature et les effets de chacune. A l'aide de cette connaissance, vous ne prendrez pas pour des visions les chimères que l'imagination pourrait vous représenter ; et si Dieu daigne se montrer à vous, sachant à l'avance que c'est possible, vous n'en serez ni troublées ni affligées. Car le démon a grand intérêt et prend un singulier plaisir à jeter une âme dans la tristesse et l'inquiétude, pour l'empêcher de s'occuper tout entière à aimer et à louer Dieu.

Notre-Seigneur se communique à l'âme par d'autres voies beaucoup plus élevées que celles dont je viens de parler, et, à mon avis, moins dangereuses, parce que le

démon ne saurait les contrefaire. Mais ces visions sont si cachées, qu'il est beaucoup plus difficile d'en donner une idée que des précédentes.

Il arrive que l'âme étant en oraison, et avec une entière liberté de ses sens, Notre-Seigneur la fait entrer tout à coup dans une extase où il lui découvre de grands secrets qu'elle croit voir en Dieu même. Quoique j'use de ce terme de voir, l'âme cependant ne voit rien, parce que ce n'est pas ici une vision imaginaire où la très sainte humanité de Jésus-Christ lui soit représentée. C'est une vision intellectuelle, qui fait connaître à l'âme de quelle manière toutes les choses se voient en Dieu, et comment elles sont toutes en lui. Cette vision est très utile : malgré sa courte durée, qui n'est que d'un moment, elle demeure profondément gravée dans l'esprit, et donne une très grande confusion à l'âme par la manière si claire dont elle lui fait voir la grandeur du péché, puisque, étant en Dieu ainsi que nous y sommes, ce n'est pas seulement en sa présence, mais en lui-même que nous le commettons.

Je veux me servir d'une comparaison pour rendre cette vérité plus sensible. On entend souvent parler de la malice du péché, mais hélas ! ou l'on n'y réfléchit point, ou l'on ne veut pas comprendre ; car si l'on voyait clairement l'acte du péché tel qu'il est, il ne serait pas, ce semble, possible de se porter à cet excès d'audace. Supposons que Dieu soit un immense et superbe palais qui enferme le monde. Cela étant, un pécheur peut-il commettre quelque crime hors de ce palais ? Non certes. C'est donc en Dieu même que se commettent les abominations, les turpitudes et les iniquités de tous les pécheurs de la terre. Quel effroi cette pensée ne doit-elle pas nous inspirer ! qu'elle est digne de nos méditations ! quelle vive lumière elle nous donnera sur l'énormité du péché, à nous surtout pauvres ignorants qui

la comprenons si peu ! Car si cette vérité était connue de nous, il ne nous serait pas possible de porter la hardiesse et la démençe jusqu'à offenser la majesté adorable de notre Dieu.

Considérons, mes sœurs, de quelle ineffable miséricorde et de quelle patience il use envers nous, en ne nous précipitant pas dans l'abîme à l'instant même où nous l'offensons. Rendons-lui-en de très vives actions de grâces, et ayons honte désormais d'être sensibles à ce que l'on fait ou que l'on dit contre nous. Car est-il au monde iniquité plus grande que de voir que Dieu notre Créateur souffre que nous commettions dans lui-même tant d'offenses, et que nous ne puissions endurer quelques paroles dites contre nous en notre absence, et peut-être sans mauvaise intention ? O misère humaine ! et quand donc, mes filles, imiterons-nous en quelque chose ce grand Dieu ? Ne nous persuadons pas, je vous prie, que nous ayons beaucoup de mérite à souffrir des injures, mais disposons-nous à les endurer avec joie, et aimons ceux de qui nous les recevons, puisque Notre-Seigneur ne laisse pas de nous aimer, quoique nous l'ayons tant offensé. Après l'exemple que donne cet adorable Modèle, quel droit n'a-t-il pas de vouloir que tous pardonnent, quelque grandes que soient les offenses qu'ils aient reçues ! Je dis donc, mes filles, que cette vision, quoiqu'elle ne dure qu'un moment, est une faveur insigne que l'âme reçoit de Notre-Seigneur, pourvu qu'elle veuille en profiter en se la représentant souvent.

Il arrive aussi que Dieu, en très peu de temps et d'une manière qui ne se peut exprimer, montre en lui-même à l'âme une vérité qui, par son éclat, obscurcit en quelque sorte toutes celles qui sont dans les créatures ; et il fait connaître clairement à l'âme que lui seul est la vérité, et qu'il ne peut mentir. Ces paroles du psaume : *Tout homme est*

menteur, sont alors bien entendues d'elle ; elle en a une intelligence plus parfaite que si elle les eût entendu répéter mille fois, et elle voit que Dieu seul est la vérité infallible. Cela me fait souvenir de Pilate, lorsqu'il demandait à Notre-Seigneur ce que c'était que la vérité, et montre combien peu nous connaissons cette suprême vérité. Je désirerais l'expliquer plus clairement, mais ce n'est pas en mon pouvoir.

Apprenons par là, mes sœurs, que pour nous conformer en quelque chose à notre Dieu et à notre Époux, nous devons sans cesse nous efforcer de marcher selon la vérité devant lui et devant les hommes ; je ne dis pas seulement dans nos paroles, car par la grâce de Dieu je ne vois personne dans nos monastères qui, pour quoi que ce soit, voulût dire un mensonge, mais encore dans toutes nos œuvres. Loin de nous le désir qu'on nous croie meilleures que nous ne sommes ; mais en tout donnons à Dieu ce qui lui appartient, et rendons-nous justice à nous-mêmes par respect et par amour pour la vérité. Et ainsi nous viendrons à faire peu de cas de ce monde où tout est mensonge et fausseté, et qui par là-même n'est point durable.

Pensant un jour en moi-même pour quelle raison Notre-Seigneur aime tant la vertu d'humilité et nous recommande tant de l'aimer, il me vint tout à coup dans l'esprit, sans y faire plus de réflexion, que c'est parce que Dieu est la suprême vérité, et que l'humilité n'est autre chose que de marcher selon la vérité. Or, c'est une grande vérité que, loin de rien posséder de bon par nous-mêmes, nous n'avons au contraire en partage que la misère, et que nous ne sommes que néant. Quiconque n'entend pas cela, marche dans le mensonge ; et plus on l'entend, plus on se rend agréable à la souveraine vérité, parce qu'on marche dans la vérité. Daigne le Seigneur, mes filles, nous faire la grâce de ne jamais perdre cette connaissance de nous-mêmes !

Notre-Seigneur favorise l'âme des communications dont je viens de parler, lorsque, la voyant résolue d'accomplir en toutes choses sa volonté, et la considérant comme sa véritable épouse, il veut lui donner quelque connaissance de ses divines grandeurs, et de ce qu'elle doit faire pour se rendre agréable à ses yeux. Je n'en dis pas davantage sur ce sujet, et si j'ai parlé de ces deux insignes faveurs en particulier, c'est que j'ai cru qu'il était très utile de les faire connaître. Il n'y a rien à appréhender dans de telles visions, mais seulement à en remercier Dieu, de qui elles procèdent; et comme ni le démon ni notre imagination n'y peuvent avoir de part, elles laissent l'âme dans une grande joie et un grand repos.

CHAPITRE XI

D'une peine où l'âme se purifie avant d'entrer dans la septième demeure, comme on se purifie dans le purgatoire avant d'entrer au ciel. Cette peine est la plus grande qu'on puisse endurer en ce monde; état où elle réduit l'âme et le corps. — Par cette peine qui, ici-bas, ne dure que trois à quatre heures, et que l'âme accepte, on peut se former une idée des peines des réprouvés, qu'ils souffrent malgré eux, et qui seront éternelles. — Admirables effets de ce martyre intérieur que Dieu fait éprouver à l'âme.

Après tant de faveurs accordées à l'âme par l'Époux, notre petite colombe (car ne pensez pas que je l'oublie) n'est-elle pas enfin satisfaite, et notre mystique papillon ne va-t-il pas enfin s'arrêter là où il doit mourir? Non certes; son état au contraire est pire qu'auparavant. Quoiqu'il y ait plusieurs années que cette colombe jouisse de ces faveurs, elle gémit néanmoins toujours, et chaque faveur nouvelle augmente sa douleur. Comme de jour en jour elle a une connaissance plus claire des grandeurs de son Dieu, et qu'elle se voit séparée de lui et loin encore de le posséder, elle brûle d'un désir beaucoup plus ardent de lui être unie. Découvrant à une lumière de plus en plus vive combien ce grand Dieu, cet adorable Maître mérite d'être aimé, elle s'enflamme de plus en plus d'amour pour lui; et quand ce désir de se voir unie à Dieu dure depuis quelques années, il s'accroît à un degré tel, qu'il cause à l'âme cette grande peine dont je veux parler. Je dis quelques années, parce qu'il en a été ainsi pour la personne dont j'ai fait mention

dans cet écrit¹ ; car je sais bien que pour Dieu il n'y a point de limites ; il peut en un moment élever une âme aux grâces les plus sublimes dont je traite en cet ouvrage. Notre-Seigneur est tout-puissant ; il peut tout ce qu'il veut, et la pente comme le désir de son cœur c'est de faire beaucoup pour nous.

Sans doute, ces grands désirs de voir Dieu, ces larmes, ces soupirs, ces impétueux transports dont nous avons parlé, procédant de l'amour, causent à l'âme une vive souffrance ; mais tout cela n'est que comme un feu mêlé de fumée qui, n'étant pas encore bien allumé, peut se souffrir en quelque sorte, et ainsi n'est presque rien en comparaison de cet autre feu dont j'ai à parler. Ici, l'âme se trouve embrasée d'un tel amour, que très souvent à la moindre pensée, à la moindre parole qui lui rappelle que la mort peut retarder encore à l'unir à son divin Époux, soudain, sans qu'elle sache ni d'où ni comment, elle se sent frappée comme d'un coup de foudre, ou comme transpercée par une flèche de feu. Je ne dis pas que ce soit une flèche ; mais, quoi que ce puisse être, on voit clairement que ce n'est pas une chose qui procède de notre nature ; je ne dis pas non plus que ce soit un coup de foudre, car la blessure qu'on reçoit est plus pénétrante encore. Et cette blessure, à mon avis, n'est point faite à l'endroit où nous ressentons les douleurs ordinaires, mais au plus profond et au plus intime de l'âme, dans cet endroit où ce rayon de feu, en un instant, réduit en poudre tout ce qu'il rencontre de notre terrestre nature. Tant que l'âme est en cet état, il lui est impossible de penser à rien de ce qui tient à son être ; dès le premier instant, ses puissances sont suspendues à l'égard de toutes les choses de ce monde, et elles ne conservent

1. La sainte elle-même.

d'activité que pour augmenter son martyre en augmentant son amour pour Celui dont elle ne peut souffrir d'être plus longtemps séparée.

Gardez-vous de croire, mes sœurs, que j'exagère en parlant de la sorte. Je suis très assurée au contraire que je n'en dis pas assez, parce que les termes manquent pour peindre un tel martyre. C'est, je le répète, un ravissement des sens et des puissances à l'égard de tout ce qui ne contribue point à faire sentir cette peine. Car l'entendement voit à une très vive lumière avec quelle raison l'âme s'afflige d'être absente de son Dieu ; et Notre-Seigneur augmente encore sa peine par une claire et vive connaissance qu'il lui donne de ses amabilités souveraines et de ses perfections infinies. Par cette vue, la peine croît jusqu'à un tel degré d'intensité, que, malgré soi, l'on jette de grands cris. C'est ce qui arrivait à la personne dont j'ai parlé, lorsqu'elle était dans cet état ; quoiqu'elle fût patiente et accoutumée à supporter de grands maux, elle ne pouvait se défendre de ces cris, parce que, comme je l'ai dit, cette douleur ne se fait point sentir dans le corps, mais dans l'intérieur de l'âme. Cette personne apprit alors combien les douleurs de l'âme l'emportent en intensité sur celles du corps ; elle connut que les peines du purgatoire étaient de la nature de ce martyre, et que la séparation du corps n'empêchait pas les âmes d'y endurer des souffrances beaucoup plus grandes que toutes celles que l'on peut endurer dans le corps en cette vie. J'ai vu une personne réduite à cette extrémité, et je croyais qu'elle allait mourir. Il n'y aurait eu rien d'étonnant, car la vie est réellement alors en grand danger. Ainsi, quoique cette extase de douleur et d'amour dure peu, les os du corps en demeurent déboîtés. Le pouls est aussi faible que si l'on était sur le point de rendre l'âme à Dieu, parce que la chaleur naturelle manque et s'éteint.

L'âme, au contraire, se sent tellement embrasée par le feu de son amour, qu'avec le moindre degré d'ardeur de plus, elle briserait sa chaîne selon ses désirs, et se verrait dans les bras de Dieu. Tant que dure ce martyr, elle ne sent aucune douleur dans le corps, bien que les os, comme j'ai dit, en soient déboîtés ; qu'ensuite durant deux à trois jours, il soit en proie à de telles douleurs qu'on n'a pas même la force d'écrire, et qu'enfin il reste toujours plus faible qu'il n'était auparavant. Cela vient, à mon avis, de ce que ces souffrances intérieures de l'âme sont si vives et surpassent tellement celles du corps, que quand on le mettrait en pièces, elle ne le sentirait pas. Il nous arrive à nous-mêmes quelque chose de semblable : avons-nous quelque part une douleur aiguë, nous sentons peu les autres, quoiqu'elles soient en grand nombre ; c'est ce que j'ai souvent éprouvé.

Vous me direz peut-être qu'il y a de l'imperfection dans ce grand désir de voir Dieu, et que cette âme qui lui est si soumise devrait se conformer à sa volonté qui la retient encore dans cet exil. Je réponds qu'auparavant elle pouvait le faire, et que cette considération l'aidait à supporter la vie. Mais sous l'empire de cette peine, cela n'est plus en son pouvoir, parce qu'elle n'est plus maîtresse de sa raison, et qu'elle ne peut penser qu'aux motifs qu'elle a de s'affliger. Étant absente de son souverain Bien, comment pourrait-elle désirer de vivre ? Elle se sent dans une solitude si extraordinaire, que ni toutes les créatures d'ici-bas, ni même tous les habitants du ciel ne lui pourraient être de quelque compagnie, si Celui qu'elle aime n'y était pas. Loin de trouver quelque allègement en ce monde, tout au contraire la tourmente. Elle est comme une personne suspendue en l'air qui ne peut poser le pied sur la terre, ni s'élever vers le ciel. Elle brûle d'une soif qui la consume, et elle ne

peut boire à la source désirée. Rien dans ce monde ne saurait calmer les ardeurs de cette soif; d'ailleurs l'âme ne veut l'étancher qu'avec l'eau dont Notre-Seigneur parla à la Samaritaine, et cette eau lui est refusée.

O mon adorable Maître, à quelle extrémité vous réduisez vos amants! Que c'est peu néanmoins en comparaison de ce que vous leur donnez ensuite! N'est-il pas juste que les grandes faveurs coûtent beaucoup? et l'âme pourrait-elle jamais acheter trop cher une grâce où elle se purifie pour entrer dans la septième demeure, comme on se purifie dans le purgatoire pour entrer au ciel? Qu'est-ce que sa souffrance auprès d'une telle faveur, sinon une goutte d'eau en comparaison de l'Océan? C'est trop dire encore. Quand à ce tourment et à cette affliction, qui sont, selon moi, la plus grande souffrance qu'on puisse endurer dans ce monde, viendraient se joindre, comme dans la personne dont j'ai parlé, beaucoup d'autres douleurs spirituelles et corporelles, l'âme compterait tout cela pour rien auprès de la sublime faveur que Dieu lui accorde. L'âme comprend que cette peine est d'un prix inestimable, et qu'elle n'aurait jamais pu la mériter. Elle voit clairement que ce martyr est d'une nature telle que rien en ce monde ne saurait l'adoucir, et néanmoins elle le souffre avec bonheur, et serait prête à l'endurer toute sa vie si Dieu le voulait ainsi : ce qui serait se dévouer non à mourir une fois, mais à être toujours mourante; car ce martyr n'est rien moins qu'une agonie.

Quels doivent donc être les tourments des réprouvés dans l'enfer! Ils ne sont adoucis ni par cette conformité à la volonté de Dieu, ni par ce contentement et cette joie qu'éprouve l'âme à la vue des récompenses dont ses peines seront suivies; ils vont au contraire toujours en augmentant, j'entends quant aux peines accidentelles. S'il est vrai

que les souffrances de l'âme l'emportent de beaucoup sur celles du corps, et que les tourments qu'endurent ces malheureux sont incomparablement plus terribles que ce martyre de l'âme dont j'ai parlé, de quel désespoir ne seront-ils pas saisis en voyant que leur supplice n'aura jamais de fin ! Ah ! tout ce que nous pouvons faire ou souffrir dans une vie si courte, ne nous doit-il pas paraître un atome, quand c'est pour échapper durant l'éternité à de si épouvantables tourments ? Je le répète, mes sœurs, il est impossible d'exprimer combien les souffrances de l'âme sont terribles et différentes de celles du corps. Il faut l'avoir éprouvé pour le comprendre, ou que Dieu lui-même nous le montre afin de nous faire connaître combien nous lui sommes redevables de nous avoir appelées à un état où nous espérons de sa miséricorde qu'il nous délivrera d'un tel malheur, et nous pardonnera nos péchés.

Revenons à notre sujet. Dans une si grande intensité, cette peine ne dure pas, ce me semble, plus de trois à quatre heures chez la personne dont j'ai parlé ¹ ; et si elle durait plus longtemps, je ne pense pas que notre faible nature pût la supporter sans un miracle. Une fois même cette personne ne l'ayant soufferte que durant un quart d'heure, perdit entièrement le sentiment, et demeura comme toute brisée ; à la vérité, cette peine fondit sur elle avec une extrême rigueur. Cela lui arriva la dernière fête de Pâques, au milieu d'une conversation, et après avoir passé tous les jours précédents dans une telle sécheresse, qu'à peine sentait-elle qu'on était à ces saintes solennités ; il ne fallut pour la faire tomber en extase qu'une seule parole sur la prolongation de cet exil. Il n'est pas plus possible de résister à l'impétuosité de ce ravissement, que de ne point brûler

1. La sainte elle-même.

dans un grand feu. J'ajoute que cela ne peut être caché à ceux qui se trouvent présents. Ils ne sont pas témoins, il est vrai, des peines intérieures de cette personne, mais ils ne peuvent s'empêcher de voir, par ce qu'elle souffre extérieurement, que sa vie est en grand péril. Quant à elle, si elle trouve en eux une sorte de compagnie, elle n'en tire néanmoins aucun secours, parce qu'ils ne lui apparaissent, ainsi que le reste des créatures, que comme des ombres.

Comme vous pourriez vous voir dans cet état, il est bon, mes filles, de connaître comment notre faible nature peut s'y mêler. Lorsque l'âme, embrasée du désir d'être unie à Dieu, se meurt de ne point mourir, au moment où il lui semble qu'elle est sur le point de se séparer du corps, elle éprouve néanmoins une véritable crainte, et elle voudrait voir son martyre diminuer, afin de ne pas mourir. Il est évident que cette crainte ne vient que de la faiblesse de la nature, car d'un autre côté cette âme conserve toujours ce désir de mourir, et sa peine persévère sans que rien puisse la lui enlever, jusqu'à ce que Notre-Seigneur lui-même y mette un terme en lui envoyant quelque grande extase ou quelque vision; c'est le moyen ordinaire qu'emploie ce divin Consolateur pour la consoler et la fortifier de telle sorte qu'elle consente à vivre tant qu'il le voudra.

Ce martyre est grand sans doute, mais l'âme en retire les plus précieux avantages. Elle ne craint plus les souffrances et les croix qui lui peuvent arriver, parce qu'elles ne lui semblent plus rien en comparaison de cette peine intérieure qu'elle a endurée. Elle demeure enflammée d'un tel amour pour Dieu, qu'elle souhaiterait de pouvoir souvent souffrir cette peine. Mais cela ne dépend pas d'elle : malgré tous ses efforts et toute l'ardeur de ses désirs, il lui est tout aussi impossible d'éprouver de nouveau ce martyre,

que de s'y soustraire lorsqu'il plaît à Notre-Seigneur de le lui envoyer. Son mépris pour le monde augmente, parce qu'elle a reconnu qu'il n'avait rien qui fût capable de la consoler dans le tourment où elle s'est vue. Elle est plus détachée que jamais des créatures, parce qu'il est désormais évident pour elle que le Créateur seul peut la consoler et combler ses désirs. Elle a une plus grande crainte de Dieu, et s'applique plus qu'auparavant à ne point l'offenser, parce qu'elle voit que s'il peut consoler, il peut aussi infliger des supplices.

Dans une voie si spirituelle et si élevée, deux choses, selon moi, mettent véritablement la vie en péril. L'une, ce martyre dont je viens de parler; l'autre, l'excès de la joie que l'on ressent dans les extases dont j'ai dit qu'il était suivi. Tel est alors l'excès du plaisir qui transporte l'âme, qu'il semble qu'elle va y succomber, et qu'il ne faut plus qu'un rien pour l'affranchir de son corps. A la vérité, ce ne serait pas un petit bonheur pour elle de sortir ainsi de cet exil. Vous pouvez juger par là, mes sœurs, si j'ai eu raison de dire qu'il fallait un grand courage aux âmes qui reçoivent ces grâces élevées, et à combien juste titre, si vous les demandiez à Notre-Seigneur, il pourrait vous répondre comme aux fils de Zébédée : *Pouvez-vous boire mon calice?* Je ne doute pas que vous ne répondiez toutes que vous êtes prêtes à le boire, et comme vous mettez toute votre confiance en cet adorable Sauveur lui-même, vous avez bien raison de lui parler ainsi; car il ne manque jamais de donner des forces aux âmes qui se confient en lui, quand il voit qu'elles leur sont nécessaires. Il protège ces âmes en toute occasion; il prend leur défense au milieu des persécutions et des murmures qui s'élèvent contre elles, comme il fit pour sainte Madeleine; et si ce n'est point par des paroles, c'est par des œuvres qu'il se déclare leur

protecteur. Enfin, enfin, avant même qu'il les retire de cet exil, il les paye de tout ce qu'elles ont fait pour lui, comme vous allez le voir dans la septième demeure. Bénédiction et bénédiction sans fin à ce Dieu d'amour, et que toutes les créatures le louent dans les siècles des siècles! Ainsi soit-il.

SEPTIÈMES DEMEURES

CHAPITRE PREMIER

Ces septièmes demeures du château intérieur sont comme un second ciel où Dieu lui-même habite. Ce grand Dieu y fait entrer l'âme avant de contracter avec elle le mariage spirituel, et la comble de faveurs plus élevées que celles des demeures précédentes. — Vision intellectuelle où la très sainte Trinité se montre à l'âme, et où les trois adorables Personnes se communiquent à elle. Par un admirable effet de cette grâce, l'âme, tout en demeurant toujours, quant à sa partie supérieure, dans la compagnie des trois divines Personnes, peut néanmoins, avec plus de facilité que jamais, s'occuper à l'extérieur des œuvres qui regardent le service de Dieu.

Il vous semblera peut-être, mes sœurs, qu'après tout ce qui a été dit touchant ce chemin spirituel, il est impossible qu'il reste encore quelque chose à dire. Mais ce serait se tromper étrangement que de le croire ; car comme la grandeur de Dieu n'a point de bornes, ses œuvres n'en ont pas non plus. Et qui pourrait jamais raconter toutes ses miséricordes et toutes les merveilles de sa grâce ? C'est impossible. Ainsi donc, ne vous étonnez point de ce que j'ai déjà dit et de ce que je pourrai dire encore dans cet écrit, tout cela est moins qu'un atome en comparaison des grandes choses que l'on pourrait dire de Dieu. Considérons comme un gage signalé de sa miséricorde qu'il ait daigné départir de si grandes faveurs à une personne ¹ qui peut

1. La sainte, involontairement et à demi-mot, se désigne ici elle-même.

nous les faire connaître; car plus nous saurons qu'il se communique à ses créatures, plus nous louerons sa grandeur, et plus nous nous efforcerons de ne pas tenir peu de compte d'une âme qui est pour le Seigneur l'objet de si grandes complaisances. Bien que chacune de nous ait une âme, nous sommes loin d'avoir pour elle l'estime que mérite une créature faite à l'image de Dieu, et c'est pourquoi nous ne comprenons point les admirables secrets qu'elle renferme.

Daigne Notre-Seigneur conduire lui-même ma plume; qu'il lui plaise de vous donner par moi quelque connaissance des merveilles que renferme cette septième demeure, et que cet adorable Sauveur découvre aux âmes qu'il a daigné y admettre. Je l'en ai beaucoup prié. Il sait bien qu'en dévoilant ses miséricordes, je ne me propose que de faire bénir et glorifier son saint nom. J'espère, mes filles, qu'il m'accordera cette grâce, non pas pour l'amour de moi, mais en votre faveur, afin que vous compreniez combien il vous importe que votre Époux célèbre avec vos âmes ce mariage spirituel qui apporte avec soi les grands biens dont je vais parler, et qu'ainsi il n'y ait rien que vous ne vous efforciez de faire pour tâcher de vous en rendre dignes.

Grand Dieu, une créature aussi misérable que moi peut-elle, sans trembler, entreprendre de traiter d'un sujet si élevé, et que je suis si indigne de comprendre? Ma confusion a été grande, je l'avoue; j'ai délibéré s'il ne valait pas mieux ne dire que quelques mots de cette dernière demeure. Je craignais qu'on ne s'imaginât que j'en parlais par expérience, et j'en avais une honte extrême; c'était chose terrible pour moi, me connaissant telle que je suis. D'un autre côté, il m'a semblé que c'était tentation et faiblesse de me mettre en peine des jugements qu'on pourrait porter sur

mon compte. Et que m'importe, pourvu que mon Dieu soit un tant soit peu plus connu et glorifié, que le monde entier crie contre moi? D'ailleurs je serai peut-être morte quand ces pages verront le jour. Que Celui qui est toujours vivant et qui vivra aux siècles des siècles, soit béni à jamais! Ainsi soit-il.

Lorsqu'il plaît à Notre-Seigneur d'avoir compassion de ce qu'a souffert et souffre une âme par son ardent désir de le posséder, et qu'il a déjà résolu de la prendre pour son épouse, il la fait entrer dans cette septième demeure qui est la sienne, avant de célébrer ce mariage spirituel. Car le ciel n'est pas son seul séjour; il en a aussi un dans l'âme, que l'on peut nommer un autre ciel. Jugez par là, mes sœurs, combien il nous importe de comprendre que l'âme, quoique invisible, n'est pas quelque chose de ténébreux; loin de nous la pensée qu'il n'existe d'autre lumière que celle qui frappe nos regards, et qu'ainsi il y a dans l'âme une sorte d'obscurité. Il règne, je l'avoue, une nuit profonde dans les âmes qui ne sont point en grâce; non que le Soleil de justice leur manque, puisqu'il est toujours en elles, leur donnant l'être, mais parce qu'elles sont incapables de recevoir sa lumière, comme je l'ai dit dans la première demeure. Dieu fit connaître à une personne l'état de ces âmes malheureuses. Elle les vit, comme dans une prison obscure, chargées de chaînes, impuissantes à faire aucun acte méritoire, aveugles et muettes. Nous devons leur porter la plus tendre compassion, considérant qu'il fut un temps de notre vie où nous leur avons ressemblé, et que Notre-Seigneur peut déployer envers elles sa miséricorde, comme il l'a fait envers nous.

Ayons donc, mes sœurs, un soin très particulier de prier Notre-Seigneur pour ceux qui sont en péché mortel; c'est la plus belle aumône que nous puissions faire. Si un

homme s'offrait à nos regards, les mains liées avec une forte chaîne, attaché à un poteau, et mourant de faim, non par manque de vivres, car il en a quantité auprès de lui, mais parce qu'il ne peut les prendre pour les porter à sa bouche, ne serait-ce pas une grande cruauté de se contenter de le regarder, sans lui donner la nourriture qui va conserver sa vie? Ce n'est là cependant qu'une faible image de l'état de ces infortunés qui sont en péché mortel; liés, enchaînés, possédant près d'eux les aliments de la vie divine mais n'en ayant que du dégoût, ils sont près de mourir non de la mort d'ici-bas, mais de la mort éternelle; ne serait-ce donc pas une cruauté plus grande encore de ne pas voler à leur secours? Et comme notre zèle doit s'enflammer à la pensée que par nos prières nous pouvons briser leurs chaînes, et les rendre pour jamais à la vie! Je vous demande donc, pour l'amour de Dieu, de vous souvenir toujours dans vos prières des âmes qui sont en cet état. Mais ce n'est pas de ces âmes que j'ai à parler maintenant, c'est de celles qui, par la miséricorde de Dieu, ont déjà fait pénitence de leurs péchés, et sont en état de grâce.

Nous devons, mes filles, considérer l'âme non pas comme une chose rejetée dans un coin, et enfermée dans d'étroites limites, mais comme un monde intérieur où tiennent à l'aise ces innombrables et resplendissantes demeures que je vous ai fait voir; et il est juste que cela soit de la sorte, puisqu'il y a dans cette âme une demeure pour Dieu lui-même. Or, lorsque Notre-Seigneur veut accorder à une âme la grâce de ce mariage divin, il la fait d'abord entrer dans sa propre demeure, et contracte avec elle une union plus étroite que par le passé. Sans doute il s'était uni cette âme soit dans les ravissements, soit dans l'oraison d'union dont j'ai parlé; mais alors il semblait à cette

âme que la partie supérieure d'elle-même était seule appelée à entrer dans son centre avec cette force qui l'y appelle maintenant dans la septième demeure. Au reste, il importe peu de savoir de quelle manière cela se fait. Il suffit de dire que, soit dans l'oraison d'union, soit dans les ravissements, Notre-Seigneur unit l'âme à lui, mais en la rendant aveugle et muette comme saint Paul au moment de sa conversion ; il la prive tellement de sentiment, qu'elle ne peut comprendre ni quelle est la faveur dont elle jouit, ni comment elle en jouit, parce que l'extrême plaisir qu'elle goûte de se voir si près de Dieu, suspend toutes ses puissances. Ici Dieu agit différemment ; dans sa bonté, faisant comme tomber les écailles qui couvrent les yeux de l'âme, il veut que, par une voie à la vérité tout extraordinaire, elle découvre et comprenne quelque chose de la grâce dont il daigne l'honorer. L'ayant donc introduite dans sa propre demeure, il lui accorde une vision intellectuelle des plus hautes : par une certaine manière de représentation de la vérité, les trois Personnes de la sainte Trinité se montrent à elle, avec un rayonnement de flammes qui, comme une nuée très éclatante, vont d'abord à la partie plus spirituelle de l'âme ; à la faveur d'une connaissance admirable qui lui est alors donnée, elle voit ces trois Personnes distinctes, et elle entend avec une souveraine vérité qu'elles ne sont toutes trois qu'une même substance, une même puissance, une même sagesse, et un seul Dieu ; en sorte que, ce que nous ne connaissons en ce monde que par la foi, l'âme, à cette lumière, l'entend, nous pouvons le dire, par la vue, sans néanmoins qu'elle voie rien ni des yeux corporels ni même de ses yeux intérieurs, parce que cette vision n'est pas de celles qu'on nomme imaginaires. Là, les trois adorables Personnes se communiquent à l'âme, lui parlent, et lui donnent l'intelligence de ces paroles de Notre-Seigneur

dans l'Évangile : *Si quelqu'un m'aime, il gardera mes commandements, et mon Père l'aimera, et nous viendrons à lui, et nous ferons en lui notre demeure.*

O mon Dieu ! qu'il y a loin d'avoir l'oreille frappée de ces paroles, de les croire même, ou d'en entendre la vérité de la manière que je viens de dire ! Depuis que cette âme dont j'ai parlé ¹ a reçu cette faveur, elle est dans un étonnement qui augmente de jour en jour, parce qu'il lui semble que ces trois divines Personnes ne l'ont jamais quittée ; elle voit clairement, de la manière énoncée plus haut, qu'elles sont dans l'intérieur de son âme, dans l'endroit le plus intérieur, et comme dans un abîme très profond ; cette personne, étrangère à la science, ne saurait dire ce qu'est cet abîme si profond, mais c'est là qu'elle sent en elle-même cette divine compagnie.

Il vous semblera peut-être, mes filles, que l'âme dans cet état doit être si absorbée, qu'elle ne peut s'occuper de rien. Vous vous trompez ; elle se porte avec plus de facilité et d'ardeur qu'auparavant à tout ce qui est du service de Dieu ; et dès que les occupations la laissent libre, elle reste avec cette agréable compagnie. Pourvu qu'elle soit fidèle à Dieu, jamais, à mon avis, Dieu ne manquera de lui donner cette vue intime et manifeste de sa présence. Elle espère fermement que Dieu ne permettra pas qu'elle perde, par sa faute, une faveur aussi insigne, et elle a raison de l'espérer de la sorte ; toutefois elle marche avec plus de vigilance que jamais pour ne déplaire en rien à son divin Époux.

Il faut remarquer que cette vue habituelle de la présence des trois divines Personnes n'est point aussi entière, ou pour mieux dire aussi claire, qu'au moment auquel, pour la première fois, la très sainte Trinité se montre à l'âme, ou

1. La sainte elle-même.

qu'elle daigne ensuite lui renouveler cette faveur. Car, si cela était, l'âme ne pourrait ni s'occuper d'autre chose, ni même vivre parmi les humains. Mais bien que cette vue de la très sainte Trinité ne conserve pas un si haut degré de clarté, l'âme, toutes les fois qu'elle y pense, se trouve avec cette divine compagnie. On peut dire qu'il en est en quelque sorte de l'âme comme d'une personne qui, se trouvant avec d'autres dans un appartement très clair, cesserait tout à coup de les voir si l'on fermait les fenêtres, sans néanmoins cesser d'être certaine de leur présence. Mais il dépend de cette personne de les revoir en rouvrant les fenêtres, tandis que l'âme n'a pas un semblable pouvoir. Non, elle ne peut, au gré de ses désirs, contempler la très sainte Trinité dans la vision intellectuelle qu'elle a eue; il faut pour cela que Notre-Seigneur ouvre la fenêtre de son entendement, et il ne le fait que quand il veut; c'est lui faire une assez grande grâce que de ne jamais s'éloigner d'elle, et de vouloir bien qu'elle en soit si assurée. Il paraît que Dieu veut alors, par cette admirable compagnie, la préparer à de plus grandes choses. Il est clair, en effet, qu'elle en tirera un très grand secours pour s'avancer dans la perfection, et pour s'affranchir des craintes que lui causaient parfois les faveurs précédentes, comme il a été dit. C'est ce qu'éprouvait la personne dont j'ai parlé : elle voyait en elle, pour tout, un notable avancement spirituel, et il lui semblait que, même au milieu des plus grandes croix et des affaires les plus difficiles, jamais l'essentiel de son âme ne se mouvait de cette demeure intérieure où était Dieu. Dans cet état, la partie supérieure de son âme lui paraissait en quelque sorte divisée de l'autre; et comme, après avoir reçu de Dieu cette haute faveur, cette personne eut de grandes croix à porter, elle se plaignait quelquefois de son âme, comme Marthe de Marie sa sœur, et lui

reprochait de rester toujours occupée à jouir à son gré de ce doux repos, tandis qu'elle se trouvait au milieu de tant de peines et d'occupations, qu'il lui était impossible d'en jouir avec elle.

Ceci, mes filles, vous semblera étrange, mais c'est la vérité. L'âme est indivisible, sans doute; et cependant l'état que je viens de décrire, bien loin d'être une imagination, est l'état ordinaire où l'on se trouve après avoir reçu une si haute faveur. Les choses intérieures, je le répète, se voient de telle manière, que l'on aperçoit très manifestement une certaine différence entre l'âme et l'esprit; et bien qu'au fond ce ne soit qu'une même chose, on y aperçoit une division si délicate, qu'il semble quelquefois que l'un opère d'une manière et l'autre d'une autre, suivant le goût qu'il plaît au Seigneur de leur donner. Il me paraît aussi qu'il y a de la différence entre l'âme et les puissances. Mais il se rencontre tant de ces différences dans l'intérieur de l'âme, et elles sont si difficiles à saisir, que je ne pourrais, sans témérité, entreprendre d'en donner l'intelligence. Un jour nous en aurons la claire vue, si le Seigneur, dans sa miséricorde, daigne nous ouvrir cette sainte demeure où nous comprendrons pleinement tous ces profonds secrets.

CHAPITRE II

Célébration du mariage spirituel de l'âme avec Dieu; vision où cette inestimable faveur est accordée. Paroles que Notre-Seigneur adressa à sainte Térèse en la prenant pour son épouse. — Différence entre les fiançailles de l'âme avec Dieu, et ce mariage spirituel. — L'âme dans cette septième demeure n'est plus troublée par ce qui se passe dans les autres, ni par ses puissances, ni par son imagination.

Parlons maintenant de ce mariage spirituel et divin qui unit l'âme à Dieu, mais qui ne reçoit sans doute son accomplissement parfait que dans le ciel, attendu que l'âme peut, tant qu'elle est en cette vie, s'éloigner de Dieu, et par là-même se voir privée d'un si grand bien.

La première fois que Notre-Seigneur fait une grâce si élevée, c'est dans une de ces visions qu'on appelle imaginaires qu'il veut se montrer à l'âme, lui apparaissant dans sa très sainte humanité, afin qu'elle ne puisse douter de la faveur souveraine dont il l'honore. Il se montre peut-être à d'autres personnes sous une autre forme; mais il apparut ainsi à celle dont j'ai parlé ¹. Ce fut au moment où elle venait de communier que Notre-Seigneur se fit voir à elle;

1. La sainte elle-même, comme on le voit par ses additions au Livre de sa *Vie*, page 531.

Ce fut la seconde année de son priorat au monastère de l'Incarnation d'Avila, en 1572, au mois de novembre, dans l'octave de saint Martin, que sainte Térèse, après avoir reçu la communion de la main de saint Jean de la Croix, se vit élevée par Notre-Seigneur à la dignité de son épouse. (Voyez tome I, p. 531).

il avait cette splendeur, cette beauté, cette majesté qui éclataient en lui après sa résurrection. Il lui dit *qu'il était temps qu'elle ne pensât plus qu'à ce qui le regardait, et qu'il prendrait soin d'elle*. Il ajouta d'autres paroles qu'il est plus facile au cœur de sentir qu'à la langue d'exprimer.

Vous ne trouverez peut-être rien d'extraordinaire dans cette vision, attendu que Notre-Seigneur s'était déjà plusieurs fois montré à cette personne de cette manière. Mais il y avait tant de différence, qu'il la laissa entièrement hors d'elle-même et saisie d'un saint effroi, soit parce que cette vision avait agi sur elle avec une grande force, soit à cause des paroles que Notre-Seigneur lui avait dites, soit enfin parce que, sauf dans la vision intellectuelle précédente, elle n'avait jamais vu le divin Maître se montrer ainsi dans l'intérieur de son âme. Il faut savoir que les visions des demeures précédentes diffèrent beaucoup de celles de cette dernière demeure ; et qu'il se trouve, entre les fiançailles et le mariage spirituel, la même différence qu'ici-bas entre de simples fiancés et ceux que le sacrement de mariage unit déjà d'un lien indissoluble.

J'ai déjà dit, en me servant de cette comparaison, faute d'en trouver de meilleure, qu'il n'est pas plus question ici du corps que si l'âme en était séparée, et qu'il ne restât que l'esprit seul. Cela est surtout vrai dans le mariage spirituel, parce que cette mystérieuse union se fait dans le centre le plus intérieur de l'âme, qui doit être l'endroit où Dieu lui-même habite. Dans les autres grâces dont j'ai dit qu'il favorisait l'âme, les sens et les puissances étaient comme les portes par lesquelles elle entrait dans ces demeures, et il en a été ainsi jusque dans cette apparition où Notre-Seigneur s'est montré à elle dans sa très sainte humanité. Mais dans l'accomplissement de ce mariage spirituel, le divin Maître procède d'une manière fort différente :

il apparaît dans le centre de l'âme, non par une vision imaginaire, mais par une vision intellectuelle plus délicate encore que les précédentes, et de la même manière que, sans entrer par la porte, il apparut aux apôtres lorsqu'il leur adressa ces paroles : *La paix soit avec vous.*

Ce que Dieu, dans ce centre, communique à l'âme en un instant, est un si grand secret, une si haute faveur, et transporte l'âme d'un si inénarrable plaisir, que je ne sais à quoi le comparer. Tout ce que j'en puis dire, c'est que Notre-Seigneur veut lui faire voir en cet instant la grandeur de la gloire du ciel par un mode sublime dont n'approche aucune vision ni aucun goût spirituel. Ce que j'en comprends, c'est que ce que j'appelle l'esprit de l'âme devient une même chose avec Dieu. Ce grand Dieu qui est esprit, afin de montrer combien il nous aime, a ainsi voulu faire connaître à quelques âmes, par une connaissance expérimentale, jusqu'où va cet amour; et son dessein, en cela, a été de nous exciter à lui donner mille et mille louanges pour ces merveilles de sa grâce. Malgré sa majesté infinie, il daigne s'unir de telle sorte à une faible créature, qu'à l'exemple de ceux que le sacrement de mariage unit d'un lien indissoluble, il ne veut plus se séparer d'elle.

Les simples fiançailles ne jouissent pas de ce privilège; l'union qu'elles forment entre l'âme et Dieu n'est point permanente. Cette faveur du divin Maître passe en très peu de temps, et l'âme se trouve ensuite sans cette heureuse compagnie, je veux dire qu'elle n'en a plus le sentiment; tandis que dans le mariage spirituel, demeurant toujours avec Dieu dans ce centre dont j'ai parlé, elle n'est jamais privée de sa compagnie.

A mon avis, l'union des fiançailles spirituelles peut se comparer à celle de deux flambeaux tellement rapprochés

qu'ils ne donnent qu'une seule lumière, mais qui peuvent être séparés l'un de l'autre; je dirai encore qu'elle est comme la flamme, la cire et la mèche qui ne forment qu'un seul flambeau, mais qui peuvent également se diviser et subsister séparément. L'union du mariage spirituel est plus intime : c'est comme l'eau qui, tombant du ciel dans une rivière ou une fontaine, s'y confond tellement, qu'on ne peut plus séparer une eau de l'autre; ou bien comme un petit ruisseau qui, entrant dans la mer, mêle tellement ses ondes aux siennes, qu'il est impossible de les séparer. C'est encore comme une grande lumière qui se divise en entrant dans un appartement par deux fenêtres, mais qui ensuite ne forme qu'une seule lumière. Peut-être saint Paul, par ces paroles : *Celui qui s'attache à Dieu est un même esprit avec lui*, entendait-il parler de cet admirable mariage qui unit inséparablement l'âme à son Dieu. Peut-être l'indiquait-il encore par celles-ci : *Jésus-Christ est ma vie, et il m'est avantageux de mourir*. L'âme peut alors, ce me semble, se servir de ces paroles, parce que c'est là que le mystique papillon dont j'ai parlé, meurt avec un indicible plaisir, et que Jésus-Christ devient sa vie.

L'âme comprend encore mieux dans la suite, par les effets, qu'elle ne vit plus qu'en son céleste Époux. Elle voit clairement par certaines aspirations d'amour, secrètes mais très vives, que c'est son Dieu qui lui donne la vie, et il lui est impossible de concevoir le moindre doute là-dessus. Quoiqu'elle sente très vivement ces aspirations, elle ne peut les exprimer; quelquefois cependant elles ont une force telle qu'elles se produisent au dehors en paroles de tendresse. L'âme ne peut s'empêcher de dire : O vie de ma vie, ô mon aliment et mon soutien, et autres paroles de ce genre. C'est qu'alors, de ce sein infini de son amour où il sustente sans cesse l'âme, Dieu laisse s'échapper à flots le lait des célestes

consolations, qui communique comme une nouvelle vie à tous les habitants du château : le divin Maître veut, ce semble, qu'ils participent en quelque manière à cette grande jouissance de l'âme ; c'est pourquoi de ce riche fleuve de vie où cette petite fontaine s'est perdue, il détourne de temps en temps quelques ruisseaux pour fortifier ceux qui, dans la sphère des soins du corps, ont la gloire de servir ces deux Époux. Ainsi, de même que si l'eau tombait sur une personne lorsqu'elle y penserait le moins, elle ne pourrait ne le pas sentir, de même l'âme sent et connaît avec plus de certitude encore qu'elle reçoit ces grâces et que le principe dont elles tirent leur origine est Dieu même ; elle voit clairement que ce grand Dieu est en elle comme une eau vive qui l'arrose, que c'est lui qui lance les flèches dont elle est blessée, qu'il est la vie de sa vie, et le soleil dont la lumière se répand de son intérieur sur toutes ses puissances. L'âme, dans cet état, ne sort point de ce centre où elle est avec Dieu, et elle ne sent point troubler sa paix, parce qu'elle la reçoit de Celui qui la donna aux apôtres assemblés en son nom.

Il m'est venu en pensée que ces paroles de Notre-Seigneur à ses disciples : *La paix soit avec vous*, et celles qu'il adressa à Madeleine : *Allez en paix*, doivent dépasser de beaucoup, par l'effet, ce qu'elles expriment par le son. Comme, pour un Dieu, parler c'est faire, ses paroles à des âmes déjà bien disposées doivent sans doute les affranchir de tout ce qu'elles avaient encore de corporel, et ne laisser subsister en elles que le pur esprit, afin qu'elles soient capables de s'unir, par l'union céleste dont je traite, à l'Esprit incréé. Il est certain que lorsque nous ôtons de notre âme toute affection aux créatures, et que nous nous en détachons pour l'amour de Dieu, ce grand Dieu la remplit aussitôt de lui-même. C'est pourquoi Notre-Seigneur

Jésus-Christ, priant le Père éternel pour ses apôtres, lui demanda *qu'ils ne fussent qu'un tous ensemble ; et que comme son Père est en lui, et lui en son Père, ils fussent de même un en son Père et en lui.*

Quel amour, mes sœurs, peut surpasser cet amour ? Et qui nous empêche d'y participer, puisque notre adorable Sauveur ajoute : *Et je ne vous prie pas seulement pour eux, mais encore pour ceux qui croiront en moi par leur parole... Je suis en eux.*

Oh ! que ces paroles sont vraies ! et que l'âme qui les voit s'accomplir en elle par ce mariage spirituel, les entend bien ! O mes filles, comme nous en aurions toutes l'intelligence si, par notre faute, nous ne nous en rendions pas indignes ! car les paroles de Jésus-Christ notre Roi et notre Seigneur son infailibles. Hélas ! c'est faute de préparation intérieure, faute de soin à écarter les obstacles qui peuvent empêcher cette divine lumière de nous éclairer, que nous ne nous voyons point dans ce miroir sur lequel nous jetons les yeux, et où notre image est représentée.

Pour reprendre la suite de mon discours, je dis que Dieu ayant introduit l'âme dans cette septième demeure où il habite, et qui est le centre de l'âme même, on peut la considérer comme le ciel empyrée où Dieu a établi son trône ; car comme ce ciel ne se meut pas ainsi que les autres cieux, de même l'âme n'est plus sujette aux mouvements qu'elle recevait auparavant de ses puissances et de son imagination, en sorte qu'ils ne peuvent ni lui causer de dommage, ni lui enlever sa paix. Il ne faut pas néanmoins s'imaginer que lorsque Dieu a honoré une âme d'une si haute faveur, elle soit assurée de son salut, et de ne plus faire de chute. Je ne l'entends nullement ainsi ; et je déclare que partout où je parlerai de l'assurance de l'âme, cela ne doit s'entendre que pour le temps où Notre-Seigneur la conduira comme

par la main et qu'elle ne l'offensera point. Je sais au moins d'une manière certaine que la personne dont j'ai parlé, et qui se trouve élevée à cet état depuis quelques années ¹, ne se tient pas pour assurée ; elle marche au contraire avec plus de crainte qu'auparavant, et elle veille avec le plus grand soin à se garder de la moindre offense contre son Dieu. Elle a les plus ardents désirs de travailler à son service ; mais elle gémit, elle est confuse de ne pouvoir faire que si peu de chose pour un Dieu qu'elle est obligée de servir à tant de titres. Cette impuissance n'est pas une petite croix, c'est au contraire la plus grande pénitence pour elle. Pour les mortifications du corps, plus elle en fait, plus elle goûte de bonheur. La véritable pénitence pour elle, c'est quand Dieu la met en tel état qu'elle n'a plus ni la santé ni les forces nécessaires pour faire pénitence. Si, comme je l'ai dit, elle s'afflige de cette impuissance dans les demeures précédentes, elle en ressent dans celle-ci une peine bien plus vive. Cela vient de ce qu'elle est maintenant tout abîmée en Dieu. Si un arbre planté près du courant des eaux a plus de fraîcheur et donne plus de fruits, faut-il s'étonner qu'une âme dont la partie supérieure ou l'esprit ne fait plus qu'un avec l'eau céleste dont nous avons parlé, conçoive de si ardents désirs de la gloire de Dieu ?

On ne doit pas croire que les puissances, les sens et les passions soient toujours dans cette paix. L'âme seule y persévère ; mais tandis qu'elle est tranquille dans cette septième demeure, elle a d'ordinaire à supporter dans les autres des travaux, des peines, des combats, qui néanmoins ne lui enlèvent point sa paix.

La manière dont cet esprit est dans le centre de notre

1. La sainte elle-même. Comme on l'a vu plus haut, page 544, elle avait reçu cette grâce en novembre 1572 ; et elle écrivait ces lignes en novembre 1577.

âme étant fort difficile à comprendre et même à croire, je crains, mes sœurs, que, faute de le pouvoir bien expliquer, vous ne soyez tentées de ne point ajouter foi à mes paroles : il semble, en effet, qu'il y ait contradiction à dire que l'âme souffre des travaux et des peines dans le même temps qu'elle est en paix. Je me servirai de quelques comparaisons pour tâcher de vous le faire comprendre, et Dieu veuille qu'elles portent la lumière dans vos esprits ; mais, quand cela ne serait point, je n'en demeurerais pas moins assurée de n'avoir rien avancé qui ne soit très véritable. Représentez-vous un roi qui, malgré une multitude d'affaires pénibles, et malgré la guerre qui, sur plusieurs points, désole son royaume, demeure néanmoins en paix dans son palais. Il en est ainsi de l'âme, lorsqu'elle est dans cette septième demeure. Elle entend, il est vrai, le bruit des autres demeures, le tumulte des bêtes venimeuses, mais elle demeure tranquille et inaccessible ; elle en éprouve quelque peine, mais elle n'en est point troublée, elle n'en perd point sa paix ; les passions, déjà vaincues, n'oseraient approcher de ce sanctuaire, parce qu'elles savent trop bien qu'une pareille tentative tournerait à leur honte. L'âme ressemble encore à une personne qui sent du mal dans tout le reste du corps, mais dont la tête est saine et exempte de souffrance. Je suis la première à rire de ces comparaisons, parce que je n'en suis point contente ; mais je n'en sais pas d'autres. Vous en porterez tel jugement qu'il vous plaira, mais ce que je vous ai dit demeure vrai.

CHAPITRE III

Le mariage spirituel est le tombeau où le mystique papillon meurt, et où Jésus-Christ devient sa vie. — Manifestations ou effets de cette nouvelle vie. Oubli total de soi, l'âme ne regarde que Dieu et sa gloire. Désir plus grand de souffrir, mais désir tranquille, à cause de la parfaite conformité de l'âme au bon plaisir de Dieu en tout. L'impatience de mourir pour être avec Jésus-Christ, changée en un ardent désir de vivre pour le servir et procurer sa gloire. Ces âmes ne voient dans la mort qu'un suave ravissement. Leur détachement parfait : leur désir d'être ou seules avec Dieu, ou occupées du salut du prochain. — Commerce intime d'amour entre l'âme et le divin Époux. — Ces septièmes demeures diffèrent des autres, en ce qu'il n'y a presque plus de sécheresses, de troubles, ni de peines intérieures. — L'âme y jouit d'une paix admirable, et demeure unie à son Dieu dans un très profond silence. — Enfin, c'est dans ces demeures que l'âme reçoit de Dieu ce baiser qu'elle lui demandait avec l'Épouse des Cantiques.

J'ai dit que le mystique papillon était mort dans une indicible joie d'avoir trouvé son repos, et que Jésus-Christ vivait en lui. Voyons quelle est maintenant sa vie, et en quoi elle diffère de celle qu'il menait lorsque c'était lui qui vivait. Les effets nous feront connaître s'il a véritablement reçu la grâce que je viens de dire. Or voici, autant que je puis le comprendre, les effets de cette nouvelle vie :

Le premier est un tel oubli de soi, qu'il semble véritablement que cette âme n'a plus d'être, parce que la transformation qui s'est faite en elle est si totale, qu'elle ne se connaît plus. Elle ne pense ni à la félicité du ciel, ni à la vie, ni à l'honneur ; mais elle s'occupe tout entière à procurer la gloire de Dieu. On voit dans sa vie l'accomplissement

fidèle de ces paroles que Notre-Seigneur lui a dites : *Occupe-toi de mes intérêts, je prendrai soin des tiens.* Sans souci de tout ce qui peut arriver, elle vit, je le répète, dans un si admirable oubli de soi, qu'il semble qu'elle n'a plus d'être, et qu'elle voudrait n'être plus rien en quoi que ce soit, si ce n'est quand elle voit qu'elle peut concourir à augmenter, ne serait-ce que d'un degré, la gloire et l'honneur de Dieu; car elle donnerait très volontiers sa vie pour cela. Ne pensez pas cependant, mes filles, que cette âme abdique tout soin du manger et du dormir, malgré le tourment qu'elle y trouve, ni qu'elle oublie d'accomplir fidèlement toutes les obligations de son état. Je ne parle ici que de ce qui regarde l'intérieur. Quant aux œuvres extérieures, un mot suffit : loin de les craindre, sa peine au contraire est de voir que ce que ses forces lui permettent de faire pour Dieu, n'est rien. Tout ce qu'elle reconnaît être du service de Notre-Seigneur, et qu'il dépend d'elle d'exécuter, elle s'y porte avec une ardeur telle, que rien sur la terre ne serait capable de l'arrêter.

Le second effet de cette vie en Jésus-Christ est un grand désir de souffrir, mais un désir qui ne cause point d'inquiétude comme celui dont j'ai parlé précédemment. Telle est l'ineffable ardeur avec laquelle ces âmes désirent que la volonté de Dieu s'accomplisse en elles, qu'elles sont également satisfaites de tout ce qu'il plaît au divin Époux d'ordonner. Ainsi, s'il veut qu'elles souffrent, elles en sont bien aises; s'il ne le veut pas, elles ne s'entourment plus comme elles le faisaient autrefois. Ces âmes sont-elles persécutées, elles en éprouvent une grande joie intérieure, et conservent une paix beaucoup plus profonde que dans les demeures précédentes. Loin de garder l'ombre d'un ressentiment contre ceux qui leur font ou souhaitent leur faire du mal, elles les aiment au contraire d'un amour tout

particulier. Elles ne peuvent les voir dans quelque affliction sans en être tendrement émues ; et il n'est rien qu'elles ne fussent prêtes à souffrir pour soulager leur peine. Elles les recommandent à Dieu du fond du cœur ; que dis-je ? elles consentiraient volontiers à être privées de quelques-unes des grâces qu'elles reçoivent, pour les voir transférées à ces infortunés, afin de mettre un terme à leurs offenses envers le divin Maître.

Mais voici ce qui m'étonne le plus dans ces âmes. Vous avez vu avec quelle ardeur elles désiraient de mourir afin de jouir de la présence de Notre-Seigneur, et quel martyre était pour elles la prolongation de cet exil ; et maintenant elles sont si embrasées du désir de le servir, de faire bénir son nom, d'être utiles à quelque âme, que loin de soupirer après la mort elles souhaitent vivre pendant de très longues années, et au milieu des plus grandes souffrances, trop heureuses de pouvoir à ce prix procurer au divin Maître, en chose si petite que ce soit, une partie des louanges qu'il mérite. Quand elles auraient la certitude d'aller, au sortir de la prison du corps, jouir de la vue de Dieu, et quand la pensée de la gloire des bienheureux se présenterait à leur esprit, elles n'en seraient point touchées, parce qu'elles ne désirent alors ni cette vue ni cette gloire. Leur gloire à elles, c'est de pouvoir faire quelque chose pour le service du divin Crucifié, principalement lorsqu'elles considèrent qu'il reçoit tant d'offenses, et qu'il est si peu d'âmes qui, détachées de tout le reste, n'aient en vue que son honneur.

A la vérité, lorsque parfois elles n'ont pas présente à l'esprit cette pensée de la gloire de Dieu, et surtout lorsqu'elles voient le peu de services qu'elles lui rendent, elles sentent avec une ineffable tendresse d'amour se réveiller en elles les désirs de se voir au ciel avec leur divin Époux, et

de sortir de cet exil. Mais rentrant presque aussitôt en elles-mêmes, elles renoncent à ce désir; et, se contentant du bonheur de le posséder toujours au plus intime d'elles-mêmes, elles lui offrent l'acceptation volontaire de la prolongation de cette vie, comme le gage d'amour qui peut leur coûter le plus en ce monde. Aussi la mort, loin de leur inspirer aucune crainte, n'offre-t-elle à leurs yeux que la perspective d'un suave ravissement. Ce même Époux qui, en allumant autrefois en elles ces ardents désirs de jouir de sa divine présence, les livrait à un martyre si excessif, leur donne maintenant ce désir tranquille dont je viens de parler. Qu'il en soit loué et béni dans les siècles des siècles! Cet adorable Maître vivant maintenant en elles, il leur suffit d'être avec lui, et elles ne recherchent plus des faveurs, des consolations, des goûts. Mais comme sa vie n'a été qu'un continuel tourment sur la terre, il veut que la leur ressemble à la sienne, sinon en réalité, parce qu'il ménage notre faiblesse, du moins par les désirs. Au reste, il leur fait part de sa force, toutes les fois qu'il voit qu'elles en ont besoin. Ces âmes vivent dans un grand détachement de tout. Elles éprouvent un vif désir d'être toujours ou dans la solitude, ou occupées de ce qui regarde le salut du prochain. Elles n'ont plus ni sécheresses, ni peines intérieures. Elles sont tout occupées de la pensée de Notre-Seigneur, et avec tant de tendresse, qu'elles ne voudraient faire autre chose que de lui donner des louanges. S'il arrive qu'elles ne soient pas attentives à la présence de leur divin Époux, lui-même les réveille, et elles voient très clairement que cet intime élan (je ne sais quel autre nom lui donner) vient de l'intérieur de l'âme comme ces impétueux transports dont nous avons parlé. Cet élan, qui est plein de suavité, ne procède ni de l'esprit, ni de la mémoire, ni de rien où l'âme prête le plus léger concours.

L'âme le sent si souvent, qu'il lui est très facile de le remarquer. Et de même qu'un feu, quelque grand qu'il soit, ne porte jamais sa flamme en bas, mais la pousse toujours en haut, de même ce mouvement intérieur, partant du centre de l'âme, s'élève en haut, et réveille ses puissances.

Quand on ne tirerait d'autre profit de cette haute faveur que de connaître le soin tout particulier que Dieu veut bien prendre de se communiquer à nous et de nous convier à demeurer avec lui, tout ce qu'on pourrait endurer de peines ici-bas serait encore, selon moi, trop magnifiquement récompensé par ces touches si suaves et si pénétrantes de son amour. Je ne doute pas, mes sœurs, que vous ne les ayez senties; car lorsqu'on arrive à l'oraison d'union, Notre-Seigneur se plaît à accorder cette grâce, pourvu qu'on soit fidèle à observer ses commandements.

Lorsque vous éprouverez ces élans d'amour, souvenez-vous qu'ils partent de cette dernière demeure où Dieu réside en votre âme. Rendez-en les plus vives actions de grâces à votre céleste Époux. Cette faveur est un message qui vient de lui, c'est un billet qu'il vous écrit avec un ineffable amour, et il veut que l'écriture de ce billet et la demande qu'il renferme ne soient connues que de vous.

Ce qui distingue ces demeures, c'est, comme je l'ai dit, qu'il n'y a presque jamais de sécheresses; l'âme y est en quelque sorte exempte des troubles intérieurs qu'elle éprouvait de temps en temps dans toutes les autres demeures, et elle jouit presque toujours du calme le plus pur. Loin de craindre que le démon puisse contrefaire une grâce si sublime, elle demeure bien assurée que Dieu en est l'auteur; d'abord, comme il a été dit, parce que les sens et les puissances n'y ont aucune part, ensuite parce que Notre-Seigneur, en se découvrant à elle, l'a mise avec lui

en un lieu où, selon moi, le démon n'oserait s'introduire, et dont le souverain Maître lui défend d'ailleurs l'entrée. J'ajoute que par rapport à toutes les faveurs dont l'âme est alors comblée, il n'y a d'autre concours de sa part que cet abandon par lequel elle s'est remise tout entière entre les mains de Dieu.

Là, Notre-Seigneur enrichit l'âme de ses dons et de ses lumières au milieu d'une paix si profonde et d'un si grand silence, que cela me rappelle la construction du temple de Salomon, où l'on ne devait entendre aucun bruit. Aussi l'on peut appeler ces septièmes demeures le temple de Dieu, où Dieu seul et l'âme jouissent l'un de l'autre dans un très profond silence. Il n'y a ici ni acte, ni recherche de la part de l'entendement; le Maître qui l'a créé le tient en repos, et lui permet seulement de voir, comme par une petite fente, ce qui se passe; et s'il le prive de cette vue, ce n'est que durant de très courts intervalles; parce qu'à mon avis les puissances ne sont pas suspendues comme dans l'extase, mais simplement privées d'action et comme saisies d'étonnement.

Ce qui me surprend, c'est que l'âme arrivée à cet état n'a presque plus de ces ravissements impétueux dont j'ai parlé; les extases même et les vols d'esprit deviennent très rares, et ne lui arrivent presque jamais en public, ce qui auparavant était très ordinaire. Autrefois, quand elle était consumée de ces ardents désirs d'être unie à son divin Époux, il suffisait de la moindre occasion, d'un chant pieux, des premières paroles d'un sermon, d'une dévote image, pour la faire sortir d'elle-même; tout en quelque sorte donnait de la frayeur à ce mystique papillon, et le faisait s'envoler : maintenant les circonstances et les objets les plus capables d'exciter sa dévotion ne produisent plus sur elle ces grands effets. Soit qu'elle ait trouvé le lieu de

son repos, soit qu'après avoir vu tant de merveilles dans ces demeures, elle ne s'étonne plus de rien, soit que sa solitude cesse parce qu'elle se trouve en la compagnie de son divin Époux, ou soit pour quelque autre raison que j'ignore, Notre-Seigneur ne l'a pas plus tôt reçue dans ces demeures, et ne lui en a pas plus tôt fait voir les beautés, qu'elle perd cette grande faiblesse qui lui était si continuelle et si pénible. Ce changement vient peut-être de ce que Notre-Seigneur l'a fortifiée, l'a agrandie, et l'a rendue capable de supporter de si grandes faveurs. Peut-être aussi voulait-il auparavant faire paraître en public les grâces dont il la favorisait en secret, pour des fins que lui seul connaît; car ses jugements sont infiniment élevés au-dessus de toutes nos pensées.

A ces admirables effets, il faut joindre encore tous les autres dont j'ai parlé dans les divers degrés d'oraison, pour avoir une idée juste de ce que Dieu opère dans l'âme, lorsqu'il l'unit à lui par ce baiser qu'elle lui demandait avec l'Épouse des Cantiques. C'est ici, selon moi, que Dieu, exauçant sa demande, lui donne ce gage souverain de son amour. C'est ici la source des eaux vives où cette biche blessée boit à longs traits et étanche sa soif. C'est ici le tabernacle de Dieu où cette bien-aimée goûte d'ineffables délices. Enfin, c'est ici que cette colombe, comme celle que Noé fit sortir de l'arche pour voir si les eaux du déluge étaient écoulées, a trouvé le rameau d'olivier et annonce, en le montrant, qu'elle a rencontré la terre ferme au milieu des flots et des tempêtes du monde.

O Jésus! quel avantage ne serait-ce pas de bien comprendre ici le sens de tant d'endroits de l'Écriture qui pourraient nous faire connaître quelle est cette paix de l'âme! Dieu de mon cœur, qui savez combien il nous importe de la posséder, faites que les chrétiens la cher-

chent, et conservez-la, par votre miséricorde, à ceux à qui vous l'avez donnée, puisque nous devons toujours craindre jusqu'à ce que vous nous ayez mis en possession dans le ciel de la véritable paix que l'éternité ne verra point finir.

En donnant à la paix du ciel le nom de véritable, je n'entends point dire que celle dont je parle ne le soit pas; je veux simplement énoncer que la guerre pourrait recommencer pour nous, si nous venions à nous éloigner de Dieu.

O mes filles, que doit-il se passer dans ces âmes, lorsqu'elles pensent qu'elles peuvent être privées d'un si grand bonheur! L'impression que fait sur elles cette pensée, est si vive, qu'elle les excite sans cesse à marcher avec une extrême vigilance, et à tirer des forces de leur faiblesse pour ne pas perdre par leur faute une seule occasion de se rendre plus agréables à Dieu. Plus elles se voient comblées de faveurs par le divin Maître, plus elles craignent de l'offenser et se défient d'elles-mêmes. Comme la grandeur des grâces qu'elles ont reçues de lui leur a mieux fait connaître la grandeur de leur misère et de leurs péchés, il leur arrive souvent, comme au publicain, de n'oser lever les yeux vers le ciel. Souvent aussi elles désirent d'être délivrées de cette vie, afin de se voir en sûreté; mais l'amour qu'elles ont pour leur divin Époux les faisant presque aussitôt rentrer en elles-mêmes, elles sentent ce grand désir de vivre pour le servir dont j'ai parlé, et elles se confient en sa miséricorde pour tout ce qui les regarde. Quelquefois elles demeurent comme anéanties à la seule vue du grand nombre de faveurs dont elles ont été comblées, et elles tremblent d'être comme un vaisseau que le trop grand poids de sa charge fait couler à fond. Je vous assure, mes filles, que ces âmes ne manquent pas de croix; mais ces croix ne les inquiètent point et ne troublent

point leur paix. Elles passent de même qu'un flot ou une légère tempête, et le calme renaît aussitôt, parce que la présence de leur adorable Époux leur fait oublier tout le reste. Qu'il soit à jamais béni et loué de toutes les créatures ! Ainsi soit-il.

CHAPITRE IV

Les effets du mariage spirituel ne persévèrent pas toujours dans le même degré. — Les âmes qui sont unies à Dieu par un lien si intime, ne laissent pas de commettre quelques imperfections, et même quelques péchés véniels, non avec advertance, mais par pure fragilité. Dieu le permet, afin que ces âmes se tiennent dans une perpétuelle humilité, et comprennent de plus en plus la grandeur de la grâce à laquelle elles sont élevées. La fin que Notre-Seigneur se propose en contractant avec les âmes une si haute union, est de les rendre capables de souffrir beaucoup pour sa gloire. Ainsi, c'est aux âmes apostoliques destinées à supporter de grands travaux dans son Église, qu'il accorde le plus ordinairement un si beau privilège. — L'humilité et la pratique des vertus sont le fondement de cet édifice spirituel. — Qu'il faut, à l'imitation de sainte Marthe et de sainte Madeleine, unir la vie active à la vie contemplative. — Comment, sans sortir des exercices de la vie ordinaire, on peut exercer le zèle apostolique et gagner le cœur du divin Époux. — Conclusion.

Ne pensez pas, mes sœurs, que les âmes unies à Dieu par ce lien du mariage spirituel, ressentent toujours dans ce haut degré les effets d'une faveur si sublime. Ce n'est que le plus ordinairement, ainsi que je l'ai dit quand je m'en suis souvenue ; Notre-Seigneur les laisse quelquefois dans leur état naturel ; et il semble alors que toutes les bêtes venimeuses qui sont dans les environs et dans les demeures de ce château, se liguent pour se venger sur ces âmes du temps où elles n'ont pu les attaquer. A la vérité, cela ne dure guère plus d'un jour : et ce grand trouble, excité d'ordinaire par quelque occasion imprévue, fait connaître à l'âme combien elle gagne à vivre dans la compagnie de son Dieu. Fortifiée par son divin Époux, non

seulement elle demeure ferme dans ses bonnes résolutions et fidèle à tout ce qui est de son service, mais elle se sent plus déterminée que jamais à le servir, sans être même ébranlée par un premier mouvement. Cette épreuve, comme je viens de le dire, n'arrive qu'à de rares intervalles. Notre-Seigneur veut par là, d'abord que la vue de leur propre néant tienne toujours ces âmes dans l'humilité; ensuite, que la connaissance de ce qu'elles lui doivent et la sublimité de la faveur dont il les honore, les obligent de plus en plus à le louer.

Ne pensez pas non plus que, malgré ces grands désirs et cette résolution si ferme de ne commettre pour rien au monde une imperfection, il n'arrive point à ces âmes d'en commettre plusieurs et même des péchés. J'entends des péchés véniels, mais non commis de propos délibéré, parce que le Seigneur leur [donne sans doute un secours très spécial pour s'en préserver. Quant aux mortels commis avec vue, elles en sont exemptes; mais elles ne sont pas certaines pour cela de n'en avoir pas commis qui échappent à leur connaissance, ce qui n'est pas pour elles un petit tourment. Elles en souffrent un autre non moindre lorsqu'elles voient des âmes qui vont à leur perte; et quoiqu'elles aient un grand espoir de n'être pas de ce nombre, néanmoins, lorsqu'elles voient dans l'Écriture comment tombèrent quelques-uns de ceux qui avaient été le plus favorisés de Dieu, un Salomon, par exemple, qui avait eu des communications si intimes avec lui, elles ne peuvent se défendre d'un sentiment de crainte. Ainsi, mes sœurs, que celle d'entre vous qui croira avoir le plus de sujet d'être en sûreté, soit celle qui vive le plus dans la crainte, selon ces paroles de David : *Bienheureux l'homme qui craint le Seigneur*. Que le divin Maître nous garde toujours! Lui demander instamment cette grâce, afin de

ne point l'offenser, c'est la plus grande assurance que nous puissions avoir en cette vie. Qu'il soit loué à jamais ! Ainsi soit-il.

Par les effets de ces grandes grâces, si vous y avez pris garde, vous avez déjà sans doute entrevu la fin pour laquelle Notre-Seigneur les accorde à certaines âmes en ce monde ; je crois néanmoins utile d'en parler ici. Il ne faut point s'imaginer que son dessein soit seulement de leur donner des consolations et des délices ; ce serait une grande erreur ; car la faveur la plus signalée que Dieu puisse nous faire en ce monde, c'est de rendre notre vie semblable à celle que son Fils a menée sur la terre. Ainsi, je tiens pour certain qu'en accordant ces grâces, Notre-Seigneur se propose, comme je l'ai quelquefois dit dans ce traité, de fortifier notre faiblesse, afin de nous rendre capables d'endurer à son exemple de grandes souffrances. Et de fait, nous voyons que toujours ceux qui ont approché de plus près Notre-Seigneur Jésus-Christ, ont été ceux qui ont le plus souffert. Considérons ce que sa glorieuse Mère et ses glorieux apôtres eurent à souffrir. Et un saint Paul, où puisa-t-il la force pour supporter des travaux si excessifs ? Que nous voyons clairement en lui les effets des visions et de la contemplation qui procèdent de Dieu, et non d'une imagination en délire ou des artifices de l'esprit de ténèbres ! Après avoir reçu de si hautes faveurs, alla-t-il par hasard se cacher pour jouir en repos des délices dont son âme était inondée, sans vouloir s'occuper d'autre chose ? Vous voyez, au contraire, qu'il passait les jours entiers dans les occupations de l'apostolat, et qu'il travaillait la nuit pour gagner sa vie. Quant à moi, je ne puis sans bonheur me rappeler le moment où Notre-Seigneur apparut à saint Pierre fuyant sa prison, et lui dit *qu'il allait à Rome pour y être crucifié une seconde fois*. Jamais, dans

l'office de cette fête, je ne récite ces paroles sans que j'éprouve une consolation particulière, en songeant de quelle joie elles firent tressaillir l'âme de cet apôtre, avec quelle promptitude il alla s'offrir à la mort, et comment il considéra son martyre comme la plus grande grâce que son cher Maître pût lui faire.

O mes sœurs, qui pourra dire à quel point une âme où Notre-Seigneur habite d'une manière si particulière, met en oubli son propre repos? Que les honneurs la touchent peu! et qu'elle est loin de désirer d'être estimée en la moindre chose! Tenant sans cesse compagnie à son Époux, ainsi qu'il est juste, comment pourrait-elle se souvenir d'elle-même? Sa seule pensée est de lui plaire, et de rechercher les moyens de lui témoigner son amour. C'est là, mes filles, que tend l'oraison; et, dans le dessein de Dieu, ce mariage spirituel n'est destiné qu'à produire incessamment des œuvres pour sa gloire. Les œuvres, voilà, comme je vous l'ai déjà dit, la meilleure preuve de la vérité d'une si haute faveur. De quoi nous servirait, mes filles, d'avoir été profondément recueillies dans la solitude, d'avoir multiplié nos actes d'amour, et promis à Notre-Seigneur de faire des merveilles pour son service, si, au sortir de là, la moindre occasion nous porte à faire tout le contraire? Mais je m'exprime mal en semblant dire que cela nous servirait de peu, puisque le temps que nous passons auprès de Dieu nous est toujours d'une très grande utilité. Malgré notre lâcheté à exécuter nos résolutions, Notre-Seigneur nous donnera de temps en temps la force de les accomplir. Peut-être même fera-t-il à notre égard ce qu'il fait très souvent : témoin de la lâcheté d'une âme, il lui envoie, malgré sa répugnance, quelque croix bien pénible, et, par la force intérieure qu'il lui communique en même temps, il la fait sortir victorieuse du combat. Encouragée

par cette conduite du divin Maître, elle se rassure, et s'offre à lui avec une ardeur toute nouvelle pour travailler à son service.

J'ai donc simplement voulu dire que cela sert de peu en comparaison de ce que l'on gagne lorsque les œuvres répondent aux actes intérieurs et aux paroles. Que celle d'entre vous, mes filles, qui ne peut tout d'un coup faire l'un et l'autre, s'efforce d'y parvenir peu à peu ; si elle veut que son oraison lui profite, qu'elle s'applique à vaincre sa volonté, et certes les occasions ne vous manqueront pas dans l'intérieur de ces petits monastères. Sachez que cette application à vaincre sa volonté propre est importante au delà de tout ce que je pourrais dire. Jetez les yeux sur Jésus-Christ attaché à la croix, et tout vous deviendra facile. Si cet adorable Maître nous a témoigné son amour par des œuvres et des souffrances si extraordinaires, pensez-vous pouvoir le contenter par de simples paroles ? Savez-vous ce que c'est que la véritable vie spirituelle ? C'est se faire esclave de Dieu, et porter la marque de cet esclavage, je veux dire l'empreinte de la croix de Jésus-Christ ; c'est tellement appartenir à ce Dieu crucifié, lui faire un tel don de sa propre liberté, qu'il puisse à son gré nous vendre et nous sacrifier pour le salut du monde, comme il a voulu être vendu et sacrifié lui-même ; c'est enfin, quand cet adorable Sauveur donne part à sa croix, regarder cela, non comme un tort qu'il fait, mais comme une faveur signalée qu'il accorde.

Si l'on ne se détermine fermement à cela, on n'avancera jamais beaucoup. Tout cet édifice spirituel, comme je l'ai dit, n'a pour fondement que l'humilité, et le divin Maître ne l'élèvera jamais bien haut si cette humilité n'est pas véritable, de peur qu'il ne se renverse entièrement ; et dans cette conduite même, il n'a en vue que notre bien.

Ainsi, mes sœurs, si vous voulez rendre ce fondement solide, que chacune de vous s'efforce d'être la plus petite de toutes, l'esclave de toutes, cherchant sans cesse comment et en quoi vous pouvez leur faire plaisir ou leur rendre service. Tout ce que vous ferez dans cet esprit pour vos sœurs, vous le faites bien plus encore pour vous que pour elles : ce sont autant de pierres qui rendront le fondement de cet édifice si ferme, qu'il n'y aura point de danger qu'il s'écroule. Mais, je le répète, pour que votre château soit inébranlable, il faut que non seulement il ait pour fondement la prière et la contemplation, mais encore la pratique et l'exercice des vertus. Sans cela, vous demeurerez toujours au même point, et Dieu veuille que vous ne reculiez pas ; car, comme vous le savez, dans la vie spirituelle, ne point avancer c'est reculer, parce qu'il est impossible que l'amour demeure toujours dans le même état.

Il vous semblera peut-être que je parle pour les commençants, mais qu'après avoir travaillé on peut se reposer. Je vous ai déjà dit que le repos dont jouissent les âmes dont je parle maintenant, n'est qu'intérieur, et qu'elles en ont au contraire beaucoup moins qu'auparavant à l'extérieur. Car à quel dessein croyez-vous que l'âme envoie de cette septième demeure, et comme du fond de son centre, ces inspirations ou, pour mieux dire, ces aspirations dans toutes les autres demeures de ce château spirituel ? Pensez-vous que ces messages aux puissances, aux sens, au corps, aient pour but de les inviter à dormir ? Non, non, non. C'est au contraire pour les occuper plus que jamais, et leur faire une guerre plus acharnée que lorsqu'elle souffrait avec eux ; car alors elle ne comprenait pas encore tout le prix de ces travaux et de ces croix dont Dieu s'est peut-être servi pour l'attirer dans sa propre demeure. De plus, la compagnie dont elle

jouit maintenant, lui donne des forces beaucoup plus grandes qu'elle n'en eut jamais. Si, au dire de David, on devient saint avec les saints, qui doute que cette âme, qui n'est plus qu'une même chose avec le Dieu fort, par cette souveraine union d'esprit à esprit, ne participe à sa force? C'est là, comme nous le verrons, que les saints ont puisé ce courage qui les a rendus capables de souffrir et de mourir pour leur Dieu. La force surnaturelle dont l'âme se sent pénétrée dans cette septième demeure, se communique aux puissances, aux sens, à tout ce château intérieur. Souvent ce corps même ne se connaît plus; il participe visiblement à cette mystérieuse vigueur dont Dieu remplit l'âme quand, après l'avoir introduite et la gardant avec lui dans son cellier, il l'enivre du vin de son amour. Il sent comme une nouvelle vie qui lui vient de là, de même qu'il sent la nourriture fortifier tous ses membres. Ainsi, la vie des âmes élevées à un état si sublime n'est pas le repos, mais le travail et la souffrance; la force intérieure qui est en elles, allant de beaucoup au delà de ce qu'elles peuvent exécuter, elles livrent au corps une guerre continuelle; mais elles ont beau l'accabler de travaux et de souffrances, tout cela n'est rien en comparaison de ce qu'elles voudraient faire et souffrir pour leur divin Époux.

De là sont venues sans doute les grandes pénitences de tant de saints, et en particulier celles de la glorieuse Madeleine, qui avait toujours vécu dans les délices. De là, ce zèle dévorant de notre père Élie pour l'honneur de Dieu; de là, dans saint Dominique et dans saint François, cette soif de gagner des âmes à Dieu, afin qu'il fût loué et béni par elles. S'immolant ainsi pour sa gloire, sans jamais penser à eux-mêmes, que ne durent-ils pas souffrir! Et nous aussi, mes sœurs, tâchons d'allumer en nous ce grand

zèle pour la gloire de Dieu ; cherchons dans le saint exercice de l'oraison, non les douceurs spirituelles, mais ces forces tout apostoliques pour servir notre Époux. Ce serait perdre un temps si précieux que d'en user d'une autre sorte ; et ne serait-il pas étrange de prétendre obtenir de si hautes faveurs en suivant un autre chemin que celui que Jésus-Christ et tous les saints ont suivi ? Loin de vous, mes filles, une pareille pensée. Croyez-m'en, pour donner à Notre-Seigneur une hospitalité parfaite, il faut que Marthe et Madeleine se joignent ensemble. Serait-ce bien recevoir le divin Maître que de ne point lui donner à manger ? et qui aurait préparé son repas, si Marthe fût toujours restée, comme Madeleine, assise à ses pieds pour écouter sa parole ? Mais savez-vous quelle est sa nourriture de prédilection ? C'est que notre zèle, par tous les moyens qu'il peut inventer, lui ramène des âmes, afin que ces âmes se sauvent et chantent ensuite ses louanges pendant l'éternité.

Peut-être m'objecterez-vous ici deux choses : la première, que Notre-Seigneur dit que Madeleine avait choisi la meilleure part. Je réponds à cela qu'elle avait déjà fait l'office de Marthe, quand elle lui avait lavé les pieds et les avait essuyés avec ses cheveux. Et pensez-vous que ce fût une petite mortification pour une personne de qualité comme elle, d'aller ainsi par les rues et peut-être seule, tant sa ferveur la transportait, d'entrer dans une maison inconnue, de souffrir le mépris du pharisien, et tout ce qu'on devait dire contre elle ! Ne suffisait-il pas à ces méchants qui abhorraient Notre-Seigneur, de voir l'affection qu'elle lui témoignait, pour la haïr et lui reprocher sa vie passée ? Témoins de la modestie qui brillait dans ses habits et dans toute sa personne, ne devaient-ils pas dire, pour se moquer de son changement, qu'elle voulait faire

la sainte, comme on le dit encore aujourd'hui des personnes qui se donnent à Dieu, quoiqu'elles soient moins célèbres que cette admirable pénitente? Je ne crains pas de vous dire, mes sœurs, qu'elle a eu la meilleure part parce que ses angoisses et ses mortifications ont été extrêmes; car, outre la peine intolérable qu'elle endurait en voyant la haine implacable de ce malheureux peuple pour son Sauveur, quelles douleurs ont été égales à celles qu'elle a ressenties à la mort de ce divin Maître? Je tiens, quant à moi, que si elle n'a pas fini ses jours par le martyre, cela vient de ce qu'elle l'endura alors en voyant mourir Jésus-Christ sur la croix, et de ce qu'elle a continué de l'endurer tout le reste de sa vie par le terrible tourment qu'elle éprouvait d'être séparée de son divin Maître. On voit par là que cette sainte amante n'était pas toujours dans les délices de la contemplation, aux pieds de Notre-Seigneur.

Vous me direz, en second lieu, que très volontiers vous travailleriez à gagner des âmes à Dieu, mais que vous ne savez comment faire, étant incapables d'enseigner et de prêcher comme faisaient les apôtres. J'ai répondu à cela dans quelque autre traité; et quand ce serait dans celui-ci, je ne laisserai pas de le redire, parce que dans les bons désirs que Notre-Seigneur vous donne, cette pensée peut vous venir à l'esprit.

J'ai donc dit que quelquefois le démon nous inspire des desseins qui sont au-dessus de nos forces, afin de nous faire abandonner ce qu'il est en notre pouvoir de faire pour le service de Dieu, et afin de nous bercer dans la pensée que nous avons satisfait à tout quand nous avons désiré des choses impossibles. Sachez, mes sœurs, que dans l'oraison vous pouvez faire le plus grand bien aux âmes, et que votre zèle apostolique peut embrasser le monde; mais ce n'est pas à vous à le convertir, contentez-vous d'être utiles

aux personnes dans la société desquelles vous vivez. Comme vous êtes plus strictement obligées de travailler à leur bien spirituel qu'à celui des autres, ce que vous ferez pour elles sera d'un plus grand prix auprès de Dieu. Croyez-vous que ce soit peu faire, que d'avoir une humilité si profonde, d'être tellement mortifiées, de servir si bien toutes vos sœurs, d'avoir tant de charité envers elles, de pratiquer si constamment toutes les vertus, qu'elles se sentent sans cesse comme entraînées à imiter vos exemples; enfin, de brûler d'un tel amour pour Notre-Seigneur, que ce feu qui vous consume, vienne à les embraser toutes? Rien ne peut plaire davantage à Notre-Seigneur, ni vous être plus utile : le divin Maître vous voyant ainsi faire ce qui dépend de vous, connaîtra que vous feriez beaucoup plus encore si vous en aviez le pouvoir, et il ne vous récompensera pas moins que si vous lui aviez gagné un très grand nombre d'âmes. Vous me direz peut être : Ce n'est pas là convertir, car toutes nos sœurs sont déjà vertueuses. Quelle raison! N'est-il pas évident que plus elles seront parfaites, plus leurs louanges seront agréables au Seigneur, et leurs prières utiles au prochain?

Enfin, mes sœurs, pour conclure, ne prétendons point élever la tour de la perfection évangélique sans lui donner de fondement. Notre-Seigneur ne considère pas tant la grandeur de nos œuvres que l'amour avec lequel nous les faisons. Pourvu que nous fassions toujours ce qui est en notre pouvoir, ce divin Maître, de son côté, nous donnera des forces de jour en jour plus grandes pour le servir. Gardons-nous de perdre cœur, après quelque temps d'efforts et de fidélité; mais durant le peu qui nous reste à vivre, espace plus court peut-être que chacune de nous ne le pense, offrons-nous sans réserve à notre divin Époux, et faisons-lui un continuel sacrifice de notre corps et de notre âme. Dans son

infinie bonté il unira ce sacrifice à celui qu'il offrit pour nous à son Père sur la croix, et il le récompensera, non selon la petitesse de nos œuvres, mais selon le prix que lui donne l'amour avec lequel nous nous serons consacrées à lui.

Plaise au Seigneur, mes sœurs et mes filles bien-aimées, qu'il nous soit donné de nous voir un jour toutes ensemble dans cette demeure bienheureuse où l'on ne cesse jamais de chanter ses louanges ! Et daigne ce Dieu de bonté me faire la grâce de retracer un peu dans ma vie ce que je vous ai dit dans cet écrit : je le lui demande par les mérites de son Fils, qui vit et règne dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il. J'éprouve, je vous l'avoue, une bien grande confusion de me voir si imparfaite ; c'est pourquoi je vous supplie, au nom même de Notre-Seigneur, de ne pas oublier dans vos prières cette pauvre misérable.

J'ai dit en commençant avec quelle répugnance j'avais entrepris ce travail ; maintenant qu'il est fini, il me cause une grande joie, et je regarde comme bien employée la peine, fort petite, je l'avoue, que j'y ai prise. Lorsque je considère la rigueur de votre clôture, le peu de délassement que vous avez, et combien vous êtes à l'étroit dans quelques-uns de nos monastères, il me semble, mes sœurs, que ce sera une consolation pour vous de respirer au large, et de vous récréer dans ce château intérieur ; à quelque heure que ce soit, vous pouvez, sans la permission des supérieurs, y entrer et vous y promener. Vous ne sauriez, il est vrai, par vos propres forces, quelque grandes qu'elles vous paraissent, pénétrer dans toutes les demeures. Il n'appartient qu'au Maître du château de vous en ouvrir l'entrée. C'est

pourquoi, si vous rencontrez quelque résistance de sa part, souvenez-vous bien de ne pas faire d'effort pour passer outre; vous le fâcheriez, et il vous fermerait à jamais la porte des demeures où vous désirez entrer. Il aime grandement l'humilité; avec cette vertu vous gagnerez bientôt son cœur. S'il voit que vous vous réputez indignes d'entrer dans les troisièmes demeures, il aura hâte de vous recevoir dans les cinquièmes. Et si vous êtes fidèles, si vous redoublez d'efforts pour lui plaire, il vous admettra enfin dans la demeure où il habite lui-même. Une fois dans cette heureuse demeure, n'en sortez plus, je vous prie, si ce n'est par le commandement de la prieure, à laquelle il veut que vous obéissiez comme à lui-même. Si c'est par obéissance que vous en êtes longtemps dehors, le divin Maître, quand vous reviendrez, vous tiendra toujours la porte ouverte. Lorsque vous aurez une fois goûté les agréments de ce château, vous trouverez du repos en tout, et les plus grandes peines vous deviendront légères par le seul espoir d'y retourner; et pour comble de bonheur, nul ne peut vous ravir cette espérance.

Je n'ai parlé, il est vrai, que de sept demeures; mais chacune d'elles a comme divers appartements très nombreux, les uns en bas, les autres en haut, et d'autres aux côtés, avec de beaux jardins, des fontaines, et tant d'objets si ravissants, que vous n'aurez point assez de louanges à donner à ce grand Dieu qui a créé ce château à son image et à sa ressemblance.

Si vous trouvez quelque chose de bon dans ce que j'ai dit pour vous le faire connaître, croyez très certainement que Notre-Seigneur me l'a inspiré pour votre satisfaction. Et quant à ce que vous y rencontrerez de défectueux, ne doutez point qu'il ne vienne de moi. Cependant, en retour de l'extrême désir que j'ai de vous aider, selon mon petit

pouvoir, à servir ce grand Dieu, ce Bien-Aimé de mon cœur, j'ose vous adresser une prière : Toutes les fois que vous lirez ces pages, donnez en mon nom mille louanges à Notre-Seigneur, demandez-lui l'augmentation de son Église, la lumière pour les hérétiques, et, pour moi, qu'il me pardonne mes péchés et me retire du purgatoire ; c'est là que je serai quand on vous donnera cet écrit à lire, si toutefois des hommes doctes, après l'avoir examiné, le jugent digne de voir le jour. S'il s'y rencontre quelque erreur, il ne faut l'attribuer qu'à mon peu d'intelligence. Je me sou mets en tout à ce que croit l'Église catholique dans laquelle je vis et proteste que je veux vivre et mourir. Que Notre-Seigneur soit à jamais loué et béni ! Amen, amen.

Cet écrit a été achevé dans le monastère de Saint-Joseph d'Avila, la veille de saint André de l'année 1577, pour la gloire de Dieu qui vit et règne dans les siècles des siècles. Amen.

TABLE DES MATIÈRES

| | |
|---------------------------------|---|
| PRÉFACE DU TRADUCTEUR | V |
|---------------------------------|---|

LE CHEMIN DE LA PERFECTION

| | |
|-------------------------------------|----|
| AVANT-PROPOS DE LA SAINTE | IX |
|-------------------------------------|----|

CHAPITRE PREMIER

| | |
|---|---|
| Des raisons qui portèrent la sainte à établir une si étroite observance dans le monastère de Saint-Joseph d'Avila | 1 |
|---|---|

CHAPITRE II

| | |
|---|---|
| Les religieuses du monastère de Saint-Joseph d'Avila ne doivent point se mettre en peine du temporel. — Des grands avantages de la pauvreté | 5 |
|---|---|

CHAPITRE III

| | |
|---|----|
| La sainte exhorte ses religieuses à prier continuellement Dieu pour ceux qui dévouent leur vie à la défense de l'Église. — Combien ils doivent être parfaits. — Prière de la sainte à Dieu pour eux | 11 |
|---|----|

CHAPITRE IV

| | |
|--|----|
| La sainte recommande à ses religieuses l'observation de la règle. — De trois choses très importantes dans la vie spirituelle | 19 |
|--|----|

CHAPITRE V

| | |
|---|----|
| De l'amour tout spirituel dont doivent s'aimer les religieuses. — Avec quel soin elles doivent éviter tout ce qui en blesse la pureté. — Sages avis de la sainte à ce sujet | 21 |
|---|----|

CHAPITRE VI

| | |
|--|----|
| Liberté que sainte Tèreise laisse à ses filles pour leur direction spirituelle. — Obligation des prieures et des supérieurs de maintenir intacte cette liberté | 23 |
|--|----|

CHAPITRE VII

Excellence de l'amour spirituel. — De combien il s'élève au-dessus des vaines amitiés de la terre. — Admirables effets de cet amour. 33

CHAPITRE VIII

Avec quelle passion l'amour spirituel cherche à communiquer aux âmes qui lui sont chères le feu dont il brûle pour Dieu. — Comment on arrive à cet amour; manière de le pratiquer. 39

CHAPITRE IX

Combien il importe de se détacher de tout pour ne s'attacher qu'à Dieu. — De l'extrême bonheur de la vocation religieuse; humilité de la sainte à ce sujet. — Une religieuse doit se défaire de toute affection humaine envers ses parents, pour ne les aimer qu'en Dieu. 47

CHAPITRE X

Du mal que cause aux religieuses une trop grande affection envers leurs parents. — Elles doivent mépriser les préjugés du monde sur ce sujet, et n'aimer leurs parents qu'en Dieu. — L'on reçoit plus d'assistance des amis que Dieu donne, qu'on n'en reçoit de ses parents. 50

CHAPITRE XI

Qu'il ne suffit pas de se détacher de ses parents, si on ne se détache encore de soi-même par la mortification. — Que cette vertu est jointe à celle de l'humilité. — Qu'il ne faut point préférer les pénitences que l'on choisit à celles qui sont d'obligation. — Avec quel courage il faut se livrer aux austérités commandées par la règle. 54

CHAPITRE XII

De la mortification, *suite*. — On doit supporter sans se plaindre les indispositions légères, et montrer de la patience dans les grands maux. — Qu'il faut assujettir le corps à l'esprit. — Bonheur dont on jouit quand on a remporté cette victoire. 59

CHAPITRE XIII

Nécessité et excellence de la mortification intérieure. — Ce qu'il faut faire pour arriver à cette vertu. — Avec quel soin on doit réprimer les mouvements intérieurs de vanité, et combattre les désirs des prééminences. 63

CHAPITRE XIV

De la mortification intérieure, *suite*. — Une religieuse doit fuir les maximes du monde sur l'honneur, et mettre sa gloire à partager les humiliations de Jésus-Christ son Époux. — Celle qui ne tend point là, et qui incline vers le monde, n'est point faite pour le Carmel. 69

CHAPITRE XV

Combien il importe de ne point admettre à la profession les personnes qui n'ont point les qualités dont la sainte vient de parler. 75

CHAPITRE XVI

Du grand bien qu'il y a à ne se point excuser, alors même que l'on se voit condamner sans être coupable. 77

CHAPITRE XVII

Qu'il faut, avant de prétendre à la contemplation, s'appliquer à acquérir les grandes vertus du christianisme. — Que même l'oraison mentale, pour être bien faite, doit reposer sur ce fondement. — Dieu n'élève d'ordinaire à la contemplation que les âmes qui pratiquent les vertus dans un degré éminent. — Pour quelle raison il élève quelquefois à cet état des âmes imparfaites. — Comment Notre-Seigneur aime et défend les âmes qui sont à lui sans réserve. 82

CHAPITRE XVIII

Que toutes les âmes ne sont pas faites pour la contemplation. — Que quelques-unes n'y arrivent que fort tard. — Que l'âme véritablement humble doit être contente de la voie par laquelle Notre-Seigneur la conduit. 87

CHAPITRE XIX

Que les souffrances des contemplatifs sont bien plus grandes que celles des personnes qui sont dans la voie active. — Qu'il faut toujours se tenir prêt à exécuter les ordres de Dieu. — Mérite de l'obéissance. 93

CHAPITRE XX

Ceux qui méditent en discourant avec l'entendement sont dans une voie sûre ; il existe pour eux un grand nombre d'excellents livres. — La sainte veut venir en aide aux âmes qui ne peuvent méditer de la sorte. — La contemplation, source d'eau vive. — Trois propriétés de l'eau comparées aux effets de l'union de l'âme avec Dieu dans la contemplation. — Que cette union est quelquefois telle, qu'elle cause la mort du corps. — Ce qu'il faut tâcher de faire en ces rencontres. 99

CHAPITRE XXI

Quoique les âmes soient conduites de différentes manières, jamais elles ne manquent de consolation dans le chemin de l'oraison. — Il y faut marcher avec courage, et y appeler les autres. — Zèle pour le salut des âmes : il doit brûler dans le cœur d'une religieuse, et se manifester dans ses entretiens. 110

CHAPITRE XXII

Que dans le chemin de l'oraison rien ne doit empêcher de marcher toujours. — Mépriser toutes les craintes qu'on veut donner des difficultés

et des périls qui s'y rencontrent. — Comment une ou deux personnes suscitées de Dieu pour faire connaître la vérité prévalent contre plusieurs autres liguées pour l'obscurcir et la combattre. 116

CHAPITRE XXIII

De l'oraison mentale. — Qu'elle doit toujours être unie à la vocale. — Respect avec lequel on doit parler à Dieu : ses perfections infinies. — Les vierges consacrées à Jésus-Christ doivent s'appliquer à connaître les grandeurs de leur divin Époux, et ne vivre que pour lui. 123

CHAPITRE XXIV

Trois raisons pour montrer que quand on commence à s'adonner à l'oraison, il faut avoir un ferme dessein de continuer. — Des assistances que Dieu donne à ceux qui sont dans ce dessein. 129

CHAPITRE XXV

Ce qu'il faut pour que l'oraison vocale soit parfaite. — Comment l'oraison mentale s'y trouve jointe. — Du *Pater*; excellence de cette prière. — Le moyen de la bien dire est de se tenir en esprit auprès du divin Maître qui nous l'a enseignée. 134

CHAPITRE XXVI

Que de l'oraison vocale bien faite, Dieu peut en un instant élever l'âme à la contemplation. — Nature et effets de la contemplation. — En quoi elle diffère de l'oraison mentale. — La sainte ne dit ici que quelques mots de la contemplation, parce qu'elle a traité ce sujet avec étendue dans le livre de sa Vie. 138

CHAPITRE XXVII

Excellente manière de prier vocalement. — Les personnes qui ont peu de facilité pour l'oraison mentale, et qui y sont distraites, s'en serviront avec le plus grand fruit. — Elle consiste à tenir compagnie à Notre-Seigneur dans ses divers mystères, et à s'entretenir avec lui par de simples colloques. 141

CHAPITRE XXVIII

Du grand amour que Notre-Seigneur nous témoigne dans les premières paroles du *Pater noster*. — Ce qu'est pour nous le titre d'enfant de Dieu. — Vanité et néant de tous les autres titres auprès de celui-là. — Combien il est important que les religieuses qui veulent avoir Dieu pour père ne fassent aucun cas des avantages de la naissance. 148

CHAPITRE XXIX

La sainte continue à expliquer ces paroles de l'oraison dominicale *Notre Père qui êtes dans les cieux*. — De l'oraison de recueillement; sa nature et ses effets. — En quoi elle diffère de l'oraison de quiétude. — Par quels moyens nous pouvons nous y élever 153

CHAPITRE XXX

Digression sur le mépris qu'on doit faire des faveurs du monde. — Loin de rechercher en rien l'estime de ses supérieurs, une véritable religieuse doit s'applaudir d'être humiliée avec Jésus-Christ son Époux. — De l'oraison de recueillement, *suite*. 161

CHAPITRE XXXI

Combien il importe de bien comprendre ce que l'on demande dans l'oraison. — La sainte traite de ces paroles du *Pater* : *Que votre nom soit sanctifié, que votre règne nous arrive*. Elle les applique à l'oraison de quiétude qu'elle commence à expliquer. — Que l'on peut immédiatement passer de la prière vocale à la contemplation. 166

CHAPITRE XXXII

De l'oraison de quiétude; son excellence, ses effets, ses avantages. — Avec cette oraison, Dieu accorde souvent une autre faveur bien précieuse : c'est une admirable liberté d'action pour son service. — Sages avis pour se bien conduire dans cette oraison 171

CHAPITRE XXXIII

Sur ces paroles du *Pater* : *Votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel*. — Nécessité et prix de la soumission à la volonté de Dieu. — La volonté de Dieu est que nous ayons part dans ce monde à la croix de Jésus-Christ. — Éminentes faveurs que reçoit dès cet exil l'âme qui fait à Dieu un don entier et absolu de sa volonté. 181

CHAPITRE XXXIV

Sur ces paroles : *Donnez-nous aujourd'hui notre pain de chaque jour*. 190

CHAPITRE XXXV

Explication de ces mêmes paroles du *Pater* : *Donnez-nous aujourd'hui notre pain de chaque jour*. — Effets de la sainte eucharistie. — Combien est précieux le temps qui suit la sainte communion, et comment on doit l'employer 195

CHAPITRE XXXVI

De la communion spirituelle. — Ses admirables fruits. — Comment on doit se recueillir après avoir communiqué spirituellement. — Saisie tout à coup d'un transport de zèle à la vue des profanations commises par les hérétiques contre le très saint sacrement, Tèreise s'adresse au Père éternel en faveur de son Fils, et le conjure, dans les termes les plus touchants, de ne pas le laisser plus longtemps exposé à de si grands outrages. . . 204

CHAPITRE XXXVII

Sur ces paroles du *Pater* : *Pardonnez-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés*. 209

CHAPITRE XXXVIII

De l'excellence du *Pater*; des avantages et des consolations qu'offre cette divine prière. — Pourquoi Notre-Seigneur la termine par ces deux demandes : *Ne nous laissez point succomber à la tentation, mais délivrez-nous du mal* 217

CHAPITRE XXXIX

Sur ces paroles du *Pater* : *Ne nous laissez point succomber à la tentation, mais délivrez-nous du mal*. — Que les parfaits ne demandent pas à Dieu d'être délivrés des souffrances de cette vie. — Des tentations diverses auxquelles nous sommes exposés. 221

CHAPITRE XL

Avis pour résister à diverses tentations du démon, et particulièrement aux fausses humilités, aux pénitences indiscrètes, et à la confiance excessive en nous-mêmes qu'il nous inspire. 227

CHAPITRE XLI

Pour marcher avec sécurité au milieu des tentations de cette vie, nous devons nous efforcer de toujours vivre dans l'amour et la crainte de Dieu. — Joie et confiance de l'âme qui a aimé Notre-Seigneur, au moment de quitter cet exil. — Ce qu'est ce dernier moment pour l'âme qui meurt sans l'amour de Dieu. 232

CHAPITRE XLII

De la crainte de Dieu. — Comment elle s'acquiert. — Ses effets. — Sainte liberté des âmes qui la possèdent. 238

CHAPITRE XLIII

Sur ces dernières paroles du *Pater noster* : *Sed libera nos a malo. Amen. Mais délivrez-nous du mal. Ainsi soit-il*. 245

FRAGMENT DU LIVRE SUR LE CANTIQUE DES CANTIQUES

PRÉFACE DU TRADUCTEUR. 253
 AVANT-PROPOS DE LA SAINTE. 257

CHAPITRE PREMIER

Sur ces paroles du Canticque des cantiques : « *Osculetur me osculo oris sui; quia meliora sunt ubera tua vino : » Qu'il me donne un baiser de sa bouche; car vos mamelles sont meilleures que le vin. (Cap. I, v. 4.)*

Profond respect avec lequel nous devons lire ou entendre les paroles du Cantique des cantiques. — Le but que la sainte se propose dans cet écrit est uniquement de consoler ses filles et de les diriger dans les voies de l'oraison, en leur faisant part des lumières que Notre-Seigneur lui a communiquées sur quelques-unes des paroles de ce Livre. — Le baiser demandé par l'Épouse des Cantiques est la paix et l'amitié de Dieu. 259

CHAPITRE II

Avant d'aborder son sujet, c'est-à-dire d'exposer les ineffables trésors de la paix et de l'amitié de Dieu, la sainte fait connaître plusieurs sortes de paix trompeuses des mondains. — Elle signale les obstacles qui empêchent les âmes de s'élever à cette haute et parfaite amitié de Dieu, qui est la vraie sainteté sur la terre, et un véritable avant-goût de la béatitude céleste. 269

CHAPITRE III

Sur ces paroles : « Osculetur me osculo oris sui » : *Qu'il me donne un baiser de sa bouche.*

Le baiser que l'Épouse demande est la paix de Dieu, l'union parfaite avec Dieu. — Caractères et effets de cette union. 284

CHAPITRE IV

Sur ces paroles du Cantique des cantiques : « Meliora sunt ubera tua vino; fragrantia unguentis optimis » : *Vos mamelles sont meilleures que le vin, et elles ont l'odeur des parfums les plus précieux.* (Cap. I, v. 1 et 2.)

Nature de l'oraison à laquelle Dieu élève l'âme à qui il a accordé son amitié parfaite. — Délices toutes divines que l'âme goûte dans cette oraison, et qui sont une vraie participation de la béatitude céleste dès ce monde. — Néant de tous les plaisirs de la terre en comparaison. 290

CHAPITRE V

Sur ces paroles du Cantique des cantiques : « Sub umbra illius quem desideraveram sedi; et fructus ejus dulcis gutturi meo » : *Je me suis assise à l'ombre de Celui que j'avais désiré, et son fruit est doux à mon palais.* (Cap. II, v. 3.)

Paix de l'âme, quand elle est à l'ombre de la Divinité. — Délices divines — Union inexprimable. — Le Saint-Esprit est alors entre l'âme et Dieu; embrasement d'amour qu'il produit en elle. 296

CHAPITRE VI

Sur ces paroles du Cantique des cantiques : « Introduxit me Rex in cellam vinariam : ordinavit in me charitatem » : *Le Roi*

m'a fait entrer dans le cellier où il met son vin : il a réglé en moi la charité. (Cap. II, v. 3.)

Au delà du baiser de paix, au delà de la faveur de s'être reposée à l'ombre de Dieu, il y a pour l'âme des faveurs plus grandes encore. — Jésus-Christ dans ses dons va infiniment au delà de nos demandes et de nos désirs. — Dès qu'une âme est toute à lui, il ne cesse plus de l'enrichir de ses grâces. — Comment en introduisant l'âme dans son cellier mystique, il l'enivre et la ravit hors d'elle-même. — Peinture, caractères, effets de ces ravissements. — Comment l'âme mérite au sein du ravissement. — Sa mystérieuse union avec Dieu ; son amour et celui de Dieu un seul et même amour. — Quelquefois Jésus-Christ élève à cet état sublime des âmes engagées depuis peu de temps à son service. 300

CHAPITRE VII

Sur ces paroles du Cantique des cantiques : « Fulcite me floribus, stipate me malis, quia amore langueo » : *Soutenez-moi avec des fleurs, et entourez-moi de fruits, parce que je languis d'amour.* (Cap. II, v. 5.)

Par ces fleurs, les âmes blessées de l'amour de Jésus-Christ demandent de faire de grandes œuvres pour le service de Dieu et du prochain. — Soif de travaux, de croix, de persécutions. — Empire qu'elles exercent sur les cœurs. — Durée du parfum de leurs paroles et de leurs œuvres. — Ressemblance de leur vie à celle de Jésus-Christ en ce monde. . 310

LE CHATEAU INTÉRIEUR

OU LES DEMEURES DE L'ÂME

AVANT-PROPOS 321

PREMIÈRES DEMEURES

CHAPITRE I^{er}

Idée fondamentale de cet écrit : l'âme considérée comme un château fait d'un seul diamant ou d'un cristal très pur, dans lequel il y a diverses demeures, et au centre duquel se trouve la demeure principale, où Dieu habite. — Excellence et beauté de l'âme. — Combien il est utile de connaître les grandes faveurs que Dieu accorde dès cet exil. — L'oraison est la porte de ce château spirituel. 325

CHAPITRE II

Ce que l'âme, si belle par la grâce, devient par le péché mortel ; lumière que Dieu donna à la sainte sur ce sujet ; le péché mortel, l'unique mal à

craindre au monde. — Comment il faut se figurer le château intérieur et ses différentes demeures. — De la connaissance de soi-même ; manière de l'acquiescer ; l'humilité, fondement nécessaire de l'édifice spirituel. — Combats à soutenir dans les premières demeures, et comment il faut déjouer toutes les ruses du démon 333

SECONDES DEMEURES

CHAPITRE I^{er}

Les âmes des secondes demeures sont celles qui ont déjà commencé à s'adonner à l'oraison. — Combien il leur importe de persévérer. — Combats qu'elles ont à soutenir. — Pour ne pas s'égarer dès le principe, elles doivent suivre non le chemin qui leur est le plus agréable, mais celui par lequel Dieu veut les conduire. 347

TROISIÈMES DEMEURES

CHAPITRE I^{er}

La persévérance et la victoire dans les combats ouvrent ces troisièmes demeures. — Bonheur des âmes qui y entrent ; il y a dans le monde un grand nombre de ces âmes. Elles ne doivent pas cependant se croire dans une sécurité parfaite, parce qu'il n'y en a point en cette vie. — Le détachement, l'humilité, la patience dans les épreuves et les sécheresses, une entière soumission à la volonté divine, c'est ce que Notre-Seigneur demande de ces âmes pour les conduire dans les demeures plus intérieures du château. 358

CHAPITRE II

Des dispositions que Notre-Seigneur demande des âmes qui sont dans ces demeures, *suite*. — Qu'elles doivent s'éprouver, et que Notre-Seigneur les éprouve. — Divers avis sur la conduite qu'elles doivent tenir. — Combien il est avantageux à ces âmes d'avoir un directeur avancé dans la perfection, et de lui obéir en tout. — Retenue et humilité avec lesquelles elles doivent agir et juger les autres. 366

QUATRIÈMES DEMEURES

CHAPITRE I^{er}

Nature des grâces qu'on reçoit dans ces demeures et les suivantes. — Différence entre les contentements éprouvés dans la méditation, et les goûts de Dieu ou l'oraison de quiétude. — Qu'il ne faut point confondre l'entendement avec l'imagination. — Comment on doit se conduire au milieu des égarements de l'imagination 376

CHAPITRE II

Différence entre les contentements de la méditation et les goûts de Dieu ou l'oraison de quiétude, *suite*. — Comment on doit travailler à acquiescer ces goûts de Dieu, sans les rechercher 386

CHAPITRE III

Du recueillement surnaturel. Cette oraison précède presque toujours celle des goûts de Dieu, et lui est inférieure. — Comment on doit se conduire dans ce recueillement. — Des effets des goûts de Dieu, ou de l'oraison de quiétude. — Avis pour éviter les illusions. 393

CINQUIÈMES DEMEURES

CHAPITRE 1^{er}

De l'oraison d'union : son excellence ; détachement parfait qu'elle demande. — En quoi elle diffère de l'oraison des goûts divins ou de quiétude. — De ses marques et de ses effets. 405

CHAPITRE II

De l'oraison d'union, *suite*. — L'âme comparée au ver à soie transformé en papillon. — Admirables effets de l'oraison d'union 414

CHAPITRE III

D'une autre union avec Dieu, qui consiste dans une soumission entière de notre volonté à la sienne. — Elle est accessible à toute âme chrétienne ; et quoiqu'elle ne soit pas surnaturelle, comme la précédente, elle conduit néanmoins aux sixièmes demeures. — Avantages et pratique de cette union. — C'est celle que la sainte a désirée et demandée toute sa vie. . . . 424

CHAPITRE IV

De l'oraison d'union, *suite*. — Elle est une préparation au mariage spirituel de l'âme avec Dieu. — Première entrevue de l'Époux et de l'épouse dans ces cinquièmes demeures. — Combien il importe à l'âme de répondre à une si grande grâce 433

SIXIÈMES DEMEURES

CHAPITRE 1^{er}

Des peines de ces sixièmes demeures, et comment Dieu les fait cesser. 440

CHAPITRE II

Faveurs par lesquelles l'Époux fait sentir à l'âme sa présence. — Blessures qui lui causent un martyre plein de délices. — Suave flamme d'amour qui tout à coup l'embrase, sans mélange d'aucune souffrance. — Ces deux faveurs sont à l'abri de toute illusion. 450

CHAPITRE III

Des paroles que Dieu adresse à l'âme ; effets de ces paroles. — Marques auxquelles on les distingue de celles qui viennent de l'imagination ou du démon 456

CHAPITRE IV

Divers ravissements que Dieu accorde à l'âme dans ces demeures. — Première sorte de ravissement; nature et admirables effets de cette faveur. 466

CHAPITRE V

D'une autre espèce de ravissement que la sainte nomme vol de l'esprit. — Mouvement soudain et irrésistible qui emporte l'esprit. — Lumières et trésors dont Dieu enrichit l'âme dans ce ravissement. 476

CHAPITRE VI

Effets des ravissements que Dieu accorde à l'âme dans ces sixièmes demeures. — De la jubilation spirituelle. 483

CHAPITRE VII

Des peines que souffrent les âmes à qui Dieu accorde la grâce de ces ravissements. — Qu'il n'est point d'oraison si élevée qui doive empêcher qu'on ne s'occupe de la très sainte humanité de Notre-Seigneur Jésus-Christ. — Trésors cachés dans la méditation des mystères de la vie et de la passion du Sauveur. 492

CHAPITRE VIII

Des visions intellectuelles; nature et effets de ces faveurs. — Que l'on doit en communiquer avec des hommes doctes et spirituels. 503

CHAPITRE IX

Des visions désignées sous le nom d'imaginaires dans la théologie mystique; de leur nature et de leurs effets. — Marques auxquelles on distingue les vraies visions des fausses. — Qu'on ne doit ni demander à Notre-Seigneur ni désirer d'être conduit par cette voie. — Que le chemin le plus sûr est un entier abandon entre les mains de Dieu, et une parfaite conformité à sa volonté. 511

CHAPITRE X

Vision intellectuelle où l'âme connaît comment toutes les choses se voient en Dieu et sont contenues en lui. Elle voit la grandeur du péché, qui non seulement est commis en présence de Dieu, mais en Dieu même. — Autre vision intellectuelle où l'âme voit Dieu comme souveraine vérité. Elle entend que tout homme est menteur, et que Dieu seul est la vérité infallible. Le grand amour de Notre-Seigneur pour l'humilité vient de ce que l'humilité est la vérité, et consiste à marcher dans la vérité. . . 522

CHAPITRE XI

D'une peine où l'âme se purifie avant d'entrer dans les septièmes demeures, comme on se purifie dans le purgatoire avant d'entrer au ciel. Cette peine est la plus grande qu'on puisse endurer en ce monde; état où elle réduit l'âme et le corps. — Par cette peine qui, ici-bas, ne dure que trois à quatre

heures, et que l'âme accepte, on peut se former une idée des peines des réprouvés, qu'ils souffrent malgré eux, et qui seront éternelles. — Admirables effets de ce martyr intérieur que Dieu fait éprouver à l'âme. . . 527

SEPTIÈMES DEMEURES

CHAPITRE I^{er}

Ces septièmes demeures du château intérieur sont comme un second ciel où Dieu lui-même habite. Ce grand Dieu y fait entrer l'âme avant de contracter avec elle le mariage spirituel, et la comble de faveurs plus élevées que celles des demeures précédentes. — Vision intellectuelle où la très sainte Trinité se montre à l'âme, et où les trois adorables Personnes se communiquent à elle. Par un admirable effet de cette grâce, l'âme, tout en demeurant toujours, quant à sa partie supérieure, dans la compagnie des trois divines Personnes, peut néanmoins, avec plus de facilité que jamais, s'occuper à l'extérieur des œuvres qui regardent le service de Dieu. . . . 536

CHAPITRE II

Célébration du mariage spirituel de l'âme avec Dieu ; vision où cette inestimable faveur est accordée. Paroles que Notre-Seigneur adressa à sainte Térèse en la prenant pour son épouse. — Différence entre les fiançailles de l'âme avec Dieu et ce mariage spirituel. — L'âme dans ces septièmes demeures n'est plus troublée par ce qui se passe dans les autres, ni par ses puissances ni par son imagination 544

CHAPITRE III

Le mariage spirituel est le tombeau où le mystique papillon meurt, et où Jésus-Christ devient sa vie. — Manifestations ou effets de cette nouvelle vie. Oubli total de soi, l'âme ne regarde que Dieu et sa gloire. Désir plus grand de souffrir, mais désir tranquille, à cause de la parfaite conformité de l'âme au bon plaisir de Dieu en tout. L'impatience de mourir pour être avec Jésus-Christ, changée en un ardent désir de vivre pour le servir et procurer sa gloire. Ces âmes ne voient dans la mort qu'un suave ravissement. Leur détachement parfait ; leur désir d'être ou seules avec Dieu, ou occupées du salut du prochain. — Commerce intime d'amour entre l'âme et le divin Époux. — Ces septièmes demeures diffèrent des autres, en ce qu'il n'y a presque plus de sécheresses, de troubles, ni de peines intérieures. — L'âme y jouit d'une paix admirable, et demeure unie à son Dieu dans un très profond silence. — Enfin, c'est dans ces demeures que l'âme reçoit de Dieu ce baiser qu'elle lui demandait avec l'Épouse des Cantiques. 552

CHAPITRE IV

Les effets du mariage spirituel ne persévèrent pas toujours dans le même degré. — Les âmes qui sont unies à Dieu par un lien si intime, ne laissent pas de commettre quelques imperfections, et même quelques péchés véniels, non avec advertance, mais par pure fragilité. Dieu le permet, afin que ces âmes se tiennent dans une perpétuelle humilité, et comprennent de plus en plus la grandeur de la grâce à laquelle elles sont

élevées. La fin que Notre-Seigneur se propose en contractant avec les âmes une si haute union, est de les rendre capables de souffrir beaucoup pour sa gloire. Ainsi, c'est aux âmes apostoliques destinées à supporter de grands travaux dans son Église, qu'il accorde le plus ordinairement un si beau privilège. — L'humilité et la pratique des vertus sont le fondement de cet édifice spirituel. — Qu'il faut, à l'imitation de sainte Marthe et de sainte Madeleine, unir la vie active à la vie contemplative. — Comment, sans sortir des exercices de la vie ordinaire, on peut exercer le rôle apostolique et gagner le cœur du divin Époux. — Conclusion. 561

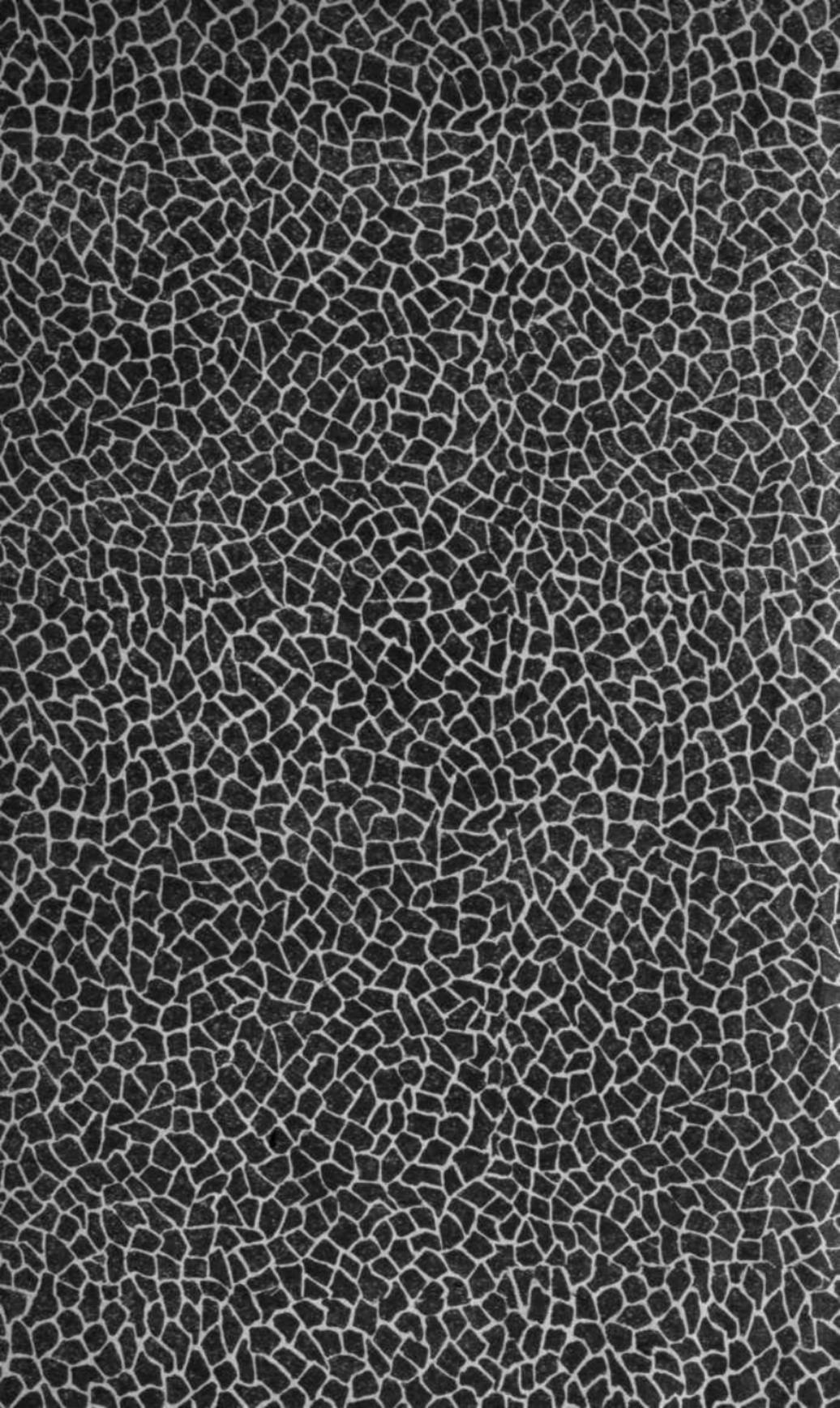
FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

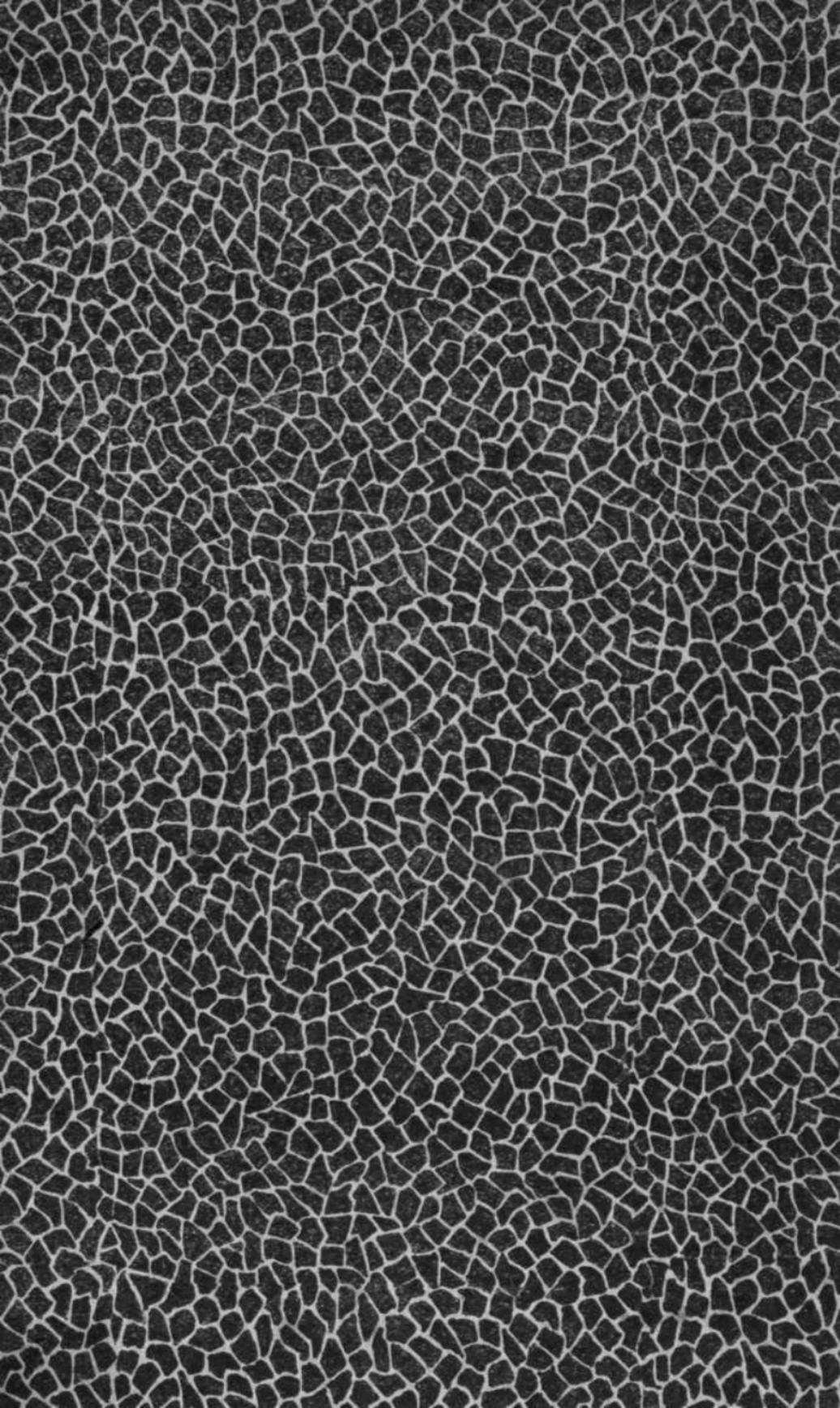


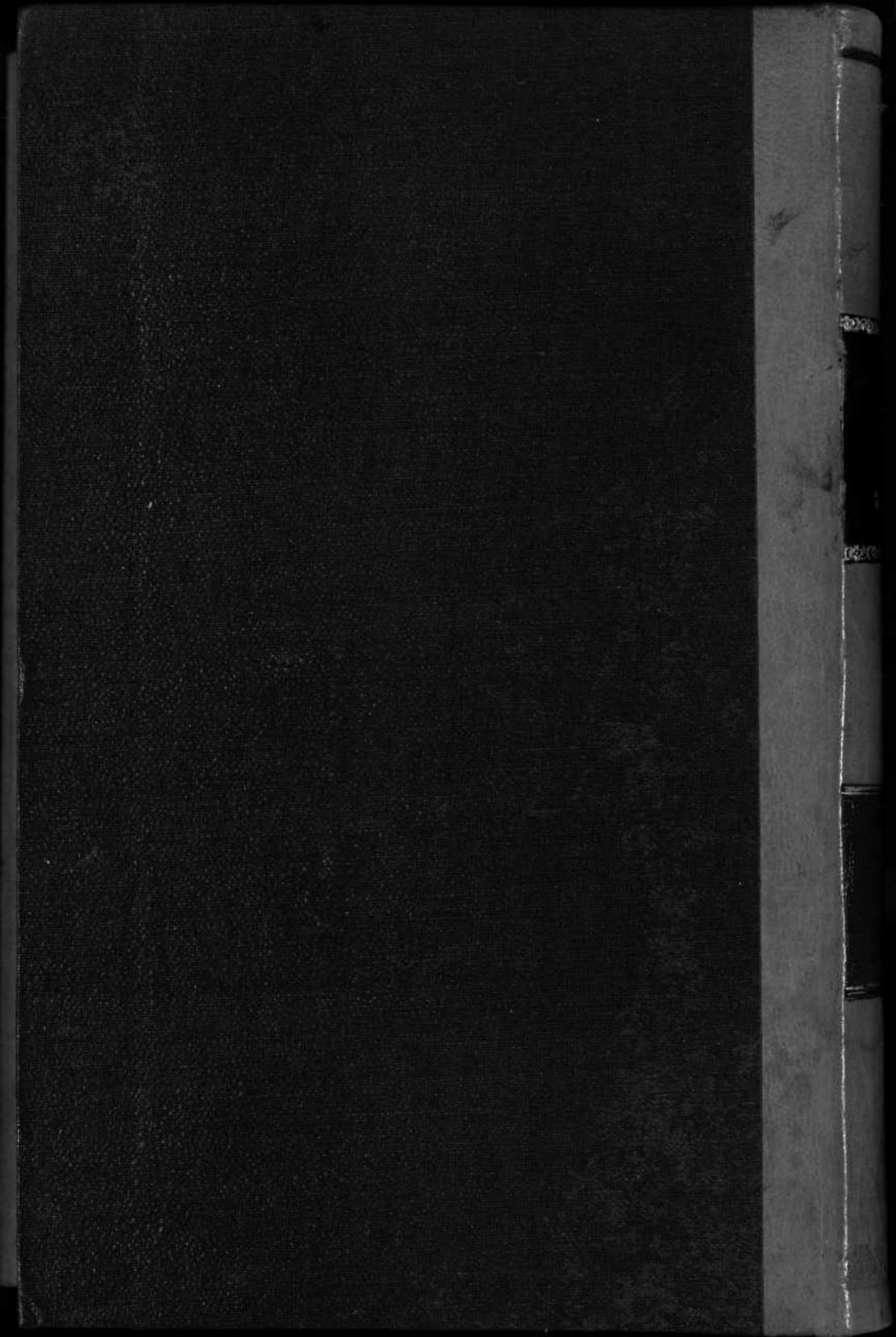
1291

8

7







ROUZ
—
ŒUVRES
DE
SAINTE TERESE

3

1291.